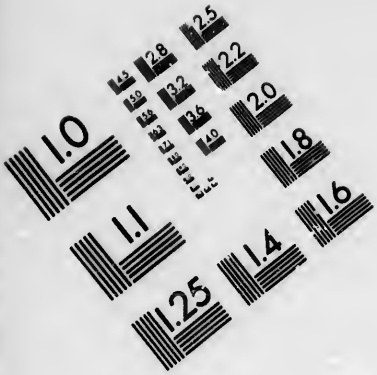


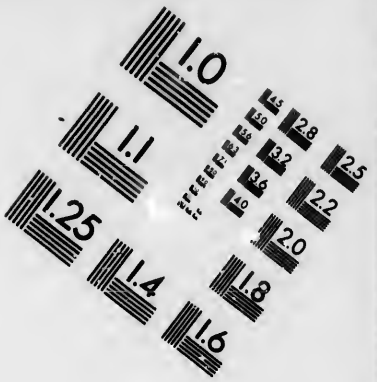
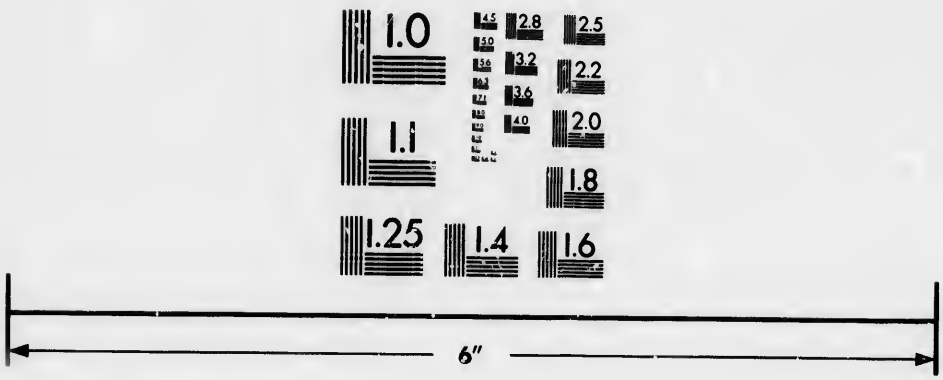
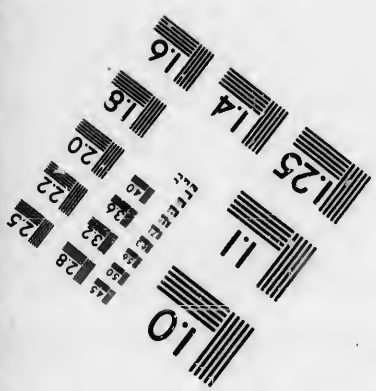
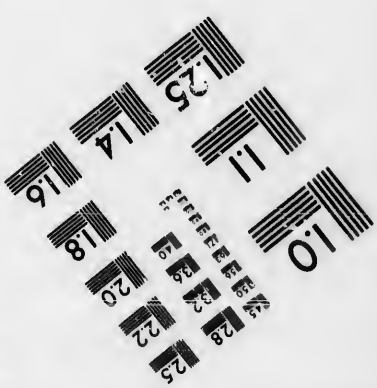


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1987

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- ☐ Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/ Pages détachées
- ☑ Showthrough/ Transparence
- ☐ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
				/							

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Séminaire de Québec
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

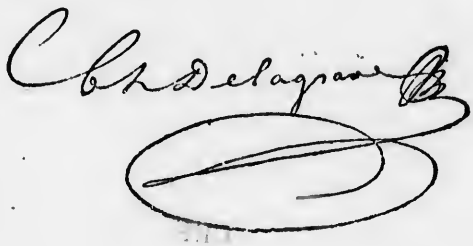
Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

LES

MISSIONS CATHOLIQUES

FRANÇAISES

Tout exemplaire de cet ouvrage non revêtu de ma griffe sera réputé contrefait.



Abbeville. — Imp. Briez, C. Paillart et Retaux.

248

LES

MISSIONS CATHOLIQUES

FRANÇAISES

TEXTE

BIBLIOTHÈQUE S.M.É. 1964 Séminaire de Québec

Par l'Abbé E.-J. DURA

ANCIEN MISSIONNAIRE,
EX-PROFESSEUR DE GRAND SÉMINAIRE, ANCIEN CURÉ DE MAULE
AU DIOCÈSE DE VERSAILLES, MEMBRE DE LA
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE, ET DE PLUSIEURS AUTRES
SOCIÉTÉS SAVANTES

Euntes ergò docete omnes gentes
Allez donc et instruisez tous les peuples
MATT. XVII, 19.

Fiet unum ovile et unus pastor.
Il n'y aura plus qu'un seul bercail et qu'un seul pasteur.
J. X-16.

Séminaire de Québec

BIBLIOTHÈQUE QUÉBEC

Bibliothèque, Le Séminaire de Québec, 3, rue de l'Université, Québec 4, QUE.

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
58, RUE DES ÉCOLES, 58

1874

ÉVÊCHÉ D'AMIENS

Imprimatur.

Amiens, le 11 Décembre 1873,

A. MOREL,

Vicaire-général

A SA GRANDEUR MONSEIGNEUR

P. MABILE

ÉVÊQUE DE VERSAILLES

Assistant au trône pontifical

MONSEIGNEUR,

Un atlas des missions est une œuvre éminemment catholique élevée à la gloire de l'Église Romaine et de la France, sa fille aînée. C'est pourquoi, pour bénir cet ouvrage, fruit de recherches immenses et de longues veilles, j'ai l'honneur de m'adresser à Votre Grandeur qui unit le dévouement le plus absolu à la chaire de Saint Pierre au patriotisme le plus éclairé.

Vous, Monseigneur, dont les écrits remarquables ont si noblement exposé les merveilles civilisatrices de la sainteté, daignez donc accepter la dédicace de cet atlas, que vous offre un prêtre de votre diocèse, ancien missionnaire en Amérique, en Asie et en Afrique.

J'ai la confiance qu'avec la grâce de Dieu, il n'est tombé de ma plume aucune expression, même peu conforme à la vérité catholique Cependant, en fils obéissant de l'Église, je déclare à Votre Grandeur que je me soumets sans restriction, à son jugement, ainsi qu'à celui du Siége apostolique. Approuvant tout ce qu'ils approuvent, condamnant ce qu'ils condamnent, rejet-

tant ce qu'ils rejettent, je rétracte et corrige tout ce qui pourrait blesser la foi, la morale et la discipline.

Daignez agréer, Monseigneur, l'hommage de mes sentiments respectueux et dévoués.

De Votre Grandeur,
Le très-humble et obéissant serviteur.

E. G. DURAND.
Ancien Curé de Maule.

RÉPONSE DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE VERSAILLES

MONSIEUR LE CURÉ,

J'ai fait examiner l'ouvrage que vous venez de terminer, et que vous intitulez : LES MISSIONS CATHOLIQUES FRANÇAISES, texte et atlas. *D'après le rapport qui m'en a été fait, je vous autorise à le faire imprimer, et j'en accepte la dédicace. J'espère qu'il produira de bons fruits.*

Recevez, Monsieur le Curé, l'assurance de mes sentiments affectueux.

† PIERRE, évêque de Versa.

Versailles, le 26 août 1872.

PRÉFACE

L'Allemagne protestante vient de terminer la publication d'un atlas des missions commencée en 1867, sous le titre de : *Allgemeiner Missions Atlas nach original — quellen bearbeitet von Dr R. Grundemann, Prediger*. Cet ouvrage, dont les cartes sont exécutées avec un très-grand soin, a pour éditeur, M. Justus Perthes de Gotha. La France, la nation missionnaire par excellence, ne doit pas se laisser devancer par les autres nations. C'est pourquoi, à l'invitation de l'honorable M. Maunoir, secrétaire général de la société de géographie, je me suis chargé de la publication de cet ouvrage difficile Ancien missionnaire, je m'occupais depuis bien des années des missions catholiques pour la satisfaction de mon cœur de prêtre, sans arrière pensée de publication. On m'a dit que je pourrais être utile à la France et à l'Église :

cela m'a suffi ; je me suis mis à l'œuvre avec la volonté de faire un ouvrage au moins égal à celui des allemands.

La première partie de cet atlas est consacrée aux missions françaises qui sont les plus nombreuses : mais raconter les *gloires religieuses de la fille aînée de l'Église* sans parler de celles de ses sœurs, serait une injustice, et de plus, notre œuvre serait imparfaite. Après cette première partie, faite au point de vue français, nous en publierons une seconde qui traitera des missions des autres nations catholiques.

Ainsi les associés de la propagation de la foi pourront suivre les missionnaires dans leurs voyages apostoliques, se rendre compte de la position des contrées et des localités qu'ils évangélisent au prix de souffrances inouies et même de leur sang.

Pour atteindre ce but, nous n'avons négligé aucunes recherches, et elles sont immenses ; de plus, nous avons voulu que l'édition principale fut populaire et accessible à toutes les bourses.

Cet atlas se compose :

1° De cartes géographiques où nous indiquons les missions des différents corps religieux voués à l'apostolat. Une couleur particulière trace les limites de chacune et en souligne toutes les résidences.

2° D'un texte abrégé faisant connaître la géographie de chaque mission, ses populations et leurs mœurs ; leur histoire politique et religieuse, celle de la mission en particulier, de ses luttes, de ses progrès et de ses martyrs, et enfin la statistique de son état présent.

En un mot notre texte résume toutes les notions scientifiques et historiques qui peuvent instruire et édifier le lecteur.

Parmi les ouvrages innombrables dans lesquels nous avons puisé largement, nous citerons : les *Annales de la propagation de la foi* ; le *Bulletin* de la Société de géographie, les *Dictionnaires* d'anthropologie, d'ethnographie, de géologie, de géographie, des missions catholiques, des ordres religieux, d'histoire universelle de l'Église, l'*Histoire de l'Église* de M. Henrion, publiés dans la précieuse *encyclopédie catholique* du vénérable et savant abbé Migne.

BIBLIOTHÈQUE S.M.E. 1964 Séminaire de Québec

INTRODUCTION

ORIGINE DES MISSIONS, POUVOIRS ET DROITS DE L'ÉGLISE; ADMINISTRATION DES MISSIONS.

Les Missions datent du jour où les Apôtres, sortant du cénacle, annoncèrent la divinité de Jésus-Christ à la foule des *prosélytes* de toutes nations, réunis à Jérusalem pour célébrer les fêtes de la Pentecôte juive. Là se trouvaient des Arabes, des Parthes, des Phrygiens, des Lybiens, des Égyptiens, des Mèdes, des Romains, des Crétois, etc. ; ils entendirent les disciples du Crucifié, publiant les merveilles de la Rédemption dans une langue inouïe que tous comprenaient. Immédiatement, trois mille d'entre eux se déclarèrent chrétiens. Leur exemple fut suivi par cinq mille autres, convertis à la voix de Pierre le chef du Collége apostolique. Ces chrétiens, de retour dans leurs pays, formèrent le noyau des premières Églises.

Or, quel but Jésus-Christ s'était-il proposé en venant en ce monde ? C'était d'y établir *le royaume des cieux*, dans lequel toutes les nations sont appelées à former la grande unité qui sera l'expression de la plus haute

civilisation. — *Unum sint sicut tu et ego unum sumus*, a-t-il dit au *Père* dans son admirable prière. Or, point d'unité d'Église sans unité de foi, et point d'unité de foi sans un Chef suprême. C'est pourquoi Jésus-Christ avait commencé par établir le monarque, le vice-roi perpétuel de son royaume en instituant saint Pierre, se survivant à lui-même dans ses successeurs, son Vicaire en ce monde, par les pouvoirs et les priviléges les plus étendus, et distincts de ceux des autres Apôtres : il lui confie la souveraineté de l'épiscopat. En lui, la papauté est en ce monde l'organe infaillible de la vérité, de la justice et de la morale ; à elle incombe le devoir de travailler à la civilisation et au salut de tous les hommes ; pour atteindre ce but, il lui a donné pleine et entière puissance.

Au monarque de son royaume il donne des coopérateurs et des coadjuteurs : ce sont les apôtres, et les autres disciples. Il confie aux premiers des priviléges, non transmissibles aux évêques, qui leur succèderont, et des pouvoirs étendus analogues à ceux de Pierre. A tous, il impose le devoir et il donne le droit imprescriptible d'enseigner toutes les nations sous la haute direction de Pierre, le porte-clefs de son royaume. *Euntes ergo docete omnes gentes.* Matth., XXVIII, 19.

Ils obéissent à l'ordre du Sauveur ; ils vont rejoindre, avec quelques-uns de leurs disciples élevés au sacerdoce, les chrétiens convertis au jour de la Pentecôte ; voilà les premiers missionnaires. Ils partent, Jean reste dans l'Asie-Mineure, s'établit à Ephèse ; c'est là qu'il entoure de toute sa piété filiale Marie que Jésus lui a confiée avant de mourir : André et Thomas vont chez les peuples du Nord, le premier est l'apôtre des Parthes ou Tartares ; le second, des Scythes ou Russes

et des Indes, Simon évangélise la Perse ; Mathias s'avance jusqu'en Éthiopie ; Thaddée convertit la ville d'Edesse en Mésopotamie ; Barnabé parcourt le littoral oriental de la Méditerranée ; Paul va prêcher l'Évangile dans l'Asie-Mineure, en Grèce, en Italie, dans les Gaules et en Espagne.

Enfin Pierre établit d'abord le siége de l'Église à Antioche et le transporte définitivement à Rome dont le siége épiscopal est uni indissolublement à la papauté. Rome, foyer des corruptions païennes devient, dans les Papes successeurs de Pierre, la tête, le cœur et le centre vers lesquels convergent tous les esprits et tous les cœurs. C'est de là qu'agents suprêmes de la civilisation, conservateurs de la science et des arts, fondateurs, protecteurs nés de la liberté, destructeurs de l'esclavage, ils répètent à tous les peuples avec le Sauveur : Je suis la voie, la vérité et la vie, — *ego sum via, veritas et vita ;* — c'est de là qu'ils envoient à toutes les nations de la terre des évêques et des prêtres missionnaires. Et ceux-ci partent à leur tour, comme les premiers apôtres. Rien ne les arrête, ni les séductions, ni la mort. On leur défend la prédication, on les traîne devant les tribunaux ; on les calomnie, ils sont jetés en prison, flagellés, livrés aux supplices les plus raffinés, et mis à mort : ils acceptent toutes les souffrances avec joie car ils savent ce qui les attend. Jésus-Christ ne leur a pas promis les plaisirs et les grandeurs de ce monde ; bien loin de là, — Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups, *sicut agnos inter lupos, ita et ego mitto vos,* — les ennemis de Dieu viendront à vous couverts de peaux de brebis, mais au dedans ce sont des loups rapaces, — *venient ad vos in vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi rapaces,*

Matth., VII, 15, — ils vous flagelleront, ils vous mettront à mort en croyant servir la cause de Dieu. Tenez-vous alors pour bienheureux, lorsque vous subirez ces persécutions, — *beati eritis*, — ne craignez pas, petit troupeau, — *Nolite timere pusillus grex*, — ayez confiance, j'ai vaincu le monde, — *confidite, ego vici mundum*. Telles sont les promesses que Jésus-Christ leur a faites pour ce monde. Et alors, ils fondent la liberté de conscience, en soutenant partout qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ; ils fondent la vraie civilisation, en proclamant devant tous les despotes que la force du droit est supérieure au droit de la force. C'est ce que font aujourd'hui les missionnaires dans toutes les parties du globe, et c'est ce que vinrent faire dans les Gaules, Lazare le ressuscité de Béthanie, premier évêque de Marseille, saint Irénée et saint Martial, évêques de Lyon et de Limoges, qu'une pieuse tradition nous montre au nombre de ces petits enfants bénis par le Sauveur ; saint Denys le converti de saint Paul premier évêque de Paris, ainsi que leurs compagnons. Dans quel état trouvèrent-ils les Gaules ? Ils virent d'un côté des colonies romaines livrées aux corruptions du paganisme, et de l'autre ils rencontrèrent des peuplades vivant de glands dans les forêts, conduites par des *fétiches* appelés druides, immolant leurs prisonniers à Teutatès et autres dieux sur les *dolmen et les men-hir*, où l'on trouve encore les vestiges du sang des victimes : religion et sacrifices que nous retrouverons parmi les nègres de l'Afrique.

A force de foi, de charité, d'abnégation et de dévouement ; à force de répandre leur sang, les martyrs triomphent de la barbarie ; de ces sauvages ils font des hommes et des chrétiens ; de ces chrétiens sortiront des savants et des saints. Les invasions des bar-

bares du Nord passent sur le vieux monde romain comme un ouragan, elles en emportent les débris vermoulus, et menacent de détruire l'œuvre des martyrs. Mais l'Église reste là, seule et immuable comme le rocher au milieu des ruines accumulées autour d'elle, consolant toutes les douleurs, adoucissant toutes les souffrances, pansant toutes les plaies ; elle nourrit tous les affamés, soulage les malheureux et calme toutes les haines. C'est elle qui fusionne les vainqueurs avec les vaincus, en les convertissant à la foi catholique. Elle en fait une nouvelle nation, qu'elle forme dans le moule de son unité, et qui deviendra le ministre de Dieu chargé d'exécuter les hautes œuvres de sa gloire et de sa miséricorde en ce monde. Ainsi les Papes sauvaient l'Occident, et les évêques de l'Église formaient la France comme les abeilles construisent leur ruche, dit l'historien protestant Gibbon.

L'Église fait donc l'éducation des peuples. Partout où s'élève un clocher, un presbytère, un couvent, il y a une école où la jeunesse *reçoit gratuitement tous les degrés* d'instruction; dans les grands centres, elle établit des Universités d'où sortent des hommes célèbres dans tous les arts et dans toutes les sciences.

A son tour, la France envoie des Apôtres aux nations éloignées : toutes les nations catholiques l'imitent ; et, à partir de l'époque des croisades, nous assistons à un grand mouvement d'expansion de la foi catholique. Des religieux Français, Italiens et Espagnols parcourent l'extrême Orient ; Kan-balik ou Pekin possède un archevêque catholique et trente mille chrétiens pendant le moyen-âge. A mesure que s'opèrent les découvertes géographiques, des essaims de missionnaires vont évangéliser les Indes, la Chine, l'Afrique et l'Amérique. Cependant la plus belle part des missions

est réservée à la France : en effet, étant donné le caractère français, avec son activité, son dévouement, sa générosité, son abnégation et son esprit de propagande, transformés, perfectionnés par la foi, l'espérance et la charité, surnaturalisés par les dons du Saint-Esprit, et le sacerdoce, il est tout naturel qu'elle soit la nation qui donne le plus de missionnaires à l'Église ; et, par conséquent, la nation civilisatrice par excellence, conduisant le Chinois et l'Indien avec le sauvage de l'Océanie et des forêts de l'Amérique ainsi que les noirs de l'Afrique à la grande unité vers laquelle marchent tous les peuples, et qu'aucune force humaine n'empêchera de se réaliser — *fiet unum ovile et unus pastor* — alors il n'y aura en ce monde qu'un seul bercail et qu'un seul pasteur.

Or, en ce XIXe siècle, où nous entendons tant d'esprits égarés annoncer la fin, l'enterrement de l'Église catholique romaine, nous voyons se dissoudre et se morceler les autres religions sous l'action du scepticisme, de l'indifférence et de l'athéisme à mesure que l'appui du pouvoir temporel vient à leur manquer. L'*Église catholique, seule, progresse de telle manière, qu'il faut remonter aux temps apostoliques pour assister à de semblables agrandissements* : et nous le prouvons par des chiffres : *A l'avènement du glorieux et admirable Pie IX, l'Eglise comptait huit cents évêchés, vicariats et préfectures apostoliques, en ce moment, elle en a mille et trois cent millions de fidèles; Dans ce nombre la France est représentée par* 180 *évêques. Nous trouvons donc une augmentation de* 200 *évêques institués par Pie IX de* 1846 *à* 1872. Des centaines de missionnaires, de religieux, de sœurs partent chaque année pour les missions, et, chaque année, de nouvelles contrées reçoivent l'Évangile. Rarement

l'Église catholique romaine a donné de si puissantes marques de vitalité.

Les contrées soumises à sa juridiction se divisent : 1° en pays de hiérarchie constituée de droit, comme la France et autres nations catholiques. Dans ces pays, les évêques gouvernent leurs diocèses par eux-mêmes, après avoir reçu l'institution canonique du Saint-Siége auquel ils doivent rendre compte de leur administration ; 2° en pays relevant directement du pape qui les gouverne par des délégués qui sont les vicaires, les préfets et les delégats apostoliques. Ces prélats représentent directement le Saint-Siége ; ils dépendent de la S. Congrégation de la *Propagande* ou *des missions*, instituée pour la propagation de la foi : leurs pouvoirs sont révocables à volonté.

Les pouvoirs de la *Propagande* ne sont autres que ceux du Pape dans le ressort des missions. Elle se compose d'un préfet général, du préfet de l'économie, et de vingt autres cardinaux, d'un secrétaire choisi parmi les prélats les plus distingués, d'un protonotaire apostolique, de trente consulteurs appartenant à la prélature ou aux ordres religieux, et de cinq rédacteurs *minutanti* faisant la correspondance avec les cinq parties du monde. Tel est le mécanisme simple et puissant de l'administration spirituelle de presque tout l'Univers.

Au dessous de la Propagande, viennent toutes les institutions religieuses qui forment des prêtres séculiers pour les missions. Ce sont: 1° à Rome, le *collége de la Propagande*, fondé en 1627 par Urbain VIII. Dans cet établissement, font leurs études, des jeunes élèves envoyés de toutes les missions dont ils deviennent les apôtres ; 2° En France, les séminaires des missions étrangères et du Saint-Esprit de Paris; 3° En

Belgique, le séminaire des missions d'Amérique du Nord, à Louvain ; 4° En Irlande, un séminaire qui fournit des missionnaires aux missions dépendantes de l'Angleterre, et à l'Amérique du Nord ; 5° Le nouveau séminaire des missions étrangères de Londres. 6° Le séminaire des missions étrangères de Gênes ; 7° Celui de Milan ; 8° Tous les ordres religieux et les congrégations qui envoient de nombreux missionnaires à l'étranger, tels que les Jésuites, les Capucins, les Pères du Saint-Esprit et de l'Immaculé cœur de Marie, les Lazaristes, Picpussiens, Maristes, Dominicains, etc.

Chaque mission possède sur le littoral un établissement appelé *procure*; le prêtre ou *procureur*, qui en est chargé, a pour fonctions de recevoir et d'introduire dans la contrée les missionnaires nouvellement arrivés ; c'est lui qui leur fournit tous les objets nécessaires. En un mot, il est l'intermédiaire entre eux, le Saint-Siége, leurs supérieurs et leurs familles.

Ces notions étant posées, nous diviserons notre ouvrage en quatre parties : l'Afrique, l'Asie à laquelle nous rattacherons les missions de l'Europe orientale, l'Amérique et l'Océanie.

LES

MISSIONS CATHOLIQUES

FRANÇAISES

PREMIÈRE PARTIE

MISSIONS FRANÇAISES DE L'AFRIQUE.

CHAPITRE PREMIER

NOTIONS GÉNÉRALES.

L'Afrique reçut l'Évangile, dès les premiers jours du Christianisme ; l'eunuque de la reine de Candace baptisé par saint Philippe, les Arabes et les Lybiens convertis après la Pentecôte, vinrent former les premières chrétientés de l'Éthiopie, de l'Égypte et de la Cyrénaïque. Son premier apôtre fut saint Marc ; après avoir organisé ces églises, il se rendit à Rome auprès de saint Pierre qui l'y renvoya en qualité de patriarche d'Alexandrie, en l'an 60.

Les peuples, qui habitent l'Afrique, sont : les *Berbers*, les Arabes, les Nègres et les Négroïdes, issus du croisement de ces peuples divers, tels que les Cafres, etc. Il est très probable que la foi catholique pénétra dans

l'intérieur, dès les premiers siècles de notre ère ; l'Eglise d'Alexandrie, qui donna le célèbre docteur saint Pantène et des prêtres aux Indes, ne dut pas négliger d'envoyer des missionnaires aux nègres du centre. Quoiqu'il en soit, il est certain que la plupart des contrées africaines n'ont été évangélisées que depuis la découverte du littoral par les Portugais. Aussi les événements politiques de l'Europe ont-ils communiqué à ces missions une instabilité qui ne peut être comparée qu'à celle des sables du désert.

Les noirs reconnaissent en général un Dieu suprême et bon, créateur, souverain maître de toutes choses ; sa bonté dispense de l'honorer ; il ne peut faire aucun mal ! Il gouverne le monde au moyen des esprits, dieux secondaires qui se manifestent par les forces de la nature. Ils sont les auteurs du mal ; il faut donc les apaiser, se les rendre favorables et les adorer. En conséquence, il faut leur offrir en sacrifice les êtres les plus précieux ; or, quoi de plus précieux que l'homme. C'est donc par des sacrifices humains qu'il faut les honorer. Et voilà le fétichisme, l'idolatrie de l'ancienne Egypte, avec toutes ses nuances et ses infâmies, souillant des impuretés du cœur humain les eaux limpides des grandes traditions révélées par Dieu à l'humanité.

Les missions d'Afrique n'ont été établies sur des bases solides que depuis 1840, et déjà elles comptent vingt-six évêchés, vicariats, préfectures et délégations apostoliques, dont *dix-huit* sont desservis par des missionnaires français. Ce sont : l'archevêché d'Alger et ses deux suffragants de Constantine et d'Oran ; l'évêché de Saint-Denis, dans l'île de la Réunion, les vicariats apostoliques de Natal, chez les Cafres, d'Abyssinie, des Gallas, de la côte de Benin, des

deux Guinées et de Sénégambie, de Sierra Leone; les deux préfectures apostoliques de Madagascar, celles des îles Seychelles, du Zanguebar, du Congo, du Sénégal, de l'Egypte et la délégation apostolique du Sahara et du Soudan.

Les vicariats apostoliques de Tunis, de Tripoli, d'Egypte, les deux vicariats du cap de Bonne-Espérance, les évêchés portugais de Saint-Paul de Loanda, dans la Guinée méridionale, de l'île Saint-Thomas, de S. Iago aux îles du cap Vert, et de Madeira, les préfectures apostoliques de Fernando-Pô et de Ceuta appartiennent aux nations étrangères.

Parmi ces dernières missions, il en est qui sont desservies par un certain nombre de prêtres, de frères et de sœurs français ; d'autres ont été fondées par nos compatriotes, il convient donc que nous en parlions, afin que cet ouvrage fasse connaître les gloires catholiques de la France aussi complètement que possible.

Nous diviserons l'Afrique en quatre parties : 1° les missions de l'Afrique septentrionale; 2° celles de la côte orientale; 3° celles des îles africaines de l'océan indien ; 4° les missions de la côte occidentale.

CHAPITRE II

AFRIQUE SEPTENTRIONALE. — MISSIONS FRANÇAISES D'ALGÉRIE, DU SAHARA, DE TUNIS ET D'ÉGYPTE.

ARTICLE PREMIER

Algérie.

Les régences d'Alger, de Tunis, de Tripoli et le Maroc formaient les pays appelés autrefois Barbarie ou états barbaresques. C'est de leurs ports que les Mahométans s'élançaient avec leurs galères rapides, comme des vautours affamés, sur les rivages et sur les navires chrétiens. De retour dans leurs repaires, ils vendaient comme esclaves tous leurs prisonniers. Ces malheureux, entassés dans des bagnes infects, enduraient toutes les souffrances et quelquefois la mort, pour avoir résisté aux caprices de leurs maîtres. La conquête de l'Algérie mit fin à cette humiliation de l'Europe. Grâce à la France, depuis 1830, les états chrétiens ne paient plus de tribut aux pirates, pour assurer à leurs vaisseaux une sécurité incomplète.

L'Algérie est située entre les 4° 30′ et 6° 30′ de long. est. Elle a pour limites : au nord la Méditerranée ;

au sud le Sahara ; à l'ouest le Maroc ; et la Tunisie à l'est. Elle a 900 kilomètres de côtes sur au moins 500 de profondeur. A la distance moyenne de douze lieues de la mer, s'élève l'Atlas qui forme un bourrelet de chaînes en étages successifs parallèle à la côte. Il commence en Tunisie et va mourir au sud-ouest du Maroc. Ses cimes les plus élevées sont le Djurjura, *(montagne des étourneaux)*, où se trouve le fort Napoléon, en Kabylie ; le Titteri et l'Aurès, en Tunisie ; elles ont au moins 3000 m. d'altitude. L'Atlas renferme des mines de fer, de cuivre et de plomb ; ses flancs sont ombragés par des forêts considérables de chênes-lièges.

L'Algérie n'a que des lacs de peu d'importance, — *(sebkas)* ; ses rivières, qui sont des torrents au lit desséché pendant l'été roulent des trombes d'eau pendant l'hiver *(oued)* ou disparaissent dans le sable du désert *(tchot)*. En général, leurs eaux sont saumâtres et malsaines. Son climat est doux, tempéré ; cependant la majeure partie des Européens est obligée de payer un tribut assez considérable aux fièvres intermittentes. Les contrées du littoral sont rafraîchies par les brises de la mer ; mais à partir du mois de juin, le *simoun* ou *sirocco*, vent du désert, vient, à certains jours, transformer l'atmosphère en une fournaise ardente.

Aujourd'hui l'Algérie forme trois provinces : celles d'Alger, d'Oran et de Constantine. Par derrière, le Sahara étend son sol calcaire balayé par des vagues de sables jusqu'au Soudan. A des distances éloignées, des oasis de dattiers permettent aux caravanes de le traverser. L'absence d'eau est la seule cause de sa stérilité. Cependant une découverte importante, qui date d'une trentaine d'années, permet de changer sa surface desséchée en terres cultivables. La couche

supérieure du sol n'a, paraît-il, qu'une moyenne de 50 m. d'épaisseur; elle recouvre un lit imperméable d'argile au-dessous duquel s'étend une nappe d'eau très-considérable. Il suffit de forer cette couche d'argile pour faire monter l'eau à la surface et féconder le désert. C'est le procédé employé de temps immémorial par les arabes pour créer les oasis. Le forage et l'entretien de ces puits est un privilège, qui appartient à une corporation de noirs. L'administration française a mis à profit cette découverte ; par ses soins, des ateliers de forage ont été montés, et, dans leurs loisirs, nos soldats ont creusé de nouveaux et d'anciens puits dans le Sahara algérien; quelques-unes de ces fontaines donnent plus de 2000 litres d'eau par minute. Ainsi la prospérité a été rendu à des oasis que le fatalisme mahométan menaçait d'une ruine complète. Nouveau titre de la France à l'ingratitude des Arabes! Quoique nous fassions nous ne serons jamais, aux yeux des mahométans, que des infidèles, des chiens de chrétiens voués à l'esclavage et condamnés de par le Coran à mort. L'ignorance ou l'oubli de ce principe a été la cause de bien des fautes irréparables!

L'Algérie se compose de l'ancienne Numidie, ainsi que des Mauritanies Césarienne et Sitifensis (où l'on a soif). D'abord gouvernée par les rois indigènes Jugurtha, Massinissa, etc., elle fut conquise par les Romains qui en firent une province florissante et fertile. Sous leur domination des villes importantes s'élevèrent jusqu'au milieu du désert. Ces ruines grandioses, semées depuis Carthage jusqu'à *Lambessa* et *Laghouat*, sont des témoignages irréfragables de ce que peut faire un gouvernement qui connait son but et marche constamment vers lui.

De 429 à 534, les Vandales succédèrent aux Ro-

mains; leur nom seul indique ce qu'ils ont fait de l'Afrique. Bélisaire la remit sous la domination des Césars bysantins, jusqu'à l'arrivée des conquérants Arabes en 590. Après eux, devenue successivement tributaire du roi de Bougie, des Espagnols et de Barberousse, l'Algérie fut placée sous la suzeraineté du sultan Sélim, qui en fit un pachalik en 1520. Les janissaires, soulevés en 1600, nommèrent un chef pour défendre leurs intérêts sous le nom de *dey*, (tuteur). En 1710, le dey Baba-Ali chassait le pacha Turc. La régence fut de fait indépendante de la sublime Porte ; alors les janissaires purent élire et réélire autant de deys qu'ils voulurent. Cette situation politique fut terminée par la conquête française.

La population de l'Algérie est composée d'éléments disparates que nous classons ainsi : 1° les *Maures*, habitants des villes, métis descendant de leurs populations mélangées ; ils disparaissent rapidement ; on peut prévoir l'époque de leur extinction totale;

2° Les *Arabes*, tribus nomades, également mahométanes, venus plus récemment de l'Asie.

3° Les *Berbers*. Ces tribus descendent des anciens Lybiens, uniques habitants du littoral méditerranéen de l'Afrique, depuis l'Égypte jusqu'à l'Océan Atlantique à l'époque de la fondation des colonies phéniciennes; c'est pourquoi les Carthaginois furent appelés Lybiens à double langage, du phénicien qu'ils avaient conservé et du berbère qu'ils adoptèrent. La langue berbère est encore parlée chez les Kabyles; elle est appelée *schowiah*, parmi ceux du mont Aurès en Tunisie; on la range au nombre des dialectes syro arabes.

Devenus chrétiens, les Berbers fuyant devant les invasions Vandales et Arabes se réfugièrent dans les montagnes de l'Atlas et au fond du Sahara. *Sans*

évêques et sans prêtres, isolés complètement du monde chrétien, ils perdirent insensiblement la notion véritable de la foi et finirent par embrasser l'Islamisme pour la forme, afin de vivre en paix avec leurs remuants voisins. On retrouve encore aujourd'hui dans leurs usages et dans leurs traditions une forte empreinte du christianisme.

Ils se divisent en trois branches distinctes : les *Kabyles*, les *Shulus* ou Schelhas et les *Tuaregs* ou Tuariks.

1° Les *Kabyles* sont actifs et intelligents ; leur teint brun, quelquefois noirâtre, est encadré par des cheveux lisses et noirs. Robustes et bien faits, leurs corps maigres, nerveux, grêles, de taille moyenne, ne manquent pas d'élégance. Ils se rasent le devant de la tête et ne conservent que les cheveux de derrière, depuis le sommet jusqu'à la nuque.

Ceux du haut Atlas ont des formes plus athlétiques, leurs traits sont durs et sévères ; patients et endurcis à la fatigue, ils vivent indépendants, du produit de leur chasse et de leurs troupeaux.

Les tribus des plateaux neigeux habitent des cavernes depuis novembre jusqu'en avril. La misère les pousse au pillage et aux incursions sur le territoire de leurs voisins.

Les Kabyles de l'Aurès, ont la peau blanche, les cheveux jaunâtres, et les yeux bleus.

2° Les *Shulus*. — Montagnards des versants septentrionaux de l'Atlas. Ils sont plus policés que les autres : ils construisent des maisons en pierre et les recouvrent d'ardoises. Cependant, quelques-uns d'entre eux vivent sous des tentes. Laborieux, robustes et actifs, ils exploitent les mines de leurs montagnes, en cultivent avec soin les différents étages et se livrent à l'éducation des abeilles.

Certaines tribus du petit Atlas, vers la Tunisie, habitent des huttes de branches d'arbres recouvertes d'argile : elles rappellent les *magalia*, habitations des anciens Numides.

On représente les *Shulus* du Maroc, comme des hommes vifs, intelligents, aux formes athlétiques, trapues, et au teint clair.

3° Les *Tuaregs*. — Ce sont les *berbers* nomades répandus dans tout le Sahara jusqu'au Soudan. Il paraît qu'ils se sont étendus jusqu'aux îles Canaries, dont les premiers habitants, les *Guanches*, auraient été les descendants d'une colonie berbère. Quoiqu'il en soit, on rencontre les *Tuaregs* jusqu'aux frontières d'Égypte, dans l'oasis de Jupiter-Ammon. Leurs caractères physiques varient selon l'altitude et les climats différents des parties habitables du désert. Ici les Touaregs ont la peau blanche, là vous en rencontrez au teint basané, plus loin vous en voyez de couleur noire : les traits de ces derniers diffèrent beaucoup de ceux des nègres.

Visités et décrits par Léon l'Africain, ils ont été oubliés jusques vers 1850. A cette époque, plusieurs députés de leur nation vinrent à Alger et plus tard à Paris nouer des relations avec la France. On espérait attirer le commerce du Soudan sur l'Algérie par le moyen de ces maîtres du désert. Mais cela est une illusion ; le principal commerce de l'Afrique est la traite des esclaves autorisée par le Coran ; par conséquent, les caravanes se dirigeront de préférence sur les marchés du Maroc et de Tunis où elles sont assurées d'écouler leur marchandise et de faire de beaux profits.

Les Tuaregs appartiennent à la même race que les Foulahs et les Fellatahs, qui vivent sur les hauts pla-

teaux de l'Afrique centrale, depuis le Sénégal jusqu'en Abyssinie. En effet, ils ont les mêmes mœurs et sont également semi-nomades et pasteurs.

La variété des nuances de leur couleur, commençant au blanc coloré et finissant au noir, indique qu'ils sont un des traits-d'union dans lesquels la race blanche s'unit à la race nègre.

4° Les *nègres*. — L'esclavage a jeté en Algérie une certaine quantité de noirs du Soudan : ils y ont conservé leurs mœurs, leurs usages et leurs costumes.

5° *Européens*. — Depuis la conquête sont venus en Algérie des Maltais et des Italiens, adonnés au petit commerce ainsi qu'à la pêche du corail ; des Espagnols cultivateurs, surtout dans la province d'Oran ; des Mahonais venus des îles Baléares. Robustes, intelligents, actifs, chrétiens solides, les Mahonais, acclimatés d'avance, forment des familles nombreuses de colons sérieux. Ce sont eux qui cultivent les primeurs envoyés en France pendant l'hiver.

Quelques colonies de Suisses, un certain nombre d'ouvriers allemands, des Juifs, maîtres du haut commerce, et enfin des Français, appartenant à l'armée et aux administrations, ou à cette population mêlée qui suit l'armée.

Telle est la population de l'Algérie, évaluée en 1863 à 2,999,124 habitants, dont 185,100 catholiques.

Ce chiffre est bien minime si on le compare à ce qu'il pouvait être sous la domination romaine. En effet, le christianisme, introduit, dès les premiers siècles, parmi les populations africaines, nous montre des églises considérables gouvernées par un grand nombre d'évêques. A l'époque de saint Augustin il y en avait 400, ce qui suppose autant de diocèses. Les guerres en diminuèrent insensiblement le nombre. Au

IVe siècle ils étaient encore assez nombreux ; en 484, saint Victor est un des derniers évêques de cette époque. L'invasion arabe, terminée au VIIIe siècle, acheva de disperser les chrétiens ; beaucoup d'entre eux embrassèrent le mahométisme. Quelques-uns, bravant la persécution, restèrent dans leurs foyers. Ces églises étaient encore gouvernées par cinq évêques en 1053 ; vingt ans plus tard, en 1073, il n'en restait plus que deux, y compris celui d'Hippone. Ces débris d'églises, séparés de la chrétienté, ne tardèrent pas à disparaître ; avec le sacerdoce, la foi s'éteignit.

Ce furent les esclaves chrétiens, enlevés par les pirates barbaresques, qui jetèrent la base de la nouvelle église d'Afrique, dans les bagnes d'Alger, du Maroc, de Tunis et de Tripoli. Des prêtres, prisonniers comme eux, les entretenaient dans la foi ; des religieux Trinitaires et de la Merci venaient les racheter et les franciscains accouraient pour les encourager. Les mahométans leur laissaient volontiers la liberté de conscience, mais un certain nombre d'entre eux apostasiaient, afin d'être mieux traités. C'est ce qui rendait nécessaire la présence permanente des religieux. Aussi les uns restaient dans les bagnes en otage pendant que les autres reconduisaient en France ceux qu'ils avaient rachetés. Parmi eux plusieurs donnèrent leur sang pour la foi et les Français y brillent au premier rang.

C'est en 1240, *Sérapion*, religieux anglais de la Merci resté en otage. Coupable d'avoir baptisé plusieurs mahométans : *conformément au Coran*, il fut mis à mort. On le crucifia sur le côté, un pied et un bras en haut de la croix, puis on le coupa en morceaux : l'Église a autorisé son culte en 1728. En 1294, *Pierre d'Armengol*, religieux du même ordre, vient

également à Alger ; il rachète 500 esclaves et reste au bagne en otage pour un certain nombre de ceux qu'il a rachetés. Leur rançon n'arrive pas assez vite au gré des mahométans : on l'accuse d'être l'*espion des monarques chrétiens*. Après avoir enduré toute espèce d'outrages, il est pendu ; son corps reste exposé aux oiseaux de proie Le sixième jour après son supplice arrive le père *Florentin* avec la rançon désirée ; il s'apprête à ensevelir le corps de Pierre, et Pierre l'interpelle, il lui apprend que c'est à la sainte Vierge qu'il doit le prolongement de ses jours. Ce miracle frappa tellement les mahométans que le roi de Bougie fit une remise de 1000 ducats sur sa rançon. *Pierre* en profita pour racheter 26 esclaves de plus et retourna en Espagne où il vécut encore dix ans.

Le 18 septembre 1569 est martyrisé le jeune maure *Géronimo*, converti au christianisme. Conduit à Alger, devant le pacha ; il résiste à toutes les séductions, à toutes les tortures et enfin il est enfoui dans un bloc de béton qui servit à réparer les murailles du fort des Vingt-quatre heures. Son corps, retrouvé lors de la démolition de ce fort en 1853, fut transporté la même année dans ia cathédrale d'Alger avec un grande solennité : Pie IX a approuvé son culte en le déclarant vénérable.

Plus tard, en 1613, un autre espagnol, le mineur observantin *Ziran*, envoyé par le roi d'Espagne auprès d'un roi kabyle, tombe avec ses compagnons entre les mains des Arabes. Huit d'entre eux furent empalés à Alger, un neuvième fut brûlé vif, et le père Ziran condamné à être écorché. Il subit son supplice à la porte de Bab-Azoun, en chantant le psaume des trois jeunes gens dans la fournaise — *Benedicite* — et après l'enlèvement complet de sa peau il expira en s'écriant :

Je remets mon âme entre vos mains, ô Seigneur, *in manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* Sa peau remplie de paille resta accrochée quelque temps au dessus de cette porte d'Alger.

En 1632, l'Algérie devint une préfecture apostolique confiée aux Lazaristes français. Les fonctions de préfet et de consul furent réunies dans la personne de M. *Nouéli*, ainsi que le titre de vicaire général de l'évêque de Carthage, avec juridiction sur tous les prêtres et religieux de la régence. MM. *Nouéli*, *Le Sage* et *Dieppe* se prodiguent auprès des esclaves pendant la peste : ils meurent tous trois après en avoir racheté un grand nombre. M. *Le Vacher* devient préfet apostolique et rentre dans sa patrie avec un cortége de 70 esclaves rachetés.

Pendant que les Lazaristes exercent leur ministère dans les bagnes de l'Afrique, l'œuvre des autres rédempteurs prend un nouvel essor. Les religieux français de la Merci ou *Mathurins*, *Hérault* et *Boniface des bois* viennent chercher un grand nombre d'esclaves. Le premier revient une seconde fois avec le père *Dr.ilhac*, il reste en otage et subit des tortures inouïes en attendant sa rançon. Pendant six semaines, il est jeté au fond d'un silo où grouille une masse de reptiles ; il n'a rien pour se reposer, alors il est réduit à se creuser avec ses ongles un appui dans le talus de sa fosse. Il meurt des suites de ces souffrances, assisté par le franciscain *David* religieux français, l'un de ces nombreux martyrs inconnus de la charité, qui vivait dans l'*intérieur* des bagnes avec les esclaves. La mort du père Hérault fut un deuil public ; les mahométans eux-mêmes, obligés de rendre justice à sa sainteté, honorèrent son inhumation. 3000 esclaves et, chose inouïe pour l'Algérie, 40 prêtres reconduisirent

son corps à sa dernière demeure. On était en 1647.

Le lazariste *Jean Le Vacher*, venant de Tunis, succède à son frère, en 1677 en qualité de préfet apostolique et de consul de France. La peste est permanente à Alger ; il change sa résidence en hôpital ; avec ses confrères il soigne les esclaves français. En 1683 l'amiral Duquesne vient demander compte de leurs rapines aux pirates algériens. Le Vacher est l'intermédiaire des négociations ; il est sur le point d'obtenir un résultat satisfaisant, lorsqu'une révolution renverse le dey. Les insurgés ne veulent rien entendre : ils *attachent M. Le Vacher* à la gueule d'un canon et l'envoient en place de projectile contre le vaisseau amiral. Duquesne bombarda la ville et conclut un traité qui ne fut pas plus exécuté que les autres.

M. *Montmasson*, autre lazariste français, succéda à M. Le Vacher : il était un des derniers survivants de la triste mission de Madagascar. Il eut le même sort que son prédécesseur ainsi que le frère *Francillon*, lorsqu'en 1688 l'amiral d'Estrées se présenta devant Alger pour rappeler aux forbans le traité qu'ils avaient conclu avec Duquesne. *Le frère Francillon était voué au service des esclaves depuis quarante ans.*

M. Montmasson fut remplacé par M. *Duchesne*. Ce Lazariste continua avec succès l'œuvre de ses prédécesseurs, devenue moins difficile, grâce aux exploits du duc de Beaufort, de Duquesne, de Tourville et de d'Estrées. Sous son administration, en 1720, les religieux français *Comelin*, *Philémon de la Motte* et *Joseph Bernard*, trinitaires ; *Rivière* et *de la Case*, pères de la Merci vinrent racheter un grand nombre d'esclaves ; le père Bernard alla jusqu'à Tunis d'où il en rapatria beaucoup.

A cette époque les deys, adoucis par le canon fran-

çais, étaient devenus plus traitables ; ils donnaient audience aux Rédempteurs qu'ils recommandaient même au bey de Tunis lorsque cela était utile à leur mission.

En 1723, les trinitaires français d'*Arcisas*, *La Faye*, *Leroy* et *Machar*, belge, abordèrent à Alger, ils venaient du Maroc où ils n'avaient pu racheter que quinze esclaves pour la somme de 4,000 piastres, soit 21,960 francs de notre monnaie actuelle.

En ce royaume la condition de ces malheureux était bien plus dure qu'à Alger et à Tunis. Les Trinitaires avaient rencontré dans un des bagnes marocains, un père jésuite portugais, esclave lui-même, remplissant les fonctions sacerdotales auprès de ses compatriotes. Tous les matins il disait la messe dans une embarcation à quelque distance du rivage. Il refusa son rachat et voulut continuer son admirable ministère dans le bagne.

La mission du Maroc se rattache à celle d'Algérie, c'est pourquoi nous en dirons un mot en passant. Ce royaume était le théâtre des mêmes dévouements que ceux d'Alger et de Tunis. Les esclaves y étaient plus maltraités et les religieux Rédempteurs rencontraient de grandes difficultés pour leur rachat. On leur demandait des sommes exorbitantes ; ainsi, en 1712, 12 esclaves coûtaient 4,000 piastres, soit 1,830 francs par tête.

La mission du Maroc date de 1219, année dans laquelle saint François d'Assises y envoya les six franciscains français et italiens, *Bérard*, Accurse, Othon, Adjute et Pierre. Le roi Miramolin, ou l'émir Al-Moumein, les fit jeter dans une fosse ; ils y endurèrent des privations inouïes ; ensuite ils furent fouettés et traînés sur des morceaux de vases cassés ; on jeta de

l'huile bouillante sur leurs plaies. Enfin Miramolin, furieux de voir ses menaces, ses promesses inutiles pour les faire apostasier, se précipita sur eux et leur coupa lui-même la tête. C'était le 12 janvier 1220.

Six autres franciscains les remplacèrent immédiatement, ce sont : les pères *Samuel*, *Ange*, *Domne*, *Léon*, *Nicolas* et *Hugolin* : ils furent flagellés, décapités et coupés en morceaux à Maroc en 1221. L'Église approuva le culte de tous ces martyrs en 1481.

Cependant le sultan se radoucit : frappé de voir la peste, en permanence dans ses États, diminuer ou cesser à l'invocation de ces martyrs, il accorde la liberté de conscience à ses sujets. Il demande même un évêque catholique pour sa capitale, à condition qu'il sera choisi parmi les frères mineurs de saint François. Le Saint-Siége s'empressa de nommer le frère français *Agneau*, évêque de Maroc. Ces bonnes dispositions persévérèrent dans quelques-uns des successeurs de Miramolin. L'un d'eux, *Yacoub-el-Mansour*, fit venir d'Espagne pour sa garde particulière 500 cavaliers mozarabes chrétiens avec leurs familles et leur bâtit une église. Ils restèrent au Maroc jusqu'en 1390. Au frère *Agneau* succéda le frère *Loup*, *Dain*, et en 1449, nous trouvons sur le siége épiscopal de Maroc le mineur portugais *Alphonse de Pernas*.

Les esclaves s'étaient ressentis de la faveur que les sultans accordaient aux chrétiens : aussi les frères Rédempteurs vinrent faire d'amples moissons dans les bagnes marocains. Mais le Coran ne tarda pas à reprendre le dessus, ses prohibitions furent renouvelées. Alors, nous voyons en 1532 le mineur italien, *André de Spolète*, jeté dans une fournaise ardente d'où il sort plein de force et de vie : c'est un magicien, s'écrient les musulmans et il meurt lapidé.

En 1680, les pères français de la Merci, *Monnel*, *Bernède*, *Mège*, *Castel* et *La Faye*, sont retenus prisonniers et ne sont rendus à la liberté après bien des avanies, qu'au prix d'une très forte rançon. Les sultans goûtaient fort ce moyen de remplir leur trésor lorsqu'il était à sec. En général tous les Rédempteurs qui venaient à Alger passaient par le Maroc et allaient à Tunis.

Bientôt la mission du Maroc n'eut plus d'évêques, alors elle resta à l'état de préfecture apostolique administrée par les mineurs espagnols. Il y a quelques années le frère *Paronolin* en était le préfet.

Les deux derniers évêques *in partibus*, de Maroc furent monseigneur Guillon mort en 1847 et monseigneur Biancheri, lazariste piémontais coadjuteur du vicaire apostolique d'Abyssinie, également décédé en 1863.

La régence d'Alger resta préfecture apostolique jusqu'après la conquête française. Alors l'Église y prit de grands développements. En 1838 le clergé se composait d'un évêque *in partibus*, vicaire apostolique, d'un vicaire général, de trois chanoines et de vingt prêtres. En 1843, le Saint-Siége érigea la ville d'Alger en évêché suffragant de l'archevêché d'Aix, monseigneur *Dupuch* vicaire apostolique en fut naturellement le premier titulaire. Après avoir jeté les bases de toutes les œuvres apostoliques de l'Algérie, il donna sa démission. Monseigneur Pavy, doyen de la faculté de théologie de Lyon, lui succéda en 1846. Il trouva dans son diocèse 66 prêtres et 130,000 catholiques. Sous son administration se développèrent toutes les œuvres catholiques dont son prédécesseur avait jeté la semence dans le sol algérien. Une cathédrale fut construite au milieu de la ville; elle est

dédiée à saint Philippe. En 1848, il obtenait un ancien camp placé au sommet de la colline de *Kouba* (coupole) qui borde la plage au centre de la baie, et le transformait en grand séminaire: aujourd'hui un magnifique édifice en pierres remplace les barraques en planches à travers lesquelles filtraient le vent et la pluie. Cet établissement est dirigé par les Lazaristes. Pendant ce temps, monseigneur Pavy établissait son petit séminaire, dans le village de saint Eugène, sur le versant nord du mont *Bouzareah*, à l'opposé de Kouba. Mgr Lavigerie l'a transporté à Kouba.

Après avoir pourvu au recrutement du clergé, il donna ses soins à l'instruction des enfants. Les frères des écoles chrétiennes vinrent ouvrir des écoles à Alger, Blidah, Constantine, El Biar, Oran, Sidi Bel-Abbès, Tlemcen, Milianah, Mostaganem et Stora. Dans toutes les localités où cela fut possible, les écoles, les orphelinats de filles ainsi que les hôpitaux furent confiés aux filles de la charité, aux sœurs de la doctrine chrétienne et aux sœurs de saint Joseph.

Les jésuites ouvraient des établissements à Alger, Aumale, Constantine, Delly Ibrahim, Mustapha, Oran, Sétif, Philippeville; ils établissaient les orphelinats agricoles de Bouffarik dans la province d'Alger, et de Ben-Aknoun dans celle d'Oran; c'est le Père Brumault qu'en fut le premier fondateur.

Outre ces œuvres, les Trappistes sont venus à leur tour fonder un grand établissement modèle de culture aux portes d'Alger, sur notre premier champ de bataille, à *Staoueli* près de *Sidi-Ferruch* où débarqua l'armée française en 1830.

Les Lazaristes ont conservé leur ancienne maison d'Alger; ils secondent le clergé des paroisses.

Les sœurs du Bon Pasteur ont ouvert auprès d'Al-

ger, à Oran et à Constantine des refuges et pensionnats semblables à ceux de France.

Enfin les petites sœurs des Pauvres prennent soin des vieillards indigents.

Plusieurs fois monseigneur Pavy tenta de fonder des établissements pour la conversion des arabes; il dut ajourner indéfiniment ses projets devant les obstacles qu'il rencontra de tous côtés.

Il réussit cependant à faire de l'Algérie une nouvelle province de l'Église. Alger fut érigée en archevêché en 1865, avec les nouveaux évêchés d'Oran et de Constantine pour suffragants. Or, en 1866 monseigneur Pavy s'endormit dans le Seigneur, archevêque d'Alger, après un épiscopat de vingt ans pendant lesquels il créa la nouvelle Église d'Afrique. Il avait fait ériger près de 200 paroisses et 44 vicariats.

En mourant, il eut la consolation de laisser à l'Algérie deux patrons officiels : la Vierge Marie, en l'honneur de laquelle il fit construire un magnifique sanctuaire, sous le vocable de Notre-Dame d'Afrique auprès du village de saint Eugène sur le Bouzareah ; et le vénérable Geronimo dont il fit transporter les reliques dans sa cathédrale.

Monseigneur Lavigerie, évêque de Nançy, succéda à monseigneur Pavy ; son arrivée dans son archidiocèse fut suivie de calamités terribles. Les sauterelles détruisirent les récoltes, la famine et le choléra décimèrent les populations : ces trois fléaux firent un grand nombre d'orphelins. Le cœur apostolique de Sa Grandeur se dilata en proportion des besoins de ses enfants.

Malgré l'opposition formidable de toutes les administrations, il adopta 1700 enfants. Il leur ouvrit les orphelinats existants et en créa d'autres. Il avait espéré dans le Seigneur, il ne fut pas confondu ; il trouva

les secours, et l'appui dont il avait besoin, et put leur donner le pain du corps et de l'âme ainsi qu'un abri assuré. Tel est le sort des œuvres de Dieu ; elles doivent toujours être marquées du sceau des contradictions humaines.

ARTICLE II

Délégation apostolique du Sahara et du Soudan.

Au delà des limites indéfinies de l'Algérie, existent des populations d'origine *Berbère*. Ce sont les *Tuaregs* ou Tuariks, peuples nomades qui habitent le Sahara ou désert de Lybie des anciens. Premiers habitants chrétiens de l'Algérie, de la Tunisie et de la Tripolitaine, mahométans pour la forme, ils ont conservé leur état social frappé au coin du christianisme. En effet, sur leur front, sur tous leurs objets, vous voyez la croix ; ils en connaissent la signification. La confession publique des premiers siècles est en usage parmi eux. Chez eux, la femme n'est pas une esclave sans âme comme chez les mahométans, elle est l'égale de l'homme, apte aux fonctions du gouvernement et entourée d'honneur et de respect ; ils sont par conséquent monogames. En outre, ils ont un recueil de lois appelés (Kanoun) canon qui doivent être une reproduction des anciens canons de l'Église d'Afrique. Or, disent-ils, ces livres leur ordonnent d'honorer Jésus et Marie. C'est à cause de cet attachement aux vestiges du christianisme que les arabes leur témoignent un grand mépris, ils les appellent abandonnés de Dieu (*tuaregs*) et les cinquièmes (*Hamsi*), c'est-à-dire, étrangers à l'une des quatre sectes reconnues

du mahométisme. Aussi les Tuaregs sont-ils séparés des Arabes par une haine implacable.

Les Tuaregs forment une grande confédération ; ils sont adonnés au commerce, et vont sur le littoral échanger les denrées du désert contre du blé. Ce sont eux qui protégent ou pillent les caravanes, selon les circonstances. La tribu la plus rapprochée des possessions françaises est celle des *Beni-Mzab*, campée à une cinquantaine de lieues de Laghouat. Elle est gouvernée par ses marabouts.

Ces étincelles de christianisme enfouies sous la cendre mahométane peuvent être ravivées par le souffle de la prédication catholique. C'est pourquoi Pie IX a voulu tenter de ramener les peuples berbères à la vraie foi. En conséquence, *ce grand Pape des missions*, au cœur d'apôtre, a créé deux missions pour leur évangélisation : la première, desservie d'abord par des jésuites autrichiens et ensuite par des prêtres séculiers de la même nation, s'étend au sud-ouest de l'Égypte et au sud de la régence de Tripoli jusqu'au Kordofan, au Darfour et au Fezzan; elle comprend la partie orientale du Soudan et du Sahara et dépend du vicaire apostolique d'Alexandrie. La deuxième embrasse les contrées comprises entre l'Océan Atlantique à l'ouest, le Maroc, l'Algérie et la Tunisie au nord, le Fezzan à l'est, le Sénégal et la Guinée au sud. Elle a été érigée par décret de la Congrégation de la Propagande, le 6 août 1868, sous le titre de délégation apostolique du Soudan et du Sahara et confiée à monseigneur Lavigerie, archevêque d'Alger, délégué apostolique.

Aussitôt l'érection de sa nouvelle mission, monseigneur Lavigerie fonda plusieurs établissements à Alger pour lui servir de base ; ce sont :

1° Le grand séminaire institué sur le modèle de celui des missions étrangères de Paris. Les Pères jésuites en furent les premiers directeurs, et l'un d'eux, le Père Vincent, rédigea les constitutions du nouvel institut.

2° Le petit séminaire auprès de l'église de Notre-Dame d'Afrique.

Ces deux établissements comptent au moins soixante élèves.

3° Un institut de frères et de sœurs sous le vocable du vénérable Géronimo, pour vaquer aux soins matériels, et à l'instruction des enfants de la mission.

4° Un asile pour les femmes arabes.

Ces trois établissements sont dans le village pittoresque d'El-Biar, situé près d'Alger, derrière le fort l'Empereur.

5° Un orphelinat de garçons, à la *maison carrée*, sur la rive droite de l'Arach, rivière, qui se jette dans la mer au fond de la baie, après avoir traversé la *Mitidja*. La maison carrée est un ancien fort, destiné d'abord à la détention des Arabes, et converti, il y a cinq ans, lors de la famine, en orphelinat pour les enfants des victimes du fléau. Le nombre des enfants recueillis par la charité de monseigneur Lavigerie, à cette occasion, fut de 1700 : la moitié mourut dès la première année ; une centaine ont été rendus à leurs familles et les autres sont restés volontairement.

6° Un second orphelinat, au fort Napoléon, en Kabylie.

7° Un orphelinat de filles dans le village de Kouba.

8° Une première station, à Laghouat, dernier poste français dans le désert : il s'y trouve deux prêtres et une maison de sœurs.

9° Un village d'indigènes chrétien en voie de forma-

tion, sur les bords du Chélif, petit fleuve qui vient se jeter dans la Méditerranée entre Arzew et Tenès, après un parcours de 450 kilomètres.

Ainsi la mission du Sahara est organisée, elle se développera, nous n'en doutons pas, si la liberté d'action de monseigneur Lavigerie n'est pas entravée.

ARTICLE III

Régence de Tunis.

La régence de Tunis, située entre celle de Tripoli à l'est et l'Algérie à l'ouest, a 580 kilomètres de profondeur sur 290 de largeur. Son sol est très-fertile ; il contient des mines d'argent, de plomb, de cuivre et de mercure. Sa population est évaluée à 2,500,000 habitants. Elle formait, sous les Romains, les deux provinces d'Afrique et la Bysacène ; de leurs mains elle passa sous la domination des Vandales, fut conquise par les kalifes d'Égypte et resta indépendante sous la dynastie des Hafsites de 1206 à 1534, année dans laquelle Barberousse s'en empara. Rendue au pacha détrôné par Charles-Quint en 1535, elle fut mise sous la suzeraineté de la Porte par Sinan-Pacha en 1573, après le départ des Espagnols. Dans les derniers siècles les janissaires se sont arrogé le droit d'élire leur souverain : de là des révolutions fréquentes. Leur élu prend le titre de bey (colonel), et reçoit l'investiture du sultan.

La ville de Tunis, capitale de la régence ou *beylik*, est l'ancienne *Tunes* : elle est assise au fond de la lagune de *Boghaz* par 8° de long. est et 36°44′ de

lat. nord, sa population est de 200,000 âmes. D'abord humble village, Tunis ne prit d'importance qu'après la destruction complète de Carthage par les Arabes. Un étroit canal appelé la *Goulette* (goletta, goulet) unit son port à la Méditerranée.

La Tunisie fut évangélisée dès les premiers siècles de notre ère ; les Papes y envoyèrent des apôtres qui fondèrent de nombreuses églises dont *Carthage* devint la métropole. C'est de cette ville que la foi se répandit rapidement dans la Numidie et en Mauritanie. En 240, les chrétiens étaient déjà plus nombreux dans les villes que les païens. A la fin du IIe siècle, Agrippinus évêque de Carthage réunissait un concile de 70 évêques ; saint Cyprien en convoquait un autre de 87 évêques appartenant seulement à trois provinces. Carthage vit un grand nombre de conciles assemblés dans ses murs, le plus important était composé de 214 évêques : il eut lieu en 398. Tertullien, Arnobe, Lactance, saint Cyprien et saint Augustin évêque d'Hippone, illustrations du catholicisme, naquirent sur son territoire ; elle produisit en outre des martyrs nombreux. Le relâchement introduit par les hérésies byzantines commençait à dissoudre cette église lors de l'invasion vandale au Ve siècle. Bélisaire reconquit cette province en 534 ; elle jouit un instant d'une tranquillité relative ; mais bientôt les Arabes s'en emparèrent. Ils eurent facilement raison de ces peuples énervés par le schisme. Ils achevèrent la destruction de Carthage, alors Tunis devint la métropole de l'église d'Afrique. La plupart des chrétiens terrifiés embrassèrent le mahométisme ; d'autres s'enfuirent dans les montagnes et dans le désert; un petit noyau persista dans la foi : ainsi toujours la Tunisie eut des chrétiens et de temps en temps des martyrs. En 1073,

Tunis avait encore un archevêque, nommé *Cyriaque;* cela suppose quelques évêques suffragants.

Installés sur le littoral de la Méditerranée, les conquérants, auxquels le *Coran* donnait en toute propriété les chrétiens ainsi que leurs biens et leurs États, armèrent des navires et coururent sus aux galères chrétiennes *jusqu'aux rivages de l'Islande.* Ils ramenèrent des milliers de chrétiens en esclavage; ces malheureux étaient vendus ou restaient entassés dans des bagnes infects, livrés à tous les mauvais traitements et sollicités à l'apostasie. *Deux prêtres français* émus de la situation douloureuse de leurs compatriotes, *saint Jean de Matha et saint Félix de Valois*, instituèrent en 1198 l'ordre religieux des Trinitaires pour le rachat des captifs. Presqu'en même temps, un *autre Français, saint Pierre Nolasque*, fondait celui de la Merci, des Rédempteurs ou *Mathurins*, à Barcelone en Espagne, dans le même but. C'était le complément des croisades. Les deux ordres, approuvés par le Saint-Siége, se développèrent rapidement. En ces temps de communications difficiles, les rédempteurs allaient de village en village demandant l'aumône pour le rachat des captifs ; lorsqu'ils avaient réuni une somme suffisante ils partaient pour Tunis, Tripoli ou Alger, et ramenaient dans leur patrie les chrétiens dont ils avaient payé la rançon. Que d'avanies ne subirent-ils pas! Aussi Dieu accorda à plusieurs d'entre eux la couronne du martyre en récompense de leur inextinguible charité. C'est le Père *Pierre de Saint-Denis*, resté en ôtage à la place de 208 esclaves, en 1247; il est tué par une troupe d'enfants ameutés contre lui. Deux ans après, en 1249, tous les religieux sont pillés et jetés à la mer; en 1253 le Père *Thibault*, allant s'embarquer avec 129 rachetés, est arrêté, brûlé vif, et les Français réinté-

grés au bagne : le Père *Pierre Duchemin* a le même sort en 1284 ; en 1315, les Pères *Othon*, *Jacques* et *Adulphe* sont repris en mer avec 320 esclaves rachetés : ils furent empalés à Constantinople. En 1317, le Père Alexandre était brûlé vif à Tunis et quelque temps après, le Père Arthaud *et trente autres religieux de la Merci* restés engagés avec lui étaient condamnés à mourir de faim.

Depuis 1198 *jusqu'en* 1787, *les Trinitaires rachetèrent ainsi, neuf cent mille esclaves et les religieux de la Merci, trois cent mille : ce qui fait un total de un million deux cent mille chrétiens rendus à leurs familles et à leur patrie. Or, le prix de chaque esclave étant en moyenne de* 6000 *livres, les aumônes recueillies par ces religieux ont dû atteindre au moins la somme de sept milliards.*

Outre ces deux ordres religieux, d'autres travaillaient aussi à la mission de Tunisie. En 1219 les frères mineurs français, Eleu et Gilles, envoyés par saint François, vinrent tenter de convertir les mahométans ; le premier fut décapité pour la foi. Peu de temps après, un autre franciscain espagnol, le frère Damien de Valence, était lapidé et achevé à coups de cimeterre.

En 1256, le Pape Alexandre IV y envoya des dominicains. Leur mission réussit : ils baptisèrent 10,000 infidèles. Le roi de Tunis écrivit à saint Louis en lui témoignant le désir d'être baptisé. C'est ce qui engagea le saint roi à diriger sa croisade vers ce pays. Le prince tunisien ne se convertit pas et saint Louis mourut sous les murs de la capitale. Avant de rentrer en France, son fils *Philippe le Hardi* conclut un traité pour dix ans, avec *Abou-Abdallah Mohammed* : il y fit stipuler la mise en liberté des esclaves chrétiens, et

la liberté de conscience pour tous les habitants de la régence et la permission de construire des églises sur tout son territoire. Une fois les troupes françaises parties, les choses rentrèrent dans le même état que devant : les traités avec les chrétiens n'ayant aucune valeur pour les mahométans. A la suite de ces événements quelques fidèles se réunirent dans la bourgade de Rabat : ils y formèrent une paroisse édifiante qui exista jusqu'au XVIe siècle.

Telle était la situation de la Tunisie, lorsque saint Vincent de Paul y fut amené en esclavage. Trois fois vendu, il tomba en dernier lieu entre les mains d'un renégat niçois qu'il convertit : ils réussirent à s'évader ensemble. Mais le saint emportait dans son cœur le projet de travailler au salut et au rachat des esclaves dont il avait sondé les profondes misères. En attendant les moments de la Providence, le pape Urbain VIII chargeait de cette mission les capucins de Sicile : ils vinrent vivre dans les bagnes, prirent le nom de *procureurs des esclaves*, et se firent ainsi les coopérateurs à poste fixe des religieux rédempteurs. Cependant leur position n'était pas suffisamment stable ; la mission avait besoin d'une base assurée, la Providence y pourvut. Les Gênois ayant pris le célèbre pirate Dragut, le roi de Tunis le racheta en donnant pour sa rançon l'île de *Tabarka*. Les Gênois y construisirent un fort de 30 canons et les capucins s'y installèrent de 1636 à 1652. De là, ils exercèrent leur ministère apostolique non-seulement dans les bagnes de Tunisie, mais encore dans ceux de la régence de Tripoli. L'île de *Tabarka* est située à 152 kilomètres à l'ouest de Tunis, devant l'embouchure d'une petite rivière qui limite l'Algérie et la Régence, non loin de la Calle, port de mer algérien.

Chaque année, les religieux rachetaient une grande quantité d'esclaves, mais leur nombre était accru constamment par les courses des pirates. Ainsi en 1535, *Charles-Quint* avait trouvé 20,000 esclaves à Tunis, en 1641 il y en avait encore 7000, et plus, 3500 renégats et 550 renégates. Pendant cette période d'années, les Pères français de la Merci, Charles d'Arras, en 1635; Audruger et Dœshées en 1638; Hérault et Boniface des Bois, en 1642, vinrent racheter plusieurs milliers d'esclaves. L'époque où saint Vincent de Paul allait réaliser ses projets apostoliques était arrivée : *ce saint racheta* 1200 *chrétiens et dépensa pour eux un million de livres.* En 1645, il envoya à Tunis un des prêtres de sa congrégation, M. Guérin, en qualité de chapelain du consulat français. Ce lazariste parvint à former une église florissante au milieu des bagnes de la capitale et de *Biserte*; il soutint le courage de plusieurs martyrs. Épuisé de fatigue, il obtint du roi *Agi-Mohammed* la permission de faire venir un de ses confrères. Ce fut M. Jean Levacher, qui eut l'honneur de partager ses souffrances. Il vit mourir M. Guérin et M. Lange consul de France pendant la peste. Alors il remplit par intérim les fonctions de ce dernier, jusqu'à ce que Louis XIV eût donné les consulats de Barbarie à la congrégation de la Mission ou Lazaristes. Levacher, confirmé dans cette fonction, s'en servit pour faire un plus grand bien. Tombé en disgrâce, en 1653, il alla porter ses soins aux esclaves du bagne de Biserte, mais bientôt justifié, il fut nommé préfet apostolique et redevint consul.

En même temps, Louis XIV envoyait à Tunis un gentilhomme, nommé Bricart, négocier la mise en liberté des esclaves. Grâce au bombardement d'Alger

et à la double défaite de la flotte barbaresque, en vue de Tunis, par l'escadre française du duc de Beaufort, M. Levacher put négocier un traité favorable aux chrétiens : il y fit reconnaître à nouveau, pour le consul français, le droit d'entretenir, dans le consulat (fondouk), un chapelain chargé du service spirituel des résidents européens.

Après avoir rendu tant de services, il dut résigner ses fonctions devant une intrigue ourdie par des négociants injustes. Il rentra en France en 1660, accompagné d'une foule d'esclaves qu'il avait rachetés et vint occuper les mêmes fonctions à Alger où nous l'avons vu mourir glorieusement pour sa foi et sa patrie. M. Levacher fut le dernier lazariste de la mission de Tunis. En partant, il la remit entre les mains de deux capucins italiens qu'il avait rachetés. En l'absence de missionnaires français, les musulmans n'observèrent aucune clause des traités ; il ne fallut rien moins que les bombardements ainsi que la destruction des flottes de Tunis et de Tripoli par Duquesne et Tourville en 1681, pour les décider à relâcher les esclaves français. Cela ne les corrigea pas suffisamment. En 1685 l'amiral d'Estrées vint bombarder encore Tripoli et exigea une forte indemnité des Tunisiens. Le trésor du bey était alors à sec : il en paya une partie en donnant au commerce français le droit d'établir un comptoir au cap Nègre, à 20 kilomètres est, de Tabarka. Un capucin y fut immédiatement attaché. D'Estrées fit insérer dans son traité cette clause : *Que tous les missionnaires sans distinction de nationalité seraient considérés comme sujets français, placés sous la protection immédiate du roi de France.* Malgré tous ces châtiments, la piraterie n'en fleurissait pas moins, et en 1700 il y avait encore 13 bagnes dans la

Tunisie. C'est alors que fut fondée la compagnie royale d'Afrique : ses comptoirs établis à *La Calle*, à *Biserte*, au cap *Rouge*, ainsi qu'à *Porto-Farina*, arsenal maritime de la régence, devinrent autant de résidences de missionnaires.

En 1705, une révolution mit sur le trône Hussein, fils d'un renégat candiote : son règne inaugura une ère de tolérance relative. Les Trinitaires espagnols en profitèrent pour ouvrir un hôpital dans la ville de Tunis et les capucins y louèrent, en 1735, une maison qui servit de paroisse aux résidents européens. A cette époque, la compagnie française cherchait à acheter aux Gênois l'île de *Tabarka*, centre de la pêche du corail. Alors, Ali-Pacha, craignant ce voisinage inquiétant pour les pirates, s'en empara à l'improviste en 1742 ; il en détruisit les fortifications et ramena 842 tabarquins dans ses bagnes. Dix ans plus tard, pour récompenser la fidélité de ses troupes qui avaient réprimé une insurrection fomentée par son propre fils, il leur accorda le pillage des maisons chrétiennes pendant cinq jours. La résidence des missionnaires ainsi que leur église ne furent pas plus épargnées que les autres. Il en fut de même en 1756, lorsque les Algériens prirent Tunis. Ali-Bey, successeur d'Ali-Pacha, laissa une certaine tranquillité aux chrétiens, de 1759 à 1782.

Mais à la suite de si terribles épreuves, la mission était dans une telle misère qu'en 1764, le préfet apostolique mendiait son pain. La piraterie tombait en décadence, ainsi en 1780 il n'y avait plus que 2,000 esclaves dans la régence : elle continua à diminuer jusqu'à la prise d'Alger par les Français en 1830. Alors le bey Hussein consentit à l'abolition de l'esclavage, et accorda à la France sur les ruines de Car-

thage, un emplacement pour la construction d'un monument commémoratif de la mort de saint Louis.

Depuis cette époque, la mission se développa considérablement. Un grand nombre de Siciliens et de Maltais vinrent s'établir sur le littoral de la Tunisie. Le siége de la paroisse fut transporté dans l'ancien hôpital des Trinitaires ; le bey consentit à le louer aux capucins pour la somme annuelle de deux à trois cents francs. En 1837, une chapelle plus grande était construite sur la place de celle des Trinitaires espagnols.

En raison de ces développements, le Saint-Siége érigea la régence en vicariat apostolique. La préfecture avait duré 219 ans, sous l'administration de 39 préfets. Depuis 1843, monseigneur *Fidèle Sutter*, religieux capucin, en est le vicaire apostolique. A cette époque, la mission contenait 3,000 catholiques : le bey Mohammed faisait remise du loyer de l'église ; en 1845 il y ajoutait l'emplacement de l'ancien consulat d'Espagne; en 1850 un vaste terrain pour agrandir le cimetière chrétien. En cette année, le choléra sévit dans la régence, le dévouement et la charité des missionnaires augmentèrent sa bienveillance.

A partir de cette époque, la population catholique augmentant chaque année, de nouvelles stations furent établies. Elles sont au nombre de neuf, et comptent parmi les coopérateurs des capucins italiens, des frères et des sœurs appartenant aux congrégations françaises des écoles chrétiennes et de Saint-Joseph de l'Apparition. En 1845, le monument de saint Louis étant terminé, un prêtre français, l'abbé Bourgade, y fut attaché en qualité de chapelain.

Ces établissements sont : Tunis, la Goulette, Suza, Sfax, Medhia, Biserte, Porto-Farina et Monastyr.

1° *Tunis*. La mission y possède une église et quatre chapelles : elle est desservie par huit pères capucins et quatre prêtres séculiers. Depuis 1853 dix frères de la doctrine chrétienne y ont ouvert des écoles gratuites et un pensionnat : le nombre de leurs élèves dépasse 300. Les sœurs de Saint-Joseph dirigent une école gratuite de filles, un pensionnat, un orphelinat et un petit hôpital.

Tunis forme une paroisse de 11,500 âmes.

La chapelle de Saint-Louis est à 12 kilomètres à l'ouest, sur le point culminant des ruines de Carthage : elle est sous la juridiction du vicaire apostolique.

A 2 kilomètres au nord-ouest de Tunis, est le Bardo, résidence du bey ; il s'y trouve 200 catholiques.

2° *La Goulette*. Ce port est l'arsenal militaire de la régence, il renferme 1300 catholiques, et possède une église terminée en 1866. Deux missionnaires et un prêtre du pays y résident : les frères des écoles chrétiennes et les sœurs de Saint-Joseph y dirigent les écoles. Les sœurs desservent en outre l'hôpital.

3° *Suza*. Cette ville importante fait un commerce considérable d'huiles. Un grand nombre d'Italiens et de Maltais étant venus s'y fixer, la paroisse fut établie en 1836, et l'église achevée en 1837. Elle est la résidence d'un missionnaire ; nous y retrouvons encore les sœurs de Saint-Joseph à la tête des écoles.

Suza contient 700 catholiques.

4° *Sfax*. Ancienne *Taphrura*. La paroisse date de 1841 : grâce à la libéralité du *bey*, le presbytère et l'église eut été terminés en 1846 ; elle a une école dirigée par les sœurs de Saint-Joseph et contient 680 catholiques.

5° *Gerby* (Djerba) est une île située entre les régences de Tunis et de Tripoli. Autrefois siége d'un

évêché, elle a 250 catholiques et possède une chapelle; un missionnaire y réside depuis 1847.

6° *Medhia*. Petite ville au nord-est de Sfax, avec 215 catholiques : la chapelle y a été installée dans un ancien magasin donné par le bey ; elle est la résidence d'un missionnaire depuis 1848.

7° *Biserte* (*Hippo-Zaritus*). Ce petit port de mer renferme 100 catholiques : mais pendant la saison de la pêche du corail, il devient un centre important de pêcheurs italiens et maltais. Il a une chapelle desservie par un missionnaire depuis 1850.

8° *Porto-Farina*. Station de 80 catholiques reprise en 1853 : quelques-uns d'entre eux appartiennent au village peu éloigné de Resgibel.

9° *Monastyr*, appelée ainsi à cause d'un couvent de bénédictins qui s'y trouvait autrefois : elle a 220 catholiques.

Un certain nombre de catholiques sont dispersés sur le territoire de la régence ; un missionnaire va les visiter de temps en temps.

En résumé, la mission de la Tunisie renferme 15,553 catholiques, 300 grecs, 25 protestants, 400,000 juifs et 2,000,000 d'infidèles. Elle est desservie par 22 missionnaires, dont 5 prêtres indigènes, et possède 9 églises et 4 chapelles.

En 1829, les protestants ont essayé de s'établir à Tunis ; mais ils quittaient cette position en 1846. Des ministres écossais les remplacèrent; ils ouvrirent un temple et deux écoles ; découragés par un insuccès permanent, ils s'en allèrent en 1850.

ARTICLE IV

Égypte.

L'Égypte est située entre les 23°-23′ et 31°-37′ de latitude nord, et 22°-10′ et 33°-21′ de longitude est. Elle est bornée au sud par la Nubie; à l'ouest par le grand désert de Lybie ou Sahara; au nord par la Méditerranée et à l'est par la mer Rouge.

Elle a 880 kilomètres du nord au sud et 500 de l'est à l'ouest.

La Nubie, le Kordofan et le Darfour font partie des États du pacha d'Égypte depuis 1840. Elle est le *Misraïm* des Hébreux.

Les Arabes l'appellent *Masr*, les Coptes, *Chemi* et les Turcs lui donnent le nom d'*El-Khabit*. Elle se divise en trois régions: la Basse-Égypte, *Bahari*, delta des anciens, qui borde la Méditerranée, région plate sillonnée par les sept branches du Nil; la moyenne, *Ouestanieh*, au centre; et la Haute-Égypte, *Saïd* ou *Thébaïde*, au sud. Ces deux parties sont montagneuses. Les deux villes principales, Alexandrie et le Caire sa capitale, sont dans la Basse-Égypte. Le Nil, dont les sources *multiples* sont encore à l'état de problème non résolu, traverse la Nubie et l'Égypte du sud au nord et se jette dans la Méditerranée par 7 bouches. Il vient des contrées situées au sud du Darfour, et coule à l'est et au nord-est sous le nom de *Barh-el-Abiad*, nil ou fleuve Blanc, puis se dresse vers le nord, reçoit le *Maleg*, le *Bahr-el-Azrek* ou fleuve Bleu, et le *Tacazze* ou *Atbarah*, rivières abyssiniennnes. Entré dans la Nubie, il descend des pla-

teaux supérieurs par cinq cataractes. Une sixième, la plus importante, détermine une chute de 16 mètres de hauteur. Elle est située aux limites de la Haute-Égypte près d'*Assouan*, et s'appelle *El-birbé*; c'est là qu'était l'ancienne *Philoe*. Depuis ce point, le lit du Nil est encaissé par les chaînes arabique à l'est, et lybique à l'ouest, jusqu'à la Basse-Égypte. Sa vallée, aride et pierreuse, serait condamnée à la stérilité du désert, si des crues périodiques ne venaient féconder le sol égyptien. Ces crues ont lieu entre le solstice d'été et l'équinoxe d'automne; elles doivent atteindre 8 mètres de hauteur pour donner des résultats efficaces. Au Caire, des écluses en distribuent le trop plein à l'agriculture. Au delà du territoire arrosé par les eaux du Nil, il n'y a plus que des déserts de sable au milieu desquels se cachent quelques oasis misérables.

Le cours total du Nil actuellement connu mesure 5,500 kilomètres de longueur; les anciens l'appelaient *Triton, Melas* et *Osiris*. Bien des voyageurs l'ont exploré : M. Antoine d'Abbadie, célèbre voyageur français en Abyssinie, le savant membre actuel de l'Institut, a reconnu le fleuve Bleu, l'un de ses bras.

La configuration topographique de l'Égypte en rend l'atmosphère très-sèche ; elle est balayée par les vents brûlants du midi qui viennent de l'intérieur de l'Afrique. Aussi la température y est très-chaude, et n'est rafraîchie par aucune pluie. La peste, la petite vérole, les fièvres inflammatoires et les ophthalmies en sont la conséquence.

L'Égypte fait partie intégrante de l'Empire turc ; plusieurs fois les pachas ont tenté de se rendre indépendants. Le célèbre Méhémet-Ali avait réussi à secouer le joug de la sublime Porte : la Syrie et l'Arabie

venaient d'être conquises par son fils Ibrahim, de 1830 à 1840. Mais l'Europe a intérêt, paraît-il, à maintenir l'intégrité des États du sultan. Elle a détruit l'œuvre de Méhémet et a replacé l'Égypte sous la suzeraineté de Constantinople.

Le sol de l'Égypte ne renferme pas de mines; mais il contient de très-belles carrières de marbre, de porphyre et de syenite, granite rose dans lequel ont été taillés les obélisques et autres monuments anciens; il produit aussi beaucoup de natron. L'industrie s'y développe progressivement. La ville d'Alexandrie, reliée d'abord par un chemin de fer avec Suez, est devenue l'entrepôt de l'occident et de l'orient. L'ouverture du canal de Suez lui a donné une nouvelle et puissante impulsion; sur les berges de celui-ci des villes ont surgi au milieu du désert transformé par une émigration considérable. Cette voie navigable, gloire immortelle de la France, appelée à recevoir le transit du commerce des trois quarts de l'univers, apportera de profondes et rapides modifications dans l'état social et politique des contrées qu'elle rapproche de l'Europe. Elle facilitera à l'Église catholique l'accomplissement de sa mission civilisatrice parmi tous ces peuples. Honneur à notre honorable compatriote M. Ferdinand de Lesseps.

La population de l'Égypte est évaluée à trois millions d'habitants, dont deux millions de mahométans; le reste est composé de 250,000 chrétiens, Coptes, Eutychéens ou Dioscorites, de 13,000 coptes catholiques, et le reste d'Européens, de Turcs, d'Arméniens, de Juifs et de noirs appartenant à tous les fétichismes, même au culte des astres ou sabéisme.

Cette population, comme on peut le voir, est très-mêlée; les Coptes et les Arabes en sont les plus anciens

habitants ; ce sont des campagnards, on les appelle *fellahs*. Les Turcs et les Arabes gouvernent le pays ; les Arméniens et les Juifs en sont les financiers ou les négociants ; les Européens se livrent à l'industrie et les noirs sont esclaves.

L'arabe, le turc et la langue franque, mélange des langues orientales et latines, sont les langues usitées en Égypte : la première est la principale. Le copte a disparu avec l'invasion musulmane. A cette époque, il était mêlé de mots grecs apportés par les commerçants de cette nation.

Les Coptes représentent les anciens Égyptiens; leurs traits rappellent ceux des statues et des têtes de sphinx, découvertes dans les sables du désert. Cette race à peau brune, couleur de chocolat clair, aux cheveux crépus du mulâtre, aux lèvres épaisses et aux joues arrondies, présente une grande partie des caractères des nègres. Placés comme un trait d'union entre l'Afrique et l'Asie, en relation avec les Grecs et les Romains, les Coptes ont dû nécessairement se mêler à tous les peuples qui ont eu des rapports directs avec eux. Aussi chez les uns, trouve-t-on et la peau brune et le type nègre, alliés chez les autres aux traits de l'indien, ou bien réunis aux caractères physiques des Berbères ou Barabras. Les tons de leur couleur varient selon la prédominance et l'éloignement du type originaire, entre le jaune rougeâtre du *fellah* et le noir rouillé des Cafres. La teinte des femmes, moins exposées au soleil, est plus claire. C'est pourquoi quelques auteurs prétendent que l'Égypte a été primitivement peuplée par les nègres mêlés insensiblement à des populations jaunes et blanches moins nombreuses. Cette opinion est conforme à celle d'Hérodote qui dépeint les anciens Égyptiens avec les

caractères nègres. Leur religion, du reste, n'était autre que le fétichisme actuel de ceux-ci. Les Coptes sont donc un peuple de transition entre le nègre et les autres variétés de l'espèce humaine. Les nations qui habitent entre l'Égypte et l'Abyssinie, les Nubiens de la mer Rouge et les Nubiens du Nil ou *Barabras*, prouvent cette assertion. Leur teint est couleur chocolat, et leurs cheveux épais sont ordinairement crépus. Les Nubiens orientaux, peuple nomade, se subdivisent en plusieurs nations; ce sont: 1° les *Ababdehs*, qui s'avancent au nord jusqu'à Cosseir. 2° Les *Bicharychs* ou *Bisharis*, leurs voisins, inhospitaliers et farouches; ils descendent jusqu'aux frontières de l'Abyssinie. 3° Les *Hadharebs*; ils vont au sud jusqu'à Suakim, port de la mer Rouge. 4° Les *Souakinis*, *Bejawis* ou *Bejas*, dérivent des précédents ; ils paraissent être les descendants des anciens *Blemmyes* du Nil.

Les Romains ont chassé ceux-ci de leur pays sous Dioclétien, et les ont remplacés par les *Nobas* de Lybie ou du Kordofan.

Avant l'invasion musulmane, ce peuple était chrétien, un grand nombre d'églises et d'établissements religieux couvraient son territoire.

Les Barabras, appelés Nobas par les Arabes, viennent commercer jusqu'au Caire; ils ont la peau couleur acajou foncé et sembleraient être la dernière nuance dans laquelle se fusionnent le Copte et le nègre. En effet, on retrouve confondus en eux ces deux types ainsi que chez les noirs de la région nord-est de l'Afrique, du *Kordofan* ou Kodalgis, d'où ils sont sortis il y a quinze siècles. De plus, leurs dialectes ont une grande ressemblance. Il est donc probable que les anciens *Nobates* ou *Barabras* descendent de la souche primitive qui peupla l'Égypte et la Nubie.

Les Kwollas, les habitants du Samhara ainsi que les Somalis, participent de ce type, mais ils ont la peau totalement noire, les lèvres plus épaisses. « Les « Kwollas, dit M. d'*Abaddie*, forment une des races « intermédiaires qui offrent la transition du type eu- « ropéen à celui du noir de Guinée. Leur langue s'ap- « pelle Napat, on dit qu'ils ont plusieurs grandes « villes. »

Il est un caractère très-important qui sépare ces noirs des vrais nègres, c'est la douceur de leur peau ; elle est dure et rugueuse, chez le nègre véritable.

L'église d'Égypte est une des plus anciennes du monde. Comme la Cyrénaïque, elle eut des chrétiens immédiatement après la sortie des Apôtres du cénacle. Saint Marc l'Évangéliste envoyé de Rome par Pierre en fut le premier évêque.

Le christianisme y germa et s'y épanouit dans toutes ses perfections, il produisit des légions de saints, de martyrs et d'anachorètes, des monastères peuplèrent les déserts de la Thébaïde. Ce ne fut toutefois qu'au troisième siècle que les chrétiens s'y multiplièrent considérablement. A l'époque des hérésies, apparaissent les grandes figures de saint Athanase et de saint Cyrille, patriarches d'Alexandrie et défenseurs de la foi romaine. Mais bientôt l'hérésie et le schisme couronnés dans la personne des empereurs de Byzance triomphèrent par la violence et la ruse de l'attachement des Coptes à la vraie foi. Les Grecs s'étaient introduits dans toutes les places : avec eux Dioscore fut possible. Devenu patriarche d'Alexandrie, il inocula aux Égyptiens le venin de l'hérésie d'Eutychès qui infeste les Coptes modernes jacobites et ceux de l'Abyssinie. Aussi, lorsque les Arabes firent la

conquête de l'Égypte, ils profitèrent des divisions religieuses pour s'emparer du pays. Les Coptes s'unirent à eux pour chasser les Grecs et opprimer les catholiques; c'est par ce moyen qu'ils s'emparèrent de toutes leurs églises. Mais, dès que les mahométans furent maîtres de l'Égypte, le sort de tous les chrétiens devint semblable à celui des Hébreux sous les Pharaons.

Les missions d'Égypte ne furent commencées que pendant les croisades. Saint François d'Assises alla lui-même y établir ses religieux en 1219 et 1250. Depuis ce temps, les mineurs observantins en sont chargés. Leur premier établissement est l'hospice de Damiette dans la Basse-Égypte, fondé en 1219. A plusieurs reprises, ils ont pénétré jusqu'au Sennaar, sur la route duquel ils ont établi, en 1700, un hospice à Akmin dans la Haute-Égypte. Aujourd'hui les sœurs françaises de Saint-Joseph de l'Apparition dirigent cet établissement ainsi qu'une école. Dix-sept religieux de cet ordre ont été martyrisés par les mahométans, dans la Basse-Égypte.

Les mineurs et les capucins se sont succédé plusieurs fois dans la mission d'Égypte. Parmi les premiers, le Père *Livin* fut martyrisé au Caire en 1345 ; et les pères capucins Cassien, Chérubin et François, détachés de la mission d'Égypte, se dirigèrent vers l'Abyssinie où ils trouvèrent le martyre. Plus tard, les jésuites français vinrent s'y établir, d'autres prêtres français coopérèrent avec eux aux travaux de la mission. Après la suppression de cet ordre célèbre, les lazaristes héritèrent de toutes leurs missions d'Orient.

Aujourd'hui les mineurs observantins sont chargés des latins et des *Coptes unis ou melchites*, ainsi que

des catholiques des autres rites orientaux. Le vicaire apostolique latin est un religieux de leur ordre, évêque *in partibus* d'Antefello. Un autre évêque, Monseigneur Athanase Kasam, est chargé des Coptes catholiques. Ils résident tous deux au Caire, ainsi que le patriarche copte hérétique.

Le patriarchat copte était composé de sept archevêchés et de quatre-vingts évêchés dans l'Égypte seule; actuellement, il n'a plus que huit suffragants dont les siéges sont dans la Haute-Égypte. A la dernière élection du patriarche, ces évêques, ne pouvant parvenir à s'entendre, prièrent Monseigneur Guasco, évêque de Fez, délégat apostolique, de choisir le patriarche parmi eux. Le représentant du Saint-Siége allait profiter de cette circonstance inattendue pour réunir les débris de l'Église copte à l'Église romaine. Mais l'or des méthodistes d'Alexandrie arrêta ce mouvement salutaire. Ils réussirent à faire nommer le patriarche chrétien par un mahométan, le pacha d'Égypte. Ce fut le supérieur du monastère de Saint-Antoine qui eut ce glorieux privilége.

Le délégat apostolique actuel est Monseigneur Curcia, évêque de Scutari, nommé en 1866.

En 1839, les missions de la Haute et Basse-Égypte, ainsi que celles de l'Arabie, ont été réunies en un seul vicariat apostolique. Or, depuis cette époque, de nouveaux établissements français ont été établis en Égypte : à Alexandrie, au Caire et dans les localités fondées à l'occasion des travaux du canal de Suez.

1° *Alexandrie* (*Iscanderieh*). Cette ville, fondée par Alexandre le Grand, comptait 900,000 habitants sous les Romains et 500,000 sous saint Athanase. D'abord siége du second patriarchat catholique passé aux mains des Coptes hérétiques, elle avait une grande

importance. L'hérésie, et les mahométans qui la prirent en 640 la firent descendre à un tel état de décadence, qu'il y a quelques années, Alexandrie n'était plus qu'une petite ville. Le transit du commerce de l'Inde, la releva petit à petit de ses ruines. Sa population actuelle dépasse 50,000 habitants dont plus de 15,000 catholiques. Elle est le siége du patriarche latin, d'un évêque arménien et d'un évêque syrien. En 1844, le Pacha ayant donné à la mission un vaste emplacement, les lazaristes français y établirent: 1° un collége dont le supérieur est préfet apostolique pour tous les établissements de cette congrégation en Syrie et en Égypte; 2° une crèche, un hôpital, un ouvroir, un orphelinat et des écoles de filles, dirigés par les filles de la charité de saint Vincent de Paule; 3° des écoles gratuites de garçons tenues par nos frères des écoles chrétiennes; 4° une vaste église pouvant contenir 2,000 personnes. Ces établissements occupent 7 missionnaires au moins, 12 frères, 40 filles de charité, et ils sont fréquentés par plus de 1,000 élèves des deux sexes.

N'oublions pas que la première traduction de la Bible, ou version grecque des *Septante*, a été faite à Alexandrie 250 ans avant Jésus-Christ.

2° Le *Caire* (*Misr-el-Cahira* des Arabes), capitale de l'Égypte, assise sur la rive droite du Nil et à 180 kilomètres au sud d'Alexandrie. Elle a été fondée par le pacha Gohar en 970. Elle renferme au moins 300,000 habitants. Auprès du fleuve, à 2 kilomètres au sud-est, se trouve le vieux Caire, qui lui sert de port.

Cette ville est la résidence du vicaire apostolique latin depuis 1839. Les franciscains réformés y sont chargés des latins et les observantins s'occupent des

Coptes unis. Les autres Orientaux ont des prêtres de leurs rites.

On y trouve un séminaire. Les établissements français s'y composent 1° d'une école dirigée par les frères des écoles chrétiennes ; 2° des écoles de filles, un hospice, une infirmerie spéciale pour les nègres, et une école normale pour former des institutrices noires contenant 45 élèves, dirigées par les sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition de Marseille ; 10 missionnaires, 6 frères, 6 sœurs, 18 institutrices et 21 nègres, sont attachés à ces œuvres ; 3° au vieux Caire, *la Babylone d'Égypte,* un pensionnat, un externat arabe, un orphelinat de jeunes filles, un refuge, dirigés par douze sœurs du Bon-Pasteur d'Angers. Cet établissement contient plus de 200 élèves de toute religion ; une trentaine seulement paient leur pension ; les orphelines sont au nombre de 80. Il y a parmi elles un certain nombre de négresses ; on les reçoit à l'âge de trois ans.

C'est au vieux Caire que, selon la tradition constante, se trouve la Grotte où se retirèrent l'enfant Jésus, Marie et Joseph, fuyant la persécution d'Hérode. Elle est renfermée dans une église très-belle, construite par la piété de sainte Hélène, mère de Constantin.

3° Port-Saïd, sur le canal, près d'*el-Kantara* (le pont), nouvelle population de 8,859 âmes. Les franciscains de Terre-Sainte y ont une école de garçons, et les sœurs du Bon-Pasteur un établissement considérable dans le genre de celui du Caire.

4° L'hospice d'Achmin, dans la Haute-Égypte, desservi par les sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition.

Ces œuvres, déjà prospères, prennent en ce moment

un plus grand développement : le canal de Suez attire une population nombreuse de tous les pays sur ses bords ; des chapelles, des écoles, des infirmeries, desservies par des missionnaires et des sœurs français, y ont été installées.

CHAPITRE III

MISSIONS DE LA CÔTE ORIENTALE D'AFRIQUE. — ABYSSINIE, GALLAS, ZANGUEBAR ET CAFRERIE.

ARTICLE I

Abyssinie. — Mission des Lazaristes français.

L'Abyssinie est l'Éthiopie ou Inde ultérieure des anciens; elle est bornée au nord par la Nubie : au sud par une chaîne de montagnes qui traverse le pays des Gallas et se prolonge à travers l'Afrique jusqu'au Sénégal ; à l'est par la mer Rouge et à l'ouest par le *Kordofan*. Elle mesure 788,000 kilomètres carrés, soit 1600 de longueur sur 1200 de largeur. Plusieurs affluents du Nil prennent naissance sur son territoire; ce sont : le *Bahr-el-Azrek*, Nil ou fleuve Bleu, traversant le grand lac de Dembea ou Tsana, au centre de l'Abyssinie ; le *Maleg* et le Tacazzé qui arrosent le Tigré.

Au IVe siècle, l'empire d'Abyssinie s'étendait sur les deux rives de la mer Rouge ; il ne formait qu'un seul État féodal, dont le chef était appelé *négus*, *négussié*. Les gouverneurs de provinces s'émancipèrent insensiblement et se rendirent indépendants. Aujour-

d'hui, ces États, en nombre variable chaque année, selon les succès ou les revers des Gallas, sont au nombre de cinq : le Tigré, ch.-l. Axum, ancienne capitale de l'empire abyssin ; le Sennaar, ch.-l. Gondar, l'Ankober, l'Amhara et l'Angot. La ville d'Ankober est devenue la ville la plus importante. Les rois de ces États reconnaissent pour la forme un négus qui réside à Gondar ; ils maintiennent ce fantôme d'empereur, parce que chacun d'eux espère s'emparer de son pouvoir et dominer toute l'Abyssinie.

Les Gallas, peuples belliqueux du sud, se sont rendus maîtres depuis le siècle dernier du *Narea*, du *Schoa*, et d'une grande partie du *Godjam*, provinces méridionales de l'Abyssinie.

Près du littoral s'étend, à côté d'autres îles, celle de Maçawa ; elle n'est séparée de l'Afrique que par un étroit chenal ; elle appartient à l'Égypte et est la résidence du consul de France. C'est dans la ville qui porte son nom que les lazaristes ont établi la procure de leur mission.

L'Abyssinie est coupée par des montagnes élevées dont l'altitude atteint jusqu'à 3,200 m. : c'est dans celles de la partie septentrionale que se trouvent les monastères dont nous parlerons plus loin. Pour donner une idée de ce pays nous ne pouvons mieux faire que d'en donner la description, impossible à résumer, du célèbre voyageur qui l'a révélé à l'Europe moderne, le savant M. Antoine d'Abbadie, membre de l'Institut.

« L'Abyssinie se compose d'une série de hauts plateaux isolés, sur trois côtés, du reste de l'Afrique, par des terres chaudes, basses et malsaines. Si le voyageur entre en Abyssinie par l'Égypte, il atteint d'abord la Nubie, contrée sans frontières et presque sans végé-

tation en été, car pas un laboureur n'y cultive un champ hors de l'étroit sillon arrosé par le Nil. Un désert unit la Nubie à la mer Rouge, et, du côté de l'ouest, un désert plus terrible encore s'étend des bords du Nil jusqu'aux extrémités du Darfour et du Waday, et se relie presque sans interruption au Sahara, dont les derniers sables sont arrosés par la mer Atlantique. Du côté du sud, les déserts de la Nubie disparaissent peu à peu, à mesure qu'on s'approche des pentes douces qui les relient aux hautes terres. Là cheminent des rivières à peine connues qui se perdent dans le sol ou se joignent au Nil. Le terrain y devient moins pierreux et moins stérile, et se change enfin en une terre si noire, qu'on peut s'en servir pour teindre les peaux : cette terre, nommée *walga*, est une boue grasse dans la saison des pluies ; en été, elle se dessèche et se déchiquette en fentes qui ont jusqu'à 2 mètres de profondeur. C'est le séjour des éléphants, des girafes, des rhinocéros, des lions et de tant d'autres bêtes ou féroces ou curieuses. La végétation y abonde, et, hormis deux mois par année, le voyageur est assuré d'y trouver ou le typhus ou ces fièvres pernicieuses qui défendent les abords de l'Abyssinie bien mieux que les plus fortes armées. Aussi, nul ne sait-il où commence l'Abyssinie du côté du nord ou de l'ouest ; nul n'a tracé les limites des Ginjar, des Sinasa, des Dalla, des Nara, des Bilen, des Melhit-kena, des Asgidé et de bien d'autres tribus sans doute qui, différant de langue, de mœurs et de religion, vivent entre l'Abyssinie et la Nubie, dans l'isolement causé par les maladies, par les déserts et par les guerres continuelles.

« Sans épuiser tout d'abord son énergie contre ces obstacles, le missionnaire prudent atteindra l'Abyssi-

nie par la mer Rouge, et, porté dans une barque arabe, il ira prendre terre sur la côte des Habab, ou bien il jettera l'ancre dans le port de Maçawa. Il y sera bientôt accueilli par des pasteurs au teint sombre, aux lèvres épaisses, aux cheveux ébourriffés. Ils vont nu-pieds, portent le pagne et la toge de coton, une lance, un large poignard et un petit bouclier de peau d'éléphant. Ils s'appellent Saho et se divisent en plusieurs tribus dont la plus importante, celle des Asaorta, se dit issue d'un lion : car les sauvages mêmes connaissent la vanité nationale, et le clan le plus obscur de l'Afrique s'efforce de jeter un manteau de gloire sur son origine.

« Bien que le climat de Maçawa soit sain, bien qu'on y trouve plus d'un centenaire, c'est l'endroit le plus chaud de la terre. Il est impossible à un Européen d'y conserver l'énergie physique, et l'activité morale doit s'y affaiblir chez ceux qui ne retrempent pas leur âme aux sources élevées de la prière et de l'espérance. Le voyageur se hâte de quitter cette terre musulmane, si pleine des ruses et des crimes des marchands d'esclaves, et dont les habitants passent la moitié de leur temps à s'éventer ; il part avec son guide saho, franchit le désert en une nuit, et parvient à l'aube du matin au filet d'eau de Haddas. A mesure qu'il remonte cette vallée étroite et pierreuse, il trouve le ruisseau plus vif et plus épanoui ; d'abord un peu d'herbe, puis un arbre vert : plus haut, enfin, de riants ombrages l'initient peu à peu à la fraîcheur des hautes terres. Bientôt, il n'entend plus rugir le lion, des oiseaux nouveaux gazouillent sous la feuillée et des troupes de singes jettent leurs cris d'alarme du haut de chaque rocher. On arrrive enfin à la rude montée où le chameau est remplacé par le bœuf de

charge, on gravit en zigzag parmi des plantes grasses aux fleurs rouges, et l'on arrive au bord du plateau abyssin. Là, se dressent de toutes parts des *arzes*, arbres toujours verts, pareils aux cèdres, et dont les branches sont agitées par des brises fraîches qui semblent annoncer une terre promise.

« Il est difficile de ne pas s'arrêter sur les premiers faîtes de l'Abyssinie. Vers l'est, et sur la route qu'on vient de suivre, on aperçoit de profondes fissures, les vallées nues et les contre-forts qui soutiennent les hautes terres. Au nord, la crête se prolonge par *Igala* et le *Hamazen* jusqu'aux lieux où les *Bilen* et les *Asgidé* vivent sans prêtres et se croient encore chrétiens. Au sud, la vue est bornée par les montagnes ; mais, du côté de la mer, on peut voir, par un temps clair, la plaine de Ragad formée d'une nappe de sel. Les traditions saho y placent le site des villes maudites qui avaient refusé l'hospitalité à un ange, et, sans connaître la Bible, les demi-musulmans racontent sous d'autres noms la métamorphose de la femme de Loth. A Ragad, on exploite le sel qui est taillé comme la pierre à aiguiser d'un faucheur, pour servir de monnaie dans toute l'Abyssinie.

« Mais le voyageur, assis au bord du plateau, portera ses regards vers l'est ; à ses pieds il verra des collines presque nues, couronnées çà et là de masses de grès blancs qui simulent de loin les châteaux ruinés de l'Europe féodale. Plus bas, s'étend la plaine de *Zahma*, repaire des lions, des panthères et des voleurs d'enfants. Cette plaine est bornée au nord par le Marab, rivière qui se contourne en spirale dans le *Sarawé* et va se perdre vers la Nubie, dans le pays de *Gas*. Au sud-est du Zahma est l'*Agame* ou Agamien, terres de montagnes et de braves, et plus haut encore sont les

paturages froids de l'*Indazta*. Dans le lointain se groupent, en deçà d'Axum, les montagnes d'*Addi-Abouna* (terre ou fief de l'évêque); et, si le temps est clair, l'œil se repose enfin sur le *Buahit* et le *Dajan*, qui se dressent dans le Samen à 4800 m. au dessus de la mer. Un air des plus secs, un soleil rouge et vaporeux, baignent cet immense tableau.

« Voilà l'Abyssinie. Elle est encadrée dans des montagnes bizarres, souvent couronnées par de petites plaines entourées de précipices, sans forêts et presque sans bois sur les hautes terres, et composée de plateaux rarement unis, mais sillonnés çà et là par des fissures étroites et très-profondes. Les pentes raides de ces fissures sont revêtues d'arbres au feuillé sec; dans le fond on voit serpenter des rivières peu abondantes, remplies de crocodiles et qui épuisent le pays sans jamais l'arroser. Il est pénible de cheminer dans une pareille contrée. On y voit rarement le tapis vert des prairies; l'étroit sentier, large d'un pied au plus et si peu battu qu'on le perd souvent, longe surtout des rochers et plus rarement des champs d'orge, de blé et de *tef*. Si l'on aperçoit de loin un bouquet d'arbres, c'est une église plus petite souvent que les chapelles de nos pêcheurs, et dont le bosquet sacré sourit au pèlerin sur cette terre aride comme un séjour de foi et de paix. J'ai souvent trouvé le repos du soir près de ces églises. Hélas ! elles ne sont pas toujours entourées de huttes au toit plat et couvert en terre dans le Tigray, ou élevé en cône et revêtu de chaume à mesure qu'on s'avance dans l'intérieur.

« La sécheresse est ce qui frappe le plus en Abyssinie, bien qu'elle diminue un peu à chaque nouvel étage du plateau qu'on gravit. Après avoir consacré

une journée entière à franchir la fissure où coule le *Tacazze*, on monte péniblement le *Lamalmo* et l'on se trouve enfin sur le revers opposé de cette montagne qui s'abaisse doucement en une longue prairie jusque tout près de *Gondar*. Non loin de cette capitale aujourd'hui bien déchue, est le lac Tsana, paisible au milieu de ces vastes prairies, trop élevé et trop froid pour les crocodiles, mais rempli d'hippopotames et de jolies îles où plus d'un monastère lutte encore contre l'atonie générale de la foi.

« Au sud du Tsana est le *Godjam*, pays le plus intéressant de l'Abyssinie. C'est une sorte d'île au milieu des terres, car son plateau si fertile est entouré par la profonde spirale où coule à une grande profondeur la rivière *Abbay* qu'on appelle quelquefois le fleuve Bleu. Les bords du *Godjam* sont bas et chauds : la majeure partie de cette contrée est un plateau aussi élevé que la plus haute sommité des monts Apennins (1500 à 1800 m.). Il est plein de prairies, de troupeaux et de modestes églises, toujours voilées de leurs arbres sacrés que le soldat le plus hardi n'ose émonder. Au milieu du *Godjam* la chaîne du *Cogé* atteint ces régions élevées où les vents soufflent, où l'orge ne germe plus, et où le voyageur attardé périt de froid.

« La province du *Bagemidir*, que la valeur de ses habitants fait peser beaucoup dans les destinées de l'Abyssinie, occupe la région comprise entre le *Tacazzé* et le *Tsana*. Près ce dernier, le terrain s'épanouit en prairies humides où paissent d'immenses troupeaux. Non loin de ces paturages, et sur un promotoire baigné par les eaux du lac, s'élève le sanctuaire de *Querata*, où les chaumières coniques sont si nombreuses, que cette ville était, en 1842, la plus peuplée de

l'Abyssinie, car elle renfermait plus de 12,000 habitants. A mesure qu'on s'éloigne de Tsana on trouve, en Bagemidir, de riches cultures et de jolis ruisseaux : Aringo, l'antique demeure des rois ; Debra-Tabor, et *Madhara-Mariam,* ville qui couronne un rocher de basalte. *Madhara-Mariam*, signifie *séjour de Marie*, et atteste la piété de ceux qui ont fondé ce joli sanctuaire. Comme nos enceintes sacrées du moyen âge, c'est un lieu de refuge pour les criminels, et, de même qu'à *Quarata*, le plus fier cavalier doit mettre le pied à terre en y entrant. La température du *Bagemidir* est d'une chaleur terrible dans les fentes où coulent l'*Abbay* et le *Basilo*, chaude dans le *Fogara*, tempérée dans la plus grande partie de la province, et froide au mont *Guna,* où la neige ne fond pas toujours en tombant.

« A-t-on franchi ce pays peuplé de Gallas musulmans qui sépare le *Bagemidir* du *Sowa* ? on s'arrête alors dans cette dernière contrée sur un plateau large et haut qui se relie au grand *Damot* vers l'ouest, qui envoie ses eaux aussi bien au Nil qu'à l'océan Indien, et dont l'étendue vers le sud est encore un mystère pour la science de l'Europe.

« Le nom d'Abyssinie dérive du mot arabe *Habes*. C'est un terme de mépris chez les enfants de Sem, et désigne une réunion de gens qui appartiennent à des tribus différentes ou qui ont oublié et confondu leur filiation. C'est, en effet, ce qui est arrivé chez presque tous les chrétiens de ce pays. Ils désignent eux-mêmes leur patrie par le nom d'*Itiopia*, et dans leur pensée l'Éthiopie comprend non-seulement l'Abyssinie chrétienne, mais encore la plupart des peuplades que j'ai énumérées plus haut, ainsi que le *Mara* ou tribu des pays par excellence, qui parlent la langue *afar*, et qui

occupent au sud et à l'est des *Sqho*, l'espace compris entre les hauts plateaux et la mer Rouge.

« D'après les traditions de l'Éthiopie, c'est de l'est que sont venues les diverses races qui l'ont successivement occupée. La plus antique est celle des *Agaw*. Quand on s'est familiarisé avec les cheveux crépus, les lèvres épaisses et le teint si nuancé des Éthiopiens, on reconnaît le plus souvent l'*Agaw* à ses dents tachées et à l'obliquité de ses paupières, qui donnent une expression de ruse à ses traits. Les premiers rois d'Éthiopie ont appartenu à cette race qui a fait le commerce avec l'Inde et avec Méroé. C'est elle qui battait monnaie à *Axum*, et qui élevait dans cette antique capitale ces obélisques qui prouvent le néant des grandeurs humaines; car l'histoire de ces souverains a péri avec eux, et quelques-uns de leurs noms surnagent à peine sur le vaste abîme de l'oubli.

« Après les Agaw, mais dans une antiquité bien plus reculée, l'Arabie a envoyé deux grandes émigrations vers les plateaux éthiopiens. Selon la tradition, le détroit de *Bab-el-Mandeb* était alors un isthme et a livré passage aux *Agaez* ou *Tigray*, qui se sont établis dans la partie septentrionale, et aux *Amhara*, qui ont marché droit à l'ouest. Les Agaw, refoulés par ces nouveaux conquérants, auront alors disparu du centre de l'Abyssinie pour former les petites nations des Bélen, des Awawa, des Huarasa, des Kampta. Ces derniers occupent aussi la province du *Wag*, et plusieurs des habitants du Dembea et du Semen conservent encore les traits et la langue des Agaws.

« ..... C'est au sein du judaïsme que l'Abyssinie, comme Jérusalem, a vu naître ses premiers chrétiens. L'histoire de cette conversion montre combien les

plus humbles voyageurs peuvent servir les grands desseins de Dieu.... »

Saint Frumence « traduisit les saints Évangiles dans la langue gheez qui est sœur de l'hébreu et que parlent encore les Asgidé. Dans le reste de l'Éthiopie cet idiôme est, comme notre latin, une langue morte employée dans le service liturgique. De toutes les langues de l'Abyssinie, la plus répandue est l'*amarinna* parlée surtout par les Amharas, dits, jadis, *Ancharas*. Puis viennent le *tigré* ou *kasig*, le *saho*, les quatre langues *agaw*, les idiômes kafa et quelques autres. Enfin, l'*ilmorma* ou langue des Gallas. »

En résumé, les peuples de l'Abyssinie et les Gallas sont une des transitions entre la race blanche et la race nègre. Les teintes variées de leur peau, les traits du blanc sous leur couleur brune ou noire, n'indiquent-ils pas qu'ils sont un des traits d'union dans lequel se confondent les deux races.

L'Abyssinie renferme quatre millions d'habitants : sur ce nombre deux millions appartiennent sans le savoir aux anciennes sectes hérétiques d'Eutychès et de Dioscore. La plus grande partie suit aveuglément les idées changeantes de leurs rois ; aujourd'hui hérétiques, demain catholiques. Quelques milliers de catholiques, des juifs, des idolâtres et des musulmans forment le reste de la population.

Il est très-probable que la foi fut prêchée en Abyssinie après le retour de l'eunuque de la reine de Candace baptisé par saint Philippe, et que l'Église d'Égypte qui fournit *saint Pantène* à l'Inde, y envoya des missionnaires. Du reste, on ne doit pas oublier que l'Éthiopie ou Abyssinie était l'Inde ultérieure ou Éthiopie; par conséquent, il est très-possible selon certains auteurs qu'elle soit l'Inde évangélisée par saint Pantène

en 189. Il y aurait trouvé les chrétientés fondées par saint Barthélémy. Quoi qu'il en soit, l'établissement définitif du catholicisme en Abyssinie paraît ne dater que du IVe siècle. A cette époque *Métrodore*, voyageur grec, ayant visité l'Abyssinie, revint à Constantinople rendre compte de son voyage à l'empereur Constantin. Alors un autre Grec de Tyr nommé Métrope partit pour étudier les ressources commerciales de ces contrées. Il emmena ses deux neveux, Édèse et Frumence. L'équipage de leur navire fut massacré dans un port de la mer Rouge; Édèse et Frumence trouvèrent seuls grâce à cause de leur grande beauté. Conduits en esclavage à Axum auprès du roi, ils surent tellement gagner son estime, qu'il leur conféra les plus hauts emplois de son royaume. Après sa mort, la reine-mère leur confia l'éducation de ses deux fils *Abreha* et *Atzbeha*, souverains futurs de l'Abyssinie. Frumence profita de sa haute position pour inoculer le christianisme dans l'esprit de ses élèves, et tirer leurs peuples de l'idolâtrie. Il se rendit avec son frère à Alexandrie auprès de saint Athanase pour lui demander des évêques et des prêtres; le saint ne crut pas mieux faire que de sacrer Frumence évêque d'Axum. Il revint en Abyssinie avec neuf missionnaires qui sont tous honorés par les Églises d'Égypte et d'Abyssinie. Saint Frumence y est appelé *saint Frémona*, son frère Édèse fut ordonné prêtre à Tyr, sa patrie.

Ces apôtres opérèrent un nombre immense de conversions; de 330 à 341, ils baptisèrent les deux princes associés à l'Empire. Ceux-ci favorisèrent la prédication de l'Évangile et surent résister aux injonctions de l'empereur Constance qui les somma d'embrasser l'arianisme. L'Église d'Abyssinie les honore comme saints. Frumence mourut laissant le Tigré presqu'entièrement

chrétien. Les successeurs d'Abreha et d'Atzbéha continuèrent l'œuvre de leurs pères. Entre 480 et 538 Tazena fit évangéliser le *Bornou* et la *Nubie*. Son fils Caleb, surnommé le béni, *Elesbéaan*, défendit les chrétiens d'Arabie contre les Juifs; il abdiqua, et après avoir envoyé sa couronne au Saint-Sépulcre, il se retira dans un monastère où il mourut. Le culte de ce saint roi est reconnu dans les Églises grecques et romaines.

Grâce à ses princes, l'Abyssinie conserva l'unité de la foi jusqu'après le VIIe siècle ; seule, l'ambition de quelques-uns de ses princes entraîna une partie des chrétiens dans l'hérésie. En effet, c'est après la conquête de l'Égypte par les mahométans aidés des hérétiques, que le patriarche copte d'Alexandrie consacra l'abouna Cyrille métropolitain d'Axum. Jusque-là, les *Falahas* ou juifs abyssins retranchés dans les montagnes du *Semen*, étaient restés tranquilles. Mais vers le Xe siècle ils s'emparèrent du trône de l'Abyssinie ; peu s'en fallut que le christianisme n'y fût étouffé. Ce fut l'évêque, *Tecla Haimanout*, *Barthélemi* qui releva le courage des chrétiens : il rendit la couronne aux descendants de Salomon. Cet évêque fonda le célèbre couvent de *Debras-Libanos* dont relèvent encore tous les autres monastères abyssins. C'est lui qui exclut de l'épiscopat le clergé de l'Abyssinie, en décrétant qu'il n'y aurait jamais que le seul et unique évêque d'Axum sorti de l'Église copte d'Alexandrie, et que tout personnage revêtu de la dignité épiscopale y serait puni de mort. Ainsi fut rivée à l'hérésie l'Église d'Abyssinie : cette mesure encore en vigueur de nos jours en a causé la ruine. Les *abounas Salamas* envoyés d'Égypte ont toujours été les persécuteurs acharnés des prêtres catholiques. Ce sont eux qui par leurs menaces et

leurs excommunications, les ont fait martyriser et expulser. Aujourd'hui, vendus aux sociétés bibliques, ils emploient l'or protestant pour essayer d'anéantir le catholicisme.

Jusqu'au XIIIe siècle l'histoire est muette sur les relations de l'Abyssinie avec l'Église romaine. Cependant, chaque année, des moines se rendaient à Jérusalem au couvent, entretenu par leur nation auprès du saint Sépulcre. C'est par ce moyen que la Providence ménagea la reprise des missions. Au XIIIe siècle nous voyons l'empereur *Lalibela*, regardé comme saint avec son second successeur, *Nacueto Laab*, chercher à détourner le cours du Nil pour punir les Égyptiens de leurs dévastations. Ce monarque éloquent et courageux fit creuser dans la roche la plupart des monastères actuels.

Pendant le XIVe siècle, huit dominicains, envoyés par le pape Jean XXII, y opérèrent un grand nombre de conversions, entre autres celle d'un prince abyssin nommé *Philippe*. Il fut martyrisé en 1366; seize années auparavant deux dominicains indigènes avaient été mis à mort pour la foi catholique. Il est très-probable que les huit premiers ont été également martyrs. A cette époque, le pape Eugène IV préparait l'union des Églises d'Orient et le concile de Florence. A cet effet, il envoya plusieurs mineurs observantins italiens travailler à cette réunion. Les frères *Albert de Sarzane*, *Thomas de Scarlino* et trois autres observantins tentèrent de pénétrer en Abyssinie : le premier resta en Égypte, ses compagnons, plusieurs fois retenus prisonniers à la frontière, y parvinrent. Après avoir subi toute espèce de mauvais traitements, ils allaient être décapités, lorsqu'arriva la rançon payée par le Saint-Père pour leur rachat. Les efforts d'Eugène IV réussirent : l'empereur Zara-Jacob lui fit connaître ses bonnes dispositions

par l'intermédiaire de *Nicomède*, supérieur du couvent abyssin de Jérusalem. Deux autres franciscains ayant pénétré jusqu'à lui, le frère Séraphin de Sicile rapporta sa réponse au pape. L'empereur envoya des députés au concile de Florence et l'union fut consommée. En même temps, il enjoignit au sultan d'Égypte de cesser de persécuter les chrétiens de ses États : par son énergie, il leur procura un moment de repos.

Le concile de Florence ouvre une ère florissante pour les missions d'Orient. Quatre autres franciscains furent envoyés en Abyssinie en 1474, mais Zara-Jacob était mort; la reine mère gouvernait pour son jeune fils *Iscander II :* elle ne les accueillit pas favorablement. Après leur retour, quatre autres religieux du même ordre, désignés par Sixte IV pour cette mission, ne purent partir. En 1480 un pareil nombre se dirigea vers l'Abyssinie : on n'a jamais su ce qu'ils étaient devenus.

Les relations de ce royaume avec Rome semblent être restées interrompues depuis cette époque jusqu'à l'arrivée du prêtre portugais *Covilham*. Envoyé par le roi Jean II à la recherche du célèbre prêtre Jean, celui-ci se fixa à la cour d'Iscander II, en 1498. C'est lui qui fut pendant longtemps l'intermédiaire entre Rome et l'Abyssinie. A son instigation, Iscander envoie à Lisbonne et auprès du pape le moine *Lude-Marc* : les résultats de cette ambassade ne furent pas immédiats. L'empereur, vainqueur des mahométans, fut assassiné par un de ses ministres. Son frère *Naod* lui succéda de 1499 à 1508 et ne laissa pour héritier qu'un jeune enfant sous la tutelle de l'impératrice Hélène.

Or, les mahométans, profitant de l'affaiblissement de l'empire, l'attaquaient plus fortement que jamais. *Hélène*, conseillée par *Covilham*, envoya demander du secours à Emmanuel de Portugal ; elle lui offrait

le tiers de ses États en échange d'une flotte et d'un corps d'armée chargés de la protéger contre ses ennemis. Le roi de Portugal répondit par une ambassade : *Rodrigue de Lima*, accompagné de trois chapelains, *Fernandez*, *Mendez* et *Alvarez*, ainsi que de son médecin *Bermudez*, vint en Abyssinie. A son arrivée en 1520, il trouva le jeune roi majeur à la tête de ses États, sous le nom de *David III*. Ce prince avait battu les musulmans ; le danger une fois éloigné, ses dispositions étaient changées. Il reçut donc Rodrigue froidement et traîna les négociations en longueur pendant six ans. Mais en 1526, les succès du sultan Sélim lui ayant donné de grandes inquiétudes, il donna une réponse favorable. Rodrigue partit avec un prêtre abyssin, *Zaga-Zaab*, accrédité à la cour de Lisbonne. Le médecin *Bermudez* avait su gagner la confiance de David ainsi que celle de Marc, évêque d'Axum. C'est pourquoi, les relations avec l'Égypte étant interrompues, ce dernier demanda au pape Clément VII d'en faire son successeur. Après de nouveaux revers, David envoya une seconde fois Bermudez en Portugal presser l'envoi des secours. Celui-ci revint institué *patriarche d'Alexandrie* avec une flotte et 500 hommes de troupe commandés par *Étienne* et *Christophe de Gama*. Mais David était mort écrasé par la douleur et la honte de ses défaites, en 1540. *Geragn*, l'Attila de l'Abyssinie, général de Selim, avait conquis presque tout le royaume. *Claudius Asnafon*, fils de David, jeune homme de dix-huit ans, venait de succéder à son père. Grâce aux Portugais, il reconquit insensiblement ses États. D'abord *Christophe de Gama*, abandonné des Abyssins, fut blessé, pris et décapité ; ensuite *Geragn*, trahi par ses janissaires, succomba dans une bataille décisive. Claudius, délivré du féroce général mahométan, témoigna de l'ingratitude à ses libérateurs. Il reçut Bermudez

froidement ; loin de le reconnaître comme chef de l'Église éthiopienne, évêque d'Axum, il ne voulut l'admettre qu'en qualité d'évêque des Portugais. Il ne tint donc aucun de ses engagements : il le relégua à *Kafa* et de là à *Dobarwa*, d'où il repassa avec une partie de ses compatriotes à Goa et en Portugal ; il y mourut en 1575, après avoir séjourné plus de trente ans en Abyssinie.

A la suite de ces événements, ce royaume fut divisé en deux partis, les catholiques et les hérétiques. Afin de les ménager tous les deux, Claudius demanda au patriarche copte d'Égypte un évêque hérétique, et en même temps, il sollicitait de Rome l'envoi d'un patriarche, d'évêques et de prêtres catholiques.

C'était l'époque où saint Ignace de Loyola venait de fonder la célèbre Compagnie de Jésus. Jules III lui confia la nouvelle mission, et l'un des premiers disciples du saint, le père *Nunez*, fut institué patriarche d'Éthiopie. On lui donna pour coadjuteurs les pères Oviedo et Carneiro, *évêques in partibus infidelium* d'Hiérapolis et de Nicée. Ils partirent avec dix autres religieux pour Goa. Claudius n'agissant pas avec loyauté, les deux évêques et cinq missionnaires vinrent seuls en Abyssinie ; le patriarche resta à Goa où il mourut en 1564. Néanmoins, ils furent reçus avec bienveillance par l'empereur qui mourut en 1559, en combattant les musulmans. Son frère *Ménas* lui succéda. Ce *négus*, d'un caractère sombre, violent et irritable, vit avec jalousie les grands succès des R. P., il se fit leur persécuteur, alla même jusqu'à frapper l'évêque Oviedo, déchira ses vêtements et lui arracha la barbe ; puis il l'exila avec le père *Lobo* sur une haute montagne déserte. Pendant sept mois, ils y endurèrent toute sorte de privations jusqu'à ce qu'il les bannît de l'empire avec leurs compatriotes. Ils se réfugièrent

auprès du vice-roi, le *bahar negus*, aujourd'hui appelé *ras*, qui s'était révolté contre son intraitable maître et manifestait l'intention d'embrasser le catholicisme. Dieu ne permit pas que l'épreuve se prolongeât davantage : *Ménas* mourut en 1563. Il eut pour successeur *Melek Seghed* I (auguste souverain), âgé de douze ans.

Ce prince, plus tolérant, laissa les missionnaires libres d'exercer leurs fonctions : il en faisait l'éloge au besoin ; mais, s'il ne les persécuta pas, il paraît avoir maintenu les lois iniques de son père à leur égard. Toutefois, le père *Oviedo* augmenta beaucoup le nombre des chrétiens de *Frémona*, ville à trois lieues d'*Axum*, où se trouvait la principale maison des Jésuites. Il y mourut en 1577, vénéré des catholiques ainsi que des schismatiques. Avant d'expirer, il avait désigné pour supérieur de la mission le père *Fernandez*, qui ne tarda pas à le suivre dans la tombe. Deux autres religieux furent assassinés, et le père *Lobo*, resté seul, expira en 1696, écrasé de fatigue.

En 1698, un prêtre indo-portugais, envoyé par l'archevêque de Goa, vint examiner l'état de la mission. D'après ses renseignements, le R. P. *Paez*, jésuite portugais, resté six ans prisonnier des mahométans, réussit enfin à aborder à Maçawa, en 1603. Il releva la mission de *Frémona* et se mit à instruire la jeunesse. Alors régnait *Jacob II ;* la réputation de *Paez* parvint jusqu'à lui ; il l'appela à sa cour. Lorsque le missionnaire arriva à Gondar, il se trouva en présence du négus Za-Denghel. Jacob avait été déposé en 1604. Accueilli avec bienveillance par le nouvel empereur, il sut s'attirer son estime ainsi que le respect de toute la cour : alors il put faire venir de Goa quatre autres pères dont deux italiens. Za-Denghel se laisse aller à un zèle imprudent, il veut imposer par la force le catholicisme à ses sujets : il est excommunié par l'a-

bouna hérétique, qui déclare les Abyssins déliés de leur serment de fidélité. Une révolte formidable fut la conséquence de ces déplorables mesures: le *negus* trouva la mort dans une bataille, et *Jacob II* reprit possession de son trône. Il n'en jouit pas longtemps ; il eut le même sort peu de temps après son second avénement, en combattant son compétiteur Socinios.

Maître de l'empire en 1605, Socinios prit le titre de *Melek-Seghed II* (auguste souverain). Il protégea les missionnaires et leur donna un terrain considérable sur une presqu'île du lac *Dembéa*, à *Gorgona*. Le père *Paez* y fit construire un établissement ainsi qu'une église en pierre et en chaux, constructions inconnues en Abyssinie : il y bâtit de même un palais pour l'empereur.

Socinios, reconnaissant, augmenta considérablement les terres de la mission de *Frémona ;* et son frère, *Sela-Christos* (image du Christ), vainqueur des Gallas, lui fit don d'un terrain important à *Collela*, pour y construire un troisième établissement.

Les mahométans poursuivaient toujours leurs projets de conquête. En 1607, *Melek-Seghed*, attaqué, demanda du secours contre eux au roi de Portugal et au pape. Une de ses ambassades, voulant éviter les musulmans de la côte, prit la route de *Mégadoxo ;* elle fut obligée de revenir sur ses pas.

Paez Pierre eut la consolation de convertir Socinios quelque temps avant de mourir. Il rendit sa belle âme à Dieu, le 22 mai 1622. En ce moment, la cour était presque entièrement catholique: les succès les plus consolants répondaient partout aux efforts des missionnaires. De 1618 à 1623, dix nouveaux pères italiens et portugais vinrent partager leurs travaux : parmi ces derniers se trouvait le père *Paez Gaspard*, arrivé en 1623.

Pour répondre aux sollicitations de Socinios, le pape Urbain VIII institua le père *Mendez* patriarche d'Éthiopie, et l'envoya avec les R. P. *Sicco della Rocca* et plus tard *Apollinaire d'Almeida*, ses coadjuteurs, évêques *in partibus* de Nicée et d'Hiérapolis, et neuf autres religieux. Ils arrivèrent à Frémona le 15 février 1526. Socinios, entouré de sa famille et de tous les dignitaires de son empire, les reçut avec une grande solennité. En présence de tout son peuple, il reconnut la primauté du pape auquel il jura obéissance et fidélité. Son fils, *Facilidas*, qui allait devenir le Julien de l'Abyssinie, fit le même serment ainsi que les nobles présents à la cérémonie. Ensuite il fut décrété que la foi catholique devait être reçue par les Abyssins; et défendu, sous peine de mort, de professer l'hérésie eutychienne.

Les missionnaires purent se livrer à l'apostolat avec toute l'ardeur de leur zèle; mais, trop peu nombreux pour l'immense quantité des conversions de chaque jour, ils s'adjoignirent pour coopérateurs des prêtres et des moines abyssins. Toutefois, le zèle déréglé de l'empereur et de ses agents compromit l'avenir de la mission par des mesures trop sévères. Le peuple se révolta; et, d'après l'avis de *Mendez*, il fut obligé de rétablir la liturgie éthiopienne en la corrigeant de ses erreurs. Son fils Facilidas, impatient de régner, se mit à la tête des rebelles et obtint de la faiblesse de son père tout ce qu'il voulut: le catholicisme interdit, les jésuites proscrits, l'obligation de professer l'hérésie sous peine de mort, telles furent les concessions du faible et violent *négus*. Il mourut navré de douleur et de remords en 1532, après un règne de 28 ans, à l'âge de soixante-un ans, entre les bras d'un R. P. jésuite, en renouvelant sa profession de foi catholique.

Facilidas (*Basilides*), une fois maître de l'empire, se

donna pour mission l'anéantissement du catholicisme. Il ordonna aux missionnaires de quitter ses États ; Mendez obéit avec la plupart de ses compagnons : cependant, six d'entre eux restèrent avec le P. Almeida, évêque de Nicée. Protégés par quelques membres de la haute noblesse, ils se cachèrent quelque temps ; mais, dénoncés et traqués comme des bêtes fauves, ils ne tardèrent pas à être abandonnés de leurs protecteurs compromis pour eux. *Paez*, *Pereira* et *Bruno de Sainte Croix*, cernés dans une vallée profonde, sont réduits à se livrer eux-mêmes. Après avoir enduré des souffrances de toute sorte, *ils meurent lapidés*, en juin 1638. Le P. Bruno survécut quelque temps : recueilli par les descendants des Portugais, il guérit et *fut pendu* avec le *P. Cardeira* en 1640. Tous les autres religieux eurent la gloire du martyre avec plusieurs prêtres et laïcs abyssius, entre autres Zara-Christos. En 1647, il ne restait plus en Abyssinie que le vicaire-général, *Nogueira*, et cinq missionnaires portugais aid r quelques moines et prêtres indigènes. La per on devint si grande, que les Portugais de Frémona apostasièrent en 1649. Ces malheureux, pour se concilier l'empereur, dénoncèrent *Nogueira* : il *fut pendu* en 1663.

Pendant ce temps, le Saint-Siége, comprenant qu'avec un empereur comme *Facilidas* les jésuites étaient perdus et la mission très compromise, envoyait à Maçawa quatre capucins italiens, pour les secourir et les remplacer. C'était au commencement du règne de ce *negus*, en 1632. L'un des Pères mourut peu de temps après son arrivée, et les trois autres furent décapités en 1642. *Facilidas* avait offert au gouverneur turc de cette île 40,000 piastres pour qu'il les lui livrât : il préféra gagner son or d'une manière plus expéditive en s'assurant le paradis de Mahomet.

C'est à cette époque, en 1637, que les premiers missionnaires français vinrent en Abyssinie. Sept religieux capucins dont le père *Agathange de Vendôme*, supérieur de la mission, vinrent tenter de secourir les malheureux catholiques de ce pays. Les pères *Agathange et Cassien de Nantes* prirent la voie du Nil. Dénoncés à leur entrée en Abyssinie, ils furent lapidés pour la foi en 1638. En même temps, deux autres capucins français, les pères Chérubin et François, tentaient la voie du Zanguebar ; reconnus comme prêtres par les mahométans, ils moururent lapidés à Megadoxo.

Facilidas expira en 1665. En rendant le dernier soupir il put se féliciter d'avoir accompli son programme, tous les missionnaires avaient été obligés de quitter ses États ou étaient morts martyrs : le catholicisme n'y existait plus. Sur trente-quatre jésuites venus dans son royaume, une moitié avait subi le martyre, l'autre avait confessé la foi ; et les sept premiers capucins étaient morts pour la religion.

Les choses restèrent dans cet état jusqu'en 1669. Un marchand maronite, venu de ce pays à Jérusalem, en donna des nouvelles favorables à la reprise des missions Alors le Saint-Siége y envoya en qualité d'évêque, vicaire apostolique, Mgr Andrada Antoine, né en Abyssinie de père ou de mère portugais, avec plusieurs prêtres. Arrivés en 1669, ils furent tous martyrisés en 1670. A partir de cette année, la mission d'Abyssinie resta réunie à celle des franciscains réformés d'Égypte. Mais le Saint-Siége ordonna au supérieur d'y envoyer des missionnaires aussitôt qu'il le jugerait opportun.

Un jésuite français, le *P. Brévédent*, la visita en 1698. Il pénétra jusqu'à Gondar en se faisant passer pour le domestique de *Poncet*, médecin français, qui se rendait auprès du négus : il mourut un an après à *Barko*.

En 1703, Poncet fit un second voyage en Abyssinie ; le père Bernat, autre jésuite, l'accompagna, mais il reçut l'ordre de revenir sur ses pas avant d'avoir atteint Maçawa: un troisième, le père Grenier, échoua également.

Cependant les franciscains réformés ne restaient pas inactifs. Ils établirent leur procure au Caire et un hospice à Achmin, ancienne Panopolis, ville de la Haute-Égypte, pour servir de refuge à leurs missionnaires. Alors, le père *Joseph,* préfet apostolique d'Abyssinie, parvint à pénétrer jusqu'à Gondar ; il remit au négus *Yassous* un bref du pape Clément XI : ce prince lui confia sa réponse. En conséquence, trois franciscains réformés furent envoyés, ce sont : les pères *Weiss*, *Libérat*, préfet apostolique, autrichien, et deux Italiens. Ils arrivèrent à Gondar en 1712 et trouvèrent *Oustas* (Juste), à la place de Yassous décédé. Il reçut les missionnaires avec bienveillance ; sa protection occulte les aida à faire quelque bien. Mais une nouvelle révolution porta sur le trône, en 1714, David IV vendu aux hérétiques, et les trois missionnaires furent lapidés le 3 mars 1716, à Abbo, dans la province de Wakayt.

Désormais, la mission d'Abyssinie reste abandonnée jusqu'en 1838, époque à laquelle le pape Grégoire XVI la confia aux lazaristes piémontais. Le roi *Itsa Tecla Georghis* venait d'envoyer une ambassade de vingt-quatre députés à Rome, pour demander l'envoi de missionnaires catholiques. Le Saint-Père accueillit avec joie cette proposition, et ordonna aux mineurs observantins d'y envoyer deux missionnaires : ce projet fut abandonné. Ce furent deux voyageurs français, MM. *d'Abbadie*, qui préparèrent les voies à la nouvelle mission ; et, en 1838, M. de Jacobis, lazariste piémontais, en était nommé préfet apostolique. Il alla s'établir à Gondar avec trois de ses confrères et un frère

lai. Il y trouva un noyau de 500 catholiques qui servit de centre à d'autres, épars dans les royaumes voisins.

Les lazaristes rencontrèrent en Abyssinie les mêmes obstacles que leurs prédécesseurs : influence plus considérable des mahométans augmentant chaque jour et maîtres du littoral; l'empire divisé en trois États continuellement en guerre entre eux et avec les Gallas; de plus, l'évêque copte, l'*Abouna Salama*, à la solde des protestants, retenant par la terreur plus de 100,000 chrétiens catholiques de cœur dans l'hérésie : telles sont les difficultés contre lesquelles ont à lutter les missionnaires.

Comprenant que sa mission était condamnée à une instabilité désespérante tant qu'elle ne serait desservie que par des prêtres étrangers, M. de Jacobis commença par fonder un séminaire pour la formation d'un clergé indigène. Ensuite, il alla visiter les grands monastères auxquels tout le clergé schismatique est agrégé. Chacun de ces couvents est une école ou université gratuite (*Debra*). Le niveau des études y est tombé très-bas, elles traînent en longueur pendant de nombreuses années. C'est de ces écoles que sortent les prêtres et les *diptaris* ou instituteurs de l'Abyssinie.

Il visita successivement le couvent de *Damuò* au sommet d'une montagne (*amba*) composée de couches d'argile et de quartz blanc. Il est situé sur un plateau isolé de 2000 mètres de circonférence que l'on ne peut atteindre qu'au moyen de cordes. A ses pieds, existe un couvent de femmes que les dévotes d'Abyssinie viennent visiter : il leur est interdit de monter au monastère supérieur.

Il se rendit ensuite à celui du *Bizien*, assis sur des masses granitiques, amoncelées comme des ruines gigantesques, à 7730 mètres d'altitude. A l'entrée des sentiers ombragés qui serpentent sur les flancs de la

montagne, se dresse l'unique croix publique de l'Abyssinie. Autrefois ce monastère était le centre de 14 églises voisines : aujourd'hui ces populations sont mahométanes ou païennes.

Il termina par le couvent de *Gundégundé*. Il est situé au sud-est de la province d'Agamien, dans une crevasse remplie de reptiles, ouverte dans les flancs d'une montagne horrible. L'abbé est un des seuls qui ont le droit de siéger sur le *Wambar*, espèce de chaise curule. Dans l'église de ce monastère, se trouve à droite le tombeau du célèbre guerrier *Sabagadis*, tué par les Gallas, au moment où il allait relever l'empire. *Gundégundé* possède une bibliothèque importante et précieuse où se trouvent tous les ouvrages écrits dans la langue *gheez*.

Ce voyage accompli avec des fatigues inouies ne fut pas infructueux. M. de Jacobis ramena au catholicisme l'abbé de *Gundégundé*, *Mamer Walda*, *Georghis*, le plus savant moine de l'Abyssinie, avec sept de ses religieux. Ce fut une véritable conquête.

Insensiblement quelques séminaristes furent élevés au sacerdoce et placés dans les villages comme curés. En 1843, la principale résidence des missionnaires était à Gondar, et la procure à Maçawa. Bientôt les progrès de la mission déterminèrent le Saint-Siége à ériger l'Abyssinie en vicariat apostolique. M. de Jacobis fut nommé vicaire apostolique en 1847, mais il ne put être sacré qu'un an après, par Mgr Massaia, dans l'île de Dhulac, près Maçawa ; le saint évêque ordonna en même temps 25 prêtres. En 1853, un des compagnons de Mgr de Jacobis, M. *Biancheri*, lui fut donné pour coadjuteur.

Pendant ce temps, de 1846 à 1849, le docte M. Antoine d'Abbadie revint explorer l'Abyssinie ; il se rendit compte de l'état ainsi que des espérances de la mis-

sion. De retour en Europe, il sollicita du Saint-Siége l'envoi de R. P. jésuites qui suivraient le rite éthiopien. On ne donna pas de suite à ce projet.

C'est vers les mêmes années que le *ras* (vice-roi) *Oubie*, roi du Tigré, donna la province de l'*Hamazen*, située près du littoral, au gouvernement du roi Louis-Philippe. Il espérait par ce moyen se garantir contre les mahométans.

Cependant, le trop célèbre *Théodoros* s'était emparé de *Gondar*, que les missionnaires avaient été forcés d'abandonner. Cet usurpateur aspirait à l'empire, et pour y arriver se montrait favorable aux mahométans, aux Coptes et aux protestants; afin de leur être agréable, il persécuta les catholiques; plusieurs d'entre eux confessèrent la foi avec courage. En 1858, trois prétendants se disputaient l'empire et s'en arrachaient les lambeaux sanglants, c'étaient: Théodoros vaincu par les Anglais; Mahomet, Bechir, mahométan à la tête de grandes forces, et le négus, neveu du roi Oubie, comme son oncle, protecteur des catholiques.

A ces guerres incessantes vinrent se joindre des épreuves bien grandes; la plupart des missionnaires moururent en peu d'années. En 1860, Mgr *de Jacobis* expirait à Maçawa, et Mgr *Biancheri*, son coadjuteur, le suivait dans la tombe en 1864. M. *Delmonte* était venu les rejoindre avec deux autres lazaristes et un frère : il fonda en 1859 l'établissement de *Keren* où le séminaire fut transporté en 1865. L'année suivante, en 1866, les lazaristes français succèdent à leurs collègues du Piémont. M. *Bel* est nommé vicaire apostolique. Il se rend dans sa mission avec trois missionnaires et deux frères, il la trouve dans la plus grande désolation, la plupart de ses confrères étaient morts: le choléra avait décimé les populations, les récoltes étaient dévorées par les sauterelles et par les rats, et

des troupeaux considérables emportés par des épizooties. Ces fléaux unis à la guerre et au feu avaient engendré la plus grande des misères. Théodoros ainsi que les Chohos, tribus pillardes, achevaient la ruine du pays.

M. Bel ne trouva en Abyssinie que trois missionnaires et un frère européens ; en outre, il y avait quatorze prêtres indigènes et trois diacres. Sur ces entrefaites, mourut le vieil *abouna Salama*. Il eut pour successeur l'abouna Athanasios. En partant du Caire, il prit l'engagement de ne pas persécuter les catholiques ; mais à peine arrivé en Abyssinie, il persuada au prince Kasa que ses États tomberaient entre les mains de la France, s'il permettait à ses sujets de devenir catholiques. Alors ce prince, respectant la personne des missionnaires, ordonna aux catholiques d'apostasier sous peine d'emprisonnement et de confiscation de leurs biens. Malgré les traités qui donnent la liberté de conscience aux Abyssins et l'intervention de MM. Munziger et Duflos, consul et vice-consul de France, la persécution continua et les épreuves de la mission augmentèrent. M. *Bel* vint mourir à Alexandrie en 1868 à l'âge de quarante-cinq ans : l'année suivante M. *Delmonte*, désigné pour être son successeur, mourut à Keren, des suites d'une insolation comme les autres missionnaires. C'est Mgr *Tourvier*, évêque d'Olène *in partibus*, qui lui a succédé en qualité de vicaire apostolique. Ce prélat partit pour sa mission le 19 août 1870, avec deux prêtres et trois frères lazaristes.

Voici l'état dans lequel il trouva sa mission. Elle se compose de quatre principaux groupes de catholiques :

1° *Maçawa*, île de la mer Rouge, contenant 4,063 habitants, presque en face de la Mecque, appartenant au pacha d'Égypte. C'est là que se trouve la *procure* de la mission, un missionnaire et un frère y résident.

Beaucoup d'hérétiques rentrent dans le sein de l'Église en mourant ; il s'y trouve une église fréquentée par les catholiques étrangers ;

2° *Alitiena*, dans la tribu des *Il-Bogoneita*, vers le sud. L'importance de cette résidence est grande : elle pourra servir de trait d'union entre *Adula* (*Adoua*) et le sud de l'Abyssinie ;

3° *Hébo* et *Saganéiti*, dans le *Koulougousaï*. La première de ces deux localités contient une église très-convenable dans laquelle sont déposés les restes de Mgr *de Jacobis*, l'apôtre moderne de la mission.

Ces résidences avoisinent celles de la province *Zana Deillié* : *Halaï*, *Maharda*, *Adekai* et *Ambeito* en sont les principaux villages. Ces deux provinces ont 12,000 catholiques formant neuf paroisses dans un rayon de 12 lieues ;

4° *Keren*, chef-lieu de la tribu des *Bogos*. Cette tribu est composée de 18 localités contenant 16,000 âmes. La moitié a subi le mahométisme qu'elle professe extérieurement : les autres sont catholiques. Le territoire des *Bogos* s'étend au nord de l'Abyssinie près des possessions égyptiennes. Ils ont pour voisine la tribu des Mansah, qui demande des missionnaires depuis longtemps.

La ville de Keren est située sur un vaste plateau de 2000 mètres d'altitude, l'air y est pur et frais, son climat est salubre, et les vivres moins chers que partout ailleurs. Son éloignement du centre, la présence de plusieurs Européens et celle en particulier du vice-consul de France, y assurent la tranquillité ; aussi, depuis dix ans que les missionnaires y résident, jamais ils n'ont été tourmentés. La mission y possède un vaste enclos, une église en assez bon état ; c'est là que se trouve le séminaire et la résidence du vicaire apostolique.

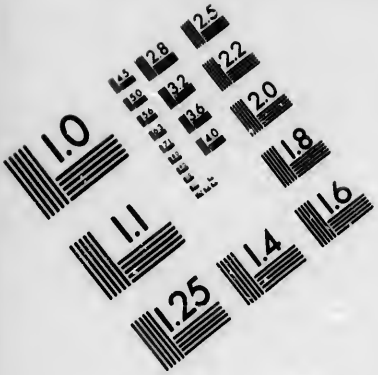
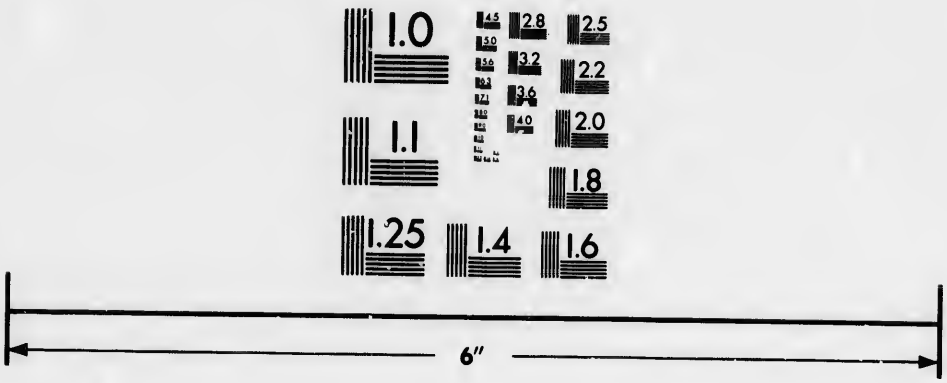
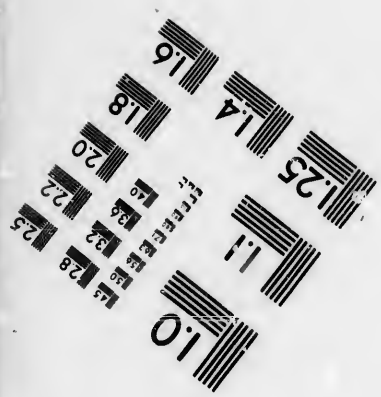
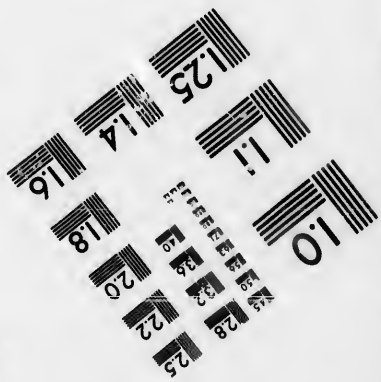


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Après les événements douloureux qui viennent d'éprouver la France, quelques princes de ces contrées ont cru pouvoir traiter les Français avec mépris. « La France est morte », se sont-ils écriés, et ils se sont déchaînés avec plus de rage que jamais contre les missionnaires. D'après les dernières nouvelles, Keren aurait été détruite à son tour.

ARTICLE II.

Mission des Gallas. — Religieux Capucins.

Les Gallas habitent le territoire compris entre le *Megadoxo*, sur la côte d'Ajan au Zanzibar, et l'Abyssinie. Comme tous les peuples noirs de l'Afrique, mais unis par l'origine et la même langue, ils sont divisés en un grand nombre de petits royaumes presque toujours en guerre entre eux. Pendant le cours du siècle dernier ils ont pénétré dans le sud de l'Abyssinie : profitant des guerres intestines des royaumes abyssins, ils ont réussi à y établir leur prépondérance.

On compte plus de cinquante États ou tribus gallas régis par des rois particuliers ; les plus connus sont : le *Schoa* au nord, ancienne province méridionale de l'Abyssinie : le *Gudru* confinant au *Godjam* abyssin ; le *Lagamara*, le *Limu*, le *Ronno*, l'*Ennerea*, l'*Assandabo*, le *Lenwera*, le *Kafa* et le *Kuragué*. A l'ouest vers le *Kordofan* se trouvent les *Changallas*. Ils enserrent l'Abyssinie à l'ouest, au sud et au sud-est, et pénètrent dans l'intérieur entre les hautes montagnes du *Schoa* et du *Gondar*. Ces contrées se composent d'une série de grands plateaux au sol fertile et au climat doux et salubre. Ça et là, s'élèvent des montagnes neigeuses aussi hautes que celles du Schoa : elles sont habitées par les *Itoos*, les Allas et autres tribus. Les

lions et toute la race panthère, les éléphants, les rhinocéros, les hippopotames, les girafes, les hyènes et les chacals en peuplent les montagnes et les déserts. Les Gallas sont belliqueux, féroces et pillards ; ils vivent à l'état nomade, errants avec leurs troupeaux; ils sont d'une très-grande malpropreté. D'après certains voyageurs, leur territoire s'étendrait au sud dans toute la zone intérieure de l'Afrique orientale voisine du littoral habité par les *Somalis*, jusqu'à la rivière *Juba*. Les *Somalis*, les Danakils, peuples du littoral de la mer Rouge au nord de l'Abyssinie, et les Gallas, paraissent provenir de la même souche.

Selon l'opinion de M. d'Abbadie et de tous les missionnaires, le type galla est une transition entre le type syro-arabe et celui des nègres occidentaux. Leur visage est plus arrondi que celui des Abyssins, leur nez court est séparé du front par une dépression, leurs lèvres moins épaisses que celles des nègres, leurs yeux, petits et enfoncés sous leurs orbites, sont encadrés par une longue chevelure plate et non-laineuse. Ils sont bien pris, assez gros et d'une taille au dessus de la moyenne. La couleur de ceux qui habitent les vallées est noire, mais les populations des hauts plateaux ont la peau brune et plus claire ; elle est pareille à celle des *Foulahs*. Les femmes vivant plus renfermées, ont le teint beaucoup plus blanc. La population galla est évaluée par les missionnaires à dix millions d'âmes.

Le gouvernement de certaines tribus est patriarcal ; les femmes ne sont pas exclues du pouvoir. Les deux tiers de ces peuples ont embrassé le mahométisme qui poursuit sans bruit sa marche conquérante au centre de l'Afrique. Les autres ont un culte semblable à celui des Cafres, ils adorent un dieu suprême nommé *Wak*, au dessous duquel on retrouve tous les dieux de l'an-

cienne Égypte : les routes, les arbres, les oiseaux, les *serpents*, etc., sont des divinités que l'on apaise par des offrandes et des jeûnes. Le plus célèbre de leurs arbres fétiches croît sur les bords de la Hawash, rivière au sud du *Schoa ;* il est comme le palladium de la nation tout entière, et le lien mystérieux qui en unit tous les membres. En effet, de toutes les parties des royaumes, les *Gallas* accourent au pied de cet arbre pour lui rendre un culte véritable; ils lui adressent des prières pour obtenir tous les biens désirables; il est interdit aux femmes d'en approcher. Trois sortes de prêtres, devins et sorciers, sont les ministres de tous ces fétiches : les *Kalishas* ou *Callicias* qui prétendent disposer de l'avenir : la prospérité comme le malheur dépendent d'eux; les Sérénateurs qui font briller le soleil ou déchaîner les tempêtes à leur gré ; les Buddas, ceux-ci se changent en animaux féroces à volonté ; ils ont la propriété de tuer les hommes par la force de leur regard, *c'est le mauvais œil des peuples méridionaux*. Ils sont exécrés, et celui qu'on soupçonne de *bouddhisme* est soumis au jugement d'un poison narcotico-âcre qui irrite extraordinairement le système nerveux. A ces sorciers se joignent naturellement des sorcières. Une femme est-elle lasse de son ménage, aussitôt elle fait des gestes et prononce des paroles incohérentes; c'est l'esprit *callo* qui la possède. Son mari se prosterne devant elle, il l'adore comme une divinité. Sa volonté est la loi de Dieu, elle ne fera plus que ce qui lui plaira ; désormais elle portera le nom de *seigneur*.

Les sorciers sont tout-puissants sur l'esprit des Gallas qui les consultent en toute circonstance et les enrichissent par leurs présents.

La foi chrétienne a pénétré parmi les Gallas à l'époque où florissait l'empire chrétien d'Abyssinie.

Les prêtres et les religieux abyssins les évangélisèrent. Plus tard, aux XVIe et XVIIe siècle, les jésuites portugais, italiens et français, ainsi que des capucins français, vinrent tenter de soustraire tous ces peuples aux envahissements progressifs du mahométisme. Leurs efforts furent inutiles : les mahométans, aidés par les hérétiques d'Abyssinie et les guerres civiles, anéantirent cette église naissante : les Gallas embrassèrent l'islam, ou retournèrent au fétichisme africain.

Cependant le Saint-Siége ne les perdait pas de vue : il les rattacha d'abord à la préfecture apostolique de l'Abyssinie, confiée aux lazaristes piémontais en 1843. Le saint et docte M. de Jacobis en fut le premier préfet ; et lorsqu'en 1846, on le nomma vicaire apostolique d'Abyssinie, le pays des Gallas fut érigé en vicariat distinct. Le Saint-Siège en chargea les capucins de la province du Piémont. M. *Massaia*, évêque de Cassie *in partibus*, partit pour cette mission en qualité de vicaire apostolique, avec trois religieux de son ordre. Pendant sept ans il tenta d'y pénétrer. Tantôt prenant la voie d'Abyssinie, il trouva la captivité et la persécution ; il put toutefois, en 1847, sacrer M. de Jacobis évêque *in partibus* de Nilopolis. Dénoncé à ses persécuteurs par un Européen, il put gagner *Aden* où il attendit des jours meilleurs. Tantôt suivant la route du *Haut-Sennaar*, où il prit les fièvres et resta un moment enseveli dans les sables du désert de *Korasko*, entre les cataractes du Nil ; seul, pieds nus, le courageux évêque, conduisant un âne chargé de quelques provisions, traversa Gondar en 1852 : il touchait enfin le sol galla. Ses compagnons l'y rejoignirent après des vicissitudes semblables.

1° Il établit le centre de la mission à *Gudru*, dans le royaume de ce nom, confinant au *Godjam*, province méridionale d'Abyssinie. Au bout de cinq mois il avait

déjà baptisé plus de cent païens. Cette mission prospérait : elle comptait déjà quatre églises, lorsque *Cassa*, compétiteur du célèbre *Théodoros*, envahit le *Godjam*. Alors les missionnaires furent obligés de se retirer dans le *Lagamara* ;

2° *Lagamara* est une chrétienté florissante ; elle a deux stations, une église en pierres, et une autre en torchis. C'est là que se trouvait, en 1856, le séminaire fondé par M. Massaïa pour la formation du clergé indigène. A cette époque il y avait déjà 400 nouveaux chrétiens : l'usage est de les convoquer au son du tambour pour entendre la messe les dimanches et jours de fêtes ;

3° La troisième résidence est à *Limu*, localité plus à l'ouest, dont le roi est musulman : malgré cela, il favorise les missionnaires et leur a accordé un terrain pour bâtir l'église actuelle. Limu est une ancienne chrétienté ;

4° *Assandabo :* province et localité voisines de l'Abyssinie, où le vicaire apostolique résidait en 1855. La mission y possède quatre églises ou stations très-éloignées l'une de l'autre. Il s'y trouve un noyau assez important d'anciens catholiques : les conversions des païens y sont nombreuses. A elle seule, cette mission occuperait une vingtaine de missionnaires ;

5° *Ronno* : cette localité a une église et un presbytère, il y a un grand nombre de catholiques ;

6° *Ennarea :* dans la province de ce nom, où se trouve une église de paille et de nombreux chrétiens. C'est là que monseigneur *Massaia* consacra son coadjuteur, le père Coccino, évêque *in partibus* de Maroc, au milieu d'une affluence considérable de catholiques ;

7° *Le Lenwera* : chrétienté nouvelle où les chrétiens ont bâti leur église de leurs propres mains ;

8° *Le Kafa,* qui occupe deux missionnaires, nombre insuffisant pour les chrétiens qui s'y trouvent. Le roi de Kafa protége les Pères : son royaume est vaste, il faut trois semaines pour le traverser : il confine avec le pays des Sômalis ;

9° *Le Kouragué*, province considérable et chrétienté autrefois florissante, mais détruite : on y compte quarante églises sans prêtres ; les anciens catholiques en ont demandé depuis longtemps et ils doivent aujourd'hui avoir reçu des missionnaires.

En 1859, la mission était composée de six religieux capucins et de cinq prêtres indigènes, d'un diacre et de sept séminaristes. Trois autres missionnaires conduits par le père *Léon des Avranchers*, ancien préfet apostolique des îles Seychelles, y arrivaient par la voie du *Mégadoxo*, plus sûre depuis le traité d'amitié entre le sultan de Mascate et la France. Chacune de ces stations est la résidence d'un ou de plusieurs missionnaires. Bientôt monseigneur Massaia revint en France et fit imprimer un dictionnaire et une grammaire *galla* par l'imprimerie nationale ; ce sont les premiers ouvrages en cette langue qui ont apparu en Europe. Voyant que les événements politiques d'Italie tarissaient la source des missionnaires piémontais de son ordre, il demanda au Saint-Siége que sa mission fût confiée à ceux de la province de France. Le Saint-Siége consentit à cette mesure, mais le saint évêque fut maintenu à la tête de son vicariat apostolique. En conséquence, trois pères français vinrent débarquer à *Obock*. Ce port est situé à l'entrée de la mer Rouge en face d'Aden, il facilite les communications avec l'intérieur ; car d'*Obock* on peut se rendre dans les missions *gallas* sans être exposé aux dangers inévitables de l'Abyssinie. Les capucins français y ont établi leur procure en 1864.

Le premier soin des nouveaux missionnaires se tourna vers la formation du clergé indigène. Pour sortir les enfants et les jeunes gens de leur milieu corrompu, un séminaire galla fut établi en France, à Marseille, en 1866. Là, sont formés vingt jeunes gens, destinés au sacerdoce ou à servir de catéchistes dans la mission.

Ces enfants sont très-intelligents, plusieurs savaient lire et écrire le français à la dictée, trois mois après leur arrivée dans l'établissement. Ce séminaire est dirigé par quatre religieux capucins : il a fourni déjà un prêtre et deux catéchistes.

Monseigneur *Massaia* revint dans sa mission avec deux autres religieux français, et se rendit dans le royaume du Schoa, à Litché, auprès du roi Ménélik. Ce prince s'est déclaré protecteur des missionnaires, a pourvu à leurs besoins et leur a donné un terrain, sur lequel ils ont bâti une *maison* et une église, en 1868. Immédiatement, ils ont établi une deuxième mission, à vingt lieues de la capitale. Mais tout est précaire, en ces pays de guerres continuelles, où le *prince* conquérant peut être détrôné, chassé ou tué par ses ennemis, au lendemain de sa victoire.

Le royaume de Schoa contient un grand nombre d'infidèles, de mahométans et de chrétiens. Parmi ces derniers, un petit nombre est catholique, et les autres, sont *matériellement*, comme ceux d'Abyssinie, attachés aux anciennes hérésies bysantines d'Eutichès et de Dioscore.

La deuxième ville du *Schoa* est Bibirsa. Cette ville est située au centre du royaume, dans le pays infidèle de Fifinni. A l'ouest, s'étend un immense hémicycle formé par une chaîne de montagne ; il encadre une longue plaine qui se déroule jusqu'au pied des monts *Hurrur*, habités par la tribu des *Borena*. Au loin, s'élèvent les montagnes du *Zéquala*, couronnées par le

grand plateau de *Mindjar*. Elles sont peuplées par d'anciens chrétiens qui ont fui devant la persécution. Ces populations attendent des missionnaires : elles sont beaucoup plus blanches que les peuples de la plaine, et semblent appartenir à la race *berbère*.

ARTICLE III.

Zanguebar. — Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

La mission du Zanguebar s'étend depuis le cap Gardafui, sur la côte d'Ajan, par 12° 16′ de latitude nord ; jusqu'au cap Delgado, par 11° 42′ de latitude sud. Elle embrasse donc une étendue de 600 lieues de côtes. Le Rovuma, fleuve qui se jette dans la mer des Indes, la sépare du *Moçambique*, dont le Zambèze forme la frontière méridionale, par 18° de latitude australe.

Elle renferme six États : le *Quiloa*, le *Zanzibar*, le *Monbaça*, le *Melinde*, le *Berua* et le *Magadoxo*.

Cette mission fut fondée en 1860 par M. Fava, vicaire général de Saint-Denis à la Réunion, dans l'île de Zanzibar. Il y établit deux prêtres, six sœurs de la congrégation des filles de Marie de l'île de la Réunion, et un chirurgien de marine.

Les missionnaires ouvrirent dans leur maison un hospice, une salle de pansement, une pharmacie et des ateliers pour apprendre divers états aux orphelins qu'ils recueilleraient.

Afin d'assurer la perpétuité et le développement de la mission, le Saint-Siége, d'accord avec Monseigneur Maupoint, évêque de Saint-Denis, la confia au zèle de la congrégation française du Saint-Esprit et de l'Immaculé Cœur de Marie, spécialement vouée à l'évangélisation des noirs.

Le 13 juin 1863 le père Horner, supérieur de la mission, venait en prendre possession ; et il ajoutait des écoles aux autres œuvres.

Actuellement, la mission compte deux établissements : l'un dans l'île de *Zanzibar*, l'autre à *Bagamoyo*, en terre ferme. Bientôt, espérons-le, elle en aura un troisième dans l'*Oukouéré*, petit État de l'intérieur.

En 1869, le sultan de Zanzibar, satisfait des succès des missionnaires, leur accordait en terre ferme, à *Bagamoyo*, une concession de deux lieues de circonférence. *Bagamoyo* est un village important, en face de l'île de Zanzibar : ses maisons en torchis ont des couvertures de paille. Les missionnaires y ont construit un établissement agricole, des écoles, des ateliers, un orphelinat, auquel ils ont adjoint une crèche où l'on reçoit les enfants abandonnés par leurs parents ; or, ils sont nombreux !

La mission de Zanzibar se compose actuellement de deux missionnaires, de trois frères, de six sœurs et de quatre cents catholiques. Depuis deux ans elle possède un petit séminaire de dix-huit élèves noirs. La bienveillance du sultan et l'appui des consuls de France et d'Angleterre permirent aux établissements de se développer rapidement.

En 1865, quatre-vingts adultes recevaient le baptême, et le sultan faisait faire par les ateliers de la mission les travaux nécessaires pour l'établissement d'une batterie d'artillerie dans l'île.

Lors de leur arrivée à Bagamoyo, les missionnaires trouvèrent les habitants dans une grande misère ; à peine ceux-ci cultivaient-ils, dans leurs terres fertiles, le manioc, le riz, le maïs, et quelques patates nécessaires pour vivre misérablement. Ils leur distribuèrent des pommes de terre, des haricots et des pois du Cap et introduisirent dans leur établissement l'usage de la

charrue. Ils améliorèrent ainsi le sort de ces malheureux noirs. Les établissements de la mission sont dirigés par trois pères, neuf frères, et douze sœurs. Ils contiennent 350 enfants et une centaine de noirs, anciens esclaves de toute tribu.

Le climat de l'île de Zanzibar est très-salubre. « Il « passe, dit M. d'Avezac, pour être très sain. La saison « des pluies occasionne quelques fièvres, mais elles « sont de peu de durée, et ne présentent pas ce caractère de malignité qui rend si redoutables les fièvres « de Madagascar. La salubrité du pays est d'ailleurs « confirmée par tous les navigateurs qui ont fréquenté « cette île. » Cette appréciation est confirmée par l'expérience des missionnaires. Depuis 13 ans il n'en est mort aucun. La température moyenne y est de 29° centigrades. Sa population est évaluée à 380,000 âmes.

La ville de Zanzibar, capitale de cet État, est la principale de la côte orientale d'Afrique; elle contient 80,000 habitants. Sa rade est excellente, elle est visitée par une soixantaine de navires de nation, et par 12,000 boutres, petits navires à font le commerce entre la côte d'Afrique, Mascate et le golfe Persique. Elle est la résidence des consuls de France, d'Angleterre, des États-Unis et d'Allemagne. Toutes les croyances y jouissent de la liberté la plus illimitée, les catholiques comme les indiens avec leurs chevaux de bois, peuvent y faire leurs processions sans aucune crainte. Il s'y fait un grand commerce de bois.

Le climat de Bogamoyo et de la terre ferme est aussi sain que celui de l'île; on y rencontre moins de lépreux, très-nombreux à Zanzibar; mais beaucoup de noirs y sont atteints d'ophthalmie, causée par la réverbération des rayons du soleil sur ces terres sablonneuses. L'inclinaison du sol vers la mer facilite l'écoulement des eaux; elles ne peuvent donc former des lagunes

et des marécages, cause de l'insalubrité de tant de rivages. L'air y est assez vif, surtout pendant le mois d'août, le moins chaud de l'année; alors les nuits sont très-fraîches, il est nécessaire de se bien couvrir.

A quelques lieues au nord de *Bagamoyo*, se jette dans la mer des Indes le *Kingani*, exploré, de 1858 à 1863, par le capitaine anglais *Speke*. Ce fleuve se jette dans la mer des Indes, par 5° 45′ à peu près de latitude australe, il a 700 mètres de largeur à son embouchure bordée par une belle forêt vierge d'arbres immenses. Comme presque tous les fleuves de l'Afrique, il est peuplé par des myriades de crocodiles et d'hippopotames. Le panorama de son embouchure est grandiose.

La population de l'île et du continent est composée d'Arabes et de nègres. Les premiers sont mahométans pour la forme et s'occupent d'affaires de commerce. A *Bagamoyo* ils n'ont que deux mosquées en torchis, couvertes de paille. Leurs tombes sont des caveaux : au-dessus sont déposés une marmite et une écuelle en terre cuite ; ils y déposent du riz et autres provisions, dont ils pensent que leurs parents défunts se nourrissent. A l'entrée, se trouve une petite lampe qu'ils allument pendant certains jours de fête.

Les nègres de Zanzibar sont pour la plupart des esclaves amenés de l'intérieur de l'Afrique et vendus sur la place du marché. Ceux du continent appartiennent à des tribus voisines de la côte.

Ces tribus vivent à l'état presque sauvage, elles parlent des dialectes dérivés de la langue des *Souahelis*, principale nation de la côte. Leur culte est un grossier fétichisme ; ces noirs attribuent aux créatures une puissance extraordinaire ; ils adorent certains génies, auxquels ils construisent des petits sanctuaires dans les forêts. C'est là qu'ils viennent leur offrir des

fruits, des chiffons, des morceaux de poterie et des comestibles.

Les noirs de *Bagamoyo* appartiennent à la tribu des *Souahelis* (habitants des côtes) ; ils habitent dans des cases en terre couvertes de paille. Non loin de cette localité, se trouvent les *Miaos* qui vivent dans les creux des rochers.

Plus au nord, sur les bords du *Djoulba*, vivent les *Somalis* : ces noirs sont nomades, ils possèdent de grands troupeaux de bœufs dont ils se nourrissent. Ils ont des instincts assez féroces ; pour satisfaire leur faim et leur soif, ils ouvrent une veine au premier bœuf venu, ligaturent la plaie et recommencent chaque fois que le besoin les tourmente.

Les *Vadoès*, habitants de la région des lacs de l'intérieur, sont anthropophages ; ils font la guerre, afin de se procurer des cadavres humains pour se nourrir.

Les *Vazaremos*, cantonnés à cinq lieues au sud de *Bagamoyo*, mettent à mort leurs enfants jumeaux, ceux qui naissent le dimanche ou pendant la pleine lune ; la raison qu'ils en donnent, est que les enfants nés dans ces conditions doivent être mauvais. Si un enfant vient au monde avec une infirmité ou un défaut corporel, la mère le jette au milieu des broussailles où il devient la proie des bêtes féroces. D'autres vont les vendre à la côte, à raison de 1 fr. 25 par tête, à des noirs dont ils sont les esclaves. Le prix est plus fort pour les blancs ; sa moyenne est de cinq francs.

Les *Nyamouesis* (*Nya*, pays ; *mouesis*, lune) habitent à trois mois de marche de la mer. Peut-être leur pays s'étend-il jusqu'au pied des montagnes de la Lune, ce qui leur aurait fait donner ce nom. Ils ne connaissent ni l'esclavage ni la polygamie : ils n'ont pour tout vêtement qu'une peau de chèvre. C'est dans ce costume qu'ils viennent sur le littoral

chercher du travail, à raison de 30 à 35 centimes par jour. Quand un *Nyamouesi* n'a rien gagné dans sa journée, il se rend à la forêt et fait cuire des feuilles avec des sauterelles, il se procure ainsi un plat de viande et de légumes qui l'empêche de mourir de faim.

Les *Camis* sont aussi bons et simples que les précédents, mais plus intelligents et plus laborieux. Leur territoire est à une dizaine de journées de *Bagamoyo*, où ils viennent travailler.

Le Zanguebar est gouverné par un sultan qui réside dans l'île de Zanzibar. Il est représenté sur les principaux points de la côte par des gouverneurs militaires appelés *tchemadors*. Son indépendance est garantie par la France et l'Angleterre.

Dès la plus haute antiquité, la côte orientale d'Afrique était fréquentée par les commerçants indiens et arabes. Quelques savants ont émis l'opinion que c'est sur ce littoral, à *Sofala*, au dessous de *Moçambique*, que se trouve le pays d'*Ophir*, où les phéniciens allèrent chercher les matières précieuses employées à la construction du temple de Salomon. Il est en outre certain que sous les successeurs d'Alexandre, l'Égypte faisait un commerce important avec ces contrées. Plus tard, à la mort de Mahomet, il y existait déjà des colonies arabes; des sectateurs d'Ali firent des établissements dans la partie appelée Benadir, et quelque temps après, des Arabes venus du golfe Persique fondèrent sur la côte d'Ajan les villes d'*Arawa* et de *Megadoxo*. Vers l'an 1010, une colonie venue de Chiraz sous la conduite d'Ali, roi de ce pays, bâtit *Quiloa*, qui devint la capitale d'un royaume important. Lorsque Vasco de Gama aborda cette côte, il s'étendait depuis *Sofala* jusqu'au *Monbaz*; les îles de Zanzibar, Monfia et Pemba en faisaient partie. Au nord se trouvait l'État indépendant de *Mélinde*, et les villes de

Lamo, *Civy*, *Pata*, *Brava* et *Megadoxo* faisaient autant de républiques indépendantes gouvernées par des chefs de tribus.

Les Portugais s'emparèrent de toute cette côte, à partir de la baie de Lagôa au sud ; en 1569, ils fondèrent une colonie au *Moçambique* et une autre au *Monbaz*, en 1594. Ils se firent exécrer des indigènes, qui se soulevèrent, réussirent à les chasser de la plupart des colonies et se donnèrent, en 1598, à l'iman de Mascate. Ce prince était venu les secourir avec un corps d'armée. En 1638, deux capucins français, les pères *Chérubin* et *François*, venus à Megadoxo pour tâcher de pénétrer en Abyssinie, furent martyrisés par les musulmans. Espérons que le sang de ces martyrs germera et donnera un jour une ample moisson de chrétiens.

En 1744, une révolution renversa la dynastie d'*Oman des Yarebi* ; alors presque toute la côte orientale d'Afrique se détacha de Mascate. Mais un prince de la nouvelle dynastie de *Bou-saïd-ben-Ahmed* vint bientôt la reprendre. En 1828, son petit-fils *Saïd ben-Soultan* transporta sa capitale dans l'île de *Zanzibar*, après avoir soumis toute la côte. Il mourut en 1855 ; l'imanat de Mascate échut à *Saïd Tomeny* et celui de Zanzibar à *Saïd-Meggid*, actuellement régnant.

On trouve encore à Zanzibar et sur la côte des indiens appartenant aux castes des *Banians*, des *Kodjas* et des *Bohras*.

ARTICLE IV.

Cafrerie. — Oblats de Marie.

Le vicariat apostolique de Natal ou de la Cafrerie, s'étend depuis le *Limpopo* au nord par 23° de latitude sud, jusqu'à l'embouchure du fleuve Key au sud, par

32° de latitude : il a pour limite à l'ouest le 27° de longitude orientale de Paris, à partir du point où ce méridien coupe le Key ; et à l'est, l'océan Indien. Le Key sépare le Natal du vicariat apostolique du Cap oriental : il comprend donc le *Natal*, le *Free Staat Orange*, l'État libre d'Orange, le *Transvaal*, et tous les territoires occupés par les *Betsuanas*, les *Barolongs*, les *Bazutos* et les *Zulus*, tribus cafres les plus importantes.

Il renferme plus de 50,000 Européens et de 3 à 4 millions de Cafres, aujourd'hui sujets anglais.

Avant 1851, cette mission faisait partie de celle du cap de Bonne-Espérance. Le vicaire apostolique résidant à Grahams-town envoya un missionnaire à Natal pour les besoins spirituels des soldats et de quelques colons irlandais. Natal ayant pris une plus grande importance en 1851, le Saint-Siége l'érigea en vicariat apostolique ; il en confia la direction à la congrégation française des oblats de Marie Immaculée, dont la maison-mère est à Paris.

1° *Natal*. Cette contrée doit son nom à la baie dans laquelle Vasco de Gama entra le jour de Noël, en portugais *Natal*. Pietersmarisburg et Durban sont les deux principales villes du Natal. Le gouverneur, l'évêque catholique et l'évêque anglican résident dans la première. Elle contient 600 catholiques irlandais, écossais et anglais appartenant en majeure partie à la garnison anglaise. Les missionnaires y ont établi deux écoles, l'une de garçons et l'autre pour les filles ; la première est dirigée par les pères oblats, et la seconde par les sœurs de la congrégation de la Sainte famille de Bordeaux qui ont bien voulu partager les durs labeurs des missionnaires. Ces écoles ont donné des résultats excellents appréciés par les protestants qui y envoient leurs enfants ;

2° *Durban* est une ville située à une lieue de la baie

de Natal, il y a 200 catholiques : elle est la résidence d'un missionnaire et renferme un certain nombre de coolies venus de l'Inde ;

3° *Lorenzo-Marquez* ou *Bahia de Lagôa*, ancien Monomotapa, (baie du lac), est une station portugaise à 120 lieues au nord de Durban, au fond de la baie de ce nom. Elle renferme 1200 habitants dont 120 catholiques, les autres sont des Cafres idolâtres. Autrefois des missions florissantes couvraient ces contrées retournées au fétichisme.

En 1864, le vicaire apostolique y envoya un missionnaire pour relever cette mission qui n'avait pas vu de prêtre catholique depuis 1834. Mais le gouvernement de Lisbonne prit ombrage de la présence du père Bompart et le força à quitter *Lorenzo-Marquez*. Après dix mois de séjour dans ce tombeau des Européens, le missionnaire, miné par les fièvres, revint à *Pietersmarisburg* ;

4° Au delà de la chaîne des monts Drakenbergen qui limitent le Natal à l'ouest et au nord-ouest, s'étendent l'État libre d'Orange, *Free Staat Orange*, et le *Transvaal* ou république du Transvaal.

Le premier de ces deux États est borné, au nord par la rivière *Vaal ;* au sud et à l'ouest par la colonie du cap de Bonne-Espérance, et à l'est par les monts *Drakenbergen* et le *Natal*. Cette république a été fondée par les *boers* ou colons hollandais auxquels vinrent se joindre quelques Français émigrés par suite de l'édit de Nantes. Son chef-lieu est Bloemfonteim, ville située à dix journées de Pietersmarisburg, elle est la résidence principale des missionnaires. Les autres villes sont : Harry-Smith, Faure-Smith, Smitfield, Wimburg et Kroonstad ; elles contiennent près de 700 catholiques irlandais.

Les Cafres *Basutos*, tribu de la grande nation des *Bet-*

suanas, habitent le territoire du *Free-staat*. Favorisés par le roi *Mosesh* (*lion*), les oblats ont établi, en 1862, une mission à *Thaba Bosigo*, résidence de ce prince: elle est dédiée à l'Immaculée Conception. Cette localité est située sur un massif de montagnes du même nom; sa forme carrée et ses pentes abruptes en font une citadelle inexpugnable. Elle est à 54 journées de *Pietersmarisburg*. Deux autres missions prospères sont établies sur ce territoire: *Mot sin wa ma jesu*, la Mère de Jésus et Saint-Joseph. Les missionnaires y ont établi des écoles industrielles de filles et de garçons. A Saint-Joseph, les pères oblats ont fondé un orphelinat de filles : il en contient plus de trente, et l'école de garçons est fréquentée par une vingtaine d'enfants. Ils y apprennent différents états ; on y voit une filature où ils fabriquent des étoffes pour s'en faire des vêtements.

Les guerres fréquentes entre les *boers* et les Cafres sont le principal obstacle au développement de cette mission. Cependant, chaque année, un certain nombre de *Basutos* embrassent la foi catholique. Le personnel de cette mission se compose de six pères oblats, de deux frères de la même congrégation et de six sœurs de la Sainte famille de Bordeaux ;

5° Le Transvaal, ou territoire au delà de la *Vaal*. Cette rivière est un affluent du fleuve Orange : elle prend sa source dans les monts Drakenbergen, vers 27° 20′ de latitude sud, et 29° 40′ de longitude est, et se jette dans l'Orange à peu près par 29° 7′ de latitude australe et 23° 15′ de longitude est. Il est borné au nord par le Limpopo, au sud par le *Free-Staat*, à l'est par les territoires appartenant aux Cafres Bushmans et à l'ouest par le Drakenbergen. Les gisements d'or et de diamants, découverts récemment sur les rives de la Vaal, y attirent en ce moment une nombreuse population.

Le chef-lieu de cette province est Potchefstroom. Cette ville nouvelle est assise sur les bords de la rivière, dans un site très-agréable. Des jardins arrosés par des cours d'eaux entourent toutes ses maisons ; elle s'étend sur une longueur de 6,000 mètres. *Wakkerstroom*, *Rustenburg* au sud, *Pretoria*, *Lidanburg*, au centre, *Schœmansdal*, au nord, et *Utrecht* à l'est du Drakenbregen, sont les principales villes du *Transvaal;* elles renferment 800 catholiques irlandais.

Aujourd'hui ces deux républiques sont annexées à la colonie anglaise, dont les frontières viennent d'être reculées jusqu'au *Limpopo*.

La nation des Cafres Betsuanas ou Betjouans occupe presque tous ces territoires compris entre 20° et 25° de latitude sud et les 21° et 23° de longitude orientale. Elle se divise en neuf tribus principales : les Basutos qui s'étendent depuis le Limpopo jusqu'à l'océan Indien, les Barolongs dans le Transvaal, les *Matebelles* dont le *Zambèze* limite le territoire, les *Bamalutes* à l'ouest, les *Bapugénis* au sud du Limpopo, les *Barahutsi*, les *Criquas*, les *Koranas*, les *Macquinis*, et les *Molambos*. Les *Macquinis* sont les plus riches. Les missionnaires ont tenté de s'établir chez les *Barolongs* ; mais l'indifférence de ces Cafres pour la vérité les a forcé d'aller fonder une mission prospère chez les Basutos, plus sensibles à la prédication de l'évangile.

Un fleuve important parcourt toutes ces contrées ; c'est le *Limpopo* ou fleuve des crocodiles, peuplé en effet par des myriades de ces sauriens. Il prend sa source non loin de la Vaal, dans les montagnes de *Magaliès*, qui courent du nord-nord-ouest au sud-sud-est, par 26° 20′ de latitude sud à peu près. Il décrit les trois quarts d'un grand cercle, entre les 27° de longitude est et le 22° 4′ de latitude sud, il redescend vers le

sud-sud-est pour entrer dans la mer des Indes, par 25° de latitude australe au nord de la baie de *Lagoa*. Le *Limpopo* et l'*Orange* sont appelés à devenir les deux artères qui porteront un jour la vie de la civilisation chrétienne au centre de l'Afrique australe. L'*Orange* naît dans le *Drakenbergen*, il va se jeter dans l'Atlantique par 28° 35′ de latitude sud et 16° 30′ de longitude orientale, après avoir traversé les deux tiers de l'Afrique méridionale.

Le *Limpopo* a pour principal affluent le *Lepatute*; cette rivière a été peu explorée; leurs bords paraissent assez peuplés.

Le territoire des Cafres *Zulus* s'étend depuis le fleuve Key jusqu'à la baie de *Lagoa*. Une mission y a été établie en 1855, les missionnaires l'ont appelée mission de *Saint-Michel*; elle a parfaitement réussi. La langue *zulu* est parlée depuis *Grahams-town*, capitale du cap oriental, jusqu'à Lorenzo-Marquez; elle est la clef de celle des principales nations de la Cafrerie.

La Cafrerie est un pays très-beau et surtout très-salubre; quelques contrés, principalement celles qui avoisinent la colonie du cap de Bonne-Espérance, sont de vrais déserts à peu près desséchés; mais les régions qui s'étendent entre les montagnes sont arrosées par de grandes et magnifiques rivières aux bords riches et fertiles.

Ses habitants dérivent de la race noire, mais ils diffèrent beaucoup des nègres proprement dits et des Hottentots leurs voisins. Les Cafres sont des négroïdes; outre les traits particuliers à chaque tribu, ils ont des caractères communs entre eux. D'une stature plus élevée que les autres nations africaines, le Cafre est de plus mieux proportionné, sa peau brune est d'une teinte intermédiaire entre le noir ébène du nègre et le

jaune terne des Hottentots ; la couleur des tribus du littoral ressemble à celle du fer nouvellement forgé. Il a le front élevé et le nez arqué des Européens, les pommettes hautes et proéminentes du Hottentot, les lèvres du nègre et les cheveux moins laineux. Son extérieur franc et ouvert, ses manières pleines d'aisance annoncent une intelligence plus développée. Les Cafres voisins de la baie de Lagôa paraissent plus dégradés, leur peau complétement noire ainsi que leurs autres caractères physiques les rapprochent davantage du nègre.

Les hommes ont peu de barbe ; ils ne la laissent pousser que pendant la guerre et leurs voyages.

Ils sont à demi-nomades, et vivent dans des *kraals*, camps immenses qu'ils changent de place selon leurs besoins. Ils élèvent de nombreux troupeaux de bestiaux, se livrent à la culture du maïs, des fèves et des pastèques, et fabriquent une espèce de bière. Ils savent en outre travailler le fer et le cuivre ; une grosse pierre leur sert d'enclume ; et, pour faire le charbon nécessaire à ces travaux, ils se servent de bois de mimosa. Non-seulement les cafres ont un peu d'industrie, mais encore ils y ajoutent un certain art en entourant leurs javelots et leurs ornements d'ivoire, de sculptures qui ne manquent pas de goût. Leurs femmes fabriquent des poteries avec une argile ferrugineuse et micacée dont ils se servent aussi pour s'enduire le corps.

Leur Dieu est l'auteur de tous les phénomènes de la nature, le tonnerre en est la manifestation immédiate. Ils l'appellent : *Uhlonga* (le suprême), et *Utika* (le beau) ; ce dernier nom appartient à la langue hottentote. Ils croient à l'immortalité de l'âme ainsi qu'à la Providence et font des prières pour le succès de leurs entreprises ; les âmes de leurs ancêtres veillent sur eux,

c'est pourquoi ils les invoquent. Comme tous les hommes oublieux de la vraie religion, ils cherchent dans la superstition la connaissance de l'avenir. Veulent-ils deviner le dénouement de leurs affaires, ils se servent de dés faits avec des ongles d'antilopes, taillés en pyramide à côtés égaux, dont la base porte des signes sculptés en demi-relief. Le jeu complet se compose de deux dés et d'autant de petits bâtons coupés en zigs-zags; ils les jettent à terre et le succès ou l'insuccès de leurs entreprises leur est révélé par la position de chaque pièce.

On retrouve la circoncision parmi ces peuples, elle se pratique secrètement sur les enfants lorsqu'ils ont atteint l'âge de dix à douze ans ; pour cela on les réunit dans un enclos, le prêtre qui opère doit en être le seul témoin. Cet usage leur vient très-probablement du mahométisme imposé à la plupart des peuples africains à une époque inconnue. En effet, il y a quelques années, le gouvernement turc a envoyé de Constantinople au cap de Bonne-Espérance un uléma pour mettre fin aux controverses soulevées, à l'occasion du Coran, parmi les tribus mahométanes de cette colonie.

La langue cafre est douce, harmonieuse, sonore et riche en consonnes ainsi qu'en aspirations ; elle est pleine de clappements que l'on retrouve dans les langues du Caucase. Ses radicaux sont composés d'une ou deux syllabes aux sons simples. Les Cafres prononcent lentement avec des accents fortement marqués sur la dernière syllabe ; ils parlent avec expression en chantant, leur voix flexible ne manque pas de timbre.

Chaque tribu a son roi (*mourina*), dont l'autorité est très-limitée ; il rend la justice et applique la peine qu'il vient d'imposer, en frappant de sa royale

main le délinquant avec un fouet en cuir de rhinocéros (schambocks). La royauté est héréditaire; les fils du roi sont ses ambassadeurs et composent son conseil.

Après le roi, le principal personnage de la tribu est le prêtre; ses fonctions l'appellent à circoncire les enfants et à consacrer les troupeaux: cette consécration a pour but de détruire les enchantements au moyen desquels l'ennemi tenterait de les enlever.

Les Cafres se nourrissent principalement de chasse: rarement ils abattent leurs bestiaux; jamais ils ne mangent de poissons, dont leurs fleuves regorgent, car ils croient voir en eux des ancêtres. Le lait est leur boisson, ils se servent de quelques fruits et pastèques pour se rafraîchir, un grand besoin peut seul les forcer à boire de l'eau, dont ils n'usent même pas pour se laver. Longtemps avant l'arrivée des Européens ils connaissaient l'usage du tabac.

Leurs vêtements sont faits avec des peaux d'animaux sauvages; ceux des riches se composent d'un certain nombre de peaux de civettes, de chacals ou de chats sauvages; les têtes sont réunies par le haut et les queues pendent en forme de franges. Les intestins des animaux, l'écorce de plusieurs arbres et une espèce de jonc leur servent à fabriquer des fils très-solides. Un pagne en forme de T couvre le bas de leur corps. Quant aux femmes, elles sont revêtues de plusieurs jupes, se couvrent la poitrine, mais elles laissent leur abdomen à découvert. Le costume des pauvres consiste en une peau d'antilope. Ils tannent toutes ces peaux avec le jus de certaines plantes et surtout avec celui du *mesambrianthemum* (plante grasse de l'Afrique australe).

Des bracelets de cuivre et d'ivoire sont leurs ornements les plus précieux, leur nombre indique la dignité de celui qui les porte; aux membres de la

famille royale est réservé le droit d'en avoir plus de huit. Ils se font aussi des espèces de souliers avec du cuir de girafe et se servent d'éventails en plumes d'autruche ou en queues de renard.

Les Cafres construisent leurs maisons d'une autre manière que les Hottentots ; elles se composent d'une double haie circulaire et concentrique, en troncs de mimosas liés ensemble par des branches du même arbre. Celle de l'intérieur est crépie avec une bauge de terre argileuse et de bouse de vache. Un pieu de cette haie soutient le toit conique en jonc incliné sur le côté. Les portes étroites s'ouvrent vers l'est pour éviter les inconvénients des grands vents du nord-ouest. La famille habite l'enceinte intérieure, la première est la demeure des domestiques ainsi que des esclaves. Des ouvertures, ménagées entre le toit et la palissade extérieure, laissent circuler l'air dans la case et y entretiennent une fraîcheur agréable pendant l'été.

Lorsqu'un jeune homme veut s'établir, il achète une femme moyennant dix ou douze bœufs : de servante de ses parents, la pauvre fille devient celle de son mari. Un repas et des danses, telles sont les seules cérémonies du mariage. La femme aussitôt mariée doit se construire elle-même une maison, une étable, et se faire un jardin qu'elle cultive pendant que son mari chasse, trait ses vaches et surveille ses troupeaux. Dans la maison, il prépare les peaux et fabrique ses vêtements ainsi que ceux de sa femme. Lorsque son troupeau est suffisamment accru, il prend une autre femme, qui vit de la même manière que la première. Chaque fois qu'un troupeau peut être dédoublé, le Cafre prend une nouvelle femme : le nombre de ses femmes est le signe de sa richesse. Tantôt le Cafre habite avec l'une, tantôt [illegible] l'autre ; ce genre de vie

adoucit leur sort ; ne vivant pas toutes sous le même toit, elles ne sont point jalouses, et par conséquent pas trop malheureuses. Cependant cette polygamie dissout l'esprit de famille, le Cafre ne s'attache pas aux nombreux enfants que ses femmes lui donnent malgré leurs rudes travaux ; il les vendrait volontiers dans l'occasion.

Les Cafres possèdent aussi des esclaves achetés ou prisonniers de guerre ; ils ont sur eux droit de vie et de mort ; leur sort n'est pas trop misérable, il est même doux ; ils partagent, avec les femmes et les enfants de la maison, la culture des jardins et des champs de leurs maîtres.

Les armes des Cafres sont des javelots ou sagaies, et une espèce de massue appelée (*kiri*). Ils s'avancent au combat avec ordre et discipline rudimentaire. Ce peuple, appelé *boa gente* (bonne nation) par Vasco de Gama, a toutefois une coutume horrible qui se rapproche des anthropophages. Afin d'avoir une preuve de sa valeur, le guerrier coupe la partie de l'abdomen où se trouve l'ombilic de l'ennemi qu'il a tué et le rapporte dans sa tribu. Alors les possesseurs de ces trophées forment un cercle : au milieu se tient le prêtre, il allume un grand feu ; lorsqu'il a accompli certains rites mystérieux, chacun fait griller son morceau et le mange.

Ces mœurs sont celles de la plupart des tribus cafres, dont la plus considérable et la plus policée est la nation Betsuana.

Tel est le champ vaste et difficile où les missionnaires de la congrégation des Oblats de Marie et les sœurs de la Sainte famille de Bordeaux sèment et cultivent au prix de fatigues inouïes les germes de la civilisation chrétienne, et font connaître, estimer et bénir le nom de la France.

CHAPITRE IV.

MISSIONS DE LA CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE.

Les missions de la côte occidentale d'Afrique ne datent pas seulement du XIXe siècle ; les peuples noirs ont été depuis trois siècles l'objet de la sollicitude du Saint-Siége. En effet, depuis la découverte de ces contrées insalubres, un grand nombre d'établissements européens ont été fondés sur le littoral africain, et les gouvernements catholiques y ont envoyé des religieux, chargés du ministère pastoral auprès de leurs compatriotes en même temps que de l'évangélisation des noirs.

Les Arabes, les marins catalans et espagnols y avaient abordé bien avant les frères Vivaldi, Gênois qui mouillèrent dans la Gambie en 1228 ; mais il était réservé à la France de fonder les premiers établissements réguliers sur ces côtes. En 1364, sous Charles V, les hardis navigateurs de Dieppe vinrent faire la traite du poivre, ou *malaguette*, sur la côte de Guinée, et en 1383 ils jetaient les fondements des postes d'*el Mina* (*de la Mine*), devenu plus tard le chef-lieu des établissements hollandais, et du *Grand Sestré* sur les côtes d'Or et d'Ivoire. Aux Français divisés par les guerres civiles succédèrent les Portugais : ils profitèrent habilement de nos discordes pour s'emparer d'une grande partie du littoral africain, et surent persévérer dans leurs projets. Pendant trois cents ans ils en furent les maîtres. Les Hollandais, les Anglais et les Danois vinrent s'y établir successive-

ment ; ils enlevèrent aux Portugais une partie de leurs possessions. La traite des noirs était le grand mobile qui attirait les étrangers sur les côtes de Guinée.

En 1776, MM. Bertout et Déglicourt, missionnaires du Saint-Esprit, embarqués pour la Guyane, firent naufrage au cap Blanc et tombèrent entre les mains des Maures qui les vendirent aux Anglais maîtres du Sénégal. Pendant quelque temps, ils exercèrent leur zèle dans la colonie. Leur présence et leurs paroles réveillèrent le souvenir de la patrie endormi dans les cœurs des résidents. Bientôt de retour en France, ils fournirent à M. de Sartine, ministre de la marine, des renseignements précieux pour la reprise du Sénégal. M. de Vaudreuil en chassa les Anglais en 1777. Depuis lors la Société du Saint-Esprit a toujours été chargée de cette mission

L'établissement de la république noire de *Liberia*, fondée en 1833 par les États-Unis, sur la côte d'Ivoire, attira de nouveau l'attention des gouvernements européens vers l'Afrique occidentale. Alors, les évêques d'Amérique, se préoccupant de la situation des catholiques noirs émigrés à Liberia, sollicitèrent auprès du Saint-Siége l'érection de ces contrées en préfecture apostolique. En 1841, deux prêtres venus d'Amérique s'y installaient ; mais pour la remettre bientôt entre les mains des missionnaires de la congrégation française du Saint Cœur de Marie, en 1843. Le Saint-Siége venait d'ériger la côte occidentale d'Afrique en vicariat apostolique, et Mgr Barron, premier vicaire apostolique de cette mission, conduisit sept missionnaires au *cap des Palmes*, à Cape town, et revint en Europe. Un an après, cinq d'entre eux avaient succombé sous les étreintes de la fièvre : un autre était obligé de rentrer en France pour se rétablir, et le septième attendait au Gabon les ordres de ses supérieurs. C'était

M. Bessieux, futur vicaire apostolique de la mission.

En ce moment, le gouvernement de Juillet reprenait l'œuvre paralysée par la révolution de 1830. Il relevait les comptoirs français de la côte d'Afrique, et la colonie du Sénégal. Celle-ci servit de base aux nouvelles missions. Le Saint-Siége donna pour successeur à Mgr Barron M. Truffet, en 1844. Après la mort de ce dernier, Mgr Bessieux lui succéda, en 1848, en qualité de vicaire apostolique, évêque *in partibus* de Gallipoli Mgr Kobès, évêque *in partibus* de Modon, lui fut donné pour coadjuteur. Le premier fixa sa résidence à *Saint-Joseph de Benga*, près le Gabon, et le second à *Dakar;* puis à *Saint-Joseph de N'gazobil*, dans la Sénégambie.

Le vicariat apostolique s'étendait, il y a quelques années, depuis le 28° de latitude sud jusqu'au 17° de latitude nord, entre le 20° de longitude ouest et le 20° de longitude est de Paris, sur une longueur de 1,500 lieues de côtes. D'après les évaluations des missionnaires, ces contrées renferment *cinquante millions d'habitants au moins*. Cependant plusieurs parties en furent distraites depuis quelques années. La côte de Sierra-Leone et la république de Liberia furent érigées en vicariat apostolique confié, en 1858, à la nouvelle congrégation française des missions africaines de Lyon. Après la mort des premiers missionnaires de Sierra-Leone, les prêtres de la congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie la reprirent en 1863. Ensuite, le Saint-Siége érigea en vicariat apostolique tous les pays de la côte des Esclaves, comprenant le Dahomey et le Benin : il en chargea la congrégation des *missions africaines*.

La congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie occupe en outre la mission du Congo qu'elle vient d'ouvrir récemment.

Les sœurs françaises de *Saint-Joseph de Cluny*, de

l'*Immaculée Conception de Castres* et de la nouvelle congrégation de la *Propagation de la foi*, établie à Couzon, dans le département du Rhône, se sont associées aux travaux des missionnaires.

Quelques paroisses portugaises, sur les rives de la *Casamance*, en Sénégambie, chez les *Bissagos*, et dans le diocèse de Saint-Paul de Loanda, au *Congo*, sont les seuls points de ce vaste territoire qui ne sont pas compris dans la juridiction des vicariats apostoliques précités.

Le climat de la côte occidentale d'Afrique est très-insalubre; aussi les étrangers paient-ils un large tribut aux fièvres. Ainsi, dans l'espace des onze premières années, sur 75 missionnaires envoyés dans ces missions, 42 sont morts dans la force de l'âge, au commencement de leur apostolat ; les autres ont été obligés de revenir en France pour rétablir leur santé bien ébranlée. Aujourd'hui, le nombre de ceux qui ont succombé ne doit pas être éloigné de 80.

Les agents des gouvernements et les représentants des maisons de commerce, largement rétribués, bien logés, ont avec eux tout le confortable désirable pour contrebalancer ces causes pernicieuses. Mais le missionnaire! il est pauvre, lui; il vit de la vie du nègre, il endure toutes les privations; il partage avec ses ouailles les quelques aumônes que lui envoie l'œuvre de la propagation de la foi ; en outre, il a contre lui tous les soucis, toutes les inquiétudes, tous les dangers, toutes les tracasseries et toutes les persécutions auxquels il est livré sans défense. De plus, il est exposé au *poison des fétiches*, dont il ébranle l'empire et qui entre pour une bonne part dans les causes de ses maladies : c'est notre conviction.

Cependant l'expérience acquise et de meilleures installations les défendent mieux aujourd'hui contre l'in-

salubrité du climat. La mission des côtes occidentales d'Afrique se compose de la préfecture apostolique du Sénégal, des vicariats apostoliques de la Sénégambie et des deux Guinées, de ceux de Sierra-Leone, de la côte de Benin, et de la mission du Congo.

ARTICLE I.

Sénégambie ou Nigritie occidentale. — Saint-Esprit et Saint Cœur de Marie.

La *Sénégambie* est une vaste région de la côte occidentale de l'Afrique, comprenant les territoires arrosés par le *Sénégal* et la *Gambie*, entre le *Sahara* au nord, la *Guinée* au sud, le *Soudan* à l'est et l'*Océan* à l'ouest : elle s'étend entre les 10° et 18° de latitude nord, et les 7°30′ et 19°53′ de longitude ouest : de l'est à l'ouest, elle a 1,350 kilomètres de longueur et en mesure 900 du nord au sud, où le rio *Nunez* lui sert de limite.

La Sénégambie est au nord de la montagne *Kong*. Cette chaîne traverse l'Afrique de l'est à l'ouest ; elle s'incline fortement vers les contrées basses du nord et du sud et forme trois versants étagés de terrasses coupées par d'autres petites chaînes. Le versant septentrional renferme des contrées fertiles ; c'est la patrie des *Mandingas* (*Mandingues*) ; celui de l'ouest est rafraîchi par les brises de l'Océan : l'altitude de certains plateaux y refroidit considérablement la température. Karl Ritter prétend que cette région est la véritable patrie des Foulahs. Le versant méridional est terminé par les pays plats qui s'étendent à ses pieds jusqu'à la côte.

La Sénégambie se compose des États yolofs tels que ceux d'Ouâlo, Kagor, Baol, Syn, Yolof et Salum; des États peuls ou foulahs qui comprennent le Fouta-Toro,

le Bondu, le Fouta-Diallo, le Kasso et le Fouladu ; et des États mandingues où se trouvent le Kaarta, le Bambouk, le Teuda, le Oulli, le Yani, le Badibu, le Fouini, le Galam et le Ghialton-kadou. Les côtes de la Sénégambie sont basses et insalubres ; l'intérieur renferme de vastes déserts de sable. Son climat est très-chaud, il n'a que deux saisons : celle de la sécheresse et celle des pluies ; celle-ci commence en juillet et finit en octobre. La population de la Sénégambie est plus considérable qu'on ne l'avait cru : d'après les lettres des missionnaires, elle ne doit pas être moindre de douze millions d'habitants.

§ I. *Préfecture apostolique du Sénégal.*

La colonie française du Sénégal prend son nom du fleuve qui la traverse de l'est à l'ouest. Il prend sa source dans le Fouta-Diallon, au nord-est de Timbo, et vient se jeter dans l'Océan, après un parcours de 1800 kilomètres à travers le Fouta-Diallon, le Fouladoughou, le Kaarta, le Kasson, le Bambouck et le Galam.

A 200 lieues, le cours du Sénégal est interrompu par des cataractes de Felou, de 30 mètres de hauteur, dont les bancs de grès rongés par les eaux ont des formes variées et curieuses : 20 lieues plus haut se trouvent celles de Gowina.

1° Le Sénégal est une préfecture apostolique distincte du vicariat de la Sénégambie. Cette mission fut fondée en 1765, à la demande de Louis XVI, et confiée aux Révérends Pères Récollets. Quelque temps après, elle fut donnée à la congrégation du Saint-Esprit, chargée des colonies, et devenue la congrégation du Saint-Esprit et de l'Immaculé Cœur du Marie par sa réunion avec l'institut établi par M. Libermam, pour l'évangélisation des noirs.

Cette préfecture renferme trois établissements : celui de *Saint-Louis*, capitale de la colonie ; celui de *Gorée*, dans l'île de ce nom, près le *cap Vert*, et Bakel, dans le haut Sénégal.

1° *Saint-Louis*. — La ville de *Saint-Louis* (*N'dar*) est assise sur une île de l'embouchure du Sénégal. Cette île mesure 2,400 mètres du nord au sud et 200 de l'est à l'ouest : elle renferme à peu près 10,000 habitants noirs et mulâtres. Les Français s'y établirent en 1640. La barre du fleuve est dangereuse ; sa lame courte, brusque et rapide est la cause de nombreux accidents. C'est pour cela que le gouvernement français a transporté à *Dakar* son principal établissement. Ses rives sont couvertes d'une végétation luxuriante de palmiers et des plus belles variétés de la flore intertropicale. De l'embouchure à *Médine*, dernier poste français du haut Sénégal, se trouvent des escales où les Maures viennent vendre, d'avril à juillet, aux commerçants français, la gomme qu'ils tirent des belles forêts d'*acacias verek*, voisines du désert. Ses eaux renferment de nombreux crocodiles et des hippopotames ; ses bords sont fréquentés par les éléphants, les lions, les panthères et le boa python.

Saint-Louis possède une belle église, des écoles de filles, un ouvroir, un hôpital, une salle d'asile pour les petits enfants et un orphelinat, dirigés par les sœurs françaises de *Saint-Joseph de Cluny* que l'on retrouve dans toutes nos colonies. Ces établissements ont été fondés en 1822. En outre, les frères de la congrégation de Lamenais y dirigent une école de garçons. Cette ville est la résidence de cinq missionnaires. Aujourd'hui un pont unit Saint-Louis avec la terre ferme.

2° *Gorée* est un îlot de basalte de 2,000 mètres de circonférence, situé par 14°40′ de latitude et 19°45′

de longitude, allongé en face du cap Vert, non loin de l'embouchure de la Gambie ; il est séparé du continent par un canal de 3,000 mètres de largeur. Vue de la côte d'Afrique, la partie haute de la ville offre un coup d'œil très-pittoresque ; elle est bâtie sur un petit plateau de 100 mètres d'élévation, soutenu par des colonnes de basalte. *Gorée* manque d'eau potable ; il est nécessaire d'aller s'en approvisionner à la presqu'île du *cap Vert*. Les maisons ont toutes des terrasses comme celles des villes orientales.

Elle fut découverte au xve siècle par les Portugais, mais en 1670, elle appartenait déjà à la France, et en 1785, elle était le chef-lieu de nos établissements du Sénégal.

Sa population de 3,000 âmes est composée aussi de nègres et de mulâtres pour la plupart mahométans. Ils obéissent aveuglément à leurs marabouts. Les sœurs françaises de Saint-Joseph de Cluny et les frères de Lamenais y ont des établissements semblables à ceux de Saint-Louis.

3° Bakel est un comptoir fortifié pour la traite des gommes au delà de *Podor*, sur les bords du Sénégal, dans le Galam, à 180 lieues de Saint-Louis. Il a été construit en 1819 : cet endroit est peut-être le plus malsain du fleuve. Une petite garnison française retranchée dans un fort y veille sur les intérêts de la France, un missionnaire y résidait, en ce moment cette station est abandonnée.

La préfecture apostolique du Sénégal est actuellement administrée par le R. P. Duret, qui vient d'être nommé vicaire apostolique de la Sénégambie, en remplacement de Mgr Kobès, décédé l'année dernière.

§ II. *Vicariat apostolique de la Sénégambie.*

Les principales villes de la Sénégambie sont : *Bathurst*, le fort *Saint-James*, *Bamboun* chez les *Mandingues*, *Timbo* et *Geba* dans le pays des *Foulahs*, et les établissements de la mission sont : *Dakar*, *Saint-Joseph* de *N'gazobil*, *Joal*, *Rufisque*, *Saint-Benoist* et *Sainte-Marie de Buthurst*.

1° *Dakar* (*N'dakaron*). Cette ville est située sur les bords de la mer, à la pointe du cap Vert, à deux lieues de *Gorée*, dans le pays des Yolofs. Les missionnaires vinrent s'y établir en 1845. A cette époque, la presqu'île du cap Vert n'était peuplée que par quelques petits villages misérables de noirs. En 1857, la France en prit possession ; dès lors Dakar devint prospère. La salubrité de son climat, sa rade sûre y attirent les navires de toute nation.

De nombreux commerçants européens vinrent s'y fixer, et plus tard la compagnie française des Messageries impériales en fit une escale pour ses paquebots de la ligne du Brésil. Afin d'abriter complétement sa rade, une jetée fut construite, et *Dakar* devint une ville européenne. Elle fut le chef-lieu de la mission et la résidence de Mgr *Kobès*, coadjuteur du vicaire apostolique, jusqu'en 1863. En cette année, les principaux établissements de la mission furent transportés à Saint-Joseph. Cependant *Dakar* resta le siége de la procure : trois missionnaires et quelques frères chargés des écoles de garçons y résident : six sœurs de la congrégation française de l'Immaculée Conception, dont la maison-mère est à Castres, y dirigent une école de filles fréquentée par plus de cent enfants, ainsi qu'un petit hôpital. En outre, un asile, un ouvroir et un catéchuménat y sont dirigés avec succès par huit sœurs

noires appartenant à la congrégation indigène du Saint-Cœur de Marie fondée par Mgr Kobès.

2° *Saint-Joseph de N'gasobil.* Les œuvres de la mission se développant chaque jour, Mgr Kobès chercha un endroit favorable pour y construire un établissement agricole ; il le trouva dans le pays *N'yanning*, à une lieue de Joal. Il y fit faire des plantations, surtout de cotonnier, pour l'entretien de la mission et pour apprendre la culture aux noirs. En 1863, les principaux établissements de la mission y furent transportés. Sur cet emplacement désert s'éleva un beau village auprès duquel d'autres ne tardèrent pas à se grouper. Cet établissement est placé sur une hauteur d'où la vue se repose d'un côté sur le village et la mer, de l'autre sur les forêts immenses de l'intérieur.

Il a l'avantage d'avoir dans son voisinage les deux sources les plus pures de la contrée : celles de la Biche et des Éléphants qui ne tarissent jamais, ainsi que la *Fasna*, rivière assez forte qui descend vers les déserts de l'intérieur.

Cet établissement se divise en trois catégories principales :

1° Le séminaire, où l'on instruit les enfants et les jeunes gens les plus intelligents et les mieux disposés pour en faire un clergé indigène ;

2° L'école d'agriculture et les écoles d'instruction primaire ;

3° Une école d'arts et métiers où les enfants apprennent différents états. On y voit neuf ateliers ; les frères leur enseignent la cordonnerie, la sellerie, la menuiserie, ainsi que les états de charpentier, de tailleur, de mécanicien, de forgeron, de maçon et d'imprimeur. De nombreux enfants et jeunes gens y reçoivent ces différents degrés d'instruction qui com-

mencent à produire leurs fruits de civilisation dans toute la contrée.

En 1870, le séminaire contenait vingt-sept élèves en théologie et quelques frères noirs pour le service de la mission ; il a déjà produit cinq prêtres noirs. Cette œuvre est la plus importante de toutes : la côte d'Afrique a dévoré en peu d'années presque tous ses premiers missionnaires ; il fallait donc greffer le sacerdoce catholique dans le sang de la population, afin que a perpétuité de l'Église y fût assurée contre les influences du climat et les vicissitudes politiques. Après bien des épreuves, cette œuvre des œuvres a réussi. Comme les missionnaires français, les sœurs qui se sont associées à leurs pénibles travaux ont payé un large tribut à la fièvre; il fallait donc également former, avec les jeunes noires les plus pieuses, des institutrices indigènes. Alors Mgr Kobès fonda la congrégation du Saint-Cœur de Marie dont la maison-mère est à Saint-Joseph. Elle a déjà plus de vingt professes, occupées dans les différents centres de la mission, au moins dix novices et plusieurs postulantes. En accordant ses bénédictions à ces différentes œuvres, Dieu semble, en ce moment, tendre sa main miséricordieuse vers les peuples africains, pour les relever par le christianisme de l'état de dégradation dans lequel ils sont tombés.

Avec des écoles, il faut des livres ; les missionnaires se sont mis à l'œuvre, ils ont fait venir de France une imprimerie. Outre des livres français, ils ont publié des ouvrages dans les différents dialectes de la côte occidentale d'Afrique : en *yolof*, *sérère*, *sarakoulet*, *noué*, *toucouleur*, *mandingue*, *aboule*, *benga* *m'pongué* et en *boulou*.

Mgr *Kobès* vient de publier une grammaire yolof: elle est le résultat de nombreuses années passées à interroger jour et nuit les noirs ; à comparer et à

corriger le résultat de ces patientes et laborieuses investigations. Il en est de même pour la grammaire *sérère* que publie en ce moment le père Lamoise ; elle est le fruit de vingt années d'études.

Cinq prêtres et six frères français dirigent cet établissement ; ses commencements furent traversés par des épreuves bien grandes. Pendant neuf années consécutives, les sauterelles dévorèrent les récoltes de coton. Plusieurs fois aussi des tribus des environs, surtout celle des *Tiedos*, complotèrent la destruction de Saint-Joseph.

3° *Joal*. — Grand village très-peuplé, situé sur la grève de l'Océan, à 15 lieues au sud-est de Gorée et à 4 kilomètres au sud de Saint-Joseph. Il est la résidence d'un missionnaire, un frère y tient une école de garçons, et quatre sœurs y dirigent une école de filles, à laquelle elles ont annexé un nombreux ouvroir. *Joal* est entouré de bancs d'huîtres excellentes qui sont l'objet d'un commerce important avec Gorée. Ses environs sont couverts de magnifiques forêts de *nede* ou (*parkia Africana*), arbre élevé, aux branches horizontales; de *Cail Cedra* (*khaya senégalensis*), acajou du Sénégal, qui s'élance jusqu'à 120 pieds dans les airs. Le bois de ces deux arbres est employé dans la construction : les noirs se servent du deuxième pour faire des meubles. Il peut donc être employé avec succès dans l'ébénisterie.

La population de Joal est un mélange de *Yolofs* et de *Sérères*, on y parle les langues de ces deux nations, totalement différentes l'une de l'autre. Joal fut un comptoir portugais et un village chrétien, on ne retrouve aucune trace du passage des prêtres de cette nation. En 1636, les pères capucins français Alexis de Saint-Lo et Repouard vinrent visiter les chrétientés de Joal, Rufisque, Portudal et du Cayor. Après quelques succès, ils retournèrent en France en 1638.

4° *Saint-Benoît* est un grand village de noirs à une lieue au nord de Saint-Joseph ; il en est comme la succursale; trois sœurs indigènes ont soin des malades, veillent à l'instruction religieuse des habitants et font l'éducation des enfants;

5° *Rufisque* est un ancien comptoir portugais à 6 lieues au sud de Dakar. La mission s'y établit en 1860, mais elle l'abandonna en 1865. L'importance commerciale de *Rufisque* ayant augmenté, les missionnaires y revinrent en 1867. Aujourd'hui, ce village compte 300 chrétiens ; ils ont bâti eux-mêmes leur église ;

6° *Sainte-Marie de Gambie* (*Bathurst*). Cette ville est une colonie anglaise enclavée au milieu des possessions françaises. *Sainte-Marie* est une île située à une journée de navigation de Joal, dans l'embouchure de la *Gambie*. La *Gambie* (*Ba-Diman*) est un fleuve qui prend sa source par 10° 36′ de latitude nord et 13° 38′ de longitude, dans le *Fouta-Diallon*, près de la ville de Timbo et de la source du *Comba*, ou Rio Grande, au pied d'une montagne dont le versant oriental donne naissance à la *Falémé* et au *Sénégal*. Elle traverse d'abord d'immenses prairies et vient se heurter bientôt contre une chaîne de montagnes dont elle côtoie les pentes, en remontant jusqu'à la hauteur de sa source. En cet endroit, une nouvelle muraille la force à se diriger du 11° au 13° 23′ 40″ de latitude nord, d'où elle court vers l'Océan dans lequel elle se jette par plusieurs embouchures, entre les caps Rouge et Sainte-Marie. Elle traverse donc le *Fouta*, le *Bondou*, le désert de *Tenda*, les États d'*Oulli*, du *Saloum*, de *Bradibou* et de *Barra*. Ses bords sont peuplés aussi par tous les animaux féroces et les grands pachydermes de cette zone. Parmi les végétaux qui les ombragent, nous citerons : le baobab, le palmier, le dattier, l'oranger et le *chi* ou arbre à beurre.

Sainte-Marie annihile le petit comptoir français d'*Albreda*, situé à 8 lieues dans le fleuve, près le grand village de *Gulfré*. Son emplacement est malsain. Elle renferme un grand nombre de chrétiens; c'est pourquoi les œuvres de la mission y sont considérables. Elle est la résidence de trois missionnaires ; deux frères y tiennent des écoles pour les garçons et quatre sœurs de l'*Immaculée-Conception* de Castres dirigent une école de 80 filles et un hôpital que les Anglais protestants n'ont pas craint de leur confier. L'île de Sainte-Marie renferme 5,000 habitants.

Comme on peut le voir, *Saint-Joseph* est au centre et à portée de la plupart des missions. Des villages chrétiens, tels que : *Saint-Michel*, *Saint-Gabriel*, *Fadiouh*, *Dakane* et autres moins importants se sont élevés entre les principales localités. Chaque jour de nouvelles conversions en augmentent le nombre ; on peut prévoir le moment où des chrétientés florissantes s'élèveront dans les royaumes idolâtres de la Sénégambie.

La mission contient 5,000 chrétiens au moins ; 12 prêtres français, 5 prêtres indigènes, 12 frères français, à peu près autant de frères noirs, 12 sœurs françaises et 32 religieuses noires. Elle possède 12 églises, sans compter celles de Saint-Louis et de Gorée, ainsi que les chapelles où le missionnaire s'arrête pendant ses courses apostoliques pour remplir les fonctions de son ministère.

§ III. *Peuples de la Sénégambie.*

Faisons connaître maintenant les peuples noirs que nos missionnaires évangélisent. Les uns sont mahométants et les autres idolâtres fétichistes. On trouve souvent les deux cultes dans le même royaume. Quatre

nations morcelées et une foule de petits royaumes se partagent la Sénégambie : les *Yolofs*, les *Mandingues*, les *Foulahs*, les *Sérères*.

1° Les *Yolofs*. Leur territoire s'étend sur les bords de l'Océan, entre le Sénégal et la Gambie, dans les régions appelées Vallo, Cayor et Yolof. C'est la nation la plus belle et la plus noire de toute l'Afrique. Les *Yolofs* sont d'un caractère doux, sociable et enjoué ; ils ont les traits fins de l'Européen, mais ils se rattachent aux nègres par leurs lèvres assez épaisses. Quelques-uns d'entre eux atteignent la taille de 6 pieds. Longtemps ils restèrent sous la domination du roi de *Cayor*, État de l'intérieur, mais ils en ont secoué le joug et sont restés indépendants sous le protectorat de la France. Leur roi principal habite Gorée. Ils sont en relation avec les Européens depuis le xve siècle. Leur pays, comme toute la côte d'Afrique, est divisé en un grand nombre de petits États gouvernés par des rois suzerains appelés *Dançel*, roi principal. Leur régime gouvernemental est une espèce de féodalité sauvage.

Le Yolof est voleur, cupide et paresseux ; il vole aussi bien ses compatriotes que les étrangers ; pour cela, il se sert avec beaucoup d'habileté de ses pieds, avec lesquels il ramasse les objets qu'on lui a confiés et qu'il laisse tomber à terre. Sa cupidité est si grande qu'elle le conduit jusqu'à vendre son père et ses enfants. Il ne cultive que ce qui lui est absolument nécessaire pour vivre misérablement. Comme tous les noirs, il aime beaucoup à danser et à s'amuser. Aussi, quand les récoltes viennent à manquer, les Yolofs tombent dans la plus grande des misères ; à ce point, qu'ils se vendent eux-mêmes afin de ne point mourir de faim. Leur paresse et leur indolence les font vivre dans une grande pauvreté ; ils ne possèdent que quelques bestiaux ; les plus riches en ont une quarantaine,

deux ou trois chevaux et le même nombre d'esclaves. C'est une grande exception lorsqu'ils peuvent amasser plus de 60 fr. en or.

Les rois *yolofs* sont absolus; ils règnent par la terreur; l'esclavage est le plus grand et le plus ordinaire des châtiments qu'ils infligent à leurs sujets, pour la moindre infraction à leurs volontés. Au temps de la traite, c'était une de leurs ressources; ils faisaient en outre enlever pendant la nuit les habitants de certains villages pour les vendre aux blancs. Par ce moyen, ils se procuraient de l'eau-de-vie (sangara), dont ils sont avides.

Dans certains États, la royauté est héréditaire; dans d'autres, elle est élective. L'hérédité se retrouve surtout chez les mahométans; et, selon les prescriptions du Coran, le frère succède au frère, et le fils du défunt n'obtiendra la couronne de son père qu'après la mort de son oncle. Dans quelques États, c'est le premier neveu par les sœurs qui héritera du royaume. Cette voie leur paraît la plus sûre pour l'authenticité de la race royale.

Dans les États électifs, trois ou quatre des principaux tributaires nomment le roi en se réservant le droit de le déposer s'il manque à ses promesses. Cet usage est la source d'une infinité de guerres civiles; le déposé veut toujours reprendre possessi. de son trône.

On retrouve parmi les Yolofs et la plupart des noirs les épreuves barbares du fer rouge et de l'eau bouillante.

Ils font la guerre pour le moindre prétexte; leurs armées se composent de cavalerie et d'infanterie; les armes de la première sont la sagaie, javeline longue, quelques javelots plus courts, un cimeterre et un grand couteau maure d'une quarantaine de centimètres

de longueur. L'infanterie est armée d'une sagaie, d'un cimeterre, d'un arc et d'un carquois contenant une soixantaine de flèches empoisonnées. Ils vont au combat sans ordre et sans discipline, conduits par leurs *guiriots* ou ménestrels qui battent du tambour. Ordinairement, ils tuent le moins possible d'ennemis, afin d'avoir beaucoup d'esclaves à vendre.

2° Les *Mandingues* ou Malinkies. La plus nombreuse des nations des rives de la Gambie est celle des Mandingos qui vient de la contrée de l'intérieur appelée *Mandinga*. Ils habitent les deux rives de la Gambie et se mêlent à tous les autres peuples noirs. On les rencontre jusque dans le Dahomay, où ils ont monopolisé entre leurs mains le monstrueux sacerdoce des serpents, sous le nom de féticheurs. Ils sont vifs, enjoués, querelleurs, humains, hospitaliers; leur industrie et l'énergie de leur caractère les met au-dessus de tous les peuples noirs. Ils sont mahométans fanatiques et s'abstiennent en général de boissons enivrantes. Leurs marabouts sont en même temps commerçants; ils ont une très-grande influence. Bien que faisant le négoce, les *Mandingos* ne négligent pas la culture; ils cultivent leurs terres avec soin et élèvent des troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres. C'est le peuple le plus instruit de cette partie de l'Afrique. La couleur des Mandingos est noire jaunâtre; ils sont donc bien différents de leurs voisins, les Yolofs, qui sont d'un beau noir ébène, et des Foulahs, dont la peau est rouge jaunâtre. Ils ressemblent plus aux noirs de l'Inde qu'à ceux de l'Afrique. Leurs traits sont réguliers, mais moins beaux que ceux des Yolofs, et leurs cheveux sont tout à fait laineux. Les habitants du Diallonkadou, pays à l'est du Mandinga, ceux du cap *Vert* et de *Sierra-Léone* appartiennent probablement à la même souche.

Les femmes mandingues n'ont d'autre occupation que les soins du ménage ; elles ont le caractère gai et des manières pleines d'aisance. Rarement on trouve parmi elles des exemples d'inconduite. Le soin du riz et de la volaille leur est abandonné ; elles ont le privilége d'en vendre le superflu à leur profit, sans en rendre aucun compte du prix à leurs maris. Les Mandingues se font gloire d'avoir un grand nombre d'esclaves, signe de leur richesse ; mais leur sort est très-doux ; les femmes portent de nombreux colliers d'ambre, de corail et d'argent. La plupart sont nés dans les familles. Les rois de leurs petits États féodaux ont en toute propriété les palmiers et les *siboas*, herbages. On ne peut en couper sans leur permission.

Leur habillement, ainsi que celui des autres nations de la Sénégambie, est très-simple : il consiste en un simple pagne ; les riches y ajoutent une chemise de coton très-courte à larges manches. Les femmes n'ont d'autre vêtement qu'un pagne ; elles ne se couvrent le haut du corps que lorsque le froid les y contraint. Elles se font avec leurs cheveux des coiffures très-hautes qu'elles enroulent de colliers de corail et autres bijoux faux, mais brillants. Les hommes garnissent les leurs avec des *grisgris* et ornements semblables ; ils ont des pendants d'oreilles en étain, en argent ou en cuivre. Du reste, le noir a un penchant prononcé pour tout ce qui est voyant et bruyant. Les esclaves doivent avoir les cheveux courts ; les chaussures leur sont interdites ; les nobles seuls portent des sandales de cuir.

Les noirs n'ont pour boisson que de l'eau, du vin de palmier et une espèce de bière fabriquée avec des graines. Mais leur passion pour l'eau-de-vie est si grande qu'ils vendent jusqu'à leur famille pour s'en procurer. Ils se nourrissent de grains cuits à l'eau ou

au lait, et principalement de maïs vert rôti sur des charbons ardents. Comme les Turcs, ils font une espèce de *pilau* avec du riz. Depuis que les Européens habitent le littoral, les négresses ont appris à faire du pain.

Lorsqu'un noir veut s'établir, il demande aux parents la fille qu'il veut épouser ; si la proposition est agréée, il leur confie la dot avec laquelle il achète sa femme. Cette dot consiste en cinq veaux au plus ; elle reste entre les mains des parents qui la conservent, car, dans le cas de la mort de son mari, la femme s'en sert pour trouver un second époux ; l'usage oblige les veuves à acheter un homme lorsqu'elles veulent se remarier.

Le jeune marié doit enlever sa femme ; dès qu'il l'a conduite dans sa case, il lui ordonne immédiatement de vaquer aux soins du ménage. Le noir peut avoir autant de femmes que ses moyens lui permettent d'en nourrir ; mais la première qu'il a prise est son épouse légitime. Jamais elles ne mangent avec leurs maris ; elles les servent, elles vaquent aux travaux du ménage et de la culture pendant qu'ils vivent dans l'oisiveté. La femme est esclave ; c'est ce que l'on retrouve chez les peuples non chrétiens de tous les pays.

Toutes les cérémonies et les fêtes sont célébrées par un repas et un bal (*folgar*) ; il en est de même des inhumations ; ils pleurent leurs morts en mangeant et surtout en buvant de l'eau-de-vie et en dansant. La danse est pour ainsi dire un état chronique des noirs; ils dansent le jour, ils dansent une partie de la nuit au son criard des flûtes de roseaux et de tambours ou du *tongtong*, variété de tambour que l'on bat dans les occasions extraordinaires. L'*blamba* est le tambour royal de grande dimension ; les *guiriots* ont le privilége de le porter ; ils marchent au combat devant le

roi en faisant retentir cet instrument. Ces bardes noirs touchent aussi d'un autre instrument appelé *balafo ;* il s'entend de très-loin.

Le roi ne rend pas de visite importante sans être accompagné de sa musique et de son guiriot, qui remplit à la cour le rôle de bouffon. Les guiriots sont méprisés par les noirs qui les regardent comme des saltimbanques et des sorciers en relation avec le démon.

Les noirs de la côte se livrent à la pêche, les autres chassent ; ils sont excellents tireurs : il est rare qu'ils manquent le gibier.

Il n'y a parmi eux que les états nécessaires à la vie ; tels que ceux de forgeron, tisserand, potier et fabricant de *gris-gris* ou corroyeurs. Les femmes tissent les étoffes de coton et les teignent en noir et en bleu ; car l'indigo pousse naturellement dans toute la zone équatoriale de l'Afrique. Elles savent aussi leur donner une blancheur éclatante ; leur industrie ne va pas plus loin.

Les objets les plus usuels sont les nattes ; en effet, le nègre passe presque toute sa vie sur sa natte, et dans certaines localités, elles tiennent lieu de monnaie courante.

Ils donnent à leur village la forme ronde, et les entourent d'une ou deux haies de roseaux pour arrêter les bêtes féroces. Leurs maisons (*krombets*) ont la même forme et sont construites en briques faites avec une argile rougeâtre qui compose le sol d'une partie de l'*Afrique*. Les maisons *mandingues* sont très-rapprochées l'une de l'autre ; aussi, dans le cas d'incendie, le village entier est-il rapidement consumé. Leur ameublement consiste en un coffre, une natte tendue sur des pieux élevés pour leur servir de lit, une ou deux jattes, quelques calebasses et plats de bois, un panier, deux ou trois mor-

tiers de bois pour broyer le riz, ainsi que le maïs. Les nobles se tiennent sur une estrade recouverte de nattes.

Les rois, maîtres absolus du pays, assignent à chaque famille la part de terre nécessaire à sa subsistance; mais la paresse des noirs est telle, que rarement les récoltes peuvent leur suffire pour toute l'année; ils vivent alors misérablement de racines et de pistaches ou arachides, *mendubim*.

Une partie des Mandingues est mahométane, elle suit alors imparfaitement les prescriptions du Coran et obéit avec soumission aux marabouts qui le lui expliquent et font l'école aux enfants. La religion des autres est un fétichisme grossier, dont le fond est toujours le culte du serpent; aussi leur superstition est-elle extrême. Ils observent les entrailles des animaux, croient aux sortiléges, et, pour éloigner les mauvais sort, ils se couvrent de talismans et d'amulettes achetés à grand prix à leurs sorciers et aux marabouts. Chaque *gris-gris* a sa vertu particulière, il y en a pour la réalisation de tous les désirs et l'éloignement de tous les dangers.

Ce que nous disons des usages et de la religion des noirs de la Sénégambie s'applique en général à tous les peuples nègres.

3° Les *Sérères*. Ce peuple noir forme le royaume populeux de *Sin*, dont le centre est situé à 40 journées à l'est du Sénégal et de la Gambie. C'est à cette distance de la mer qu'habite leur roi. Les *Sérères* viennent sur la côte et ils forment une partie de la population du cap Vert, depuis le cap *Naze* jusqu'au *Salum*. Les Sérères sont moins bien faits que les Yolofs et les Mandingues; leur type se rapproche davantage de celui du nègre proprement dit. Ils ont les mœurs simples, sont hospitaliers, laborieux; leur caractère

est bon, sensible et enjoué, mais vindicatif. Ils cultivent leurs terres avec soin et gardent leurs troupeaux. On retrouve parmi eux les mêmes industries que chez leurs voisins, cependant leurs langues diffèrent totalement. Les Sérères adorent les serpents ; ils les nourrissent et les traitent avec soin ; aussi la contrée et les cases en sont tellement infestées qu'on finit par les regarder comme des animaux domestiques ; il n'est pas rare de trouver sa case occupée par un serpent de taille respectable, il faut alors l'en déloger ou attendre que ce dieu daigne évacuer votre domicile. On lui érige des sanctuaires, on le nourrit de sang de poulet, on lui offre du lait et des liqueurs, souvent on lui immole des bœufs. Le principal de ces temples est celui de *Massanalé*. Il est composé de vastes enceintes renfermant des bosquets d'arbres sacrés et entourées de haies élevées. Le serpent *Adhoula-Dhajanor* est souverain absolu, et celui qui oserait dérober quelque offrande déposée dans son sanctuaire *aurait la tête retournée avant de rentrer chez lui !*

Le chef de la hiérarchie de ces divinités venimeuses s'appelle : *Maman Guethie*. Il apparaît pendant la nuit à ses adorateurs sous toute espèce de formes, voire même sous l'*habit des missionnaires*. Il est le protecteur du droit et de la justice et le vengeur des crimes. Les coupables sont voués à sa colère, et ne peuvent racheter leur vie qu'au prix des plus grands sacrifices. Son grand-prêtre, appelé *Othur*, est chargé de toutes ces fonctions très-lucratives.

Ils croient encore à l'existence de génies semblables aux vampires. Ces génies (onakys) prennent la forme humaine pour se repaître du principe vital de l'homme. Malheur à celui qui est soupçonné d'être onaky : on le poursuivra comme une bête féroce jusqu'à ce qu'on l'ait tué.

Les Sérères croient à la métempsycose : ils sont convaincus qu'après leur mort, ils naissent à nouveau dans d'autres pays. Un noir peut revivre blanc, et un blanc renaître noir. C'est probablement à cause de cette croyance qu'ils ont un grand respect pour les morts. On enterre les défunts dans leurs cases ; on en coupe les colonnes à moitié. Près de la côte, on la couvre de coquillages, et de terre dans l'intérieur. Un arc et des flèches, placés à la pointe du toit, indiquent la sépulture des hommes ; un mortier avec un pilon fait reconnaître celle des femmes ; ces tombeaux forment de vraies nécropoles plus considérables que les villages des vivants.

4° Les *Foulahs*. Ce peuple est divisé en un certain nombre de tribus répandues entre le 4° de latitude nord et le fleuve Sénégal, dans la *Sénégambie*, le *Bondou* et le *Bambouck*, etc. Ils forment plusieurs États dans l'intérieur de l'Afrique. A l'est de la Sénégambie, s'élève une chaîne de montagnes dont les plateaux des versants de l'ouest forment le *Fouta Diallo ou Jallo*. Non loin des sources du Rio Grande, se trouve leur capitale, la ville de Timbo, qui contient 9,000 habitants ; elle est la résidence de leur souverain *allemany*. Le *Fouta-Diallo* est composé de plateaux rocailleux et de pâturages où les Foulahs élèvent de nombreux troupeaux de bœufs, de chevaux, de chèvres, animaux presque inconnus dans une partie des territoires nègres. Un de leurs principaux royaumes est le *Sirat* ; il s'étend sur une partie des contrées arrosées par le Sénégal, depuis le *Galam* jusqu'au fort de *Podhor* et au lac de *Cayor*. Les habitants de ce royaume sont connus sous le nom de Peules, Poules ou *Toucouleurs*. Les *Foulahs* sont en général de beaux hommes, robustes et courageux. Leur activité d'esprit, leur prudence et leur réserve en

font d'excellents commerçants. Ils viennent trafiquer jusque sur les bords du golfe de Guinée. Leurs femmes sont belles, enjouées et indolentes.

On trouve parmi eux différentes nuances, depuis le noir jusqu'au jaune ; ils ressemblent du reste beaucoup aux Arabes. Chez les uns, la peau est couleur de rouille; chez les autres, surtout chez les *Fellatahs* du *Borgho* et du Quorra (Niger), elle ne diffère pas beaucoup de celle des nègres, tandis que certaines hordes ont une ressemblance frappante par les traits du visage et la couleur de la peau avec les Hottentots du Cap. On serait porté à croire que les Foulahs forment la transition entre les Arabes et les nègres de l'Afrique centrale, et de les attribuer à la race *berbère*. Ils ont les cheveux longs et moins laineux que ceux des nègres, certaines de leurs tribus tressent des nattes qu'ils attachent sous leur menton comme une jugulaire.

La ligne de démarcation qui les sépare de toutes les nations qui les entourent n'est probablement pas aussi profonde qu'on l'a cru jusqu'ici. Lorsqu'on connaîtra plus à fond ces peuples, bien des problèmes d'anthropologie se trouveront résolus et bien des systèmes détruits.

Un grand nombre de Foulahs vit à l'état nomade. Peuple pasteur, ils conduisent leurs troupeaux dans les pâturages des pays voisins où ils s'arrêtent avec la permission du roi. Eux seuls fabriquent du beurre avec lequel ils font des échanges avantageux.

Lorsqu'ils sont établis sur un territoire étranger, à la moindre vexation, ils n'hésitent pas à détruire leurs villes et à se transporter dans une autre contrée. Cela leur est d'autant plus facile qu'ils ne tiennent pas beaucoup à la propriété du sol et ne cultivent que les choses absolument nécessaires à la vie. Le tabac, le

coton, le maïs, le riz et autres grains sont les produits de leurs plantations. Leur frugalité et leur sobriété leur permettent de vivre dans l'abondance ; aussi leurs récoltes dépassent-elles ordinairement leurs besoins. C'est pourquoi ils vendent leur superflu aux autres noirs, dont ils sont les pourvoyeurs.

Ils sont hospitaliers et charitables pour leurs compatriotes ; l'un d'eux tombe-t-il en esclavage, ils se cotisent entre eux pour le racheter. Ils ont un grand soin de leurs infirmes et des vieillards.

Ils ne se servent que de vêtements de coton blanc fabriqués chez eux, c'est la marque distinctive de leur nationalité. Les femmes les entretiennent dans une grande propreté ; c'est une de leurs qualités ; on la reconnaît à l'inspection de leurs maisons. Celles-ci sont toujours espacées suffisamment pour éviter les incendies considérables ; les rues de leurs villages sont bien ouvertes et alignées, cela ne se trouve pas chez les autres noirs.

Une partie des Foulahs est mahométane, l'autre est païenne et livrée à toutes les superstitions de l'Afrique. Outre leur langue propre, ils parlent l'arabe ; cette langue est enseignée par les marabouts dans les mosquées et dans les écoles.

A côté des Foulahs et plus au centre de l'Afrique, vit un peuple moderne qui est certainement un rameau de la même souche, nous voulons parler des *Fellatahs*.

D'abord tribus errantes, à travers les forêts du Melli, elles se répandirent insensiblement dans le *Soudan*, où quelques-unes se soumirent au mahométisme, dont elles devinrent des appuis fanatiques. La vie pastorale leur permit de se multiplier invisiblement au milieu des autres peuples qui les méprisaient. Mais bientôt un de leurs cheik, *Othman*, plus connu sous le nom

de Dandofio, persuada à ses compatriotes qu'il était un prophète. Il sortit des forêts de *Tadela* ou d'*Ader*, appela tous les *Fellatahs* autour de lui, et bâtit une ville dans le Guber. Repoussé par le peuple de cette province, il retourna dans le pays d'où il était venu, où il fonda la ville de *Socatou*. Les *Fellatahs* formèrent ainsi un corps de nation. C'est lui qui leur imposa des vêtements blancs, symboles de la pureté des vrais croyants. Sous sa conduite, ils firent la conquête des pays de *Kano*, *Guber*, d'*Haüsa*, de *Cubbe* et d'*Youri*, et soumirent une partie du *Niffé*, du *Bornou*, *Yariba* et du *Borghou*.

Dandofio mourut en 1816 de folie religieuse.

ARTICLE IV.

Les deux Guinées.

§ I. *Peuples des deux Guinées.*

La Guinée, ou Nigritie centrale, d'après Balbi, est une zone qui s'étend sur les bords de l'océan Atlantique depuis le 10° de latitude nord jusqu'au 17° de latitude sud. Elle est bornée au nord par la Sénégambie, à l'est par l'Afrique centrale, et par la Cafrerie au sud. On la divise en Guinée septentrionale et en Guinée méridionale ou Congo. Elle se compose d'une grande quantité de petits États indépendants et barbares, tels que le *Sangaran*, le *Bonzé*, le *Kanhan*, l'*Ouassalo*, le *Banan*, le *Bambarra*, le pays des *Dirimans*, les États de *Massina*, de *Tombouctou*, de *Borgou*, de *Yaouri*, de *Niffé* ou *Tappa*, de *Yoruba*, de *Founda*, de *Benin* ou *Adou*, de *Dahomey*, d'*Achanti*, de *Qua*, de *Kong*, de *Melli*, de *Mosi*, *Fobi*, *Calama*, *Dagomba*, de *Fellatah*, le *Bornou*, le *Baghermeh* et *Moba* sur le lac *Tchad*. Les plus connus sont échelonnés sur les bords

du golfe de Guinée. Autrefois presque tout le littoral africain appartenait au Portugal. Aujourd'hui on n'y rencontre que quelques comptoirs anglais, français, espagnols, portugais, belges, danois, hollandais et américains. Leur importance a considérablement diminué depuis l'abolition de la traite. Ce mélange de *factoreries* appartenant à ces différentes nations ne peut plus être qu'une source de conflits et un obstacle sérieux à la civilisation de ces contrées. Il serait à désirer, pour le bien des nègres et des Européens, que les gouvernements intéressés s'entendissent pour coloniser des parties bien déterminées de cette côte. Tous y trouveraient intérêt et profit. D'après M. d'Avezac, la *Guinée* proprement dite ne doit commencer qu'au cap des Palmes, pour finir à l'extrémité de la baie de Biafra, elle ne se compose que de la zone étroite de cette partie du littoral.

Au dessus de *Sierra-Léone*, elle se subdivise en six côtes : celles de *Malaguette* ou du Poivre; d'*Ivoire*, où se trouve la république de Liberia ; la *côte d'Or*, entre le cap des Trois Pointes et le cap Saint-Paul, elle contient le royaume d'*Achanti* ; vient ensuite la *côte des Esclaves*, qui s'étend sur un arc de cercle de 115 lieues de longueur, du cap Saint-Paul au cap Formose ; elle est encore appelée côte de *Benin*, du nom du golfe qui la borde ; elle renferme le *Dahomey*, le *Benin* et l'Ouerre. Au delà du cap Formose s'étend la côte des *Biafares*, au fond du golfe de *Biafra*, et enfin celle du *Gabon*.

La *Guinée* est la patrie des nègres proprement dits. En effet, c'est chez les peuples noirs incultes et presque sauvages, situés au sud de la chaîne des *Kongs*, qui se termine à l'ouest de Sierra-Léone, et surtout parmi ceux de la côte de *Benin*, que l'on remarque le vrai type nègre, caractérisé par la forme prognathe

de la tête. Quelques nations plus civilisées, se rapprochant du type soudanien, sont mêlées aux précédentes il est vrai ; mais elles font ressortir davantage la différence des caractères physiques de chacune d'elles, par la variété des types et les nuances graduées de leur peau. Jetons un coup d'œil sur ces nations sauvages et abruties dans le fétichisme le plus grossier que les missionnaires, nos compatriotes, sont chargés de transformer en hommes et en chrétiens.

Sur les bords de la *Casamance*, fleuve de *Sénégambie*, sont établis les *Feloupes* ; ils n'ont aucun vêtement, leur peau rude est d'un noir d'ébène, les traits de leur visage sont assez beaux.

Les *Papels*, les *Bissagos*, peuples des côtes de *Malaguette* et d'Ivoire, sont d'une laideur repoussante ; mais on retrouve le beau type soudanien dans les *Susus* et les *Timmanis*, limitrophes des contrées maritimes.

Sur la côte d'Or, nous trouvons la langue et la race *amina* dont les *Fantis*, les *Ashantis*, les *Aquampims* et les *Inta* sont des branches. Ces nègres sont bien faits et d'une taille moyenne ; leur peau, d'un noir moins foncé que celle des précédents, est brillante et lisse, ils ont soin d'en entretenir la propreté et la beauté par des bains quotidiens, et en oignant leurs corps avec de l'huile de palme. Un visage ovale et agréable, des yeux brillants, ombragés de sourcils épais, un nez peu écrasé, des oreilles bien faites, et des dents petites et blanches, bien rangées et encadrées de lèvres fraîches et vermeilles, moins pendantes que celles de la plupart des autres noirs ; des cheveux doux, bouclés, ondulant jusqu'aux épaules; tel est le portrait des nègres de la côte d'Or.

Les femmes, bien proportionnées, ont la taille élancée, un visage arrondi, éclairé par des yeux brillants, un peu obliques; leur nez saillant est quelquefois

légèrement aquilin ; elles sont vives et assez spirituelles. Les traits des femmes nobles rappellent le type grec ; elles ressemblent plus aux indiennes qu'aux négresses.

Ces nègres sont une des plus belles variétés de l'espèce et les plus policés de l'Afrique ; mais, d'un autre côté, ils ont tous les vices de leur race, développés par un vernis de fausse civilisation. Sur la même côte, dans les environs d'Akra, se trouvent des noirs dont la langue a des analogies avec celle des montagnards d'*Adampi*. Leurs cheveux laineux atteignent quelquefois près de cinquante centimètres de longueur.

Les nègres de la côte des Esclaves appartiennent tous à la même souche. C'est surtout sur les côtes de *Benin* et des *Biafares*, au fond du golfe de *Biafra*, que le type prognathe se trouve le plus accusé. En général, les *Benins*, les *Mokos* et les *Biafares* sont d'une laideur repoussante. Mais entre eux et les singes, il y a tout un abîme. Ces côtes étaient le foyer principal de la traite des nègres ; or, les comptoirs que les différentes nations y avaient établis n'avaient d'autre but que ce trafic déshonorant.

La barre, qui forme un ourlet permanent et dangereux devant ces grèves sablonneuses ; les lagunes et les marécages des cotes basses du golfe favorisaient la traite occulte. L'une couvrait de son rempart infranchissable aux navires de guerre les embarcations légères des négriers ; les autres leur offraient des repaires sûrs au milieu du dédale de leurs îlots. Là, débarrassés de leur haute mâture, ils embarquaient les malheureux qui s'y trouvaient emmagasinés, et ils attendaient l'occasion favorable pour tromper la vigilance des croiseurs.

La mission des deux Guinées est desservie par les prêtres de la congrégation du Saint-Esprit et du saint Cœur de Marie ; elle se compose de deux établissements

principaux ou centres de mission ; ce sont : *Sierra-Léone* et le *Gabon*. Mgr Bessieux en est le vicaire apostolique. Elle comprend aujourd'hui les territoires compris entre le rio Cavally, au sud de la Liberie, et le Volta, au sud de la côte d'Or d'une part ; le Niger et l'Ogovai, au cap Lopez, de l'autre.

§ II. *Sierra-Léone.*

D'abord colonie portugaise, cette côte passa dans les mains des Anglais vers 1780. Ses premiers possesseurs lui avaient donné le nom de *montagne des lions*, à cause du grand nombre de ces animaux qui habitent les montagnes voisines de la mer. Les Anglais n'y exercent qu'une espèce de protectorat conforme à leurs intérêts.

L'origine de cette colonie anglaise est due à MM. *Sneathman* et *Wilberforce*. Au moment de la guerre de l'Amérique, beaucoup de noirs s'engagèrent dans les régiments anglais pour obtenir leur liberté. Les États-Unis ayant conquis leur indépendance, il fallait utiliser ces malheureux plus embarrassants qu'utiles. Alors, ces deux gentilshommes anglais, voulant créer sur le littoral africain une base d'opération pour commencer la conversion des noirs, fondèrent une colonie avec les noirs émigrés d'Amérique à Sierra-Léone. Un premier essai en 1787 ne réussit pas, mais le second tenté plus tard, à Free-town, fut couronné de succès.

La ville principale est Free-town, elle renferme 40,000 âmes avec sa banlieue. L'église anglicane dédiée à saint Georges est aussi vaste que nos grandes églises. Elle est le chef-lieu des colonies britanniques de la côte occidentale d'Afrique. Le pays s'étend à 40 lieues dans l'intérieur ; il est couvert d'une magnifique végétation et jouit de l'avantage de posséder de l'eau excel-

lente. Les Anglais y ont percé plusieurs routes ; les habitants l'appellent Boréa ou Bourré ; leur roi habite au fond de la baie. Les hommes sont bien faits, leur nez n'est pas tout à fait plat ; ils laissent croître leur barbe crépue, et coupent leurs cheveux en croix en formant quatre petites touffes carrées sur leur tête. Ils ont de très-belles dents, leur conservation est due à la mastication du *kola*, espèce de châtaigne du *Sterculia acuminata*. Ce fruit laisse dans la bouche un goût très-agréable qui se communique aux aliments. Le *kola* sert aussi de monnaie : avec 50 kolas on peut acheter une femme.

Dans chaque localité se trouve une salle où les jeunes filles apprennent à danser et à chanter sous la direction d'un vieillard de noble famille. De temps en temps, elles se livrent à ces exercices sur la place du village, où les jeunes gens viennent choisir leurs épouses.

Les principaux peuples de Sierra-Léone sont les *Capez* et les *Combas*. A cinquante lieues de la côte habitent des nègres anthropophages qui font souvent des excursions sur le territoire de leurs voisins.

Jusqu'en 1858, le territoire de *Sierra-Léone* faisait partie du vicariat apostolique des deux Guinées. A cette époque, le Saint-Siége l'érigea en vicariat apostolique. En 1859, la société des missions de Lyon en fut chargée et son fondateur, Mgr Marion de Brésillac, vint en prendre possession avec sept missionnaires; ce prélat mourut peu de temps après son arrivée ; ses compagnons le suivirent successivement dans la tombe. Un monument a été élevé sur leur sépulture par les soins du consul de France, M. Seignac-Lesseps. Alors, les prêtres du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie reprirent l'œuvre qu'ils avaient commencée. Aujourd'hui la mission de *Sierra-Léone* compte deux éta-

blissements et deux écoles de garçons et de filles. Six missionnaires sont chargés du soin de la paroisse et des écoles de garçons : six sœurs de Saint-Joseph de Cluny dirigent les écoles, un ouvroir de filles, et soignent les malades.

Ce vicariat apostolique comprend tous les pays situés entre le rio *Nunez* au nord et le rio *Cavally* au sud. Il se compose donc des territoires de Sierra-Léone et de la Libérie. Cette mission donne d'assez belles espérances ; outre les conversions de noirs, chaque année un certain nombre de protestants rentre dans le giron de l'Église. Les catholiques, d'abord peu nombreux, se sont cotisés pour la construction d'une église.

On y voit dix-sept cultes protestants, tous également protégés par le gouvernement anglais et richement dotés par les sociétés bibliques.

§ III. *Gabon.*

Longtemps on a cru que le Gabon était un fleuve venant de l'intérieur de la *Nigritie* se jeter dans l'Océan sous l'équateur, mais on a reconnu que ce n'était qu'un estuaire étroit et sinueux pénétrant assez loin dans les terres et recevant plusieurs rivières navigables. Les principaux sont : le *Mafouga* et le *Ramboway* sur la côte septentrionale ; le *Cimber*, le *Rogouley* et le *Passall* sur la côte méridionale. Les navires du commerce y pénètrent sans obstacle.

Le Gabon, ainsi nommé par les Portugais (*Gabao*), donne son nom à toute la côte qui s'étend depuis le fleuve des *Cameruns* jusqu'au cap *Lopez*, entre 0,45′ de latitude sud et 3° 30′ de latitude nord. Après le *Cameruns* on arrive au cap *Sainte-Claire*, alors la côte tourne brusquement vers l'est et forme la baie du Gabon, qui mesure près de huit lieues de largeur à son entrée. Elle

est fréquentée par les navires qui commercent avec cette partie de l'Afrique ; les facilités qu'elle offre pour le radoubage les y attire. Le commerce y consiste principalement en ivoire, en miel, en cire et en caoutchouc. Ce territoire appartient à la France depuis 1843. Le comptoir français est assis à l'entrée de la baie, sur la côte méridionale, par 0,30′ de latitude nord. Un fort gardé par une compagnie d'infanterie de marine fait respecter nos intérêts.

Les Gabonais, ou nègres *M'pongwés*, *Pongwy*, forment un petit royaume qui s'étend depuis le littoral jusqu'à l'île de *Koninkey*, près la côte nord, jusqu'au village du roi Georges, sur la côte sud. Auprès d'eux habite la nation des Bouloux. On en rencontre un certain nombre dans les villages gabonais où ils servent de courtiers pour apporter sur le littoral les denrées de l'intérieur. Les principaux villages après le *Gabon* sont: ceux des rois Denis ou Saint-Thomas, Louis, Georges, Glass, Dukin, de Koninkey, de Passall, de Cobangoï et de Rotundo. Ce dernier est à huit lieues du Gabon, sur le bord de la baie; des bosquets de papayers enroulés de lianes capricieuses forment autour de lui une muraille de verdure et de fleurs.

La mission catholique a été fondée avec la colonie française, en 1843. Elle se compose de l'établissement de Sainte-Marie du Gabon, où réside le vicaire apostolique. Quinze missionnaires et dix sœurs de l'Immaculée Conception de Castres y dirigent des écoles de garçons et de filles, un établissement agricole, ainsi que d'arts et métiers, semblable à celui de *Saint-Joseph de N'gazobil,* en Sénégambie. Il s'y trouve en ce moment 300 garçons et jeunes filles appartenant à toutes les tribus gabonaises. Les sœurs prennent également soin des malades.

On retrouve au Gabon la végétation admirable qui

s'étend dans la vallée de l'Amazone, sous la région équatoriale. La nature y déploie la même magnificence, et les forêts vierges y développent leurs arbres immenses avec une égale majesté. La forêt s'étend au loin ; çà et là des clairières abritent des villages de nègres avec leurs plantations de manioc et de bananes.

La mission est dans un état de prospérité satisfaisant; elle a un bon noyau de catholiques fervents qui augmente chaque jour par des conversions sérieuses. Un grand nombre de nègres viennent assister aux cérémonies de l'Église.

Les nations de cette côte sont, avons-nous dit: 1° les *Pongwis* ou Gabonais; ce sont eux qui font le commerce avec les Européens, mais ils n'entameront pas une affaire avant qu'on ne leur ait servi une bonne rasade d'eau-de-vie. Les Gabonais sont paresseux, craintifs, vantards et poltrons. Leur contact avec les Européens les a enduits d'un léger vernis de civilisation qui n'a fait qu'augmenter leurs vices naturels. Ils passent leur vie assis sur des nattes à bavarder avec leurs femmes. Ils méprisent leurs voisins, les *Bouloux;* mais lorsqu'ils entrent dans les villages de ceux-ci, ils deviennent instantanément humbles et timides. Les *Bouloux* (*Assekeanys*) sont plus petits, maigres, lourds dans leurs manières, sales, affectés de dartres, mais ils sont actifs, courageux et intrépides chasseurs. Pendant qu'ils chassent l'éléphant, le buffle, le sanglier et le singe, leurs femmes salent et fument le gibier sous des hangars dans la forêt. Le roi partage entre ses sujets le produit de la chasse commune. Le Boulou a peu subi l'influence des blancs; il est presque sauvage et fabrique lui-même à peu près tous les objets dont il a besoin.

2° Les *Pawins*, plus nombreux, sont encore plus sauvages ; ils passent pour être anthropophages. Leur

territoire commence à six lieues du fond de la baie; il renferme beaucoup de minerai de fer à fleur de terre qu'ils savent travailler. Ils en fabriquent leurs armes. Ils n'échangent leurs dents d'éléphant que pour des fusils, de la poudre et de l'eau-de-vie. Ils cultivent le tabac et sont industrieux et guerriers. Les Pawins viennent de l'intérieur : ils sont venus, il y a quelques années sur notre territoire, chercher aide et protection contre les marchands d'esclaves et la grande nation des Fans qui les pousse vers la côte. On évalue leur nombre à 100,000, sur le territoire français.

La montagne de Cristal divise les bassins du Gabon et de l'Ogôoué (Ogovai). Ce fleuve qui vient d'une très-grande distance dans l'intérieur, sert de frontière aux possessions françaises et au Loango. En 1868, le gouvernement français en fit reconnaître le cours depuis la mer jusqu'à ses cataractes situées à une trentaine de lieues de son embouchure. Cette expédition, dirigée par l'amiral Fleuriot de Langle, commandant la station navale de la côte occidentale d'Afrique, réussit pleinement. Elle démontra la possibilité de fonder un établissement sérieux près les cataractes de l'Ogôoué. Depuis la guerre ce projet est abandonné. Cependant une mission pourrait être établie dans cet endroit important avec des espérances fondées de succès: elle agirait à la fois sur les noirs *du royaume de Loango, autrefois chrétiens*, et sur les tribus de l'intérieur de l'Afrique, telle que les Fans, qui viennent commercer jusqu'au Gabon.

En ce moment nous apprenons que le gouvernement français se prépare à évacuer le Gabon, tout en conservant ses droits sur son territoire. Le pavillon français flottera jusqu'à nouvel ordre sur l'établissement des missionnaires. Que d'argent! que d'hommes perdus depuis 1843! Tant de sacrifices vont donc être inutiles!

et cela, au moment où la colonie française va atteindre son développement légitime. Déjà, depuis que les navires de guerre français ne se montrent plus dans les bouches de l'Ogovai, les négriers portugais y sont venus ouvrir de nouveaux marchés. Que sera-ce lorsque le Gabon aura été totalement évacué ! Toute cette côte ne deviendra-t-elle pas le centre de la traite des noirs que l'on cherche à supprimer avec tant d'ardeur sur la côte orientale d'Afrique, dans le Zanguebar ?

ARTICLE V.

Côte de Benin ou des Esclaves. — Missions africaines de Lyon.

Dahomey.

Depuis les montagnes de *Kong*, au nord de *Sierra-Léone*, le sol s'abaisse insensiblement en plateaux ondulés jusqu'au *Niger* et forme l'immense plaine de la *côte des Esclaves* ou du *Benin* qui borde le *Dahomey*, l'*Yébou*, le *Benin* et l'*Ouère*. Elle commence au cap *Saint-Paul*, près le *Volta*, finit au cap Formose à l'est du Niger, et s'étend sur un périmètre de 115 lieues. Dans la partie septentrionale de cette contrée se trouve le *Dahomey*, séparé à l'ouest de l'*Achanti* par plusieurs petits États. Ce royaume est situé au fond du golfe de *Benin*, entre le 6° et 8° de latitude nord et à 30′ de longitude est. Il est borné au nord par la chaîne *Kong*, les *Mahio*, *Burgu*, *Dagumba* ; à l'est, par l'*Yoruba*, au sud par le golfe de *Benin*.

La plaine du *Dahomey* ne laissant d'écoulement aux eaux, pendant la saison des pluies des inondations considérables envahissent les contrées maritimes et viennent augmenter les grands marécages de la côte. L'un d'eux, s'allonge entre *Lagos* et *Porto-Novo*. Il

borde la mer, dont elle est séparée par une bande de terre étroite et sablonneuse de largeur variable, et s'étend jusqu'à 100 kilomètres ; elle en mesure 56 de largeur.

Après les pluies, les eaux baissent insensiblement. Alors surgissent à leur place des plaines de boues impraticables, recouvertes de hautes herbes où grouillent des myriades d'insectes et autres animaux nuisibles. La lagune est ordinairement navigable pour les canots. Les Anglais l'appellent *Denham's-Water*, eau de *Denham*, nom d'un voyageur célèbre. Mais les nègres lui donnent le nom d'*Ahuanga-gi* (*Ahuan*, guerre, *ga*, grande, *gi*, navigable); ce qui se traduit ainsi : une lagune navigable a été produite par une grande révolution. La légende de ce lac, raconte que jadis une grande forêt en ombrageait l'emplacement. Une féticheresse y mit au monde un enfant ; elle l'abandonna sous prétexte qu'il n'était pas son fils; celui-ci, furieux, détruisit la forêt et la changea en lagune. Les féticheurs défendent d'y puiser de l'eau sans observer certains rites, dont l'omission la ferait changer en sang. Ils prétendent aussi qu'un malfaiteur qui voudrait la traverser en pirogue serait infailliblement noyé. Toutes ces choses sont contenues, paraît-il, dans le nom de la lagune. La chaleur moyenne y atteint de 28° à 30° centigrades.

La végétation n'y prend pas les proportions gigantesques des autres parties de la côte ; le cotonnier et le palmier en sont les arbres les plus grands ; le baobab y devient plus petit qu'en Sénégambie. Les oranges, les citrons et les cocos sont à peu près les seuls fruits avec lesquels on peut se rafraîchir. Le maïs, l'igname, le manioc et la patate douce sont la nourriture presqu'exclusive du peuple. A *Lagos* et à Popo on cultive un riz petit et rougeâtre de mauvaise

qualité ainsi que certaines plantes potagères, mais elles deviennent stériles dès la seconde année ; il faut en faire venir de nouvelles graines d'Europe. Cependant, le Dahomey est un pays où l'agriculture est en honneur. Ses habitants ne connaissent point la charrue, ils labourent leurs terres avec une bêche et se servent d'un coutelas pour couper les racines. L'indigo y croît à l'état naturel ; les nègres savent en tirer parti pour teindre leurs étoffes de coton.

Les animaux domestiques y dégénèrent rapidement; ils y deviennent plus petits, cela dépend de la mauvaise qualité de leur nourriture. Le mauvais état des voies de communications qui ne sont que des sentiers, ne permet pas de transporter les fardeaux autrement que sur la tête des hommes. Les éléphants et les lions ont presque tous disparu ; en revanche les hyènes et les panthères y pullulent.

Les nègres du Dahomey sont grands et bien faits, leur couleur est moins noire que celle des nations voisines ; ils ont une intelligence très-développée, capables de progrès. D'un caractère doux, ils affichent beaucoup de respect et de servilisme pour tous les êtres qu'ils croient au-dessus d'eux. Ils sont discrets, fins, rusés, adroits et voleurs insignes. Ils cheminent vers leur but avec une grande finesse d'action qui ne laisse rien transpirer avant de l'avoir atteint.

Le *Dahomey* est une monarchie absolue, militaire, despotique et héréditaire. Le roi est seigneur et maître de toute chose, il est le seul homme libre de son royaume, ses sujets sont ses esclaves, la peine de mort lui est réservée. Tout homme est soldat : l'armée se compose d'infanterie armée de fusils, de quelques bataillons portant des arcs et des flèches empoisonnées, et d'un petit parc d'artillerie. Les meilleures troupes qui forment la garde royale sont cantonnées dans la capi-

tale; les hommes marchent quatre de front espacés d'un mètre ; ils dansent en marchant sans quitter leur rang.

Les femmes sont appelées aussi au service militaire ; 5 à 6,000 d'entre elles font partie de la garde royale. C'est à elles que le prédécesseur du roi actuel a dû ses principales victoires. Elles sont armées de fusils, de sabres et de petites massues. Dans le combat elles doivent tâcher de faire beaucoup de prisonniers ; voilà pourquoi elles ne frappent l'ennemi qu'aux jambes, afin de l'empêcher de fuir. Toute la côte des *Esclaves* a été le principal foyer de la traite. Elle se composait primitivement d'une grande quantité de petits États dont les rois du Dahomey ont fait la conquête ; ils cherchent à unifier tous les peuples voisins, sous leur domination sanglante en les asservissant. Mais ils sont entravés dans l'exécution de ce plan par les *Nagos* dont la capitale est *Abekouta*.

Tous les nègres paient l'impôt. Lorsque le roi croit avoir besoin d'argent, il envoie ses soldats faire de véritables razzias dans les cases de ses sujets. Les blancs en sont exempts ; mais ils sont obligés de lui faire des cadeaux suffisants pour satisfaire sa cupidité. Deux ministres gouvernent en son nom; le premier (*minga*) administre la partie nord; le deuxième (*mehou*) gouverne la partie sud du royaume, il est en outre chargé de la perception des impôts. Tous les employés de la cour ont le titre de *cabeceiro* (chef).

La moindre des choses entraîne la peine de mort : regarder le roi boire ou manger, porter des habits faits d'étoffe rouge ou précieuse réservée à la cour ; élever sa maison d'un étage, faire tout ce qui dépasse la condition ordinaire du nègre, l'action la plus indifférente, peut exposer votre vie. Le roi envoie quelquefois ses femmes exécuter ceux qu'il a condamnés. Toutes les jouissances lui sont réservées. Un de ses sujets se dis-

tingue-t-il dans les arts ou fait-il quelque chose d'extraordinaire ; il est mandé à la cour, est interné dans le palais et travaillera pendant le reste de ses jours, uniquement pour le roi. Lui seul a le droit de jouir des objets qui ont une perfection quelconque.

Tous les supplices inventés par la dépravation humaine se retrouvent au *Dahomey*. En toute occasion importante, il y a des sacrifices humains ; à la naissance, à l'avènement, à la mort des princes et des grands, dans les principales circonstances de leur vie, à certaines époques de l'année, des flots de sang humain coulent en l'honneur des fétiches. Le roi est obligé de se soumettre au parti des féticheurs et de les satisfaire en leur livrant des milliers de victimes. Cependant, le père du roi actuel, *Ghezo-Apogi*, neuvième roi du Dahomey, avait réussi à diminuer le nombre de ces sacrifices. Il résistait à l'influence des féticheurs et ne laissait immoler que les condamnés à mort. *Ghezo-Apogi*, après s'être emparé du trône de son frère, augmenta ses États par la ruse plutôt que par la violence ; il préférait vendre ses prisonniers ou les donner à ses serviteurs, plutôt que de les immoler à ses fétiches. C'est ce qui lui attira la haine des féticheurs ; ils l'empoisonnèrent en 1858. Ghezo-Apogi avait régné 40 ans.

Après sa mort deux partis divisèrent la nation ; les uns voulaient l'abolition ou la diminution des sacrifices humains appelés *coutumes* ; les autres, dirigés par les féticheurs, en demandaient le rétablissement complet. Ces derniers triomphèrent et *Badou-Greré*, fils de *Ghezo-Apogi*, monta sur le trône de son père : il s'empressa d'en cimenter les parties disjointes avec le sang de nombreuses victimes humaines. Pour célébrer dignement les fêtes de son avènement en 1860, trois mille hommes furent ostensiblement sacrifiés aux fé-

tiches dans la capitale. Voilà tout ce qui a transpiré de l'histoire du *Dahomey*. Cependant les Portugais ont été à peu près maîtres de ce pays pendant 300 ans ; par conséquent il doit se trouver dans les archives de Lisbonne des documents utiles à l'histoire de ce pays.

Le luxe des supplices y est considérable, avons-nous dit plus haut : en effet, outre la décapitation, la mort sous la massue réservées aux esclaves et l'empoisonnement, on y trouve encore celui de la croix. Les rois ainsi que les chefs ennemis sont condamnés à être mangés par les nègres anthropophages. A la mort du roi, le peuple jouit d'une licence absolue jusqu'à l'avènement de son successeur. Malheur à celui qui ne se retire pas dans sa maison pendant la nuit! Des bandes de nègres parcourent les villes et les villages et enlèvent tous ceux qu'ils rencontrent dans les rues pour les immoler à leurs fétiches. Un grand nombre d'esclaves assommés, sont enterrés encore vivants dans la même tombe que leurs maîtres. Le nombre des malheureux nègres qui expirent victimes de ces horribles superstitions est incalculable. On peut dire que le trône du roi est bâti avec les crânes de ses sujets. Or, les fétiches sont très-nombreux ; chacun fait ou choisit le sien. Ce sont les premiers objets venus : les animaux féroces tels que les lions et les panthères, ou bien des petites statuettes en argile qui rappellent les dieux *lares* des anciens. Il y en a deux espèces. Les fétiches publics ou communs que chacun choisit et se fabrique à sa guise et les fétiches des grands : tels que sont : les arbres, la mer et l'Agoye (figurine de crapaud en argile), *c'est la divinité des conseils*. Mais le principal de tous est le *serpent*, *dieu du commerce*, de l'*agriculture*, des *maladies*, des *fléaux*, et de la *guerre*. Il a ses temples dans chaque localité, et ses sacrifices humains réguliers.

A *Whydah*, le temple en contient cent : c'est une espèce de gros serpents semblables au serpent *coral* du Brésil. Il atteint jusqu'à trois mètres de longueur, il n'est pas venimeux, dit-on. Ces reptiles sortent de leur sanctuaire pour se promener dans les environs. Un nègre en rencontre-t-il un, aussitôt il se prosterne pour l'adorer : ensuite il le prend avec respect dans ses bras et le porte au temple. Rencontrer un serpent est pour lui un augure des plus favorables. Aussi peuvent-ils pulluler à l'aise. Il paraît que ceux du grand Popo ne sont pas aussi doux. Dans ce pays, le *dieu* appartient à la famille des *boas ;* il dévore bel et bien ses adorateurs et leurs animaux lorsqu'il peut les surprendre. L'honneur le plus grand qu'il puisse faire à une famille est de manger quelqu'un de ses enfants ; il en aura d'autant plus d'adorations. Le serpent a ses processions, ses grands prêtres, ses prêtresses et colléges de vierges appelées *bêtas*. Toute femme peut se déclarer *bêta*, alors elle jouit de toute liberté. Mais pour former les prêtresses, voici ce qui se passe. Chaque année, des jeunes filles sont placées dans une espèce de sanctuaire et séparées de leurs compagnes. Un vieux féticheur et une féticheresse sont préposés à leur éducation; ils commencent par couvrir leurs corps de tatouages en l'honneur du serpent, alors leur peau ressemble à un beau satin noir damassé. Ils leur enseignent toutes les cérémonies et superstitions du culte de leur *dieu*. Elles deviennent ses enfants et ne dépendent plus de rien. Aussi, les nègres se gardent-ils d'épouser ces filles dont ils seraient les esclaves. Chose remarquable, les féticheurs n'appartiennent pas au pays, ce sont toujours des Mandingues qui remplissent ces fonctions horribles.

Comme on peut le voir par ce qui précède, les obstacles contre lesquels nos missionnaires du Dahomey

ont à lutter sont bien grands. Les féticheurs, comme tous les pontifes du paganisme, sont leurs principaux ennemis; ils tiennent les nègres sous leur dépendance par la crainte de la mort. Beaucoup d'entr'eux seraient disposés à s'affranchir de ce joug effroyable, cauchemar perpétuel de leur existence: mais, malheur à quiconque voudrait s'en émanciper! il serait voué à la mort, sacrifié infailliblement aux fétiches ou empoisonné. C'est par le poison que les *mandingos* se débarrassent sans bruit des *fâcheux*.

Pendant trois siècles les Portugais ont été maîtres de cette côte; leurs prêtres avaient réussi à convertir un certain nombre de nègres; mais après leur départ les chrétiens retournèrent presque tous au fétichisme. En 1860, le Saint-Siége érigea le Dahomey en vicariat apostolique, et le confia à la nouvelle congrégation française des missions africaines établie à Lyon. Jusqu'à cette époque, le Dahomey faisait partie du vicariat apostolique des deux Guinées. En 1870, il lui donna le titre de *vicariat apostolique de la côte de Benin*, renfermant le *Dahomey* et toute la côte des Esclaves, le *Benin* et l'*Ouère*. Il est limité à l'est par le Niger, et à l'ouest par le *Volta*. Sa capitale est *Abomey*, située à 30 lieues du littoral. On y voit un grand réservoir qui fournit de l'eau à toute la ville; 12 kilomètres avant d'y arriver se trouve la ville sacrée de *Cana* où stationnent les étrangers auxquels le roi a permis de venir à la capitale. Son territoire plus élevé que la côte est très-salubre; aussi les nègres y sont-ils mieux constitués. A l'horizon vers le nord apparaissent des montagnes encore inexplorées.

Pendant longtemps les rois ne voulurent pas entendre parler des missionnaires; mais maintenant ils leur sont assez favorables, et les ont admis à visiter Abomey. A cette occasion les fétiches chômèrent,

il n'y eut pas de sacrifices humains et le roi les autorisa à fonder des établissements dans ses Etats.

La province de *Whydah* est composé des anciens royaumes de *Koto*, de *Whydah* et de l'*Ardra*. Elle se développe sur une étendue de 16 lieues de côtes, et en a 9 de profondeur. Une grande lagune longe la côte sous le nom de rivière *Ossa*. Elle reçoit deux petits fleuves. L'*Iakin* aux eaux jaunâtres, qui n'atteint pas un mètre de profondeur maximum, et l'*Euphrates* dans l'*Ardra*, dont les eaux claires seraient navigables si quelques bancs de sable n'obstruaient pas son embouchure. Cette zône est la moins insalubre de ce littoral.

La mission de la côte de Benin se compose de quatre stations principales, ce sont : *Whydah*, *Porto-Novo* (*Port-Neuf*), *Lagos* (lacs); villes assises sur les bords de la grande lagune, et Agoué près de la mer.

1° *Whydah* est une ville ancienne de 20,000 habitants. Elle est assise près de l'extrémité nord de la lagune, sur une colline d'où l'on découvre les îles boisées qui ornent cet immense marécage; par 6° 17′ de latitude nord et 8′ de longitude est. Des bosquets d'arbres gigantesques ombragent son immense territoire. C'est de l'année 1660 que date le premier essai de la mission française de Whydah. Deux pères capucins y furent appelés par les résidents français. Leur zèle fut d'abord couronné de succès; le roi converti allait recevoir le baptême avec une partie de son peuple. Mais les traitants protestants eurent peur de l'influence de la France, ils excitèrent les féticheurs qui firent une émeute le jour où cette grande cérémonie devait avoir lieu. Le roi effrayé promit de rester fidèle au fétichisme. Il ne put sauver les deux missionnaires qu'avec beaucoup de difficultés. Cependant les féticheurs parvinrent à en empoisonner un, l'autre fut obligé de partir.

En 1674, le dominicain français Gonzalves vint d'Assinie pour relever la mission. Il y laissa deux de ses compagnons ; ils rencontrèrent les mêmes obstacles que leurs prédécesseurs et furent empoisonnés. Les résidents français renoncèrent dès lors à convertir les nègres de ce pays. Ils conservèrent cependant un chapelain, pour leur factorerie. En 1699, un religieux augustin de l'île Saint-Thomas vint faire une nouvelle tentative. Il fut reçu poliment par le roi ; mais il dut se rembarquer aussitôt pour échapper au poison.

Cette mission resta abandonnée jusqu'en 1861. En cette année, trois missionnaires s'y installèrent : ils ouvrirent un petit hôpital, un orphelinat, des écoles de garçons et de filles. Plus de 80 enfants fréquentent l'école de filles et l'orphelinat contient au moins 40 internes. Les chrétiens de Whydah sont au nombre de 400.

2° *Porto-Novo* (*Port-Neuf*) est une ville très importante au nord da la grande lagune, à 55 kilomètres de Whydah. Elle est depuis 1864 la résidence de six missionnaires; trois sœurs de la congrégation de la *Propagation de la foi*, y dirigent des écoles fréquentées par un nombre très-considérable de filles ; l'internat est plein ; les missionnaires sont obligés de refuser les admissions, faute de ressources suffisantes. Ces établissements sont voisins d'un collége de fétichéresses contenant une vingtaine de petites filles. Les nègres sont donc à même de comparer les résultats des deux institutions. Un petit hôpital et des écoles de garçons très-nombreuses complètent les œuvres de *Porto-Novo*.

Sur la partie nord de la lagune se trouve *Badagry*, marché le mieux approvisionné de la côte. La ligne de verdure de cette côte basse, s'arrête à l'embouchure du rio *Lagos* ou lac *Cradou*, les nègres l'appellent

Ossa. Ce lac s'allonge jusqu'au *Benin* avec lequel il communique par une bouche étroite : il a en moyenne de 7 à 8 kilomètres de largeur.

3° *Lagos* (lacs). Cette ville et ses dépendances ont une population d'au moins 80,000 âmes. Elle est située par 6° 21′ de latitude nord et 1° 2′ 44″ de longitude est de Paris, dans une des îles du lac *Cradou*, à près de 70 kilomètres à l'est de *Porto-Novo*, sur les frontières du pays des *Yébous*, qui confinent au *Benin*. De nombreux villages peuplent les bois qui l'environnent. Des établissements, semblables à ceux de *Porto-Novo*, y ont été fondés en 1868, les écoles y sont très-fréquentées : six missionnaires et quatre sœurs de la même congrégation les dirigent.

En 1867 les missionnaires de *Porto-Novo* sont allés visiter *Aggera* ou *Aajiara*, ville importante à 8 kilomètres dans l'intérieur. Bien reçus et invités à venir s'y fixer par le roi, ils ont été forcés d'ajourner ce projet.

4° *Agoué*. Cette petite ville est à 8 lieues à l'ouest de Whydah, sur le bord opposé de la lagune, près du grand et du petit Popo. Elle a été fondée en 1823 par des nègres *Minas* au service des négriers, pour le passage des barres dangereuses de la côte. D'autres nègres affranchis venus du Brésil ont renforcé cette population qui est en majorité chrétienne, mais d'une ignorance très-grande. Quelques enfants envoyés à l'école de Whydah forment un noyau de chrétiens plus instruits. Ces nègres *Minas* et *Nagos* sont d'une nature plus ferme, plus laborieuse et plus portée à la vertu que les autres noirs. Ils désiraient voir les missionnaires se fixer à Agoué : des écoles sont en voie de formation. Jusqu'ici les missionnaires vont de temps en temps y passer quelques jours par an, ils y administraient une soixantaine de baptêmes. En 1871, M. Thillier y séjourna quinze jours, et il baptisa 50 enfants, 20 adultes,

et donna la communion à 30 personnes. Ce résultat indique la présence d'un noyau important de chrétiens que la nouvelle station développera d'une manière satisfaisante.

Le personnel de la mission se compose de douze missionnaires et de huit sœurs.

ARTICLE VII.

Guinée méridionale. — Saint-Esprit et Saint Cœur de Marie.

La Guinée ou Nigritie méridionale est bornée au nord par la Guinée septentrionale, au sud par le Cimbébasie, à l'ouest par l'océan Atlantique et à l'est par de hauts plateaux, le Fungeno et le Matamba.

Elle renferme les royaumes de Loango, Congo, Bemba, Sala, Malouas, Humé, Libolo, Guisama, Sela, Baïlundo, Nano, Bihé, d'Angola et de Benguela. Ces deux derniers appartiennent aux Portugais depuis 1860. Le Congo jusqu'alors indépendant est devenu possession portugaise. Son climat est moins insalubre que celui de la Guinée septentrionale, bien que les Européens y soient exposés aux mêmes maladies.

Le Congo a été découvert en 1684 par le navigateur Diego, ou Jacques Cam. Il remonta le Zaïre et fut bien accueilli par les habitants de ses bords. Plusieurs Portugais restèrent dans le Sogno, pendant qu'il retournait en Portugal avec des ambassadeurs de ce royaume.

Trois grands fleuves venant du centre de l'Afrique traversent la Guinée méridionale. L'*Avongo* ou *Ogôoue, Ogovai, Fernand Vaz*, qui sort d'un lac situé à 200 lieues de la mer et à une centaine de lieues de l'équateur. Après avoir formé un delta considérable coupé de lagunes et de nombreux canaux, il vient se jeter dans l'Océan par plusieurs embouchures au cap

Lopez. Son cours est rapide, il est navigable, et sépare le *Loango* des possessions françaises du Gabon. La tribu cafre des Fans, peuple robuste et très-fécond, ainsi que plusieurs autres, sont venues s'établir sur ses bords.

Le *Congo* ou *Zaïre*, dont on ne connaît pas encore la longueur, mesure 4 kilomètres de largeur à son embouchure; sa profondeur moyenne est de 80 mètres; dans quelques endroits, elle va jusqu'à 300. Il descend des plateaux supérieurs par des cataractes plus importantes que celles du Nil. Les premières sont à 480 et les secondes à 200 kilomètres de l'Océan. Pendant la saison des pluies, elles causent de grandes inondations dans les contrées environnantes. Ses eaux rapides déterminent un courant violent qui se fait sentir à 30 lieues au large. De nombreuses îles couvertes de palétuviers, de bambous, de palmiers, etc., ornent son cours inférieur. Le Zaïre traverse l'ancien royaume de Sogno. On y retrouve des vestiges de christianisme. Les principales localités de ses rives sont : *Banane* ou *Kabinda*, sur le bord septentrional de l'embouchure dans le N'*Goio*; *Porto da Lenha*, port du bois, où se trouve une factorerie française; M'*Boma*, ancien marché d'esclaves, au site admirable, au sol très-fertile. *Pinda et Banza Sogno*, ancienne capitale, où l'on retrouve une église et quelques objets servant au culte. Les nègres, *moussouroungous*, habitants pillards et voleurs des rives du fleuve, font un grand tort au commerce. Le *Coanza*, qui paraît avoir 800 kil. de longueur. Les Portugais trouvèrent sur ce territoire des populations livrées au même fétichisme qu'au Dahomey. Un prêtre, probablement un dominicain, était resté au Sogno avec les otages laissés par Cam. Il fit connaître les grandeurs de la religion chrétienne au prince de ce pays qui l'envoya auprès de son neveu le

roi du Congo ; celui-ci se convertit à son tour. En 1485, Cam revint, et les nègres qu'il ramenait, racontèrent à leurs compatriotes les merveilles qu'ils avaient vues en Portugal. Alors, le roi du Congo profita du retour de Cam dans sa patrie pour envoyer une ambassade chargée de demander des missionnaires au roi Jean II. Les ambassadeurs reçurent le baptême à Lisbonne et revinrent en 1491 sur la flotte de Ruy-Souza. Ils amenaient avec eux cinq dominicains, cinq capucins, cinq augustins et plusieurs prêtres séculiers. Des milliers de nègres se convertirent ; et, le jour de Pâques 1491, le roi, la reine du Congo, son fils aîné, son oncle et un grand nombre de dignitaires du royaume reçurent solennellement le baptême. Le roi prit le nom de Jean et son fils celui d'Alphonse. Mais bientôt sa ferveur se ralentit ; cédant aux intrigues des féticheurs, il apostasie et devient persécuteur des catholiques. Son deuxième fils Pango, resté païen, se met à la tête du parti des idoles. La reine Éléonore tient seule tête à l'orage en attendant le retour d'Alphonse, occupé dans les provinces éloignées. Heureusement pour la mission, Jean meurt en 1492. Grâce à la prudence et à l'énergie de sa mère, Alphonse monte sur le trône : Pango, devenu le chef de tous ceux qui regrettaient les sacrifices humains et la polygamie, assiége son frère dans la capitale *Banza-Congo*. Alphonse y est renfermé avec une poignée de fidèles : grâce à l'intervention divine, il met en fuite l'armée rebelle.

Alphonse s'appliqua à donner une forte organisation à ses États : il créa une aristocratie, imitée de celle de l'Europe ; ainsi, il érigea les provinces de *Sogno* et de *Pango* en comtés. La première devint presque entièrement chrétienne ; elle fut évangélisée par les pères capucins et compta dix-huit églises. La seconde était nouvellement conquise.

Le *Bamba*, le *Sundi* et le *Batta* devinrent des duchés subdivisés en plusieurs seigneuries. Elles comptaient une immense quantité de chrétiens évangélisés par les jésuites et des prêtres séculiers.

Le *Sundi*, pays montagneux et sauvage, devint l'apanage des héritiers du trône. Il n'eut jamais beaucoup de chrétiens. Le *Batta* confinait au pays des *Jagas* : il se ressentait du voisinage de ces farouches et belliqueux voisins.

Le *Pamba*, province de la capitale, fut érigé en marquisat.

Alphonse, voulant assurer la perpétuité de son œuvre, fit alliance avec Emmanuel roi de Portugal, et donna tous ses soins à la formation d'un clergé indigène. A cet effet, il envoya à Lisbonne plusieurs princes de sa famille avec des jeunes gens intelligents, pour recevoir l'instruction nécessaire et être admis aux ordres, s'ils en avaient la vocation.

Il changea le nom de la capitale en celui de *San-Salvador* (*Saint-Sauveur*) et mourut en 1525. Ce prince aida puissamment les missionnaires par l'exemple de ses vertus, à convertir ses sujets dont la grande majorité entra dans le sein de l'Église catholique. Il appela dans ses États des maîtres d'école, et des ouvriers en tout genre. Il fit venir des franciscains arrivés en 1505 avec douze religieux capucins.

Son fils Pierre, don Pedro, lui succéda en 1525 ; il continua l'œuvre de son père.

Alors le Congo dépendait de l'évêché de Saint-Thomas, île portugaise de la côte. Sous le règne de Pierre, l'évêque vint faire la visite pastorale de cette partie de son diocèse. De grandes fêtes célébrèrent son entrée dans la capitale ; il érigea l'église Sainte-Croix en cathédrale, institua un chapitre et divisa le diocèse en circonscriptions paroissiales. Il préparait ainsi le siége

du premier évêque indigène. En effet, un des princes nègres envoyés en Europe fut consacré évêque de *San-Salvador*, mais il mourut en revenant prendre possession de son siége en 1529. Un évêque portugais le remplaça. Pierre mourut sans enfants en 1530. Ce fut son frère François qui lui succéda, il marcha dans la même voie que ses prédécesseurs, et mourut aussi sans enfants en 1532, après un règne de deux ans.

Jacques Diego, son cousin, monta sur le trône en 1632. Sous son règne, digne de celui de ses prédécesseurs, le Congo vit son troisième évêque. C'est à cette époque, d'après le récit de certains historiens, que les premiers missionnaires jésuites y seraient arrivés en 1538. Quoi qu'il en soit, le catholicisme fit de grands progrès dans ses États et dans les contrées voisines. Diego mourut en 1540. Henri son fils hérita de la couronne, mais il fut tué deux ans après, en 1542, dans une guerre qu'il faisait aux Anzicos. A Henri succéda Alvare Ier. Le règne de ce prince marque un temps d'arrêt dans les progrès de la mission ; c'est le commencement de sa décadence. D'un côté, la difficulté et la rareté des communications avec l'Europe, retardant le départ des prêtres qui allaient remplacer les missionnaires décimés par ce climat dévorant: de l'autre, des troubles religieux, qui nécessitèrent l'intervention de l'évêque de Saint-Thomas, entravèrent l'action du petit nombre de missionnaires survivants.

Enfin, en 1549, arrivèrent, d'après certains historiens, les premiers jésuites. C'étaient les pères *Vaz*, *Ribeira*, *Diaz* et *Saveral*. Ils établirent un collége à *San Salvador* ; immédiatement il y eut 600 élèves. En cinq mois Vaz convertit 2700 idolâtres, Ribeira 1700, Diaz 400 et Soveral 300. Alors trois églises nouvelles furent construites dans la capitale. Vaz mourut bientôt. Deux autres pères arrivèrent, l'un mourut de suite,

l'autre échoua devant les manœuvres des fétiches.

En 1555, ceux-ci avaient réussi à faire expulser les jésuites. Ils se retirèrent à *Saint-Paul de Loanda*. Ce premier avantage enhardit les chefs du fétichisme. Profitant de la faiblesse d'Alvare, abrités sous la protection d'un membre de la famille royale, ils accusèrent publiquement le christianisme par la bouche de celui-ci, d'étouffer la liberté en prohibant la polygamie. Ces déclamations et autres tombant de si haut, favorisées en outre par le silence du roi, produisirent un effet désastreux parmi le peuple. Une partie retourna immédiatement aux idoles. Les *Jagas* profitèrent de cet affaiblissement du royaume pour l'envahir ; ils saccagèrent le Batta, vainquirent l'armée d'Alvare, et ce prince n'eut que le temps de s'enfuir avec sa cour dans une île du Zaïre. La plupart des habitants de la capitale se réfugièrent dans les montagnes voisines. Après avoir brûlé San-Salvador, les Jagas ravagèrent le reste du royaume. A la guerre se joignirent la famine, la peste et tous les fléaux qui en sont la conséquence. De si grands désastres firent rentrer le roi en lui-même, il envoya demander du secours à don Sébastien de Portugal et reconquit ses États avec l'aide des troupes envoyées par ce prince. En reconnaissance de ce service, Alvare reconnut la suzeraineté de ce royaume.

Pendant ce temps de désolation, la résidence épiscopale fut transportée à Saint-Paul de Loanda, dans l'Angola, où la religion avait fait de grands progrès. Mais il n'y restait qu'un petit nombre de prêtres pour le service religieux des Portugais ; les nègres furent donc délaissés jusqu'à nouvel ordre.

Une seconde faute d'Alvare eut des suites très-graves pour le Congo. Le roi Sébastien avait entendu parler des mines d'or de ce royaume : il envoya des officiers

auprès d'Alvare pour s'informer de la contrée où elles se trouvaient afin de les exploiter. L'inconstant et l'ingrat Alvare, mal conseillé, donna des indications fausses et détourna le commerce portugais de ses États. En conséquence, les relations entre la Guinée méridionale et le Portugal devinrent plus rares, surtout après la réunion des couronnes d'Espagne et de Portugal. De nouveaux missionnaires ne purent y parvenir qu'à des intervalles éloignés. Cependant un évêque espagnol, André de Gliova, vint occuper le siége de Saint-Thomas. Desservi auprès d'Alvare par le gouverneur portugais, il ne put faire la visite de son diocèse qu'après sa justification complète, en 1562. Alors, il conduisit au Congo quelques missionnaires, et après y avoir passé huit mois, il retourna en Portugal. De 1570 à 1580, il ne restait plus au Congo que six missionnaires. En 1582 quelques jésuites d'Angola et des carmes déchaussés purent y pénétrer ; et, en 1587, année de la mort d'Alvare, douze missionnaires restaient seuls chargés du service de 30,000 localités. La principale cause de cet état déplorable de décadence doit être attribuée à la négligence apportée à la formation du clergé indigène ; les séminaires étaient abandonnés depuis longtemps, les missionnaires étrangers mouraient et ils n'étaient pas remplacés.

Alvare II, fils du roi précédent, fut plus ferme que son père ; il rappela les jésuites et obtint du Saint-Siége l'érection de San-Salvador en évêché distinct de celui d'Angola. L'évêque qui vint en prendre possession amena avec lui un grand nombre de religieux et de prêtres séculiers. La chrétienté du Congo parut se relever un instant de ses ruines ; mais plus tard l'évêché et le chapitre de *San-Salvador* furent unis à celui de Saint-Paul de Loanda. Alvare II avait envoyé un ambassadeur en Espagne pour demander des mission-

naires ; ce fut en vain. Alors, il s'adressa au pape Paul V qui désigna un certain nombre de religieux italiens pour cette mission. Mais les ministres espagnols ne consentirent à laisser partir que des Portugais. Les jésuites de cette nation profitèrent de cette occasion pour y envoyer un certain nombre de prêtres. C'est en cette circonstance qu'il fut question, pour la première fois, d'établir des missionnaires français au Congo. L'abbé de Brétigny, réformateur du Carmel de France, s'offrit au Saint-Siége pour aller avec d'autres prêtres français évangéliser ce peuple. En même temps il fondait une rente à Lisbonne pour l'entretien de plusieurs missionnaires ; de plus, il se proposait d'emmener avec lui des religieuses pour la direction des écoles.

Tant de zèle et de générosité vinrent se briser contre le mauvais vouloir du gouvernement de Lisbonne. La mission française fut donc ajournée à des jours meilleurs.

Alvare III, monté sur le trône de son père en 1694, sollicita également du Saint-Siége l'envoi de missionnaires capucins. En 1718, un nombre considérable de ces religieux italiens s'apprêtaient à partir, mais ils reçurent contre ordre. Ils furent remplacés par un convoi considérable de jésuites portugais dont les prédications ramenèrent une partie du peuple à la religion.

Alvare III mourut en 1722, trop tôt pour le bien de son peuple. Il est le dernier roi chrétien dont l'histoire nous ait conservé le nom.

A partir de cette époque, l'histoire de cette mission devient obscure ; ce n'est que par les rares départs des missionnaires que nous pouvons avoir un peu de lumière.

En 1645, sous Garcias II, le religieux capucin Bona-

venture, nommé préfet apostolique, aborda au Congo avec cinq religieux de son ordre. Ils vinrent à San-Salvador, où l'église de Notre-Dame de la Victoire leur fut confiée.

En 1639, des carmes déchaussés évangélisent l'Angola ; ils établissent des maisons de leur ordre à Saint-Paul.

A cette époque, les Hollandais s'étaient emparés des colonies portugaises de la côte occidentale d'Afrique. Ils persécutèrent les missionnaires et détruisirent une croix plantée à l'embouchure du Zaire par Diego Cam. Le roi les força de mettre en liberté quatre capucins qu'ils détenaient injustement. Bientôt les Portugais reprenaient leurs possessions, et, en 1648, ils concluaient un nouveau traité d'alliance avec don Garcias II par l'entremise du Père Bonaventure. Il y fut stipulé qu'il serait donné à la préfecture apostolique une maison à Saint-Paul de Loanda, pour recevoir les missionnaires nouvellement débarqués.

Un nouveau convoi de capucins arriva d'Italie, sous la conduite du père Jean François de Rome, préfet apostolique. Alors les pères Bonaventure de Carriglio et Francisco Veas allèrent évangéliser le royaume d'Ovando, dans l'intérieur. Les Jagas, étant venus le ravager, conduisirent les deux missionnaires enchaînés à leur reine Zingha. Or, Zingha avait été baptisée en 1622, à l'âge de 40 ans, à Saint-Paul ; mais, de retour dans le Matamba, elle s'était laissée aller de nouveau à ses instincts sanguinaires : elle avait apostasié. Les missionnaires lui firent des remontrances qu'elle écouta. Alors elle les renvoya avec prière de solliciter du pape l'envoi de missionnaires pour ses États. Sa demande fut exaucée ; et, en 1554, 12 pères capucins venaient au Matamba, sous la direction des pères Cavazzi et Joseph de Cortone, préfet apostolique. A cette époque,

il y avait trois préfectures apostoliques dans la Guinée méridionale, celles de *Micoco*, du *Congo* et de *Matamba*.

Zingha (Anne) les reçut avec piété, et donnant l'exemple de toutes les vertus, elle contribua à la conversion d'une grande partie de ses sujets. Elle fit construire dans la ville de *Cabazzo*, sa capitale, une vaste église sous le vocable de Sainte-Marie de Matamba. Ensuite elle fit bâtir sur les bords de la *Vamba* une ville et une grande église dont le père Ignace fut l'architecte : 17,000 ouvriers travaillèrent à sa construction. En 1660, la reine inaugura l'église en y recevant publiquement la communion. Elle mourut en 1663, à l'âge de 81 ans. Barbe, sœur de Zingha, monta sur le trône; mais, épouse d'un mari païen, elle subit l'influence des *zinghilles* ou féticheurs, retourna au paganisme et persécuta les missionnaires. L'un d'entre eux, le père *Cialla*, fut assommé à coups de bâton en 1664. En haine du christianisme, les zinghilles firent incendier la capitale.

Pendant ce temps, le père Cavazzi évangélisait le *Maopongo*, chez les Jagas. Cette province, couverte de petites chaînes de montagnes et de roches amoncelées, est à 500 kilomètres de la mer; elle était alors gouvernée par le frère de Zingha, *Angola-Arii*. Ce prince se convertit; mais, comme bien d'autres, il ne garda que les apparences du christianisme. De là, Cavazzi fut envoyé dans le *Ganghella*, au centre du royaume; le gouverneur de cette province se fit baptiser. D'autres chefs suivirent ces exemples, mais seulement pour la forme. Ses succès ne tardèrent pas à lui attirer l'inimitié des païens; sa mort fut décidée, et le mari de Barbe l'empoisonna. Heureusement, il put prendre à temps du contre-poison et quitta le pays. Le père Cavazzi avait été nommé préfet aposto-

lique en 1670 : il mourut en 1692 en Italie, après avoir évangélisé la Guinée méridionale pendant 34 ans.

En 1666, un nouvel envoi de 16 capucins vint combler une partie des vides creusés par la mort dans les rangs des missionnaires. Sur ce nombre beaucoup succombèrent rapidement aux fatigues de l'apostolat. L'un d'eux, le père Carli, fut obligé de revenir en Europe après avoir converti 8,700 nègres. Alors les missionnaires fondèrent divers établissements dans les possessions portugaises et principalement à *Massangano*. Malgré tant de zèle, l'état de décadence de la mission augmentait chaque jour ; alors les trois préfectures apostoliques furent réunies à celle du Congo. En 1770, le père Cavazzi en était le seul titulaire.

Son successeur fut le père François de Pavie. En 1698, les résidences des pères capucins étaient au nombre de huit. Loanda, Bengo, Massangano, Danda, Caenda, Embuella, Incussu et Sogno, dans les États de Benguela, du Congo et de Gniga. Quelques bernardins portugais débarqués à Saint-Paul vinrent les aider. Mais qu'était ce petit nombre de missionnaires pour des milliers de paroisses à desservir ? La plupart d'entr'elles restaient une dizaine d'années sans voir le missionnaire, obligé lui-même de rester dans son couvent depuis octobre jusqu'en mai, pendant la saison des pluies, pour échapper aux maladies et à la mort : tel est l'état des choses qui dura jusqu'à nos jours. De plus, l'expulsion des jésuites en 1759 par Pombal, vint porter un coup irréparable aux missions. Une grande partie du territoire resta absolument sans prêtres, et la majorité des chrétiens retourna au fétichisme.

Cependant, pour remédier à ces malheurs, le Saint-Siége reprit le projet d'établir une mission française au Congo. Il érigea en préfecture apostolique distincte le Loango, partie septentrionale du Congo, et la confia

à des missionnaires français en 1766. M. *Belgarde* en fut le premier préfet apostolique. Les prêtres français trouvèrent ces provinces entièrement abandonnées. M. *Descourvières* succéda à M. Belgarde. Ses efforts furent inutiles. Isolés, sans communication avec la France et le Saint-Siége, entourés de la malveillance jalouse des Portugais, les missionnaires se consumèrent en efforts stériles ; aussi, en 1776, dix ans après sa fondation, la mission française n'existait plus. Or, on comptait encore au Congo les chrétiens par centaines de mille.

Les missions italiennes durèrent quelque temps encore, mais elles ne tardèrent pas à disparaître également. Les religieux capucins mouraient et n'étaient pas remplacés. La mission du Congo s'éteignit en 1835.

Pendant trente ans, à partir de cette époque, la Guinée méridionale ne reçut aucun missionnaire. Quelques prêtres et Mgr Moreira y Reis, évêque d'Angola, desservirent trois paroisses portugaises du littoral, *Saint-Paul de Loanda*, *Saint-Philippe de Benguela* et *Mossamèdes*.

Cependant, lors de la reprise des missions de la côte d'Afrique, Mgr Barron alla visiter en 1841 l'évêque. Il revint consterné de l'état déplorable dans lequel il avait trouvé ces malheureuses populations et demanda au Saint-Siége des missionnaires pour le Congo. Le pape Grégoire XVI jeta les yeux sur les capucins ; il désigna même un préfet apostolique de cet ordre ; mais, en présence des difficultés suscitées par le gouvernement portugais, leur départ fut contremandé.

La Guinée méridionale continua à faire partie du vicariat apostolique des deux Guinées. Enfin, la Providence parut prendre ces peuples en pitié. En 1865,

la préfecture apostolique du Congo fut rétablie, et l'année suivante, trois missionnaires de la Congrégation du Saint Cœur de Marie s'y rendirent. Mais, pendant leur voyage, des événements graves avaient changé la situation de ce pays. Le roi Henri II était mort; son fils, don Pedro V, se voyant disputer la couronne par son frère Alvare, appela les Portugais ; ils lui rendirent ses États à la condition d'en être les suzerains. En conséquence, ils maintinrent une petite garnison à San-Salvador jusqu'à l'année 1872. Avant ces événements, le *Libune*, petite rivière au sud du Zaïre, était la limite des possessions portugaises.

En débarquant à *Ambriz*, port de mer de la province d'Angola, nos missionnaires trouvèrent donc les choses changées. Le Congo n'était plus indépendant, il appartenait effectivement aux Portugais. Des difficultés sérieuses étaient à craindre ; mais la Providence en aplanit une partie. Ne pouvant aller dans ce royaume, ils restèrent dans la colonie portugaise. L'évêque de *Loanda* et le gouverneur les accueillirent avec bienveillance ; ils tentèrent de fonder d'abord deux établissements à *Ambriz* et à *Saint-Paul de Loanda*. En 1867, deux autres missionnaires et un même nombre en 1869, partaient de France pour aller partager leurs travaux. Une troisième mission fut entreprise à *Mossamèdes*, port de mer, au sud des possessions portugaises. Les tracasseries des Portugais firent successivement échouer ces diverses tentatives. En 1873, les missionnaires ont fondé un nouvel établissement à *Landana*, petit port de mer du *Loango*, situé par 5° 11′ de latitude sud en dehors des possessions portugaises. C'est là que réside le père Duparquet, supérieur de la mission, que les tracasseries portugaises ont forcé à s'y réfugier. Le *Loango* s'étend depuis le cap Lopez jusqu'au Zaïre, sur une étendue de 150 lieues de côtes.

La *Cimbebasie*, contrée aride et déserte, fait encore partie du vicariat des deux Guinées. Ses limites méridionales sont les rives du *Gariep* ou fleuve *Orange*.

La mission de la Guinée méridionale est donc fondée à nouveau. Elle n'attend que des missionnaires : le passé si florissant répond des succès de l'avenir. En effet, dans l'intérieur, les populations conservent avec soin les églises et les maisons désertes des missionnaires, avec l'espérance que Dieu leur en enverra de nouveaux. En attendant, les habitants de quelques anciennes chrétientés se réunissent le dimanche pour faire la prière en commun. Beaucoup d'entr'eux avaient appris à lire et à écrire aux écoles des pères jésuites ; or, depuis leur départ, ils se transmettent de père en fils l'instruction qu'ils ont reçue.

Certaines populations sont retournées au fétichisme ; la masse du peuple est tombée dans l'oubli du christianisme ; mais il est certain que la famille royale du Congo est restée chrétienne, ce qui suppose un noyau sérieux de chrétiens pour former la base de la nouvelle mission.

CHAPITRE V.

ILES DE L'OCÉAN INDIEN. — MADAGASCAR, LA RÉUNION, MAURICE, ET LES SEYCHELLES.

ARTICLE PREMIER.

Madagascar. — R. P. Jésuites.

§ I. *Préfecture apostolique de la grande île.*

L'île de Madagascar s'étend au sud-est de l'Afrique, dans la mer des Indes, entre 12° 10′ et 25° 47′ de latitude sud. Elle mesure 1700 kilomètres de longueur, sur 580 de largeur ; sa superficie est presque égale à celle de la France. Elle est séparée de l'Afrique par le canal de Mozambique qui a 600 kilomètres de large.

Il est très-probable que Madagascar a été connue des navigateurs de l'antiquité qui côtoyaient la côte d'Afrique ; et, si le *Sofala* n'est autre que l'antique pays d'Ophir, cela est certain. Est-elle la *Taprobane* des anciens? Les géographes discuteront encore longtemps pour élucider cette question. Citée par Marco Polo, au XIIIe siècle sous le nom de *Menuthyas*, il est certain que les Malgaches ne connaissent pas celui de Madagascar ; on ne peut en assigner l'origine ; ils appellent leur île *Tani-bé-Kiera-bé*, grand pays. Le Portugais *Lorenzo de Almeida* l'appella *Saint-Laurent*, en

l'honneur de son patron ; plus tard Henri IV lui donna le nom d'île *Dauphine*, et Louis XIV celui de *France orientale*.

D'après les récentes explorations de M. A. Grandidier, il y a dans Madagascar deux parties bien distinctes, la région montagneuse du nord et les contrés basses du sud et de l'ouest. Cinq chaînes de montagnes les divisent ; elles ont en général la direction du nord-nord-est au sud-sud-ouest. Celle du centre est un massif granitique, et mesure 1000 à 1200 mètres d'altitude. Cette formation a brisé les terrains micaschisteux dont on rencontre çà et là des îlots disloqués. Elle renferme aussi des mines de cuivre, de plomb, de plombagine, de manganèse ; fréquemment on y rencontre du fer oligiste ; les marbres blancs sont communs au centre. Les trois premières chaînes appartiennent aux terrains secondaires, aux formations jurassiques, qui semblent entourer l'île d'une ceinture de trente à quarante lieues de largeur moyenne.

Des plaines sablonneuses, des plateaux arides sillonnés de vallées peu profondes les séparent. Elles courent du nord au sud à travers une zone de plaines basses. Le versant occidental est aride et peu fertile ; le versant oriental l'est davantage, car il reçoit plus d'eau. Le premier mesure 50 à 60 lieues de largeur, le second n'en mesure que 20 à 30. Des mines de houille exploitables existent sur le territoire de la baie d'*Ambaratoubi*, ce sont les seules qui aient été découvertes jusqu'ici.

La partie sud et sud-ouest, à partir du cap Sainte-Marie, se compose de longues plaines désertes presque sans eau, coupées par une série de dunes commençant à quelques mètres de la mer ; çà et là, dans ces déserts, apparaissent quelques arbres rabougris.

Vue de la mer, Madagascar offre un panorama très-pittoresque ; elle ressemble à une immense forteresse, composée de plusieurs chaînes de montagnes, couronnées de plateaux étagés, arides et déserts ; le plus élevé atteint de 1600 à 2000 mètres d'altitude. Il forme la province d'Émyrne où se trouve *Tananarive*, capitale du royaume des Hovas.

De nombreuses rivières peuplées de caïmans descendent de cascade en cascade du plateau central jusqu'à la mer ; elles ne sont point navigables. Quelques-unes seulement portent des pirogues pendant quelques lieues. Leur lit est en général fortement incliné, aussi leur courant violent détermine sur la côte orientale la formation de lagunes causées par les obstructions sablonneuses de leurs embouchures. Ainsi, pendant une soixantaine de lieues, les pirogues peuvent aller de l'ancien fort Dauphin à *Tamatave*, en suivant une série continue de lagunes. C'est pour cette raison que cette région est la plus insalubre ; les fièvres [illegible]miques y sont à peu près en permanence et y déciment les étrangers. Elles ont emporté en peu de temps la plupart des premiers missionnaires ; c'est donc à juste titre qu'elle est appelée *Mission des fièvres*. Elles règnent dans la zone qui s'étend de la mer au pied des montagnes, sur une profondeur qui peut atteindre 60 lieues. Le serein et la rosée abondante des contrées intertropicales est une de leurs principales causes, aussi faut-il être très-attentif à s'en préserver. L'île est entourée d'une ceinture de forêts qui a de 15 à 20 lieues de largeur. Au centre on ne retrouve des bois que sur les bords et vers les sources des rivières, au fond des vallées. La faune de Madagascar n'est pas très-variée ; mais elle possède des espèces qui lui sont particulières ; tels que les singes appelés lémurs, et parmi les oi-

seaux, le perroquet noir et la veuve, semblable au merle, imitant tous les sons qu'elle entend; il est impossible de l'apprivoiser.

Les habitants se divisent en un grand nombre de tribus, dont vingt et une sont sous la domination des Hovas. Les autres qui peuplent le sud et le littoral occidental de l'île sont encore indépendantes. Ces tribus appartiennent au rameau malayo-polynésien, de la race malaise. Leur type et leur idiôme semblent les en rapprocher. On trouve, en effet, dans leur langue, des mots qui appartiennent aux langues des îles les plus éloignées de la Polynésie, et surtout au dialecte tagal des îles Philippines. Sur le littoral, le type est plus mêlé. A l'ouest et au nord-ouest, on rencontre un certain nombre d'Arabes qui commercent avec la côte d'Afrique, les Comores, Zanzibar, le golfe Persique et la mer Rouge. Leur principale denrée consiste en négrillons volés ou achetés qu'ils vendent en qualité d'esclaves. Au sud le type noir s'accentue par le mélange des Cafres et autres noirs importés d'Afrique.

En général le Malgache est grand et bien pris; sa figure est agréable, et son teint olivâtre. Certaines tribus de l'intérieur ont au contraire un vilain type; les hommes sont petits et laids; ils laissent croître leurs cheveux plats et sales. Leur caractère est susceptible de grandes qualités et de grands vices : sérieux, réfléchi, spirituel et hospitalier, le Malgache est dissimulé, très-vindicatif, mendiant effronté, cupide, fainéant et très-immoral.

Les principales tribus sont : au nord, les *Antavarts* (peuple du *tonnerre*), ainsi appelé parce que dans l'hémisphère austral, les orages viennent de cette direction; sur la côte orientale, les *Betsimessakes* (bon peuple), nom justifié par la douceur de leur caractère; ils sont adonnés à la culture et au soin de

leurs troupeaux ; leur capitale est *Andevourante*; les *Bétinamènes* (habitants du pays rouge), couleur du sol ocreux de leur territoire. Au sud, les *Antaximes*, les *Antandrouis*, les *Mahafales* ; au sud-ouest, ce sont des nations grossières à la peau noire et aux cheveux laineux : les *Sakalaves*, habitants du royaume de Ménabé, qui s'étend sur toute la côte occidentale, entre 17° et 21° de latitude sud, sur une zone de cent lieues de longueur et de quinze à vingt de largeur.

Dans l'intérieur on trouve les *Ambarivoules* (*habitants des montagnes couvertes de bambous*) ; les *Bezonzons*, les *Amayes* ou *Antamayes*, peuple pasteur vivant sur une grande steppe resserrée entre deux chaînes de montagnes ; les *Andrantsaïs* et les *Antsianaxes*, également pasteurs, mais sauvages, brutes et lâches ; ils sont laids et petits. Sur le plateau central, à 1600 mètres d'altitude, se trouvent les *Betsiléos*, au nord desquels s'étend le royaume des *Hovas*. Ce peuple, aujourd'hui maître d'une grande partie de l'île, descend d'une émigration malaise très-ancienne, qui fut refoulée dans les montagnes de l'intérieur par les habitants du littoral. Là, ils se sont multipliés sans bruit à l'ombre des forêts, cachés derrière leurs montagnes, jusqu'à ce qu'ils fussent assez nombreux pour fonder un royaume important appelé à absorber tous les autres peuples de l'île. Les Hovas sont grands et bien faits, leur teint olivâtre est plus clair que celui de leurs voisins ; leurs cheveux sont frisés et touffus, mais non laineux.

La population de Madagascar est évaluée à quatre millions d'habitants. Les guerres incessantes entre les tribus, la petite vérole et le choléra en ont diminué considérablement le nombre qui n'atteint plus ce chiffre. Ces épidémies reviennent à peu près tous les

cinq ou six ans : elles emportent des villages entiers.

Les mœurs des Malgaches ressemblent à celles des peuples de l'Afrique. Ils abandonnent leurs vieillards dans la forêt pour s'en débarrasser ; il en est de même des malades. Lorsque les sortiléges de leurs sorciers ainsi que les chants des femmes réunies autour des malades, n'ont pu conjurer le mauvais esprit qui les tourmente, on les déclare (*faly*), c'est-à-dire sacrés. Le *faly* est une espèce d'excommunication qui isole complétement le malade ; alors on le transporte sous une case de feuillage dans la forêt voisine, et on l'y abandonne comme un pestiféré. Quiconque oserait enfreindre le *faly* serait puni de mort.

Tout être ou tout objet qu'on veut préserver ou isoler est déclaré *faly*. Le *faly* est le *tabou* des Océaniens et le *fétiche* des Africains.

Un enfant a-t-il commis le crime d'être difforme ou de naître un jour néfaste, il est condamné à mort ; on le dépose dans une fosse au milieu de la forêt où il sert de pâture aux bêtes fauves. Si la mère expire en le mettant au monde, c'est un maudit : il est enterré avec elle.

Les Malgaches croient en un Dieu dont ils ont une idée très-confuse, et aux génies qu'ils honorent d'un culte particulier. Ils admettent l'immortalité de l'âme, ainsi que les récompenses pour les bons et les châtiments éternels pour les méchants.

Les prêtres ou devins de leur culte s'appellent *ombiasses* : ils sont institués par le roi dont ils doivent servir les intérêts ; une certaine catégorie de ces devins ne doit recevoir aucune instruction. Il paraît que la science nuit à l'inspiration divine et à la connaissance de l'avenir. Ils offrent à leurs génies des sacrifices d bœufs et d'autres animaux.

Les rois gouvernent assistés de l'assemblée des principaux de la nation ; ces conseils sont appelés *Kabars*.

Veut-on se débarrasser d'un criminel ou d'un individu accusé de sorcellerie, on lui fait subir l'épreuve du *tanguin* ; s'il résiste au poison, il est déclaré innocent, mais il est coupable s'il succombe. Le *tanguin* est la semence râpée d'un arbrisseau de la famille des *euphorbiacées* (tanghinia vénénifera), dont le fruit a la forme d'un porte-monnaie, comme la mangue ; on mêle cette poudre avec le jus du grand cardamone et on l'administre à l'accusé. Il périt ou survit, selon la force de la dose préparée par les juges. *Le tanguin est un danger continuel pour les missionnaires.*

Les Malgaches pratiquent la circoncision et se couvrent d'amulettes ainsi que de talismans.

Le commerce de Madagascar consiste en copal, caoutchouc, bois de construction, d'ébène et de palissandre ; en tortues, orseille, cire, cuirs de bœufs, riz et bœufs ; ces dernières denrées sont l'objet de transactions très-actives entre la Réunion, Maurice, les Seychelles, les Comores et Zanzibar, qui tirent leur nourriture de Madagascar. Aujourd'hui la nation dominante est celle des *Hovas*. Longtemps isolés et presque ignorés sur les plateaux d'*Émyrne*, ils ne commencèrent à étendre leur influence qu'au commencement de ce siècle. Un de leurs chefs, *Andian Poïnimerina*, résolut de conquérir l'île entière ; il mourut en 1810. Son fils, Radama Ier, aidé par les Anglais, organisa une armée régulière ; il soumit toutes les provinces du centre et celles de la côte orientale. Radama Ier accorda de nombreux priviléges aux ministres méthodistes de l'Angleterre, et mourut en 1828. Sa femme, *Ranavalona*, lui succéda : son règne de trente-trois ans fut un despotisme cruel et sanglant ; elle s'appliqua à réagir contre les idées européennes.

Radama II, son fils, suivit une politique opposée. Monté sur le trône en 1861, animé des meilleurs sentiments, il abolit toutes les lois défavorables aux étrangers et conclut avec la France un traité d'amitié et de commerce très-avantageux, où se trouve stipulée la liberté de conscience pour les Malgaches, de prédication pour les missionnaires, et de propriété pour tous les étrangers. Il fut le protecteur de la mission. Une pareille politique dut rencontrer une forte résistance de la part des partisans nombreux du régime précédent. Aussi Radama II fut-il étranglé dans son palais, le 12 mai 1863, par des chefs disgraciés. Le jour même de son assassinat, sa femme, *Rasoherina* (*la bonne et la forte*), fut acclamée reine de Madagascar ; elle continua de protéger la mission. Le chef de la révolution, son premier ministre et son second époux, fit peser sur son peuple un joug odieux et cynique, qui aboutit à une nouvelle révolution. Le 15 juin 1864, il fut destitué et envoyé en exil. Son frère, homme honnête et loyal, le remplaça. La reine, devenue libre, put suivre ses inspirations. Elle confia ses enfants aux missionnaires et voulut que son fils, *Raphaël Ratahiry*, fût catholique. Elle mourut le 27 mars 1868, après avoir reçu le baptême des mains de M. Laborde, agent français, qui seul put briser le cercle infranchissable dont les ennemis du catholicisme l'avaient entourée. Deux actes principaux signalèrent le règne de *Rasoherina* : le traité anglais, qui paraît renfermer des clauses secrètes contre les missions catholiques, et l'indemnité de 1,200,000 francs accordée à la France. Le versement de cette indemnité fut négocié et mené à bonne fin, malgré la rapacité des ministres *hovas*, par M. de Louvières, agent français ; il mourut six mois après son arrivée, regretté des Malgaches et de la mission, dont il était le protecteur. Son caractère

droit et loyal lui avait mérité le surnom d'*Andian-Madio* (*l'homme aux mœurs pures*). A peine *Rasoherina* était-elle descendue dans la tombe, que des troubles graves éclatèrent dans la capitale. Une vaste conspiration avait été ourdie contre le premier ministre de la reine défunte ; elle fut comprimée à temps. *Ranavalona II*, sœur de *Rosoherina*, monta sur le trône le 2 avril 1868, à l'âge de 42 ans. Fidèle aux derniers conseils de sa sœur, elle continue la même politique.

Les mœurs des *Hovas* sont un mélange de mœurs malgaches et européennes. Radama Ier a formé une espèce d'aristocratie divisée en quatorze honneurs ; le premier degré est le simple soldat, le douzième est un maréchal du palais, et le plus élevé s'accorde aux ministres.

Les dames de la cour sont mises à l'européenne, et le vêtement officiel des grands est le costume arabe ou celui des chevaliers au moyen âge.

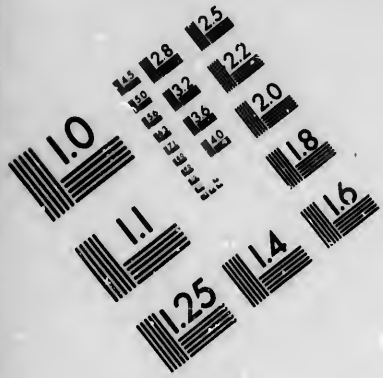
La capitale du royaume hova est Tananarive (*tanan*, village; *arrivo*, mille). Elle s'étend sur une vaste étendue de terrain et se compose d'une grande quantité de cases, groupées çà et là à l'ombre d'arbres gigantesques ; c'est ce qui lui a fait donner le nom de ville aux mille villages.

Aussitôt après la découverte de *Ruy-Pereira*, les Portugais s'établirent sur la côte orientale de Madagascar jusqu'en 1510. Leurs expéditions eurent surtout pour objet la traite des noirs. Massacrés ou chassés par les Malgaches, ils rompirent toute relation avec Madagascar. Cependant les Portugais avaient tenté d'y introduire le christianisme ; ils envoyèrent à *Goa* le fils d'un chef; il y fut baptisé et instruit dans la religion. Nous le retrouverons bientôt roi d'une tribu, sous le nom d'*Andian Ramach*. Ce ne fut qu'un

siècle plus tard que la compagnie commerciale de l'Orient, fondée par Henri IV, fit construire le fort Dauphin, dans l'anse Dauphine, au sud-est de l'île.

En 1648, deux missionnaires français de la nouvelle congrégation de la mission, établie par saint Vincent de Paule, y furent envoyés pour les besoins spirituels de la garnison, en même temps que pour évangéliser les naturels : ce sont MM. *Nacquart de Champmartin* et *Nicolas Gondrée*. Les procédés violents des aventuriers français qui composaient la colonie compromirent le succès de la mission. M. Nacquart retrouva *Andian Ramach*. Ce prince, bien disposé, accorda toutes les facilités à ses sujets pour se faire chrétiens. Mais que pouvaient deux missionnaires aux prises avec un climat meurtrier et des difficultés sans nombre ? M. Gondrée succomba en 1649 sous les étreintes de la fièvre et M. Nacquart ne tarda pas à le suivre dans la tombe. M. *Bourdaise*, envoyé à son tour par saint Vincent de Paule, arriva à temps pour assister à ses derniers moments. Ce missionnaire resta seul pendant plusieurs années. Cependant cinq autres prêtres partaient de France pour Madagascar ; le vaisseau qui les portaient fit naufrage au cap de Bonne-Espérance, d'où ils furent rapatriés par les Hollandais. Toutes les circonstances se réunissaient pour l'avortement de cette mission.

La compagnie de l'Orient ne réussit pas, malgré la protection de Richelieu et de Mazarin. Elle fut transformée par Louis XIV et son ministre Colbert en *Compagnie des Indes*. Alors l'établissement de la baie Dauphine prit une grande importance. D'autres missionnaires vinrent travailler à la conversion des Malgaches, mais leurs efforts furent paralysés par la déloyauté et la jalousie de ceux qui auraient dû les protéger. M. *Étienne*, lazariste, supérieur de la mission,



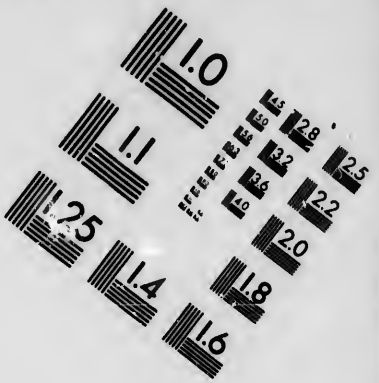
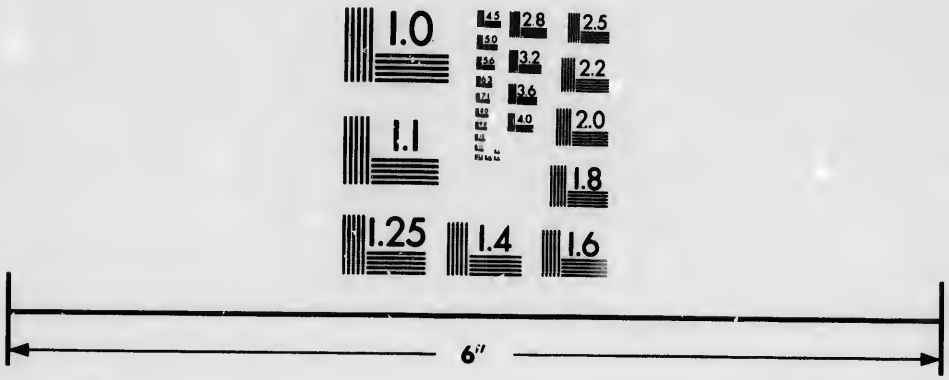
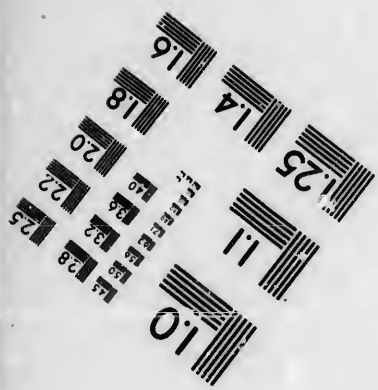
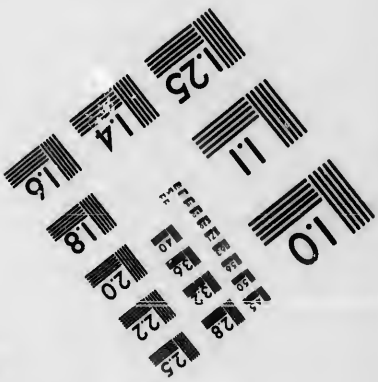


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

fut empoisonné et assommé par un chef nommé *Andian Mananghe*, qui l'avait attiré sous prétexte d'embrasser le catholicisme. La mauvaise administration des gouverneurs, les exactions des négociants, l'inconduite des soldats, les révoltes fréquentes des naturels, les guerres de Louis XIV et les ravages occasionnés par les fièvres, décidèrent le roi à renoncer à Madagascar, devenue le *cimetière des Européens*. En 1674, les établissements furent abandonnés, et le roi défendit aux navires français d'y relâcher. A cette époque, la mission était composée de quatre missionnaires, l'un fut tué par les Malgaches, un autre fut brûlé dans la maison de la mission, et les deux survivants revinrent avec peine en France. L'un d'eux, M. *Montmasson*, vint mourir glorieusement à Alger.

Ce ne fut qu'en 1750 que la France revint à l'idée d'occuper Madagascar. En cette année, l'île Sainte-Marie fut occupée, et de 1768 à 1774, quelques établissements étaient fondés dans la baie d'*Antongil*. L'aventurier polonais Beniowski, mis à la tête de cette expédition, tenta de conquérir Madagascar pour son compte personnel ; le gouvernement français fut obligé de le combattre et de détruire ses établissements, en 1786. L'évacuation de l'île fut encore une fois la ruine de la mission. En 1814, la France reprit *Foulpointe*, *Tamatave* et *Tintingue* ; mais les conquêtes des *Hovas* nous forcèrent d'évacuer ces positions en 1822. Aucun missionnaire n'avait accompagné cette expédition.

De 1786 à 1829, Madagascar ne vit pas de prêtre catholique ; pendant ce laps de temps elle releva de la préfecture apostolique de Bourbon. M. *de Solages* était alors le préfet de cette colonie ; profitant de la mort de *Ranavolona*, il tenta d'établir une mission sur la côte orientale. Il vint à Tamatave pour y mourir martyr de

son zèle. Quelques années plus tard, en 1835, son successeur, M. *Dalmond*, missionnaire de la congrégation du Saint-Esprit, après plusieurs voyages dans les petites îles et sur le littoral, vint fonder quelques établissements sur la grande île, avec onze missionnaires dont quatre jésuites, un bénédictin et cinq missionnaires du Saint-Esprit. La plupart moururent en peu de temps frappés par les fièvres. Le premier établissement fut fondé par les jésuites, à *Tulléar*, grand village *sakalave*, à trois lieues au nord de la baie de Saint-Augustin. Les naturels reçurent les Pères avec enthousiasme ; mais bientôt des tracasseries inouïes leur furent suscitées par *des négociants européens*. Après quatre mois de patience évangélique, ils retournèrent à Bourbon pour mettre leurs jours en sûreté. Ce n'est que quatorze ans plus tard, en 1859, qu'ils revinrent à *Tulléar*, à la demande des *Sakalaves* ; la guerre entre les tribus de cette côte et l'incendie du village les forcèrent de l'abandonner de nouveau.

Pendant ce temps, le Saint-Siége érigeait l'île en vicariat apostolique, et choisissait M. *Dalmond* pour en être le premier évêque ; mais cet apôtre mourait en 1847 dans l'île Sainte-Marie ; sa bulle d'institution arriva encore à temps pour être déposée sur son cercueil.

Son successeur fut monseigneur *Monnet ;* d'abord apôtre des noirs de Bourbon, puis supérieur général du Saint-Esprit. Il vint mourir en prenant possession de son vicariat apostolique, le 1er décembre 1849, âgé de 37 ans, dans l'île de Mayotte.

Dès lors, Madagascar redevint préfecture apostolique, confiée définitivement à la compagnie de Jésus. Le père *Jouen* en est le préfet depuis le 15 août 1850. Ce missionnaire fonda l'établissement de *Baly* ou *Ma-*

hagolo sur la côte occidentale, le 5 août 1853. Ce village est situé dans la province d'*Ambongo*, au fond d'une des baies les plus sûres de Madagascar. Les Pères furent accueillis avec joie par les *Sakalaves*; le roi d'*Ambongo* se déclara leur protecteur. Malheureusement, ce prince mourut au moment où il réalisait ses promesses. Sa fille, qui lui succéda, ne suivit pas la même politique. D'autres conséquences désastreuses compromirent la mission ; des navires européens vinrent engager des Malgaches pour les colonies de Bourbon et de Maurice. Cette traite dissimulée donnait lieu à des brigandages inouïs. Les naturels, maltraités et abusés, conçurent une haine implacable contre les blancs; plusieurs soulèvements suivis de pillages et de massacres attirèrent les représailles de la France. Le 13 février 1859, la corvette la *Cordelière* venait enlever les missionnaires et brûler *Baly*. Après six ans de labeurs, les Pères se retirèrent à *Nossi-bé*, au moment où ils allaient recueillir la moisson qu'ils avaient semée dans la souffrance.

Aujourd'hui cette mission forme deux préfectures apostoliques : celle de Madagascar et celle des petites îles.

§ II. *La Ressource et Nazareth.*

Il existe un lien très-étroit entre deux établissements de l'île de la Réunion et Madagascar, c'est pourquoi nous en parlerons avant d'aborder la mission de la grande île, ce sont : les établissements de la *Ressource* et de *Nazareth*.

Après bien des essais infructueux, les missionnaires, convaincus que leurs efforts principaux pour la régénération de la société malgache devaient tendre vers l'éducation des enfants, se décidèrent à se faire institu-

teurs de la jeunesse. Mais pour atteindre efficacement ce but, il était nécessaire de sortir les enfants du milieu de perversion dans lequel ils vivaient, et de les élever dans une société chrétienne et intelligente, pour qu'ils puissent devenir des chrétiens solides. La Providence seconda leurs projets; une pieuse famille de la Réunion, la famille *Desbassyns*, donna à la mission un des plus beaux emplacements de l'île. Alors en 1850 furent fondés deux établissements voisins pour l'éducation des garçons et des filles recueillis à Madagascar, on les nomma la *Ressource* et *Nazareth*.

1° La *Ressource*. Cet établissement est une école centrale pour les garçons. Les pères et les frères coadjuteurs de la compagnie de Jésus le dirigent; il contient aujourd'hui cent jeunes Malgaches, choisis parmi les plus intelligents et les mieux disposés des écoles de la mission. Là, ils apprennent à devenir des hommes et des chrétiens; on leur enseigne l'agriculture ; on en fait de bons ouvriers dans tous les corps d'état, tels que menuisiers, charpentiers, maçons, forgerons, ferblantiers, mécaniciens, tailleurs, cordonniers. Il s'y trouve même une imprimerie, les jeunes Malgaches ont composé des dictionnaires, des grammaires malgaches, des catéchismes, des cantiques, des manuels de piété, des vies de saints, et tous les ouvrages à l'usage de la mission.

La Ressource est en outre une école normale et un séminaire ; les Pères y forment des instituteurs pour les villages, des catéchistes qui les précèdent dans les stations et des séminaristes appelés à former le noyau d'un clergé indigène, sans lequel toute mission est destinée à périr dès les premières persécutions.

2° *Nazareth*. Il fallait préparer des épouses chrétiennes à ces jeunes ouvriers, et des institutrices pour les filles de Madagascar; par ce moyen seul, des villages

solidement chrétiens pouvaient être fondés. Grâce à la générosité de la famille chrétienne de *Villèle*, une maison semblable à celle de la *Ressource* fut établie pour les filles auprès de la Ressource. Elle s'élève à mi-côte en face de la mer, dans un endroit très-salubre ; elle contient également une centaine de jeunes filles malgaches. Les sœurs de *Saint-Joseph de Cluny* en ont la direction : elles y forment des bonnes ouvrières, des domestiques dévouées, des épouses laborieuses, d'excellentes mères de famille et des institutrices intelligentes.

En un mot, dans ces deux établissements, chacun des enfants est dirigé vers sa vocation selon ses aptitudes reconnues.

La Ressource et Nazareth ont répondu aux espérances qu'ils ont fait concevoir. Chaque année, un certain nombre des jeunes gens et de jeunes filles, en âge d'être établis, sont mariés ensemble et vont dans la mission former le noyau de villages chrétiens, au milieu desquels le missionnaire réside comme un père vénéré.

Les missions africaines possèdent cinq établissements de ce genre, ceux de *Saint-Joseph de N'gasobil* en Sénégambie, du *Gabon*, de *Bagamoyo* au Zanguebar, de *Bourbon*, et de *Saint-Joseph* en Cafrerie. Là est l'avenir de ces missions ; il serait à désirer que toutes puissent en avoir de semblables. Nous ne doutons pas que des établissements de cette sorte seraient un moyen puissant pour assimiler à la civilisation les tribus sauvages des deux Amériques.

§ III. *Préfecture apostolique de Madagascar.*

La mission de la grande île est composée de trois établissements principaux : *Tamatave*, *Sainte-Marie*, et *Tananarive* et d'au moins 50 stations. Le R. P. *Jouen* en est le préfet.

1° *Tamatave.* Cette ville est la deuxième ville et le principal centre de commerce du royaume. Elle est située à peu près par 18° de latitude sud et contient 7,500 habitants. Son port est le plus fréquenté de la côte orientale, on y voit un fort occupé et abandonné plusieurs fois par la France. Les missionnaires s'y sont installés en 1844 ; mais ils ne purent pénétrer dans l'intérieur qu'en 1861, à l'avènement de Radama II, protecteur du catholicisme. Les habitants y ont fait construire une grande et belle église. Trois missionnaires de la compagnie de Jésus desservent ce district : une école de garçons et une école de filles dirigées par des frères des écoles chrétiennes et des sœurs de Saint-Joseph de Cluny y sont dans l'état le plus prospère.

2° *Sainte-Marie.* — C'est une île qui s'étend devant la baie d'Antongil, entre 16°45′ et 17°2′ de latitude sud. Elle contient 8,000 habitants. La mission de Sainte-Marie a été commencée par les missionnaires lazaristes sous le règne de Louis XIV ; plusieurs fois abandonnée et plusieurs fois reprise, elle fut enfin définitivement fondée par M. Dalmond vers 1844. Après bien des vicissitudes, cette mission réalise les espérances qu'elle avait données. Elle contient deux stations et trois chapelles. Au chef-lieu, résidence de trois missionnaires, il y a une école fréquentée par 80 garçons. Les sœurs de Saint-Joseph de Cluny en ont une autre de 70 filles. Le gouvernement y a fait construire une église fort convenable. En outre, les Pères ont établi un catéchuménat florissant qui donne des résultats très-consolants.

Le développement de la mission de Sainte-Marie a nécessité l'établissement d'un nouveau poste à cinq lieues du chef-lieu. Une chapelle a été élevée et un ménage d'instituteur venu des établissements de Bourbon y a été installé. Le mari et la femme ont chacun

30 élèves à leur école. Un missionnaire parcourt l'île et séjourne dans chacune des stations.

3° *Tananarive.* — Cette ville est la capitale du royaume hova : elle renferme 75,000 habitants. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine que les missionnaires sont parvenus à s'y établir en 1862, sous le règne de Radama II. Après la mort de ce prince, leur position devint très-précaire ; tous les moyens de persécution furent employés contre leurs écoles et les fidèles. Parmi les supplices qu'on fit subir aux catholiques, nous citerons ceux du feu, de la fosse et de l'eau bouillante. Ce dernier est appliqué avec un grand raffinement de cruauté. Les parents de la victime sont forcés d'en être les bourreaux ; et cela, sous peine de mort. Liée avec des cordes très-serrées, on la jette au fond d'une fosse, et ses père, mère, enfants, frères, sœurs et autres parents versent eux-mêmes sur sa tête des chaudières d'eau bouillante.

Ces persécutions n'arrêtèrent pas le développement de la mission hova. En effet, en 1863, il n'y avait à Tananarive qu'une seule case servant d'église, et contenant 300 personnes au plus ; les missionnaires étaient inconnus dans les campagnes. En 1870, on comptait dans la ville cinq églises insuffisantes pour le nombre des catholiques et des catéchumènes ; et aujourd'hui les missionnaires desservent cinquante stations de la campagne : ils ne peuvent se rendre dans toutes les localités où les chefs les appellent. Les classes de Tananarive sont en pleine prospérité : trois frères des écoles chrétiennes dirigent les écoles de garçons et plusieurs sœurs de Saint-Joseph de Cluny sont à la tête de celles des filles. En outre, les frères coadjuteurs de la compagnie de Jésus ont établi des ateliers où se forment des ouvriers chrétiens.

En ce moment, le gouvernement hova est sous l'in-

fluence des méthodistes tout-puissants à Tananarive. Ces ministres anglais ont tout tenté pour anéantir l'influence française et détruire la mission. Dans ce but, ils ont ouvert un collége dans lequel tous les arts, toutes les sciences et toutes les langues devaient être enseignés. Ce pompeux programme ne put être réalisé. Après l'enthousiasme des premiers jours, les Hovas, qui s'étaient laissés séduire par de si belles promesses, ramenaient leurs enfants aux écoles catholiques. Ainsi, les méthodistes ont obtenu un résultat contraire à celui qu'ils attendaient. D'après les dernières nouvelles, les jésuites viennent de fonder une nouvelle résidence à Ménabé, dans l'Ancova.

§ IV. *Préfecture apostolique des petites îles.*

La préfecture apostolique des petites îles est composée des îles du canal de Moçambique : *Mayotte* dans l'archipel des Comores, *Nossi-bé* et *Nossi-faly* près de la grande terre, en sont les résidences.

1° *Mayotte.* — Cette île appartient au groupe des Comores, situé entre 11°20′ et 13°05′ de latitude sud, au nord du canal de Moçambique. Il se compose de Comore, Anjouan, Mohilla et Mayotte : l'abolition de la traite des noirs leur a fait perdre une grande partie de leur importance.

Leur population est composée d'Arabes, de nègres moçambiques, de Cafres, de Makoas importés d'Afrique, de Malgaches et de métis issus de ces différentes races : la plupart sont mahométans. Elle est évaluée à 20,000 habitants.

Mayotte est située au sud-est de l'archipel, par 42°59′ de longitude est et 12°50′ de latitude sud. Elle a 50 kilomètres de longueur sur 32 de largeur, et compte 6,000 habitants, y compris ceux des îlots voisins de

Pamandzi et *Zaoudzi*. Elle a été cédée à la France en 1843 par le sultan d'Anjouan. Son climat passe pour être très-insalubre.

A la suite de l'occupation française, les missionnaires vinrent s'y fixer ; ils s'occupèrent d'abord des soldats malgaches de la garnison, et des autres individus de cette nation dispersés dans les cultures. Des écoles de garçons et de filles furent immédiatement fondées ; les sœurs de Saint-Joseph de Cluny dirigent ces dernières. L'école des frères contient actuellement 70 enfants, et celle des sœurs 40 filles ; à côté de ces établissements un orphelinat fut ouvert pour recueillir les petits noirs provenant des cargaisons confisquées par les gouverneurs ou naufragés sur la côte de Mayotte. Le Coran autorise l'esclavage : tant qu'il existera des mahométans, la traite des noirs ou des blancs sera en honneur. C'est pourquoi, un grand nombre de boutres, petits navires arabes, viennent, chaque année, acheter à bas prix des négrillons sur la côte d'Afrique, pour les revendre dans tous les pays musulmans de la mer des Indes. De temps en temps, la tempête pousse vers Mayotte quelques-uns de ces négriers ; alors le gouverneur français saisit la cargaison et la confie à l'orphelinat de la mission. Cependant un grand nombre de ces enfants est vendu aux habitants des îles voisines : les pères et les sœurs en achètent quelques-uns avec leurs économies. Les économies d'un missionnaire ! ! Que de privations renfermées dans ce mot !

Trois missionnaires résident à Mayotte : plusieurs ont déjà payé un cruel tribut à son climat.

2° *Nossi-bé* (grande île). — L'île de Nossi-bé est située à peu de distance de la côte nord-ouest de Madagascar : elle a 32 kilomètres de tour, et contient 16,000 habitants.

Cette île appartient à la France depuis 1840. La mission n'y a été établie que vers 1850, époque à laquelle les Pères de la compagnie de Jésus vinrent s'installer à *Hellville*, son chef-lieu. C'est là que réside le préfet apostolique des petites îles, en ce moment le R. P. *Lacomme* : sept Pères travaillent à cette mission ; ils desservent huit stations. Plusieurs frères coadjuteurs dirigent les écoles de garçons, fréquentées par une centaine d'enfants, ainsi que des ateliers d'apprentissage. Les sœurs de Saint-Joseph de Cluny sont chargées des écoles de filles ; elles ont également une centaine d'élèves. En outre, elles ont ouvert un petit hôpital où se trouvent une vingtaine de vieillards.

Après bien des obstacles suscités principalement par les Arabes, la mission de *Nossi-bé* peut être aujourd'hui regardée comme fondée. Un noyau de ménages formés dans les établissements de Bourbon y a été établi ; il compose un groupe d'ex[illegible] chrétiens qui dépasse le chiffre de 300 âmes.

La mission de *Nossi-bé* vient de subir [illegible]es bien cruelles. Des tempêtes ont détruit [illegible]e ses chapelles. *Le 9 mai 1871, deux misérables, [illegible]-lis par la charité des Pères*, mettaient le feu à l'établissement d'Hellville : les classes, ateliers, hangars, la grande case, le magasin et la chapelle, tout fut brûlé, à l'exception de la grande église. Quelques jours après, le 18 du même mois, éclatait le choléra : les missionnaires se transformèrent en infirmiers. Hellville perdit la moitié de ses habitants ; beaucoup de chrétiens périrent et un grand nombre d'infidèles furent baptisés avant de mourir. Au choléra succéda la fièvre. La plupart des Pères, épuisés de fatigue, étaient aux portes du tombeau, d'après les dernières nouvelles.

3° *Nossi-faly* (île fétiche). — *Nossy-faly* est une

petite île de deux lieues et demie de longueur, située près de *Nossi-bé*. Elle est séparée de Madagascar par un étroit chenal : ce qui permet aux missionnaires de visiter les villages malgaches de la côte ainsi que les nombreux ouvriers des rizières.

Elle renferme 7,000 habitants : les missionnaires s'y sont établis après la destruction de Baly, vers 1860.

Quelques ménages chrétiens sortis de la Réunion sont venus y former la base de la mission. Trois sœurs de Saint-Joseph de Cluny s'occupent des écoles et des malades. Cette mission donne de grandes espérances.

A l'heure présente, une grande révolution s'accomplit à Madagascar : elle doit nécessairement favoriser le catholicisme. Les ministres méthodistes tout-puissants à Tananarive essaient de faire du *méthodisme une religion d'État*. Pour arriver à leurs fins, ils ont fait rendre par le gouvernement de la reine : 1° un premier décret interdisant le culte des idoles sous peine de mort ; 2° un deuxième décret prohibant le travail du dimanche, sous les peines les plus sévères ; 3° un troisième, obligeant les Hovas à prier et à construire des temples protestants dans chaque village, à leurs propres frais.

Ces mesures, appliquées avec un rigorisme outré, ont pour résultat d'amener beaucoup de Malgaches vers les missionnaires catholiques dont ils savent apprécier la charité et l'esprit de saine tolérance. Alors, foulant aux pieds les articles des traités anglais et français qui assurent la liberté de conscience dans ses États, le gouvernement hova se mit à persécuter non-seulement les catholiques, mais encore les autres sectes protestantes. Aux catholiques *refusant d'aller au prêche méthodiste* sont réservées les plus dures corvées, et infligées les peines des fers et du fouet. Malgré ces moyens vio-

ients employés pour la détruire, la mission de Madagascar est dans un état très-prospère ; et le manque de ressources est l'unique raison qui empêche les R. P. de la compagnie de Jésus d'y faire un bien plus considérable.

ARTICLE II.

Ile de la Réunion.

L'île de la Réunion appartient à l'archipel des *Mascareignas*, composé de l'île de France, ainsi que des îlots Rodrigue et Corgados. Elles furent découvertes, en 1545, par le navigateur portugais Mascareignas, qui leur donna son nom. La Réunion est située entre les 52° 56′ et 53° 34′ de longitude est ; 20° 50′ et 21° 25, de latitude sud ; mesure 77 kilomètres de longueur sur 53 de largeur, et 200 de circonférence. Sa population est évaluée à 109,000 habitants.

Vue de la mer, elle a l'apparence d'une grosse tortue ; ses bords arrondis, entourés d'une plage étroite couverte de galets, n'ouvrent aucun port aux navires qui sont obligés de mouiller dans ses rades ouvertes ; ce qui les force à regagner la haute mer aussitôt que le vent souffle avec violence : c'est pourquoi son atterrissage est très-difficile. L'île de la Réunion est d'origine volcaniqne, elle a renfermé plusieurs volcans ; mais de nos jours, il n'y en a plus qu'un seul en activité. Elle présente deux parties distinctes : la région du nord et celle du sud. La première, qui est la plus grande, est tourmentée par des torrents profonds ; des coulées de laves couvrent ses montagnes basaltiques, et ses vallons sont sillonnés de fissures profondes. De belles forêts dissimulent ce sol brûlant sous leurs dômes de verdure.

La seconde présente deux montagnes volcaniques ;

une seule est en activité, c'est le *Piton de la Fournaise* ou *Gros Morne*; il s'élève à 2,716 mètres d'altitude, au milieu d'un plateau désert de 4 kilomètres de longueur, qui vient aboutir à l'Océan. Cette partie est la plus aride. On la divise en deux districts. Celui du Vent ou district oriental, et celui de dessous le Vent, ou occidental. L'aspect du premier est riant, ses plantations de canne à sucre, de café, etc., donnent des produits inférieurs; ils ont une saveur alcaline qui leur est communiquée par les pluies et les vapeurs d'eau de mer que le vent chasse davantage dans cette direction. Le district occidental est moins arrosé que le précédent, mais il est plus riche, et le produit de ses cultures est de qualité supérieure.

Ces deux sections sont séparées par le *pays brûlé*, aux terres hautes, volcaniques et désolées. Une grande plaine, appelée *plaine des Chicots*, la domine, et au milieu s'élèvent plusieurs mornes, le piton des *Salazes* et le piton aux *Neiges*; ce dernier atteint 3783 mètres d'altitude.

L'île de la Réunion resta inhabitée jusqu'à ce que les gouverneurs de la colonie française de Madagascar, de Pronis et de Flacourt, en aient pris possession au nom du roi de France, en 1653. Elle servit d'abord de lieu de déportation aux soldats et aux colons insubordonnés de la grande île; et lorsque celle-ci fut abandonnée, sa position sur la route de l'Inde y attira une population importante. Alors, les cultures de café prirent une grande extension. Les premières semences y furent apportées d'Arabie en 1768; un cyclone en détruisit une grande partie en 1806; elles furent remplacées par des plantations de canne à sucre. En 1810, l'île tomba au pouvoir des Anglais. Mais en 1814 ils la rendirent à la France, en se réservant l'île Maurice, dont les ports

sûrs et les atterrissages faciles avaient fait apprécier l'importance. Depuis cette époque, elle s'est appelée île *Bourbon*, et en 1848 elle a repris le nom d'île de la *Réunion*, que lui avait donné la première république française. Le chef-lieu de la Réunion est la ville de Saint-Denis, siége d'un gouverneur. Vue de la mer, Saint-Denis présente un tableau sauvage et tourmenté ; derrière elle, s'élève un théâtre de rochers basaltiques, qui viennent se terminer à droite sur la mer par une muraille aux colonnes perpendiculaires. La houle courte et saccadée de sa rade ouverte rend le débarquement toujours difficile. Du haut du quai élevé, s'avance au-dessus de la mer un pont de 40 mètres de longueur. D'un côté une échelle de corde, pour les marins et ceux qui préfèrent ce mode d'ascension ; de l'autre, une grue pour monter les femmes et les colis ; tel est l'unique chemin qu'il faut prendre pour entrer dans Saint-Denis. La ville semble triste, morne et négligée ; la maison du gouverneur, le collége et le jardin botanique en sont les principaux ornements, elle contient 19,200 âmes. A quelques lieues de la capitale, se trouve la jolie ville de Saint-Paul ; encadrée de mornes couverts d'une végétation luxuriante. Cette ville est plus avenante et plus coquette ; elle est assise au fond d'une belle rade, et sa plage est d'un abord facile. C'est là que les Français firent leur premier établissement. Elle a 16,300 habitants. La population de la *Réunion* est composée de différents mélanges de blancs, de mulâtres, de noirs et de Malgaches, croisés ensemble. Depuis l'abolition de l'esclavage, les noirs, usant de leur liberté pour se laisser aller à la paresse, il fallut recourir à d'autres moyens, pour sauver la colonie d'une ruine totale. On fit venir des coolies de l'Inde et des Chinois. Ces ouvriers ne restent pas dans l'île ; aussitôt leur engagement fini, ils repartent

pour leur pays retrouver leurs femmes qu'ils n'emmènent jamais avec eux. Ils sont tous païens, mais préférables aux nègres à cause de leur sobriété, de leur activité et de leur intelligence. Ils sont l'objet de la sollicitude de la mission ; chaque année, un certain nombre d'entre eux embrasse le catholicisme.

L'île de la Réunion fut une préfecture apostolique jusqu'en 1850. A cette époque le gouvernement français eut l'excellente idée de donner des évêques à ses colonies ; en conséquence, un évêché fut érigé à Saint-Denis. Le premier évêque de la Réunion fut monseigneur Monnet, l'apôtre des noirs de la colonie, qui vint mourir au milieu de sa visite pastorale à Madagascar. Depuis ce temps, trois évêques s'y sont succédé. Leur sollicitude s'appliqua à développer les œuvres, qu'ils avaient trouvées en voie de formation, et à en créer d'autres conformes aux besoins du moment.

Outre les prêtres séculiers placés à la tête des paroisses, les missionnaires de la congrégation du Saint-Esprit et du saint Cœur de Marie dirigent :

1° L'établissement de la *Providence*, près Saint-Denis. Cette maison renfermait un pénitencier, un hospice de vieillards et une école professionnelle ; une partie de ces établissements n'existent plus. L'esprit anti-chrétien de certaines gens a contraint les missionnaires à modifier leurs œuvres. Il s'y trouve deux prêtres et trois frères.

2° La paroisse de *Saint-Bernard*, avec un hospice de vieillards et des écoles. Deux pères, deux frères et deux sœurs de Marie s'occupent de ces différentes œuvres.

3° Un *pénitencier* dans l'îlet à Guillaume, sur la rivière de *Saint-Denis* ou *des Galets*, dirigé par deux pères et cinq frères.

Le diocèse de Saint-Denis possède six cures de pre-

mière classe, vingt-trois succursales et vingt-cinq vicariats.

Les frères des écoles chrétiennes dirigent les écoles primaires de Saint-Denis, Saint-André, Sainte-Anne, Saint-Benoît, Bras-Panon, Champ-Borne, Entre-Deux, Saint-Joseph, Saint-Leu, Saint-Louis, Sainte-Marie, Saint-Paul, Saint-Philippe, Saint-Pierre, La Possession, Sainte-Rose, Salasie, Sainte-Suzanne et Trois-Bassins.

Quatre congrégations de femmes apportent le concours de leur dévouement à ces missions ; ce sont :

1° La congrégation de *Saint-Joseph de Cluny*, qui y possède une province composée de dix-huit écoles et hôpitaux ; *cent-vingt sœurs* sont occupées dans ces divers établissements.

2° La congrégation des *Filles de Marie*, instituée sur le modèle de celle d'Agen. Cette communauté a été établie à *Saint-Denis*, en 1846, par le père Le Vavasseur pour la conversion des noirs. Elle se compose aujourd'hui d'au moins cent soixante sœurs, dispersées dans les différentes missions de la Réunion, de Madagascar, du Zanguebar et des îles Seychelles.

3° Les sœurs de Marie Réparatrice.

4° Les Filles de la Charité.

ARTICLE III.

Ile Maurice.

La seconde île du groupe des Mascareignes est l'île de France. Elle est située entre les 54° 56′ et 55° 26, de longitude est, 19° 58′ et 20° 31′ de latitude sud. Elle fut découverte en 1505 par le Portugais *Mascareignas* qui l'appela *Cerno*. Les Portugais ne l'ayant pas occupée, les Hollandais, commandés par Van-Neck, s'y établirent en 1598. Ils lui donnèrent le nom de *Mau-*

rice en l'honneur de *Mauritius*, prince d'Orange et de Nassau. Leurs établissements n'eurent aucune importance, aussi ils l'abandonnèrent en 1712. L'année suivante, en 1713, les Français s'y installaient. Ils y fondèrent une colonie florissante dont les Anglais s'emparèrent en 1810 ; ils se la firent adjuger définitivement en 1814.

L'île Maurice mesure 60 kilomètres de longueur sur 35 de largeur. Ses côtes sinueuses et découpées forment des baies et des anses où les navires peuvent trouver un refuge assuré contre les tempêtes ; une ceinture de plages en rendent l'atterrissage facile ; elle possède deux bons ports. Son climat est sain et ses terres fertiles étaient autrefois couvertes de forêts magnifiques. Ce furent les raisons pour lesquelles les Anglais l'ont préféré à l'île de la Réunion. Aujourd'hui les forêts d'arbres ont disparu et sont remplacées par les cheminées des usines. Les plantations de canne à sucre y ont pris une extension considérable, et les sucreries prospères y occupent un monde d'indiens et de Chinois. Sa population, semblable à celle de la Réunion, s'élève à 400,000 habitants, dont 60,000 noirs affranchis, 300,000 indiens, Malabars et Chinois, ouvriers des sucreries ; ils sont mahométans ou païens. Le reste est composé de quelques Anglais et des descendants des anciens colons français, restés attachés de cœur à leur première patrie, dont ils parlent la langue.

Pendant longtemps, l'île Maurice fit partie de la préfecture apostolique de Bourbon : ensuite elle fut érigée en vicariat apostolique en 1847, et monseigneur *Allen Collier*, son troisième vicaire apostolique, en fut le premier évêque titulaire. Il emmena avec lui le P. *Laval*, de la congrégation du saint Cœur de Marie, fondateur de la mission des noirs de Maurice, qu'il trouva dans le plus complet abandon. Bientôt plu-

sieurs de ses confrères vinrent le rejoindre. Leur zèle fit des prodiges de conversions. Le P. *Laval* mourut en 1863 en odeur de sainteté. Sa mémoire est encore vénérée parmi les habitants.

En 1863, monseigneur *Hankinson*, Irlandais, fut sacré évêque de Port-Louis.

Son prédécesseur, voyant dans le mouvement d'aller et retour continuel des engagée indiens une action providentielle en faveur des missions de l'Inde, appela deux pères jésuites pour travailler à l'évangélisation de ces malheureux. En 1861, deux de ces religieux vinrent de l'Inde commencer cette œuvre importante.

L'évêque actuel continua les mêmes œuvres, et, secondé par le zèle des nombreux catholiques de l'île, il eut la consolation de voir une belle église s'élever dans le faubourg oriental de Port-Louis. Il la consacra en 1864 sous le vocable de Saint-François-Xavier ; à côté furent construits une maison convenable pour les missionnaires, un catéchuménat et un orphelinat.

Cette œuvre donne des résultats satisfaisants. Chaque année plus de 200 indiens se convertissent au catholicisme, un plus grand nombre les suivraient si les pères étaient plus nombreux. Des fléaux terribles sont venus paralyser toutes les œuvres catholiques ; en 1868 le choléra moissonnait 70,000 individus ; en 1869, un cyclone ravageait toute l'île et anéantissait les récoltes. La conséquence de ces maux fut la diminution des ressources des catholiques consternés, mais non découragés, et un temps d'arrêt dans la marche de leurs œuvres.

A côté des jésuites nous trouvons encore à Maurice les pères de la congrégration du Saint-Esprit et du saint Cœur de Marie qui continuent les œuvres du P. Laval.

Ils desservent trois paroisses :

1° Celle de la *cathédrale* qui occupe quatre pères ;

2° Celle de *Sainte-Croix* avec deux pères ;

3° Le *Grand-Port* ou *Mahébourg* qui a trois pères ;

4° Ils dirigent en outre le *collége Saint-Louis* dans la capitale ; huit pères, assistés de trois frères, y donnent un enseignement égal à celui des meilleurs établissements de France.

Les frères des écoles chrétiennes ont les classes de Port-Louis, Grand-Port et Pamplemousses.

Le diocèse de Port-Louis renferme douze paroisses très étendues.

Quelques *filles de Marie* s'y dévouent dans la direction des écoles de filles et des hôpitaux.

La ville de *Port-Louis* est située sur la côte nord-ouest de l'île. Elle a été appelée successivement *Port de la Montagne* sous la première république française ; *Port-Napoléon* sous l'empire, et a repris son premier nom qui lui fut donné en l'honneur des rois de France. Son port est excellent ; elle renferme 25,000 habitants.

Port-Louis est adossée à la haute montagne du *Pouce*, à la crête sévère, dont les flancs boisés viennent se transformer en une jolie pelouse auprès de la ville. Des forêts, au milieu desquelles apparaissent çà et là des rochers, encadrent à droite la grande rivière, jardin de l'île, et vont mourir à gauche, au milieu de plantations de canne à sucre, sur une plage bordée d'une longue ligne d'écueils.

L'époque de la république et de l'empire n'a pas été sans gloire pour l'île de France. Pendant vingt ans elle résista aux Anglais, et soutint l'honneur maritime de la mère patrie dans la mer des Indes. Port-Louis vit souvent revenir les corsaires qu'elle avait armés, avec des convois enlevés à la compagnie des Indes ; rappelant ainsi aux Anglais que si l'empire des autres mers leur appartenait, le sceptre de l'océan Indien était encore entre les mains de la France.

DEUXIÈME PARTIE

ASIE

L'Asie, la plus vaste des parties du monde après l'Amérique, est le berceau du genre humain, où se passèrent les principaux événements qui influèrent sur son avenir ; la création, la chute originelle et la Rédemption. D'après quelques auteurs, elle emprunte son nom d'une contrée de la Lydie qui avait pour chef-lieu la vallée d'Asia ; elle était habitée par les *Asianes*.

Elle se divisait autrefois en deux grandes parties, l'Asie Majeure et l'Asie Mineure.

Elle a pour principales parties l'Asie Mineure, ou Turquie d'Asie, l'Arabie, la Perse, l'Inde, le Turkestan, l'Indo-Chine, la Chine, la Sibérie et le Japon.

Les missions catholiques d'Asie renfermant des missionnaires français, sont : l'Asie Mineure, la Perse, l'Inde, l'Indo-Chine, la Chine et le Japon.

CHAPITRE PREMIER

ASIE MINEURE.

L'Asie Mineure ou Anatolie (*pays du Levant*) est située entre les 24° et 27° de longitude est et entre les 30° et 42° de latitude sud. Les limites sont au nord le détroit des Dardanelles, la mer de Marmara, le Bosphore, la mer Noire et l'Asie russe ; au sud l'Arabie ; à l'ouest la Méditerranée et l'Archipel ; à l'est l'Asie russe et la Perse.

Les missions catholiques de l'Asie Mineure se divisent en mission de Syrie, d'Anatolie proprement dite, auxquelles nous rattacherons celles de Turquie d'Europe et de Grèce ; les missions de Mésopotamie et du Kurdistan.

ARTICLE PREMIER.

Syrie.

La Syrie est bornée au nord par le mont Taurus ; au sud par l'Arabie ; par l'Euphrate à l'est, et la Méditerranée à l'ouest. Elle forme la contrée désignée dans la Bible sous le nom d'Aram, et comprend la Phénicie, la Palestine et la Palmyrène. Deux chaînes de montagnes divisent sa partie occidentale: le Liban, qui court pendant 400 kilomètres du 33° au 36° latitude nord, depuis la rive gauche de l'Oronte jusqu'à la rive droite du Kassie ; le Thabor et le Sinaï en sont des dépendances. Il détache de son versant oriental une seconde chaîne qui forme un triangle dont le sommet serait au sud : c'est

l'Anti-Liban. Sa cime principale est l'Hermon de l'*Écriture* appelé par les Arabes *Djebel el Scheïk* (montagne du vieillard). Le sommet le plus élevé du Liban atteint 3250 mètres d'altitude; le Thabor n'en a que 585, et le Sinaï en mesure 828. La vallée comprise entre ces deux chaînes est la partie la plus fertile et la plus belle de la Syrie appelée autrefois Cælesyrie ou Syrie creuse (*Gor*), et aujourd'hui Beqâa. Elle est arrosée par l'Oronte, principal fleuve de cette région, et le Leontès ou Leïtany. Le premier prend sa source non loin de Bâalbek, dans la Beqâa, traverse le lac Kadès et va se jeter dans la Méditerranée au sud de *Souedied*, ancienne Séleucie de Piérie, après avoir reçu le Kara-Sou et l'Afrin, qui se réunissent dans le lac d'Antioche. Le second cours d'eau important de la Syrie est le Jourdain (*Nahr-el-Scheriat*) en Palestine; il naît au dessus d'*Hasbeya*, dans l'Anti-Liban, traverse les lacs de Samochonite (*Bahr-el-Ouleh* (lac de la hauteur), vaste marécage de roseaux, puis le lac de Tibériade (*Bahr-Tubaryeh*), et, après un cours rapide de 160 kilomètres, vient se perdre dans la mer Morte. Les eaux de ce lac sont douces et poissonneuses.

La Syrie renferme deux lacs principaux : la mer Morte ou lac Asphaltite (*Bahr-Lut*, mer de Lot), située en Judée, qui reçoit les eaux du Jourdain et plusieurs torrents; elle mesure 80 myriamètres de longueur sur 24400 mètres de largeur; ses eaux sont très-salées et chargées de bitume qui surnage à leur surface : elles sont par conséquent très-denses; on n'y trouve aucun poisson. Leur niveau est à 392 mètres au dessous de celui de la mer; les plus profondes sont au nord, où elles atteignent 400 mètres de profondeur; le fond du lac doit donc être de 800 mètres inférieur à celui de la mer.

Viennent ensuite le lac d'Antioche, le lac *Sebhah*, situé sur le plateau d'Alep, le lac de Kadès et celui de Tibé-

riade, entourés de montagnes pittoresques, aux rives parsemées des ruines de plusieurs antiques cités.

Au sud du Jourdain, une nouvelle dépression prolonge le *Gor* (pays creux) et forme l'*Arabah* (vallée des chariots). Il se réunit à l'*Abatah*, bras de la mer Rouge qui forme avec le golfe de Suez la presqu'île triangulaire et feldspathique du Sinaï, dont le pic de Sainte-Catherine est le point le plus élevé ; il atteint 2826 mètres d'altitude.

Au nord-est, s'allonge, au bord de la Méditerranée, la chaîne calcaire de la Judée ; elle longe le rivage et se relie au Liban. Cette dépression indique probablement le cours du Jourdain, tributaire de la mer Rouge avant la révolution qui a bouleversé toute cette zone, et qui aurait exhaussé son lit de 50 mètres, à 11 kilomètres de l'Abatah. Cet endroit est le point de partage des eaux de ces mers.

Le Liban tout entier est une montagne de calcaires crétacés ainsi que les plateaux à l'est et à l'ouest du Jourdain.

Le massif du *Djebel-el-Scheick* dresse son sommet couronné de neiges perpétuelles indiquant l'entrée des régions bien différentes et plus riches de l'Anti-Liban.

Entre le Liban et la mer, s'étendent de riches et fertiles plaines d'alluvions (*sahel*) couvertes d'une belle végétation, contrastant avec l'aridité et la stérilité des environs de Jérusalem et de la mer Morte.

Le climat de la Syrie, très-chaud dans les plaines, est tempéré dans les montagnes ; il est assez salubre dans cette dernière zone. Pendant les pluies d'hiver, le thermomètre ne descend pas à 10° centigrades au dessus de zéro.

Les productions des zones tropicales et tempérées y réussissent parfaitement, avantage inappréciable que possèdent bien peu de contrées. 3 à 400 cèdres sont les restes des célèbres forêts dont parle la Bible. Plusieurs d'entre

eux peuvent compter de 400 à 800 ans ; il y en a sept qui se font remarquer par leur grosseur ; il n'en reste plus que l'écorce ; on ne peut donc pas estimer au juste leur âge. Ils mesurent 15 à 16 mètres de circonférence, et leur hauteur n'en dépasse pas 20. A 2 mètres du sol ils se divisent en plusieurs tiges. Ils s'élèvent sur un plateau accidenté, entouré à l'est par l'hémicycle que forment les cimes neigeuses du Makmel, et se termine à l'ouest sur la *vallée des saints;* ils sont disséminés sur des mamelons, et à leurs pieds, descend dans la vallée la petite rivière Kadiska. Ce plateau a 2000 mètres d'altitude, le sommet du Makmel qui les abrite en a 3000. Vu des terrasses du patriarchat, ce panorama est féerique. La vallée des Saints, comme toutes celles du Liban, est percée de grottes nombreuses qui formaient les anciennes *laures* des premiers moines.

La Syrie se divise en quatre gouvernements (eyalet); ce sont : Alep, Damas, Saint-Jean d'Acre et Tripoli. Chacun d'eux est administré par un pacha.

§ II. *Population et religions de la Syrie.*

La population totale de la Syrie est évaluée à 2,400,000 âmes. Elle forme un amalgame composé d'éléments hétérogènes. Ces peuples appartiennent à des religions différentes. Afin de bien comprendre l'histoire des missions de Syrie, il est nécessaire d'exposer les origines et les mœurs de chacun d'eux, ainsi que leurs croyances.

Depuis 2,500 ans, la Syrie a subi plusieurs invasions. Les Assyriens de Ninive en font la conquête 750 ans avant Jésus-Christ. Les Chaldéens les suivent; Tyr seule échappe à leur joug ; puis viennent les Perses de Cyrus, les Macédoniens d'Alexandre, les Séleucides et Pompée qui en fait une province romaine. Cinq siècles plus tard, elle est annexée à l'empire de Constantinople jusqu'en 622 ; alors

les tribus mahométanes de l'Arabie s'en emparent. Déchirée par les guerres intestines des musulmans, conquise par les croisés, reprise par les Mameluks d'Égypte pour être dévastée par Tamerlan et les Druses, elle est devenue la proie des Turcs ottomans qui la possèdent depuis bientôt trois siècles. De toutes ces circonstances est sortie la population actuelle, débris de tous les peuples qui se sont égorgés ou réfugiés sur son territoire.

1° *Grecs*. Les Grecs sont répandus dant tout le Levant. Ils forment la population agricole de la campagne et le bas peuple des villes. On les divise en deux groupes distincts. Le premier est celui des Grecs schismatiques appelés *Roums* (romains), bien qu'ils ne soient romains ni d'origine ni de religion ; mais parce qu'ils sont les descendants des anciens sujets de cet empire. Éloignés des intrigues et des troubles de Byzance, ils ont mieux conservé la foi chrétienne.

La province d'Asie, évangélisée principalement par saint Pierre qui fixa d'abord son siége à Antioche, et par l'apôtre saint Paul, était divisée en grande et petite Arménie. Convertie par saint Grégoire l'Illuminateur, elle resta attachée au catholicisme pendant de longs siècles. Les Grecs furent entraînés dans le schisme et dans l'hérésie par Photius, qui, d'écuyer de l'empereur d'Orient, devint patriarche de Constantinople et prit le titre de patriarche œcuménique ou universel. Déposé par Isaac Comnène, il alla mourir dans l'île de Procanèse. Le schisme ne mourut pas avec son pontife, dans lequel il était incarné.

Malgré le concile de Lyon, réuni en 1274, et celui de Florence, où les empereurs Michel et Jean Paléologue, avec la majorité des évêques grecs proclamèrent l'union des Églises d'Orient et d'Occident, le schisme se perpétua jusqu'à nos jours. Douze fois les Grecs se réunirent à l'Église romaine et douze fois ils s'en séparèrent. En perdant leur liberté religieuse, ils perdirent leur indépendance

nationale et tombèrent justement entre les mains des Turcs en 1453.

Prosterné devant le cimeterre turc, le patriarche universel de la nouvelle Rome et les évêques simoniaques du *Phanar* sont nommés ou déposés par le successeur de Mahomet selon qu'ils offrent plus ou moins d'or pour l'acquisition de leurs siéges. Aussi, voyons-nous une douzaine de patriarches de Constantinople déposés depuis 1830.

Tel est le sort de toutes les Églises séparées du Siége romain, et leur histoire est là pour le prouver.

Aujourd'hui, les Grecs ne savent plus ce qu'ils doivent croire; il ne leur reste que l'ignorance et un orgueil incommensurable.

Cependant, lorsque les pères de la compagnie de Jésus vinrent en 1626 ouvrir les missions de Syrie, ils trouvèrent parmi eux une foi suffisante pour servir de base à la mission. Leurs prédications, les livres qu'ils répandaient dans les populations opérèrent des conversions nombreuses. Divers patriarches et évêques revinrent à l'Église catholique. Le bien se soutient encore aujourd'hui, et chaque année les missionnaires ont la consolation de voir revenir au bercail un certain nombre d'entre eux.

Le second groupe est celui des Grecs *Melkites*, unis à l'Église romaine. Cette dénomination dérive de l'arabe et du syriaque; elle signifie *impérialistes*. Elle fut donnée par les Eutychiens aux Grecs qui, se soumettant au concile de Chalcédoine, souscrivirent à l'édit de l'empereur Marcien. Ce nom de Melkite est donc appliqué aux Grecs catholiques de Syrie et d'Égypte; il est synonyme d'orthodoxe.

Leur patriarche réside à Damas. Trois titres sont attachés à ce patriarcat : ceux d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem ; il a sous sa juridiction douze évêques suffragants, 50,000 fidèles au plus, quatorze monastères

d'hommes et trois de religieuses soumis à la règle de saint Basile. Les Melkites suivent le rite grec.

2° Les *Syriens*. Comme les Grecs, ils se divisent en Syriens hérétiques et en Syriens catholiques qui ont aussi un rite particulier. Les premiers, refusant de se soumettre au concile de Chalcédoine, ont persévéré dans l'hérésie d'Eutychès; ils ne reconnaissent qu'une seule nature dans la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'où on les appelle monophysites; ils sont encore appelés jacobites. Ils nient la procession du Saint-Esprit par le Fils, le purgatoire, le jugement. D'autres sont Nestoriens; ils habitent principalement le Taurus et la Mésopotamie.

Depuis le XVIIe siècle, une partie des Syriens s'est réunie à l'Église romaine. C'est le père jésuite Pierre *Fromage*, de la mission d'Alep, qui fut l'auteur de ce mouvement de retour, en convertissant l'évêque syrien de cette ville. Ce prélat se réfugia à Cherfé, dans le Liban, et y ouvrit un collége en 1760. Cinq évêques et un nombre de prêtres se réunirent à lui, et l'Église catholique syrienne fut fondée malgré la persécution qui se déchaîna contre elle. Depuis quelques années, le siége du patriarcat syrien a été transporté dans la ville importante de *Mardin*, près des jacobites du Taurus.

Le patriarche des Syriens est assisté de deux évêques *in partibus;* il a en outre cinq évêques suffragants.

3° *Arméniens*. La grande et la petite Arménie furent converties par saint Grégoire l'Illuminateur. Il conduisit à Rome le roi *Tiridate* et reçut du pape Sylvestre Ier le titre de patriarche. Son siége fut fixé à Alep, en Cilicie, où il resta jusqu'au XVIIIe siècle. La foi catholique y brilla dans toute sa pureté jusqu'au milieu du XIe. A cette époque, le patriarche Narsès entraîna dix évêques dans les erreurs d'Eutychès. Leurs discussions politiques les firent tomber entre les mains des mahométans; et le schisme se perpétua, avec des alternatives de retour, jus-

qu'en 1740, année dans laquelle commença le mouvement qui les pousse actuellement vers Rome.

A cette époque, l'archevêque d'Alep, Mgr *Abraham-Arzivian* (Aigle), rentra dans l'Église romaine et ramena avec lui une partie de sa nation. Le pape Benoît XIV lui donna le *pallium* et lui conféra le titre de patriarche catholique d'Arménie. Le prélat prit le nom de *Pierre*, qui a été conservé jusqu'ici par ses successeurs. Chassé de Constantinople par les persécutions des Turcs, il établit son siége à *Siside*, en Cilicie, d'où la persécution des Arméniens hérétiques le força de se réfugier, en 1742, dans le Liban, d'abord à *Crem*, ensuite à *Bzommar*, où réside encore le patriarche actuel, Pierre VIII. *Bzommar* est à 2 kilomètres de *Cherfé*, dans une position magnifique, d'où la vue embrasse un panorama incomparable et varié, depuis les rochers arides du Liban jusqu'aux flots azurés de la mer de Syrie.

La juridiction du patriarchat arménien catholique s'étend sur les Arméniens d'Égypte, de Syrie, de Chypre, de Cappadoce, d'Arménie mineure, du Kurdistan et de Mésopotamie. Il renferme 12 évêchés, 60 prêtres administrent les paroisses divisées en 32 missions. Un ordre religieux, fondé par Mgr *Arzivian*, les antonins, s'occupe de la prédication et des études scientifiques avec succès. L'abbé du couvent de *Crem* jouit des prérogatives épiscopales et de la juridiction ordinaire sur le diocèse d'Antioche. Dans ces dernières années, 3 évêques et 23 prêtres se sont voués à l'éducation de la jeunesse, et quelques dames ont fondé une communauté pour l'enseignement des jeunes filles, sous le nom de dames de l'Immaculée-Conception. Les écoles sont fréquentées par un millier d'enfants au moins.

Le patriarcat arménien de Cilicie possède en outre à *Bzommar* un séminaire important. Cet établissement a été construit, il y a près de 80 ans, avec les cotisations

des Arméniens catholiques. Il contient une communauté de 110 membres, dont 40 élèves ; un évêque en est le supérieur. Des prélats et des prêtres distingués en sont sortis. On y enseigne l'arménien, le turc, l'arabe, le latin, l'italien, le français, la théologie, la jurisprudence et la philosophie, etc. L'étude des traditions nationales y est l'objet d'une application particulière, pour mettre les prêtres à même de ramener à la vraie foi leurs compatriotes schismatiques.

Sept membres égarés de cette communauté, révoltés contre leurs supérieurs, viennent de servir d'instrument à la persécution organisée savamment contre le catholicisme. Ils se sont séparés de l'Église catholique : à l'aide du gouvernement turc, ils ont évincé les catholiques du couvent et s'y sont installés avec les soldats musulmans, entretenus aux frais de la communauté.

Le nombre des Arméniens catholiques dépasse 60,000 âmes ; celui des non unis est évalué à 1 million. Chaque année de nombreuses conversions s'opèrent, et tout donne à penser que le retour de la nation arménienne entière à la foi romaine ne se fera pas attendre.

4° Les *Chaldéens*. Leur histoire est liée intimement à celle des Hébreux. Ils sont répandus dans la Perse, la Mésopotamie et la Syrie. Leur rite est un des plus vénérables : on les connaît sous le nom de Nestoriens, de l'hérésie de Nestorius qu'ils croient professer encore ; car ils ignorent leur foi. Disséminés et pauvres, les Chaldéens de Syrie n'ont presque pas de sanctuaires ; ils sont sans discipline et sans écoles. Le patriarche des Chaldéens catholiques réside au couvent de *Mar-Hormès*, près Mossoul.

5° *Maronites*. Vers la fin du VIe siècle vivait sur les bords de l'Oronte un ermite nommé *Maroun*. Sa sainteté lui donna une influence considérable dont il se servit pour maintenir les Orientaux en union avec Rome. Ses

services le firent nommer successivement évêque de *Botris*, ville située au pied du Liban, et patriarche du Liban. Il fixa sa résidence au monastère de *Kanobin*, fondé par Théodose le Grand. Sa charité et sa puissance attirèrent dans la montagne autour de lui tous les persécutés appelés *Mardaïtes* ou rebelles par les Arabes. Ce noyau de chrétiens, aguerri par des luttes quotidiennes devint une nation redoutable. Elle prit le nom de Maronites, de celui de son premier patriarche. A sa mort, ils se choisirent des chefs entreprenants qui vainquirent plus d'une fois les armées musulmanes. Au VIIe siècle les hérétiques monothélites, refusant de se soumettre à l'empereur Anastase II, se réfugièrent auprès des Maronites, ils leur apportèrent ainsi un accroissement considérable en même temps qu'ils propagèrent parmi eux leurs erreurs. Le monothélisme enseignait qu'il n'y avait dans la personne de Jésus-Christ qu'une seule volonté et par conséquent une seule action. L'indépendance religieuse qu'ils voulaient conserver leur inspira le désir de l'indépendance politique. Ils résistèrent aux empereurs, aux Arabes et aux Turcs.

Mais plusieurs fois vaincus, ils furent obligés de devenir tributaires, tantôt des pachas d'Égypte, tantôt des Turcs ou des Turcomans. Toutefois, ils les empêchèrent de pénétrer dans la montagne jusqu'à ces derniers temps. Pendant les croisades, ils aidèrent les croisés, auxquels ils donnèrent un appui sérieux. A cette époque, leur domination fut restreinte au Liban. Ce fut en 1182 et en 1215 qu'ils se réunirent à l'Église romaine. Depuis la fin du XIIe siècle jusqu'en 1445, ils s'en séparèrent et se réconcilièrent avec elle plusieurs fois. Leur union ne devint permanente et définitive qu'à partir du concile de Florence. En 1736, ils ont admis dans un concile national les décisions du concile de Trente.

Leur organisation politique, détruite par les derniers

événements, était une république régie par un droit féodal et coutumier, basé probablement sur les assises de Godefroi de Bouillon. Au sommet de la hiérarchie sont les émirs, princes, commandants, dont la dignité est héréditaire. Il y en a près de 200 et leur généalogie est conservée avec soin. Ils sont nommés par les *scheiks* qui composent leur conseil. Les émirs du Liban furent tous Druses jusqu'en 1798, année où finit la dynastie des Mans. A cette époque, le principal et premier émir chrétien était l'émir *Béchir*, descendant de la famille musulmane des *Scheabe*, venue du Hauran. Il gouvernait le Liban depuis 35 ans, lorsqu'à l'occasion de l'expédition d'Ibrahim-Pacha, la Turquie et l'Angleterre le déposèrent pour le punir de sa sympathie envers les Égyptiens. Il fut d'abord exilé à Malte, puis vint mourir à Brousse en 1850, à l'âge de 83 ans. Son successeur fut *Haïder*, né de père druse et de mère chrétienne. Homme de foi et de piété, il mourut en 1854, à Djounie, après avoir été le plus vertueux des princes. Le dernier émir est *Joseph Karam*, arrêté malgré toutes les promesses du gouvernement turc, actuellement en exil. Après les émirs viennent les *scheiks* (*séniores* ou seigneurs), qui, par leurs services, leur naissance ou leur âge, ont gouverné une population. Ils représentent les anciens d'Israël. Il y a quatre familles principales de scheiks.

Le peuple se livre à l'agriculture. Sobre, alerte, agile et délié, le Maronite est patient, hospitalier, belliqueux. Son esprit est ouvert et pénétrant, son caractère et affable, mais vindicatif.

Le Liban est divisé en deux parties ; la partie chrétienne dont la principale est le *Kesrouan*, et la partie mixte où les chrétiens sont mêlés aux Druses ainsi qu'à d'autres infidèles : la première renferme 300 localités et la seconde 287. La population maronite est évaluée à 200,000 âmes : mais, depuis les massacres de 1860, elle

doit avoir considérablement diminué : beaucoup ont émigré sur le littoral.

L'Église maronite est administrée par un clergé nombreux, vivant de son industrie privée. A la tête est le patriarche qui prend le nom de Pierre et le titre de patriarche d'Antioche ; il rend compte de son administration au Saint-Siége tous les dix ans. Il a sous sa juridiction 17 évêques dont deux à Alep, deux en Mésopotamie, un à Beyrouth, et les autres dans le Liban ; 350 paroisses et églises desservies par 1200 prêtres séculiers et 90 monastères d'hommes et une centaine de femmes, soumis à la règle de saint Antoine. Depuis la dernière guerre, la plupart sont en ruine.

Jusqu'en 1840, les Maronites avaient toujours vécu en paix avec les Druses ; mais, après la conclusion de la paix entre le sultan et Méhémet-Ali, une politique machiavélique. appuyée par quelques gouvernements européens, souffla la discorde entre ces deux peuples. Les Turcs voulaient à tout prix s'installer dans le Liban. Le fanatisme musulman d'un côté ; la politique et les haines anti-catholiques de l'autre, excitèrent sourdement le peuple et les *khaouyas* (bourgeoisie de nouvelle formation) à se soulever contre les scheiks et les émirs, et à s'entr'égorger. Alors, en 1860, les Druses, aidés par les pachas et les soldats turcs ainsi que par la connivence des fanatiques qui avaient juré la mort de tous ceux qui faisaient le signe de la croix, se ruèrent sur les villes et les villages chrétiens dont ils massacrèrent les habitants désarmés ; pillèrent, saccagèrent, incendièrent les maisons, sauf celle du consul anglais à Damas, et vendirent les femmes et les filles aux marchands d'esclaves, fournisseurs des harems de l'Orient. Dans un espace de 60 lieues de long sur 20 de large, cinq villes et 325 villages ont été incendiés par les Druses. A Damas 6,000 maisons de chrétiens sont devenues la proie des flammes, plus de

25,000 malheureux ont été tués et 75,000 chassés de leurs villages, furent livrés aux maladies et à la faim. Parmi eux il y avait 6,000 veuves et 10,000 orphelins ; 3,000 jeunes femmes furent vendues aux musulmans par les Druses à raison de 10 francs par tête, 150 églises et 32 monastères ont été détruits. Les autres rits n'ont pas été moins épargnés ; les Grecs unis ont perdu 43 couvents.

6° *Druses* (*Dursijeh*). L'origine et la religion de ce peuple du Liban vivant à côté des Maronites fut longtemps un problème. Aujourd'hui la lumière s'est faite à leur sujet. Les Druses sont sortis de la secte mahométane des *Bateni* dont les partisans s'établirent au Caire, en Égypte. Chassés de l'Égypte, ils se réfugièrent dans le Liban, où les Maronites les accueillirent imprudemment sous le manteau de proscrits.

La religion des Druses est un mélange de mahométisme, de judaïsme, de christianisme et de toutes les erreurs philosophiques de l'Orient ; elle sanctionne l'hypocrisie. Avec le musulman, le Druse est musulman ; il est chrétien avec le chrétien. Elle admet l'unité de Dieu, créateur, conservateur et juge du monde, mais attribue les vertus divines à ses ministres en ce monde et enseigne la métempsycose.

Les Druses adorent une tête de veau qui est le symbole de l'humanité d'*Hakem*, leur premier chef et prophète. Elle permet tous les crimes ; il n'y a de péché que ce qui peut troubler l'ordre entre les frères ; elle ne reconnaît donc pas la distinction du bien et du mal. Les ministres de leur religion sont divisés en plusieurs classes, et les fidèles en initiés et non initiés. Les étrangers peuvent être initiés ; ils ont des formules pour reconnaître les frères. Étant donnée une pareille religion, on ne peut s'étonner de voir les Druses devenus les instruments dociles des ennemis de la foi catholique, pour la destruction des Maronites.

Leur gouvernement est le même que celui des Maronites avec lesquels ils habitent les mêmes villages dans onze districts.

7° Les *Ansariés*. Ce peuple habite la chaîne de montagnes qui porte son nom. Cette chaîne, le mont Bargulus des anciens, court du nord au sud pendant 175 kilom. entre *Lattakié* (Laodicée) et le *Nahr-el-Kebir* (grande rivière) et sépare le bassin de l'Oronte de celui de la Méditerranée. Elle est le prolongement du Liban; mais ses pentes sont plus douces et l'altitude moyenne de leurs points culminants est de 1,000 à 1,200 mètres. Le *Djebel-Akrad* (Cassius) atteint 1767 mètres.

Les *Ansariés* ont à peu près les mêmes mœurs que les Druses. C'est parmi leurs tribus que gouverna le trop célèbre vieux de la montagne, chef des assassins. Ils datent de 891, et forment plusieurs tribus réparties en trois districts dépendants du pacha de Tripoli auquel ils paient le tribut : les *Chamsiés* et les *Kelbiés* : les premiers adorateurs du soleil, les seconds du chien; les *Jésidiés*, qui ont Satan pour Dieu, et les *Quadmousié*, espèce de gnostiques. En général, on retrouve chez ce peuple montagnard de l'Asie Mineure toutes les absurdités de l'antiquité.

Il faut rattacher aux Druses et aux Ansariés les *Nosaïris* et *Ismaélis*, tribus montagnardes de la chaîne de *Kusseir* et de *Schara*, qui suit la côte au sud de Lattakié et de Tripoli. Ils détestent les mahométans et préfèrent les chrétiens. Ce sont des peuples travailleurs et industrieux. Les Nosaïres et les Ismaélis ont chacun près de 800 villages.

8° Les *Mahométans*. Ils forment deux principales sectes : les Sunnites, sectateurs d'Omar élevé au kalifat à la place d'Ali, et les schiites, sectateurs d'Ali, époux de Fatyme, fille de Mahomet, supplanté par Omar. Les Turcs des villes et de l'administration appartiennent aux premiers : les

Persans, les Turcomans, les Kurdes, les Arabes et les Métoualis font partie des seconds.

9° Les *Métoualis* sont les restes des anciens Syriens. Peuple pasteur, ils ont leur centre dans la *Beqâa* près *Baalbek* et s'étendent jusqu'à *Sour* (Tyr). Ils sont au nombre d'une vingtaine de mille et ont tous les vices des Turcs et des Arabes. Les Métoualis sont grands, sveltes, hâlés et brunis par le soleil du désert ; on les reconnaît à leur burnous aux raies noires et jaunes ; ils portent toujours une paire de pistolets d'arçon à leur ceinture. Leurs femmes sont défigurées par le tatouage de leurs lèvres. D'un caractère indépendant, ils détestent les Turcs à l'égal des chrétiens. Les Druses, les Ansariès et les Métoualis sont au nombre d'au moins 100,000.

10° Les *Arabes ou Ismaéliens*, pasteurs et nomades, viennent du désert jusque dans les plaines de la Palestine, de Beqâa et de Galilée. Ils appartiennent à cette race antique pure et jamais conquise qui s'étend des frontières de la Perse à l'extrémité du Maroc. On les appelle encore Bédouins, *Bedaoni*, hommes du désert : arabe signifie solitude, désert. Il ne faut pas confondre les Arabes bédouins avec les Arabes sédentaires des villes et des villages ; leurs mœurs sont très-différentes. A part leur mahométisme fanatique, on retrouve en eux les anciens pasteurs de la Bible. Le nombre des tribus arabes est incalculable.

Parmi elles, signalons les Wahabites, secte du mahométisme ; leur centre est dans l'Yemen, en Arabie ; ces dissidents ne reconnaissent point Mahomet pour prophète. Dieu est Dieu, il n'y a point d'autre Dieu que Dieu ; tel est leur axiôme fondamental : cependant leur fondateur a su prendre la place de Mahomet.

11° Les *Turcomans*. Ce sont également des tribus de peuples pasteurs, de race tartare, émigrés des bords de la mer Caspienne. L'hiver, ils habitent la Syrie, principa-

lement le pachalik d'Alep, et l'été, ils vont faire paître leurs troupeaux dans les gras pâturages de l'Arménie et de la Caramanie. La fertilité de ces territoires leur permet d'élever plus de chameaux, de buffles, de chèvres et de moutons, que les Arabes. Les Turcomans sont mahométans fanatiques. Leurs mœurs et leur gouvernement sont à peu près les mêmes que ceux des Arabes; ils parlent la langue turque.

12° Les *Kurdes*. Peuples pasteurs et nomades, ils viennent des montagnes du Kurdistan, où naissent les sources du Tigre. Cette contrée est riche en céréales. Les Kurdes sont les *Karduques* qui s'opposèrent à la retraite de Xénophon. Ils promènent leurs tentes depuis Diarbekir, Erzeroum et Sivas, jusque dans les montagnes à l'est d'Antioche. On évalue leur nombre à 150,000. Redoutés, à cause de leur brigandage, ils ont cependant des idées assez aristocratiques. Ils sont musulmans, mais d'un mahométisme tiède et vivent à peu près indépendants des gouvernements de Perse et de Constantinople. Quelques tribus kurdes adorent Satan, comme principe du mal; c'est le fond de la doctrine de Zoroastre, contemporain de Salomon, renouvelée plus tard par le manichéisme et conservée sous le nom de dualisme, religion du bon et du mauvais principe.

13° Les *Juifs*. Ils sont nombreux en Syrie et divisés en deux sectes : les *Caraïtes ou purs* qui suivent la lettre de la Bible sans commentaire, et les *Talmudistes*. Le centre des premiers est à Tibériade.

La population chrétienne de Syrie atteint le chiffre de 700,000 âmes dont 300,000 catholiques. Tous ces peuples appartiennent à la branche sémitique du rameau araméen. Cette branche a produit les Assyriens, les Hébreux, les Phéniciens et les Carthaginois remplacés par les Arabes, qui ont imposé leur langue à la plupart des habitants de la Syrie. Quant à la langue syrienne, elle

paraît être encore parlée chez les *Souriani*, *Yacoubi* ou *Kaldani*, populations chrétiennes de la Mésopotamie et de la Chaldée. On la retrouve dans les livres liturgiques syriaques, dans les versions de l'Ancien Testament ainsi que dans les targums, commentaires de la Bible.

§ III. *Missions de Syrie.*

Le centre des missions de Syrie est la ville de Jérusalem ; elle est le siége du patriarche latin Mgr Valerga, délégué du Saint-Siége auprès des différents rites unis pour traiter de leurs affaires ecclésiastiques. Le patriarchat embrasse toute la Syrie et l'île de Chypre.

1° Jérusalem est la capitale de la Palestine et de l'ancienne Judée. Fondée par Melchisedech, elle devint la métropole de la terre de Chanaan, ou des Hébreux.

Après bien des vicissitudes, elle fut prise en 71 de notre ère par Titus et Vespasien et totalement détruite par Adrien qui l'appela *Ælia Capitolina*.

Le premier évêque de Jérusalem fut Jacques le Mineur, que les Juifs précipitèrent du haut du temple. Siméon, fils de Cléophas, parent du Sauveur, lui succéda ; il fut crucifié à l'âge de 110 ans. Après la dispersion des Judéo-chrétiens sous Adrien, Césarée devint la métropole de la Palestine. Plus tard le concile de Nicée reconnut aux évêques de Jérusalem un rang d'honneur particulier. En 551, le concile de Chalcédoine leur rendit la dignité archiépiscopale, dès lors ils devinrent patriarches. Leur adhésion au schisme de Constantinople supprima l'évêque catholique de Jérusalem ; mais les papes en conservèrent à Rome la dignité, en dispensant les titulaires de la résidence.

L'Église de Jérusalem fut alors administrée jusqu'en 1847 par le supérieur des franciscains, gardien de Saint-Sépulcre, vicaire apostolique. En cette année, Pie IX res-

suscita la dignité patriarchale dans la personne de Mgr Valerga. Ce prélat italien réside à Jérusalem ; il est l'unique patriarche latin de l'Orient.

Les franciscains ou pères de Terre-Sainte y sont chargés spécialement de la garde et de l'entretien des saints lieux. A leurs couvents sont adjoints des hôpitaux pour les catholiques et des écoles qu'ils desservent ; en outre, ils sont curés des villes où ils résident. Le premier de ces établissements est le Saint-Sépulcre. Cet édifice vénérable est une chapelle en marbre, située sous la coupole de la basilique de ce nom. Les catholiques et la France protectrice des catholiques d'Orient étaient en possession de droits légitimes indiscutables sur les sanctuaires de Terre-Sainte. Depuis quelques années, le gouvernement français y a presque renoncé, en reconnaissant les empiétements des Grecs et en admettant les Russes à partager des priviléges, qu'ils n'avaient jamais eus jusqu'à nos jours. La reconstruction de la coupole du Saint-Sépulcre a été l'occasion de ces concessions déplorables à tous les points de vue.

Le patriarchat latin de Jérusalem est aujourd'hui en possession d'une église convenable consacrée en 1871 par Mgr Valerga. Il possède un grand séminaire composé d'une trentaine d'élèves ; 15 prêtres dont 9 indigènes, 12 églises et chapelles et une école normale d'institutrices à Nazareth. Les œuvres catholiques de la ville se composent d'un hôpital de 22 lits, d'écoles de garçons et de filles. Ces dernières sont dirigées par des sœurs françaises de Notre-Dame de Sion, installées dans le prétoire de Pilate ; une centaine de jeunes filles les fréquentent. L'hôpital est desservie par trois sœurs également françaises de Saint-Joseph. Les franciscains mineurs y possèdent deux couvents où sont représentées toutes les provinces de l'ordre. Il s'y trouve des pères français, et d'après les statuts, la charge de vicaire doit être confiée à un religieux

de cette nationalité. Leur fondation remonte à saint François d'Assises, qui obtint du sultan d'Égypte la garde du Saint-Sépulcre pour son ordre. Alors, dix religieux succédèrent aux vingt chanoines établis par Godefroi de Bouillon. Ils habitent un étroit local adossé à leur chapelle et n'en peuvent sortir pendant trois mois ; on leur apporte leur nourriture à travers un guichet. Des écuries appartenant à des mahométans occupent la partie supérieure du couvent et de l'église. Les premiers franciscains furent tous massacrés à Jérusalem et à Ptolémaïs (Saint-Jean d'Acre). D'autres les remplacèrent et purent s'établir au mont Sion ainsi qu'au Saint-Sépulcre. Afin de mettre les saints lieux à l'abri des profanations, Robert, roi de Sicile, et Sanche sa femme, les achetèrent du sultan d'Égypte et les cédèrent au Saint-Siége qui les confia à cet ordre religieux.

En 1342, ils construisirent un couvent qu'ils dotèrent pour l'entretien de douze moines et de 3 frères. Une autre pieuse personne donna le terrain voisin et y établit un hôpital. En 1338, les Turcs massacrèrent encore les pères, puis quatre autres en 1391. L'histoire des pères de Terre-Sainte est une longue chaîne de martyrs innombrables. Chassés du mont Sion en 1561, ils obtinrent à un prix exorbitant l'église et le couvent de Saint-Sauveur, ancienne propriété des Géorgiens. Pendant les discordes de l'Europe, ils furent abandonnés, et malgré cela, ils soutinrent les catholiques de la Syrie. Le couvent du Saint-Sépulcre renferme 12 prêtres ; celui de Saint-Sauveur, une église, 28 prêtres et 32 frères laïques.

Jérusalem a 15,250 habitants ; sur ce nombre on compte 7,000 Juifs, 4,900 Mahométans, 2,000 Grecs schismatiques, 1,000 Catholiques latins, 50 Grecs melchites, 50 à 60 Coptes, 470 Arméniens schismatiques et quelques protestants gouvernés par un évêque anglo-prussien ; ces derniers ont bâti un temple élégant en face du château de

David. Les latins n'y ont que leur cathédrale nouvelle, la chapelle de la Flagellation, quelques sanctuaires dans l'église du Saint-Sépulcre, et la petite église de Saint-Sauveur. Une grande partie des ordres religieux ont des missionnaires en Syrie, outre les franciscains italiens, espagnols et français ; on y retrouve les capucins et les carmes. Les frères mineurs sont près de 200 : ils ont des établissements dans les villes de Saint-Jean d'Acre, Alep, Beyrouth, Bethléem, Fayum, Damas, Jaffa, Latakié, Nazareth, Saïda, Tibériade, Tripoli de Syrie, et à Nicosie en Chypre. Les franciscains espagnols ont un établissement à Gaza. Ceux des capucins sont à Alep, Beyrouth, Biscerra, Damas, Gazin, Saïda, Sansum et Bamle, et les carmes déchaussés, au mont Carmel, à Alep et à Tripoli.

Les établissements français sont desservis par les jésuites et les lazaristes. Les jésuites sont arrivés en Syrie en l'année 1656. Après leur suppression, le Saint-Siége confia leurs missions d'Orient aux lazaristes ; depuis leur heureuse résurrection, ils ont fondé de nouvelles missions à Gazir, Bicfaïa, Mâallaka, Zahleh, Beyrouth, Saint-Jean-d'Acre, Caïffa ; ils les ont consacrées au Sacré-Cœur.

1° *Gazir*, chef-lieu du Kesrouan, partie complétement chrétienne. C'est dans cette ville que se trouvent les principaux établissements des missions libanistes. Les pères y ont établi en 1840 un collége séminaire, dans un des anciens palais de l'émir Abdallah-Chehab, successeur du célèbre Béchir ; il est dédié à saint Joseph. Le séminaire contient trois catégories d'élèves : la première est composée de jeunes gens qui se destinent à l'état ecclésiastique : ils sont au nombre d'une cinquantaine de tous les rites orientaux : ils apprennent l'hébreu, le syriaque, le grec et le chaldéen. La deuxième réunit des pensionnaires européens que le contact avec les jeunes gens des autres catégories prépare à devenir des traits d'union entre l'Europe et l'Asie mineure ; la troisième contient

les enfants des grandes familles du pays. Les études sont divisées en cours préparatoires dont la langue française fait partie, et en deux grands cours. Dans le premier, on enseigne le latin, le grec, les sciences, la philosophie et la théologie ; dans le deuxième, les jeunes gens apprennent l'histoire, les mathématiques, la géographie, la comptabilité, les langues arabe, italienne et turque. Chaque élève de Gazir apprend au moins 2 ou 3 langues, beaucoup en savent six. Douze pères, trois professeurs laïques et six frères dirigent cet établissement.

Les jésuites ont annexé à leur collége une communauté de femmes pour les écoles ; ce sont les Mariamettes de Becfaïa. De plus, un certain nombre de pères y sont affectés au service des missions dans les villages de ce district.

2° *Becfaïa*. Petite ville du district de Kathaâ, où l'émir Haïder, successeur de Bechir, vint résider et appela les pères jésuites. Les Maronites y sont en grande majorité. Les révérends pères y ont une mission, Notre-Dame libératrice, fondée en 1833, et deux écoles fréquentées chacune par 50 enfants et une autre pour les adultes ; on y enseigne l'arabe et le syriaque. C'est là qu'ils ont installé le premier établissement des sœurs institutrices dites Mariamettes de Becfaïa.

Becfaïa compte quatre paroisses maronites et une conférence de Saint-Vincent de Paule. Cette mission a donné des résultats inespérés.

3° *El-Mâallaka*. Cette résidence est un établissement pareil au précédent ; il a été également fondé en 1833 sous la protection de l'émir Bechir, qui donna le terrain nécessaire pour sa construction.

Cette ville est située au pied du Liban, à l'endroit où s'unissent les plaines de Beqâa et de Bâalbek. Ses écoles contiennent plus de 150 enfants ; ce sont des instituteurs indigènes qui les dirigent.

4° *Zhaleh*, à deux kilomètres plus loin dans la Beqâa, c'est un évêché du rit grec melchite. Elle contient 15,000 chrétiens dont 8,000 catholiques ; 15,000 Maronites dépendants de l'archevêque de Saïda et 1,200 Grecs unis. Les chrétiens, restés au nombre de 2,000 en armes, s'y défendirent vaillamment en 1860, contre 17,000 égorgeurs dont ils enfoncèrent les rangs pour se réfugier dans la montagne, lorsque la nourriture et les munitions leur manquèrent. Cette ville fut pillée et incendiée. Beaucoup d'habitants, réfugiés dans le collége à l'abri du drapeau français, y furent massacrés. Les pères Billotet, français, Buonacina, italien, et trois autres frères y reçurent la couronne du martyre. Le frère Maksond fut tué sur l'autel en défendant le Saint-Sacrement. Aujourd'hui ces établissements sont relevés, le collége et les écoles de garçons contiennent 500 enfants. L'école des filles est dirigée par des Mariamettes ; elles ont 200 élèves.

Zahleh est assise sur le versant oriental du Liban. A quelques mètres devant elle, se déroule la plaine de Bâalbek et se dresse la chaîne de l'Anti-Liban, dont les arêtes déchirent au loin l'azur des cieux. Vu du pic qui domine la ville, ce panorama est un des plus grandioses du globe. Lorsque les jésuites arrivèrent dans cette partie de la Syrie, il y a 50 ans, ils campèrent auprès des ruines de Bâalbek, sous la tente ; mais bientôt ils se fixèrent à Mâallaka, village situé à 2 kilomètres des ruines de cette ville fameuse, et de là à Zahleh.

A quelque distance, sur le versant de l'Anti-Liban, au dessus de la magnifique vallée de Beqâa, s'élèvent les ruines de *Bâalbeck*, la Baalath de Salomon (Héliopolis) ou ville du soleil.

Dans ce dédale de ruines vivent encore aujourd'hui 2,000 habitants dont 30 familles chrétiennes melchites et une maronite.

En avançant vers l'Euphrate, dans une oasis fertile et

arrosée du désert, gisent à terre les ruines de Palmyre, la sœur de Bâalbek, construite par Salomon, et qui atteignit son apogée sous les règnes d'Odenat et de Zénobie. Étendue à terre et morcelée comme Bâalbek, elle n'est plus qu'un misérable village arabe.

5° *Caïffa*. Petite ville au pied du Carmel, assise sur les bords de la Méditerranée. Sa rade est la plus sûre de tout ce littoral, on y fait un commerce d'exportation de blé, d'orge, de coton, de sésame et d'huiles qui prend chaque jour un plus grand développement. Les pères y ont une résidence, l'école des filles est desservie par deux sœurs françaises de Nazareth, l'école des garçons par un instituteur indigène.

Au dessus de Caïffa, sur le mont Carmel, s'élève le couvent des carmes déchaussés qui y perpétuent la vie du prophète Élie, leur premier fondateur.

6° *Beyrouth*. Ancienne Beryte. Port sur les côtes de la Phénicie, c'est la ville de commerce la plus importante de ce littoral. Elle contient 36,000 habitants dont 12,000 mahométans, 2,000 Grecs schismatiques et 12,000 catholiques, en majorité maronites. Appelée d'abord Geris, elle aurait été fondée par Gerasi, cinquième fils de Chanaan, et devint une colonie de Sidon et de Rome. Auguste lui donna le nom de sa fille Julie avec l'épithète d'heureuse, Felix-Julia. Plus tard, Julien l'appela mère et nourrice des lois, à cause de son école célèbre de droit. En 566, un tremblement de terre la détruisit. Elle appartient aux Turcs depuis sa prise par Amurat IV. *Sanchoniaton*, le plus ancien écrivain après Moïse, était de Beyrouth.

Les jésuites y ont établi une mission, une imprimerie dont les ouvriers sont les enfants de leurs écoles. Par ce moyen, ils ont pu multiplier les livres élémentaires des classes et les bons livres, si rares en Orient, qui font pénétrer la lumière de la vérité au foyer des familles

schismatiques. Outre deux écoles et une association religieuse, ils ont établi une société scientifique importante. Beyrouth renferme deux orphelinats considérables dirigés par les sœurs françaises de Saint-Vincent de Paule ; à leur petit hôpital est attaché un dispensaire où elles ont soin des malades.

Les capucins et les franciscains de Terre-Sainte y ont des établissements. Le couvent de ces derniers renferme trois prêtres et un frère. C'est à Beyrouth qu'un grand nombre de chrétiens se sont réfugiés pendant les événements de 1860. Des terrasses de la ville, ils pouvaient suivre la marche des massacres par celle des flammes des villages incendiés.

7° *Saint-Jean d'Acre, Ptolémaïs, Acre, Acco.* Cette ville fut le dernier refuge des croisés ; c'est là que périt, victime de sa charité, le dernier patriarche de Jérusalem noyé dans les flots, *Nicolas de Anapiis.* C'est là aussi, que pendant le siége de 1189 à 1191, quelques seigneurs allemands firent avec les voiles de leurs galères des tentes pour abriter et soigner les soldats de leur nation.

Telle fut l'origine de l'ordre teutonique qui subjugua la Prusse et la convertit au catholicisme pendant le XIIIe siècle. En 1192, les chevaliers teutoniques s'établirent à Ptolémaïs à laquelle ils donnèrent le nom de Saint-Jean d'Acre. De nombreuses ruines attestent sa grandeur passée. Après avoir été assiégée inutilement par les troupes françaises de Bonaparte, subi le bombardement de 1840, elle se releva, grâce à sa position sur la côte de Syrie. On y voit la tour maudite qu'une tradition dit avoir été la maison où auraient été frappées les pièces d'argent qui furent le prix de la trahison de Juda ; telle serait la raison de son nom.

Saint-Jean d'Acre renferme 12,000 âmes ; sur ce nombre, il y a 100 latins, 1,500 Grecs melchites, autant de Grecs hérétiques ; le reste est mahométan.

Les révérends pères jésuites ont à Saint-Jean d'Acre une mission et une école de garçons ; l'école des filles est dirigée par les sœurs de Nazareth qui ont également soin de l'hospice. En outre, le couvent des pères de Terre-Sainte contient deux religieux dont l'un est le curé des latins.

Afin de remédier à l'ignorance de ces populations intelligentes, les jésuites ont établi, non-seulement comme nous l'avons vu des congrégations de sœurs indigènes institutrices, mais encore une congrégation de frères instituteurs appelés *xavériens*.

Établissements des lazaristes. Ces missionnaires ne sont arrivés en Syrie qu'il y a 50 ans.

1° *Antoura.* Village du Kesroan, au pied d'une colline, dans un bassin couvert d'une belle végétation. Son vrai nom est *Ain-Toura* (source du rocher) ; elle le doit à une source abondante qui jaillit d'une montagne voisine et traverse le village. D'abord mission et collége des jésuites, cet établissement, appartenant à la Propagande, fut donné par Pie VI aux lazaristes qui continuèrent à diriger ce collége, d'où sont sortis, pendant longtemps, la plupart des maronites instruits. Les lazaristes, au nombre de cinq, y donnent une instruction commerciale et secondaire comprenant les humanités ainsi que les éléments des sciences : il contient une cinquantaine d'élèves.

On voit en outre à Antoura un couvent de religieuses indigènes de la Visitation.

Non loin de cette localité est le village de *Raifun* près de *Bzommar*. C'est là que se trouve le collége d'hiver des lazaristes. Pendant l'été ils remontent à Antoura avec leurs élèves.

2° *Tripoli,* Tarablus. Ville de 15,000 âmes située au pied du Liban, près de l'embouchure du *Nahr-el-Kadich,* dans une plaine fertile. Son commerce est assez important. Elle est le siége de trois évêchés, melchite, maronite

et syrien, et le centre d'un gouvernement ou eyalet.

Les lazaristes français y ont une mission; en outre les carmes déchaussés dirigent un externat.

Le couvent des pères de Terre-Sainte est composé de deux pères franciscains.

3° *Damas.* Elle est une des plus anciennes villes du monde, il en est parlé dans la vie d'Abraham. Assise dans une vallée fertile arrosée par le Baradat, elle est le chef-lieu de l'eyalet ou gouvernement qui porte son nom, et le siége du patriarche grec d'Antioche dont relèvent 52 évêques. Sa population s'élève à 150,000 âmes. Chaque année près de 50,000 musulmans s'y réunissent pour faire le pèlerinage de la Mecque. On y fabrique des lames de sabre damassées renommées dans tout l'Orient.

Les lazaristes dirigent une école considérable de garçons, les filles de la Charité de Saint-Vincent de Paule, celle des filles; en outre, elles ont un dispensaire et un orphelinat.

Le couvent des franciscains renferme deux prêtres et un frère; ils ont également une école florissante et un hospice. L'un d'eux est le curé des latins. On y trouve aussi une maison de capucins. Damas renfermait en 1860 24,000 chétiens. Du 9 juillet au 17 de cette même année, les musulmans en égorgèrent au moins 11,000 avec des raffinements de cruauté. Tout le quartier et les établissements chrétiens furent pillés et incendiés et 8 franciscains brûlés vifs dans leur couvent. Aujourd'hui, les établissements catholiques sont relevés.

Nous ne quitterons pas la Terre-Sainte sans dire un mot de Bethléem et de Nazareth. Bethléem est situé à 8 kilomètres de Jérusalem. C'est dans cette ville que se trouve le principal noyau catholique de la Palestine. Sa population est composée de 2,000 latins, 1,500 Grecs hérétiques, 115 Arméniens schismatiques; le reste est musulman, ce qui donne un total général de 3,965 âmes: son altitude est de 836 mètres.

Bethléem (maison du pain), Éphrata (fertilité), lieu de la naissance du Sauveur, ainsi que du roi David. C'est là qu'eut lieu l'adoration des pasteurs et des mages. Aussi, dès les premières années de l'Église, ces lieux ont été honorés par les chrétiens et profanés par les Césars persécuteurs. Mais l'impératrice Hélène les purifia et construisit la magnifique cathédrale dont les Grecs se sont emparés. En 384, saint Jérôme vint s'y sanctifier pendant 38 ans dans l'étude et la prière. Il bâtit un monastère d'hommes dont saint Eusèbe de Crémone fut le second supérieur. Sainte Paule et sa fille Eustochie, de race consulaire, l'y accompagnèrent et fondèrent à Bethléem trois couvents de femmes.

Les Grecs ont envahi insensiblement la plupart des sanctuaires. Le couvent des franciscains renferme 15 religieux; sa chapelle est aujourd'hui l'église paroissiale catholique; un père en est le curé. Elle est sous le vocable de sainte Catherine.

A Bethléem on trouve un orphelinat et des écoles de filles fréquentées par 250 enfants. Ce sont les sœurs françaises de Saint-Joseph qui dirigent ces établissements, où elles enseignent les différents états convenables aux femmes.

Bethléem fut érigée en évêché en 1110 par le pape Pascal II, à la demande de Baudoin I.

Nazareth, ville de Galilée, est bâtie irrégulièrement au fond d'un bassin entouré de montagnes calcaires, à près de 400 mètres au-dessus du niveau de la mer, par 32° 41′ 58″ de latitude nord et 32° 56′ 25″ longitude est de Paris. Elle appartenait à la tribu de Zabulon et n'a été habitée que par des Juifs jusqu'à Constantin, qui y fit construire la grande église de l'Annonciation.

Nazareth ne prit d'importance qu'au XIIe siècle, sous le gouvernement de Tancrède. Ce prince réédifia ses églises détruites par les mahométans. Ce n'est qu'en 1620, après

bien des ravages commis par les musulmans, que les pères de Terre-Sainte reconstruisirent une église qui n'occupe que le tiers de l'emplacement de la première; mais ils ne purent rebâtir leur couvent qu'en 1730. Il contient 17 religieux qui dirigent la paroisse et les écoles de garçons. Pendant les croisades, Nazareth fut le siége d'un archevêché. Depuis les exploits du féroce Bibas, et surtout depuis la translation miraculeuse de la maison de la sainte Vierge en Dalmatie et à Lorette le 10 mai 1291, elle n'est plus qu'un amas de ruines. La population s'élève à 3,500 âmes, savoir : latins, 600; Grecs melchites, 250; Maronites 220; Grecs hérétiques, 1,200; le reste se compose de mahométans; chaque communion y a son clergé et ses églises. La France y est représentée depuis 1855 par des sœurs de la congrégation de *Nazareth*. Elles dirigent les écoles de filles, un orphelinat et une école normale pour la formation d'institutrices indigènes. Cet établissement précieux a été fondé par Mgr Valerga. Déjà un certain nombre de maîtresses sorties de cette institution sont placées dans les localités chrétiennes et y produisent des fruits de bénédiction.

On trouve encore des sœurs françaises de Nazareth à *Schefamar*.

Les sœurs de *Saint-Joseph* sont à Alep, à Jaffa et à Saïda. *Jaffa*, l'ancienne *Joppé*, est l'une des villes les plus anciennes du monde. D'après quelques auteurs, cette ville serait antérieure au déluge. C'est là que Noé aurait construit son arche et que furent apportés les cèdres qui servirent à la construction des deux temples de Jérusalem.

Elle est le passage de tous les pèlerins qui se rendent en Terre-Sainte. Chaque année, elle en voit une quinzaine de mille dans ses murs. Sa population actuelle est de 10,690 âmes; sur ce nombre, il y a 450 latins et Maronites, 300 Grecs latins melchites, 100 Grecs schismatiques, et 100 Arméniens ou Juifs.

4 sœurs de Saint-Joseph y dirigent les écoles de filles, et prennent soin des malades; leurs élèves sont au nombre de cent. Il y a 7 pères de Terre-Sainte : l'un d'eux s'occupe de l'école des garçons.

Saïda, ancienne *Sidon*, est assise sur un cap au nord de la Méditerranée. Cette petite ville renferme des écoles de filles, un orphelinat et un hôpital dirigés par les sœurs de Saint-Joseph. Les pères de Terre-Sainte sont au nombre de trois. Cette ville est en outre la résidence d'un évêque maronite et d'un évêque grec.

CHAPITRE II

ASIE MINEURE.

§ I. *Anatolie. Archevêché de Smyrne et mission d'Asie.*

La ville de Smyrne est placée dans un site admirable, au fond du golfe étroit de Cara-Bournou (golfe noir), qui forme devant elle une avenue de bosquets de verdure masquant des villages nombreux. Elle est le chef-lieu de l'Ionie et renferme 150,000 habitants, dont 75,000 Turcs: le reste est composé, ainsi que toutes les villes du Levant, de Grecs, de Juifs, d'Arméniens et de Francs. Les Turcs appellent *Francs* les Européens occidentaux, habitants du *Frenkistan* (terre des Francs). Comme toutes les villes turques, ses maisons sont en bois ; aussi est-elle de temps en temps renouvelée par les incendies. Celui de 1845 en a dévoré 4,000 avec une partie des établissements latins.

Smyrne est une des plus anciennes villes du Levant ; à ce titre, elle a subi bien des vicissitudes Elle était au nombre des 12 principales villes de l'Éolide, détruite par les Lydiens ; Alexandre la reconstruisit. Un tremblement de terre la renversa sous Tibère ; elle fut restaurée par Marc-Aurèle. Elle appartient aux Turcs depuis 1424.

Smyrne est le siége du pacha ou vali qui gouverne l'eyalet d'Aïdin. Les Grecs, les Arméniens et les latins y ont chacun un archevêque. Les chrétiens jouissent de toute la liberté désirable ; ils peuvent faire toutes les cérémonies de leur culte en public, sans inconvénient.

Son premier évêque fut saint Polycarpe, disciple de saint

Jean, qui fut brûlé en 166, après avoir vu saint Ignace d'Antioche, que les soldats romains conduisaient à Rome pour être dévoré par les bêtes dans le Colysée. Aujourd'hui, elle est un archevêché latin. Mgr Spacca-Pietra en est l'archevêque ; il a succédé à Mgr Mussabini, qui l'a administrée pendant 20 ans. Ce prélat a eu la consolation de consacrer une cathédrale digne de la catholicité. Les catholiques sont au nombre de 15,000, répartis en quatre paroisses : Saint-Polycarpe, Sainte-Marie, Saint-Pierre de Bournabat et Saint-Jean-Baptiste à Boudja.

Les œuvres françaises sont dirigées par les *lazaristes*. Elles se composent :

1° De la mission du *Sacré-Cœur*, avec une très-jolie chapelle ;

2° Du *Collége de la Propagande*, fréquenté par 300 élèves. Ces deux établissements renferment 15 missionnaires et une dizaine de professeurs laïques ;

3° Des *écoles* dirigées par 8 frères de la *Doctrine chrétienne*, qui donnent l'instruction à plus de 300 enfants ;

4° De l'établissement des *sœurs du Bon-Pasteur*, contenant un refuge, un pensionnat et une école ;

5° De l'hospice, du dispensaire, de l'orphelinat et des écoles de filles dirigées par les *filles de la Charité* de Saint-Vincent de Paule ; leurs écoles ont 500 élèves au moins ;

6° D'une institution mixte laïque contenant une centaine d'élèves.

Outre ces établissements français, Smyrne possède une école dirigée par la Conférence de Saint-Vincent de Paule, elle a également une centaine d'élèves, et 5 écoles laïques de filles.

Les religieux capucins italiens desservent la paroisse de Saint-Polycarpe, et les récollets de même nationalité celle de Sainte-Marie à Bournabat : ceux-ci ont une école annexée à la cure.

Les franciscains mineurs y ont également un couvent, et les religieux arméniens *méchitaristes* dirigent une école considérable pour leurs nationaux. En résumé, les œuvres catholiques de Smyrne se développent chaque année davantage ; elles sont aussi prospères qu'on peut raisonnablement le désirer.

Les missions de Trébisonde, de Samsoum et de Sinope, desservies par les religieux capucins, dépendent de l'archevêque de Smyrne. La première de ces villes est une préfecture apostolique et le siége d'un évêché arménien érigé par Pie IX en 1850. Le mouvement de retour vers l'unité catholique imprimé à la nation arménienne y a produit des résultats sérieux et assez considérables pour nécessiter la création de cet évêché.

§ II. *Roumélie. Patriarchat de Constantinople.*

Constantinople est la capitale de la Turquie. Elle est située dans une admirable position, sur les bords européens du Bosphore. Le Bosphore est un détroit sinueux qui sépare l'Asie de l'Europe, dont les eaux rapides descendent de la mer Noire dans la Marmara. En face du promontoire sur lequel est assise Scutari, la Constantinople asiatique, et qui sépare la Marmara du Bosphore, s'ouvre la magnifique baie de la Corne d'or, qui se prolonge pendant 5 lieues dans les terres jusqu'aux eaux douces d'Europe, où elle reçoit les eaux du Barbyzès et du Cydaris. C'est le port de Constantinople ; ses rives sont comme celles du Bosphore, et les vaisseaux de haut bord peuvent y rester amarrés comme dans un bassin. Au nord de la Corne d'or s'étend un plateau qui se prolonge jusqu'à la mer Noire. Sur son versant méridional s'élèvent en amphithéâtre les quartiers latins : *Galata*, qui allonge ses rues étroites et fangeuses au pied de la colline le long de la Corne d'or, et *Pera*, qui se développe jusqu'au

sommet de la côte. Le premier est le quartier commerçant, le second est celui de la banque, des grandes affaires et des palais. C'est là que résident les Européens, les ambassadeurs et sont installés les établissements des différentes communautés européennes.

Au sud de la Corne d'or, dans la plaine qui borde la mer de Marmara, se déroule Stamboul, ville turque aux minarets élancés. Parmi tous ces dômes qui la dominent se dresse la coupole d'azur de la mosquée célèbre de Sainte-Sophie. Au sud de Stamboul se trouve le quartier arménien, Psammathia ; à l'ouest celui de Saint-Dimitri et le Phanar, métropole de la population grecque de l'empire turc.

Stamboul forme un triangle dont la pointe, celle du sérail, avance dans la Marmara. C'est en la doublant que l'on est frappé de ce panorama féerique, unique au monde, digne des mille et une nuits. Constantinople se compose réellement de trois villes aux caractères bien tranchés. Stamboul, les quartiers latins, puis Scutari, la ville asiatique, en face, sur les rives d'Anatolie.

La ville turque et la ville européenne sont réunies par un pont de bateau jeté sur la Corne d'or.

Fondée à une époque très-reculée, elle s'appela d'abord Byzance, du nom de Byzas, son fondateur. Elle reçut son nom actuel de l'empereur Constantin, lorsqu'il transporta le siége de l'empire romain dans ses murs. Après avoir fait partie du royaume du Bosphore et subi les vicissitudes des guerres des Macédoniens, des Perses, du Pont, de la Cappadoce et de la Bythinie, elle resta longtemps sans importance ; mais sa position intermédiaire entre l'Europe et l'Asie, la mer Noire et la Méditerranée, dut nécessairement attirer l'attention des Romains qui s'en emparèrent en même temps que de la Thrace, au Ier siècle. Pillée et rasée par Septime-Sévère, elle fut relevée par Caracalla, mais ne reprit d'importance que sous

Constantin. En devenant capitale de l'empire en 330, elle devint en même temps la deuxième ville du christianisme. Immédiatement, les sanctuaires païens de Samos, de Cnide et autres temples des faux dieux furent fermés. Dès lors l'Italie cessa d'être la première province de l'empire.

Mais les Césars, en laissant Rome aux pontifes du Christ, n'avaient pas oublié un titre cher à l'orgueil de tous monarques. Les empereurs païens étaient souverains pontifes du paganisme. Ce souvenir leur fut une tentation permanente. Il leur fit favoriser toutes les erreurs et le schisme, dont ils redevinrent les pontifes dissimulés, derrière leurs créatures investies de l'épiscopat et du patriarchat. C'est pourquoi Constantinople fut le foyer constant des hérésies qui désolèrent l'Église. Les ariens, les macédoniens, les nestoriens et les eutychiens, etc., y régnèrent en souverains maîtres.

Toutes ces erreurs, et d'autres encore, couronnées par le schisme de Photius, se propagèrent dans tout l'Orient, grâce à la connivence et à la protection des empereurs byzantins. Pour cette raison, Constantinople fut le siége de plusieurs conciles généraux. Le IIe en 381, le Ve en 553 contre les trois chapitres, le VIe en 680, et le VIIIe en 869, tenu pour l'extinction du schisme de Photius, s'assemblèrent dans ses murs. Dès lors elle fut la capitale du schisme grec. En haine de l'Église romaine, ses princes s'allièrent avec les mahométans qui devaient les dévorer.

Constantinople fut assiégée 28 fois et prise 7 fois. A la suite du septième siége des Turcs, elle tomba au pouvoir de Mahomet II, le septième prince Osmanli, malgré les efforts de son dernier empereur, Constantin Dragosès, en 1453, 425 ans après sa fondation. Depuis lors, les Grecs ont accepté sans difficulté leurs patriarches de la main des sultans. De 1453 à 1703, le patriarchat schismatique

a eu 88 titulaires, ce qui fait à peine trois ans pour chaque pontife, souvent nommé, destitué et rappelé plusieurs fois. Les latins s'y établirent de 1204 à 1261. Cet empire, issu des croisades, se termina en cette année. Avec eux, un patriarchat latin y avait été érigé ; le Saint-Siége lui reconnut le premier rang dans l'Église, après Rome. C'est alors que le cardinal Isidore, ayant restitué Sainte-Sophie au rite latin, le siége patriarchal fut enlevé par les Turcs aux latins et non aux Grecs. En 1829, on crut les Russes entrés dans Constantinople ; le pape Léon XII protesta solennellement contre la prise de possession possible de cette Église par les schismatiques russes.

Byzance n'était d'abord qu'un simple évêché suffragant d'Héraclée ; la translation du siége de l'empire l'enleva à la juridiction du métropolitain de cette ville, et le IIIe concile général, tenu en 380, attribua à l'évêché de Constantinople la première prérogative purement *d'honneur*, après l'Église de Rome. La conséquence d'un pareil privilége fut la juridiction de fait sur les évêques de la province et l'usurpation du titre de patriarche œcuménique, pris indûment par les évêques de Constantinople, à partir de Jean le Jeûneur. En un mot, il conduisit au schisme.

Après la chute de l'empire des croisés en 1261, le patriarchat latin fut conservé jusqu'en 1452. Le dernier titulaire, Grégoire IV, se réfugia à Rome à l'approche des Turcs ; il y mourut en 1459. Depuis ce temps, le titre seul a subsisté dans la personne d'un prélat romain. Aujourd'hui, il n'y a plus qu'un vicariat patriarchal dont est chargé l'archevêque latin *in partibus* de Constantinople. Cette fonction a été exercée pendant plusieurs années par un prélat français, Mgr Hilerean, décédé. C'est Mgr Pluym, passioniste hollandais, délégué du Saint-Siége, qui la remplit actuellement. Sa juridiction comprend toute la Thrace, et le littoral asiatique opposé.

L'archevêché de Constantinople renferme 17,000 latins de toutes les nations de l'Europe. La plupart résident dans la ville ; à peine en trouve-t-on un millier à l'extérieur.

Les églises paroissiales sont au nombre de 11, 8 dans la capitale, 1 à Andrinople ou Sophia, ancienne Sardique, 1 à Salonique, 1 à Buyukderé. Il y a en outre plusieurs chapelles dans chaque localité où les latins sont en nombre suffisant. Chaque paroisse a ses écoles gratuites de garçons et de filles. L'église archiépiscopale, consacrée au Saint-Esprit, et la résidence de l'archevêque, sont à *Pera*, près le *Champ des morts*.

Les missions du patriarchat de Constantinople furent d'abord confiées aux jésuites en 1683. Parmi les religieux français qui se distinguèrent le plus au service des esclaves, nous devons mentionner les pères : Gorré, mort de la peste au bagne en 1711 ; Tarillon et Martin, apôtres de Chio, Metelin, Samos et du groupe des Mosconisses à l'est de Metelin, près la côte d'Anatolie. Après la suppression de la compagnie, ils furent remplacés en 1776 par les lazaristes français.

Établissements français actuels. 1° *Saint-Benoît*, l'ancienne maison des jésuites, à Galata : pharmacie, imprimerie et école.

Pendant longtemps, les lazaristes ont dirigé avec succès le collége français de Bébek, village situé à 3 lieues, sur la rive européenne du Bosphore. Cet établissement est fermé depuis plusieurs années ;

2° Le nouveau *collége des jésuites*, ouvert depuis la guerre de Crimée ;

3° Les *écoles* des frères de la *Doctrine chrétienne* à Constantinople et à Kadi-Keuï ; elles sont très-nombreuses ;

4° Les *filles de la Charité* de Saint-Vincent de Paule, orphelinat, écoles considérables de Galata, hôpital fran-

çais, écoles de Pera, et les écoles du village de Bébek;

5° Les sœurs de *Notre-Dame de Sion* et leur pensionnat près la cathédrale ;

6° *Scutari d'Asie*, mission de lazaristes, dispensaire et écoles de filles de la Charité ;

7° *Saint-Vincent* d'Asie. Orphelinat agricole situé au milieu de grandes forêts de chêne à 4 lieues du Bosphore et de la mer Noire, au pied du mont Alembda, où Constantin et Licinius se disputèrent l'empire. C'est dans cet établissement qu'est élevée par les filles de la Charité une partie des orphelins abandonnés dans les rues de Constantinople ;

8° *Brousse*, mission de lazaristes, école et un dispensaire dirigé par les Filles de la Charité ;

9° *Gallipoli*, mission de lazaristes. Les sœurs y ont aussi des écoles. Cette ville a 18,000 habitants ; elle est bâtie en amphithéâtre presque en face de Lampsaque, sur la côte européenne, à l'entrée du détroit des Dardanelles. Ce détroit est plus large et moins beau que le Bosphore.

De Constantinople à la mer Noire, le Bosphore de Thrace présente un coup d'œil ravissant. Yeni-Kueuï, Bebek, Therapia, villégiature des ambassadeurs européens, Buyukdéré, près la mer Noire, ancien quartier-général de Godefroy de Bouillon, sur la rive européenne ; Scutari ; les eaux douces d'Asie, promenade favorite des dames de Constantinople, où s'élèvent les kiosques du sultan, et plus loin Kanlidja. Ces villages, couchés dans les baies du Bosphore, sont dominés par des collines élevées, sur lesquelles sont suspendus des hameaux qui se détachent sur la verdure sombre de leurs bois de cyprès ;

10° *Syra*. L'archipel fait partie du patriarchat de Constantinople, il est administré par l'évêque latin de Syra, délégué apostolique. Cette délégation comprend 9,000 ca-

tholiques latins. L'île de *Syra* est la principale des Cyclades ; elle est composée de roches volcaniques et produit un des vins les plus spiritueux. Elle contient 7,000 catholiques dont les noms génois, vénitiens, syriens et français indiquent la diversité d'origine. Il y a quelques années les catholiques étaient les uniques habitants de Syra, mais un certain nombre de Grecs schismatiques est venu s'y installer, et une nouvelle ville, bâtie sur la plage naguère déserte, est devenue l'entrepôt commercial de la Grèce.

La France y est représentée par les pères *jésuites* qui y ont une mission, par les frères de la *Doctrine chrétienne* et par les sœurs de *Saint-Joseph*, chargés des écoles, de l'hôpital, de l'orphelinat, d'un pensionnat et d'un dispensaire ;

11° *Naxie*. La reine des Cyclades, aux bosquets d'orangers, de grenadiers ; arrosée de ruisseaux qui entretiennent une fraîcheur agréable sous un ciel d'azur perpétuel.

Quelques montagnes élevées la divisent en vallées riches et fertiles. Sa ville s'appelle *Chora*, elle se compose de plusieurs centaines de maisons en amphithéâtre sur une colline que couronnait autrefois une forteresse. C'était la résidence des descendants des familles vénitiennes, maîtresses de ces contrées après les croisades. Quelques-unes d'entre elles étaient d'origine française. L'isolement et l'inintelligence des progrès opérés autour d'elles les ont conduits à la ruine et à l'extinction dans la misère.

Les *lazaristes* ont à Naxie une maison de mission et deux missionnaires, une école de garçons et une école de filles, un pensionnat externat, dirigée par les *filles de la Charité*, qui ont soin des malades.

12° *Santorin*. A quinze lieues au sud de Naxie s'étend l'île volcanique et élevée de Santorin ; dans sa baie se

trouve un volcan sous-marin toujours en activité, il rend les eaux si chaudes, que les navires viennent y mouiller pendant quelques heures pour nettoyer leurs doublages de cuivre. La ville de *Phira* est la capitale de Santorin. Pour y arriver on suit une corniche en zigzag suspendue aux flancs abruptes de l'île. Au sommet se déroulent les tapis de verdure de ses riches vignobles.

Le principal commerce de Santorin consiste en vins excellents dont la Russie absorbe une grande partie. Une craquelure, causée par une éruption, forme une vallée qui la divise en deux parties. Autrefois, la ville principale s'étendait sur sa pointe occidentale, mais les excavations creusées par les flots ayant déterminé des éboulements, ses habitants l'abandonnèrent. Chaque année un morceau de la vieille ville s'effondre dans un abîme qui s'ouvrait il y a vingt ans, au pied de l'ancienne cathédrale.

Santorin renferme une maison de *lazaristes*, un des deux missionnaires tient une école de 80 élèves; une maison de *filles de la Charité* fondée en 1841. Elles dirigent les écoles de filles, un pensionnat, un externat qui est l'école normale des institutrices de la Grèce, un petit orphelinat, un hôpital et un dispensaire.

Santorin contient 9,000 catholiques ; elle est le siége d'un évêché latin et d'un évêché grec;

13° *Salonique*. En Macédoine, les lazaristes sont encore chargés de la paroisse de Salonique, ancienne Thessalonique, appartenant à l'empire ottoman. Cette ville célèbre par les massacres de Théodose est bâtie en amphithéâtre sur les contreforts du mont Kortiach, au fond du golfe Thermaïque, entre la Chalcidique à l'est, la Macédoine et la Thessalie à l'ouest. Son climat est très-chaud, malsain et fiévreux; ses environs sont presque incultes et arides.

Cette ville, bâtie avec les ruines de Pella, patrie d'A-

lexandre le Grand, est très-ancienne, et fut évangélisée par saint Paul en l'an 50. Sa population est évaluée à 70,000 âmes. La moitié est israélite, le reste est composé de Turcs et de Grecs ; les catholiques latins ne sont qu'au nombre de 500. Jean Paléologue, pressé par les Turcs, la céda aux Vénitiens qui furent à leur tour obligés de la rendre à Amurat II en 1439.

La mission de Salonique a été desservie d'abord par les capucins, ensuite par les jésuites. Ces derniers ont été remplacés par trois lazaristes. Ces missionnaires ont une église convenable, une école de 50 externes au moins et un pensionnat.

Les *filles de la Charité* y dirigent un externat, un pensionnat de filles qui comptent au moins 140 élèves et un hôpital ;

14° *Monastyr*. A 34 lieues de Salonique et à 150 de Constantinople, se trouve la ville de Monastyr, ancienne Betholia. Trois étapes, à travers un désert inculte et aride, sont nécessaires pour atteindre à cette mission ; celle de Salonique à Jenige, ville de 12,000 habitants ; celle de Vodina (ville des eaux), ancienne Édesse, sur les bords du Vardar. Cette contrée est très-fertile et mieux cultivée.

Elle a 17,000 habitants, Grecs en grande majorité.

Enfin on arrive à Monastyr (Betholia ou Tholy). Elle est sur la limite de la Macédoine, dans une plaine riante arrosée par le Vardar. Sa population est de 18,000 âmes, la plupart Grecs, Bulgares ou musulmans.

La mission y a été fondée en 1855 par les *lazaristes* qui l'occupent au nombre de deux : une chapelle dédiée au Sacré-Cœur, une autre chapelle et un presbytère convenables y ont été bâtis. Les catholiques ne sont qu'au nombre de 200, mais les missionnaires ont aidé beaucoup au retour des Bulgares à l'unité catholique, mouvement commencé au collége de Bebek, où nous avons travaillé à

l'instruction d'une quarantaine de jeunes gens de cette nation, réunis pour s'instruire aux sources de la vraie science.

15° *Andrinople.* Andrinople ou Sophia est gouvernée par un évêque administrateur. En outre, les Bulgares unis ont un évêque depuis leur réunion avec l'Église romaine. A la suite de ce mouvement religieux, les *pères augustins* français de l'*Assomption* y ont établi une mission, ils y dirigent avec les *frères résurrectionnistes* des écoles de garçons, internat et externat; les *sœurs oblates* de l'*Assomption* sont chargées depuis quatre ans des écoles de filles. Les franciscains conventuels italiens sont chargés de la paroisse.

Le vicariat de Constantinople possède encore un couvent de capucins, un de franciscains conventuels ou cordeliers fondé en 1219; deux autres couvents de frères mineurs avec un hospice; le supérieur a le titre de commissaire de Terre-Sainte; un de récollets depuis 1542 et une maison de dominicains établie au XIIIe siècle. Lors de la prise de cette ville par les Turcs, le couvent franciscain contenait 20 religieux qui furent réduits en esclavage, l'un d'eux périt et on racheta les autres. Chaque gouvernement européen y entretient un hospice pour ses nationaux.

Les Arméniens unis sont au nombre de près de 20,000, ils ont un patriarchat depuis 1830. Mgr Hassoun en est le titulaire : son clergé se compose d'au moins 60 prêtres. Un séminaire, un collége, dirigé par les méchitaristes, une communauté de religieuses assurent l'éducation et l'instruction sérieuse de la jeunesse arménienne.

La ville de Constantinople renferme près de 900,000 habitants, dont 200,000 Arméniens schismatiques, 137,000 Grecs hérétiques, 20,000 Arméniens unis, à peu près autant de Francs. Le reste est composé de Turcs parmi lesquels on compte plus de 53,000 esclaves.

Outre le commerce des noirs dont les principaux marchés sont la côte orientale d'Afrique, l'Égypte et la régence de Tripoli, il s'y fait une véritable traite de chrétiennes blanches enlevées à leurs familles, pour être internées dans les harems des musulmans. L'esclavage, autorisé par le Coran, qui proclame tous les infidèles esclaves des mahométans : voilà la cause première de ce honteux trafic, et toutes les croisières du monde ne l'anéantiront pas tant qu'il existera un État musulman. L'esclavage y est à l'état d'institution, il est basé sur la religion et sur les mœurs.

CHAPITRE III

MISSIONS ET DÉLÉGATION APOSTOLIQUE DE MÉSOPOTAMIE ET DU KURDISTAN TURC. — DOMINICAINS.

La Mésopotamie (contrée entre les deux fleuves) a été appelée ainsi par les Grecs à cause de sa position entre le Tigre et l'Euphrate qui la limitent à l'est et à l'ouest. Pour la même raison les Arabes lui ont donné le nom de Djesirêh-al (île). Elle s'étend entre les 33° 20′ et 38° de latitude nord et entre les 35° 30′ et 42° de longitude est, sur une longueur de 700 kilomètres; sa largeur entre Mossoul et le confluent du Kkabour et de l'Euphrate est environ de 200 ; elle mesure 140,000 lieues de superficie à l'est et au nord. Le Tigre la sépare du Kurdistan et l'Euphrate de la Syrie au nord ainsi qu'à l'ouest. La partie la plus étroite, resserrée entre les deux fleuves, est la Babylonie des Grecs, l'Irak-Arabi des Arabes.

Avec M. Vivien de Saint-Martin qui publie en ce moment un *Dictionnaire de géographie universelle*, expression d'une vie longue et laborieuse, nous la diviserons en deux régions distinctes :

1° La région du nord, entre 35° 30′ et 37° 30′ de latitude nord. Elle est très-accidentée et traversée, entre les 37° et 37° 30′, par une chaîne de hauteurs appelées Montagne-noire (Djebel-tour, Djebel-el-Assoud, en arabe ; Karandjeh, Dagh, en syrien). Leur altitude ne dépasse pas 500 mètres. Elles forment les premiers escarpements méridionaux du plateau arménien et dominent au sud les régions basses du Tigre supérieur. Cette région est

traversée par deux affluents du fleuve. Le Djabâb ou rivière d'Orfa à l'ouest, et le Khabour à l'est. Entre cette dernière et Mossoul s'élèvent les monts isolés de Sindjar. Cette région est fertile, mais peu cultivée; son climat, sec en été, pluvieux en automne et au printemps, est très-doux; il y gèle fort peu. On y voit des pâturages immenses qui nourrissent des troupeaux nombreux de moutons et de chèvres; le chameau et l'âne sont les bêtes de somme. Elle produit tous les végétaux de la zone tempérée et de la zone torride. En résumé, si ce pays était peuplé, il pourrait être un des plus riches de la terre. Les ruines des villes éparses sur son territoire, et encore florissantes sous la domination arabe, témoignent de sa splendeur passée : Bir, Biredjek, Orfa, Mardin, Nisibin et Sindjar, au pied de la montagne de ce nom, en sont les principales villes actuelles.

2° La deuxième région comprend la Babylonie, qui s'étend jusqu'auprès du Bagdad, par le 33°, 30 de latitude, dans l'isthme formé par le Tigre et l'Euphrate, il a 50 kilomètres de largeur. C'est une plaine stérile et desséchée, ses terres grises blanchâtres et séléniteuses contiennent de grandes quantités de gypse. On y voit aussi des sources de bitume qui affleurent çà et là. Seules, les vallées du Tigre et de l'Euphrate sont cultivables. L'hiver y est d'une douceur remarquable, mais son été renouvelle les chaleurs et la sécheresse du désert. Cette chaleur est favorable à la culture des palmiers dont les fruits arrivent à complète maturité.

L'Euphrate reçoit le Tigre à Corna, ville de 5,000 âmes, à 58 kilom. nord-ouest de Bassora. A partir de ce point, il est appelé par les Arabes *Chat-el-Arab,* rivière de l'Arabie, et va se jeter par cinq bouches dans le golfe Persique.

Bassora, ville importante de 60,000 âmes, est assise sur ses bords, à 88 kilomètres du golfe et à 400 de Bagdad, par 45° 20′ de longitude est et 30° 16′ de latitude nord.

La population se compose d'Arabes. Ils sont divisés en plusieurs tribus, celle des Taï a eu pendant longtemps la prépondérance, aujourd'hui elle est remplacée par les Cham'r ou Chammâr, dont la branche principale est la tribu khoresseh. On évalue leur nombre à environ 52,000. Ils habitent les régions sud et moyenne.

Au nord, on rencontre les Turcomans, divisés en tribus, Milliâs et Kitiâs.

Sur le Sindjar vivent les Jesidis ou adorateurs du diable. Ils ont quelques villages et ne comptent qu'une tribu nomade. Il en est de même des Juifs.

La Mésopotamie était primitivement la partie orientale de l'Aram ; sa position en fit une proie facile, un champ de bataille et un passage pour les peuples belliqueux limitrophes. Aussi, tour à tour asservie aux rois de Ninive, aux Sésostris d'Égypte, conquise par Cyrus en 555 avant Jésus-Christ, incorporée à l'empire d'Alexandre en 331 après la bataille d'Arbelles, elle échut en 312 dans le partage des dépouilles de ce conquérant à son lieutenant Seleucus, souche de la célèbre dynastie des Séleucides et fondateur du royaume de Syrie. En 64 Pompée en conquit une partie, l'autre resta sous la domination des Parthes jusqu'à ce que Trajan ait reculé les frontières de l'empire romain.

Alors les Parthes retournèrent au delà du Khabour. Déjà depuis longtemps les Arabes étaient campés dans ses plaines inférieures, lorsqu'en 636 ils passèrent définitivement sous le joug du kalifat.

Au xe siècle, la Mésopotamie était divisée en quatre provinces, encore très-peuplées, mais du xie au xve siècles, les hordes tartares et turcomanes la couvrirent de ruines et la transformèrent en un désert. Enfin, elle tomba au pouvoir des Turcs en 1517.

C'est dans la Mésopotamie et les régions environnantes que sont concentrés les restes des Chaldéens. Suivant la

tradition orientale, ils furent évangélisés par l'apôtre saint Thomas, accompagné d'autres disciples du Sauveur. Saint Thaddée, l'un des soixante-douze, fut le premier évêque d'Orfa (Édesse).

Au IIIe siècle, le nestorianisme y fut importé ; les guerres dispersèrent la masse des hérétiques dans l'Égypte, la Perse, la Tartarie, la Chine et l'Inde, où ils fondèrent des chrétientés considérables dépendantes du patriarche de Mossoul. Partout nous voyons l'hérésie assurer sa perpétuité par l'envoi d'un *évêque unique* dépendant toujours d'un patriarche. Le nestorianisme s'y répandit rapidement grâce à la faveur du roi Chrosroès, qui voulut l'imposer à ses sujets en 498 en haine des empereurs byzantins. L'évêque de Seleucie Babaï II fut leur premier patriarche ; ses successeurs s'installèrent à *Ctésiphon* et à Bagdad. Le dixième d'entre eux envoya des missionnaires en Chine, dans le Chensi. Jusqu'aux croisades, le catholicisme parut totalement anéanti en Mésopotamie. A cette époque, les Dominicains italiens envoyés par Rome s'y établirent de 1233 à 1333. Ils ramenèrent à l'unité catholique un certain nombre de moines, plusieurs évêques et un archevêque qui devint en 1304 le patriarche de la nouvelle Église sous le nom de *Makika*. Ses successeurs restèrent longtemps unis à l'Église romaine. Au XVIe siècle, les patriarches hérétiques transportèrent leur résidence de Bagdad à Mossoul ; alors leur Église se divisa, les dissidents en nommèrent un second à Soulaka qui envoya sa profession de foi au pape Jules II. Il alla à Rome et ramena avec lui deux dominicains à Diarbekir. Persécutés par les hérétiques, ses successeurs se réfugièrent sur le territoire persan à Ourmiah. Mais bientôt, ils retournèrent au nestorianisme et s'installèrent à *Kotchaniès* où ils résident encore. Abd-Jesu, l'un des patriarches nestoriens unis, alla deux fois à Rome, il assista au concile de Trente auquel il adhéra, entre les 21e et

22e session. Un quatrième envoya sa profession de foi à Paul V.

Cependant, les catholiques, ne voulant pas rester sans chef, nommèrent un troisième patriarche en 1770, il se fixa à Diarbekir qui fut la résidence de ses successeurs jusqu'en 1826.

Les capucins rebutés par les avanies et les persécutions avaient abandonné la mission de Mossoul en 1730. Trois dominicains y revinrent en 1750 avec un carme. Ils furent admis en qualité de médecins ; c'est à l'aide de cette profession qu'ils purent opérer un grand bien. Ils réussirent à ramener à l'Église de nombreux curés avec leurs villages. Mais pour arriver à ce résultat, que d'avanies et de tourments n'endurèrent-ils pas ! La pacification du pays leur permit de faire beaucoup de bien, mais les bouleversements de l'Europe les obligèrent à abandonner leur mission en 1805. Cependant l'Église chaldéenne se soutint. En 1810, une nouvelle communauté de moines antonins se forma à *Raban Ormez*, elle ramena à l'unité catholique un grand nombre de localités. Ce ne fut qu'en 1840 que fut reprise la mission de Mossoul. L'abbé Valerga, aujourd'hui patriarche de Jérusalem, et le père jésuite Riccadona, vinrent s'y fixer avec de nouveaux dominicains.

Les dominicains achevaient la construction de leur couvent, lorsque les mahométans, ameutés contre eux par les nestoriens, les accusant d'y cacher des armes, firent une émeute et le détruisirent. L'abbé Valerga reçut un coup de poignard, c'était en 1844.

Alors les dominicains vinrent se fixer en 1847 au couvent de Mar-Yacoub, situé sur les derniers contreforts des montagnes qui forment, avec le Tigre, les frontières de la Mésopotamie et du Kurdistan. Là, ils sont à deux journées de *Mossoul*, de *Djesirêh* et d'*Amédeah*, au centre des populations catholiques de ces deux contrées. Les

événements d'Italie ayant tari la source des missionnaires de ce pays, les dominicains français leur succédèrent. En 1866, ces religieux vinrent occuper le couvent de Mar-Yacoub. Leur ministère a été couronné de succès. Aujourd'hui, il ne reste plus un seul nestorien en Mésopotamie : les Chaldéens, au nombre de 40,000, soit le tiers du chiffre total de ceux qui sont répandus en Perse et dans le Kurdistan, sont tous catholiques.

Quant aux schismatiques, leur ignorance n'a d'égale que leur grossièreté ; épars, disséminés jusqu'en Syrie, ils n'ont plus ni temples, ni écoles. Leur patriarche réside actuellement à Alep. Cependant toute la nation n'avait pas été entraînée dans l'erreur ; un certain nombre de Chaldéens fuyant devant la persécution s'étaient réfugiés dans les ruines de Babylone et de Ninive, 24,000 d'entre eux ont été découverts au milieu de cet océan de sables : ils avaient conservé l'intégrité de la foi.

L'Église chaldéenne catholique est gouvernée par un patriarche, archevêque de Mossoul, qui est actuellement Mgr Audu. Il habite le couvent de Mar-Hormes dont tous les religieux moururent de la peste, il y a 120 ans. Son siége est à Bagdad. Il a dix évêchés suffragants qui sont : Diarbekir, Amadia ou Amedeah, Djesirek, Mardin, Zako, Kerkouch, Seert, Akra, Kho-owa et Sedna. Ces deux derniers évêchés sont dans le Kurdistan persan.

La mission française a deux maisons : 1° *Mar-Yacoub*, où résident deux dominicains ; 2° *Mossoul*, ils y dirigent douze écoles.

Cette ville est sur la rive droite du Tigre, à 369 kilomètres nord-ouest de Bagdad. Elle renferme près de 50,000 habitants, dont plus de 10,000 chrétiens. Elle est le chef-lieu du pachalik de ce nom, qui renferme 145,000 habitants répandus sur 14,250 kilom. carrés.

L'un des dominicains est évêque *in partibus*, coadjuteur de Mgr Trioche. L'archevêque de Bagdad ou de

Babylone doit toujours être un Français. Mgr Trioche en est le titulaire. Ce prélat, qui a passé son existence entière à rendre des services considérables à l'Église dans ce pays, est dispensé de la résidence à cause de son grand âge.

Les autres missions sont : Bagdad, résidence de deux évêques latin et syrien, desservie par les carmes italiens au nombre de six ; l'un d'eux est préfet apostolique ; *Diarbekir ; Amida (Carcathiocerta* des anciens). Les capucins espagnols y ont une maison ainsi que les méchitaristes arméniens. Les capucins sont également à *Orfa* et à *Mardin*. Dans cette dernière ville, les jésuites ont fondé une maison. De là, l'un d'eux, Mgr Planchet, archevêque *in partibus* de Trajanopole, délégué apostolique, aujourd'hui défunt, a contribué au retour de beaucoup de populations nestoriennes à l'Église catholique. Mardin est à 81 kilomètres au sud-est de Diarbekir elle renferme 27,000 habitants. De cette résidence les R. P. jésuites vont jusqu'à Médiat et Tokat, parmi les populations arméniennes et chaldéennes schismatiques du Taurus.

La population catholique de Mésopotamie est composée d'Arméniens et de Chaldéens. L'archidiocèse de Mossoul comprend en outre le Kurdistan turc et le Kurdistan persan.

CHAPITRE IV

KURDISTAN.

Le Kurdistan faisait partie de l'ancienne Assyrie et du pays des Carduques. D'abord composé de six provinces indépendantes, il fut conquis en grande partie par les Turcs au commencement de ce siècle. Il se divise en deux parties : 1° le Kurdistan turc, qui appartient aux pachaliks de Chehezrehour, de Bagdad, de Van, de Mossoul. 2° le Kurdistan persan.

Le premier s'étend au-delà du Tigre, entre les 35° et 39° de latitude nord ; 38° et 43° 30′ de longitude est, et mesure 380 kilomètres de long sur 400 de large.

Les principales villes sont Bidiis, Amadia ou Amedeah et Sulemanieh. Sa population est évaluée à 1,233,000 habitants. Le Kurdistan contient toute l'Arménie actuelle ou de Turquie d'Asie. Il est borné au nord par le lac de Van, à l'est par la Perse, à l'ouest et au sud par la Mésopotamie.

Il est peuplé par un mélange d'Arméniens, de Kurdes, de jacobites et de nestoriens chaldéens. Les deux premiers peuples sont les plus nombreux. Il est très-difficile de classer ces populations, la plupart apportées par les émigrations et les guerres dont ces pays ont été de toute antiquité le théâtre. Les Kurdes paraissent être la branche araméenne et persique des Sémites. Ces peuples, qui s'étendent au sud du Caucase, doivent être rattachés à la branche araméenne à cause de leur type, bien que leur langue, qui dérive du sanscrit, les rapproche du rameau

européen. Après avoir atteint un certain degré de civilisation, ils ont rétrogradé et sont tombés dans l'émiettement actuel, après avoir été soumis par les Scythes, les Mongols et les Européens. De taille moyenne, ils ont les cheveux et les yeux noirs et une langue qui a des rapports avec celles de l'Europe; ils semblent être des Araméens, autrefois conquis par des peuples au type blond, et parmi lesquels l'élément noir a été maintenu par le mélange des Mongols et des Scythes. Ce rameau est composé de la famille persane, qui s'étend dans la Chaldarménie, le Kurdistan et l'Hindoustan. Elle se divise en Tadjiko, Kurdes, vrais Persans, Afgans, qui prétendent descendre des Hébreux, Arméniens, Ossettes, anciens Mèdes, Georgiens et Kurdes.

Les Kurdes se divisent en sédentaires, habitant les villages, et en nomades, qui vivent en été sur les hauts plateaux et descendent en hiver dans les plaines de Zab et sur les bords orientaux du Tigre. Fanatiques, ils n'ont d'autre loi que la peine du talion et se livrent au brigandage le plus cynique. Plus d'un missionnaire a été dépouillé jusqu'à la chemise au milieu des montagnes neigeuses par ces brigands et en a reçu de nombreux mauvais traitements! Leurs tribus sont gouvernées par des aghas.

Les nestoriens ou Chaldéens Achirat forment deux groupes distincts.

Les Achirats, indépendants et nomades, composent cinq tribus : les Tiaris, Tkournus, Gélons, Bazes et Dizes; ils vaguent sur la rive gauche du Zab, affluent du Tigre. Ils ont pour chef temporel et spirituel le patriarche de Kodchamès, Schimoun, Simon. Il gouverne les tribus au moyen des chefs ou rois inférieurs. Les Chaldéens affectent une fausse bonhomie qui masque une fourberie insigne. En général, ils sont redoutés.

Les Chaldéens soumis (Tahat) obéissent aux chefs des

localités dans lesquelles ils habitent. Plus indifférents en matière de religion, ils sont accessibles à l'action des missionnaires. Aussi s'opère-t-il chaque année parmi eux un certain nombre de retours à l'unité. Leur liturgie est traduite en chaldéen littéral ; ils ont en outre aboli la confession. Il ne leur reste plus de pratique religieuse que le jeûne. La principale condition pour devenir leur patriarche est de ne jamais avoir mangé de viande. C'est pourquoi les femmes qui prédestinent leurs enfants à cette dignité, s'abstiennent de viande avant de les mettre au monde.

La principale ville du Kurdistan est *Amedeah* ou *Amádia,* située à 100 kilomètres au nord-ouest de Mossoul; elle contient 4,000 âmes. Les pères dominicains de Mossoul y ont fondé une mission en 1760. C'est là que le père Soldini a composé la grammaire kurde, imprimée par la propagande. Après des avanies quotidiennes et par suite du manque de sujets, cet ordre religieux abandonna la mission en 1787. Mais ils la reprirent en 1800. Ils y ont préparé le retour d'un grand nombres de nestoriens du Kurdistan persan.

CHAPITRE V

ASIE MINEURE. — MISSION DE PERSE : KURDISTAN PERSAN. LAZARISTES.

Le Kurdistan persan est l'ancienne Médie ; c'est un pays montagneux qui s'étend sur une longueur de 380 kilomètres et une largeur de 225, entre 32° 30′ et 36° 15′ de latitude nord, 43° 50′ et 46° 30′ de longitude ouest. Son chef-lieu est la ville de *Kirmanchab*. On évalue sa population à 450,000 âmes. Au sud-est se déroule le désert d'Irak-adjemi.

Une grande quantité de nestoriens dispersés par les mahométans se sont réfugiés dans les hautes montagnes de cette contrée, où ils ont vécu longtemps indépendants et abandonnés. Un certain nombre de catholiques vinrent également y chercher la sécurité, au commencement de ce siècle, lorsque les Turcs s'emparèrent de la majeure partie du Kurdistan. Alors l'archevêque de Mossoul leur envoyait de temps en temps quelque missionnaire dominicain ou de la propagande. Leur nombre s'étant suffisamment accru, le Saint-Siége confia cette mission à la congrégation des lazaristes. Ces missionnaires vinrent s'établir en 1840 à *Chosrova*, non-loin de Salmas et de Tauris, dans la province d'Azerbaïdjan, et quelque temps après à *Ourmiah*, sur le lac de ce nom.

Leur premier soin fut de fonder un séminaire où ils pourraient former des prêtres arméniens et chaldéens; cet établissement renferme une vingtaine de jeunes gens; on y enseigne le latin, le français, le chaldéen, la philoso-

phie et la théologie. Quelques-uns d'entre eux ont été envoyés en France achever leurs études. Les lazaristes y rencontrèrent des obstacles considérables ; les méthodistes américains s'y installèrent ; et, avec une allocation annuelle de 100,000 francs, parvinrent à soudoyer les évêques nestoriens. Un moment, ils obtinrent l'expulsion des lazaristes et la saisie de leur église ; mais la protection du consul russe empêcha l'exécution de ces ordres. Malgré toutes sortes de tracasseries et d'exactions, les missionnaires sont parvenus à empêcher les nestoriens à se faire méthodistes et à ramener une quinzaine de mille d'entre eux à l'unité catholique.

Les lazaristes sont au nombre de 5 ; l'un d'eux est préfet apostolique. Pour diriger les écoles et soigner les malades, ils ont fait venir quelques filles de la Charité. Les nestoriens de cette région sont encore au nombre de 25,000.

CHAPITRE VI

CHINE.

ARTICLE I.

Notions générales.

La Chine est un vaste empire de la haute Asie, connu autrefois sous le nom de Cataï. Les Chinois ignorent le nom de Chine ; ils appellent leur pays *Tchong-hoa-Khoué* (empire fleuri du Milieu ou Céleste-Empire). Le mot Chine vient de Sina, nom de tribus indiennes ou mongoles : ces noms sont ceux de la Chine proprement dite. Elle comprend 18 provinces. Le Tche-ly, le Chan-si, le Chen-si, le Kan-sou, le Sse-tchuen, le Yun-nan, le Kouang-si, le Kouang-tong, le Fokien, le Tche-kiang, le Ngan-Hoei, le Kiang-nan, le Chan-tong, le Ho-nan, le Hou-pe, le Kiang-si, le Hou-nan et le Koueï-tcheou. La Mandchourie, la Mongolie, le Thian-chan-pe-lou (Dzoungarie), la Boukharie, le Thibet, la Corée, les îles Madjicosima et Lieou-tcheou, dont les principales sont Typinsan, Patchousan, Rochoukoko et Kounu, composent les États tributaires.

La Chine s'étend entre 69° et 141° de longitude est et 18° et 51° de latitude sud. Elle est bornée au nord par l'Asie russe; à l'ouest par le Turkestan; à l'est par les mers d'Okhotsk, du Japon et de la Chine; au sud par cette dernière, l'Annam, le Siam, la Birmanie, le Népaul et les possessions anglaises. Elle mesure 35,000 kilomètres du sud au nord et 8,000 de l'est à l'ouest. Sa popu-

lation, diversement évaluée et considérablement diminuée par la guerre civile, se monte à près de 400,000,000 d'habitants. Sa superficie dépasse 1,200,000 kilomètres carrés.

L'empereur actuel, Ki-tsiang dans le dialecte de Pékin, Chi-tsians dans celui de Canton, surnommé Ki-cseong (prospérité), portait le nom de Tsaï-simg avant de monter sur le trône. Né le 5 avril 1855, il est fils unique de Hien-fung, mort à Jee-Ho, en Mandchourie, le 22 août 1861. Ki-tsiang est le huitième empereur de la dynastie mandchoue des Tsing, qui détrôna la famille chinoise des Ming en 1644, et le 245e souverain de la Chine depuis 4715 ans. Le prince Kong, son oncle, a tenu la régence pendant sa minorité ; le jeune prince s'est marié en 1872, année de sa majorité.

Le gouvernement chinois est absolu ; un conseil d'État composé de 4 dignitaires et un Sénat formé avec 10 hauts dignitaires expédie les affaires.

La Chine compte, paraît-il, 14,607 montagnes. Parmi les principales, nous citerons les chaînes Meiling ; des Fe-ling, qui forme les Yun-ling du Chen-si et va se perdre au nord chez les Tartares ordos ; des Yan au nord-ouest de Pékin ; elle se prolonge jusqu'au Leao-tong sous le nom de montagnes Blanches.

Le Houang-ho (fleuve Jaune), ainsi nommé de la couleur de ses eaux, dont un des tributaires, le Yalon-kiang, a 1,000 kilomètres de longueur, et le Yang-tse kiang (fleuve Bleu) en sont les principaux fleuves. En 1350, le dernier empereur mongol avait fait creuser un lit artificiel au Houang-ho, vers la mer de Chine ; mais, en 1850, il a redressé son cours vers le nord-est, à partir de Kaï-fong-fou, capitale du Ho-nan, jusqu'au golfe de Pe-tche-li, par 38° de latitude nord, après avoir fait des ravages considérables. Le deuxième vient du désert de Cobi, au nord du Thibet ; il traverse également tout l'empire pour

venir se jeter dans la mer de Chine à Schang-haï. Ces deux fleuves mesurent chacun de 2400 à 2800 kilomètres de cours.

La Chine renferme des mines et des carrières nombreuses où se trouvent tous les minéraux et toutes les pierres connues; elle a des gisements immenses de houille d'une richesse incomparable. Ses règnes végétal et animal sont très-variés. Son climat diffère selon les provinces et les altitudes diverses qui s'étendent depuis la température de la zône torride jusqu'à plus de 40 degrés au-dessous de zéro. Ainsi, par le 40° de latitude nord, dans les environs de Pékin, les bords du golfe de Petcheli, le Pei-ho, le grand canal et toutes les rivières gèlent en hiver; la navigation y est par conséquent interrompue.

La Chine est sillonnée de routes mal entretenues, de rivières, de canaux, de lacs navigables infestés de pirates. Le principal de ces canaux est le grand canal impérial, Yun-ho ou Yun-leang-ho (canal pour le transport des marchandises). Il forme une voie navigable intérieure de 600 lieues, entre la ville de *Tien-tsing*, assise sur la rive droite du Pei-ho, près Pekin, et *Ning-Po*. Un deuxième réseau conduit à Canton. Il sort du lac Po-yang, suit le Kan-kiang jusqu'à Nan-ngan-fou. De l'autre côté des Mei-ling, et à 48 kilomètres de cette ville, on s'embarque à Nan-kian-fou et on arrive à Canton.

Une troisième voie fluviale conduit directement et sans interruption à cette ville. Elle part du Yang-tse-kiang et suit les canaux ainsi que les rivières du Hou-Kouang et du Kouang-si.

Le grand canal a été construit par *Koublaï* ou *Chi-tsou*, petit-fils de Gengis-Khan, afin d'assurer l'approvisionnement de son armée établie dans le nord.

Le second ouvrage remarquable de la Chine est la célèbre grande muraille. Elle commence au nord-ouest de

l'empire à So-tchen, ville la plus occidentale du Kan-sou, et vient aboutir au golfe de Leao-tong. Elle serpente dans les vallées et sur les crêtes des montagnes pendant 600 lieues. Sa hauteur est d'à peu près 10 mètres dans les vallées et de 3 m. 50 sur les montagnes.

Les Chinois l'appellent Wanli-tchang-tching (le grand mur de 10,000 lis).

Disons un mot des prisons de ce pays et nous pourrons nous faire une idée des tortures qu'y endurent nos missionnaires. « Une prison chinoise, dit un des compagnons « de lord Elgin, se compose de petites cours sans mur « extérieur. Autour sont des tanières comme celles dans « lesquelles on enferme les bêtes fauves ; un treillage « doublé de tiges de bambous, laissant à peine pénétrer « la lumière, les ferme. Les prisonniers ordinaires ha- « bitent la cour pendant la journée ; ils sont attachés « ensemble par les pieds et les poignets au moyen de « chaînes. Dans les tanières sont entassés nuit et jour « des hommes et des enfants enchaînés, couverts de plaies « faites par les coups de bambous, rongés par la vermine « et les rats, n'ayant plus forme humaine, repoussants de « malpropreté et mourant souvent de faim dans une at- « mosphère pestilentielle. »

Voilà le lieu où tant de missionnaires, de confesseurs de la foi sont jetés pendant des semaines, des mois et des années !

Le gouvernement de la Chine est divisé en provinces gouvernées par un grand mandarin ou vice-roi, en préfectures et en sous-préfectures administrées par des mandarins inférieurs. Les villes de premier ordre et les préfectures portent le nom de *fou;* celles du deuxième ordre, sous-préfectures, sont des *tcheou ;* les cantons ou chefs-lieux sont des *hien.*

Le nom de mandarin a été donné aux fonctionnaires chinois par les Portugais; il vient de *Mandar*, en latin

mandare, donner des ordres : leur dénomination chinoise est *quong* ou *kong*, homme public. Les mandarins sont divisés en deux ordres : les mandarins civils et les mandarins militaires ou officiers généraux, subdivisés en 9 classes de mandarins subalternes. Ils ont pour marque distinctive des globules de différentes couleurs ainsi que des animaux. Depuis la conquête tartare, le personnel des tribunaux est moitié tartare et moitié chinois.

La noblesse se compose :

1° De la famille impériale, qui seule a le droit de porter la ceinture jaune. La famille Confucius est regardée comme la plus noble de l'empire ;

2° Des mandarins ;

3° Des lettrés, classes de bacheliers, de licenciés et de docteurs, qui, seuls, peuvent arriver aux fonctions publiques.

Les Chinois sont un peuple enfant et orgueilleux : pour eux, toutes les autres nations ne sont que des barbares. Bien qu'ils aient connu la boussole, la poudre, l'*imprimerie* avant l'occident, ils sont restés stationnaires dans leur civilisation. Cette immobilité doit être attribuée à leur langue, comme nous le verrons. Le Chinois est intelligent, travailleur, sobre, insinuant, menteur, fourbe, adulateur et cruel. Il a atteint le maximum de la dissolution païenne. La société chinoise peut être définie par ces mots : une barbarie policée.

Chez ce peuple, l'agriculture est en honneur. Chaque année, l'empereur, accompagné de la famille impériale, trace les premiers sillons d'un champ de Pékin.

La monnaie chinoise consiste en sapêques, *tsien*, pièces de cuivre et de zinc qui valent un demi-centime et en lingots d'un poids déterminé comme le *taël*, once chinoise qui équivaut à 100 sapêques.

Les Chinois ont toujours cultivé les sciences, mais ils y ont fait peu de progrès. Malgré leurs prétentions à

l'astronomie et aux mathématiques, ils ont été obligés de recourir aux missionnaires pour la correction de leur calendrier.

Leur année a douze mois, soit 364 jours 18 heures. Elle commence vers la fin de janvier, à la nouvelle lune la plus rapprochée du 15e degré du verseau : ils comptent par période de 60 années. Leur jour commence à minuit, mais leurs heures valent deux des nôtres. Quatre tribunaux de Pékin sont chargés de la confection du calendrier.

La fécondité de leur esprit se montre surtout dans leurs histoires, leurs comédies, livres de chevalerie errante, romans, nouvelles et poésies : celles-ci imitent nos rondeaux, sonnets, madrigaux et chansons. L'histoire de la Chine a été conservée avec soin depuis son origine.

Quant à leur philosophie, elle roule sur les devoirs des enfants, des pères, des princes, des sujets, des femmes et des maris.

Les Chinois pratiquent la polygamie, mais ils ont toujours une épouse légitime. Toute cette morale est renfermée dans cinq principaux livres canoniques qui sont : le King (doctrine sublime et invariable) ; le Chou-King (histoire des anciens temps) ; le Chi-King (poésies) ; le Tchun-Tsiou (printemps et automne), livre d'histoire, et le Li-Ki (recueil des devoirs de la vie civile).

Les livres canoniques du second ordre sont au nombre de quatre, ils ont été composés par Confucius.

La Chine est habitée par plusieurs nations, les Chinois, les Tartares, les Mongols et les Mandchoux ou Tongouses. Ces peuples appartiennent à la race jaune ou mongolique.

Les premiers habitent les contrées qui s'étendent au nord-ouest et à l'ouest ou Thibet ; la Boukharie, le Turkestan, le pays des Kirghis; ils sont la souche des Turcs.

Les deuxièmes vivent sur le grand plateau mongol ou

désert de Gobi, et les troisièmes habitent la Manchourie.

Le rameau sinique se compose des Chinois, des Japonais, des Coréens et des Thibétains et des peuples de l'Indo-Chine.

Ces peuples ont le nez moins camard que les Mongols, leur taille est plus grande ; leur civilisation est plus avancée.

1° *Chinois.* L'immense étendue de pays qu'ils habitent offre une grande variété de climats et par conséquent de circonstances qui modifient leurs caractères physiques et moraux. La largeur et l'aplatissement de la partie moyenne de la face, la proéminence des pommettes, le développement des mâchoires, un nez écrasé vers sa racine, une bouche grande, des lèvres épaisses, l'obliquité ou position angulaire des yeux, des sourcils épais, une chevelure raide, assez fournie, d'un noir roussâtre, une barbe claire et un teint jaune ; tels sont les caractères physiques généraux des Chinois, des Coréens et des Japonais.

Les femmes sont plus blanches. Dès leur enfance, on enferme leurs pieds dans des boîtes pour les empêcher de se développer. Les petits pieds sont regardés comme le nec plus ultra de la beauté par les Chinois.

Les Chinois ont deux langues : l'une parlée et l'autre écrite. Ils n'ont pas d'alphabet. La langue parlée n'est composée que de 330 monosyllabes indéclinables. Les inflexions de voix, les aspirations et les accents diversifient le sens de chacune d'elles, de telle sorte qu'un mot a diverses significations selon le ton sur lequel il est prononcé. Ainsi la syllabe *po* signifie onze choses différentes : *verre, bouillir, vanner du riz, sage* ou *libéral, préparer, vieille femme, rompre* ou *fendre, incliné, tant soit peu, arrosé, esclave.*

Les combinaisons de ces syllabes indiquent différents objets : *mou,* veut dire arbre, bois ; *mou-leao,* bois pré-

paré pour la construction ; *mou-lan*, barreau, porte de bois ; *mou-hia*, caisse ; *mout-tsiang*, charpentier, etc.

La langue écrite est composée de 80,000 caractères ou signes. Il faut en savoir 20,000 pour être bachelier, 40,000 pour la licence et la totalité pour le doctorat. Cette étude et celle de l'intonation des mots absorbent la vie du lettré qui n'a pas le temps d'apprendre autre chose ; ce qui explique l'arrêt dont est frappée la science chinoise.

Ces caractères sont les mêmes chez les Japonais et les Indo-Chinois ; on les trace du haut en bas de la page avec des pinceaux.

Les Chinois connaissent l'imprimerie depuis longtemps ; il y avait des presses dans toutes les lamaseries bien avant Nuremberg.

2° *Mandchoux*. Encore nomades au milieu du XVIIe siècle, dominateurs actuels de la Chine, ils se sont fait une littérature et leur langue est devenue celle de la cour. La langue mandchoux est riche, claire et précise. Elle comporte quatre méthodes d'écriture, bien qu'elle n'ait qu'une seule espèce de caractères ; ils peuvent être lus dans tous les sens.

3° *Thibétains*. Leur langue ressemble beaucoup au sanscrit, mais elle se ressent de l'influence chinoise par sa tendance monosyllabique. Elle a cependant un alphabet.

Les religions de l'empire chinois sont 1° le bouddhisme, réforme du brahmanisme par Sakia-mouni ou Bouddha, introduite en Chine en l'an 70 de notre ère. Bouddha y est appelé Fô, les bonzes sont ses prêtres et les pagodes ses temples.

La doctrine du bouddhisme est à peu près nulle ; c'est une métempsicose vague, indéfinie. Son Dieu est le Dieu incarné dans le chef de chaque lamaserie et la vie de l'homme doit se passer à chercher par l'abnégation le *nirvâna*, ou anéantissement de son être.

2° La religion de *Confucius* est une réaction de la loi naturelle contre le culte des astres et le fétichisme qui l'avait étouffée. Ce philosophe vivait dans le VIe siècle avant Jésus-Christ. Sa réforme, qui n'est qu'un panthéisme philosophique, a été réformée elle-même par le paganisme. Il parle si vaguement de Dieu que ses disciples ont déduit de ses ouvrages le matérialisme et l'athéisme. Du respect dû aux parents ainsi qu'à leur mémoire, ils ont fait le culte des ancêtres dégénéré en spiritisme, en véritable mécromancie et en fétichisme. Le résumé de la morale de Confucius est le juste milieu en toute chose. Elle est contenue dans ses quatre livres *sse-chaó*, et principalement dans celui qui est intitulé l'*Invariable milieu*.

La religion de Confucius est la religion officielle de la Chine et des lettrés. Elle a l'empereur pour pontife suprême; pour prêtres, les mandarins dans leur ressort.

3° La religion de *Tao-sse*, docteur de la raison. Ce culte a été fondé par Lao-tze, contemporain de Confucius. Il part de la raison première qui a créé le monde, tombe dans les erreurs de la philosophie païenne, la métempsycose, l'adoration des génies, les sortiléges et la sorcellerie. Cette secte très-nombreuse retient le peuple chinois dans l'idolâtrie la plus grossière. Elle est peut-être le principal obstacle à l'extension du christianisme. Son chef adoré, comme le dalaï-lama, réside à Long-Houchan (montagne des dragons et des tigres). Il est appelé le maître céleste ou spirituel, le vrai homme, le grand magicien. Autour de son palais, sur d'immenses terrains accordés à la secte par un empereur, s'élèvent 24 pagodes dans lesquels vivent des *Tao-sse* de toutes les provinces.

Tels sont les trois cultes reconnus par le gouvernement chinois. En dehors de ces religions, on trouve en Chine tous les paganismes, tous les fétichismes, et toujours le

culte du serpent. Il y a en outre dans les provinces occidentales un grand nombre de mahométans et quelques synagogues juives. Les plus connues de ces dernières sont dans la capitale de *Ho-nan* et à Nankin.

L'histoire certaine des Chinois remonte probablement à 2697 ans avant Jésus-Christ, et si l'on y ajoute les temps problématiques on arrivera à 2957. A cette époque régnait Yao, fondateur de la monarchie chinoise, contemporain d'Héber, de Phaleg et de Kehu, trisaïeul d'Abraham. Au delà de ce temps, à la racine de l'histoire fabuleuse, se trouve Fo-hi qui était probablement Noé.

Les traditions font venir les premiers Chinois du nord-ouest. Les Miao-tse du Yun-nan et du Su-tchuen seraient les premiers habitants de la Chine. De l'état de tribu, ils passèrent à l'état de monarchie. Hoang-ti, en 2637, serait l'empereur à partir duquel commenceraient les dates certaines. En 2197, *Yu* fonde la dynastie impériale des Hia. De l'an 1000 à l'an 300 avant Jésus-Christ, la Chine est divisée en plusieurs petits royaumes continuellement en guerre. C'est l'époque des rois combattants. Elle est unifiée en 247 par *Tshin-Choang-ti*. Cet empereur fit construire la grande muraille. De 202 avant Jésus-Christ jusqu'à 226 de notre ère, apparaît la dynastie des Han, qui agrandit l'empire et fit recueillir les livres de Confucius échappés aux flammes. Sous l'effort des migrations des peuples du nord, la Chine se divise en deux États, l'un au nord et l'autre au sud. L'empereur *Li-ang*, chef de la dynastie des Tang, les réunit sous son sceptre en 618 jusqu'au IXe siècle. Alors viennent jusqu'au XIIIe siècle les invasions mongoles et tartares. Ces derniers régnaient jusqu'au fleuve Bleu, et les rois chinois *Song*, possesseurs des provinces du sud, leur payaient un tribut. Ceux-ci appelèrent les Mongols à leur secours. Ils accoururent, chassèrent les Tartares, mais s'emparèrent de toute la Chine. Koublaï-Kan fonda la dynastie des *Yea* en 1279.

Les Mongols furent chassés à leur tour en 1360, par le Chinois Taï-tsou, qui fonda la dynastie des *Ming*. En 1644 les Tartares mandchoux s'emparaient de la Chine ; leur dynastie en occupe encore le trône. Ce fut sous le règne des Ming, en 1514, que les Portugais arrivèrent en Chine. Khang-Hi, empereur de 1662 à 1723, étendit les frontières de ses États jusqu'à la Dzoungarie, la Boukharie, et l'Indoustan. Sous le règne de ses successeurs, Youn-tching, Kien-long, Kia-king, de 1795 à 1820, et de *Tao-kouang* (splendeur de la raison), le christianisme subit des persécutions horribles. C'est ce dernier prince qui, en 1840, déclara la guerre de l'opium aux Anglais. En 1850, son fils Kien-Fong lui succéda pendant quelques années. Il mourut frappé par la foudre, en 1861, et laissa le trône à un enfant actuellement régnant sous le nom de Ki-tsiang.

La Chine est la terre classique des révolutions ; depuis l'an 420 jusqu'en 1644 de Jésus-Christ, elle a eu 15 changements de dynasties.

ARTICLE II.

Missions catholiques.

D'après certaines traditions chinoises, saint Thomas aurait évangélisé la Chine. La société secrète des *my-my-kiao*, dont les membres s'abstiennent de viande pendant toute leur vie, se donne pour fondateur un certain *Ta-mo*, venu de l'occident, ce qui porterait à croire que ce Tamo n'est autre que saint Thomas. Arnobe, au IIIe siècle, confirmerait cette tradition ; il énumère les *Sères* ou Chinois parmi les peuples chrétiens de son temps. De plus, un bréviaire malabar mentionne la conversion des Chinois, commencée par saint Thomas. Quoi qu'il en soit de cette opinion, les premières traces du christianisme ne remontent pas pour nous au-delà du VIe siècle. A cette

époque, les nestoriens d'Asie-Mineure avaient émigré en masse en Perse et dans la Haute-Asie. L'inscription de Si-ngan-fou, capitale du Chen-si, transcrite par les jésuites en 1625, en est une preuve irréfragable. Elle dit qu'en 636 un prêtre nommé Olopuen vint du *Ta-thsin*, ou Empire romain, en cette ville. L'empereur fit examiner les livres syriaques qu'il avait apportés et les approuva. Elle mentionne les principaux articles de la foi chrétienne et les noms des prêtres syriens venus à la suite d'Olopuen ; elle parle de la vie sainte d'un grand personnage chrétien nommé *Kouotsie*, qui vécut 84 ans et mourut en 781, année dans laquelle ce monument fut érigé. Il consiste en une table de marbre longue de 3 m. 30 sur 2 m. 60 de largeur. L'inscription se compose de 90 lignes en langue syriaque.

Il est donc certain qu'à cette époque le christianisme se propagea en Chine. Des anciennes relations ajoutent qu'en 827 la ville de *Chamdam* (Canton ?) fut prise par des révoltés et que beaucoup de chrétiens y furent massacrés.

Au xe siècle, la chrétienté de Chine disparut pour ne reparaître que plus tard.

La domination mongole favorisa le retour des missionnaires chrétiens. La première dynastie, qui régna 88 ans, ne les persécuta pas. *Thogrul-ung-khan*, empereur du royaume de Caracaring, embrassa le nestorianisme. Le bruit de cette conversion se répandit parmi les nestoriens de l'Asie-Mineure, où se trouvait alors Philippe, médecin et légat du pape Alexandre VIII. Aussitôt celui-ci en donna avis au pontife auquel Thogrul venait d'écrire. Il demandait au pape une église à Rome, un autel auprès du tombeau de saint Pierre et une autre église à Jérusalem pour y envoyer des prêtres s'y instruire aux sources de la vraie doctrine et la rapporter dans son empire. En 1177, Alexandre lui envoya Philippe en qualité de légat

pour lui faire connaître la foi véritable. A cette époque, quelques membres de la famille impériale s'étaient convertis au christianisme. Les nestoriens avaient repris leurs anciennes églises, et David, fils de Thogrul, montait sur le trône ; mais il fut renversé par son beau-frère, Gengis-Khan. Ce prince se faisait appeler le roi des rois ; il était éclectique en matière de religion. Pour lui, toutes étaient bonnes ; aussi leur laissait-il la liberté, pourvu qu'elles reconnussent l'unité de Dieu. C'est pourquoi sa famille se composait de Juifs, de mahométans et de chrétiens.

Gengis-Khan fit la conquête de presque toute l'Asie et de la Russie inférieure. Ce rapprochement des Tartares vers l'Occident fut ménagé par la Providence pour favoriser la reprise des missions de Chine.

Les papes firent à cette époque ce qu'ils avaient fait à la grande invasion des barbares. Ils envoyèrent des légats et des missionnaires ambassadeurs pour convertir ces nouveaux envahisseurs. L'un d'eux, le franciscain bra... on *Guillaume de Rubriquis*, trouva au XIIIe siècle ... nestoriens dans 15 villes, gouvernés par l'évêque de *Si-nghan-fou* ; mais leur foi avait subi de nombreuses altérations.

Vers 1279, *Siméon-Bar-Kalig*, évêque nestorien du Khorassan, fut nommé métropolitain de la Chine par le patriarche Denha. *Yaballaha* lui succéda ; il fut remplacé en 1281 par *Mar-Sargis* (Sergius), que Marco-Polo retrouva en 1288 évêque de *Si-nghan-fou*. Après cet évêque, le christianisme disparut de la Chine, à tel point que les Portugais et les jésuites, en 15[illegible], n'en trouvèrent aucun vestige. Plus tard, quelques croix et d'autres signes chrétiens furent découverts ; mais ces objets n'avaient ni dates, ni inscriptions. C'est probablement après Sergius que le titre de métropolitain de la Chine fut réuni à celui du patriarche des Indes.

Au XIIIe siècle, l'Asie-Mineure était l'unique route de la Haute-Asie et des Indes. Déjà de nombreux missionnaires catholiques évangélisaient ces peuples, lorsque l'invasion tartare vint les rapprocher de Rome. Innocent IV, en 1245, y envoya d'abord le frère mineur polonais Jean Carpin ; il fut suivi d'une ambassade que ce pape envoyait à l'empereur. Elle se composait de 7 dominicains, dont 2 Français : *Ascelin Nicolas* et *André de Lonjumeau*. Le khan les accueillit favorablement et répondit par une ambassade au pape et à saint Louis. C'est alors que Nicolas IV députa successivement les franciscains *de Rubruquis* et *Jean de Monte-Corvino*, en qualité de légats, auprès d'Argoun, roi mongol de Perse et de Koublaï, empereur tartare. Parti en 1287, le frère *Jean de Monte-Corvino* arriva à Khan-Balik (résidence impériale) ou Pékin. Bien reçu par l'empereur, il travailla à la conversion des nombreux nestoriens qui se trouvaient dans cette ville. Il resta seul jusqu'en 1304. En cette année, il fut rejoint par frère *Arnold*, franciscain allemand. Il fallait fonder solidement l'Église chinoise. Alors le pape Clément V lui envoya 7 évêques franciscains pour en faire ses suffragants. 3 d'entre eux parvinrent à Pékin en 1308. Ils sacrèrent frère *Jean* archevêque de *Khan-Balik*. Le nouveau prélat, se conformant aux ordres du Saint-Siége, établit successivement trois évêques dont André de Pérouse, évêque de *Si-ven-tchou* ou *Zeiton* (Nankin ou Canton ?).

Lorsque Jean de Monte-Corvino mourut, en 1330, il eut la consolation de voir autour de lui de nombreux chrétiens et son Église dans un état prospère. *Jean de Corvo*, archevêque dominicain de *Sultanieh*, en Perse, légat du pape à Pékin, l'assista dans ses derniers moments. Frère Jean avait évangélisé la Chine pendant près de 50 ans et opéré plus de 30,000 conversions, malgré les obstacles suscités par la jalousie des nestoriens.

Le pape Jean XXII lui donna pour successeur le frère mineur français *Nicolas,* professeur de théologie à Paris. Il partit avec 26 autres franciscains, dont trois évêques. Parmi ceux-ci se trouvait le Français *Richard de Bourgogne*, qui fonda avec 6 autres de ses frères l'Église d'*Ili*, dans la Dzoungarie, ou Djaggathaï, Tartarie centrale située près la Sibérie. Le grand khan, flatté des lettres du pape, envoya de nouveaux ambassadeurs à Benoit XII pour lui demander un plus grand nombre de missionnaires. Le Souverain-Pontife répondit à ses désirs. Pékin eut encore 12 ou 14 archevêques. Mais, d'un côté, la réaction chinoise qui chassa les Mongols de la Chine et poussa Tamerlan vers l'Europe ; de l'autre, le grand schisme d'Occident, arrêtèrent le développement des missions françaises et jetèrent les Chinois, les Tartares et les Mongols dans les bras du bouddhisme et du mahométisme.

Ce ne fut qu'après la découverte de la route maritime de la Chine par les Portugais que les Souverains-Pontifes envoyèrent de nouveaux missionnaires en ce pays. Les franciscains et les dominicains y retournèrent prendre la place de leurs devanciers. Quelques années après la mort de saint François-Xavier, les jésuites y accouraient. Les Portugais s'établissaient à Macao, dans une presqu'île, à 20 lieues de Canton, et fondaient un évêché. Cette ville devint la base des missions de Chine. Sa position en faisait la porte du *Céleste empire*. Malheureusement, les prétentions mesquines des Portugais firent un grand mal à ces missions. Jaloux des missionnaires étrangers, ils ne leur épargnèrent aucune vexation; ils allèrent même jusqu'à les dénoncer aux autorités chinoises pour les faire arrêter, et cela au nom du patronage et du protectorat dont le Saint-Siége les avait investis. Aussi, dès que l'Angleterre eut pris possession de l'île de Hong-Kong, les procures des missions de Chine furent transportées dans

cette ville, en attendant qu'elles pussent être établies en terre ferme. De 1555 à 1583 quatre jésuites portugais et italiens vinrent à *Canton*; mais ils ne purent s'établir à Tchao-King-fou qu'en 1583. Parmi eux se trouvait le célèbre père *Ricci*. Ses collègues ayant pénétré dans l'intérieur, il resta seul dans cette résidence jusqu'en 1595. Alors il se rendit à Pékin. Les présents qu'il apportait d'Europe lui gagnèrent la faveur impériale. Il opéra de nombreuses conversions même sur les marches du trône, et ouvrit le noviciat de son ordre dans la capitale. La science était le moyen employé par le missionnaire pour introduire et protéger le catholicisme en Chine. Pendant ce temps, ses collègues évangélisaient avec fruit les autres provinces. Ricci mourut en 1609. Après sa mort, un commencement de persécution força ses contrères à quitter la capitale. Mais les services qu'ils rendirent pendant la guerre des Tartares les firent rentrer bientôt dans le palais impérial. Alors le père *Schall* succéda à Ricci. Les Tartares s'étant emparés de Pékin, ce savant missionnaire gagna l'estime de l'empereur *Zun-Chi* qui le nomma mandarin supérieur du tribunal de mathématiques. A l'aide de sa haute influence, le catholicisme fit de grands progrès dans les provinces. En 1651, on comptait en Chine 160,000 catholiques, et en 1663, il y en avait 300,000, Pékin en renfermait 5,000 avec une magnifique église. Pour donner plus de stabilité à l'Église de Chine, en 1658, le Saint-Siége envoya trois évêques vicaires apostoliques. Jusqu'à cette année, elle dépendait de l'évêché de Macao. Ces évêques étaient MMgrs François Pallu, évêque français *in partibus* d'Héliopolis, vicaire apostolique du Tong-King et de la Chine méridionale ; Maggi, évêque *in partibus* de Miletopolis, et Sacconi de Domitopolis. Quelque temps après, l'empire du milieu ou Sse-tchuen fut confié à Mgr Saint-Martin de Taradre. Ces succès et ces faveurs excitèrent la jalousie des mandarins ainsi que

des lettrés. Aussi profitèrent-ils de la minorité du fils de Zun-Chi qui devait être le célèbre *Khan-Hi*, pour persécuter les catholiques. Les chrétiens furent condamnés à mort et 25 missionnaires exilés à Canton, où mourut le père *Schall* en 1666. On n'en garda que quatre à Pékin pour les besoins de la science. Bientôt *Kang-Hi* devenu majeur rappela tous les Révérends Pères et s'attacha au père *Verbiest* qui introduisit à Pékin les jésuites français : Couplet, Bouvet, Gerbillion, Frémaré, Parennin, Benoist, Gaubil et Amiot. En même temps, les prêtres français du séminaire des missions étrangères de Paris, récemment fondé, s'établissaient dans des différentes provinces au Sse-tchuen et aù Fo-kien; parmi eux, citons MM. Maigrot, de Reymond et Kerhevé.

La science des jésuites fit accorder aux Chinois l'autorisation d'embrasser le christianisme, et permit aux missionnaires des diverses congrégations de se répandre dans tout l'empire. Une branche de la famille impériale, les *Sourmia*, se convertit. C'est au milieu de cette ère de prospérité qu'éclata cette misérable controverse au sujet de la traduction du mot Dieu en langue chinoise et à propos de certaines cérémonies. Cette querelle porta un coup irréparable aux missions. Le cardinal français de Tournon, patriarche d'Antioche, fut envoyé par le Saint-Siége en qualité de légat pour y mettre fin. Il mourut dans la prison de Macao, où les Portugais l'avaient renfermé.

En ce moment, l'Église de Chine semblait ébranlée, des persécutions partielles annonçaient l'approche d'une grande épreuve; l'activité des jésuites seule pouvait maintenir la faveur de Kang-hi. Ce prince, ennuyé de cette controverse, menaça d'exiler les missionnaires à Canton, à l'exception de quelques-uns, s'ils ne la terminaient pas rapidement. Mais sa mort en 1722 devint un signal de persécution générale. Son successeur *Yong-tching* fit conduire tous les missionnaires à Pékin et à Canton : 300 églises

furent détruites ou converties en temples païens, greniers et magasins. Cependant une partie des missionnaires resta à Pékin pendant que d'autres pouvaient se cacher dans les provinces. Malgré les édits de l'empereur, en 1725 il y avait encore à Pékin plus de 10,000 chrétiens Cette persécution donna un grand nombre de confesseurs à la foi parmi lesquels il faut compter plus de 30 membres de la famille impériale de la branche des Sourmia. En 1732, les missionnaires déportés à Canton furent exilés définitivement.

Sous le règne de *Kien-long*, de 1735 à 1795, la persécution augmenta de violence. Les missionnaires ne pouvaient exercer leur ministère que la nuit. On les rechercha pour les mettre à mort, excepté les jésuites. Ceux-ci, chassés de leurs églises, vivaient à la cour où, du haut de leur observatoire, ils pouvaient contempler la persécution s'étendre comme un vaste incendie et entendre les plaintes des chrétiens que l'on martyrisait pour la cause de Jésus-Christ. Ils disparurent un à un en attendant des temps meilleurs qui ne vinrent pas. Loin de là, avant de mourir, plusieurs apprirent la suppression de leur société.

En 1746, cinq missionnaires dominicains étaient martyrisés avec leur vicaire apostolique, Pierre *Marty-sang*, évêque de Mauricastre, ce sont : les pères espagnols *Rogo*, *Alcober*, *Serrano* et *Diaz*, le vicaire apostolique fut décapité, mais ses confrères furent étranglés. Le 12 septembre 1748, les jésuites *Tristan de Athémis*, italien, et *Antoine Henriquez*, portugais, étaient également étranglés dans leur prison.

En 1782, à la demande de Louis XVI, le Saint-Siége remplaça les jésuites par les lazaristes. MM. *Raux* et *Ghislain* partirent en 1784 et se firent accepter de l'empereur de Chine comme savants. Deux autres missionnaires arrivèrent en Chine en 1788, c'étaient MM. *Aubain* et

Hanna, le premier pénétra dans l'intérieur et mourut en prison le 1er août 1795 ; le second obtint enfin l'autorisation d'entrer dans Pékin pour mourir peu de temps après. Trois autres lazaristes partis en 1790 ne pouvant aller à la capitale se consacrèrent aux missions des autres provinces. M. *Péné* alla dans le Houpé, M. *Clet* dans cette province et dans le Kiang-si, M. *Lamiot*, reçu à Pékin en 1794, fut interprète de l'empereur; compromis par l'arrestation de M. Hanna, il fut banni de Chine et se retira à Macao, où il fonda le noviciat des lazaristes ; il y mourut en 1831. Le deuxième, M. *Clet*, fut étranglé à *Ou-tchang-fou*, capitale du Houpé, le 18 avril 1819, à 72 ans.

En 1785, un prêtre de la société des missions étrangères, fondateur des sœurs de la Providence en Lorraine, *Jean-Martin Moye*, établissait en Chine la congrégation des vierges chrétiennes sur le même plan, pour l'instruction des enfants. Cette institution se développa. Aujourd'hui elle compte plus de 1,200 sœurs chinoises.

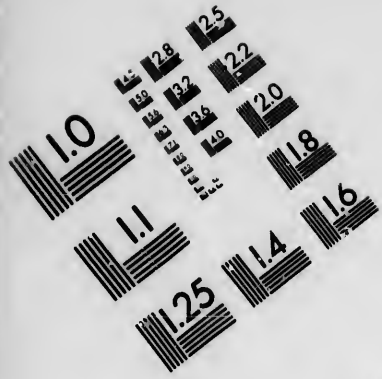
La révolution française et la prise de Rome semblèrent avoir détruit les missions de Chine, il n'en fut pas ainsi. Malgré les édits de l'empereur *Kia-king*, malgré les persécutions et le martyre, 200,000 chrétiens persévérèrent dans la foi, grâce aux prêtres chinois échappés aux persécuteurs. Cependant en 1785 trois évêques furent pris : Mgr *Maggi*, évêque de Miletopolis ; Mgr *Sacconi*, de Domitopolis, italiens, et saint Martin de Caradre ; les deux premiers moururent en prison, et le troisième, qui était français, put s'échapper et sortir de Chine où il rentra en 1787 avec ses compagnons réfugiés à Macao et à Manille. Le successeur de Kia-king, *Tao-kouang*, renouvela les édits en 1820, à l'occasion de la révolte des sectes chinoises. Malgré cette persécution, le christianisme se développa, surtout au *Sse-tchuen*. A cette époque, l'Église de Chine était divisée en *trois* vicariats apostoliques dépen-

dants des évêchés de *Pékin*, *Nankin* et *Macao*. Insensiblement la persécution s'affaiblissait avec des recrudescences partielles. En 1838 on comptait en Chine 300,000 chrétiens. 1840, M. *Jean-Gabriel Perbogne*, lazariste, était étranglé pour la foi, le 11 septembre.

En 1845 une nouvelle ère fut inaugurée. Sur le rapport de son commissaire, l'empereur déclara la religion chrétienne innocente et recommandable, il abolit les décrets de persécution. Les mêmes libertés plus précisées encore furent formulées dans le traité de 1858, conclu entre la France et l'Angleterre d'une part et la Chine de l'autre, après l'expédition des amiraux Rigault de Genouilly et Seymour.

Aujourd'hui les missions de Chine jouissent d'une tranquillité relative; des persécutions locales viennent bien de temps en temps troubler les chrétientés, le fanatisme des lettrés, la soif de l'or poussent les mandarins à pressurer les fidèles. Mais un autre fléau terrible est venu depuis vingt ans ruiner un grand nombre de provinces. Ce sont les Taï-ping. Plusieurs fois ils sont arrivés presqu'aux portes de Pékin, et s'ils n'ont pas détruit les principaux ports, c'est grâce au concours des escadres européennes. Partout où ils ont passé, ils n'ont laissé, derrière eux, que des ruines et des déserts que l'on repeuple avec les fugitifs des provinces limitrophes. Ainsi ont passé les hordes de Tamerlan sur l'Asie occidentale. Les déserts parsemés des ruines de cités opulentes révèlent encore la route suivie par les Tartares.

Jusque vers 1830, les missionnaires des différentes congrégations furent employés indistinctement dans les vicariats apostoliques : mais, pour obtenir plus d'unité et d'ordre dans les missions, le Saint-Siége divisa successivement les provinces de la Chine en vicariats apostoliques. Pour la Chine proprement dite, ces vicariats sont au nombre de *vingt-cinq*, plus une préfecture apostolique.



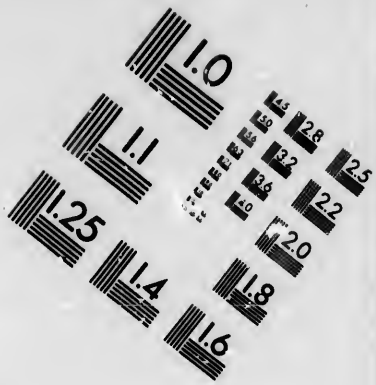
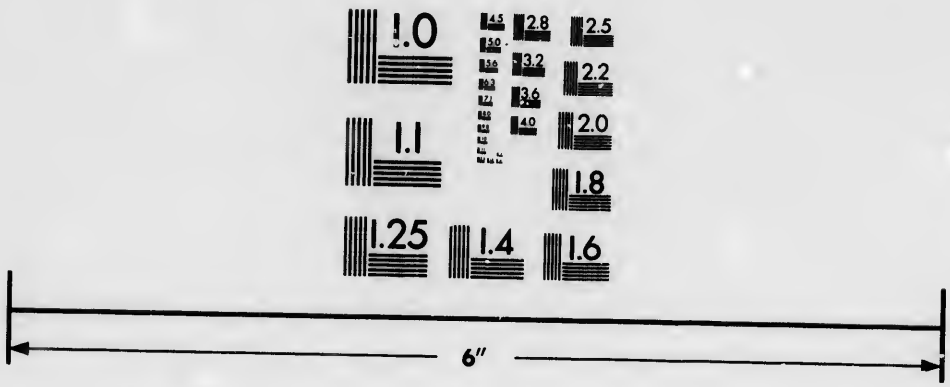
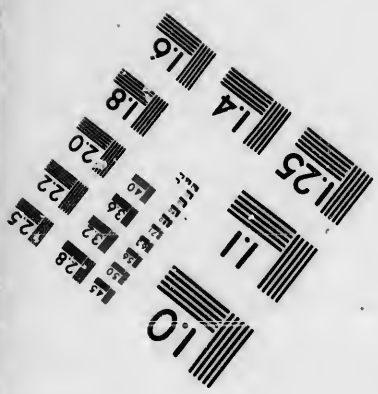
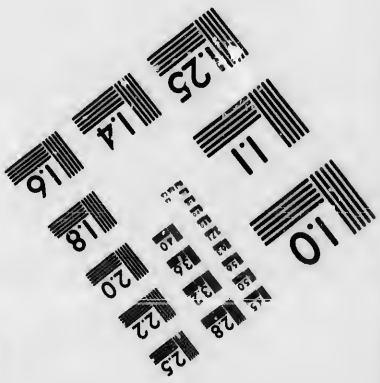


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Les jésuites français de la province de Toulouse ont le *Kiang-nan* et le *Pe-tche-li oriental ;* les lazaristes français, les *Pe-tche-li septentrional* et *méridional*, le *Kiang-si* et le *Tche-kiang ;* les prêtres des missions étrangères de Paris, le *Kouang-tong* et l'île d'*Haï-nan ;* le *Kouang-si*, les *Sse-tchuen occidental, oriental et méridional ;* le *Yun-nan*, le *Kouï-tcheou*, la *Corée*, la *Mandchourie* et la préfecture apostolique de *Hong-kong* ; total, *seize missions pour la France.* Les prêtres des missions de Milan desservent le *Ho-nan* ; la propagande, le *Chan-tong* et la préfecture de *Hong-kong* ; les franciscains mineurs, le *Chen-si*, le *Chan-si*, le *Hou-nan*, les *Hou-pé septentrional, oriental, sud-ouest*, et le vicariat du *Koukou-noor* (lac Bleu), ancienne mission d'Ili, dans la Dzoungarie ; les dominicains évangélisent le *Fo-kien* et *Formose*, et la nouvelle société belge des missions étrangères administre la *Mongolie.*

La procure des missions italiennes est dans l'île anglaise de Hong-kong ; celles des missionnaires français : jésuites, lazaristes et prêtres de la société des missions étrangères, sont établies à Schang-haï.

ARTICLE III.

Missions des lazaristes.

Après la suppression de la compagnie de Jésus, les lazaristes ont évangélisé plusieurs provinces chinoises. Mais à mesure que les autres instituts de missionnaires se relevèrent, ils durent en abandonner quelques-unes et se concentrèrent dans un moindre nombre. Alors le Saint-Siége multiplia les vicariats apostoliques. Ainsi, de l'ancien diocèse de *Pékin*, il fit les vicariats de *Mandchourie* et de *Mongolie* (1839), du *Chan-tong* (1840) et les trois *Pe-tche-li* (1856). Aujourd'hui les lazaristes n'oc-

cupent plus que les Pe-tche-li septentrional et occidental, le *Kiang-si* et le *Tche-kiang* dans le sud. La province chinoise du Pe-tche-li, divisée en trois vicariats apostoliques, est bornée au nord par la grande muraille et la mer Jaune à l'est, par le Chan-tong et le Ho-nan au sud, et par le Chan-si à l'ouest. Elle comprend onze départements et six mouvances directes. Sa population totale est évaluée à 30 millions d'habitants. Le froid y est si intense pendant l'hiver que la glace des rivières porte les plus lourds chariots.

§ I. *Pe-tche-li septentrional.*

Le Pe-tche-li septentrional donne son nom au golfe profond creusé par la mer entre le Japon, la Chine et la Corée. Il est borné au nord par la Tartarie ; au sud, par le Pe-tche-li oriental ; à l'ouest, par le Pe-tche-li occidental, et à l'est par le golfe de ce nom ; c'est ce qui reste du vaste et ancien diocèse de Pékin érigé en archevêché par le pape Clément V. Il a eu pour titulaires les franciscains mineurs : *Jean de Montecorvino*, le Français *Nicolas* (1310), les Italiens *Côme*, transféré en 1368 au siége de *Saraï*, capitale du royaume mongol de *Kaptack*, dans la Russie méridionale ; *Guillaume de Prato* (1370), qui vint à Pékin avec *quatre-vingts missionnaires* de son ordre. De cette année à 1372, l'ordre des franciscains envoya 234 missionnaires dans les missions de la haute Asie. Sur ce nombre il n'y en a que douze dont les noms soient connus. On en cite encore dix autres : frère *Dominique*, mineur (1303) ; *Corrade* (1408) et *Jacques* (1427), dominicains ; les mineurs *Léonard, Barthélemy* (1448), *Bernard, Jean de Pelletz* (1456), *Barthélemy II* et *Alexandre de Caffa*. Ce dernier, pris par les Turcs au siége de Caffa, resta leur esclave pendant sept ans. Ces prélats ne furent probablement que des évêques *in par-*

tibus arrêtés sur la route de Pékin par les Tartares. A partir de cette époque, l'invasion de Tamerlan interrompit toutes les relations de l'Europe avec l'Asie ; et lorsqu'en 1680 les Portugais eurent découvert la route maritime des mers de Chine, on ne soupçonnait pas l'identité de Cambalu (Khan-Balik) et de Pékin. C'est pourquoi, à la sollicitation du roi de Portugal, Alexandre VIII érigea cette ville en évêché : le mineur italien *Bernardin de la Chiesa* en fut le premier titulaire, il gouverna ce diocèse pendant cinquante ans. Il eut pour successeur le père *Polycarpe Souza*, jésuite portugais.

Aujourd'hui le siége de Pékin n'a pas de titulaire, mais il est administré par un vicaire apostolique, Mgr Delaplace, évêque *in partibus* d'Andrinople, lazariste français, successeur de Mgr Mouly.

L'ancienne Khan-Balik ou la ville tartare, était construite à côté de la ville chinoise. Sa réputation a été bien surfaite. En effet, Pékin n'a que vingt-quatre kilomètres de tour.

La Chine est le pays des contrastes. Derrière ce pharisaïque cérémonial se vautre une rusticité barbare et malpropre. Si vous pénétrez chez les mandarins, vous trouvez dans leur intérieur un laisser-aller, ainsi qu'un manque de convenances qui permettent à tous les insectes parasites de se livrer aux impertinences qui caractérisent leur espèce.

A côté de la ville païenne se trouve la ville chrétienne. Au siècle dernier, la chrétienté de Pékin possédait quatre églises. La cathédrale, au *Nam-tang* (quartier sud) ; *Saint-Sauveur*, au *Peh-tang* (quartier nord) ; *Saint-Joseph*, au *Tong-tang* (quartier de l'est), et *Notre-Dame des Sept-Douleurs*, au *Si-tang* (quartier de l'ouest). Les lazaristes prirent possession de Saint-Sauveur en 1784. Il y a quelques années la cathédrale presque en ruines restait seule debout.

En 1860, les traités conclus avec la France ont stipulé la restitution de tous les biens de l'ancienne mission. Avec les indemnités accordées par le gouvernement chinois, les cimetières, les églises et les établissements de la mission ont été réparés ou rebâtis.

L'inauguration de la cathédrale a eu lieu le jour de Noël 1861. Un presbytère et des écoles y ont été annexés. *Saint-Sauveur* a été reconstruite en style gothique du XIVe siècle ; elle a 49 mètres de long sur 30 de large et deux tours de 30 mètres de hauteur.

C'est là que réside Mgr Delaplace avec ses deux séminaires ; le grand contient 20 élèves ; cette maison est la seule de Pékin qui ait un étage.

Depuis 1862, les lazaristes y ont fait venir douze filles de la Charité de saint Vincent de Paule. Elles dirigent les écoles des filles, un orphelinat, un dispensaire et visitent les malades à domicile.

La population catholique de Pékin s'élève à 10,000 âmes au moins.

Maintenant passons en revue les établissements de la province.

1° *Tien-tsing*, à 92 lieues de Pékin et à 48 kilomètres de la mer, sur le fleuve Pei-Ho, située à la jonction du canal impérial ; c'est une ville importante, malpropre et mal bâtie. Elle est peuplée de matelots et renferme peu de chrétiens. Le fleuve Pei-Ho coule du sud au nord et vient se jeter dans le golfe de Pe-tche-li ; sa barre ne permet pas aux grands navires de pénétrer dans son cours ; elle n'a que 2 mètres 80 centimètres de profondeur.

Immédiatement après l'avoir franchie, on passe devant les forts de Pe-tang et de Takou qui défendent cette route de Pékin.

Résidence, petit hôpital, école, dispensaire et orphelinat contenant 150 enfants des deux sexes, dirigés par six filles de la Charité. Une vingtaine de jeunes Chinoises

étudient en outre pour servir d'institutrices dans les villages. Ces établissements ont été détruits avec le consulat français le 21 juin 1870, à la suite d'un complot aidé par la connivence des autorités et connu même des ouvriers chinois. Tous les Français membres du consulat et commerçants, M. l'abbé *Chevrier,* lazariste, un prêtre chinois et dix filles de la Charité ont été massacrés avec les chrétiens qu'on a pu saisir. Les maisons ont été livrées aux flammes. Les Chinois ne voulant se débarrasser que des Français et des catholiques, ont épargné les protestants. Ce massacre préparé de longue main a coïncidé avec une recrudescence de persécution dans tout l'empire, surtout dans le Kiang-nan.

Les autres centres de chrétientés sont :

2° *Hien-Tsim*, dans la préfecture de Tao-Theou ;

3° *Tchinŷ-ting-fou ;*

4° *Tong-tcheou* (pont de Pali-kiao). C'est là que les Franco-Anglais ont culbuté les Chinois ;

5° *Hai-tien* ;

6° *Yuên-nun-yuên*, résidence et palais d'été de l'empereur, entre Tien-sin et Pékin.

Le vicariat du Pe-tche-li septentrional est desservi par Mgr Delaplace et son coadjuteur M. Guierry, 10 missionnaires français, 20 prêtres chinois et 4 frères lazaristes. Il renferme 30,000 chrétiens au moins.

§ II. *Pe-tche-li occidental.*

Cette partie de la province du Pe-tche-li est au sud-ouest de la précédente. Elle est limitée par le Ho-nan, le Chan-tong, le Pe-tche-li oriental et le Pe-tche-li septentrional. Elle a été érigée en vicariat apostolique en 1861. Son premier vicaire apostolique fut Mgr Anouihl, évêque d'Abydos. Aujourd'hui elle est confiée à Mgr *Tagliabue*, évêque de Pompeïopolis.

Résidences de la mission : 1° *Tching-ting-fou*, ancienne capitale de tout le Pe-tche-li sous la dynastie précédente. En dédommagement de 70 églises et chapelles détruites depuis *Kang-hi*, le gouvernement chinois, pressé par la légation française, a accordé à la mission l'ancien palais impérial. C'est dans cet édifice que sont établis la résidence épiscopale, le séminaire, une chapelle, deux orphelinats et une école. En ce moment une cathédrale doit être construite sur les terrains environnants ;

2° *Pao-ting-fou*, chef-lieu actuel de la province et résidence du mandarin ;

3° *Ping-chan ;*

4° *Ling-Tcheou.*

La mission compte 50 églises, 20,000 chrétiens, 12 missionnaires français et 15 prêtres indigènes, et 10 millions d'habitants.

§ III. *Vicariat apostolique du Kiang-si.*

La province du Kiang-si s'étend entre le Houpé, au nord-ouest ; le Hou-nan, à l'ouest ; le Kouang-tong, au sud ; le Fokien et le Tche-Kiang, à l'est, et le Kiang-nan, au nord-est. Des montagnes qui la bordent à l'ouest, à l'est et au sud, descendent de nombreuses rivières qui se jettent dans le *Kan-Kiang*.

Le Kiang-si et le Tche-Kiang formaient d'abord un seul vicariat apostolique. Ils furent séparés en 1838, après la mort de Mgr Rameau, leur premier vicaire apostolique. Mgr Laribe, coadjuteur de celui-ci, fut le premier évêque du Kiang-si. En 1852, Mgr Delaplace, alors provicaire de Ho-nan, lui succéda. Par suite d'une permutation, Mgr Danicourt vint au Kiang-si en 1855 ; enfin, les lazaristes ayant résigné le vicariat du Ho-nan, Mgr Baldas, vicaire apostolique de cette province, devint celui du Kiang-si, en 1865.

Cette province a beaucoup souffert des invasions des

Taï-ping dont elle devint le quartier-général. Elle compte 13 départements, 72 arrondissements qui furent tous ravagés. Sur 80 villes murées, quatre seulement purent résister aux insurgés. *Nan-tchang-fou* en est la capitale. A ce fléau sont venues s'ajouter les inondations et la famine qui ont achevé l'œuvre des rebelles. Au milieu de ces calamités, les chrétiens eurent à souffrir de la part de ceux-ci et de la part des impériaux. Le 26 juin 1851, les seconds décapitèrent M. *Montels*, lazariste, et deux chrétiens chinois qui l'accompagnaient. En même temps, *Quentrin-Sié*, chrétien très-âgé, recevait la palme du martyre dans la ville d'*Ou-tchen*.

Lorsque la paix fut rétablie, à la requête de la légation française, M. Anot, alors vicaire apostolique, obtint du vice-roi, en indemnité, l'orphelinat chinois de *Keou-kiang-fou*, une pagode avec une habitation et 7,500 mètres carrés de terre dans la même ville; puis une somme de 127,000 francs pour le rétablissement des chrétientés de *Nan-tchang-fou* et de *Tsi-pi-chan*.

Résidences des missionnaires :

1° *Nan-tchang-fou*, capitale du Kiang-si. Il s'y fait un grand commerce de porcelaine, de soie, de fourrures et d'idoles;

2° *Kieou-kiang-fou*, préfecture très-importante. Elle est aujourd'hui le centre de la mission et la résidence du vicaire apostolique. Le séminaire, l'orphelinat composé d'une centaine d'enfants y ont été transférés. Ces deux chrétientés ont été les plus éprouvées. *Kieou-kiang-fou* est située sur les bords du fleuve Bleu et du lac Pao-yang. Ce lac éphémère ne dure que quelques mois. Pendant ce temps les plus forts navires peuvent naviguer dans ses eaux. En été ce n'est qu'un marécage;

3° *Kin-ngan-fou ;*

4° *Tsi-pi-chan ;*

5° *Ou-tchen.*

Le vicariat de Kiang-si a 14 prêtres français et 12 indigènes, les chrétiens y sont au nombre de près de 15,000 sur une population totale de 23,047,000 habitants. Les conversions sont nombreuses et chaque année de nouvelles chrétientés se forment.

§ IV. *Vicariat apostolique du Tche-Kiang.*

La province du Tche-Kiang est bornée par la mer Jaune à l'est, le Fo-kien au sud, le Kiang-nan au nord et au nord-ouest, et le Kiang-si au sud-ouest. C'est la plus petite de l'empire. Elle compte 92 villes fortifiées, sa population est évaluée à près de 26 millions d'âmes. Elle a 11 départements. Sa capitale est *Hang-tcheou*, ville d'un million d'habitants. Cette ville est assise sur les bords du golfe de ce nom et du fleuve *Thsian-tang*, non loin du lac Si-hou, sur l'emplacement de la Kinzaï de Marco-Polo, ancienne capitale de la dynastie des Song. Près de ses murs se trouvent les ruines de Canfou qui faisait un commerce important au IXe siècle avec les Arabes. Hang-tcheou a été pillée par les rebelles. L'ancienne église des jésuites est convertie en pagode, et leur résidence en couvent de bonzes.

Le *Tche-kiang* est très-fertile, il s'y fait un commerce considérable, concentré à Ning-po. Les missionnaires ont envoyé plusieurs fois en France des jeunes plants de l'arbre à cire pour tâcher de l'y acclimater.

Dans le département de Hou-tcheou se trouvent des gisements considérables de charbon de terre : à Fou-Yang on voit des carrières d'excellentes pierres calcaires.

Le Tche-Kiang a été érigé en vicariat apostolique en 1845. Il a eu pour premier évêque Mgr Lavaissière, qui fut remplacé par Mgr Danicourt. Ce dernier, transféré au Kiang-si, en 1856, eut pour successeur Mgr Delaplace, vicaire apostolique actuel.

Quatre départements renferment des chrétientés. Résidences :

1° *Ning-po*, chef-lieu, est l'un des cinq ports ouverts en 1842. Il a 300,000 habitants. Cette ville est située dans une vallée d'une richesse et d'une fertilité remarquables. Une partie des plages de Ning-po a été conquise sur la mer, et, pour défendre leur conquête, les Chinois ont construit une immense digue en pierres de taille, semblable à celle du Kiang-nan. Elle commence à Tchen-Haï, atteint Hang-tcheou, et se prolonge à l'est jusqu'à Hay-yen où elle va mourir en demi-cercle, sur les rochers qui font la base du fort de Tcho-pou.

La ville de Ning-po, résidence du vicaire apostolique, contient : 1° Le séminaire ;

2° L'établissement de Jésus enfant, renfermant un orphelinat de garçons, un dispensaire et douze filles de charité ;

3° Celui de Saint-Vincent avec un hôpital, des écoles et l'orphelinat de filles desservi par neuf filles de la Charité. Ces vingt-et-une sœurs dirigeaient d'abord des établissements analogues à Macao. Elles sont venues à Ning-po dès que leur présence a été possible. Cette chrétienté renferme au moins 1,000 catholiques.

2° *Ting-haï*, dans la principale île de l'archipel de Chusan (Tcheou-San). Cet archipel se compose de 400 îles, habitées par des pêcheurs. On évalue à 40,000 le nombre de ses embarcations de pêche. C'est là que se prennent les cyprins, poissons dorés si estimés en Europe. Un certain nombre de chrétiens se trouve parmi ces pêcheurs. L'île de Tcheou-san possède six chapelles qui étaient primitivement des pagodes ;

3° *Hay-yen*, dans le département de Kia-Shing, avec dix chrétientés ; le district de Fing-hou en a trois ;

4° *Kin-kieou*, dans le département de ce nom, avec une deuxième chrétienté à ses portes, où se trouve une cha-

pelle et trois autres missions à cinq lieues dans les montagnes ;

5° *Lan-ky*, dans le Kin-hoa. Cette ville était autrefois une mission florissante des dominicains. Il n'en reste plus que la belle église changée en We-Tang ou temple des ancêtres.

Le vicariat apostolique de Tche-kiang compte 10 missionnaires français, 16 prêtres indigènes, 21 sœurs françaises et 3,000 chrétiens divisés en 26 chrétientés et cinq chapelles.

ARTICLE IV.

Missions de la Compagnie de Jésus.

§ I. *Vicariat apostolique du Kiang-nan.*

La province du *Kiang-nan* occupe sur les deux rives du fleuve Bleu (Yang-tsé-kiang) un territoire aussi considérable que la France. Elle a pour bornes le Chan-Tong au nord ; le Ho-nan et le Hou-pé à l'ouest ; le [illegible] et le Tche-kiang au sud ; la mer Jaune à l'est, [illegible] du 29° au 35° 10′ de latitude nord, et du 113° a[illegible] de longitude est. Elle est administrée par un vi[illegible] se divise en deux parties : le Kiang-sou à l'est qui [illegible] ferme 79 villes et 38,000,000 d'habitants ; le Ngan-Hoei à l'ouest ; il contient 67 villes et une population de 34,000,000 d'âmes. Le Kiang-si dépend également du vice-roi de *Nan-king*. Cette ville est la capitale du Kiang-nan.

Le Kiang-nan est certainement une des plus riches provinces de la Chine ; son sol est arrosé par le *Yang-tse-kiang* qui la traverse de l'ouest à l'est. Des lacs immenses, de nombreux affluents du fleuve, le grand canal impérial, ouvrent des voies de communications et des moyens de transport dans toutes les directions. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner d'y rencontrer une population aussi agglomérée. Tant de richesses ne manquèrent pas d'atti-

rer les Taï-ping ; ils se ruèrent sur le Kiang-nan qu'ils livrèrent au pillage, au sac et à l'incendie. La plus grande partie de la population fut massacrée ou disparut. Le chef des rebelles s'installa à Nankin au milieu des ruines et d'un désert. Dans cette tourmente effroyable, bien des missions florissantes ont été anéanties. Aujourd'hui, les populations des autres provinces accourent remplacer les anciennes, et les chrétiens malheureux de Ho-nan, de Hou-pé et autres préfectures limitrophes viennent y fonder des chrétientés nouvelles. Le Kiang-sou a été la partie la plus éprouvée. Il comprend huit départements et trois mouvances directes. Son chef-lieu est la ville de *Sou-Tcheou* où réside le *fou-taï* ou gouverneur.

La mission du Kiang-nan doit être une des plus anciennes de la Chine. Il est en effet probable que *Nankin* est la *Sivenitchou* ou *Zeiton* dans laquelle l'archevêque de Kan-Balik, Jean de Montecorvino, érigea un évêché au XIVe siècle. Quoi qu'il en soit, le père Ricci en est le fondateur, dans les temps modernes. Sous l'apostolat des Révérends Pères, les chrétiens y atteignirent le chiffre de 300,000. Nankin fut érigé en évêché par Alexandre VII, en 1679; Innocent XI nomma à ce siége le dominicain Lopez. Après la mort de ce prélat en 1688, le Saint-Siége donna à chaque mission des chefs indépendants. Son dernier évêque fut le R. P. *Laimbeckoven*, mort en 1787, après un épiscopat de 35 ans. Depuis cette époque l'église de Nankin n'a eu comme celle de Pékin que des vicaires apostoliques administrateurs, ce sont : Mgr de *Besi*, vicaire apostolique du Chan-Tong (1840), Mgr *Maresca* et son coadjuteur Mgr *Spelta* (1847). Le R. P. *Borgniet* provicaire (1856), vicaire apostolique en 1859, et actuellement le R. P. *Languillat*, transféré du Pe-tche-li oriental en 1864.

Le Kiang-nan est revenu en 1841 à ses premiers apôtres, les Pères de la compagnie de Jésus, remplacés en 1784

par les lazaristes. En 1610, les jésuites y avaient déjà 30 églises. Aujourd'hui la mission forme 404 chrétientés possédant 403 églises ou chapelles.

Schang-Haï et ses environs renferment trois maisons. Ce port de mer, le plus important de la mer de Chine, assis sur la rive gauche du *Wampou* près de son embouchure, est le centre où aboutit, par le *Yang-tse-kiang*, le commerce de toute la Chine et celui des deux mondes. La France, l'Angleterre et les États-Unis y ont chacune un consul général.

1° Tong-ka-tou, dans le faubourg méridional de ce nom. C'est là que réside le vicaire apostolique, que se trouvent la cathédrale, le grand séminaire et la maison d'études. Ces établissements renferment huit pères et quatre frères.

Cette paroisse possède cinq écoles de garçons, trois de filles dont une mixte, et une pharmacie dirigée par un frère de la compagnie de Jésus. Non loin de Tong-katou se trouve le *Sen-mou-tang*, ancien cimetière restitué à la mission. Il contient les restes de 52 jésuites.

2° *Yang-kin-pang*. C'est la ville européenne. On y trouve les procures des jésuites, des missions étrangères et des lazaristes. Trois jésuites et un prêtre chinois sont chargés de cette partie de la ville, peuplée d'un grand nombre de Manillois.

Près de la concession française est l'ancienne église de Saint-Joseph, *Tchou-tang*. Auprès d'elle est un hospice gratuit de vieillards où 150 de ces malheureux y reçoivent les soins que demande leur âge. Il a été fondé en 1866. En outre, cette église est le centre de l'association des catéchistes appelés *joséphistes*. L'hôpital est dirigé par les filles de la charité.

La population de la ville européenne est très-mêlée.

3° *Zi-ka-wei* (siu-kia-hoei), petit village au sud-ouest où se trouvent: 1° le petit séminaire renfermant 50 élèves;

2° le collége 150 ; 3° les orphelinats avec 400 garçons et 200 filles apprenant divers états ; 4° un pensionnat de filles dirigé, ainsi que 5° l'orphelinat, par les *sœurs auxiliatrices* venues de France en 1868 ; 6° une imprimerie dont les planches sont conservées pour la reproduction des nombreux livres chinois édités par les Révérends Pères ; 7° le *sen-mou-ien,* fondé en 1855, association ou congrégation de sœurs chinoises agrégées aux précédentes ; 8° le noviciat des jésuites ; 9° le couvent du Carmel de *Wan-kia-tang* avec six religieuses venues en 1869. Ce petit village est à peu de distance de *Zi-ka-wei* : cinq pères et deux frères dirigent ces établissements.

4° Au sud de la pointe méridionale de l'embouchure du Yang-tse-kiang, s'étend entre le fleuve Wampou et la mer une région appelée Pou-tong au nord et Pou-nan au sud. Ce pays est une plaine basse d'alluvions récentes, sillonnées de canaux et traversées par quelques rares ondulations. C'est une des contrées les plus peuplées et les plus fertiles de la terre, conquises sur la mer. Les vestiges de cinq digues concentriques en sont la preuve : elles s'étendent depuis l'embouchure du Wampou jusqu'à Hang-tcheou, capitale du Tche-kiang, où vient aboutir celle qui part de Ning-po.

Le *Pou-tong* renferme 16,500 chrétiens et le *Pou-nan* 9,000, total 25,000, répartis en trois districts : *Nan-hoei*, résidence établie en 1868, *Tseu-pou* et *Zie-ka*, où furent tués l'amiral *Protet* et le P. *Vuillaume,* repoussant les Taï-ping en 1862. Quatre pères résident dans ces localités.

5° *Song-kiang*, une des plus anciennes chrétientés du Kiang-nan, où les études littéraires ont toujours été en honneur, aussi y parle-t-on le dialecte pur du Kiang-sou. Ce district renferme 13,600 chrétiens. La ville possède un petit pensionnat. Sur la colline de Tcha-chan ou Zô-cé située à peu de distance, s'élève la chapelle de Notre-Dame

Auxiliatrice, résidence de quatre missionnaires. Entre Tcha-chan et Schang-Hai, on rencontre les chrétientés de *Tsi-pao* où le père Massa vient d'achever la construction d'une église de style grec en pierres et en briques ; *Wan-tang*, première résidence des pères à leur arrivée au Kiang-nan, et *Tsa-Ka-Wei*, où était l'orphelinat avant qu'il ne fût détruit par les Taï-ping.

6° *Sou-Tcheou*, capitale du Kiang-sou, au nord-ouest de Schang-Haï, sur le canal impérial et près du lac Tahou. Les environs de cette ville ont été dévastés par les rebelles. Pendant plusieurs lieues on n'y rencontre que des ruines. Son ancienne église a été restituée aux missionnaires avec une indemnité pécuniaire pour les établissements détruits. Elle est très-populeuse. Les chrétientés de *Kuen-chan*, de *Taï-tsang* et de *Kia-thing* et d'*Ou-Kianh* en relèvent. Ces chrétientés contiennent 9,000 chrétiens pour la plupart pêcheurs. Le cimetière de la mission contient les corps de deux martyrs jésuites, les PP. *Henriquez*, Portugais, et *Tristan François* de Athémis, Sicilien. L'un a été étouffé dans la chaux, l'autre au moyen de feuilles de papier collé sur sa bouche, en 1748.

Sou-tcheou est la résidence de 4 pères et renferme 500,000 âmes. La ville de *Kia-thing* au sud de Sou-tcheou et au sud-est du lac Ta-hou en dépend. Ce district renferme au moins 2,000 chrétiens.

7° *Ou-si* ; district de la ville précédente comprenant *Kong-yn* et *y-ching*. Il contient 7,200 chrétiens. Deux missionnaires résident dans la ville d'Ou-si, au nord ouest de Sou-tcheou. Cette ville et *Kong-Yn* sont situées sur le canal impérial.

Ou-si est la résidence de deux missionnaires qui y ont créé six écoles et une pharmacie. La contrée d'*Y-ching-hien* qui confine au Ngan-hoei a perdu les deux tiers de ses habitants. C'est un pays fertile et giboyeux où les grès et les granits sont communs.

8° *Tchen-kiang* : préfecture, port ouvert aux Européens par le traité de 1861. Il est situé à la bouche du canal impérial, sur la rive méridionale du fleuve Bleu. En face, sur la rive opposée, quelques maisons indiquent la place où s'élevait la ville importante de *Koua-tcheou*, détruite par les débordements du fleuve.

Tchen-Kiang est l'entrepôt du commerce de l'intérieur. Cette chrétienté renferme seulement 350 chrétiens répandus dans les environs et dans la ville de *Yang-tcheou* au nord du fleuve. Quelques chrétiens sont encore disséminés dans la région des lacs. Deux missionnaires résident à Tchen-kiang, ils y ont établi une école et une pharmacie.

9° *Nankin* ou *Kiang-nin-fou* (nom de cette ville depuis qu'elle n'est plus la capitale de la Chine). Le district de Nankin comprend, en outre de sa préfecture, la province du *Ngan-hoei*, capitale *Ngan-kin*. Il contient un millier de chrétiens dirigés par deux missionnaires.

Nankin est l'ancienne capitale de l'empire chinois. Occupée, et ruinée comme toute la province, par les rebelles, elle n'est plus que l'ombre de sa grandeur passée. Elle est située à 50 lieues de la mer, sur la rive droite du fleuve, au centre d'un hémicycle formé par une chaîne de collines qui a dix lieues de développement, se termine au piton de Tsio-kin-chan et vient retrouver le fleuve Bleu. Un petit canal le relie à la ville. Au nord de la rive opposée court une autre chaîne composée de grès rouges et de marbres superbes. Sur le versant du Tsio-kin-chan est assise la ville de Nankin. A ses pieds se développe une plaine marécageuse, insalubre et couverte de rizières. Une enceinte crénelée remarquable l'environne. Elle est entourée également par un canal qui traversait la ville : l'incurie des vice-rois l'a laissé s'obstruer.

La résidence des missionnaires est l'unique maison bâtie à l'européenne avec deux étages et des caves voûtées.

Aussi, les Chinois viennent-ils la visiter comme une curiosité. Un certain nombre de mahométans habitent Nankin, leurs mosquées sont bien entretenues. Chaque année quelques-uns d'entre eux vont à la Mecque. Ils sont visités de temps en temps par des imans venus des provinces occidentales. Il y a aussi à Nankin trois ministres protestants. A 45 lieues environ au nord, se trouve *Ou-ho-tien*, entourée par cinq branches du *Hoei*, ancien affluent du Hoang-ho. Il se décharge aujourd'hui dans le lac Hong-tse.

10° *Ngan-Hoei; Ngan-kin-fou*, capitale de cette partie du Kiang-nan, à 60 lieues de Nankin, sur le fleuve Bleu. Entre ces deux villes, le pays est tellement dévasté qu'il n'y est resté qu'une famille sur 200; les terres et les maisons encore debout appartiennent au premier occupant.

Ngan-kin-fou est la résidence d'un missionnaire. Au nord-ouest, dans la contrée montagneuse de la préfecture de *Son-ngan-tcheou*, se trouvent les villes de *Yng-chan-hien*, de *Ho-chan-kien*, situées au fond d'une admirable vallée. Au sud, dans la préfecture de *Tcheou-fou*, est *Kien-tee-kien* où sont des chrétiens émigrés du *Houpé*. A 16 lieues de cette dernière localité, on rencontre le bourg de *Tongnien*, relevant de *Hoie-tcheou-fou*, préfecture riche en cultures de thés. Cette chrétienté est composée d'anciens habitants du *Kiang-si*. Plus au sud, on entre dans la préfecture de *Ning-ko-fou*, où se trouvent des villages habités uniquement par des émigrés des provinces voisines, il y a parmi eux quelques chrétiens. Cette région, effroyablement ravagée, est riche et salubre. Le village de *Hin-tsen* contient 70 chrétiens

11° *Hai-men*. Le Yang-tse-kiang mesure 30 lieues de largeur à son embouchure. Nous avons vu comment ses alluvions, qui ont formé le Pou-tong et le Pou-nan, comblent une partie du fleuve et forment les îles de

Tsong-min et la presqu'île d'Haï-men. En effet, devant son embouchure, s'étend l'île de Tsong-min, qui a 20 lieues de longueur sur 10 de largeur. Elle se compose de cent îlots réunis, elle est très-fertile et très-peuplée. Son extrémité occidentale n'est qu'à 12 kilomètres de la côte. Il y a quatre-vingts ans, elle gisait à 30 lieues du rivage; les montagnes voisines de Lang-Chan n'étaient que des rochers en pleine mer. Elle contient 2 millions d'habitants dont un grand nombre sont esclaves. Sa population chrétienne est de 8,450 âmes. Elle fut évangélisée par le P. *Le Favre*, à la fin du XVIIe siècle. En 1703, il y avait déjà 3,000 chrétiens. Après la persécution qui suivit le règne de Kang-hi, il en restait 4,000, et en 1845 les missionnaires en trouvèrent encore 6,000. Actuellement leur nombre atteint presque le chiffre de 9,000. La mission y possède une résidence de deux missionnaires, 47 églises, 46 écoles, 3 orphelinats et plusieurs pharmacies.

12° *Mao-ka-tsen*, centre de la chrétienté dans l'Haï-men. Elle est le siége d'un mandarin. Deux pères y résident; outre une église, la mission y possède un petit collége, des écoles et une pharmacie.

Une pharmacie vient d'être établie à *Jou-Kao*, ville située à 14 lieues dans le ressort de Tong-tcheou.

Actuellement, la mission du Kiang-nan contient près de 80,000 catholiques. Son personnel est composé de Mgr Languillat, évêque *in partibus* de Sergiopolis, vicaire apostolique et administrateur du diocèse de Nankin, de son vicaire général, le supérieur de la mission, de 82 missionnaires français, de 17 prêtres chinois, de 6 religieuses carmélites françaises de Laval, de 10 sœurs auxiliatrices de Paris et de nombreuses sœurs chinoises pour l'instruction. Elle a un corps d'instituteurs, de catéchistes et de pharmaciens-médecins. Elle possède 457 églises, 18 orphelinats, 495 écoles et 19 ateliers et ouvroirs. En 1868, 1,069 adultes et 13,943 enfants

de païens ont été baptisés ; sur ce nombre 5,315 ont vécu : ils sont élevés dans les établissements, chez des nourrices ou chez des catholiques qui les adoptent. Depuis la reprise de la mission, la Compagnie de Jésus y a envoyé 180 missionnaires, presque tous Français. Ils ont retrouvé les tombes des 36 premiers missionnaires du Kiang-nan.

§ II. *Pe-tche-li oriental.*

Cette partie du Pe-tche-li, ou province de Pékin, contient quatre préfectures et 39 sous-préfectures. Elle a 10 millions d'habitants. Le fleuve Pei-ho la sépare au nord et au nord-ouest du Pe-tche li septentrional, et divise la province en deux parties égales. Entre elle et Kiang-nan s'étend au sud la province du Chan-Tong, évangélisée par les missionnaires italiens de la Propagande. Cette contrée n'a pas de montagnes, elle est formée de plaines basses et sablonneuses et traversée par le grand canal impérial. Des lacs et de nombreuses rivières la rendent sujette à des alternatives d'inondations et de sécheresse. Aussi a-t-elle été fortement éprouvée par le choléra et la famine. Pendant ce dernier fléau les habitants étaient réduits à manger de la paille hâchée. Déjà le passage des hordes de brigands associées aux Taï-ping l'avaient à peu près ruinée.

Le premier vicaire apostolique du Pe-tche-li oriental, en 1857, a été Mgr Languillat, actuellement administrateur du diocèse de Nankin. Il a pour successeur Mgr Dubar, installé en 1865.

Voici quels sont les établissements de cette mission :

1° *Wei-hien*, dans le district de *Kouang-ping-fou*, dont dépendent les chrétientés de *Tchao-kin-Tchouang* et *Wei-tsnen*, ce dernier village est à 7 kilomètres au nord de Wei-hien. C'est une ancienne chrétienté de 800 catholiques. Elle a une église récente de style gothique, en

terre avec un revêtement de briques. Les païens en ont déjà détruit deux depuis le commencement du siècle. Des écoles, un orphelinat, une pharmacie composent les œuvres de la mission;

2° *Tchouang-kia-tchang*. Une partie des habitants de cette localité, ayant embrassé le catholicisme, ils forcèrent les autres à leur rendre, au prorata de leur souscription, une partie des édifices et des terres attachés à une pagode, construite à frais communs. C'est pourquoi la résidence des missionnaires est établie dans un ex-couvent de bonzes et possède 15 hectares de terres;

3° *Tchem-Tcheou*, écoles et pharmacie;

4° *Taï-ming-fou*, écoles et pharmacie;

5° *Ho-kien-fou*, préfecture; mission fondée en 1868. Dans la première année, 2,325 adultes ont été baptisés malgré les persécutions et les malheurs occasionnés par les occupations successives des rebelles et des impériaux. Le caractère des habitants de cette préfecture est querelleur et difficile. Écoles et pharmacie.

Ce district contient aujourd'hui plus de 12,000 catholiques. Il est composé de 12 sous-préfectures, possède 90 paroisses, 18 écoles de garçons et de filles, 35 sœurs chinoises consacrées à l'enseignement et au soin des malades, 10 maîtres d'école, 60 catéchistes. La moyenne annuelle des baptêmes d'adultes y est de 1,500. Plusieurs localités ont embrassé la foi en masse et d'autres s'apprêtent à les imiter. Quarante nouvelles chrétientés ont été fondées dans la préfecture du nord.

6° *Lim-cham*. Ce village important du Ouang-ping-fou est à 20 kilomètres du précédent. Il a une école de catéchistes de 25 élèves, des écoles ordinaires et une pharmacie.

7° *Chien-Shien*, près la rive droite du Pei-Ho, écoles, pharmacie et séminaire de la mission. Cette ville est le centre de cinq chrétientés nouvelles peuplées de 1,500 ca-

tholiques; Chien-shien et les pays d'alentour ont été saccagés par les rebelles en 1868. Les établissements de la mission ont eu leur part de ces malheurs. Les missionnaires, les séminaristes, les sœurs chinoises furent maltraités, blessés ou tués. Tous les missionnaires du nord ont été obligés de se réfugier à *Tien-tsing* avec Mgr Dubar. Outre le vicaire apostolique, la mission du Pe-tche-li oriental est administrée par 15 missionnaires français et plusieurs prêtres chinois.

ARTICLE V.

Missions de la Société des missions étrangères.

§ I. *Vicariat apostolique de Kouang-tong, du Kouang-si et de l'île d'Haï-nan.*

1° Le *Kouang-tong*. Cette province est située à l'extrémité sud de la Chine, entre le Hou-nan et le Kiang-si au nord, le Kouang-si à l'ouest, le Fo-kien à l'est, la mer de Chine au sud et le golfe du Tong-King au sud-ouest. Elle mesure 1,000 kilomètres de longueur sur 300 de largeur et contient dix départements et trois cantons immédiats. Sa population s'élève à 20 millions d'habitants.

2° *Canton* ou *Kouang-tcheou-fou*. Cette ville peuplée d'un million d'habitants est la capitale du Kouang-tong. Elle est assise sur les bords du Tigre ou Tchu-kiang, fleuve formé par la réunion du Pe-kiang et du Te-kiang. Le Te-kiang vient du Yun-nan : il a près de 1,000 kilomètres de longueur. C'est au confluent de ces deux cours d'eau que se trouve Canton. Comme toutes les grandes villes chinoises, elle se compose de deux villes murées, séparées par une muraille : la ville chinoise interdite aux étrangers et la ville tartare. Sur les bords du fleuve s'étendent les factoreries de la ville européenne peuplée de Chinois au milieu desquels sont noyés 3,000 Européens

environ. A côté de la ville terrestre existe la ville flottante, population de 100,000 âmes, qui habite sur le fleuve dans des bateaux. Prise en 1842 par les Anglais, elle a été reprise à nouveau par les forces combinées de la France et de l'Angleterre en 1857.

En 1855, les Taï-ping ont essayé inutilement de s'en emparer.

Canton est la plus ancienne des missions de la Chine. Saint *François-Xavier* est venu mourir à ses portes dans l'île de *Sancian*, en vue de cet empire qu'il brûlait d'évangéliser. C'était en 1552. Quatre ans après, en 1556, le père *Melchior Barreto* et trois autres jésuites y entraient avec une ambassade portugaise. En 1559, le franciscain *Pierre d'Alfaro* s'y établissait avec trois autres religieux de son ordre venus avec lui de Manille. Ils y fondèrent une chrétienté que le père jésuite *Ruggieri* retrouva en 1581. Ce missionnaire bâtit une chapelle et fit de nombreuses conversions. Un jeune bonze de ses néophytes confessa la foi dans les tortures. En 1582, arriva le père Ricci, fondateur principal des missions de Chine. Alors cette chrétienté prit des développements considérables : la paroisse des franciscains comptait 4,000 catholiques, et le père *Mitz*, jésuite français, dénoncé par des marchands européens, y subissait le martyre.

Canton devint le centre des missions chinoises. Les dominicains, les franciscains et les jésuites y avaient des établissements, et lorsque la tempête des persécutions se leva, elle devint leur lieu d'exil. En 1666, 25 missionnaires arrachés à 175 églises y furent conduits enchaînés. Ces confesseurs de la foi tinrent un synode dans leur prison. Ils décidèrent que la formation d'un clergé séculier indigène était l'unique moyen d'arriver à perpétuer la foi, et qu'il fallait imiter en cela la conduite universelle et constante de l'Église. En 1722, trente-cinq autres missionnaires et quatre évêques furent internés à Canton.

Un d'entre eux, le jésuite français *Dubaury*, y fit des prodiges de charité.

Cependant, en 1777, le procureur de la Propagande, repoussé de Macao, vint s'établir à Canton. Chose surprenante, il ne fut point inquiété.

A partir de cette époque, les missionnaires ne purent pénétrer en Chine que très-difficilement ; et, pendant les quarante années qui suivirent la révolution française, la mission de Canton fut à peu près délaissée. Ce n'est qu'en 1849 qu'elle fut relevée par Mgr *Guillemin*, évêque de Sibistria, vicaire apostolique du *Kouang-tong*, du *Kouang-si* et de l'île d'*Haï-nan*. Il rassembla les débris de la chrétienté composés de 150 chrétiens et de quelques portugais. Quant aux neuf églises de la ville, elles étaient changées en tribunaux, en pagodes et en prisons. Dans la province, on put seulement en reconnaître quinze, toutes les autres avaient été dénaturées ou démolies Malgré les traités, les chrétiens et les missionnaires furent encore persécutés, et les prisons de Canton reçurent encore des confesseurs de la foi. Citons le catéchiste *Augustin Hô*, coupable d'avoir introduit un missionnaire dans l'intérieur, il fut délivré par l'amiral *Cécile* ; l'abbé *Renou*, ramené en 1848 du Thibet, chargé de chaînes ; l'abbé *Leturdu*, conduit en 1850 à Canton, la chaîne au cou ; l'abbé *Jacquemin* en 1856 et l'abbé *Verchère* incarcérés en attendant les réclamations des consuls. Après les opérations anglo-françaises, le gouvernement accorda à la mission un terrain en compensation des biens et des églises confisquées depuis la mort de Kang-hi. C'est sur ce terrain que s'élèvent aujourd'hui les établissements catholiques.

1° *Canton*. Cette ville possède une belle cathédrale gothique consacrée en 1867, la résidence épiscopale, celle des missionnaires, le séminaire, un orphelinat considérable dirigé par les *sœurs de Saint-Paul* de Chartres ;

2° *Tchao-tchong*, sur le bord de la mer à 16 kilomètres de l'île Sancian;

3° *Taï-yong*, au pied des montagnes de l'intérieur;

4° *Louei-tcheou*, incendiée et rebâtie trois fois par les païens;

5° *Tchea-tcheou*;

6° *Len-cham*, à l'extrémité occidentale de Kouan-tong;

7° *L'île de Sancian*, formée par un massif de granit de 32 kilomètres de tour. Sa population est composée de 6 à 800 habitants dispersés dans une vingtaine de hameaux, cachés sous des bouquets d'arbres; elle est pauvre, honnête et simple.

C'est dans cette île que saint François rendit le dernier soupir. Le père Visdelou lui fit élever, en 1,700, un magnifique monument sur le rocher où il mourut. Mais la rage des païens le détruisit. Une pierre et une chapelle en terre le remplacèrent jusqu'à ce que Mgr Guillemin y consacrat une chapelle gothique en 1869.

Sancian, comme les îles de ces parages, est exposée aux descentes des pirates. Elle a été sauvée par son missionnaire M. *Braud* qui apprit aux insulaires à se défendre et à manœuvrer quatre petites pièces d'artillerie. A quelque distance de cette chapelle se trouve la résidence du missionnaire et une école;

8° *Haï-nan* (sud de la mer) est une île du golfe de Tong-King, séparée de la côte du *Kouan-tong* par un détroit de 17 kilomètres de largeur. Elle en a 270 de long sur 130 de large. Sa population est évaluée à deux millions d'habitants. Son chef-lieu et *Khiong tcheou*. Son climat est chaud, humide et insalubre. Cette île appartient aux Chinois depuis un siècle avant notre ère.

Il y a peu d'années qu'elle est évangélisée; une résidence et une école sont les œuvres de la mission;

9° *Kouang-si*. Cette province est située au nord du Kouang-tong, entre le Kouei-tcheou et le Hou-nan au

nord, le Kouang-tong à l'est et au sud, l'Yun-nan à l'ouest et le Tong-King au sud-ouest. Elle est donc la province le plus occidentale de la Chine méridionale. Elle est bornée par les monts Nan-ling et Hué-ling.

Elle se compose de onze départements, du canton immédiat de Yo-ling et du pays des Miao-tse. Sa capitale est *Kouei-lin*, place de guerre située par 120°23′ longitude est et 25°12′ latitude nord. Sa population atteint près de vingt millions d'habitants.

C'est dans cette province qu'est née la révolte qui couvre de ruines toute la Chine depuis vingt-cinq ans.

Cette mission, jusqu'alors desservie par les missionnaires du Koueï-tcheou, n'a été reprise qu'en 1853. M. *Chapdelaine* l'inaugura par la conversion de 200 Chinois; il paya ses succès de sa vie. Il eut l'honneur d'être décapité pour la foi avec un jeune chrétien, *Laurent Pemou*, et une jeune veuve nommée *Agnès* en 1856, après avoir subi toute sorte de tortures.

La principale résidence du Kouang-si est *Yao-chan*, où demeure le supérieur de la mission, M. *Milhière*. Cette localité est dans le district de *Si-ling hien*.

Le vicariat apostolique du Kouan-tong et du Kouang-si contiennent au moins 20,000 chrétiens. Il est administré par un évêque, Mgr *Guillemin* et 27 missionnaires français dont cinq pour le Kouang-si.

La procure des missions étrangères de cette partie de la Chine est à Macao, évêché portugais à 20 lieues de Canton. Un missionnaire français assisté d'un prêtre chinois est chargée de l'importante fonction de procureur.

§ II. *Vicariat apostolique de Koueï-tcheou.*

La province du Koueï-tcheou (terre noble) est située entre 24°30′ et 29° de latitude nord ; 101°30′ et 105°45′ de longitude est. Elle est bornée au nord par le Sse-tchuen ; à

l'ouest par le Yun-nan ; au sud par le Kouang-si et à l'est par le Hou-nan ; c'est une des plus petites provinces chinoises; elle mesure environ 110 lieues de longueur sur 140 de largeur.

Elle est composée de chaînes calcaires denudées qui s'entrecroisent et rendent les voyages d'autant plus difficiles qu'on n'y rencontre aucun cours d'eau navigable. Mais en revanche, il s'y trouve beaucoup de sources minérales que les chinois attribuent à des génies. Ces montagnes sont parsemées de cônes élevés de trapp sur lesquels les naturels du pays ont construit leurs villages.

Le climat du Koueï-tcheou est tempéré ; il faut que les hivers soient bien rigoureux pour que les hauts plateaux se couvrent de neiges pendant quelques jours. L'altitude de ces montagnes est moins considérable qu'on ne l'avait cru : cette erreur doit être attribuée à la blancheur de leurs crêtes calcaires. En effet, sous l'action des rayons du soleil, elles deviennent d'un éclat si éblouissant qu'à distance on les croit revêtues de neiges perpétuelles. Elles renferment des mines de plomb, de zing, de cuivre, d'or, d'argent, de mercure et de houille très-abondantes.

Presque tous les fruits de la zône tempérée croissent fort bien dans cette province. Il s'y trouve un grand nombre d'arbres inconnus, tels que celui qui produit le vernis de Chine le plus estimé, le *pelu-chou*, jusqu'ici mal décrit ; il donne une cire d'une blancheur éclatante que dépose sur ses branches un moucheron appelé *La-tchong-tse ;* le *yeou-tsao-tsé*, arbre au port majestueux revêtu d'un feuillage élégant ; son fruit ressemble au lytche, il s'emploie en médecine et remplace le savon pour laver le linge ; le chêne qui nourrit le ver à soie ; dans le nord, le *tong-chou*, arbre à huile.

La population du Kouéï-tcheou est évaluée à 8 millions d'habitants, cependant les chiffres officiels en accusent 15

pour les hommes seulement. Elle se compose d'éléments divers : de *Miao-tse* et de *Lolos* aborigènes, de Chinois et de *Houy-tse* ou mahométans. Le Kouéï-tcheou se divise en treize préfectures ou départements. Il a 37 villes de troisième ordre.

Le *Kouéï-tcheou* a fait longtemps partie du vicariat apostolique de Sse-tchuen. Son premier vicaire apostolique fut, en 1752, le jésuite *Visdelou*, évêque *in partibus* de Claudiopolis : mais il ne put pénétrer dans sa mission. Les choses restèrent dans le même état jusqu'en 1846. Alors Mgr *Dèsflèches*, coadjuteur de Mgr *Perrocheau*, vicaire apostolique du Sse-tchuen, l'administra jusqu'à la nomination de Mgr *Albrand*, mort en 1853 et remplacé par M. *Perny*, provicaire. Mgr *Faurie* lui succéda en 1860 pour mourir en 1871. En ce moment le vicariat apostolique du Koueï-tcheou a pour évêque Mgr *François-Eugène Lyons*, évêque *in partibus* de Basiliopolis. Cette province semble le champ de bataille du christianisme contre le paganisme. Depuis 50 ans, ses chrétientés ont subi au moins quarante persécutions ; plus de 500 néophytes ont confessé la foi dans les tourments et la prison, 200 ont expié leur courage par l'exil dans les régions les plus froides de la Tartarie, à Ili, près la frontière de Sibérie, et 13 ont subi le martyre. Ce sont : les vénérables *Ou-koue-cheu*, catéchiste, fondateur de plusieurs chrétientés, apôtre du Koueï-tcheou, étranglé pour la foi le 7 novembre 1814; *Jérome Lou*, *Laurent Ouang* et *Agathe Liu*, décapités à Hao-keou le 29 janvier 1858 ; *Joseph Tchang*, *Paul Tcheu*, élèves du séminaire ; *Jean-Baptiste Ló*, fermier, et *Marthe*, vieille servante de cet établissement, décapités le 29 juillet 1861 ; M. l'abbé *Néel*, missionnaire français ; le catéchiste *Jean Tchen*, *Martin-Ou*, *Jean Tchang* coupable d'avoir donné asile au missionnaire, et la jeune *Lucie Y.* Les persécutions et les vexations continuent toujours.

Les établissements de la mission se composent d'églises et de résidences pour les missionnaires : chaque paroisse a ses écoles. 1° *Mao-kieou*, résidence habituelle du vicaire apostolique ; séminaire Saint-Paul, écoles ; 2° *Kouy-yang-fou*, capitale de la province ; 3° *Ma-gan-chan ;* 4° *Pan-kiang ;* 5° *Hoang-tsao-pa ;* 6° *Tsen-y-fou ;* 7° *Loui-pin-chan ;* 8° *Pe-ma-tong ;* 9° *Kia-tse-fou ;* 10° *Hin-ny-fou.*

Les habitants primitifs du Koueï-tcheou, appelés *Miao-tse* et *Tong kia-tse*, se maintiennent indépendants des Chinois dans les montagnes du sud-est. Ils sont bien disposés : c'est pourquoi la foi a été portée parmi eux en 1853. La tribu des *Tchong-kia-tse* a été la première évangélisée. Une résidence est établie sur son territoire. La mission se compose d'un évêque, de 19 missionnaires français, de 2 prêtres indigènes, d'un séminaire, de 34 écoles et de 10 orphelinats. En 1846, il n'y avait que quelques centaines de catholiques. Aujourd'hui on en compte 10,000. En 1871, 851 adultes et 3323 enfants infidèles ont été baptisés.

§ III. *Vicariats apostoliques du Sse-tchuen.*

Cette province occidentale de la Chine est bornée au nord par la Tartarie, à l'ouest par le Yun-nan et le Thibet, au sud par le Koueï-tcheou, à l'est par le Chansi. Son territoire plus étendu que la France est divisé en onze départements et en quinze cantons immédiats. Il contient 22,000,000 d'habitants ; sa capitale est *Tching-Tou*. C'est là que réside le vice roi dont la juridiction s'étend sur le Yun nan et le Koueï-tcheou. Le *Sse-tchuen* est moins montagneux que le Koueï-tcheou, il renferme des vallées et des plaines fertiles où l'on cultive les mêmes plantes que dans cette dernière province, et surtout la célèbre rhubarbe de Chine.

Les premiers apôtres du Sse-tchuen furent MM. *Basset*,

de Lyon ; *Potier*, évêque, vicaire apostolique, de la société du Saint Esprit, mort en 1792 ; de *Saint-Martin*, évêque, et *Gabriel-Taurin Dufresne*, évêque de Tabraca. Mgr Dufresne a été décapité au chef-lieu le 14 septembre 1815, avec 30 confesseurs de la foi. En 1838, Mgr *Desflèches*, évêque de Sinite, y fut envoyé par le Saint-Siége en qualité de vicaire apostolique. Après avoir erré longtemps autour de sa mission, il finit par y pénétrer. Elle était la terre classique des persécutions et des martyrs.

Pendant longtemps le Yun-nan et le Koueï-tcheou firent partie du vicariat du *Sse-tchuen*. En 1841, Grégoire XVI érigea le Yun-nan, et en 1846, le Koueï-tcheou en vicariats apostoliques distincts. En 1868, Pie IX partageait le Sse-tchuen en deux vicariats, et en 1860, il en créait un troisième. En 1840, le personnel des trois provinces se composait d'un évêque, de 8 missionnaires français, de 30 prêtres chinois et d'un séminaire avec 40 églises. En 1860, il était de 8 évêques dont 2 coadjuteurs, 40 missionnaires français, 50 prêtres indigènes, il possédait 6 séminaires contenant 200 élèves.

Ces trois vicariats sont le Sse-tchuen oriental, occidental et méridional.

Sse-tchuen oriental. Mgr Desflèches en est le vicaire apostolique.

Résidences des missionnaires :

1° *Tchou-king-fou*, préfecture et ville de quatre kilomètres de circonférence, où réside le vicaire apostolique; 2° *Koui-fou*, préfecture ; 3° *Ken-kiang ;* 4° *Tchen-keou;* 5° *Pen-chouï ;* 6° *Yeou-yang-tcheou*. Cette sous-préfecture est le centre d'une persécution incessante. Sa chrétienté date de 1865. En cette année, M. l'abbé *Mabileau*, provicaire de Mgr Desflèches, vint s'y installer. Des hordes excitées par les mandarins aux paroles mielleuses s'en emparèrent, lui firent subir toute sorte d'outrages,

le criblèrent de coups de poignard et l'immergèrent dans la rivière. Ne pouvant réussir à le noyer, ils lui mirent la tête sous une grosse pierre et il expira. Le corps de cet apôtre était couvert de 82 plaies ; son martyre eut lieu le 29 août 1865.

Quatre années après, le 29 janvier 1869, un autre missionnaire français, M. l'abbé *Jean-François Rigaud*, était décapité également pour la foi, en compagnie de 2 séminaristes et de 50 chrétiens qui furent taillés en pièces.

Les mandarins avaient décidé la destruction totale de cette chrétienté. Mais il fallait couvrir leur responsabilité ; alors ils attirèrent les rebelles du Koueï-tcheou et les déchaînèrent contre les chrétiens. Ainsi donc, émeutes de païens, invasion des rebelles, dénis de justice, excitations et calomnies venues des autorités, impunité et protection assurée aux coupables, massacres, pillages et incendies, tout fut mis en œuvre. Aussi les chrétiens exaspérés finirent par se défendre dans le village de *Ho-che-ia*, où ils réussirent à tenir tête à l'orage.

Malgré ces persécutions, la mission fit de grands progrès. De nombreuses conversions récompensèrent les missionnaires de tant de souffrances.

Le district de *Yeou-yang* contient un grand nombre d'habitants primitifs de la contrée, ou *Miao-tse*.

La mission du Sse-tchuen oriental se compose d'un évêque, de 21 missionnaires français et de 34 prêtres indigènes ; elle possède un séminaire, 98 écoles et 2 orphelinats ; sa population se compose de 38,000 catholiques dont 10,000 *Miao-tse*.

§ IV. *Vicariat apostolique du Sse-tchuen occidental.*

Mgr *Perrocheau*, évêque de Maxula, envoyé par le Saint-Siége en 1818 pour sacrer ses collègues, fut le premier évêque de *Sse-tchuen*. Pendant les *quarante-trois*

années de son douloureux épiscopat, il assista aux persécutions sanglantes qui désolèrent sa mission, dix ans consécutifs. Il eut à soutenir ses chrétiens au milieu de la guerre, de la famine, de la peste, du choléra, des tremblements de terre, et à relever des chrétientés sans cesse détruites. Il passa de cette passion continuelle à la couronne et à la gloire du Sauveur pour lequel il avait tant souffert en 1861, dans la 74e année de son âge. Mgr *Pinchon*, évêque d'Elenopolis, lui succéda.

Résidences : 1° *Tchong-kin*, ville la plus commerçante du Sse-tchuen. Assiégée et prise par les rebelles, elle fut le théâtre d'un massacre épouvantable. Pour ne laisser échapper ni soldats, ni prétoriens, cachés sous les habits civils, les Taïping massacrèrent tous les hommes de 18 à 60 ans ; 2° *Moping* où se trouve le séminaire ; 3° *Louï-tcheou*, sous-préfecture qui contient 3,000 chrétiens.

La mission du *Sse-tchuen* occidental est composée d'un évêque, de 17 missionnaires français et de 31 prêtres indigènes ; elle a 2 séminaires et colléges, 102 écoles, 2 orphelinats et 35,000 catholiques.

§ V. *Vicariat apostolique du Sse-tchuen méridional.*

Il a été érigé en 1850 avec des territoires détachés des vicariats précédents. Mgr Lepley en est le vicaire apostolique.

Résidences : 1° *Kien-lin* près du Yun-nan, résidence pillée en 1870 ; 2° *Sni-fou* ; 3° *Ngan-te-fou*.

Le personnel de cette mission se compose d'un évêque, de 13 prêtres français et de 5 prêtres indigènes ; elle a 2 séminaires-colléges, 69 écoles et un orphelinat. Les catholiques y sont au nombre de 17,000. Ainsi la province du Sse-tchuen renferme 90,000 catholiques. Chaque année un millier de conversions en moyenne augmente ce nombre. Trois évêques, 51 missionnaires français et 70

prêtres chinois administrent ses nombreuses chrétientés dans lesquelles ils ont créé 269 écoles gratuites pour les enfants des deux sexes, 5 séminaires-colléges et 5 orphelinats. Tout cela au milieu d'une tempête de persécutions perpétuelles, avec les faibles ressources de la Propagation de la Foi et l'inépuisable trésor de l'amour et de la grâce de *Dieu*.

§ VI. *Vicariat apostolique du Yun-nan.*

Le *Yun-nan* est la province la plus occidentale de la Chine, au sud-ouest de laquelle elle s'étend. Ses bornes sont : la Birmanie à l'ouest et au sud-ouest ; l'Annam ou Tong-kin au sud ; le Thibet et le Sse-tchuen au nord ; le Koueï-tcheou et le Kouang-si à l'est. Sa population est composée d'éléments divers, parmi lesquels les Chinois dominent ; il s'y trouve aussi un grand nombre de mahométans, *Houï-tse*, dont le type est complétement tranché. Révoltés contre le gouvernement de Pékin, ceux-ci couvrent le Yun-nan de massacres épouvantables. Ajoutez à ces horreurs les représailles des Chinois égorgeant tous les mahométans, les hostilités des aborigènes, *Pen-ty-sen*, les tentatives d'indépendance des anciennes tribus, et vous pourrez vous faire une idée de la misère et des tribulations de tout genre au milieu desquelles vivent les chrétiens et les missionnaires. Aussi sont-ils souvent à la veille de mourir de faim et confondus malicieusement avec les insurgés. Le *Yun-nan* est très-riche ; ses montagnes et son sol contiennent des métaux précieux et d'immenses gisements de houille.

Sa population est évaluée à près de 6 millions d'âmes dont un million de mahométans.

Au XVIIIe siècle, il a eu plusieurs vicaires apostoliques. Il fut ensuite administré par les vicaires du Sse-tchuen jusqu'en 1840. En cette année, Mgr *Ponsot*, évêque de Philoménie, en fut nommé vicaire apostolique. Depuis

1846, ce prélat a pour coadjuteur Mgr *Chauveau*, évêque de Sébastopolis.

Voici les principaux établissements de la mission :

1° *Taly*, capitale du Yun-nan, près de laquelle se trouvent de belles carrières de marbre. Ce district a été bouleversé par la persécution ; à plusieurs reprises, un certain nombre de chrétiens ont confessé la foi. C'est à quelque distance de ce chef-lieu, au village de *Che-ngaï-kuo*, que M. l'abbé *Vachal* a été arrêté et emprisonné en 1854. La même année, les établissements de *Taly* ont été pillés et dévastés par les païens. L'année suivante, le mandarin en faisait massacrer tous les musulmans depuis les enfants en bas âge jusqu'aux vieillards décrépits. Pendant la même nuit, des mandarins subalternes en faisaient autant dans les autres préfectures. Les Chinois viennent de reprendre *Taly*, défendue par les mahométans ; en entrant dans cette ville, ils en ont égorgé 30,000 ;

2° *Tsao-kia-yn* ; 3° *Sy-tao*, dans la partie occidentale ; 4° *Pe-yeu-tsin* (puits de sel blanc) ; 5° *Ta-tien-kay* ; 6° *Ku-tsin-fou*, près les frontières du Koueï-tcheou.

Le 23 août 1867, le chrétien *Joseph Tchan-kouang-tsay*, a été décapité pour la foi dans cette ville, et deux autres ont confessé la foi dans les prisons.

Le personnel de la mission se compose d'un évêque, de son coadjuteur, de 10 missionnaires français et de 7 prêtres indigènes. Elle possède un séminaire, 11 écoles, 8 orphelinats et 8,500 catholiques. La moyenne des conversions est de 500 par an.

§ VII. *Vicariat apostolique du Thibet.*

Le Thibet, appelé par ses habitants *Bhout-yid*, pays de Bouddah, et *Tsan li* par les Chinois, à cause de la rivière *Tsan-pou* qui le traverse, a 600 lieues de longueur. Il est borné au nord par le Koukou-noor (lac Bleu), pays des

Eleuthes ; au sud par l'Inde ; à l'est par la Chine et à l'ouest par le Turkestan. Il s'étend entre les 69e et 100e degrés de longitude est, et 27° à 35° degrés 30′ de latitude nord. Les chaînes de l'Himalaya, de hauts plateaux glacés, des vallées chaudes et fertiles le composent. L'Indus, le Gange, le Brahmapootra, le Mecong, Lan-tsan-kiang ou La-kio, le Martaban ou Lou-tse-kiang, le Meïnam, fleuve du Tong-king, la Salouen et le fleuve Bleu (*Yang-tse-kiang)* prennent leurs sources dans ses neiges perpétuelles et descendent vers les plaines de la Chine et de l'Inde, à travers des gorges profondes. A l'ouest et au sud, il est entouré par la plus haute chaîne de montagnes du globe, l'Himalaya, qui lui fait une défense gigantesque sur un périmètre d'environ 800 lieues. Au nord, des montagnes non moins élevées le séparent de la Tartarie.

Du côté de l'Inde, ses versants desséchés par le vent du sud sont arides et pelés ; mais les pentes opposées, tournées vers le nord, sont revêtues de forêts de pins, de cèdres, tapissées de rhododendrons et peuplées de villages entourés de terrasses bien cultivées.

Du côté de la Chine, depuis le Yun-nan jusqu'au nord du Sse-tchuen, 22 petites principautés, dépendantes de Pékin, forment un territoire neutre. Aujourd'hui, le gouvernement du Thibet en a envahi sept, sans la moindre réclamation de la part du gouvernement chinois. C'est peut-être chose entendue entre les deux cours. Le Dalaï-lama étant l'instrument déguisé de la Chine, la puissance de cet empire s'y trouvera d'autant mieux affermie.

Les Thibétains cultivent le riz, l'orge à grains jaunes et à grains noirs (né), le maïs, un blé sans barbe, deux autres espèces barbues, l'une à fleurs blanches, l'autre à fleurs rouges ; puis une troisième à gros grains qui donne jusqu'à 60 semences par épi. Ils récoltent encore trois espèces de sarrazin blanc et noir. Leur unique légume est une espèce de courge assez malsaine.

Le Thibet contient tous les minéraux précieux ainsi que des solfatares considérables, entre autres celle de *Napo*, village sur la rive gauche du *Lan-tsan-kiang* ou fleuve du Cambodge, à peu près par 26° 45′ de latitude nord.

Le Thibet est divisé en quatre grandes provinces composées de principautés, ce sont : à l'ouest, le Ngari ou Ladak, petit Thibet ; l'Ou et le Tsang, au centre, et le Kam à l'est. H'Lassa en est la capitale, elle est située dans la province d'Ou, par 30° 43′ de latitude nord, et 89° 30′ de longitude est. Elle a de 40,000 à 80,000 habitants, dont une garnison chinoise et 20,000 Lamas. Sa fondation remonte à l'an 698 de notre ère. Au centre de la ville s'élève le temple vaste et célèbre de Bouddha, Fô ou Sakiamouny, il peut contenir 3,000 personnes. A 130 mètres au dessus de la rivière, on aperçoit le temple et le couvent de Boudala, résidence principale du Dalaï-lama. Il habite, selon la saison, dans celui de Neré-Somba, à 2,000 mètres au dessus de H'Lassa et de Brenom-Gomba, également situé dans ses environs. La population du Thibet n'est pas homogène, elle se compose de tribus aborigènes appelés *Mo-so*, *Bodh*, de Mongols et de Chinois. Elle est évaluée à 7,000,000 d'habitants. Les Thibétains sont grands et robustes, aux larges épaules. Leur tête longue et carrée est encadrée par une chevelure tressée. Leurs yeux horizontaux et quelquefois bridés à la chinoise sont entourés de sourcils noirs aux arcs accentués, et dominés par un front assez droit, quelquefois bombé au dessus des tempes. Leur bouche est bien fendue, leur barbe peu fournie, leur teint est basané. Les Thibétains sont doux, affables, ouverts, paisibles et jovials, leurs connaissances sont très-bornées. Parmi les tribus sauvages qui habitent le Thibet, nous citerons les *Mo-so*, regardés comme ses habitants primitifs ; les *Ly-sou*, horde de brigands ; les *Lama-yen* et les *Lou-tse*, ces

derniers sont plus doux, ils habitent comme les Ly-sou les bords du *Lou-tse-kiang*, depuis *Yong-tchang-fou* jusqu'auprès de la grande lamaserie de *Tcha-mou-tong*, par 32° de latitude nord. Leur langue, plus douce en même temps qu'accentuée, semble avoir des analogies avec la langue indienne. Ils sont bouddhistes, mais leur culte est mélangé de nombreuses superstitions. Ce peuple vit de chasse et de la racine très-malsaine d'une légumineuse qui engendre des maladies. Aussi des villages entiers sont-ils emportés par les épidémies. Ils sont malpropres, corrompus et adonnés à l'ivrognerie. Les hommes et les femmes s'enivrent.

Le Dalaï-lama est le chef suprême du Thibet. Il gouverne par l'intermédiaire d'un régent (nomekan) ou roi temporel, et paie le tribut au gouvernement chinois qui s'est réservé la direction politique et générale du pays en lui abandonnant les affaires locales.

Les institutions religieuses de ce pays semblent une contrefaçon de l'Église catholique. En lisant la vie de Sakiamouny, Fô ou Bouddha, on devine malgré soi un plagiat de l'Évangile. Le bouddhisme, en effet, est une imitation grimaçante du catholicisme, mais il lui manque Jésus-Christ. Le Dalaï-lama, ainsi que les chefs de la plupart des lamaseries, sont des bouddhas vivants, des incarnations de Dieu, des espèces de Présence réelle sur cette terre. Lorsque ce personnage meurt ; en vertu de la métempsycose, il s'incarne de nouveau dans l'enfant (chaberon), qui reconnaît les objets du défunt qu'on lui présente mêlés à d'autres. C'est le pape du lamanisme. Les chefs des autres lamaseries représentent les évêques et les lamas sont divisés en prêtres et officiers inférieurs. La foi aurait-elle été apportée au Thibet par les Nestoriens qui vinrent habiter la Chine aux VIe et VIIe siècles? ou bien a-t-elle été prêchée par ces phalanges d'apôtres que les papes envoyèrent dans la Haute-Asie, aux XIIe et XIIIe siècles?

Quoi qu'il en soit, il paraîtrait que les formes actuelles du bouddhisme n'existaient pas avant le XIIIe siècle. Les lamas l'attribuent à un étranger d'Occident qui aurait instruit Tsong-Kaba, l'auteur de cette réforme. Cependant en 1230, *saint Hyacinthe* de Pologne, dominicain, aux travaux apostoliques aussi grands que ceux de saint François-Xavier, évangélisa la Tartarie et pénétra jusqu'à ces contrées. Près d'un siècle plus tard, le bienheureux *Odéric de Frioul*, frère-mineur, dut s'y arrêter plusieurs fois, en franchissant l'Hymalaya pour se rendre de l'Inde à Khan-Balik. Il y trouva Throgrul-Khan, prêtre et souverain, regardé par quelques-uns comme le fameux prêtre Jean. Telle est l'explication de ces vestiges de christianisme qu'on retrouve dans plusieurs tribus occidentales du Thibet. Ainsi, chez les Abords, les hommes ont sur le front un tatouage bleu représentant la croix ; les femmes le portent sur les lèvres. Ils regardent cette croix comme le signe du salut.

A la suite de révolutions politiques, Koublaï-Khan s'empara du Thibet et le divisa en province. Il en reconnut le monarque spirituel, qui fut désormais l'instrument des empereurs de Chine. Cette intervention des Chinois engendra des révolutions sérieuses. De 1662 à 1713, elle produisit un schisme important entre les lamas. A la faveur de cette division, les Tartares Eleuthes s'emparèrent du Thibet, et tentèrent d'anéantir l'autorité des lamas. Mais ils comptaient sans un des plus illustres empereurs de la Chine, Khang-hi, qui reprit le Thibet. Toutefois, la puissance des Eleuthes ne fut entièrement anéantie qu'en 1760. Les jésuites profitèrent de cette circonstance pour pénétrer au Thibet. Au XVIIe siècle, le R. P. *Desideri* et *Freyr* vinrent à H'Lassa, ils en évangélisèrent les tribus thibétaines ; mais, en 1707, ils furent remplacés par les religieux capucins qui réussirent à s'y fixer pendant trente-cinq ans. En 1742, ceux-ci revinrent dans l'Inde

où ils fondèrent les missions d'Agra, de Patna, Lucknow, etc., dans le Grand-Mogol. Ce n'est qu'un siècle plus tard, en 1846, que deux lazaristes français, MM. *Huc* et *Gabet*, y firent rentrer le christianisme avec la grande caravane de Pékin, à laquelle ils s'étaient joints. Accueillis gracieusement par le régent, ils ouvrirent une chapelle dans le palais même de ce prince. Déjà ils avaient réuni un certain nombre de néophytes, lorsque le représentant chinois, prenant ombrage de leur présence à H'Lassa, les fit reconduire à Canton. Après cette tentative infructueuse, les prêtres des missions étrangères attaquèrent à leur tour le Thibet.

En 1848, l'abbé *Renou* pénétrait par le Sse-tchuen dans la ville de *Lytong*, capitale de la principauté de ce nom. Il y rencontra le même régent qui avait reçu MM. Huc et Gabet. Ce prince les accueillit avec la même bienveillance. En ce moment, les livres bouddhiques annonçaient la prochaine arrivée de sages venus d'Occident pour régénérer le Thibet. M. *Renou* fut reconduit comme ses devanciers à Canton. Trois ans après, en 1851, M. *Robin* tentait le passage de l'Himalaya du côté de l'Inde ; on le rapportait mourant à la première station anglaise. La même année, M. *Krik* y pénètre par la vallée du Brahmapootra ; mais, après un mois de séjour au Thibet, les guerres des tribus le forcent de revenir sur ses pas. En 1853, il escalade les montagnes qui sont plus à l'ouest et atteint les tribus des Abords où il trouve des vestiges de christianisme. Les guerres le contraignirent encore une fois à redescendre dans l'Inde. En 1854, accompagné de M. *Boury*, il reprend la voie du Brahmapootra. Ces deux missionnaires sont égorgés dans un village thibétain par les *Michemis*, tribus sauvages de l'Himalaya.

En 1857, MM. *Desgodins* et *Bernard* remontent le *Sutlege*, affluent thibétain de l'Indus. A travers des dangers inouïs, des contrées abruptes et arides, sans le

moindre vestige de sentier ; ils arrivent à *Chini*, chef-lieu de *Bushaire*, à 80 lieues dans l'Himalaya, situé sur les bords du Sultége, par 2,833 mètres d'altitude. En face de la ville, l'autre rive de la rivière se dresse comme une muraille perpendiculaire qui en atteint 6 000. L'opposition des chefs des tribus empêchèrent les deux missionnaires de passer outre. M. *Desgodins* rapporta dans l'Inde son compagnon expirant.

Pendant ce temps, MM. *Renou* et *Page* parvenaient à pénétrer dans le Thibet par le Sse-tchuen et le Yun-nan avec quelques chrétiens. Ils se fixaient dans la vallée solitaire de *Bonga* par 90° 30′ de longitude est et 28° de latitude nord. C'est une gorge étroite, sauvage, de 30 kilomètres de longueur, sur la principauté de Tsa-rong, qui fait partie d'une longue suite de vallées se prolongeant jusqu'à H'Lassa. Sa température moyenne est de 8° à 12° centigrades. Au milieu des neiges et des forêts peuplées de bêtes féroces, les missionnaires parvinrent à fonder une mission, à acclimater la plupart de nos légumes et plusieurs plantes fourragères. Déjà ils avaient construit une maison, une chapelle, une école, un orphelinat, une pharmacie et groupé autour d'eux 31 chrétiens, lorsque la jalousie des lamas vint détruire de si belles espérances. *Bonga* fut pillée deux fois en 1858, les missionnaires et leur personnel s'enfuirent. Aussitôt la tempête passée, ils revinrent relever leur établissement.

A cette époque, en 1871, Mgr *Thomines Desmasures* venait d'être nommé évêque de Synopolis, vicaire apostolique du Thibet et chargé provisoirement du Sse-tchuen septentrional, où se trouvaient 3,000 chrétiens.

Deux autres résidences furent fondées auprès de *Bonga* ; à *Kio-na-tong*, village situé à 13 lieues de cette résidence, et à *Kiang-ka*. Celle-ci est une bourgade située sur un plateau élevé au delà de Pa-tang, par 31° de latitude nord, sur la rive gauche d'un petit affluent

du Lang-tsang-kiang. Bientôt la persécution prit un caractère plus violent. Défense fut faite aux missionnaires de communiquer avec les Thibétains. Deux chrétiens paient de leur tête, à Kongieur, l'infraction à cet arrêté. Cinq autres sont emprisonnés et confondus avec les mahométans révoltés. Enfin, une horde de barbares se précipite sur *Bonga* et détruit de fond en comble cette chrétienté. C'est dans cette circonstance que M. *Durand* fut tué, en traversant la rivière sur un pont de cordes.

Les établissements de *Kiang-ka* et de *Kio-na-tong* eurent le même sort. Prisonniers avec leurs néophytes, les missionnaires ne tardèrent pas à être relâchés, après avoir subi bien des avanies et avoir vu un de leurs messagers jeté dans le Meï-cong du haut des rochers. Leurs chrétiens allaient tous avoir le même sort ; heureusement, une circonstance providentielle empêcha l'exécution du projet des persécuteurs.

La mission du Thibet était donc détruite en 1865. Les missionnaires ne se découragèrent pas ; ils recommencèrent leurs travaux, du côté du Yun-nan, entre les mahométans révoltés d'une part, les Thibétains et les Chinois de l'autre, au milieu des persécutions incessantes, de la famine et des épidémies.

Les résidences nouvelles ont été établies autant que possible sur la route de H'Lassa :

1° *Ta-tsien-loû*. Cette ville est située à l'entrée du Thibet, dans une gorge aride et rocheuse sur la route de H'Lassa ;

2° *Ly-tang*. Bourgade à 100 lieues ou 10 journées de la ville précédente. Elle est dans une plaine élevée, froide, vaste et inculte, où il tombe de la neige au mois de mai ;

3° *Pâ-tang*. Ville située au fond d'une vallée étroite, sur les bords du Kin-cha-kiang, par 30° de latitude nord ; son climat très-chaud permet la culture des céréales ; ses environs sont fertiles. Le 11 avril 1869, cette ville a été

détruite par un tremblement de terre dont les secousses ont continué jusqu'au 23 du même mois. Trois mille habitants, dont 430 lamas, ont péri sous les décombres. Les trois missionnaires et leurs chrétiens ont été sauvés. Un grand nombre de villes voisines ont eu le même sort ; des montagnes se sont effondrées. L'atmosphère était bouleversée : des tourmentes de neige succédaient à des embellies, pendant lesquelles un soleil ardent éclairait ce spectacle sinistre ;

4° *Yercalo*, dans le Yun-nan, à un kilomètre de la frontière du Thibet, sur la rive gauche du *Lang-tsang-kiang*, près de salines, par 29°2'30" nord. Sur les deux rives du fleuve, au dessous de Yercalo, s'étendent les tribus Mo-tso ou Nachis, employées dans les puits de sel. Plus bas sont les *Min-kia*, dont *Taly* était la capitale. Les autres tribus, dont nous avons parlé, s'étendent jusqu'à la Birmanie ;

5° *Tse-Djron*. Village sur la rive droite du même fleuve, par environ 27° de latitude nord, en face de *Tcha-mou-tong*. Ce dernier point est sur le *Lou-tse-kiang* ou *Ngen-Kio*.

Le personnel de la mission se compose d'un évêque, Mgr *Chauveau*, transféré du Yun-nan au Thibet en 1864, de neuf missionnaires et de quelques centaines de catholiques.

§ VIII. *Vicariat apostolique de la Corée.*

La *Corée*, *Kao-li* des Chinois, forme une presqu'île qui forme dans la mer Jaune le golfe auquel elle donne son nom. Située entre 122° et 128° de longitude est, et 30°9' et 43° de latitude nord. Elle a pour bornes, au nord, la Mandchourie et la province chinoise de Leao-tong ; à l'ouest, la mer Jaune ; à l'est, la mer du Japon ; au sud, le détroit de Corée. Cette partie de la mer Jaune gêle en hiver et est remplie de bas-fonds, dont les sommets

émergent en archipels considérables. De temps en temps des baleiniers font naufrage sur ces côtes inhospitalières, et leurs équipages sont ordinairement massacrés. Ces méfaits expliquent la crainte du gouvernement coréen pour les étrangers. C'est sur l'île *Ko-toun-to* (du camp) que se réfugia l'équipage des navires français la *Gloire* et la *Victorieuse*, échoués sur les bancs voisins en 1848. La presqu'île coréenne est formée par une série de montagnes qui se divisent en plusieurs chaînes. Elle est séparée de la Chine par le fleuve *Hop-nok*, la montagne impénétrable de *Nang-lin*, et par un désert de 15 lieues de largeur dans lequel quatre villes florissantes ont été détruites pour le créer. Il est défendu sous peine de mort d'habiter cette zône. Le gouvernement coréen a voulu isoler ses états de toutes les nations ; c'est pourquoi il a rendu toutes les communications difficiles et semé ses frontières de postes d'observation. Son commerce, presque nul, se fait avec le Japon, et deux fois par an avec la Chine, dans la ville frontière de *Pien-mien*.

La Corée a 10 millions d'habitants, elle compte huit provinces. Sa capitale est *Séoul* ou *Hang-Yang*, située par 37°31′ de latitude nord et 124°34′30″ de longitude est. Assise au fond d'un bassin formé par les montagnes voisines sur les bords du fleuve *Han*, *Séoul* est très-peuplée et ressemble à toutes les villes chinoises.

Les autres localités ne méritent pas le nom de villes; ce sont des bourgades aux toits de chaume. Les Coréens sont divisés en trois classes : la noblesse qui est au dessus des lois, la classe moyenne composée des commerçants, et le bas peuple. Ils sont tous habillés de toile blanche ; le costume de deuil est en toile écrue, le visage est alors couvert d'un petit voile.

Depuis la fin du xe siècle, la Corée a toujours été soumise à la Chine : les Tartares Mandchoux l'occupèrent à plusieurs reprises. Aujourd'hui ses rois sont tributaires

de la cour de Pékin. L'influence du gouvernement chinois est très-grande en Corée: il ne faut pas perdre ce point de vue, lorsqu'il s'agit de juger les événements de la Haute-Asie.

L'histoire de l'Église coréenne est écrite avec le sang de ses apôtres. Le christianisme y a été introduit par deux voies. 1° Par le Japon au XVIe siècle. A cette époque, l'empereur japonais y fit une descente avec une armée de chrétiens dont il cherchait à se débarrasser; deux jésuites accompagnaient cette expédition. Leurs confrères de Nangasaki convertirent les Coréens prisonniers dans cette ville. Cette tentative n'eut pas de suite. 2° Plus tard, après 1644, alors que le R. P. *Schaal* était à la tête du tribunal des mathématiques de Pékin, le roi de Corée, prisonnier dans cette ville, se lia avec lui. Il fit venir plusieurs de ses sujets pour s'instruire à son école. Malgré ses instances réitérées, on ne put envoyer de missionnaire dans ses États. Quelques néophytes, baptisés à Pékin, rapportèrent la foi en Corée. Cette Église prit ainsi naissance sans prêtre et sans évêque. Cependant, quelques jésuites y pénétrèrent, ils furent martyrisés avec des centaines de fidèles. A la fin du XVIIIe siècle, un prêtre chinois nommé *Ly* parvint à s'y introduire, il y trouva une chrétienté de plusieurs millions de catholiques. Obligé de fuir devant la persécution, il revint mourir pour la foi avec les néophytes qui l'avaient fait entrer dans ce pays. Voici la liste des principaux martyrs de Corée dont on connaît les noms. Avec les pères jésuites : 1° *Vincent, Kussu; Julie, Ota*, Coréens.

1784. Le prêtre chinois *Pacifique Ly*, les fidèles *Pierre Ly* et *Thomas King* mort en exil.

1791. *Paul In* et *Jacques Kouan.*

1795. *Paul Joun, Sabas Tsi, Mathias Tsoï.*

1798. *Paul Ni*, emprisonné et torturé pendant un an.

1799. *Laurent Pak.*

Malgré ces exécutions, la mission de Corée comptait 10,000 catholiques en 1800. Chose inouïe ; elle se multiplia pendant trente années sans aucun prêtre. Enfin, en 1834, Mgr *Bruguière*, évêque de Capse, lui fut envoyé en qualité de vicaire apostolique par le Saint-Siége. Ce prélat mourut en arrivant dans sa mission en 1836. En 1838, Mgr *Imbert*, évêque de Canope, parvint à y pénétrer avec MM. *Maubant et Chastan*. Ces trois missionnaires furent décapités pour la foi le 12 septembre 1839 à *Séoul* avec le catéchiste *François Tchuez*, et 40 autres catholiques. La même année, Mgr *Ferréol*, évêque de Belline, fut envoyé en Corée ; il ne put y entrer qu'en 1844, il mourut en 1853. Pendant son administration, la persécution s'adoucit un peu, la mission pansa ses plaies. En 1852, M. Maistre errant autour de la mission depuis dix ans y débarque, grâce au courage du R. P. jésuite *Helot* qui le conduisit à travers de grands dangers de Schang-Haï en Corée, sur une mauvaise petite jonque. C'est Mgr *Berneux*, évêque de Tipase, confesseur de la foi à Hué en Cochinchine et coadjuteur de Mandchourie, qui le remplaça en 1856. Il eut pour coadjuteur, en 1857, Mgr *Daveluy*, évêque d'Acônes.

En 1857, la mission de Corée comptait 15,000 chrétiens, 2 colléges, un petit orphelinat où étaient élevés 60 enfants. Dans cette même année 500 adultes ont été baptisés.

En 1861, le nombre des catholiques était de 18,000 et de cette année à 1866, il s'était accru de 3,225 adultes. Dans les montagnes et sur les bords de la mer du Japon, l'Église jouissait d'une assez grande liberté. Ces quelques années de calme relatif n'étaient qu'une préparation à la tempête la plus effroyable qui ait jamais ébranlé une église. Le roi étant mort des suites de ses excès, sa veuve, restée sans enfants, adopta le fils mineur d'un des grands de la cour qui devint régent. Sur ces entrefaites quelques

navires russes se montrèrent près des côtes. Alors le régent craintif fit mander Mgr *Berneux* à *Séoul* pour parlementer avec les Russes. Ces derniers ayant disparu, les ennemis de Dieu se décidèrent à en finir avec le christianisme. On était en 1866 : le régent déclara qu'en dix ans il fallait en finir avec les chrétiens de Corée.

Les missionnaires trompés par les avances de la cour furent arrêtés et décapités pour la foi avec un grand nombre de chrétiens. Trois d'entre eux purent s'échapper et sortir de Corée. Voici les noms de ces glorieux martyrs :

1° Mgr *Berneux*, âgé de 52 ans, né à Château-du-Loir, diocèse du Mans ;

2° M. *de Bretonnière*, 28 ans, de Châlon-sur-Saône ;

3° M. *Dorie*, 29 ans, de *Saint-Hilaire de Talmous*, diocèse de Luçon ;

4° M. *Bernard-Beaulieu*, 26 ans, de *Langon*, diocèse de Bordeaux ;

5° *Alexis Ou* et *Marc Tieng*, décapités le 8 mars 1866 ;

6° M. *Petit Nicolas*, 46 ans, de *Coinches*, diocèse de Saint-Dié ;

7° M. *Pourthié*, provicaire, 36 ans, de *Valence*, diocèse d'Alby.

Ces deux missionnaires dirigeaient le séminaire de Paisone, ils ont été exécutés le 11 mars.

8° Mgr *Daveluy*, 48 ans, d'*Amiens* ;

9° M. *Huin*, 30 ans, de *Laferté*, diocèse de Langres ;

10° M. *Aumaitre*, 29 ans, d'*Auzecq*, diocèse d'Angoulême ;

11° Les chrétiens *Luc Hoang* et *Paul Tchang*.

Ces cinq martyrs arrêtés à Kesou ont été exécutés au bord de la mer le 30 mars.

De plus, ont été également exécutés dans la même année quinze chrétiens à *Hong-tsion* et dix-sept à *Song-to*. MM. *Ridel*, *Calais* et *Féron* ont pu se sauver à temps.

Ainsi dans le seul mois de mars 1866 la mission de Corée fut ruinée, dévastée et presque anéantie. Avec les missionnaires, des trésors de science ont disparu. Mgr Berneux, Mgr Daveluy, MM. Pourthié et Petit Nicolas avaient préparé un dictionnaire, une grammaire de la langue coréenne, de nombreuses notes scientifiques sur la zoologie, la botanique, la géologie, la géographie de la Corée. Tous ces trésors, fruits de longues années d'études, au milieu de tribulations égales à celles de l'époque des catacombes, tous ces trésors, disons-nous, sont anéantis.

La France a envoyé ses vaisseaux demander raison du sang de ses enfants égorgés : mais après leur départ la persécution prit des développements inouis : 1,500 fr. sont accordés à tout misérable qui livre un Européen. Les chrétiens errent sans asile dans les déserts, repoussés de tous, mourant de faim et de froid, traqués comme des bêtes fauves. Malheur à ceux qui les secourent et aux malheureux qui, vaincus par la douleur, apostasient. Ils sont soumis à des tortures dignes de Dioclétien et mis à mort. D'après des nouvelles récentes, 8,000 chrétiens auraient été torturés et tués dans l'espace de cinq mois ; le reste est soutenu par quelques prêtres indigènes. M. *Ridel*, sacré évêque de Philippopolis, en 1869, à Rome, est voué au martyre, ainsi que ses trois confrères, ils n'ont pu encore rentrer en Corée. S'il est vrai, comme on l'annonce, que les États-Unis établissent une station sur les côtes de ce royaume, la situation de l'Église changera complètement.

§ IX. *Vicariat apostolique de Mandchourie.*

La Mandchourie fait partie de la Mongolie. Une barrière de pieux forme la frontière de ces deux contrées. Située au nord-est de l'empire chinois, elle est bornée au nord par la Sibérie dont les monts Stanovoï et la mer

d'Okotsk la séparent; à l'ouest par la Mongolie, au sud par la Chine à la grande muraille, la Corée et la mer Jaune; à l'est par la mer du Japon et la Manche de Tartarie. Elle mesure 1,900 kilomètres de longueur sur 1,600 de largeur. On la divise aujourd'hui en deux parties, la Mandchourie russe, la Mandchourie chinoise, et en trois provinces : le *Saghalien*, *Amour* ou *In-long-Kiang*, (fleuve du Dragon noir) est son principal fleuve. Il est navigable par des navires assez considérables pendant 4 ou 500 lieues. Aussi les Russes ont-ils compris son importance pour leurs possessions asiatiques. En 1861, ils se sont emparés de tout son cours. Le Soungari et l'Oussouri sont les deux principaux affluents de l'Amour. Deux autres rivières importantes en traversent les provinces méridionales, le *Leao* ou *Sera-Mouren*, et le *Fan-Kiang* ou *Tchi-Kiriou*. Toutes se jettent dans le golfe du Leao-tong. Le massacre de Tien-tsing vient d'augmenter les prétentions des Russes. En effet, trois de leurs sujets ont été confondus et tués avec les Français. C'est pourquoi le gouvernement russe s'est adjugé, en compensation, quelques territoires sur les bords de l'*Oussouri*, déjà une de leurs canonnières est venue en 1871 jusqu'à *Ing-tse*.

La Mandchourie est traversée par la montagne de *Sse-Paoling* qui forme quatre étages superposés et se relie aux chaînes coréennes et aux monts Blancs. Dans le nord des déserts, dans le sud, des forêts immenses couvrent son territoire. Quelques pins parasols et de rares chênes rabougris en rompent la monotonie. En hiver, par des températures au dessous de 30 à 40 degrés centigrades, la terre gêle jusqu'à 2 mètres 40 de profondeur.

La Mandchourie produit de la rhubarbe et une plante dont la racine est l'objet d'un grand commerce, c'est le *Jen-se* (trésor de la Mandchourie). Cette racine, paraît-il, a la vertu de rendre les forces aux anémiques, la vie aux mourants, elle produit un effet analogue à la *Coca* des

Péruviens. Les Chinois viennent l'acheter au poids de l'or, une once se vend jusqu'à 200 fr. La Corée produit également ce précieux végétal, mais il est de qualité inférieure. La population de la Mandchourie est évaluée à 1,500,000 âmes ; elle se compose de Chinois émigrés, de Mandchoux appelés inexactement Tartares. Ils appartiennent à la famille Tongouse, et ont une langue particulière. Ce sont eux qui ont fait la conquête de la Chine en 1644 et qui règnent encore aujourd'hui sur elle dans la personne de son empereur. Sur les bords de l'Amour et de ses affluents habitent des tribus sauvages, tels que les *Peaux de poisson*, les *Yupis*, les *Killimis* ou *Ghiliakes*, appelés par les Chinois *Tartares à longs poils*. De l'autre côté du Saghalien, sur le territoire russe, se trouvent les *Ssolons-tatsse*. La langue de ces peuples est appelée langue *fiatta*. Tous les fétichismes s'y retrouvent.

Moukden, appelée encore *Kirin*, *Tchin-Yang*, *Foungthian*, située par 121° 18′ de longitude est et 41° 50′ de latitude nord est la capitale de la Mandchourie. Cette ville, sise à 200 lieues de Pékin, dans la province du Leaotong, renferme 200,000 habitants. Elle est le berceau de la famille impériale actuelle.

Chaque été, l'empereur vient résider dans son palais de *Jee-Ho* (fleuve chaud), à 40 lieues au nord de Pékin. Cette résidence d'été est entourée d'un mur de 12 kilomètres de circuit. Dans ses environs s'élèvent de hautes montagnes couvertes de forêts giboyeuses dans lesquelles le céleste empereur se livre à la chasse. A côté, se trouve une lamaserie importante qui renferme 25,000 lamas, elle porte le même nom que la lamaserie de H'Lassa, *Pouta-la* (*Bou-da-la*, demeure de Boudha). Il s'y trouve des sources thermales.

La Mandchourie faisait partie de l'ancien diocèse de Pékin. Elle en fut distraite en 1840 en même temps que la Mongolie. Le Saint-Siége y envoya pour premier vicaire

apostolique Mgr *Verrolles*. Il arriva avec M. l'abbé de la *Brunière*, évêque nommé de Trémite. Ce missionnaire voulant reconnaître les tribus de Tartares à longs poils, remonta en 1842 jusqu'au village *Ghiliake* ou *Killimi* de *Wraite*, sur la rive gauche de l'Amour, à 8 lieues au dessus de Nicolaïef. Il y fut massacré par ces sauvages qui l'enterrèrent dans une île du fleuve. Les Russes l'ont appelée île du Massacre et ont élevé une croix sur son tombeau. Mgr *Berneux*, évêque, martyr de Corée, a été provicaire de la mission de Mandchourie avant d'entrer dans son vicariat apostolique.

Résidences actuelles de la mission :

1° *Moukden*, où se trouvent un séminaire et un orphelinat ;

2° *Ing-tse*, grande ville commerciale importante à l'embouchure du *Leao;* les Anglais la confondent avec *Niou-tchoung*, située à 20 lieues plus haut sur le même fleuve. A 3 lieues à l'est dans les montagnes se trouve la résidence épiscopale et la cathédrale dédiée à saint Hubert au village de *Kaï-tcheou* ou *Yang-Koan*. Cet endroit est appelé la passe aux cerfs. De là au Saghalien, il y a 500 lieues;

3° *Kouan-tcheng-tso;*

4° *Fa-kio-tse ;*

5° *Les pins ; Song-chou*, *Tsouei-tze* (bouche des pins), *Notre-Dame des Neiges* en Mongolie, à 6 kilomètres de la barrière de pieux. C'est là que se trouvait le séminaire, lors de la persécution de 1850, époque à laquelle les missionnaires furent arrêtés. Cette station leur sert de refuge contre les persécutions. La mission de Mandchourie se compose d'un évêque, de 10 missionnaires français et de 8,000 catholiques.

ARTICLE VI.

Japon. — Vicariat apostolique de la société des missions étrangères.

L'empire de *Japon* ou *Niphon*, se compose de trois îles principales qui s'étendent à l'est de la Chine, entre 30° et 45° de latitude nord, 125° et 127° de longitude orientale, ce sont : 1° *Yeso*, *Niphon*, *Xicoco*, ou *Sikokf* ; 2° l'archipel *Liou-tchiou* composé de 36 îles; 3° les deux kouriles les plus rapprochées de la Corée appelée *Tsiosin*.

Le Japon représente deux fois la grandeur des îles Britanniques. Il n'a pas de fleuves importants, mais renferme un grand nombre de montagnes aux neiges perpétuelles et des volcans en activité : l'*Ungea* dans l'île de Niphon est le principal. Son sol fertile contient des minéraux variés et précieux ainsi que du charbon de terre. Son climat en général tempéré est quelquefois refroidi par les tempêtes glaciales de la mer de Tartarie.

La population du Japon s'élève à près de 30,000,000 d'habitants. Il y a plusieurs versions sur son origine, voici la principale. Un empereur chinois atteint d'une maladie très-grave aurait envoyé au Japon 300 hommes et autant de femmes pour recueillir une herbe qui devait lui rendre la santé. Ces individus y seraient restés et auraient formé la souche du peuple japonais.

Les Japonais appartiennent à la branche chinoise de la race jaune. De taille au dessous de la médiocre, ils ont les jambes grosses, le teint olivâtre, le nez un peu écrasé et relevé, les yeux petits moins enfoncés que ceux des Chinois encadrés de sourcils épais, les joues plates ornées d'une barbe très-claire et les cheveux bruns. Sobres, peu fastueux à l'exception des grands qui aiment la magnificence, durs et cruels, remuants, vindicatifs et défiants, les Japonais sont doués d'une imagination vive, ainsi que

d'une grande pénétration. Ils ont le caractère assez droit, officieux, prévenant, généreux, capable d'une très-grande fidélité ; ils sont très-susceptibles sur la question de l'honneur.

Ils s'appliquent avec un grand soin à l'éducation de leurs enfants et cultivent les sciences et les beaux-arts; sous ce rapport, ils ont beaucoup reçu des Chinois. La ciselure, la peinture, la gravure, la dorure la fabrication de la porcelaine et des soieries ont atteint chez eux une grande perfection. Ils possèdent du reste un vernis incomparable.

Les Japonais sont industrieux et cultivent leurs terres avec soin. Ils ont reçu l'imprimerie depuis très-longtemps de la Chine.

La langue japonaise a un alphabet, elle est nette, articulée et syllabique. Comme la langue chinoise, elle s'écrit de haut en bas à l'aide de signes nombreux; elle admet en plus des liaisons et des particules qui unissent les mots entre eux, ces signes représentent les sons de la langue parlée.

L'instruction de la jeunesse est confiée aux ministres des différents cultes.

On y distingue plusieurs religions : le bouddhisme dont le dieu est appelé Boudsod ; la religion de Confucius venue de Chine ; divers fétichismes, le sabéisme ou culte des astres, et le sintoïsme.

La religion du Sinto est une mythologie à travers les fables de laquelle on peut saisir les vestiges de la révélation primitive.

Kuni-toko-dat sino-mit-oto est le premier des dieux; deux autres forment avec lui une triade au-dessous de laquelle sont deux couples de dieux et de déesses, qui ont fait surgir le Japon de l'Océan. Ces dieux vinrent y habiter et donnèrent naissance à une race de demi-dieux ou dieux terrestres appelés Kamis. L'empereur ou daïri

en descend en ligne directe. Chaque chose a son dieu ; il y a celui de la guerre et celui du commerce, etc. c'est pourquoi vous trouvez au Japon un nombre infini d'idoles, plus horribles les unes que les autres, auxquelles on offre des sacrifices. Chacun de ces dieux a son paradis particulier appelé *mias* où résident les âmes immortelles.

Le Sinto recommande la pureté du cœur et l'abstinence de tout ce qui peut être impur. Son chef est l'empereur, mais il n'a pas de prêtres particuliers. On a pris à tort pour des prêtres du sintoïsme les *canusis*, simples gardiens des temples, et les *jammabos* ou soldats des montagnes, espèce de solitaires toujours prêts aux plus grands sacrifices pour défendre leur croyance. Les *Fekis* forment une association de tous les aveugles de l'empire; leur général est à *Méaco*. Il reçoit une pension du *mikado* ou *daïri*.

Le Sintoïsme admet une confession faite aux jammabos dans une balance suspendue au-dessus d'un précipice. A la moindre hésitation du pénitent, ils le laissent tomber dans l'abîme. Cette religion engendre un tel mépris de la mort qu'elle la fait considérer comme un bien. Elle a pour conséquence le suicide religieux d'une foule de malheureux qui se tuent de diverses manières pour honorer leurs dieux. Auprès de Meaco s'élève un panthéon qui renferme 360 idoles.

Le premier empereur connu, *daïri* ou *mikado*, demi-dieu, adoré comme le *dalaï-lama* du Thibet, fut *Sinnu*, 660 ans avant notre ère. Ses successeurs restèrent maîtres de l'autorité souveraine, temporelle et spirituelle, jusqu'en 1585. A cette époque, un général chargé de réprimer une révolte, *Cubo-Sama*, s'empara du pouvoir et laissa l'empereur avec sa cour ecclésiastique jouir de l'autorité spirituelle à Meaco. C'est pourquoi il y a au Japon deux souverains ; l'empereur spirituel et l'empereur temporel ou *taïcoun*, qui réside à *Yedo*. Au-dessous de lui, vien-

nent les daïmios ou seigneurs féodaux qui gouvernent 604 principautés et 13 conseillers qui l'aident dans son gouvernement. Les objets qui servent au *mikado* sont détruits ou brisés. Il a 12 femmes, la mère du prince héréditaire est l'impératrice ; ses héritiers lui succèdent selon le degré de parenté.

Le taïcoun lui fait une visite tous les cinq ou six ans pour lui rendre un hommage dérisoire.

Les Japonais sont divisés en huit castes :

1° Les *daïmios*, princes vassaux héréditaires ; 2° les siomios, noblesse féodale héréditaire ; 3° les prêtres ; 4° les soldats ; 5° les médecins et les fonctionnaires ; 6° les marchands ; 7° les artisans ; 8° les cultivateurs. Les quatres premières appelées *yaconins* portent l'épée.

Chaque noble doit résider à la cour une partie de l'année, fournir un nombre de soldats proportionné à sa fortune. Par suite de cette organisation féodale, l'armée peut être évaluée à 500,000 hommes.

Les Japonais ne paient qu'un seul impôt sur le foncier et une contribution volontaire pour le gouverneur. Chez eux l'esclavage est en pleine vigueur. Le mariage n'est conclu que par les parents ; la fille n'a pour dot que ce qu'elle porte sur elle-même. Cependant, malgré la polygamie, les époux peuvent se séparer. D'après la loi, les bonzes doivent être appelés auprès des morts, les funérailles commencent par des réjouissances ; la douleur et le deuil durent deux ans.

Au peuple sont réservés les supplices du feu, de la croix, la décapitation ou bien encore le bourreau taille le patient en morceaux avec un cimeterre. Les fonctionnaires obtiennent la faveur de s'ouvrir le ventre eux-mêmes. C'est le Portugais, *Mendez Pinto* qui toucha le premier au Japon en 1542, mais déjà ce pays avait été signalé au XIII° siècle par *Marco Polo* et le franciscain de *Rubriquis*. En 1549 saint *François-Xavier* abordait au

port de *Cangoxima* avec deux jésuites. Il convertit un grand nombre de Japonais et alla mourir dans l'île de *Sancian*. Il fut remplacé par d'autres missionnaires de la compagnie de Jésus. Le succès de leurs prédications fut si grand, qu'en 1582, il y avait au Japon 200,000 chrétiens et 250 églises. Trois rois convertis avec leurs peuples envoyaient une ambassade au pape Grégoire XIII. Cependant les bonzes, craignant pour leur influence, et les Hollandais, jaloux des établissements commerciaux des Portugais, profitèrent des troubles et de la révolte du *taïcosama* pour faire regarder les missionnaires comme des espions et des conspirateurs. A leur instigation, le mikado lança un édit qui les internait dans Nangasaki; 6 franciscains, 3 jésuites et 17 chrétiens dont 3 enfants au-dessous de 15 ans furent crucifiés sur les collines qui environnent cette ville le 5 février 1587. Ils ont été béatifiés en 1629 par Urbain VIII et canonisés par Pie IX en 1862. Malgré cette exécution, les conversions augmentèrent. En 1593 d'autres franciscains venaient se joindre aux jésuites dont le nombre s'élevait à 134. L'un de ceux-ci, le P. *Martinez*, fut le premier évêque du Japon.

La persécution se ralluma en 1596 ; alors les dominicains et augustins espagnols et portugais arrivèrent au Japon partager les dangers de l'apostolat avec les autres missionnaires. Les conversions augmentèrent; en 1599 on en compta 70,000. En 1605, il avait au Japon 1,800,000 chrétiens. A cette époque, *Luiz Serqueyra* en était le dernier évêque. Alors les cérémonies du culte catholique se faisaient publiquement, les jésuites avaient établi de nombreux colléges, et fondé un observatoire ainsi qu'une académie à Ozaka. La haine religieuse et commerciale des Hollandais et des Anglais contre les Portugais et les Espagnols vint arrêter l'essor de ce peuple vers la véritable civilisation. Ils excitèrent le cubosama

ou taïcoun contre les missionnaires ; ce prince résolut l'anéantissement du christianisme. En 1614, il bannit les missionnaires, ordonne la démolition des églises, condamne à l'exil les chrétiens nobles et à mort ceux qui appartenaient au peuple. A partir du règne de son fils *Chogun-Sama* qui lui succéda en 1616, l'histoire du Japon n'est qu'un long martyrologe.

En 1617, le 22 mai, un jésuite portugais et un franciscain espagnol sont décapités à Tavora. Le 1er juin suivant, le célèbre dominicain espagnol *Navarette*, vicaire provincial de son ordre au Japon, apôtre des îles Philippines, et un augustin subissent le même supplice à *Tocaxima*, île du royaume d'Omura. En cette année les Hollandais capturent un navire manillois transportant deux religieux augustins et un dominicain flamand au Japon, ils les livrent aux autorités japonaises qui les firent brûler vifs avec le capitaine. Treize autres sont décapités en 1622 ; ils ont été canonisés le 7 juillet 1868.

En cette même année eut lieu l'exécution appelée le *grand martyre* ; 52 missionnaires de tous les ordres religieux dont 18 dominicains, sont mis à mort auprès de Nangasaki, en présence de 60,000 spectateurs accourus pour être témoins de ce spectacle inoui. Sur ce nombre 22 furent brûlés vifs et 30 décapités, avec eux on brûla et crucifia 196 chrétiens.

Pie IX les a tous béatifiés, le 7 juillet 1868. De 1622 à 1637, les persécuteurs employèrent des raffinements de cruauté qui laissèrent bien loin en arrière Néron et Dioclétien Les chrétiens poussés à bout se révoltèrent en 1638. Assiégés dans la capitale du royaume d'Arima au nombre 40,000, ils allaient obtenir une capitulation et une paix honorable, sans l'intervention d'un navire hollandais. Le capitaine établit une batterie à terre et bombarda la place par terre et par mer. Tous les chrétiens furent massacrés. D. pareils services ne favori-

sèrent pas beaucoup le commerce hollandais. Les Japonais traitèrent ces marchands avec tout le mépris qu'ils méritaient. En 1640, arrivèrent quatre ambassadeurs portugais, on les mit à mort avec 74 personnes de leur suite, 13 matelots seuls parvinrent à se sauver. Désormais, tous les ports seront fermés; les Hollandais, confinés dans la petite île de *Desima* en face Nangasaki, ne pourront commercer avec les Japonais qu'en consentant à marcher sur la croix placée sur le débarcadère. Ils subiront toutes les humiliations et toutes les avanies, afin d'envoyer chaque année un ou deux navires échanger quelques denrées contre les porcelaines et objets d'art du Japon dont ils se sont assurés le monople.

En 1642, 5 jésuites débarquent dans une île du royaume de *Satsuma*. Après 7 mois de prison et de supplices douloureux, ils sont mis à mort avec 8 chrétiens. Au mois de mars de l'année suivante, cinq de ces chrétiens subirent le supplice répété de la scie En 1647, 5 dominicains récemment arrivés sont mutilés et mis à mort; quelques autres parvienneut à se cacher. L'année 1666 détermina des mesures qui devaient en finir avec la chrétienté du Japon.

Dans chaque localité fut instituée une commission chargée de contraindre les habitants à fouler aux pieds la croix et les images de la sainte Vierge. Toute famille où se trouvait un chrétien devait être mise à mort jusqu'aux pere et mère exclusivement. Défense fut faite aux Japonais de quitter leur patrie: on plaça une croix sur tous les débarcadères; chaque voyageur devait la fouler aux pieds. A partir de cette époque on ne cite plus que le missionnaire sicilien *Sidotti* qui, débarqué en 1709, fut emprisonné pendant plusieurs années et muré dans un trou étroit. Cependant, il est à croire que des missionnaires de Manille et de la Chine purent y pénétrer et y rester ignorés. Toutefois, les chrétiens s'y perpétuèrent

jusqu'à nos jours dans la pureté de la foi, et lorsque les missionnaires français purent s'établir au Japon, ils en découvrirent un grand nombre.

Ces vestiges de l'église japonaise furent relevés par plusieurs circonstances providentielles. En 1831 et dans les années suivantes, des navires japonais firent naufrage sur les côtes de Luçon et de la Chine. Les matelots portaient des médailles de la sainte Vierge ; ils étaient chrétiens. Les missionnaires firent connaître à Rome l'existence inespérée de l'église japonaise. Alors le Saint-Siége la confia aux missionnaires français de la société des missions étrangères, il ordonna à ceux de Corée de former une station aux îles *Liou-tchiou*.

Ce projet ne fut exécuté qu'en 1844. M. l'abbé *Forcade*, aujourd'hui archevêque d'Aix, vint s'y fixer en attendant l'occasion de pénétrer au Japon. Il resta bloqué au milieu d'un espionnage constant jusqu'en 1846. En cette année, il fut rejoint par quelques confrères et sacré évêque de Samos, vicaire apostolique du Japon.

Les 30 îles *Liou-tchiou* forment un royaume dépendant du Japon, mais tributaire de la Chine. Elles s'étendent entre les 20° au 24° de latitude nord, par 126° de longitude est. Beaucoup d'entre elles ne sont que des rochers arides. La principale de ces îles est *Oukigna*, peuplée de 60,000 habitants. Elle appartient au groupe situé au sud de l'île de Xiu-siu et mesure 100 kilomètres de longueur sur 20 de largeur. Son port est Nafa ; la ville de *Choui* sa capitale est à 6 kilomètres dans l'intérieur.

Un missionnaire dominicain se rendant au Japon y débarqua en 1530 ; reconnu comme prêtre catholique, il fut noyé pour la cause de Jésus-Christ.

M. *Collin*, missionnaire de Mandchourie, en avait été nommé préfet apostolique. La mort vint le surprendre avant qu'il pût aborder sa mission. Les missionnaires résidèrent pendant cinq ans, jusqu'en, 1858 à Nafa. La

crainte empêcha bien des conversions ; mais ils acquirent la certitude qu'il restait encore beaucoup de chrétiens au Japon. Aussi tentèrent-ils plusieurs fois inutilement d'y pénétrer avec l'aide des navires de la station française.

Depuis 1854, la Hollande, les États-Unis, l'Angleterre et la Russie avaient conclu des traités avantageux avec le gouvernement japonais. En 1858 ce fut notre tour. Le baron *Gros* vint entamer des négociations au nom de la France ; ce fut M. *Mermet* qui lui servit d'interprète. Par ce traité, les ports de *Yokohama* dans l'île de Niphon, *Nangasaki* dans celle de Kiu-siu et *Hokodaté* à Yeso sont ouverts aux étrangers; la liberté religieuse leur est accordée ainsi que la faculté pour le ministre plénipotentiaire de voyager dans tout le Japon. Aussitôt des chrétientés furent découvertes aux environs de *Nangasaki*, où 80 chrétiens confessèrent la foi en 1856. En conséquence, les missionnaires français vinrent se fixer d'abord à *Yokohama*, où M. *Girard*, provicaire apostolique, servit d'interprète au consul. Il y érigea une chapelle catholique en 1861. Les Japonais y accoururent en si grand nombre que le gouvernement en prit ombrage. Il défendit à ses sujets d'en approcher et menaça d'appliquer les anciens édits de mort gravés sur des colonnes de pierre élevées dans la campagne.

Deux missionnaires établis à Nangasaki y firent élever une belle église consacrée à Saint-Pierre-Baptiste en 1865. Autrefois cette ville possédait 3 églises, 2 ont été détruites et la troisième est actuellement une pagode. Les Japonais vinrent la visiter; à la faveur de la foule, les chrétiens des montagnes et des environs s'y rendirent secrètement.

Mais craignant d'être trompés par des ministres protestants, ils interrogèrent respectueusement les missionnaires sur la foi. Ils les reconnurent pour les vrais apôtres de l'Église catholique au célibat ecclésiastique,

à la croyance en la primauté du Pape, et à leur piété envers la vierge Marie ; trois choses qui distinguent nettement le prêtre catholique de tous les ministres de l'erreur. Ces trois indices leur avaient été indiqués par leurs derniers prêtres.

Des milliers de chrétiens qui avaient conservé la pureté de la foi, les images, les statues des saints et le chapelet, etc., furent ainsi découverts. La publicité donnée en Europe aux succès des missionnaires attira la persécution sur eux. Elle commença en 1866, année dans laquelle M. Petitjean fut nommé évêque de Myriophite et vicaire apostolique du Japon. Un grand nombre de chrétiens furent emprisonnés et subirent des tortures ; plusieurs d'entre eux en moururent. Mgr *Petitjean* recueillit les orphelins laissés par ces confesseurs de la foi et avec eux fonda un séminaire. Les consuls étrangers intervinrent en faveur des chrétiens ; ils obtinrent des apparences d'adoucissement. En 1868, les daïmios, mécontents depuis longtemps, se révoltèrent, supprimèrent le *taïcoun* et rétablirent le pouvoir temporel du mikado. Dans cette guerre civile, la ville d'*Osaka* fut incendiée. En cette année, 10 matelots français furent tués à *Sakaï* petit village près cette ville. La France obtint des réparations et de nouvelles concessions ; mais le gouvernement du mikado grand pontife des idoles, n'en continua pas moins de persécuter les chrétiens. Un grand nombre fut exilé aux îles *Goto* ; d'autres emprisonnés moururent de faim et des suites des tortures et des mauvais traitements employés pour éluder les traités. On en consigna beaucoup, deux à deux dans des familles païennes chargées de les tourmenter et de les faire travailler en leur donnant une nourriture insuffisante.

En 1870, il y en avait 500 aux îles Goto. Enfin en 1871, on en mit un certain nombre en liberté et principalement ceux qui avaient eu la faiblesse d'apostasier.

D'après les dernières nouvelles, la persécution serait terminée, le gouvernement japonais accorderait la liberté de conscience à tous ses sujets. Il semblerait vouloir faire entrer son peuple dans le mouvement de la civilisation européenne. Résidences de la mission japonaise : *Yokohama*, *Nangasaki*, *Hokodaté*, *Osaka* et *Kobe*. Elle compte un vicaire apostolique, 14 missionnaires et quelques centaines de chrétiens persécutés.

CHAPITRE VII

INDO-CHINE.

L'Indo-Chine ou Inde transgégangétique s'étend au sud de la Chine, du 88° au 107° de longitude est et du 1° au 27° de latitude nord. Bornée au sud par le détroit de Sincapour, à l'est par la mer de Chine, à l'ouest par le golfe de Bengale et au nord par la Chine, elle renferme l'empire d'Annam, la Birmanie, le royaume de Siam, différents petits royaumes dans la presqu'île de Malacca, le Cambodge et le Laos. De hautes montagnes parallèles aux côtes descendent de la Chine et, se prolongeant à l'est dans ce pays jusqu'auprès de Canton, ouvrent les vallées qui forment les bassins de l'Arakan, de l'Irawady, de la Salouen, du Menam, du Mekong et du Song koï, fleuves dont la plupart sortent du Thibet. L'Indo-Chine est très-fertile, elle est apte à recevoir toutes les cultures. Elle était inconnue des anciens.

ARTICLE PREMIER.

Annam.

§ I. *Notions générales.*

D'abord appelé Annam (sud paisible); puis en 1812 *Vietnam* (splendeur du midi), par l'empereur Ghiâ-long, cet État se compose de la Cochinchine, du Tsiampa, du Tong-king et d'une partie du Laos. Il contient à peu près 37,000,000 d'habitants.

La Cochinchine se divise en Basse-Cochinchine ou Cochinchine française, appelée encore Cochinchine méridionale et occidentale, en Cochinchine orientale et en Cochinchine septentrionale formant autant de vacariats apostoliques confiés à la congrégation des missions étrangères.

La longueur d'Annam est évaluée à 1,700 kilomètres sur 300 de largeur, et sa superficie à 360,000. Deux chaînes de montagnes la traversent du nord au sud. L'une sur la côte de la mer de la Chine, c'est la chaîne des Moï, habitée par les peuples sauvages de ce nom ; l'autre est celle du Laos qui confine au royaume de Siam et se rattache au Thibet. L'Annam est borné au nord par la Chine, à l'ouest par l'Inde anglaise, la Birmanie et le royaume de Siam; la mer de Chine et le golfe de Siam baignent ses côtés du sud et de l'est.

Son climat est varié : dans le sud, il est très-chaud et salubre, mais sur les côtes il est brûlant et malsain. Dans la Basse-Cochinchine, la température moyenne est de 28° centigrades, les pluies durent d'avril à novembre.

L'Annam est d'une fertilité remarquable. Son sol y donne les productions de l'Inde et de la Chine. L'*upas-antiar*, célèbre poison de Java, y est très-répandu.

Le nom de *Cochinchine* a été donné à l'*Annam* soit par les Portugais qui trouvèrent une ressemblance frappante entre ses côtes et celles de *Cochin* au Malabar, ou par les Chinois qui l'appellent *Tchen-Tching*. Les premiers habitants de l'Annam sont représentés par les tribus de sauvages qui habitent les montagnes du *Tsiampa*, du *Laos* jusque dans le Yun-nan et le Thibet. Les Annamites ne sont que des descendants des Chinois qui sont venus s'emparer du pays. Le climat les rend plus jaunes, leur visage est plat en forme de losange et leurs yeux sont également bridés. De taille plus petite, ils sont trapus et robustes; si ce n'était leur nonchalance, on les croirait

faits pour les travaux les plus durs. Ils ont en général les qualités et les défauts des Chinois. Leurs religions sont les mêmes, sauf que leur bouddhisme est un schisme du bouddhisme thibétain.

L'histoire de l'Annam n'est connue que par les écrivains chinois. A partir de 2357 avant Jésus-Christ, elle ne présente qu'une série d'invasions chinoises et de révoltes contre leur domination. Les rois sont ordinairement tributaires de la Chine. Ils profitent des révolutions de cet empire pour s'émanciper, mais bientôt ils retombent sous son joug après l'établissement d'une nouvelle dynastie. Tantôt le Tong-king est séparé de la Cochinchine, tantôt il en dépend. Cette réunion eut lieu définitivement en 1802, sous le règne de *Ghia-long*. Quatre dynasties annamites successives ont encore des représentants.

Ghia-long, fuyant devant la révolution, se réfugia avec Mgr *Pigneau de Béhaine*, évêque d'Adran, vicaire apostolique de la Cochinchine, dans une île du golfe de Siam. Il trouva auprès de lui un asile sûr qu'il n'aurait pas rencontré dans ses États. Mgr *Pigneau* se rendit en France et conclut au nom de ce prince avec Louis XVI un traité par lequel il donnait les îles de *Poulo-Condor* et *la baie de Tourane* à la France, moyennant l'envoi d'un corps de troupes pour le rétablir sur son trône. Louis XVI chargea de cette expédition l'Irlandais *Conway*, gouverneur des Indes françaises. L'évêque d'Adran vint auprès de lui, mais il n'en put rien obtenir et vit les ordres du roi éludés par l'influence de madame *de Vienne* qu'il ne voulut pas flatter. Après avoir attendu assez longuement, il engagea lui-même des officiers et des matelots français. Avec leur aide, *Ghia-long* reconquit tous ses États. Ce sont eux qui fortifièrent à la Vauban les places fortes de Cochinchine. L'empereur prit son nom officiel de *Ghia-long* (gloire parfaite), et confia l'éducation de son fils aîné à Mgr *Pigneau*. Cet enfant mourut

encore jeune, et avec lui disparurent les espérances de l'évêque. Le roi conserva pour lui une grande amitié et une grande déférence, mais il oublia les services que lui avaient rendus les chrétiens. Toujours il tint le glaive de la persécution suspendu sur leurs têtes sans jamais le laisser tomber. L'évêque d'Adran mourut en 1799, *Ghialong* en 1820. *Menh-Mênh*, son fils naturel, lui succéda. Ce prince cruel et débauché montra une telle haine pour le christianisme qu'il mérita d'être appelé le Néron d'Annam.

Le christianisme fut introduit dans la Cochinchine en 1624 par le père jésuite Alexandre de Rhodes, l'un des fondateurs du séminaire des missions étrangères de Paris. En 1639, avec ses confrères italiens, espagnols et portugais, il avait déjà formé une église de 82,000 néophytes, parmi lesquels se trouvaient une sœur du roi, de nombreux dignitaires et 200 bonzes. La mission possédait un séminaire de 100 élèves et une congrégation de sœurs appelées *amantes de la croix*, pour le soin des malades et l'éducation des filles. Le père de *Rhodes* fut banni cinq fois, il en profita pour venir solliciter du Saint-Siége l'envoi d'évêques en Asie ; il refusa l'épiscopat et alla mourir dans les missions de Perse. Pendant cinquante ans les Jésuites furent les seuls missionnaires de l'Annam. Au bout de ce temps, les missionnaires français de la congrégation des missions étrangères, les dominicains espagnols et les augustins vinrent partager avec eux l'honneur de l'apostolat.

En 1666, l'Annam était divisé en 2 vicariats apostoliques, celui de Tong-king et celui de Cochinchine. Le premier vicaire apostolique français fut Mgr Lamothe Lambert, évêque de Beryte, qui arriva en Cochinchine en 1651. Le deuxième évêque est Mgr Pigneau, évêque d'Adran.

A l'avénement de *Menh-Mênh*, il comptait 6 évêques

âgés : Mgr La Bartète, évêque de Veren, vieillard octogénaire, et son coadjuteur, Mgr Audemar, évêque d'Adran, que plusieurs auteurs ont confondu avec Mgr Pigneau de Brehaine ; deux au Tong-king avec deux coadjuteurs ; douze missionnaires, 110 prêtres indigènes et 400,000 chrétiens. Le roi (chova) résolut d'anéantir le christianisme dans ses États. Alors commença de 1825 à 1862 une effroyable persécution. Pendant cet espace de temps, 260 confesseurs de la foi et martyrs souffrirent les tortures les plus raffinées, 400 églises furent détruites, les prétoires des mandarins, où l'on tenaillait les chrétiens, étaient devenus les seuls sanctuaires chrétiens.

La présence de l'amiral *Bougainville* dans la baie de Tourane, n'apporta aucune amélioration à cet état de choses, il amenait l'abbé *Regereau*.

En 1830, la persécution prit des proportions inouïes, 80,000 catholiques se dispersèrent, les communautés furent entièrement dissoutes, le nom chrétien était un crime punissable de mort. Après vingt années de persécution, cette église comptait 100,000 chrétiens de plus. Pour en finir d'un seul coup avec les missionnaires, sous prétexte de consulter les savants de ses États, *Menh-Ménh* les convoqua tous à Hué. Quatre d'entre eux se dévouèrent et entrèrent dans la cage du tigre. L'un d'eux, le père *Odorico*, fut exilé au Laos, il y mourut la veille du jour où il devait être étranglé. Le vicaire apostolique, Mgr *Taberd*, évêque d'Isauropolis, se réfugia à Siam et à Poulo-Condor avec son séminaire. Alors Mgr *Cuenot*, évêque de Metellopolis, lui fut donné pour coadjuteur en 1831. Ce prélat ne pénétra dans la mission qu'en 1835, au moyen du seul navire français qui avait le privilége de venir commercer une fois par an avec les Cochinchinois. En 1833, M. *Gagelin* fut étranglé ; M. *Marchand* eut le même sort en 1835. Celui-ci, surpris par les rebelles, avait été enfermé par eux à Saïgon. Après la prise de

cette ville, ramené à Hué par les troupes royales, il fut tenaillé, crucifié et coupé en morceaux avec les chefs de la révolte. Un prêtre indigène, *Pierre Tuy*, eut l'honneur du martyre avec lui. En cette année, Mgr *Havard* était le vicaire apostolique de la Cochinchine, son clergé se composait de 26 prêtres indigènes et de 8 prêtres français. Aucun missionnaire ne pouvait plus y pénétrer. En 1837, un autre Français, l'abbé *Cornay*, est décapité et dépecé ; l'année suivante, M. *Jaccard* est étranglé en compagnie de 26 autres martyrs indigènes. En 1840, M. *Delamotte*, tenaillé, succombe à ses tortures. Enfin, en 1841, *Min-Mênh* meurt, et son fils *Thieou-thri* lui succède. Ce prince demanda l'investiture à l'empereur de Chine, contrairement à ce qu'avaient fait ses prédécesseurs. Il continua la persécution commencée par son père. Alors étaient gardés en cage, dans la capitale, cinq missionnaires : MM. *Gally*, *Berneux*, *Charrier*, *Miche* et *Duclos*. Ils allaient être suppliciés, lorsque M. *Lévêque*, commandant de la corvette française *l'Héroïne*, mouillée dans la baie de Tourane, força le roi à les lui remettre, le 2 février 1843. Il les emporta à Hong-kong, d'où la plupart revinrent dans leur mission. L'année suivante, la Cochinchine fut divisée en deux vicariats apostoliques : celui de la Cochinchine occidentale et celui de la Cochinchine orientale. En 1845, Mgr *Lefebvre*, évêque d'Isauropolis et vicaire apostolique de la première province, fut mis également en cage à Hué.

Un commodore américain accourut à Tourane avec son vaisseau ; il tenta inutilement de le délivrer, le roi ne consentit à le remettre qu'à M. *Fornier-Duplan*, commandant de la frégate française *l'Alcmène*. Il revint dans sa mission où il mourut deux ans après. M. *Duclos*, deux fois prisonnier pour la foi, mourut en 1846.

En 1847, le commandant *Lapierre* vint mouiller dans la baie de Tourane avec la frégate *la Gloire* et la corvette

la Victorieuse. Le roi le reçut avec une bienveillance apparente ; il l'invita même à un grand dîner avec son état-major. Cette amabilité cachait un piége. Au milieu du repas, M. Lapierre et ses officiers devaient être égorgés, pendant qu'on aurait incendié ses navires. Le commandant, informé à temps de cette trahison, brûla l'escadre annamite et appareilla pour la Chine.

En 1847, *Tu-Duk*, deuxième fils de Thieou-Thri, monta sur le trône ; il suivit la même politique persécutrice. Son frère aîné, dépossédé de ses États, voulut les reconquérir. Dans ce but, il tenta de s'appuyer sur les chrétiens ; mais d'après les conseils de Mgr *Pellerin*, évêque de Biblos, vicaire apostolique de la Cochinchine septentrionale, ils s'abstinrent de toute participation à un soulèvement qui aboutit à la mort de son chef. A la persécution se joignirent le choléra, la famine et les inondations. De temps en temps, le pavillon français se montrait à Tourane, mais il n'occasionnait après son départ qu'une recrudescence de rage dans les persécuteurs, qui se refusaient à toute négociation. Ainsi, en 1856, M. de *Montigny*, envoyé français, ne put arriver jusqu'au roi. Deux autres missionnaires français et quatre évêques espagnols avaient été mis à mort au Tong-king. Alors la France et l'Espagne envoyèrent une escadre et des troupes pour punir tous ces affronts et en exiger une réparation éclatante. Cette expédition arrivée dans la baie de *Tourane* en 1858, s'empara de *Huć* le 9 février 1859. Elle évacua *Tourane* pour s'établir à *Saïgon* dans la Basse-Cochinchine.

La Cochinchine se divise en trois vicariats apostoliques, ceux de la Basse Cochinchine. appelée aussi méridionale et occidentale ; de la Cochinchine orientale et de la Cochinchine septentrionale. Ils sont confiés à la société des missions étrangères de Paris.

§ II. *Vicariat apostolique de la Cochinchine occidentale, Cochinchine française.*

Cette région, conquise par les Annamites aux XVIIe et XVIIIe siècles, faisait partie du Cambodge. En 1860, la France prenait Saïgon, sa capitale ; le 12 avril 1861, elle s'emparait de *My-tho* ; en janvier 1862, de *Bien hoa*, et le 22 mars suivant, de *Vin-long*, sur le fleuve du Cambodge. Enfin, le 5 juin de la même année, *Tu-Duk* était contraint de céder à la France trois provinces de cette partie de son empire, de consentir à ne jamais envoyer de garnison dans les trois autres provinces limitrophes et d'ouvrir à nos navires trois ports du Tong-king. Ce traité le force également à accorder la liberté de conscience à ses sujets et à respecter les missionnaires. Mais s'il a fermé l'ère des martyrs, une persécution sourde, masquée sous toutes les fourberies, n'en tourmente pas moins les catholiques soumis à toutes sortes de vexations, d'impôts et d'injustices.

Le *Me-kong* traverse la colonie française et vient se jeter dans la mer par six bouches. Ce fleuve, appelé encore le *Mé nam kong* (mère des eaux de la province de Kong), prend sa source dans le Thibet et dirige son cours capricieux du sud au nord, à travers le Yun-nan, le Laos et le Cambodge pendant 3,000 kilomètres, et vient se jeter dans l'océan Indien par six bouches, après avoir formé un delta considérable.

La rivière de Mytho a reçu le nom de rivière japonaise, parce qu'une colonie de catholiques japonais, fuyant la persécution, vint s'établir sur ses bords à la fin du XVIIe siècle. Qui sait! des prêtres français de cette mission ou quelques jeunes gens de ces familles émigrées élevés au sacerdoce sont peut-être allés soutenir le courage et entretenir la foi des chrétiens japonais persécutés. Saïgon est la capitale de notre colonie ainsi que de

la province de Ghiadin ou Tan-bin. Elle est assise sur la rive droite de la rivière dont elle porte le nom et qui se jette dans le Dong-nai, à 100 kilomètres de la mer. Ce dernier fleuve communique avec le Mekong par plusieurs arroyos. Saïgon est une ville de 100,000 âmes séparée en deux parties distantes de 5 kilomètres l'une de l'autre.

Vers le nord-est, confinant au Tsiampa, s'étend la province de Bien-hoa ou de Dong-nai (royaume du dehors), par opposition au Dong-Kong (royaume du dedans ou Cochinchine proprement dite). La ville de Bien-hoa est sur le fleuve de ce nom. Au sud-ouest de la province de Saïgon se trouve celle de Mytho ou Ding-tuong, dont la capitale, fortifiée sous Louis XVI par le colonel du génie Olivier, a été prise en 1861. Elle est sise sur la rive orientale de la branche septentrionale de Me-kong. Plus au sud ouest est la province de Vin-thang ou Long-ho, comprise entre les deux grandes branches du fleuve. A l'ouest est celle de Hang-kiang composée surtout des îles formées par les bras du Me-kong. Son chef-lieu est Chaou-dok, située non loin du canal de Kan-kao. La province de ce nom, ou Ha-tien, s'étend entre le fleuve et le golfe de Siam, elle est très-marécageuse; Kan-kao, son port principal détruit par les rebelles en 1817, a été rebâti plus près de la mer.

Le vicariat apostolique de la Basse-Cochinchine a été érigé en 1844. Son premier évêque Mgr *Lefebvre*, évêque d'Isauropolis, est mort en 1865 à l'âge de 55 ans. Mgr *Miche*, évêque de Dansara, d'abord vicaire apostolique du Cambodge, est son successeur, il a pour coadjuteur Mgr *Colombert*, évêque de Samosate, sacré en 1872.

L'occupation française a permis de relever d'anciennes chrétientés détruites pendant la persécution, d'en élever de nouvelles et de consacrer une belle cathédrale à Saïgon. Les progrès de la foi y sont considérables.

L'année 1863 a vu 2000 conversions et en 1864, 1256 adultes ont reçu le baptême. Voici ses principaux établissements: 1° *Saïgon*, résidence de l'évêque, deux colléges-séminaires contenant 115 élèves, une école de 100 élèves (école de l'évêque d'Adran), un internat de 100 pensionnaires et écoles gratuites dirigés par les frères français de la doctrine chrétienne ; un orphelinat de 136 enfants des deux sexes ; des écoles de filles et un hôpital dirigés par les sœurs de *Saint-Paul de Chartres* arrivées avec notre expédition. Ces sœurs ont en outre un noviciat où sont formées des sœurs indigènes. Elles s'occupent du soin matériel des séminaires ; enfin un couvent de cinq *carmélites* françaises qui ont réussi à se donner 25 compagnes annamites ; 2° *Mytho*, résidence, une pagode a été transformée en église ; écoles et hôpital desservis par les sœurs de Saint-Paul ; 3° *Bien-hoa ;* 4° *Chongan ;* 5° *Barca;* 6° *Bassak;* 7° *Kam-kao.*

La mission possède cinq établissements de sœurs annémites ou amantes de la croix au nombre de 120. Ces bonnes filles dirigent des écoles, des ouvroirs de jeunes filles, et plus trente écoles primaires. Elles enseignent la langue écrite avec les caractères français, ce qui favorise beaucoup les progrès des élèves.

Cette mission se compose de 2 évêques, 39 missionnaires français, 13 prêtres indigènes et 38,500 catholiques ; sa population totale est de 3,500,000 âmes, 15 villages ont des églises.

En outre, en 1861, la France a pris possession des 12 îles *Poulo-Condor* (îles des Calebasses).

§ III. *Vicariat apostolique de la Cochinchine orientale.*

La Cochinchine orientale s'étend entre Faï-fo, la baie de Tourane au nord, la Basse-Cochinchine au sud, et les montagnes de l ouest peuplées de tribus indépen-

dantes. Elle renferme six provinces, celles de Quang-nam, Quang-ngaï, Binh-dinh ou Qui-nhon, Na-trang et de Binh-thuan, ancien royaume de Tsiampa au sud.

Le Tsiampa, indépendant jusqu'au xve siècle, a été conquis de 1460 à 1498 par les rois du Tong-king. Ils firent une guerre d'extermination à ses habitants dont les descendants réfugiés dans les montagnes avaient encore un roi en 1820.

La Cochinchine orientale a été érigée en vicariat apostolique en 1844. Elle a eu Mgr *Cuenot* pour premier évêque. Cet intrépide confesseur de la foi est mort dans les prisons de *Binh-Dinh*, le 27 octobre 1861, la veille du jour où il devait être martyrisé. Il avait évangélisé cette mission pendant 28 ans dont 26 d'épiscopat.

Mgr *Charbonnier*, évêque de Domitiopolis, son successeur, est venu du Tong-king. Ce prélat vécut en persécuté pendant presque toute son existence apostolique. Il fut torturé et renfermé, la cangue au cou, dans une cage pendant onze mois avec l'abbé *Matheron*. Cette mission eut de nombreux martyrs. A *Phan-hy*, 2 prêtres annamites et 5 chrétiens ont été décapités. En même temps qu'eux, 21 autres fidèles étaient étranglés pour la foi.

Les établissements principaux de la mission sont : 1° *Bin-thouan* dans le Tsiampa ; 2° *Na-tiang* ou Bin-hoa ; 3° *Pou-yen* ; 4° *Binh-dinh* ; 5° *Quang-ngai*, chef-lieu des provinces de ce nom ; 6° *Ki-non* ; 7° *Tan-fo* près la baie de Tourane. Ils se composent d'un collége séminaire contenant 100 élèves, d'écoles nombreuses et d'un orphelinat dirigés par les amantes de la croix qui forment 6 communautés et de 40 églises. Elle a pour personnel un évêque, 25 missionnaires français, 39 prêtres annamites, 60 catéchistes et de 29,826 catholiques. La population totale est évaluée à 4,500,000 habitants.

Deux missionnaires ont pu commencer les missions

chez les sauvages des montagnes au prix de difficultés inouïes. On peut s'en faire une idée en pensant qu'il leur a fallu quatre mois pour faire un voyage qu'on peut faire en quatre jours.

§ IV. *Vicariat apostolique de la Cochinchine septentrionale.*

Il s'étend du 16° degré de latitude nord aux frontières du Tong-king par le 19°, et renferme quatre provinces : celles de Ding-tat ou Quang-duk ou Quang-tri, de Cham ou Quang-nam, de Quang-binh et de Ding-ngoi ou Nghé-an. *Hué,* capitale de l'empire, ville de 200,000 âmes, est en même temps le chef-lieu de la province de *Quang-duk.* Elle est située par 105°2′ de longitude est et 16°25′ de latitude nord. La baie de Tourane trop vantée par les voyageurs est dans ses environs. Du 16° au 16°30′ de latitude sud dans le Qouang-bin s'élève la grande muraille ou Loui-suy construite autrefois pour arrêter les invasions des Tong-kinois.

Ce vicariat apostolique faisait partie du précédent; il a été érigé en 1850. Son premier prélat fut Mgr *Pellerin*, évêque de Biblos, coadjuteur de Mgr *Cuénot.* Il a été le promoteur de l'expédition française qui nous a donné la Basse-Cochinchine. Il est allé mourir à *Pulo-Pinang* le 13 septembre 1869, accusé injustement des premiers revers de l'expédition française à Tourane. Or, la seule raison de cet insuccès a été l'abandon de ses plans. Mgr *Pellerin* vécut au milieu des persécutions pendant onze ans; son successeur est son coadjuteur, Mgr *Sohier.*

Les résidences sont : 1° *Hué* avec un séminaire, collége et écoles ; 2° *Pouang-tri ;* 3° *Quang-bin ;* 4° *Quang-nam* ; 5° *Ke-hoa* ; 6° *Ha-tin.*

En outre, il y a un second séminaire, 21 églises, 8 communautés contenant 300 sœurs de la croix, char-

gées des écoles et d'un orphelinat. Le personnel de cette mission se compose d'un évêque, sept missionnaires français, 33 prêtres annamites et de 26,000 catholiques. Sa population s'élève à 2,500,000 âmes.

ARTICLE II

Tong-king.

§ I. *Notions générales.*

Le Tong-king (ville royale à l'Orient) mesure 150 lieues de longueur sur 100 de largeur et s'étend entre 19°30′ et 23° de latitude nord où l'Annam-kiang (fleuve de l'Annam) le sépare de la Chine. Sa superficie représente celle du quart de la France, sa population est évaluée à 20,000,000 âmes.

Il est borné au nord par la Chine, à l'ouest par le Laos, au sud et à l'est par la Cochinchine et le golfe auquel il donne son nom.

Plusieurs fleuves et rivières le parcourent dans tous les sens. Le Song-koï (grande rivière) qui descend des montagnes du Yun-nan le divise en deux parties presque égales. Il vient se jeter dans le golfe du Tong-king par six branches.

Le Tong-king peut être divisé en deux parties, les régions basses et les plateaux. Ceux-ci appartiennent aux montagnes de l'ouest, qui se prolongent au nord jusqu'en Chine.

Les plaines s'étendent dans la partie orientale jusqu'au bord de la mer. Chaque année les inondations y déposent un limon qui permet de faire trois récoltes annuelles. Ces alluvions épaisses ont permis aux populations de conquérir des terrains considérables et fertiles sur la mer ; on leur a donné le nom de *Kim-son*.

Les habitants des montagnes sont des tribus abori-

gènes ; les *Muongs*, les *Xas*, nomades divisés en sept familles, les *Thi* et les *Nongs*. Ceux-ci sont des Chinois. Ils parlent tous un patois annamite difficile à comprendre. Ces montagnards, grands, robustes, à la peau blanche, ont des mœurs rudes, mais simples. L'habitant des plaines est plus civil, plus doux, il est reconnaissant, docile, patient, intelligent, industrieux, adroit, généreux et frugal, mais il est corrompu, vindicatif, inconstant et léger. Les Tong-kinois ne se servent pas de lait, ils mangent de la viande de boucherie. Le mouton est inconnu dans ce pays.

Le Tong-king se divise en quatorze provinces dont neuf appartiennent aux missions françaises : *Thanth-hoa* (fleur verte), *Nam-dinh* (midi fixe), *Ninh-binh* (paix), *Ha-noï* ou *Ke-cho* (intérieur du fleuve), *Son-tay* (montagnes de l'ouest), *Hing-hoa* (progrès continu), et *Tuyen-Quang* (grande source). *Nghé-an*, *Son-thaï*, *Haï-dong*, *Kouang-yeu*, voisines de la Chine, *Bak-nin*, *Thoï-ngouyen* et *Lang-son* au nord du Song-kaï appartiennent aux missions espagnoles.

Le gouvernement est le même que celui de la Chine. Chaque localité s'administre elle-même ; il y a des bourgs pour chaque industrie.

La province est divisée en *phu* (fou de la Chine), préfectures ; en *huyen* ou sous-préfectures et en tong ou cantons. Les communes se composent de plusieurs villages ; soit trois en moyenne et représentant à peu près 1500 âmes. Ce chiffre donnerait 3,900 habitants par lieue carrée. Le Tong-king serait donc trois fois plus peuplé que la France. D'après l'annuaire officiel, il renferme 10261 communes. Les jeunes gens se marient de 17 à 18 ans ; c'est une des raisons qui expliquent l'accroissement continuel de population.

Ke-cho (marché) ou *Ha-noï* est la capitale du Tong-king ; appelée d'abord *Tong-king* en langage relevé, elle

se nomme *Thang-long-than* (ville du dragon) ou *Bak-kin* (cour du nord), elle est sur la rive droite du Song-koï, à 180 kilomètres de la mer, et renferme au moins 150,000 habitants. Les maisons sont en général en bambous et couvertes de chaume. A 40 kilomètres au dessous est Nam-dinh, ville de 20,000 âmes et chef-lieu de la province maritime où se trouvent les bouches du fleuve.

Le père *Diego Advarte*, dominicain espagnol, vint prêcher la foi au Tong-king en 1596. En débarquant il trouva une croix de bois plantée sur le rivage de la mer. Compromis par les soldats de sa nation, il fut obligé de se rembarquer et reçut deux flèches qui le blessèrent. En 1616, les jésuites arrivèrent. Le père *Busoni* convertit 12,000 infidèles en 20 ans. En 1660 vint Mgr *Pallu*, évêque d'Héliopolis, qui en fut le premier vicaire apostolique. Malgré la persécution, cette église fit de grands progrès. Elle a eu pour premier martyr en 1664 un jeune homme de dix-neuf ans ; il devait être suivi de 1510 autres confesseurs de la foi. En 1670 Mgr *Lamothe Lambert* succéda à Mgr Pallu et en 1679 le Saint-Siége le divisa en Tong-king oriental, évangélisé par les dominicains espagnols; et en Tong-king occidental, confié aux missionnaires français. Alors les augustins, les dominicains et les prêtres des missions étrangères et du Saint-Esprit vinrent partager le fardeau de l'apostolat avec les R. P. jésuites.

Cependant la rage des persécuteurs se ranimait: de temps en temps ils faisaient quelques victimes. En 1700, sept chrétiens étaient jetés dans les fers et trois d'entre eux y mouraient. En 1744 deux dominicains espagnols, les pères Mathieu de *Lerimana* et *Gil de Frédérik*, étaient décapités ; le deuxième avait langui sept ans dans les prisons. Mgr *de Gortine*, évêque de Veren, mort en 1820, eut pour successeur Mgr *Havard*, décédé en 1838.

L'épiscopat de ces évêques fut un long et douloureux martyre. Toujours persécutés, souvent traqués comme des bêtes fauves, il leur fallait continuellement soutenir et nourrir leur troupeau désolé et affamé.

En 1820, le Tong-king comptait 150,000 catholiques presque tous confesseurs de la foi.

En 1846, le Saint-Siége divisa le Tong-king occidental en deux vicariats : le nouveau prit le nom de Tong-king méridional. En 1848 il forma le Tong-king central détaché de l'oriental. Ces deux derniers vicariats apostoliques sont confiés aux dominicains espagnols de Manille.

§ II. *Vicariat apostolique du Tong-king occidental.*

Ce vicariat apostolique a 88 lieues de longueur sur 25 de largeur. Il se compose de cinq provinces : celles de Thauth-hou, Mam-dinh, Ha-noi, Son-thaï et Minh-binh, de 21 *phu*, de 94 *huyen* et de 462 *tong*, sa superficie est de 2000 lieues carrées. La province de Ha-noï située au bord de la mer est renommée par sa fertilité. Parmi les curiosités de ses montagnes, on cite la grotte de Thru-thrue, aux voûtes soutenues par de magnifiques colonnes de stalactites et ornées de coupoles qui mesurent 25 mètres de diamètre sur 9 de hauteur.

Cette mission est la plus ancienne du Tong-king ; elle a subi les vicissitudes les plus dures. Ses établissements ont été plusieurs fois détruits par les persécuteurs. Parmi ses nombreux martyrs, il faut compter trente prêtres indigènes et MM. *Cornay* décapité en 1837, *Bonnard* le 1er mai 1852 avec deux autres prêtres indigènes, *Laurent*, *Huong*, *Paul Tinh*; *Schœffer* le 1er mai 1851, *Néron* le 3 novembre 1860 et *Vénard* le 2 février 1862.

Elle a eu pour premier évêque Mgr *Retord*, évêque d'Acanthe, mort le 28 octobre 1858 après un apostolat de vingt-sept ans. Son successeur fut Mgr *Jeantet*, évêque

de Pentacomie, que remplaça bientôt son coadjuteur Mgr *Theurel*, évêque d'Acanthe, le coadjuteur actuel depuis 1868 est Mgr *Puginier*. Malgré la persécution et la destruction, en 1858, de *Ke-vinh*, centre de la mission pendant cent ans, le nombre des conversions augmenta. Ainsi en 1870, 1021 adultes ont reçu le baptême. Dans certaines localités, les cérémonies de l'Église se font publiquement. Bien des chrétiens ont été exilés dans les provinces septentrionales de *Lang-sou* (montagne silencieuse) et de *Cao-bang* (plateau élevé). Ces montagnes sont habitées par des tribus presque sauvages. La principale appelée *Muong* contient 6000 catholiques.

Établissements de la mission : 1° *Vingt-tri*, près la rivière de Minh-binh, centre et résidence de l'évêque, séminaire, écoles ; 2° *So-kien*, grand séminaire ; 3° *Ke-non*, petit séminaire, collége ; 4° *Hoang-Nguyen* (source jaune) ; 5° *Ninh-phu*, dans la province de Minh-binh ; 6° *Phat-diem*, idem ; 7° *Ke-bang* ; 8° *Sou-nga* (mont d'ivoire) ; 9° *Trai-dua* (hameau des cocotiers), dans le district de *Xuan-yen* (paix du printemps).

La mission renferme 21 paroisses, les séminaires contiennent 300 élèves : en outre, 600 enfants font leurs études chez les prêtres indigènes ; 3000 orphelins sont élevés par les chrétiens, sur ce nombre il y en a 1718 dans les six orphelinats dirigés par les sœurs ou amantes de la croix. Deux imprimeries éditent des ouvrages annamites et latins.

Le personnel de la mission se compose de deux évêques, 24 missionnaires français, 83 prêtres indigènes, 276 catéchistes, 600 sœurs ou amantes de la croix qui dirigent les écoles de filles, les ouvroirs, les orphelinats et ont soin des malades, et de 140,000 catholiques,

Sa population totale est évaluée entre 6 à 8 millions d'âmes.

ARTICLE III

Vicariat apostolique du Tong-king méridional.

Ce vicariat est composé des deux provinces méridionales du Tong-king voisines du Laos et de la Cochinchine, Nghe-an et Son-thaï. Il est séparé du Tong-king occidental par le *Song ba*, fleuve qui descend du Laos et vient se jeter dans le golfe du Tong-king. Par son cours, on pénètre dans le Laos en quinze jours ; aussi les Laotiens le descendent-ils sur des radeaux pour apporter leur ivoire dans les villes commerçantes.

Cette mission a payé également un large tribut à la persécution. Parmi ses martyrs on compte 22 prêtres indigènes morts pour la foi, autant de catéchistes décapités de 1858 à 1860, et un grand nombre de confesseurs. Malgré le traité, trente-cinq villages ont été incendiés pour avoir reçu les missionnaires.

Dans ces dernières années, des aventuriers venus de Chine ont fait irruption dans le Tong-king qui appela les troupes chinoises à son secours. Leur séjour de celles-ci causa plus de mal que les déprédations des ennemis.

Voici quels sont les établissements catholiques du Tong-king méridional :

1° *Ning-phu*, résidence de l'évêque, séminaire; écoles et orphelinat ; 2° *Phu-nac*, collége de 60 élèves; 3° *Ha-ting* ; 4° *Bo-chinh* ; 5° *Son-thaï*.

Dans ces dernières années, les missionnaires ont pénétré chez les sauvages du Laos.

Ce vicariat a été érigé en 1846 par le pape Grégoire XVI. Son premier évêque est Mgr *Gauthier*, évêque d'Emmaüs, il a pour coadjuteur Mgr *Croc*, évêque de Larande depuis 1854. Son personnel se compose de deux évêques, de 8 missionnaires français, de 38 prêtres indigènes, de 80 catéchistes, de 108 sœurs de la croix réparties dans

10 maisons et autres écoles et de 7000 catholiques. La population totale est de 1,800,000 âmes. Il possède 2 séminaires, colléges et orphelinat.

ARTICLE IV

Vicariat apostolique du Cambodge.

Ce royaume est appelé *Kambodja* par les Malais, *Kamp'ou-hi* par les Chinois, *Kammem* par les Siamois et *Kmer* ou *Maha*, *Nokhor-kmer* (illustre royaume de Kmer) par ses habitants. Le Cambodge était, il y a un siècle, un État considérable qui s'étendait depuis le golfe du Bengale jusqu'à la mer de Chine. Mais placé entre la Cochinchine et le Siam, il fut insensiblement entamé par ces deux royaumes. Ils l'ont réduit à une telle humiliation que, non-seulement il paie un tribut annuel à chacun d'eux, mais encore son roi est obligé d'envoyer ses trois enfants comme otages à la cour de Bankok. Ils ne lui ont laissé qu'une zône de 700 kilomètres de longueur sur 400 de largeur, s'allongeant de l'est nord-ouest à l'ouest sud-ouest; entre 101°14′ et 105° de longitude est et 8°47′ et 15° de latitude nord. Il est borné par les montagnes du Tsiampa et de la Cochinchine à l'est, par le Laos au nord, par le Siam à l'ouest et par le golfe de Siam au sud.

Ses guerres avec ses deux voisins l'ont dépeuplé. En 1835, l'armée siamoise forte de 80,000 hommes vint jusqu'en Basse-Cochinchine. En battant en retraite, elle laissa derrière elle des ruines et des déserts. Elle emmena avec elle une partie de la population. D'un autre côté, les irruptions fréquentes des Cochinchinois causent des ravages irréparables, c'est pourquoi le Cambodge ne compte qu'un million d'habitants, et encore beaucoup d'entre eux sont Malais, Tsiampois, Cochinchinois et Chinois.

Pour échapper à ses puissants ennemis, le roi de Cambodge reconnut la suzeraineté de la France devenue sa protectrice en 1862. Le traité conclu à cette occasion proclame la liberté de conscience. Le Me-kong traverse le Cambodge et il y reçoit la rivière Ou-dong qui sort d'un lac assez curieux. Le Tale-sab (lac roi, mer d'eau douce) est formé par une dépression de la plaine cambodgienne; sa longueur du nord-ouest au sud-est est de 150 kilomètres sur 50 de largeur pendant les pluies. Les dimensions et la hauteur de ses eaux varient selon la saison. Pendant les pluies sa profondeur est de 15 mètres. Au sud, se trouve le lac plus petit de *Tale-ma-poke*, d'où sort l'Ou-dong. Cette rivière large et magnifique se réunit au Mekong à Panomping. Pendant la saison des pluies de décembre à mai, elle coule vers le fleuve et pendant les autres mois de l'année ses eaux descendent vers le Tale-sab avec celles du Me-kong. Plus à l'est se trouve le Chelong autre affluent de ce fleuve.

Les Cambodgiens diffèrent de leurs voisins de l'Annam. De haute taille, bien découplés, ils ont la peau couleur de brique foncée, leur tête aux cheveux courts est ornée sur le sommet d'une touffe frisée. Ils sont doux, indolents, craintifs et superstitieux à l'excès. Leur commerce est entre les mains des Chinois et des Malais. Il consiste en riz, poisson séché et indigo. Leur langue n'est pas monosyllabique; elle est assez harmonieuse, quoique remplie d'aspirations, elle se parle sans changement de ton. La langue écrite emploie les caractères *palis*. La religion des Cambodgiens est le bouddhisme. On retrouve parmi eux toutes les superstitions du paganisme. Leurs bonzes vêtus de jaune sont chargés de l'éducation des enfants, ils peuvent à volonté retourner dans le monde et revenir à la pagode. Le régime gouvernemental est une monarchie absolue. Il en est de même dans le Siam et la Birmanie.

Dans les montagnes de l'est et du nord vivent des tribus de sauvages ; les *Moï* et les *Cham*, venus de Java, émigrés du Tsiampa ; les *Stiengs*, les *Fenongs* qui se cassent les dents de devant pour ne pas ressembler aux singes ; cette tribu est la plus importante. Ces peuplades tributaires du Cambodge, probablement premiers habitants de l'Indo Chine, ont le teint olivâtre, elles sont cruelles, croient aux génies et à l'immortalité de l'âme. A l'est du Tale-sab habitent les *Kuys*.

Ou-dong ou Cambodge, capitale du royaume de ce nom, est située par 11°40′ de latitude nord et 102°20′ de longitude est; à 60 lieues de la mer dans une île de la rivière Ou-dong. C'est une réunion de chaumières au milieu desquelles le palais du roi se distingue par sa muraille de briques, que fortifie une palissade de 3 à 4 mètres de hauteur. A quelque distance, se trouvent les ruines de *Kampong-chneang* et de *Kampong-long*. On y voit l'ancien collége général des missions, fondé par l'évêque d'Adran, et l'ancienne chrétienté de Pambrichom ; son église a été convertie en pagode.

Louvet-vin-long au nord et *Poimtenang* sont deux anciennes capitales ruinées. La seconde a été détruite par la dernière invasion siamoise.

Le principal port de Cambodge est Kampot sur le golfe de Siam.

A 20 kilomètres du Tale-sab, au milieu d'une épaisse forêt, s'élève le temple gigantesque de granit récemment découvert de *Nokhor-vat* ou d'*Ankhor* ainsi que les ruines de l'ancienne capitale *Fokhor-long*, détruite par les Cochinchinois en 200 de notre ère.

Le christianisme a été introduit au Cambodge vers 1655 par les soldats portugais qui vinrent se mettre au service du roi. Le village de *Pinalou* est encore habité par leurs descendants. Avec eux, vinrent les missionnaires jésuites dépendant de la mission de Cochinchine :

il eut les mêmes évêques. Mgr l'évêque d'Adran avait établi le séminaire central des missions de la Haute-Asie près d'*Ou-dong* et un grand nombre de chrétientés s'y étaient formées, mais la plupart ont été détruites par les guerres et les révolutions. Le Cambodge et Siam servaient de refuge aux missionnaires de l'Annam pendant les persécutions. Cette mission fut relevée en 1848, Pie IX érigea le Cambodge et le Laos en vicariat apostolique. C'est Mgr *Miche*, évêque de Dansara, depuis longtemps missionnaire en Basse-Cochinchine, qui en fut le premier évêque. Aujourd'hui il est vicaire apostolique de la Basse-Cochinchine. La mission du Cambodge est administrée par un supérieur provicaire. Les Cambodgiens ne se convertissent pas facilement ; mais les Chinois et les Annamites émigrés sont très-accessibles à la foi.

Établissements de la mission du Cambodge :

1° *Ou-dong*, capitale, résidence du supérieur, séminaire, écoles, orphelinat ;

2° *Panoumping* ou *Nam-vang* (montagne d'abondance), au confluent de l'*Ou-dong*, écoles ;

3° *Samboc*, chef-lieu de la province de ce nom, composée de cinq villages presque déserts : 6,000 de ses habitants ont été emmenés à Bankok par les Siamois. Cette localité est sur le Ke-kong, à la frontière du Cambodge ;

4° *Thamacré*, population de Malais, Tsampois, Chinois et Annamites ;

5° *Mot-caza*, mission récente où M. l'abbé *Barreau* a été tué par les rebelles qui ont posé sa tête au bout d'une pique plantée sur les bords du fleuve.

Le personnel de la mission se compose de dix missionnaires français, d'un certain nombre de sœurs indigènes de la croix pour les écoles et le soin des malades, de quelques catéchistes, et de 10,000 catholiques. Il y a 15 ans on n'en comptait que 500.

ARTICLE V

Vicariat apostolique de Siam.

Le Siam, royaume de *Sejam* (race brune), est appelé par ses habitants *Muang-thaï* (royaume des hommes libres). Il embrassait autrefois toute la presqu'île de Malacca, mais, depuis quelques années, une partie des États malais ayant secoué son joug, il ne s'étend plus que du 4° au 22° latitude nord, et du 96° au 102° de longitude est. Sa longueur est de 450 lieues et sa largeur de 150.

Il est borné au nord par la Birmanie et la Chine ; à l'est par l'Annam ; à l'ouest par la mer et les possessions anglaises, et au sud par les petits royaumes de Pahang et de Pirah ; sa superficie est évaluée à 40,980 kilomètres carrés. Outre ses possessions immédiates, le Siam renferme un certain nombre d'États tributaires, ce sont : le *Tringanu*, le *Calentan*, le *Quedah*, le *Patani*, le *Ligor* ou Lakhon, au sud, les principautés Laos de *Muang-Korât*, de *Muang-Phra-Bang*, une partie du Cambodge à l'est et le royaume Lao de *Xieng-mai* avec ses principautés. Au nord, la *Salouen* ou fleuve de Martaban, une rivière qui aboutit à la ville de *Ko-krich*, une chaîne de montagnes qui court du nord ouest au sud-est et la ville de *Myawaddhu* le séparent de la Birmanie.

Le Siam est traversé longitudinalement par deux chaînes boisées qui descendent de l'Himalaya ; l'une qui plonge dans le Cambodge, et l'autre qui forme l'épine dorsale de la presqu'île de Malacca. Elles détachent sur leurs flancs quelques rameaux qui composent le Laos. A partir du pied des montagnes s'étend jusqu'à la mer une immense plaine de 150 lieues de longueur sur 50 de largeur, arrosée par de nombreuses rivières et par le Me-

nam. Cette plaine s'augmente chaque jour des alluvions que charrie actuellement le fleuve. Jusqu'à Juthia à 30 lieues sur le Me-nam, son sol est rempli de débris de jonques et autres objets de marine indiquant la place autrefois occupée par la mer.

Le Me-nam (mère des eaux) descend du Yun-nan, il a 3,000 kilomètres de longueur. L'intérieur du fleuve est navigable jusqu'à Juthia, ancienne capitale : à Bankok, il mesure 10 à 15 mètres de profondeur et peut donner un abri des plus sûrs à 10,000 navires. Il fut un temps où ceux-ci remontaient jusqu'à Phitsalok. Pendant la saison des pluies le Me-nam inonde une grande partie de la plaine et donne aux rivières une fécondité inouïe. Le climat de Siam est assez salubre, ses plaines sont rafraîchies par les brises de la mer ; mais dans les montagnes revêtues de forêts épaisses, il y règne la *fièvre des bois* qui attaque les populations deux fois par an. Le thermomètre oscille entre le 10° et le 36° centigrades à l'ombre.

Pendant toute l'année les moussons soufflent successivement dans toutes les directions. Le royaume de Siam est d'une fertilité remarquable, il produit tous les végétaux de cette zône. Parmi eux, nous citerons 40 espèces de riz, le commun, le rouge, le gluant pour faire de l'arak, et le *riz des montagnes qui pousse sur des terrains secs* ; le kloï, espèce de pomme de terre blanche des montagnes, le palmier éventail ou à sucre qui produit une sève incristallisable, 50 espèces de bananiers, une vigne des bois produisant des raisins énormes dont le cep meurt chaque année mais repousse de sa racine tuberculeuse ; et la reine des fleurs, le grand nénuphar rose aux étamines d'or et aux pétales de 50 centimètres de large. Il donne cinq semences que l'on mange comme des châtaignes.

Le sol de Siam contient des salines, des mines d'or et

d'argent, ainsi que de tous les autres métaux. Certaines montagnes, celles de Chantaburi en particulier, recèlent une très-grande quantité de pierres précieuses variées.

La population s'élève à 6,000,000 d'habitants, sur lesquels il n'y a pas 2 millions de Siamois ; les autres sont des Malais mahométans, des Annamites, des Cambodgiens et des Chinois. Le commerce est presque entièrement entre les mains de ces derniers. Elle est maintenue à l'état stationnaire par la polygamie, ses différents éléments appartiennent donc à la race jaune.

Les Siamois sont bien proportionnés, ils ont le teint olivâtre, le nez légèrement écrasé, les yeux grands, très-noirs et bridés. Les classes supérieures laissent croître leurs ongles et l'usage de mâcher constamment du bétel rend leurs dents noires; c'est une beauté, paraît-il.

Doux, révérencieux, obéissant et poli, le Siamois ne manque pas d'intelligence ; il est réfléchi, industrieux et bienfaisant. Son caractère est gai, mais superstitieux, inconstant et paresseux. Il est rare qu'on entende parler d'un crime à Siam, la croyance en la métempsycose empêche les Siamois de tuer, même les animaux. Ils n'ont pour tout vêtement qu'une espèce de cotte (langouti) et une écharpe jetée sur la moitié du corps. L'esclavage y est pratiquée sur une grande échelle; le quart de la population est composée d'esclaves.

Une partie de la population habite sur les rivières : aussi le Me-nam est-il couvert des rangées de boutiques flottantes disposées comme des rues.

La religion des Siamois est le bouddhisme, ses prêtres (phra) sont appelés talapoins. Ils sont les uniques instituteurs de la jeunesse : ils peuvent retourner au monde à volonté. Le souverain les gouverne par un prince appelé le *roi des Cénobites* (*song-kharât*). Des vieilles filles ou des veuves se font talapouines (*nanxi*) ; elles prennent soin des talapoins. Le pouvoir paternel est absolu. Les

jeunes gens se marient de 15 à 17 ans; et bien que la polygamie soit admise, la première femme épousée est l'épouse légitime. La femme est plus honorée à Siam qu'en Chine ; le mari a le droit de vendre celle qu'il a achetée. La monnaie consiste en ticaux correspondant aux taëls, et en sapèques.

Les Siamois ont deux ères: l'ère religieuse qui part de 2397 ans avant Jésus-Christ; l'autre, civile, ne commence que 638 ans après.

La langue des *Thaï* vient des brahmanes de l'Inde, ils l'appellent *sajam-phasa-thaï* (langue des hommes libres). Elle est chantante, mais non monosyllabique, et possède un alphabet composé de 20 voyelles et diphthongues ainsi que de 40 consonnes. Cet alphabet forme un dictionnaire de tous les mots. Elle se divise en langue vulgaire et en langue noble, et s'écrit de gauche à droite avec des caractères sanscrits et palis un peu altérés. Comme elle se parle sur cinq tons différents, elle a des caractères petits, moyens, et des accents pour l'écrire selon le ton employé.

Le royaume de Siam est divisé en 41 provinces. Son gouvernement héréditaire et absolu a deux rois ; le premier porte les titres pompeux de maître de la terre (*chaophen-din*), descendant des anges (*the-phajo-phong)*, etc. Il a la faculté de choisir son successeur parmi ses enfants, mais il est soumis lui-même à un règlement de vie très-minutieux. Des gendres pourraient être ambitieux, par conséquent ses filles sont condamnées au célibat. Elles vivent cloîtrées avec la reine et les autres femmes du roi dans un magnifique palais, sous la surveillance d'une gouvernante. Le second roi (*Vangna*), proche parent du premier, habite un palais semblable ; c'est lui qui commande les armées en campagne.

La hiérarchie se compose d'un vice-roi (Vanglang) choisi parmi les princes, de 4 ministres, de 12 dignité

princières et de cinq ordres de mandarins. Ces charges sont héréditaires. Le recensement de la population ne comporte que les hommes de 20 à 70 ans. Tous les trois ans, le roi envoie une ambassade en Chine.

L'industrie de Siam est peu développée, car tout individu qui se distingue dans une profession est pris au service du roi. Cependant quelques artisans travaillent fort bien les métaux. On voit autour de la capitale un certain nombre de sucreries construites par les Chinois. En outre, les missionnaires ont introduit parmi les catholiques diverses industries européennes, telles que la dorure galvanique, la savonnerie, la teinture, etc. Non loin de Saraburi, sur la branche Est du Me-nam, se trouve la célèbre pagode de *Phra-Bat*, où l'on voit sur la roche l'empreinte du pied de Bouddha. Cette montagne est composée de schistes bleus sur les couches desquelles on rencontre des marques bien nettes de pieds d'éléphants, de tigres et autres animaux. Il est très-probable que le pied de Bouddha a une même origine que les précédents. D'après les annales de Siam, ce royaume a eu pour fondateurs, au commencement de l'ère de Bouddha (*Phra-khodom*), deux brahmanes indiens. Ils avaient fondé la ville de *Sanghhalók*. Mais depuis 538 (712 de l'ère de Siam), jusqu'en 1350 de notre ère, son histoire n'est qu'un tissu de fables.

En 1350, *Phaja-Uthong* bâtit *Juthia*, sa capitale. Après une série de succès et de revers, dans les guerres contre les Birmans, les Cambodgiens, et la conquête du Laos; à la suite de plusieurs changements de dynasties, nous arrivons à l'époque où saint François-Xavier vint prêcher la foi à Malacca.

Quatre fois les missionnaires portugais de Malacca tentèrent d'y établir une mission et quatre fois ils furent obligés de renoncer à leur entreprise, alors huit dominicains furent martyrisés pour la foi. En 1616, la paix étant faite entre

le Portugal et Siam, le père *Fernand de l'Annonciation* vint installer à Juthia 2 à 300 soldats portugais qui formèrent la garde du roi; ceux-ci se marièrent et formèrent trois chrétientés de 1,500 âmes où les jésuites et les franciscains se joignirent aux dominicains. Tel était l'état de la mission de Siam, lors de l'arrivée de Mgr Lamothe-Lambert, évêque de Berythe, en 1662. Ce prélat avait suivi la voie de terre. Il était venu à travers l'Asie-Mineure avec six missionnaires français. Bien reçu par les Portugais, il s'installe dans leur camp ou quartier. Mais bientôt les tracasseries malveillantes de ceux-ci le forcèrent de se réfugier dans le camp des Hollandais; de là dans celui des Annamites et enfin dans celui des Japonais. Un certain nombre de chrétiens japonais fuyant la persécution étaient venus se réfugier à Siam et en Cochinchine. Malgré les calomnies répandues contre sa personne, les oppositions des talapoins et plusieurs tentatives des Portugais pour enlever les missionnaires français et susciter une persécution contre eux, de nombreuses conversions s'opéraient. M. *Pallu*, retourné à Rome pour arranger les affaires de la mission, revenait, en 1682, évêque d'Héliopolis et vicaire apostolique du Tong-king. Le Saint-Siége approuvait tout ce qui avait été fait précédemment, et l'autorisait à remplir les fonctions épiscopales dans tous les pays indépendants des princes catholiques. Deux missionnaires français l'accompagnaient; quatre autres étaient morts en route. C'est alors que M. *Lanneau* fut nommé évêque de Métellopolis coadjuteur de Mgr *Lamothe-Lambert*. Sur ces entrefaites, le roi de Siam accorde une audience favorable aux missionnaires, déclare vouloir accorder la liberté religieuse à ses sujets. Son frère étant gravement malade, il promet en outre à l'évêque de se faire chrétien s'il en obtient de Dieu la guérison. En conséquence, le Saint-Sacrement fut exposé dans la chapelle de la mission, tous les chrétiens

vinrent demander à Dieu avec ferveur cette grâce insigne. Le frère du roi guérit ; mais celui-ci différa sa conversion pour des motifs politiques. Il donna toutefois un grand terrain aux missionnaires près de *Juthia* ; il y fit construire à ses frais une belle église, un séminaire et un hospice qui formèrent le camp ou quartier de Saint-Joseph.

En ce moment se trouvait à la cour de Siam un Grec de Céphalonie d'origine vénitienne. Il s'appelait *Constant Falcon* et était arrivé à Siam par suite du naufrage d'un navire de la compagnie anglaise des Indes sur lequel il était engagé. Des services importants et une intelligence peu commune lui attirèrent la confiance du roi ; il devint son premier ministre. Constantin Falcon épousa la fille de martyrs japonais, et employa tout son crédit à favoriser la mission. C'est par ses conseils que le roi envoya plusieurs ambassades à Louis XIV. Pendant ce temps, la guerre entre la France et la Hollande arrêtait l'envoi de nouveaux apôtres. Un franciscain de Manille et un dominicain vinrent aider les missionnaires jusqu'à l'arrivée de nouveaux prêtres français. Mgr *Lanneau* publiait un dictionnaire, une grammaire et différents traités en langues siamoise et pali. Mgr de Berythe mourut en 1679, après avoir fondé la nouvelle paroisse de l'Immaculée-Conception dans la capitale, des établissements, à *Tennasserin*, à *Phitselok*, à *Chanteburi*, à *Jungselong*, à *Merguy*, ainsi que la congrégation des amantes ou sœurs de la Croix. Il laissa sa mission en voie de prospérité et le séminaire avec cent élèves. Il y avait, à cette époque, dans le royaume de Siam, 36 prêtres français et indigènes. En 1685, arriva M. de *Chaumont*, ambassadeur du roi Louis XIV ; il conclut avec le roi un traité très-favorable à la religion catholique. Pour faire contre-poids aux Hollandais de Malacca, le roi de Siam lui offrit la ville de *Sangor* pour l'établissement d'une factorerie française.

Conformément au traité, M. *Desfarges*, maréchal de camp, débarquait en 1687 avec un régiment français pour tenir garnison dans les forts de *Bankok*. L'année suivante, quatre compagnies furent détachées à *Merguy*. Cet officier devint général des troupes siamoises. Avec lui était venu Mgr de *Lionne*, évêque de Rosalie, coadjuteur du vicaire apostolique. Pendant ce temps, la mission se développait, le roi avait augmenté ses terrains et bâti d'autres édifices religieux; il alla même jusqu'à défendre à ses sujets d'aller adorer les idoles. Bientôt il tomba malade, alors le grand mandarin des éléphants le séquestra jusqu'à sa mort, fit tuer M. *Falcon*, mit sa jeune épouse à la torture, et tendit des guet-apens aux Français pour s'en débarrasser. Les quatre compagnies de *Merguy* purent s'échapper à Pondichéry. Quant à M. *Desfarges*, après s'être défendu vaillamment dans les forts, il obtint une capitulation honorable et alla les rejoindre avec le reste de ses troupes.

C'est à cette époque, en 1689, que commença la première persécution sérieuse. Le nouveau roi dépouilla les Français et les missionnaires, leur fit subir des mauvais traitements, la torture et la cangue. Ensuite il les condamna avec les chrétiens à transporter de la terre et des pierres dans de grands paniers sur leurs épaules. Une jeune métisse de 18 ans subit courageusement la torture. Plusieurs de ces confesseurs de la foi moururent des suites de leurs supplices. Les Portugais restaient insensibles à la vue de ces abominations ; seuls, les jésuites de cette nation osèrent secourir nos missionnaires. Quelques-uns de ceux-ci ayant été relâchés, trouvèrent un asile chez les catholiques. Mais les Hollandais empêchèrent le roi de Siam de les mettre tous en liberté. Leurs calomnies et leurs faux rapports provoquèrent une augmentation de rigueurs. Quatre missionnaires français relégués dans une petite île du Me-nam expirèrent de douleur et

de misère. Cette persécution dura deux ans. Elle s'arrêta à l'arrivée du père *Tachard*, jésuite français, qui apportait au roi une lettre de Louis XIV. Flatté de cette démarche, le monarque siamois élargit les autres missionnaires et leur restitua leur séminaire. En 1691, la sécheresse, la famine et la petite vérole causèrent des ravages épouvantables. En 1697, Mgr l'évêque de Métellopolis mourait après avoir rétabli la mission de *Merguy*. Aussitôt après sa mort, son successeur et coadjuteur, Mgr *Kemener*, évêque de Sura, arriva avec 7 missionnaires. Il fut suivi, en 1702, par Mgr de *Cice*, évêque de Sabule, nouveau vicaire apostolique, qui apportait des présents au roi. Ce dernier ne tarda pas à mourir et laissa le trône à son fils qui se montra favorable aux missionnaires. Il ouvrit tous les ports de son royaume aux Français. La mission se releva ; en une seule année, Mgr de Sabule baptisa 5,000 enfants. Mais en 1707, la misère devint si grande qu'il fut obligé de congédier la moitié de ses séminaristes. Il établit cependant une résidence dans la ville de *Chantaburi*, à 120 lieues au sud-est de *Juthia*. Quelques années après, il rétablit le séminaire de *Mahapran* dans lequel Mgr d'*Auren*, vicaire apostolique de la Cochinchine, amena 22 élèves annamites et Tong-kinois. En 1720, il sacra évêque de Rosalie, Mgr Texier de *Kéralais*, son coadjuteur. Il mourut en 1727. La paix rendue à l'Église ne fut pas de longue durée. Aussitôt après la mort de Mgr de Sabule, recommença la persécution. Les talapoins, jaloux des succès des missionnaires, excitèrent le roi contre eux ; à force de calomnies, ils parvinrent à le décider à anéantir le christianisme. L'évêque parut devant les tribunaux. Sommé de consentir à ne plus prêcher la religion, il refusa énergiquement. Alors, des perquisitions furent faites dans les établissements de la mission, les vexations recommencèrent ; on afficha auprès des églises, *comme au Japon*, la défense de pra-

tiquer la religion chrétienne. Les persécuteurs semblaient s'être entendus dans toute l'Asie pour procéder de la même manière à l'anéantissement des chrétiens. En ce moment la chrétienté de Siam comptait 12,000 fidèles. Le roi mourut et le gouvernement passa entre les mains d'un mandarin qui supplanta le prince héritier. L'usurpateur continua la persécution. Mgr *Texier* termina sa carrière eu 1637. A partir de cette année jusqu'en 1768, la famine, les invasions continuelles des Birmans (barmas) ruinent la mission, dispersent les chrétiens et les missionnaires. Un grand nombre d'entre eux meurt de misère, d'autres sont emmenés avec leurs prêtres dans le royaume d'Ava. C'est Mgr *Jean de Lolière Puycontat*, évêque de Juliopolis, qui tint tête à l'orage jusqu'en 1755, année dans laquelle il mourut de misère et de douleur. Mgr *Brigot*, évêque de Tabraca, lui succède ; il soutient ses prêtres et ses chrétiens malheureux, prisonniers et ruinés. En 1765, il y avait encore trois églises catholiques hors les murs de *Juthia*. En 1767, ce prélat est déporté à *Rangoun*. De là il se rend à *Pondichéry*, où il reste supérieur de la mission jusqu'en 1791. Pendant ce temps, le séminaire était transporté à *Kankao*, dans la Basse-Cochinchine. M. *Pigneau de Béhaine*, futur évêque d'Adran et vicaire apostolique de la Cochinchine, est incarcéré et mis à la cangue pendant plusieurs mois ; son crime était d'être l'ami d'un prince malheureux et détrôné qui devait être Ghia-long, roi d'Annam. Dans cette guerre, la capitale fut incendiée ; et, en 1769, il régna une telle famine et une si grande misère à Siam que les païens eux-mêmes pillèrent leurs pagodes. Enfin, l'un des compétiteurs du trône, *Phcja-tak*, prévalut sur les autres prétendants. Il chassa les Birmans, releva la nation et fit de Bankok la capitale de son royaume. Il se montra favorable aux missionnaires et leur accorda un terrain. Mille chrétiens échappés à tous ces désastres accoururent se grouper

autour d'eux. En 1772, arrivait le nouveau vicaire apostolique, M. *Lebon*, évêque de Métellopolis. Ce prélat fit construire une église en 1795. Les bonnes dispositions du roi ne durèrent pas longtemps. A l'occasion de la cérémonie païenne appelée l'eau du serment, les chrétiens et les missionnaires, ayant refusé de participer à la cérémonie païenne, sont mis à la torture. Le roi fait déporter les prêtres, et l'évêque va mourir à Goa en 1780. Deux ans après il se ravise et les rappelle dans ses États. *Phajatak*, devenu fou, se croit Bouddha, et veut se faire adorer comme tel. Ses mandarins le mettent à mort le 7 avril 1782. La garde royale contenait toujours un certain nombre de soldats catholiques; ils avaient défendu leur roi ; c'est pourquoi son successeur recommença la persécution. En 1785, M. *Coudé*, nommé évêque de Rhési et vicaire apostolique, meurt avant d'être sacré. Il est remplacé par Mgr *Garnault*, évêque de Métellopolis, qui vécut également au milieu d'une persécution terrible. Enfin, le roi finit par reconnaître la perversité des calomniateurs du christianisme, il s'adoucit et défendit aux mandarins d'écouter les accusations contre les chrétiens. La mission, tranquille jusqu'en 1809, put réparer une partie de ses pertes ; mais les Birmans vinrent attaquer la ville de *Jonselang*. M. *Rabeau*, missionnaire de cette chrétienté, fut pris et maltraité avec ses fidèles. Grâce à la protection d'officiers chrétiens dont un était d'origine cafre, il put s'embarquer. Lorsque le navire fut au large, l'équipage se révolta et le jeta à la mer avec le capitaine. Quelques années après, les Anglais s'établissaient dans l'île de *Poulo-Pinang*, les chrétiens de *Guedah* et de *Jonselang* y accoururent et formèrent deux chrétientés. Alors le séminaire général des missions de la Haute-Asie fut transporté dans cette île, il comptait 150 élèves. En même temps, Mgr *Garnault* établissait le sien à *Bankok*, avec 60 élèves. Ce prélat mourut en 1811. Mgr *Florent*,

évêque de Sozopolis, lui succéda. Pendant les vingt années de révolutions européennes, la mission de Siam ne reçut aucun missionnaire. Dans cet intervalle, elle ne fut administrée que par son vicaire apostolique aidé de six prêtres indigènes. Enfin, en 1822, M. l'abbé *Pecot* vint renouer la chaîne des missionnaires français. Ses efforts furent couronnés de succès, il mourut de la fièvre des bois. M. *Bruguière*, ordonné coadjuteur en 1829, passa de Siam en Corée en 1831. MM. *Pallegoix* et *Deschavannes* arrivent en 1830 ; le premier relève le collége de Saint-Joseph à *Juthia*, le second convertit un village Lao et meurt épuisé en 1831. Enfin, Mgr *Florens* put se donner un coadjuteur avant de mourir ; ce fut Mgr *Courvesy*, évêque de Bida. Il rendit son âme à Dieu l'année suivante, en 1834. Mgr *Courvesy* prit Mgr *Pallegoix*, évêque de Mallos, pour coadjuteur, et en 1841, le Saint-Siége ayant érigé la Malaisie en vicariat apostolique, il passa dans cette presqu'île. Mgr *Pallegoix* resta vicaire apostolique de Siam. En 1835, les Siamois, ayant fait une expédition au Cambodge et en Cochinchine, ils emmenèrent 1,500 chrétiens annamites prisonniers. Le roi les donna à l'évêque ainsi qu'un terrain où il fit bâtir une église en briques couverte de tuiles. Dès ce moment, un grand nombre de Chinois se convertirent. L'état florissant de la mission de Siam permit de songer à l'évangélisation des sauvages du Laos. M. l'abbé *Grandjean* partit en 1843 pour commencer une mission dans le royaume de Xieng-mai ; il fut bientôt obligé d'y renoncer. La persécution se ralluma et tous les missionnaires furent chassés en 1849. Deux ans après, le roi mourut ; son successeur, actuellement régnant, suivit une autre politique ; il les rappela en 1851. Ce prince, ami des Européens et désireux d'améliorer le sort de ses sujets, leur accorda la liberté de conscience. Mais après la mort de Mgr *Pallegoix* et malgré le traité conclu avec la France, il se ravisa

et depuis nos malheurs en 1870, il livre les missionnaires et les chrétiens à toute sorte de tracasseries et de vexations. C'est Mgr *Dupont*, évêque de Rhesi, qui a succédé à Mgr *Pallegoix*. On doit à ce dernier dictionnaire de la langue thaï publié en anglais, en français et en espagnol par l'imprimerie nationale.

Les établissements de la mission de Siam sont au nombre de neuf :

1° Bankok (village des oliviers sauvages, grande ville royale des anges), capitale, ville de 400,000 âmes, aux palais et aux pagodes royales d'une richesse incomparable.

Les chrétientés de la ville sont au nombre de cinq :

1° Le collége séminaire de Saint-François-Xavier, contenant 100 élèves, l'église de l'Assomption, la résidence de l'évêque et une imprimerie;

2° La paroisse du Calvaire ;

3° Celle de Sainte-Croix ;

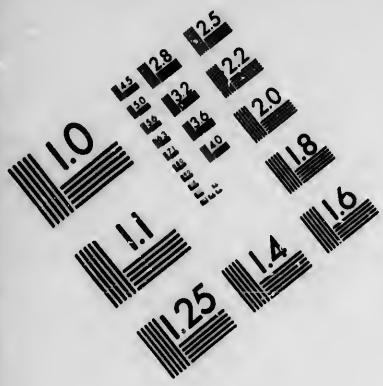
4° Celle de l'Immaculée-Conception, avec des églises très-convenables.

Chaque paroisse a ses écoles, les sœurs servantes de la *Mère de Dieu*, autrefois appelées amantes de la Croix, dirigent celles des filles, des ouvroirs, un catéchuménat de femmes et elles s'occupent des malades. Elles ont établi une pharmacie dans laquelle elles fabriquent elles-mêmes une grande partie de leurs médicaments. Elles ont quatre couvents en bambous.

Bankok renferme près de 4500 catholiques.

2° *Juthia* ou *Pétriu*, ancienne capitale, sur une île du Me-nam à 20 lieues au dessus de Bankok. Elle renferme 40,000 habitants. Église et résidence, ancienne paroisse de Saint-Joseph. Les ruines de cette ville renferment des trésors dont on retrouve des parties chaque fois qu'on y fait des fouilles ;

3° *Bang-pla-soi*, petit port au-dessus de l'embouchure du fleuve ;



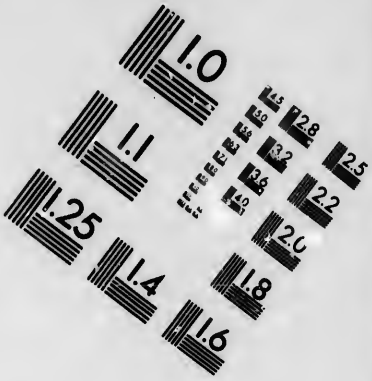
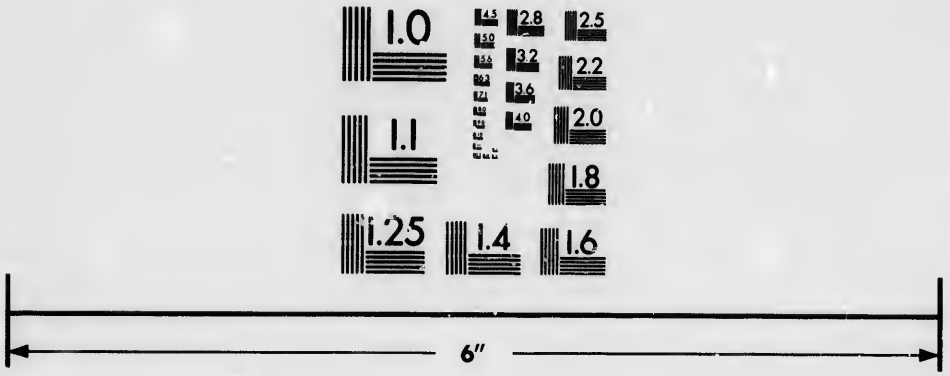
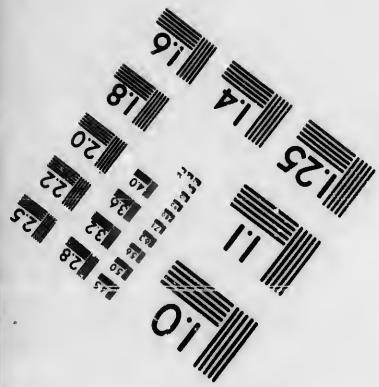
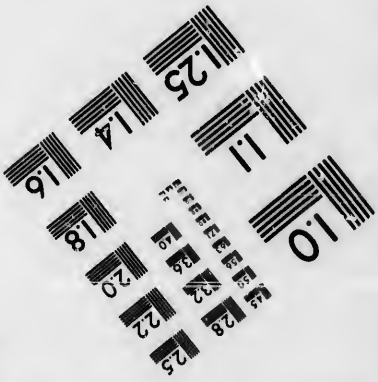


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

4° *Chantabun*, paroisse annamite de 1100 âmes sur la côte occidentale du golfe, entre les 12 et 13e degrés de latitude nord ;

5° *Nakhon* à l'ouest sur le *Me-klong* ;

6° *Thavaï* dans le Tenasserim, sur le golfe du Bengale, par 14° de latitude nord.

Le personnel de la mission se compose d'un évêque, de 20 missionnaires français, de 8 prêtres indigènes, de 25 sœurs de la Mère de Dieu, et de 20 catéchistes. Chaque district a son catéchuménat et son petit hôpital, et chaque paroisse possède des écoles.

En ce moment une nouvelle tentative est faite pour établir la mission du Laos.

ARTICLE VI

Vicariat apostolique de la Malaisie.

Ce vicariat érigé en 1841 comprend, sous le nom de Malaisie, les États indépendants de la presqu'île de Malacca composés des royaumes de Ferah, Sanlangore, Djohore, Fahang et Boumbo ; les possessions anglaises de la côte occidentale jusqu'à la Salouen, fleuve frontière de l'empire birman et du royaume de Siam ; les îles Nicobar, et celles de l'Archipel, à l'exception des colonies hollandaises. La presqu'île malaise mesure 1190 kilomètres de longueur sur 196 de largeur. Le vicariat s'étend jusqu'au 4° de latitude nord qui limite les États indépendants. Les productions sont les mêmes que celles de Siam ; le mont Ophyr contient des mines d'or. Sa population est mélangée de tous les peuples de l'Asie.

Les Malais (*Orangs*) appartiennent au rameau de ce nom de la race brune. Ils semblent être le point de fusion entre les Indo-Chinois et les noirs orientaux. Ils sont répandus dans les îles de la Sonde, dans l'archipel des Mo-

luques, dans la Polynésie, l'Océanie ; les Hovas de Madagascar seraient une ancienne colonie malaise. Leur teint varie du jaune olivâtre au brun, leur taille est moyenne, leur corps est souple et agile. Ils ont les yeux bridés légèrement, les pommettes saillantes, le nez large et plat, les cheveux noirs et lisses et la barbe rare. La tête du Malais est étroite. La tribu des Orangs-Benuas qui habite dans les montagnes du sud de la presqu'île semble être la souche de ce peuple. Leur caractère est faux, rusé, violent, féroce et lâche, ils ne vont jamais sans leur poignard empoisonné. Ce peuple paresseux et indolent s'adonne au commerce. Pendant longtemps ils furent les Phéniciens de l'Asie, mais tombés en décadence, ils se sont amollis et ne se sentent plus de vigueur que pour faire de la piraterie. La Malaisie est célèbre par les exploits de ses forbans.

Après avoir été longtemps soumis au roi de Siam, les petits États du sud se rendirent indépendants à la fin du XVIIIe siècle. C'est dans la ville de Malacca située à l'extrémité sud de la péninsule, par 2° 10′ de latitude nord et 99° 45′ de longitude est, sur le détroit de la Sonde, que le christianisme fut introduit par les Portugais. Ils s'en emparèrent en 1511. Alors les sultans transportèrent leur capitale à plusieurs lieues dans l'intérieur, à *Djohore*, dans un pays plat, boisé et marécageux, sur les bords de la rivière de ce nom. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un village misérable. Dans les mains des Portugais, Malacca devint la clef de la mer de la Chine et l'entrepôt de son commerce. Ils y bâtirent plusieurs églises, et le pape Paul IV l'érigea en évêché en 1557. La juridiction de l'évêque portugais suffragant de Goa, s'étendait sur toute l'Indo-Chine. C'est de cette ville que la foi se répandit dans l'extrême Asie. Les jésuites y établirent un collége et les dominicains, les franciscains et les augustins en firent le centre de leurs missions. Elle tomba dans

une telle dépravation que saint *François-Xavier* seul, venu quatre fois dans ses murs, put y apporter un remède transitoire. Les Malais ne se convertirent pas ; le spectacle de la corruption des aventuriers européens ne les y engageait point.

En 1641, les Hollandais, rivaux des Portugais, s'emparèrent de Malacca. L'évêque et le clergé se refugièrent dans l'île de *Macassar*, et de là dans celle de *Timor*, à *Lifao*. En 1795, elle fut prise par les Anglais. Malacca a peu d'importance pour eux depuis qu'ils se sont établis à *Syngapore* et à *Poulo-Pinang*, mais ils la gardent afin d'empêcher d'autres nations de s'installer dans une position aussi avantageuse. C'est pourquoi les missionnaires français s'y établirent ; M. l'abbé *Reclinwad*, prêtre français de Metz, y résida de 1788 à 1822. Pendant 34 ans, il prit soin de la paroisse catholique qu'il avait créée. Plus tard, en 1808, le collége des missions fut transporté de *Hondat* à Poulo-Pinang par M. l'abbé *Letondal*, procureur des missions étrangères. Il y trouva à l'ombre du pavillon britannique une tolérance qui lui était refusée à *Manille* et à *Macao*. Un incendie détruisit cet établissement en 1812. Mais bientôt reconstruit, il prit de grands développements. Il est la pépinière où se forme une grande partie du clergé indigène de l'Indo-Chine, de la Chine et du Japon, etc. En 1838, le pape Grégoire XVI ayant supprimé l'évêché de Malacca érigea la Malaisie en vicariat distinct de celui de Siam. Mgr *Bouchot*, évêque d'Athalie, en fut, en 1841, le premier vicaire apostolique. Il eut pour coadjuteur Mgr *Leturdu*, mort en 1872. Alors deux prêtres indo-portugais administraient la paroisse de *Malacca* composée de 2000 catholiques, ils ne voulurent pas reconnaître le vicaire apostolique. Préférant obéir à l'archevêque de Goa et au gouvernement portugais, plutôt qu'au Saint-Siége, ils entraînèrent leurs paroissiens ignorants dans le schisme.

En 1845, les notables éclairés par M. l'abbé *Favre* se soumirent à Rome.

Cependant, malgré ces difficultés, la mission a prospéré. Elle possède plusieurs établissements très-florissants.

1° *Poulo-Pinang*, résidence du vicaire apostolique, paroisse, écoles, hospice et collége des missions. Cet établissement est la maison des *hautes études* pour le clergé de la Haute-Asie. Il contient 132 élèves. Poulo-Pinang a une population de 50,000 âmes dont 4000 catholiques ;

2° *Sincapour*, île et ville du détroit de *Malacca*, entre la ville de ce nom et l'île de *Sumatra*. Elle n'est séparée du continent que par un bras de mer très-étroit. Sincapour est une ville moderne. Lorsqu'en 1818, l'Angleterre restitua les colonies hollandaises, sir *Rafles* choisit cette île pour en faire une station anglaise. Il l'acheta du sultan de *Djohore*. Le gouvernement anglais en fit un port franc, ce qui lui a fait prendre un développement immense. Elle est devenue l'entrepôt du commerce de l'Inde, de la Chine et de l'Europe. Sa population est aujourd'hui de près de 40,000 habitants de toute nation dont près de 4000 catholiques. Outre la paroisse, il y a des écoles et un pensionnat de garçons tenus par les frères de la doctrine chrétienne ; des écoles et un pensionnat de filles, un orphelinat et un hospice dirigés par les sœurs françaises *bénédictines de Saint-Maur* ;

3° *Malacca*, avec 2000 catholiques, *Sincapour* et *Poulo-Pinang* l'ont tuée. La mission y a une paroisse et des écoles ;

4° *Bombea*, village de la tribu des *Orangs-Benuas*, à 4 lieues de Malacca. Cette mission contient 200 nouveaux chrétiens ;

5° *Menang-kabou*, autre mission des *Orangs-Benuas*. Ces deux villages sont dans le royaume de Djohore.

Les *Benuas* remontent à la plus haute antiquité ; ils

sont très-probablement ce peuple de l'extrémité des Indes cité par Hérodote comme mangeant ses vieux parents pour leur épargner les souffrances de la décrépitude. Or, d'après les traditions conservées parmi eux, il paraît qu'autrefois, ils avaient cette horrible coutume. Leur nombre peut être évalué à 6000. Ils s'occupent surtout de chasse et tuent adroitement le gibier avec une sarbacane (sampïtau) au moyen de laquelle ils lancent des petites flèches empoisonnées. Toutes les tribus laos connaissent et manœuvrent cette arme dangereuse. Les Portugais la retrouvèrent entre les mains de certaines tribus sauvages du Brésil. Le personnel de la mission de la Malaisie se compose d'un évêque et de 8 prêtres français.

ARTICLE VII

Vicariat apostolique de la Birmanie.

La *Birmanie* ou *Mieri*, empire de l'Inde transgangétique, s'étend entre les 91° et 99° de longitude est, et les 8° 15′ et 27° 7′ de latitude. Elle a pour bornes l'Assam et l'Yun-nan, province de la Chine au nord, le fleuve Salouen, l'Arrakan et le Kassai à l'est, et le golfe du Bengale à l'ouest et au sud. Son étendue est de 2000 kilomètres de longueur sur 500 de largeur. Cet État se compose des deux anciens royaumes de Pégu au sud et d'Ava ou Birmanie proprement dite, au nord du premier. A la suite de difficultés politiques, le gouvernement anglais s'est emparé en 1820 de l'Arrakan, de l'Assam, du Tenasserim et du Geah, de telle sorte qu'aujourd'hui, les possessions britanniques s'étendent sur toute la côte orientale du golfe du Bengale jusqu'à Malacca. De plus, il s'est fait reconnaître, dans le traité de paix, le droit de choisir les rajahs ou gouverneurs des quatre provinces limitrophes de ses possessions indiennes. Les productions

de la Birmanie sont les mêmes que celles des États voisins. Son sol est fertile et riche en toutes sortes de métaux.

L'Irawady, le Zittang et le Salouen sont les fleuves qui traversent la Birmane ; ils viennent du Thibet. Sa population, évaluée diversement, est de 8 à 15 millions d'âmes. Elle appartient comme les Siamois au rameau sinique de la race jaune ; ils portent des tatouages sur la poitrine. Les femmes sont plus libres que dans les pays voisins. Vers les frontières, elle est très-mélangée. Les *Lolos* chinois du nord-est doivent être considérés comme des Birmans. Sur la frontière de Siam, à l'est, se trouvent les *Kariengs* qui appartiennent au *Laos*. Leur religion est le bouddhisme, mélangé à celle des génies.

L'histoire de la Birmanie est une série de guerres entre l'Ava et le Pégu, qui se subjuguent tour à tour et se révoltent continuellement. Depuis l'année 301 de notre ère jusqu'au XIXe siècle, la Birmanie a eu 123 souverains. Elle fut envahie au XVIe siècle par les Mongols, les Birmans les repoussèrent. Peu après arrivèrent les Portugais. En 1555, le franciscain *François* tenta inutilement d'y pénétrer. Ce ne fut toutefois que quelques années plus tard que les Portugais s'établirent à *Martaban*, à *Thonghoo* et à *Prono* dans la province maritime de *Dalla*.

Pendant les guerres de cette époque, le roi d'Arrakan prit à sa solde un corps de soldats de cette nation, commandé par *Philippe de Britto*. Il leur donna la forteresse de *Siriau* sur l'*Irawady*. Les jésuites et les dominicains vinrent y fonder des établissements. Attaqués à leur tour, en 1613, par ceux qui les avaient appelés, les Portugais furent conduits prisonniers à Ava, capitale de l'empire ; de là ils se dispersèrent dans le royaume et fondèrent plusieurs paroisses, les principales étaient : *Ava*, *Syrian* et *Rangoun*. Les dominicains, ensuite les franciscains de Goa, en furent les premiers missionnaires. Mais la mission

ne fut régulièrement érigée, par le Saint-Siége, qu'en 1642. Rome y envoya deux capucins français qui restèrent à Madras. Alors *Mezza-barba*, légat du pape en Chine, confia la Birmanie aux religieux barnabites italiens. Le père Sigismond *Calchi* fut le premier vicaire apostolique d'Ava. Le roi accorda à ces missionnaires la plus entière liberté. Au milieu des guerres incessantes qui ravageaient ce pays, la mission s'y développa difficilement ; deux évêques y furent mis à mort. Les Pégouans s'étaient emparés d'Ava en 1752. Le chef d'un petit village birman, *Allompra*, releva le courage de ses compatriotes, il se mit à la tête d'une armée et s'empara du trône. Ce prince nourrissait de grands projets; il donna une impulsion civilisatrice à ses États, et permit aux Français et aux Anglais d'établir chacuns une factorerie dans le *Pégu*. Malgré ces faveurs, les résidents étrangers ne surent pas garder une neutralité convenable entre les Birmans et les Pégouans. *Allompra* fit saisir deux navires français dont il massacra les équipages. Le fils de ce prince fut supplanté par son oncle, et après trois règnes insignifiants, son petit-fils, Mendragée-Praw, put monter sur le trône. Ce prince construisit la ville d'Amarapoura et en fit sa capitale ; il conquit, en outre, tout le littoral siamois avec l'Arrakan.

Quelques difficultés s'étaient élevées avec le gouvernement anglais des Indes ; en 1795, une ambassade anglaise vint à la cour de Birmanie signer un traité qui rétablit la bonne harmonie pour dix-sept ans.

A cette époque, la mission de Birmanie prenait son essor. En 1767, son vicaire apostolique était Mgr *Perlotto*, évêque de Maxula. Plus de 1,000 païens avaient embrassé le catholicisme. Elle possédait 10 églises et autant d'écoles. Mais lorsque la révolution française éclata, tout ce bien fut compromis ; les missionnaires moururent et ne furent pas remplacés. En 1829, il n'y restait plus que deux

prêtres septuagénaires, privés même des objets nécessaires pour dire la messe.

L'année précédente, les Anglais construisaient sur le cap Martaban, à l'embouchure du Salouen, la ville d'Amherst dont la population dépasse aujourd'hui 15,000 âmes.

En 1830, le Saint-Siége confia la mission à la congrégation des *piaristes*. Un vicaire apostolique et quatre missionnaires vinrent en prendre possession; mais, entourés de difficultés considérables, ils ne tardèrent pas à l'abandonner. En 1839, les *oblats de Turin* l'acceptèrent, et Mgr *Jean Salum*, évêque de Ptolémaïs, fut nommé vicaire apostolique.

La mission prospéra au milieu de revers et de succès. Alors, en 1855, le Saint-Siége la partagea en deux vicariats apostoliques. Les barnabites italiens restèrent dans la partie *orientale*; l'autre, sous le nom de *Birmanie méridionale*, fut confiée aux missionnaires français de la congrégation des missions étrangères. Mgr *Bigandet* en est le vicaire apostolique. Le roi continua de protéger les missionnaires, il leur confia même l'instruction de son fils et demanda à Mgr *Bigandet* de faire venir à *Mandaleh*, sa capitale, des *sœurs de Saint-Joseph*, auxquelles il faisait construire un bel établissement, mais il fut assassiné en 1867. Le nouveau roi, une fois installé, redemanda des sœurs et confia son fils aux missionnaires dont il se fit le protecteur. Il leur accordait la plus entière liberté, et en 1870, il envoyait le Français d'*Orgoni*, à son service depuis plusieurs années, porter à Pie IX une lettre dans laquelle il l'assurait de ses bonnes intentions pour la religion catholique. Il demandait que le vicaire apostolique vînt résider à la capitale pour surveiller l'éducation de ses enfants.

Un an auparavant, avait été formé un nouveau vicariat apostolique, celui de Birmanie occidentale, confié provisoirement à Mgr Bigandet. Voici quels sont les établissements actuels de la mission de Birmanie :

1° *Mandaleh*, capitale depuis 1824, sur la rive gauche de l'Irawady, par 22° 30′, à peu près, de latitude nord, et 93° 32′ de longitude est ; ville très-considérable, résidence de l'évêque, écoles, orphelinat; les écoles de filles sont dirigées par les sœurs de Saint-Joseph, séminaire ;

2° *Amarapoura*, bâtie en 1783, capitale jusqu'à son incendie en 1824, à peu de distance au sud de Mandaleh, sur la même rive du fleuve. Elle a encore de 25 à 30,000 âmes. Paroisse catholique, écoles. A 26 kilomètres au sud-ouest se trouve Ava, ancienne capitale de la Birmanie (Ratna-poura, ville des joyaux) ;

3° *Moulmein*, dans les possessions anglaises, à l'embouchure de l'Attaran, dans le Martaban, résidence, écoles ;

4° *Rangoun*, chef-lieu du Pégu, à 50 kilomètres de la mer, par 16° 50′ de latitude nord, et 93° 50′ de longitude est sur la branche orientale de l'Irrawady, ville de 20 à 30,000 âmes, ruinée en 1850 par un incendie. Cette ville était la capitale du royaume birman lorsque les Anglais s'en emparèrent en 1824. On y voit la belle pagode de *Goutama*, à la flèche dorée, et à 3 kilomètres au nord-ouest, celle de Dagon, dont la flèche dorée mesure au moins 120 mètres de hauteur. Des statues rappelant les sphinx de l'Égypte ornent les abords de ce temple. Résidence, écoles de garçons et pensionnat dirigé par les frères français de la doctrine chrétienne; écoles et orphelinat de filles confiées aux sœurs de Saint-Joseph ;

5° *Bassein* ou Persaïm, dans le Pégu, sur la branche occidentale de l'Irawady, ancien comptoir anglais. Résidence ; écoles de garçons et pensionnat dirigé par les frères de la doctrine chrétienne ;

6° *Henthada*, sur la rive droite de l'Irawady, par 15° 30′ de latitude nord. Résidence et écoles. La mission se compose d'un évêque, de 15 missionnaires français, de 3 prêtres indigènes, de 7 sœurs de Saint-Joseph et de 12 frères de la doctrine chrétienne.

CHAPITRE VIII

INDE.

ARTICLE PREMIER

Notions générales.

L'*Inde* ou *Hindoustan* fut d'abord appelée par ses habitants *Djambo-Wipa* (arbre de Djambou), et Barathak-Handa (le pays de Baratha). Quant à son nom actuel, il semble provenir du nom de *Sind*, *Hind* ou *Indus*, fleuve qui coule au nord-ouest de la péninsule.

On la divise en Inde transgangétique ou Indo
en Inde cisgangétique en deçà, ou à l'ouest d
Cette dernière renferme la grande majorité de l
glaise et quelques villes françaises, danoises et p
gaises. Elle s'étend du 1° 27′ à 31° 40′ de latitude nord, et de 75° à 90° de longitude orientale. L'Inde a la forme d'un grand triangle ayant pour base au nord l'Himalaya, et pour sommet au sud, le cap Cormorin. Ses bornes sont le Belouchistan, l'Afganistan et le Thibet au nord, la mer des Indes à l'ouest, le golfe du Bengale et la Birmanie à l'est. Du nord au sud, elle a 3,000 kilomètres de longueur sur 2,500 de l'est à l'ouest ; sa superficie dépasse 3,160,000 kilomètres, et sa population est évaluée à 200,000,000 d'habitants. L'Inde se divise en quatre parties : l'*Indoustan septentrional* avec six États ; l'*Indoustan méridional* qui en contient treize, formant en grande partie l'ancien Grand-Mongol ; le *Dekkan septentrional* et

ses neuf États, contenant les provinces situées entre la Nerbudda au nord, la Toumbedra et la Krichna au sud ; le *Dekkan méridional* qui termine la péninsule par le cap Cormorin. Il contient neuf États, plus l'île Ceylan ainsi que les archipels des Laquedives et des Maldives. La France possède Pondichéry, Karikal, Yanaon, Chandernagor et Mahé ; le Portugal, Goa, Divi et Damaun dans le Guzzerat et le Bedjapour ; les Danois, Tranquebar et Sirampour.

Ses montagnes principales sont : au nord, la chaîne de l'Himalaya (Himaleh, séjour de neiges, Imaüs ou Imodus des anciens), elle présente les pics les plus élevés du globe ; celle des Ghattes, qui prend naissance au cap Cormorin et la divise en deux branches longitudinales et parallèles, appelées Ghattes orientales et Ghattes occidentales. Elles sont reliées par les montagnes Bleues (Milgherri).

Parmi les fleuves qui l'arrosent, citons : le Gange, fleuve sacré rempli de crocodiles jaunes, énormes (gavials) ; le Brahmapoutra (fils de Brahma), qui vient du Thibet et se réunit au Gange avec lequel il se jette dans le golfe du Bengale ; le Godaveri, la Nerbudda, le Krichna, le Tapti, le Kaveri et l'Indus, Sindus ou Sind, au nord-ouest de l'Indoustan, sortant également du Thibet, et venant tomber dans la mer des Indes après avoir traversé toutes les provinces septentrionales de la Péninsule pendant 2,550 kilomètres environ. Le climat de l'Inde est variable selon ses latitudes.

La population est composée d'éléments divers, de Persans, d'Arabes, de Mongols, de Malais et d'Indous ; ces derniers dominent. Ils appartiennent à la branche brune de la famille ariane ou indo-européenne dont ils forment un des rameaux particuliers. On rencontre parmi eux toutes les nuances, depuis le noir du nègre jusqu'au blanc. Les habitants des montagnes ont le teint plus clair que ceux de la plaine. Ils ont la peau blanche, les che-

veux blonds et les yeux bleus. Ordinairement les Indiens sont basanés et plus ou moins bruns, selon les conditions climatériques des provinces qu'ils habitent ou de leur profession. Certains cultivateurs sont aussi noirs que les nègres ; mais ceux qui ne sont pas obligés de travailler au soleil sont plus clairs. Le teint des brahmines est café clair ou cuivré ; les jeunes femmes sont réputées d'autant plus belles que leur peau se rapproche davantage de la couleur pain d'épice. Remarquons que tous les Indiens ont la paume des mains et la plante des pieds aussi blanches que les nôtres. On retrouve cette particularité chez les nègres.

Les Indiens sont bien proportionnés, mais faibles à cause de leur nourriture exclusivement végétale. Ils ont le front moyen, les yeux et les cheveux noirs, les sourcils bien arqués. Leurs jambes sont tournées en dedans parce qu'ils ont l'habitude de s'asseoir à l'orientale. On divise les Indous en deux branches :

1° Les Indous des castes supérieures qui se rattachent aux Persans. Leurs dialectes ont pour base le *sanscrit*. Or, cette langue a des rapports très-étroits avec le *zend*, idiome des Mèdes, des Perses et des Bactriens, d'où dérive l'allemand ainsi que les langues de l'Europe septentrionale de la même famille. C'est ce qui aide à établir la parenté entre certains peuples orientaux et occidentaux. Les Indous septentrionaux appartiennent à cette famille. Parmi eux nous citerons les Seïks, les Djats, les Mahrattes, les Radjepoutes, les Bengalis, les Singalais de Ceylan et les Bohémiens ou Gitanos de l'Europe.

2° Les Malabares, habitants du sud de l'Inde. On les distingue en Malabares proprement dits, habitants de la côte de ce nom ; en *Tamouls*, population du Carnatik et en Telingas qui vivent sur les bords nord-est du golfe du Bengale. Ces peuples ont la peau très-brune et même noire : on reconnaît en eux les vestiges de la race noire.

Leur langue diffère de celle des Indous proprement dits ; on y rencontre quelques mots sanscrits, mais ils y ont été introduits par le brahamanisme.

L'Inde nous représente donc un mélange de nuances diverses dans la couleur de la peau comme l'Égypte et l'Éthiopie. Donc les mêmes causes doivent y avoir produit ce résultat. Par conséquent, on peut tirer cette conclusion avec des auteurs sérieux : que les Indiens actuels sont le résultat d'un mélange d'un peuple noir venu du sud et d'un peuple blanc descendu en conquérant du nord-est.

L'Inde méridionale comme l'Égypte aurait donc été le trait d'union entre la race noire et la race blanche en Asie. Les expéditions des Sésostris, des Osiris ou Bacchus et autres monarques guerriers d'Égypte ont dû se composer d'un grand nombre de soldats noirs de l'Afrique dont une partie est restée en Asie. Or, puisque les Malais sont allés fonder des colonies jusqu'à Madagascar, pourquoi les royaumes noirs de l'Afrique orientale n'auraient-ils pas envoyé des colonies et des armées dans l'Inde occidentale :

Les Indous sont divisés en castes qu'ils prétendent avoir été instituées par Brahma. Les membres de chacune d'elles ne doit pas s'allier avec ceux d'une autre sans perdre leur caste. Ce sont autant de tribus ou corporations parfaitement délimitées vivant à côté les unes des autres sans se compénétrer. Il y en a plus de mille, la première est celle des *brahmines* et la dernière celle des *parias*.

Dans les montagnes se trouvent des noirs et des tribus sauvages peu connues.

Les Indiens du nord voisins du Thibet et une partie des Ceylanais sont bouddhistes. Ceux du nord-ouest sont en général mahométans de la secte persane d'Ali ; ils sont répandus dans toute l'Inde. On y rencontre aussi

un certain nombre de *parsis* ou adorateurs du feu, comme les Guèbres de la Perse. Ils sont en effet d'origine persane.

La majorité suit le brahmanisme. Les brahmines ont recueilli les chants et les hymnes antiques qui renfermaient les traditions religieuses. La réunion de ces chants forme les livres sacrés, les codes indous, védas communiqués aux brahmines par Brahma : ils sont écrits en sanscrit (langue pure).

Les quatre fils de Brahma ont produit les quatre sectes principales et leur ont donné leurs noms.

Le caractère des Indous est indolent, fourbe et lâche, chez eux la paresse est à l'état de besoin ; la chaleur du climat y est pour beaucoup.

Plus de 20 langues sont parlées dans l'Inde ; elles dérivent presque toutes du sanscrit ou du pali. Les principales sont : le kanara, le mahratte, le tamoul, le bengali, le telinga et le malabar.

L'histoire ancienne de l'Inde est très-fabuleuse. A son origine, comme tous les peuples qui commencent, elle était partagée en une foule de petits royaumes. Son histoire vraie ne commence pour nous qu'au xe siècle de notre ère. Nous ne connaissons les événements antérieurs que par les Grecs et les Arabes. Cependant dans l'antiquité, Alexandre soumit le Pendjaub, empire de Porus, jusqu'à l'embouchure de l'Indus ; Séleucus Nicator descendit jusqu'au Gange, il établit des relations commerciales entre ses sujets et les Indous ; les rois Lagides d'Égypte y envoyèrent des flottes. Plus tard des ambassades indiennes viennent à la cour de Byzance et au vi^e^ siècle, le moine Cosmas Indicopleustes y rapporte le ver à soie de l'Inde. Enfin, vint le tour des mahométans ; ils s'emparèrent des bords de l'Indus en 707. Mahmoud le Ghaznévide soumet l'Inde jusqu'au Bengale en 1034.

De 1285 à 1289, les Ghourides en font la conquête en-

tière. Ils sont remplacés par les Afgans qui deviennent tributaires des fils de Gengis-khan. A ceux-ci, succèdent les Fatans et en 1398 apparaît la dynastie de Tamerlan qui s'éteint en 1413. C'est Baber, l'un des petits-fils de cet empereur, qui fonda en 1450 l'empire du grand Mongol disparu à la fin du siècle dernier. Quelque temps après en 1497, *Vasco de Gama* arrivait sur la côte occidentale de l'Inde, il établissait de nombreux établissements portugais ; continuant ainsi jusqu'au Japon, dans les mers de Chine, le développement de la puissance coloniale portugaise dont les premiers établissements commençaient au Sénégal. Bientôt les Hollandais leur enlevèrent une partie de leurs comptoirs; ils ne tardèrent pas eux-mêmes à être supplantés par les Anglais dans le Bengale. Pendant que ces nations commerciales se disputaient l'empire des mers, la France s'établissait à *Pondichéry*. Elle profitait de la dissolution de l'empire mongol pour s'emparer d'un immense territoire. *Dupleix* et *Labourdonnay* en 1756 lui auraient donné l'Inde méridionale, si la cour de Louis XV ne les eût pas abandonnés à eux-mêmes. Les querelles de ces deux officiers, la mauvaise administration de *Lally-Tollendal* et la révolution compromirent notre colonie. Celle-ci permit aux Anglais de s'emparer de tous nos établissements. Insensiblement, ces habiles insulaires se sont créés dans l'Inde par la ruse, par l'argent et par les armes un empire de deux cents millions de sujets. Après 1815, quelques comptoirs nous furent rendus, mais ce sont plus que des souvenirs de notre puissance déchue.

Aujourd'hui, les Anglais, maîtres des bords de tout le golfe du Bengale, ont divisé l'Inde en trois gouvernements ou présidences. La présidence du Bengale, chef-lieu Calcutta ; celle de Bombay et celle de Madras. Un vice-roi résidant à Calcutta est chargé du gouvernement central de la Péninsule.

Le christianisme fut porté dans l'Inde par l'apôtre saint *Thomas*, Didyme (jumeau). Suivant une ancienne tradition, il serait descendu jusque dans l'île de Taprobane, Ceylan pour les uns et Sumatra pour les autres, et aurait subi le martyre à *Talamine*, la *Meliapour* des Indiens, *San-Thomé* des Européens. Cette ville est située sur la côte orientale de l'Inde ou côte de Coromandel. Saint *Thomas* et ses successeurs fondèrent donc dans cette partie de l'Inde une chrétienté importante; ses rapports avec la Perse l'entraînèrent dans l'hérésie de Nestorius et ensuite dans celle des Jacobites. Plus tard, ces chrétiens, connus sous le nom de chrétiens de saint Thomas, passèrent de la côte de Coromandel à celle de Malabar, plus rapprochée de la Perse. Elle est située à quelque distance de Calicut, entre les Ghattes et la mer où ils habitent encore. C'est là que vinrent s'installer les uniques évêques que leur envoyait le patriarche nestorien de Ctésiphon ou Seleucie. Ils suivent encore le rit nestorien ou syro chaldéen. D'abord persécutés, ils acquirent bientôt une certaine influence. Au IXe siècle, un marchand arménien nommé *Canna*, ayant rendu des services importants aux rois du Malabar, s'en servit pour faire accorder quelques priviléges à ses co-religionnaires. En conséquence, les chrétiens du Malabar furent déclarés nobles de la caste militaire. Après s'être formés dans des guerres heureuses pour le compte de leur souverain, ils se rendirent indépendants; mais ils ne tardèrent pas à être écrasés par le nombre de leurs ennemis. Leur centre était la ville de *Cochin*, résidence de l'évêque; c'est là que venaient les franciscains auprès du métropolitain catholique de la Haute-Asie, avant de se rendre dans les missions de Chine. Ils les ramenèrent à l'unité catholique. Lorsque les Portugais abordèrent dans l'Inde près de *Calicut*, *Mar-Yacob*, métropolitain du Malabar, revendiquait le titre de métropolitain de Chine et des Indes,

et, cent ans après, *Mar-Joseph* qui vint mourir à Rome, portait ce même titre. Quoi qu'il en soit, un grand nombre de ces chrétiens retournés au schisme furent convertis par les jésuites ; quant à ceux qui sont restés dans l'erreur, leur ignorance est semblable à celle des Jacobites de l'Orient : ils ne savent plus ce qu'ils doivent croire.

Leur évêque réside actuellement à Vaypicotta, il est l'instrument inutile des sociétés bibliques.

ARTICLE II

Missions anciennes.

Lorsque *Vasco de Gama* toucha les rivages de *Calicut* en 1498, les chrétiens malabars étaient réduits à un tel état de misère qu'ils considérèrent les Portugais comme des libérateurs. Leurs pressentiments se réalisèrent. En 1500 les premiers missionnaires franciscains arrivèrent avec *Cabral*. Ils furent suivis par les dominicains ; ces derniers s'établirent en 1503 à *Cochin*, ils ne firent pas des missions véritables. Cet apostolat était réservé aux franciscains. Ces religieux fondèrent de nombreux établissements, des colléges, etc., à Goa, capitale des possessions portugaises, à *Salsette* et à *Bassain* ainsi que dans beaucoup d'autres localités. Pendant quarante ans jusqu'à l'arrivée des jésuites, ils furent à peu près les seuls apôtres de l'Inde. *Goa* en devint le premier évêché en 1534. Son premier évêque fut le franciscain *Jean d'Albuquerque*.

C'est à l'occasion de l'érection du siége de Goa, que fut accordé par le Saint-Siége, aux rois de Portugal, le fameux droit de patronage sur les églises des Indes. Les Portugais étant la première nation européenne installée dans la Haute-Asie, leurs rois, qui avaient mérité le nom

de majestés très-fidèles à cause de leur dévouement à l'Église, devinrent naturellement les protecteurs des missions. Protection trop souvent payée au prix de conditions onéreuses ! toujours elle tourna à l'assujettissement de l'Église et souvent au schisme. Les rois de Portugal voulurent se faire accorder par le Saint-Siége le monopole des missions. Question religieuse masquant une question politique ! Il leur accorda en effet l'honneur d'être les patrons ou protecteurs de celles des Indes et de Chine à certaines conditions. Mais, pour bien juger cette question, tant de fois dénaturée, il est nécessaire de connaître le traité conclu entre le Saint-Siége d'une part et le gouvernement de Portugal de l'autre. Voici les clauses de ce contrat : 1° Aucun évêque ne devait être nommé aux siéges existants sans le consentement du roi de Portugal ; 2° le Saint-Siége ne pouvait ériger de nouveaux évêchés sans sa participation ; le roi devait présenter les candidats ; 3° aucun missionnaire ne pouvait venir dans les Indes que sur des navires portugais et avec la permission de ce gouvernement ; 4° tout missionnaire d'une autre nation était par le fait même dénationalisé, il devenait sujet portugais ; 5° les brefs, les bulles et autres actes du Saint-Siége devaient être approuvés et confirmés expressément par le roi. D'un autre côté, le gouvernement portugais s'engageait 1° à pourvoir dans le plus bref délai à la vacance des siéges épiscopaux ; 2° à subvenir à tous les besoins des missions, à leur donner les secours nécessaires pour l'entretien des évêques, des missionnaires et de leurs œuvres. Le patronage était nécessairement restreint aux possessions portugaises, car ces stipulations ne pouvaient engager toute autre nation qui viendrait s'établir dans leur voisinage. Bientôt le Portugal ne put faire face aux besoins des missions ; il resta jusqu'à trente années sans présenter de candidats pour les siéges vacants. Les clauses du contrat n'étant pas ob-

servées de son côté; par conséquent le Saint-Siége se trouva dégagé de conditions aussi onéreuses et restrictives de son droit imprescriptible d'évangéliser tous les peuples, et les missionnaires furent débarrassés d'inconvénients fort graves. En effet, le Portugal leur donnait ses fournitures en nature, de telle façon qu'il leur fallait, par des procures onéreuses, échanger ces denrées contre d'autres nécessaires à la vie. Ils furent donc forcés de se livrer à un commerce compromettant qui occasionna les accusations de négoce répandues contre eux. En conséquence, le Saint-Siége envoya des missionnaires de la Propagande dans les Indes avec des pouvoirs particuliers. D'un autre côté, Louis XIV en 1694, voulut soustraire les nombreux missionnaires français à la dépendance du Portugal. Alors, en même temps que la compagnie des Indes, fut fondée la Société des missions étrangères de Paris. Elle envoya aussitôt des missionnaires français dans les Indes. De là, des conflits perpétuels entre les deux cours, ainsi qu'entre les vicaires apostoliques et les évêques portugais. Le patronage faisait donc, en outre, une position fausse à tous les missionnaires qui passaient pour être les agents politiques et commerciaux des deux nations rivales. Ces conflits sans cesse renaissants entravèrent les missions qui auraient atteint un degré de prospérité très-grand si l'obéissance au Saint-Siége avait toujours été observée. La bulle de patronage ne fut supprimée qu'en 1840 par Grégoire XVI. Cependant le gouvernement portugais ne voulant, ni ne pouvant supporter les charges qui lui incombaient, persista ridiculement à vouloir exiger du Saint-Siége l'observation des clauses du contrat que depuis plus d'un siècle il n'observait pas lui-même. Telle est l'origine et l'histoire de ce droit de patronage. Depuis Pékin, le Japon jusqu'en Afrique, il servit à asservir l'Église, sous prétexte de protection, en l'empêchant d'accomplir sa mission; à provoquer des

persécutions et à détourner les chrétiens de l'obéissance à leurs évêques légitimes. Les dernières conséquences directes furent le schisme de Goa qui fait du roi de Portugal un pape travesti.

En 1542, *François-Xavier* vint à *Calicut* et à *Cochin* et convertit un grand nombre de Malabars. Il fut suivi d'autres jésuites qui fondèrent des établissements dans toute l'Inde depuis Ceylan jusqu'au Thibet. En 1557, le Saint-Siége érigea Goa en archevêché avec les siéges de *Cochin* et de *Malacca* pour suffragants et en 1659 les nestoriens malabars se réunirent à l'Église dans le concile de *Diamper*. Ils acceptèrent, en 1601, le père *Roz* comme évêque d'Angamala; cinq ans après, cette ville devint l'archevêché de *Cranganor*. En 1579, l'empereur du grand Mongol *Akbar* ayant appelé les jésuites à sa cour, ils profitèrent des bonnes dispositions de ce prince pour fonder de nouvelles chrétientés. Alors cet État vit deux brahmines convertis, élevés à l'épiscopat : Custode de Pinho, évêque d'Hiéropolis, vicaire apostolique du grand Mongol, de Vizapour, de Golconde, commissaire du Saint-Siége pour le Malabar, et son successeur l'évêque de Chrysopolis. Pendant ce temps le père *dei-Nobili*, établi dans le *Madure*, convertissait 100,000 indiens, fondait les paroisses de *Tanjore*, *Trichinopoli*, etc. Mais bientôt la nouvelle église paya son tribut aux persécutions. En 1583 cinq jésuites portugais étaient massacrés par les mahométans dans l'île de la *Salsette*, c'étaient les pères *Aquaviva*, *Pacheco*, *Borna*, *Francisco* et *Aranha* dont les corps sont conservés dans la chapelle de l'ancien noviciat de *Goa* (*choraá*). Quelque temps après, ils furent obligés de se retirer du Thibet où les missionnaires capucins les remplacèrent. Après 35 ans d'apostolat, ceux-ci descendirent au Népaul et vinrent fonder les missions d'Agra et de Dellhi où ils sont encore. En 1653, les jésuites cédaient le Malabar aux Carmes qui l'évangéli-

sèrent depuis cette époque. C'est ce qui occasionna le retour au schisme d'une partie des chrétiens de saint Thomas. Les missions indiennes prospérèrent pendant un siècle entre des alternatives de faveurs et de disgrâces. L'expulsion des jésuites portugais en 1759 leur porta un coup irréparable; les religieux français restèrent plus longtemps que les premiers, mais insensiblement les maladies et la mort les firent disparaître.

Les lazaristes portugais à Goa, les carmes italiens au Malabar et les prêtres français des missions étrangères, succédèrent aux jésuites, et toutes les possessions portugaises de la côte de Malabar tombèrent entre les mains des Hollandais. Ceux-ci, grâce à l'influence de l'empereur d'Allemagne, *Léopold* Ier, permirent, en 1698, à douze missionnaires de la Propagande de s'établir dans leurs nouvelles conquêtes. Alors les Portugais suscitèrent des obstacles à la conversion des Indiens ainsi qu'au retour des schismatiques à l'unité. Les guerres sanglantes de *Tippo-saïb*, celles des Anglais et des Français qui se disputaient l'empire de l'Inde, les événements de la révolution française arrêtèrent l'essor des missions. Elles languirent jusqu'à ce que de nouveaux missionnaires pussent aller remplacer ceux qui étaient morts au pied de la croix, désolés, mais non découragés.

Les missions de l'Inde ne furent réorganisées qu'en 1838 par Grégoire XVI. Il abolit les évêchés portugais et érigea deux nouveaux vicariats apostoliques. Pie IX subdivisa les circonscriptions existantes en nouveaux vicariats. Aujourd'hui, l'Inde en contient vingt; ce sont : l'archevêché portugais de Goa, les vicariats apostoliques d'Agra, de Patna, du Pendjaub, dirigés par les capucins italiens *mêlés de quelques Français;* de Bombay, du Malabar, de Mangalore, de Quilon, d'Hyderabad, confiés aux carmes italiens ; de Madras, desservi par les missionnaires irlandais; de Calcutta et du Bengale central, où se

trouvent des jésuites allemands et des missionnaires de Milan; du Bengale oriental, confié aux missionnaires français de la congrégation de Sainte-Croix du Mans; de Visigapatam, appartenant à la congrégation française de Saint-François de Sales; du Maduré, desservi par les jésuites français; de Pondichéry, du Coïmbatour et du Maïssour, évangélisés par les missionnaires français des missions étrangères; et dans l'île de Ceylan, ceux de Jaffnapatam et de Colombo, dirigés, le premier par les missionnaires français de la congrégation des Oblats de de Marie, et le second par les carmes italiens.

ARTICLE III

Missions françaises de l'Inde. — Société des missions étrangères.

§ I. *Vicariat apostolique de Pondichéry.*

La mission de Pondichéry a été fondée en 1690, par des jésuites qui avaient été obligés de quitter le royaume de Siam. Après la suppression decet ordre religieux, elle fut érigée en vicariat apostolique en 1797 et administrée par les prêtres de la société française des missions étrangères. Alors, il renfermait le Maïssour, le Coïmbatour et le Maduré. En 1836, les pères jésuites français revinrent prendre possession de cette dernière province. En 1846, le Coïmbatour et le Maïssour en furent également distraits. Depuis cette dernière année, Pondichéry forme un vicariat apostolique. Il a 45 lieues du nord au sud et 50 de l'est à l'ouest ; il est borné au nord-ouest par le Maïssour, à l'ouest par le Coïmbatour et au sud par le Maduré.

Il a eu pour évêque Mgr *Bonnand*, évêque de Drusipare, qui a évangélisé les quatre provinces pendant 35 ans. Ce prélat était venu dans ces contrées en 1825, il fut

sacré évêque en 1837 et mourut en 1837. De cette année à 1868, Mgr *Godelle*, évêque des Thermopyles, l'administra. Depuis 1868, c'est Mgr *Laouënan* qui en est le vicaire apostolique.

Il y a à Pondichéry deux juridictions ecclésiastiques : celle du vicaire apostolique sur les Indiens, et celle du préfet apostolique de la colonie française. Tous les blancs, ou autrement dit *les gens à chapeau*, sont ses administrés.

Établissements de la mission :

1° *Pondichéry*, principale ville de la côte du Karnatic, partie sud de celle de Coromandel, prise et reprise par les Anglais ; ils nous la restituèrent en 1815 avec une lieue carrée de terrain pour lui servir de territoire.

Pondichéry est à 143 kilomètres au sud-ouest de Madras, par 10° 55′ de latitude nord, et 77 31′ de longitude est ; elle a été fondée par un nommé Martin qui acheta son territoire en 1683. Elle est le chef-lieu de nos comptoirs indiens et renferme 40,000 habitants. La mission y possède la résidence épiscopale, un grand et un petit séminaires contenant 400 élèves, un collége colonial de 120 élèves, des écoles de garçons tenues par les frères de la doctrine chrétienne ; des écoles de filles, un orphelinat et un hôpital dirigés par les sœurs de Saint-Joseph et les sœurs indigènes de l'Immaculé-Cœur-de-Marie ; un catéchuménat et une imprimerie d'où sortent des livres de religion et d'instruction en langue tamoule ;

2° *Ariancoupam*, petite ville à trois lieues au sud de Pondichéry sur le bord de la mer. Elle renferme le catéchisat de la mission, institution où se forment les catéchistes ;

3° *Gondelour*, à quinze kilomètres au sud de *Pondichéry* près de la mer ; résidence, écoles et collége anglais de 140 élèves ;

4° *Nellitrope*, à 8 kilomètres au sud-ouest de Pondi-

chéry, résidence, école de garçons et de filles dirigées par les sœurs ;

5° *Karikal*, comptoir français restitué par les Anglais en 1814, avec un territoire de 9 kilomètres de longueur sur 4 de largeur. Cette ville est située par 10° 55′ de latitude nord et 70° 55′ de longitude est au sud de Pondichéry. Elle possède une résidence, des écoles, un collége-séminaire de 110 élèves ;

6° *Pratacoundy*, par la même latitude que Karikal et à peu près par le 76° de longitude est. Résidence, écoles, établissements de sœurs ;

7° *Colimalé*, dans les montagnes au sud-ouest de la province ; le climat y est fiévreux : résidence et écoles ;

8° *Nangattoor*, chef-lieu de district dans lequel se trouvent un certain nombre de villages entièrement chrétiens. Résidence et écoles : 1,000 adultes y ont reçu le baptême dans les quatre dernières années.

Le vicariat apostolique de Pondichéry est desservi par un évêque, 58 missionnaires français et 22 prêtres indigènes. Il contient 5 colléges-séminaires, 39 écoles primaires de garçons avec plus de 1,000 élèves apprenant l'anglais et le tamoul ; 15 écoles de filles, dont 12 dirigées par les sœurs de Saint-Joseph françaises et indigènes ; 4 orphelinats contenant 200 orphelins, un catéchisat et une imprimerie. Sa population est de 138,000 catholiques sur trois millions d'infidèles. Près de 1,000 adultes ont été baptisés en 1870.

Or, en 1822, le Maïssour, le Coïmbatour, le Maduré et le Pondichéry n'avaient qu'un évêque, six missionnaires, cinq prêtres indigènes, un séminaire et 50,000 catholiques.

Pour arriver à faire une communauté de sœurs indigènes, il a fallu vaincre des difficultés inouïes ; la femme indienne étant condamnée par l'usage et les religions indoues à l'ignorance et à l'abrutissement. Savoir lire pour

une indienne est un opprobre. Cependant l'entreprise du vicaire apostolique a complétement réussi.

§ II. *Vicariat apostolique du Coïmbatour.*

Érigé en 1841, ce vicariat apostolique fait partie de la présidence de Madras. C'était autrefois un État indépendant nommé Kandjam. Il fut conquis par les rajahs du Maïssour en 1650. Il renferme deux districts, celui de *Coïmbatour* à l'ouest et de *Salem* à l'est.

Il a eu pour premier vicaire apostolique Mgr *Bonnand*, ransféré à Pondichéry. En ce moment il est administré depuis 1864 par Mgr *Depommier*.

Résidences et établissements de la mission :

1° *Coïmbatour* (Coïmbetoor), chef-lieu du district de ce nom par 10° 52′ de latitude nord, et 74° 39′ de longitude ouest. Résidence de l'évêque, écoles et orphelinat ; 2° *Carmattanpatty*, à 40 kilomètres à peu près, au nord-est de la ville précédente, résidence, séminaire, écoles ; 3° *Ootakamund*, à une quinzaine de lieues au nord-ouest de Coïmbatour, résidence, écoles ; 4° *Covilpolatam*, idem ; 5° *Dharapatam ;* 6° *Erode* près le Salem, idem ; 7° *Salem* ou *Tchelam*, par 75° 8′ de longitude est, et 11° 44′ de latitude nord, à 185 kilomètres au sud-ouest de Pondichéry. Ville de 10,000 habitants, ce district renferme le même nombre de catholiques. Résidence et écoles ; 8° *Calcavery*, à quelques lieues à l'est de Salem ; 9° *Kisnaghury* au nord, mêmes œuvres.

Le Coïmbatour est administré par un évêque, 18 missionnaires français, 4 prêtres indigènes ; il a un séminaire, 26 écoles, un orphelinat et 18,000 catholiques.

§ III. *Vicariat apostolique du Maïssour.*

Le Maïssour (Mysore des Anglais), fut un État puissant, renfermant à peu près toute la présidence de Ma-

dras. Il eut pour chefs, à la fin du siècle dernier, Haïder-Ali et son fils, le célèbre Tippo-Saïb. Il a été dévasté par les guerres de cette époque ; il est soumis aux Anglais depuis 1799.

Le Maïssour mesure 390 kilomètres en tout sens, il en a 69,000 de superficie et forme un immense plateau de 1,000 mètres d'altitude, entouré de la chaîne des Ghattes. Ces montagnes s'élèvent jusqu'à 7,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elles ont un climat doux comme celui de l'Italie. C'est pourquoi les Anglais en ont fait un séjour enchanteur. Il y a quelques années, elles étaient désertes et couvertes de forêts. Aujourd'hui, leurs versants sont tapissés de fertiles plantations de café, de thé, de quinas, etc., exploitées par une population de 50,000 âmes dont 1,500 chrétiens. C'est une compagnie anglaise qui a créé cette oasis.

Le vicariat apostolique a été érigé en 1846. Son évêque est Mgr *Charbonneau*. En 1824, il ne s'y trouvait que quatre missionnaires. Chacun d'eux était chargé de plus de 20 chrétientés.

Résidences principales :

1° *Bangalore*, ville de 100,000 habitants dont 6,000 catholiques ; résidence de l'évêque, séminaire, orphelinat ; 2° *Mysore* ou *Maïssour*, par 12° 19′ de latitude nord et 74° 21′ de longitude est : résidence, écoles, orphelinat ; 3° *Seringapatour* (Sri-ranga-patana), à 430 kilomètres au sud-ouest de Madras. Cette ville, ancienne capitale du Maïssour, comptait 150,000 habitants. Tippo-Saïb fut tué en la défendant contre les Anglais qui s'en emparèrent en 1799. Aujourd'hui, elle ne renferme que 10 à 15,000 âmes. Elle est située dans une île du Cavery. Résidence et écoles ; 4° *Conghul*, résidence, écoles ; 5° *Toomcoor*, idem ; 6° *Yedatorra*, idem ; 7° *Hoonsoor*, idem ; 8° *Chennapatan* ou Tchinnapatam, idem ; 9° *Chota-Ballarapatam*, idem ; 10° *Anicul*, idem.

La mission est administrée par un évêque, 20 missionnaires français et six prêtres indigènes. Elle a un séminaire, 18 écoles, 2 orphelinats et 5,000,000 d'habitants dont 5 à 600,000 mahométans et 24,500 catholiques.

ARTICLE IV

Bengale oriental. — Société de Sainte-Croix du Mans.

Le Bengale a pour chef-lieu la ville de Calcutta sur l'Hoogly, l'une des branches du Gange. Il s'étend au nord depuis le golfe auquel il donne son nom jusqu'au Thibet, et à l'est jusqu'aux frontières de la Birmanie. Il renferme 25,000 catholiques. Après la suppression des jésuites, il fut évangélisé par les missionnaires augustins portugais et détaché de l'évêché de Saint-Thomas de Méliapour. Les Jésuites revinrent à Calcutta après 1830. Le premier préfet apostolique fut un Français, le père *Léger*. Parmi ses quatre compagnons se trouvait un autre Français, le père *More*. De 1838 à 1840, il eut pour évêque, Mgr *Tabard*, réfugié de Cochinchine et coadjuteur de celui de Madras. L'extension du catholicisme nécessita son partage. Alors le Saint-Siége le divisa en trois vicariats apostoliques : le Bengale occidental confié en 1834 aux jésuites belges et érigé en 1838 ; le Bengale oriental administré par les missionnaires de la congrégation des missions étrangères de Milan depuis 1870 ; le Bengale oriental, celui qui nous occupe. Il s'étend depuis la rive gauche du Gange et le littoral du golfe jusqu'au Thibet et aux frontières de la Birmanie.

Sa partie méridionale se compose de pays plats, couverts de forêts inondées par des rivières nombreuses. Les chaleurs y sont très-grandes, elles engendrent des fièvres qui ne sont pas mortelles.

Les montagnes de l'est sont habitées par des tribus

indépendantes à demi sauvages, de race birmane, telles que les *Kongriss*, les *Lutaïs*, les *Songpous*, les *Korrenguis*, les *Kassaïs* et les *Louchaïs*, soumis en 1871 par une expédition anglaise. Ces sauvages ne connaissent pas les castes indoues ; ils seront par conséquent plus faciles à évangéliser. En ce moment des missionnaires doivent s'être rendus au milieu d'eux.

Les *Mughs*, autre tribu, habitent dans les montagnes à quatre lieues de Docca ; ils professent un bouddhisme corrompu. Ils brûlent les enfants en bas âge avec le corps de leurs pères défunts.

Dès ses débuts, la mission du Bengale oriental a subi des épreuves très-graves. Un naufrage engloutit une partie de son personnel. Confiée à l'administration de Mgr *Oliffe* en 1855, elle a pour vicaire apostolique actuel Mgr *Pierre Dufal*, évêque de Delcon.

Ses principales stations sont dans la partie méridionale où les Portugais ont fondé des établissements :

1° *Dacca ;* chef-lieu, sur le vieux Gange (Bory-Gange), à 250 kilomètres au nord-est de Calcutta. Elle a 150,000 habitants et une garnison anglaise. Résidence de l'évêque, séminaire, écoles ; celles des filles et l'orphelinat sont dirigées par les sœurs irlandaises de Lorette; 2° *Chittatong* ou *Tchittatong* (Islamabad), sur la rive gauche, et près l'embouchure du Brahma pootra. Résidence, écoles dirigées par les sœurs Lorettines ; 3° *Coomilia*, par 91° 15′ de longitude au sud-est de Dacca ; 4° *Noakally* au nord-ouest de *Chittatong ;* 5° *Solipour ;* 6° *Hussuabad* et *Bandoora ;* près le Gange à l'ouest de Dacca ; 7° *Bhulua*, au sud, vers l'embouchure du Gange ; 8° *Sylhet*, par 91° 50′ de longitude est et 24° 59′ de latitude nord : mêmes œuvres.

La mission est administrée par un évêque, douze missionnaires ; des sœurs lorettines, marianites et des frères de la congrégation de Sainte-Croix ont soin des écoles.

Elle possède un séminaire et un orphelinat. Sa population catholique s'élève à 16,000 âmes.

ARTICLE V

Vicariat apostolique de Visigopatam. — Société de Saint-François de Sales.

Ce vicariat forme un carré long de 180 lieues de longueur sur 100 de largeur, entre le golfe du Bengale à l'est, le Mahamuddy au nord, le Godavery au sud, la Nerbudda et l'Hustoo à l'ouest. Il occupe la côte d'Orissa et l'Aurengabad. En 1838 il faisait partie du vicariat apostolique de Madras ainsi que la vaste province d'Hyderabad. Il n'y avait alors que trois missionnaires dans cet immense territoire. En 1840, il n'en restait plus qu'un pour les paroisses portugaises d'Orissa. Enfin, en 1847 le Saint-Siége érigea cette partie de l'Inde en vicariat apostolique de *Vizagapatam* et le confia aux missionnaires Saint-François de Sales.

Le premier vicaire apostolique a été Mgr *Neyret*, évêque d'Olène. Après sa mort en 1850, Mgr *Tissot* lui a succédé.

Établissements de la mission :

1° *Vizagapatam*. Port de 10,000 habitants sur le golfe du Bengale, par 81° 8′ de longitude est et 17° 40′ de latitude nord. Résidence de l'évêque, séminaire, écoles de garçons, écoles de filles et orphelinat dirigés par les sœurs de Saint-Joseph ; 2° *Yanaon*, comptoir français à 40 kilomètres à l'est de l'embouchure du Godavery. Cette ville a 7,000 habitants, elle a été rendue à la France en 1815, avec un territoire de 8 kilomètres carrés. Résidence, écoles ; celles des filles et l'hôpital sont dirigés par les sœurs de Saint-Joseph ; 3° *Rajalmoundry*, à 15 lieues au nord-ouest de la ville précédente sur le Godavery, résí-

dence, écoles. Cette résidence est le centre de plusieurs chrétientés assez rapprochés ; 4° *Vazianagrum*, au nord de Vizigapatam, résidence et écoles ; 5° *Palcondah*, plus au nord que la précédente, idem; 6° *Berhampour*, 7° *Gopalpour ;* 8° *Ganjam*. Ces trois dernières résidences sont vers le 19° 20′ de latitude nord. Elles ont des écoles. Leurs habitants sont les descendants des colons portugais ; 7° dans l'intérieur, à 30 lieues sur le Mahanuddy, *Cuttach*, ville de 40,000 âmes, par 20° 30′ de latitude nord, et 83° 41′ de longitude est. Résidence et écoles ; 8° *Souradah ;* 9° *Bellogoonta*.

Ces deux dernières résidences sont dans les montagnes du Gomsoor, vers l'ouest, au milieu des tribus sauvages parmi lesquelles il se fait de nombreuses conversions. Ces peuplades appelées *Khondes*, sont à peu près inconnues. Elles n'ont point de castes comme les indiens ; se nourrissent des fruits, des herbes et du gibier de leurs forêts. Les Khondes sont simples et droits bien que leur religion leur impose des usages horribles. A l'époque de certaines fêtes ; celle des semailles, par exemple, ils sacrifient des enfants. Deux missionnaires français se sont fixés sur le territoire des Khondes, et en amenant à la religion catholique un millier de ces sauvages, ils ont plus fait pour la civilisation que l'expédition anglaise. Les Anglais ont délivré 500 enfants voués à la mort et ont établi un poste à Russel-Conda au pied de ces montagnes. 10° *Nagpour*, dans le Gandouana, ancienne capitale du royaume Mahratte de ce nom ; par 21°9′ de latitude nord et 77° 25′ de longitude est. C'est une ville de 100,000 habitants. Résidence et écoles; 11° *Aurengabad* ; ancienne capitale du Deccan, au centre de l'Inde, chef-lieu de la province de ce nom qui mesure 440 kilomètres de longueur sur 242 de largeur. Elle est située par 19°54 de latitude nord et 73°13′ de longitude est. La population est de 60,000 âmes. Résidence et écoles ; 12° *Jaulnah*, dans la même

province et chef-lieu du district de ce nom, à 63 kilomètres à l'est d'Aurengabad ; 13° *Booldana*, au nord de l'Aurengabad.

Le personnel de la mission se compose d'un évêque, de 20 missionnaires, de plusieurs frères et sœurs de Saint-Joseph. Elle a un séminaire, un orphelinat et des écoles dans chaque paroisse. Sa population catholique dépasse 20,000 âmes.

ARTICLE VI

Missions de Maduré. — Compagnie de Jésus.

Le Maduré est la province la plus méridionale de l'Inde. Elle est séparée du Travancore, mission des carmes italiens sur la côte du Malabar, par la chaîne des Ghattes, et est bornée au nord par le Coïmbatour, le Cavery, le Nunnelum et la partie du Tanjore appartenant au vicariat de Pondichéry ; à l'est et au sud par la mer des Indes et le golfe du Bengale. La plupart de ses habitants sont noirs comme ceux du Malabar.

La mission du *Maduré* a été fondée en 1592 par les jésuites portugais venus de Malabar. Alors elle dépendait de l'archevêché de Cranganore, ville de la côte de ce nom. Mais ce fut à partir de 1606 que le catholicisme s'y développa rapidement. Le jésuite italien *Dei-Nobili*, neveu de deux papes et parent du célèbre cardinal Bellarmin, vint l'évangéliser. Il convertit 100,000 Indiens. Aux jésuites supprimés succédèrent les missionnaires des missions étrangères : alors le Maduré fit partie du vicariat apostolique de Pondichéry jusqu'en 1846. Mais en 1836, le père *Bertrand* vint reprendre l'œuvre de ses devanciers ; il réussit avec ses compagnons à relever la mission de ses ruines, et en 1846 le Saint-Siége nommait Mgr *Canoz* évêque de Taumacée, vicaire apostolique de Maduré.

Depuis ce temps la mission s'est développée considérablement. Chaque année amène la conversion d'un assez grand nombre d'indiens. Elle est divisée en trois parties : le Maduré septentrional, le Maduré central et le Maduré méridional qui aboutit au cap Cormorin.

Établissements :

1° *Maduré* ou *Madura*, ancienne capitale de chrétientés nouvelles et au centre de la province. Ville de 10,000 âmes. Résidence épiscopale, écoles, orphelinat et écoles de filles dirigés par les sœurs françaises de la congrégation de *Marie Réparatrice ;* 2° *Tuticorin*, ancienne paroisse portugaise sur la baie de *Manaar*, en face de l'île de Ceylan. Saint François-Xavier évangélisa cette localité. Les Hollandais la possédèrent quelque temps. Résidence, écoles ; écoles de filles dirigées par les sœurs de *Marie Réparatrice ;* 3° *Punicael*, autre localité de chrétiens *paravers* (pêcheurs), à quelques lieues au sud de Tutticorin. Résidence ; 4° *Carmanakerpatly*, à une vingtaine de lieues au nord de Tutticorin. Résidence ; 5° *Pallamca*, avec un orphelinat dirigé par les sœurs de *Marie Répatrice.*

Ces cinq résidences forment le Maduré méridional. Il est desservi par 15 missionnaires, contient 103 églises et 52 chapelles ; 6° *Baumad* à l'est, mêmes œuvres ; 7° *Souseperpatim*, idem ; 8° *Panjamhaly*, idem ; 9° *Rassakembyrin*, idem ; 10° *Dindigul*, idem. Dans le Maduré central ; 11° *Trichinopoly*, chef-lieu actuel de la province de Maduré, par 77° de longitude est et par 9°45′ de latitude nord sur la rive méridionale du Cavery. Résidence, écoles ; 12° *Tanjore*, chef-lieu du district de ce nom, à 50 kilomètres à l'ouest de la ville précédente, idem ; 13° *Meleiadipaty* ; 14° *Aoor* ; 15° *Poodookotah*, chef-lieu du district de ce nom ; 16° *Vellum ;* 17° *Negapatam* (ville des serpents). Port de mer à 90 kilomètres au sud de Pondichéry et 260 de Madras ; par 76°28′ de longitude est et

10°45′ de latitude nord. Cette ville renferme une résidence, un collége séminaire de 300 élèves où sont professés tous les cours supérieurs de science et formés des prêtres, des instituteurs et des catéchistes. Il y a en outre des écoles de filles, un orphelinat dirigés par les sœurs de Marie Réparatrice et des écoles ordinaires de garçons.

Le personnel du Maduré est d'un évêque et de 60 missionnaires français.

ARTICLE VII

Ile de Ceylan.

§ I. *Notions générales.*

Ceylan (Singhala), probablement le Taprobane des anciens, est une grande île située au sud-est de la pointe méridionale de l'Inde, entre 5° 56′ et 9° 40′ de latitude nord, 77° 28′ et 79° 40 de longitude est. Sa longueur est de 420 kilomètres sur 265 de largeur. Le détroit de Manaar la sépare de la côte de Coromandel. Ses productions sont les mêmes que celles de l'Inde. Sa population composée de 2,000,000 d'habitants est un mélange de Singhalais ou indigènes, de Malabars, de Tamouls venus de l'Inde, de Musulmans africains au nombre de 100,000 et de 6,500 Européens.

Au centre de l'île se trouve une région montagneuse au milieu de laquelle s'élève le pic d'Adam (Hamalel), d'où Boudda monta au ciel, d'après les Bouddhistes nombreux de cette île.

Ceylan, connue de l'antiquité sous le nom de Taprobane, était appelée *Sielediva* par les Grecs. D'après les traditions, elle était divisée en plusieurs petits États. Des princes venus des bords du Gange l'auraient conquise 543 ans avant Jésus-Christ. Ils fondèrent le royaume de

Canka et bâtirent la ville d'Anadhapoura. Cette ancienne capitale fut agrandie par le sixième de ses rois *Davanipiotissa* 300 ans avant Jésus-Christ. Ses ruines se trouvent à 400 kilomètres de *Trincomaly* et à 800 de *Jaffna*; elles couvrent un espace qui atteint au moins 300 hectares de superficie. Elles sont habitées par une cinquantaine de catholiques.

Cosmas, *Indicopleustes*, moine ou négociant d'Alexandrie, visita Ceylan en 535 de notre ère. A cette époque elle était divisée en deux royaumes. Dans un port fréquenté par des navigateurs de toute nation, il trouva une église de Nestoriens avec un prêtre et un diacre venus de Perse. Ces chrétiens avaient disparu lorsque les Portugais y abordèrent en 1505. En 1530, les franciscains vinrent y fonder une mission, et en 1544 saint *François-Xavier* baptisa 700 *parawas* (pêcheurs). Après son départ, il envoya deux missionnaires qui convertirent la majorité des habitants de l'île. Le roi de Jaffna fit mettre à mort un certain nombre de néophytes ainsi que son propre fils devenu chrétien.

Saint François-Xavier de retour à Ceylan, en 1548, apaisa le roi et lui fit conclure une alliance avec les Portugais établis à Colombo. Cette nouvelle chrétienté fut attribuée à l'évêché de Cochin, érigé en 1557. Trois ans après, les Portugais ayant occupé Jaffna, le catholicisme prit de très-grands développements, 34 paroisses furent créées dans la circonscription de cette ville, qui possédait alors 60 missionnaires dominicains, franciscains et jésuites. Ces derniers avaient un collége florissant. Le roi de Cotta se convertit et légua son royaume aux Portugais en 1597. L'île entière aurait embrassé le catholicisme, mais les Hollandais étaient établis à Candy. Ils firent refuser aux catholiques l'autorisation d'y bâtir une église, et, en 1614, le roi de Candy s'alliait aux Hollandais pour chasser les Portugais. Quelque temps après, en 1638,

il concluait avec eux un traité dans lequel il s'engageait à ne tolérer aucun prêtre catholique dans son royaume. Maîtres d'une partie de l'île, en 1658, les Hollandais entreprirent la destruction totale du catholicisme. Ils déportèrent les prêtres dans l'Inde, et décapitèrent un jésuite parce qu'il s'était refusé à violer le sceau de la confession. La peine de mort fut décrétée contre quiconque recevrait un missionnaire. Alors les catholiques se retirèrent dans l'intérieur. Quelques missionnaires les visitaient en s'exposant continuellement au martyre. Ce furent les oratoriens de *Goa* qui continuèrent la mission de Ceylan. L'un d'eux, le père *Vaz*, obtint du roi de Candy, protecteur un peu lunatique des catholiques, la permission de rebâtir les églises catholiques du faubourg de *Bogambra*, en 1694. Cet apôtre convertit 30,000 païens. Après sa mort, les Hollandais voulurent en finir avec le papisme ressuscité qui, en 1717, possédait encore 200 églises. Alors la persécution se ralluma. Ils interdirent totalement le culte catholique, et même l'administration du baptême. En 1748, défense d'élever des indigènes pour le sacerdoce et d'enterrer les fidèles dans leurs cimetières ; en 1751, prohibition de célébrer la sainte messe, nullité des mariages catholiques, exclusion pour eux de toute fonction. On voulait leur rendre la vie impossible, et on les forçait d'aller aux temples protestants à la pointe de la baïonnette, comme Mahomet envoyait les chrétiens à la mosquée par la vertu toute puissante du cimeterre. Par ce moyen persuasif ils firent, paraît-il, 141,450 adeptes. Malgré ces persécutions il resta à Ceylan 70,000 catholiques, fervents confesseurs de la foi, administrés par 10 missionnaires. Vers la fin de leur domination, les Hollandais devinrent un peu plus tolérants ; les Anglais les chassèrent de Ceylan en 1796. Le gouverneur anglais *Maitland* abolit toutes les ordonnances iniques de ses prédécesseurs, et, grâce à la liberté

de conscience, tous les convertis hollandais étaient rentrés dans le gyron de l'Église en 1812. Depuis ce temps, la religion fit de grands progrès à Ceylan. Elle fut administrée par les missionnaires oratoriens de Goa jusqu'à la révolution portugaise.

En 1836, Grégoire XVI érigea Ceylan en vicariat apostolique indépendant de l'évêché de Cochin. Son premier évêque fut le P. *Vicente do Rosario* (Vincent du Rosaire), oratorien ; l'année suivante après sa mort, Mgr *Gaëtano Antonio* (Gaétan Antoine), de la même congrégation, natif également de Goa, lui succéda. Le Saint-Siége lui envoya pour coadjuteur en 1848 Mgr *Bettachini*, évêque de Forona, de l'oratoire italien, provicaire de Jaffna. A la sollicitation de Mgr *Bettachini*, en 1849, Rome partagea Ceylan en deux vicariats apostoliques. Il fut lui-même tranféré à *Jaffna*. Le père *Joseph-Marie Bravi*, religieux sylvestrien le remplaça en qualité de coadjuteur auprès de l'évêque de Colombo. Mgr *Musulée* mourut en 1857 et Mgr *Bravi* le suivit dans la tombe en 1861. C'est Mgr *Illani*, évêque de Callinique, qui lui a succédé en 1863.

En 1849, la mission de Ceylan n'avait que 5 missionnaires, ce nombre fut porté à 14 en 1855. Le vicariat apostolique de Colombo est définitivement confié aux religieux italiens sylvestriens de saint Benoist depuis 1865, il se compose des trois provinces du sud-ouest et du centre. Il renferme plus de 100,000 catholiques. En quelques années plus de 5,000 adultes ont été baptisés. Près de *Kandy* au centre de l'île se trouve le fameux temple de *Panchala-Bouddha*. Les serpents à sonnette y reçoivent les mêmes honneurs que Bouddha.

La population de Ceylan est évaluée à 2,000,000 d'habitants dont près de 200,000 catholiques. La partie du nord est habitée par les Tamouls, et la partie sud par les Singhalais.

§ II. *Vicariat apostolique de Jaffna. — Oblats de Marie Immaculée.*

Érigé en 1849, le vicariat apostolique de Jaffna se compose des trois districts nord, nord-ouest et est, habités par les Tamouls, moins doux et bien différents des Singhalais, tant au physique qu'au moral. Deux rivières le séparent de celui de Colombo, le *Caïmel* qui coule de l'est à l'ouest et le *Mahavilla-Ganga*, dont les eaux descendent du sud-ouest au nord-est.

Lorsque Mgr *Bettachini* prit possession de son vicariat, il avait pu réunir 16 missionnaires ; il y trouva 18 écoles et de nombreuses églises sans prêtres. Il eut donc tout à créer ; il fut secondé par Mgr *Semeria*, évêque d'Olympia, son coadjuteur, en 1857. Il confia aux sœurs de la *Sainte-Famille* de Bordeaux une école de filles qu'il fonda à *Jaffna* et celle des garçons aux *frères de Saint-Joseph*. Ces œuvres réussirent complétement.

Établissements de la mission :

1° *Jaffna* (Jaffnapatam), sur la presqu'île de ce nom, à l'extrémité nord de Ceylan, par 9°36 de lat. nord et 77° 30′ de long. est. Cette ville s'élève au bord d'un canal formé par la mer, ses rues sont belles, son climat est salubre, sa population est de 30,000 habitants dont 7,000 catholiques. Elle est la résidence de l'évêque et possède un séminaire, 7 écoles dont deux de filles et un pensionnat dirigées par les sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux, un hôpital et un orphelinat ; 2° *Caits*, dans l'île de ce nom, située en face de Jaffna. Cette île contient 6,000 catholiques, 17 églises et 2 écoles ; 3° *Valigramme*, dans la position orientale de la presqu'île, ce district a 5,000 catholiques, 20 églises et 4 écoles ; 4° *district de Point-Pedro*, à l'est. Le sol y est sablonneux et peu fertile, il contient peu d'habitants. Résidence : 3,000 catholiques ; 5° *Mullativo*, à l'est, sur une plage sablonneuse,

résidence; 6° *Mantolle* sur la côte occidentale, par 9° de latitude nord. Résidence, école, vaste église ; 7° *Manaar*, île en face de Mantolle. Elle est séparée de Ceylan par un canal de 12 à 15 kilomètres de longueur sur 4 de largeur: résidence et école ; 8° *Vanny*, dans l'intérieur. Ces trois chrétientés renferment 60 églises et 10,000 catholiques ; 9° *Putlam*, sur la même côte, à 30 kilomètres au sud, siége du gouverneur de la province. Un certain nombre de Cafres retraités de l'armée anglaise sont établis sur les terrains de la mission. Résidence et belle église ; 10° *Calpentyn*, île de 50 kilomètres de long sur 4 de largeur en face de Putlam. C'est là que se trouve le célèbre pèlerinage de sainte Anne (Santa-Anna, *Mandavin-Covil, église de la mère Sainte-Anne*), pour laquelle les indiens ont beaucoup de dévotion. A l'époque de la fête, il s'y tient une foire et l'on y voit jusqu'à 25,000 pèlerins et commerçants. Belle église et résidence, ce district renferme 32 chapelles et 4 écoles ; 11° *Ghilan*, à 80 kilomètres plus au sud, grande localité de 2,000 catholiques, résidence, grande et belle église : district de 5,000 catholiques avec 10 chapelles et 2 écoles ; 12° *Caïmel*, à 40 kilomètres au dessous, district populeux de 2,500 catholiques avec 8 églises ; résidence, une école, une grande et belle église. Il s'y convertit en moyenne 100 adultes par an. Pour aller de *Caïmel* à *Trincomaly* sur la côte orientale de Ceylan, il faut traverser toute l'île. Cent quatre-vingts kilomètres à peu près séparent ces deux villes. On rencontre sur cette route deux paroisses catholiques et des forêts épaisses pendant 110 kilomètres environ ; 13° *Kornegalle*, localité de 300 chrétiens, sur le sommet d'une montagne : ce sont les descendants de Portugais qui se sont réfugiés autrefois en cet endroit pour échapper à la persécution hollandaise. Leur physionomie bien que très-basanée et leurs noms révèlent leur origine. Résidence ; 14° *Trincomaly* (Trinquemale), que

l'on croit être la *Spatana* de *Ptolémée*. Elle est par 8° 3′ de latitude nord et 79° 3′ de longitude est sur une petite presqu'île du littoral nord-est de Ceylan. Elle a été prise par Suffren en 1792, mais trois ans après, elle tombait au pouvoir des Anglais. Sa population est de 20,000 âmes ; elle est le chef-lieu d'un district qui contient près de 2,000 catholiques et 6 chapelles ; église convenable, résidence et écoles ; 15° *Batticoïca*, dernière mission de la côte orientale, au sud-est de la précédente, par 7° 45′ de latitude nord. District de 2,500 chrétiens et de 8 chapelles. Église, résidence, écoles ; 16° *Nedontive*, île Delft, au sud-ouest de Jaffna, résidence ; 17° *Valinussam;* 18° *Akaï-raspalta*. Le vicariat apostolique de Jaffna est desservi par un évêque, 27 missionnaires, 4 prêtres indigènes. Il possède une congrégation de frères instituteurs indigènes, frères de Saint-Joseph et un noviciat des sœurs indigènes de la sainte Famille.

Sa population est de 734,000 habitants dont 63,000 catholiques. Il y a dix ans on n'en comptait que 57,874, ce qui donne un millier environ de conversions par an.

TROISIÈME PARTIE

AMÉRIQUE

CHAPITRE PREMIER

NOTIONS GÉNÉRALES.

Colomb est-il le premier qui ait découvert l'Amérique ? Il est à croire qu'avant lui des navigateurs européens commerçaient avec certaines parties de ce pays. En effet, il n'est pas prouvé que les Phéniciens et les Carthaginois ne l'aient pas connue. Quoi qu'il en soit, il est certain que le Groënland et une partie du Labrador ont été colonisés au xe siècle par les Islandais, les Scandinaves et les Irlandais. A cette époque, il y avait donc des relations suivies entre ces peuples et l'Amérique du Nord. D'un autre côté, Muratori nous apprend que le bois du Brésil était un des articles payant des droits d'entrée en 1306, à l'octroi de Modène ; et la bibliothèque de Saint-Marc de Venise nous montre sur une carte d'Andrea Brianco, datée de 1436, au milieu de l'Atlantique, une grande île portant le nom de Brasile. Le monopole commercial suffit pour expliquer le silence gardé sur ces relations. Mais bientôt les voyages s'étant multipliés, il fut impossible de garder le secret, l'existence de nouveaux pays éloignés ne tarda pas à être divulguée. C'est d'après ces

bruits vagues sur le commerce maritime des républiques italiennes et ses propres calculs que Colomb dut exposer ses projets au roi et à la reine d'Espagne. Ferdinand et Isabelle en furent les seuls appréciateurs, ils lui confièrent une escadre ; et, le 12 octobre 1492, Christophe Colomb, croyant atterrir aux Indes, abordait successivement aux îles Lucayes, à Haïti, à Cuba, aux autres Antilles ; les années suivantes il découvrait les côtes voisines de l'Amérique. Quelque temps après, un autre Italien, le Florentin Amerigo Vespucci (Amérique Vespuce), explorait les mêmes rivages et leur donnait son nom. C'était le moment où les colonies scandinaves du Nord disparaissaient totalement.

L'Amérique, appelée encore nouveau continent ou nouveau monde, forme deux vastes triangles réunis par l'isthme de l'Amérique centrale ; leurs pointes sont tournées vers le midi : l'Amérique du Nord qui a 2,060 millions d'hectares, soit trente-huit fois environ la superficie de la France ; l'Amérique du Sud qui en mesure 1,800 millions. Total 3,860 millions d'hectares ou 73 fois l'étendue de la France. La première s'allonge vers le pôle boréal jusqu'au 78° de latitude nord ; la seconde ne descend que jusqu'au 55° de latitude australe. Ces deux parties ont ensemble 14,000 kilomètres de longueur ; celle du nord en a 6,000 de largeur : soit 1,000 de plus que celle du sud qui en a 5,000.

Au nord, l'Amérique n'est séparée de l'Asie que par le détroit de Behring ; il n'a que 50 kilomètres de largeur. Leur distance moyenne est de 120 degrés, soit le tiers du globe terrestre. De Brest à New-York elle est de 5,000 kilomètres, mais du cap Vert à celui de Saint-Roch au Brésil, elle n'en atteint que 2,800, tandis que de l'embouchure du Me-Cong en Cochinchine, on en compte de 15 à 16,000.

Au milieu des vastes océans qui baignent ses rivages, se

déroulent des archipels considérables ; le principal est celui des Antilles qui par son climat et par sa végétation semble appartenir à l'Amérique du Sud.

Du détroit de Magellan aux plaines glacées de l'Alaska, ancienne Amérique russe, elle est traversée par une immense chaîne de montagnes. Ce sont les Andes ou Cordillières qui prennent le nom de chaque État où elles s'élèvent. Elles ne sont qu'à une distance moyenne de 40 lieues de l'océan Pacifique et atteignent les plus grandes altitudes de la terre. Ces Cordillières renferment de nombreux volcans dont les éruptions bouleversent les contrées et détruisent fréquemment les villes voisines de leurs cratères.

La distance qui sépare les Cordillières de l'Atlantique permet à de vastes plateaux en étages de dérouler leurs prairies, pampas, llanos ou certoes vers l'orient. Leurs ondulations légèrement inclinées laissent les sources descendre de cascades en cascades jusque dans les grandes vallées où elles forment les plus grands fleuves de l'univers avec leurs innombrables affluents. Qu'il nous suffise de citer : le Mississipi et le Saint-Laurent pour l'Amérique du Nord ; l'Amazone, l'Orénoque et le Paraguay pour l'Amérique du Sud.

Outre des richesses végétales sans pareilles ; outre des forêts immenses et la variété de sa faune, l'Amérique recèle dans son sol des sources intarissables de pétrole, des gisements considérables de houille, des pierres précieuses, des diamants, des mines d'or, d'argent, de platine, de fer, etc., qui lui permettent de se suffire à elle-même. Inutile d'insister sur les placers de la Californie, sur les mines d'argent du Mexique, du Pérou et du Chili, les mines d'or et les terrains diamantifères du Brésil, la mieux dotée des contrées de l'Amérique.

La population de l'Amérique se compose d'éléments divers : 1° Les Français-Canadiens et Acadiens dont

150,000 exilés ou transportés par l'Angleterre (1713 et 1781), se sont répandus dans la Louisiane, la Nouvelle-Angleterre, la Guyane et à Haïti. A notre époque un grand nombre de Canadiens français émigrent chaque année aux États-Unis.

Dans les principales villes des deux Amériques, on rencontre un noyau de Français. A Montevideo et à Buenos-Ayres, il y a plus de 50,000 Basques émigrés ; 2° les Anglais et les Irlandais : ce sont des industriels ou des cultivateurs ; les seconds entrent pour la moitié dans la population totale de l'Union américaine ; 3° les Allemands, cultivateurs ; les Bavarois émigrent au Minesota, ceux de Trèves au Wisconsin, et les Luxembourgeois se groupent dans le Michigan. Les deux Amériques reçoivent chaque année beaucoup d'Allemands ; l'Allemagne jette une moyenne de 100,000 colons dans l'ouest des États-Unis. Le sang allemand entre pour un tiers dans la population de cette république ; 4° les Espagnols, descendants des colons anciens et modernes, venus d'Espagne et des Canaries, habitants des provinces mexicaines annexées aux États-Unis, du Mexique et de toute l'Amérique du sud, le Brésil excepté. Ce sont des populations agricoles très-fécondes ; 5° les colons portugais du Brésil, peu nombreux. Un certain nombre d'entr'eux est venu des Açores ; 6° les Danois, les Suisses, les Suédois, les Belges, les Hollandais, disséminés en petit nombre dans les deux Amériques. Les trois premiers peuples forment avec quelques Polynésiens la majorité des Mormons. Quant aux Russes, il n'en est resté que quelques-uns dans l'Alaska ; 7° les noirs importés d'Afrique par la traite. A l'époque où l'esclavage était licite, il se faisait dans les deux Carolines, la Virginie et la Georgie des spéculations hideuses. Les marchands d'esclaves se livraient sur leurs nègres aux mêmes expériences et aux mêmes perfectionnements que les éleveurs sur leurs troupeaux.

D'après le recensement de 1870, il y avait aux Etats-Unis 4,889,000 noirs, formant la douzième de la population : les mulâtres y entraient pour 500,000. Jusqu'en 1808 la traite en importait 400,000 annuellement. Il y en a de trois à quatre millions au Brésil.

Le progrès de la colonisation prend des proportions colossales; ainsi : le territoire colonisé des États-Unis n'avait que 262,000 habitants en 1701, cinq millions en 1800, il doit y en avoir 40 millions au moins. La salubrité de son climat, la fertilité de son sol, la richesse de ses productions variées, favorisent l'établissement des émigrants. Aussi il en arrive en moyenne de 200,000 à 400,000 par an; en 1869, il en vint 369,000.

Ce peuple, sorti d'éléments si divers, ne peut former une race pure, que l'on a appelée Yankee ou race anglo-saxonne. Sous ce nom il faut donc comprendre cet amalgame de tous les peuples qui chaque jour viennent compliquer davantage le chaos anthropologique de l'Amérique.

8° Les Indiens. Les sauvages de l'Amérique ont été ainsi nommés par les premiers découvreurs qui se croyaient dans l'Inde. C'est pourquoi ils ont donné le nom de Grandes-Indes au nouveau continent. Évalués approximativement à cent millions d'âmes par Christophe Colomb, tous ces sauvages furent appelés *peaux-rouges;* par contre, ils désignèrent les blancs par le nom de *visages pâles*. Ces dénominations n'ont pas de fondement : en effet, on rencontre des tribus indiennes de toutes les couleurs, depuis le brun olivâtre des Charruas de la Plata, le teint cuivré des sauvages brésiliens et le visage noir aux cheveux plats des Californiens, jusqu'au teint blanc aux yeux bleus et aux cheveux blonds des Sioux-Mandanes, on peut constater parmi eux la gamme de toutes les nuances aussi bien que parmi les Asiatiques et les Africains. Lors de l'arrivée des conquérants espagnols, ces

peuples pouvaient être divisés en deux catégories. Les uns, tels que les Péruviens et les aztèques du Mexique, formaient des sociétés policées avec leurs arts, leurs gouvernements et leurs cultes officiels, les autres; associés en confédérations de tribus, révélaient par la richesse de leur langue unique, par leurs institutions, un état de civilisation antérieur dont ils étaient déchus. Tels sont les Tupis du Brésil, ou Guaranis; ils parlent encore une langue comprise par toutes les tribus de leur race, la langue générale (lingoa geral). D'autres plus dégradés vivaient et vivent encore en petites tribus isolées au milieu des Tupis; elles parlent des langues étrangères les unes aux autres : ce sont les Tapuyas. Il en est de même aux États-Unis, où l'on trouve encore les restes de la grande confédération des Sioux. Les vicissitudes de la guerre peuvent seules expliquer cet état de choses. Quoi qu'il en soit, toutes les tribus américaines ont un culte; elles adorent un Dieu, soleil, ou fétiche; elles lui offrent des sacrifices et même quelquefois des sacrifices humains. Ceux-ci étaient entrés dans les institutions des peuples du Mexique et du Pérou. Les tribus du nord, plus rapprochées de la loi naturelle, reconnaissent un *manitou*, grand esprit créateur et souverain maître de toutes choses.

Tels sont les peuples que rencontrèrent les découvreurs de l'Amérique. Les aventuriers, les déportés qui composaient les premières expéditions compromirent plus d'une fois les progrès de la civilisation. Leurs injustices, leur cupidité et leurs violences soulevèrent les indiens et donnèrent lieu à des guerres terribles, à des massacres effroyables.

Mais pendant que les conquérants indignes du nom chrétien abusaient de la simplicité des sauvages, les missionnaires changeaient cette situation, en ramenant les uns à des sentiments plus justes et en baptisant les autres. La

charité chrétienne unit les ennemis. La masse des indiens des colonies espagnoles et portugaises embrassa le christianisme et forme encore la base de la population des villes et des bourgades qui s'élèvent aujourd'hui au milieu des anciennes solitudes de l'Amérique; en effet, l'élément européen est entré pour une très-faible part dans la constitution de ces sociétés. Les sauvages ont donc été, en grande partie, civilisés par le christianisme; et, s'il en reste encore, c'est que l'œuvre de l'évangélisation a été entravée, arrêtée et détruite par des gouvernements sans croyances. Au moment où elles donnaient les plus beaux résultats, les missions ont été presque anéanties au Canada par les guerres entre les Français et les Anglais; par notre révolution et par les convulsions politiques qui préludèrent ou accompagnèrent l'émancipation des colonies espagnoles et portugaises.

Depuis cette époque, elles ont été reprises, les missionnaires sont retournés au milieu des sauvages continuer l'œuvre de leurs devanciers. Mais ils ont à lutter contre des obstacles de tout genre. Les indiens chassés insensiblement de leurs territoires, victimes des injustices des émigrants trop encouragés par le gouvernement, les indiens, disons-nous n'auront bientôt plus une lieue carrée pour vivre. Les tribus chrétiennes ne trouvent même pas grâce devant l'inexorable envahissement des blancs. C'est ce qui arriva aux *Potowatomies* en 1837. Malgré leurs supplications le congrès américain les força à se retirer dans les contrées à l'ouest du Missouri et de l'Arkansas. Ils durent fuir précipitamment devant les baïonnettes américaines : un grand nombre de vieillards et de malades moururent dans cette exode. C'est un prêtre français, l'abbé *Petit*, qui les consola dans leur malheur ; il les accompagna, les préserva du désespoir et les remit entre les mains des missionnaires de la compagnie de Jésus, apôtres des montagnes Rocheuses.

A son retour, l'abbé *Petit* mourut d'épuisement et de douleur. On estime à 40 kilomètres par an l'envahissement de l'émigration sur les territoires de l'ouest ; par conséquent les jours de ces malheureux peuples sont comptés. Si le gouvernement américain ne leur envoie pas de missionnaires il les fera exterminer jusqu'au dernier par ses soldats. La religion peut donc seule les sauver en formant l'unique trait-d'union durable qui peut unir des éléments aussi hostiles.

C'est ce qu'elle a opéré dans les colonies des puissances catholiques. Sous son influence, les haines se sont calmées et les indiens ont consenti à s'unir aux blancs. Nous devons le dire à l'honneur du nom français, ce résultat a été obtenu au Canada comme dans les colonies espagnoles et portugaises. Jamais nos administrateurs n'ont employé la violence comme moyen de convaincre les sauvages. Aussi furent-ils les seuls auxiliaires qui permirent à Montcalm de s'ensevelir dans la victoire en attendant inutilement les secours de la mère-patrie. De ces mariages est sortie une grande quantité de métis ; ce sont les véritables Américains, qui dominent dans les Amériques centrale et méridionale.

Il est des tribus qui ont des demeures fixes et s'adonnent à la culture ; d'autres vivent de chasse et de pêche. Les premières ont des mœurs plus douces, et sont plus accessibles à l'évangélisation ; les secondes, errantes, nomades dans les solitudes, sont féroces et cruelles, il est plus difficile de les aborder. La guerre, la famine, l'eau-de-vie, la petite vérole et l'épuisement constitutionnel apportés par les Européens les déciment insensiblement. Ainsi, en 1860, il y avait 294,500 indiens aux États-Unis ; en 1863 ils n'étaient plus que 260,000, sans compter ceux de l'Alaska : en ce moment il n'y en a que 97,000. La nation la plus considérable est celle des Sioux: ses nombreuses tribus peuvent mettre encore 20,000 guerriers

sous les armes. Les Apaches, les Comanches et les Navajos du Texas et du Mexique sont les plus dangereux.

Il y en aurait encore 2,500,000 au Texas et au Mexique; 1,400,000 dans les colonies anglaises et dans l'Alaska. Ceux qui sont campés dans les montagnes Rocheuses ont pour missionnaires les jésuites, qui ont formé de nombreux villages chrétiens avec les membres des différentes tribus dont ils opèrent la fusion par le christianisme. L'Amérique du Sud en renferme plusieurs millions: on comprend qu'il est impossible d'en préciser le nombre. Entre la Plata et la Terre de Feu, dans la Patagonie, il y a beaucoup de tribus qui n'ont point encore vu de missionnaires.

On retrouve dans certaines tribus des deux Amériques des usages semblables. Ainsi les *botocudos*, les *urikenas* et autres tribus du Brésil ornent leur lèvre inférieure et le lobe de leurs oreilles d'une rondelle de bois tendre appelée *botoque*: les *babines* de la Colombie anglaise se servent d'ornements analogues. Les *têtes* plates des États-Unis et les Omaguas de l'Équateur et du Pérou applatissent la tête de leurs enfants avec des morceaux de bois. Les missionnaires interdisent ces mutilations superstitieuses prohibées par la religion. D'autres tribus, telles que les *pieds noirs*, se peignent les parties du corps à peu près de la même manière.

On a voulu trouver chez tous les peuples Américains, depuis les Fuégiens habitants de la Terre de Feu jusqu'aux Esquimaux, des caractères physiques communs. Mais cette variété immense de tribus présente de telles différences dans la conformation de la tête, de la taille et des autres parties du corps qu'il faut y renoncer. La compénétration et la fusion des tribus par les unions des conquérants avec leurs prisonnières, ont dû et doivent soumettre incessamment les types à des modifications profondes.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'Amérique a pu être peuplée à une époque rapprochée du grand événement de la tour de Babel par des émigrations successives venues, soit de l'Asie par le détroit de Behring, soit de l'Europe par l'Islande et le Groënland et peut-être par la Polynésie. De plus, les Esquimaux venus de l'Asie semblent être la souche première des tribus américaines, mais ils sont restés longtemps isolés et séparés des autres peuples de la terre.

Nous suivrons pour l'Amérique les trois grandes divisions adoptées par les géographes. Nous la diviserons en Amérique du Nord, Amérique centrale et Amérique du Sud.

CHAPITRE II

AMÉRIQUE DU NORD. — LES MISSIONS FRANÇAISES DE L'AMÉRIQUE DU NORD SONT AU CANADA ET AUX ÉTATS-UNIS.

ARTICLE I

Amérique anglaise ou Canada.

L'Amérique anglaise du nord s'étend sur une superficie de 900 millions d'hectares entre les 55° et 142° de longitude ouest ; 42° et 78° de latitude nord. Elle est donc plus grande que l'Europe et comprend toutes les contrées baignées par le Saint-Laurent, les îles du cap Breton, du prince Édouard et de Terre-Neuve, le Labrador, le Nouveau-Brunswick, le bas et le haut Canada ; les territoires de la rivière rouge (Manitoba), de la baie d'Hudson et du nord-ouest, la Colombie anglaise et l'île de Vancouver. Ces États forment une fédération appelée Dominion (état, puissance).

Le Canada se divise en bas Canada qui se trouve à l'embouchure de Saint-Laurent et en haut Canada, à l'ouest du précédent : leur superficie totale est de 85,000,000 d'hectares.

Le Canada est arrosé par le fleuve Saint-Laurent qui sort du lac Nipigon et va se jeter dans l'Atlantique.

Le bas Canada ou ancien Canada français est partagé en 58 comtés et le haut Canada en 41. Au recensement de 1871 le premier comptait 1,190,505 habitants dont 669,528 Franco-Canadiens ; le second 1,620,842 : sur ce

nombre il n'y avait que 26,417 Franco-Canadiens. Il y a encore à peu près 15,000 indiens et 11,000 nègres échappés des États-Unis. En 1872 la population du Canada était de 2,850,000 âmes. Elle augmenterait dans des proportions beaucoup plus considérables sans une émigration annuelle importante qui se dirige vers les États-Unis.

L'hiver est très-rigoureux dans le bas Canada, il dure de quatre à cinq mois; dans le haut Canada, protégé au nord par la chaîne des Laurentides, il n'est que de deux mois.

Le Breton *Jacques Cartier* de Saint-Malo découvrit le Canada, l'*Ochelaga* des sauvages, en 1534. Il fut suivi par les frères *Cabot* : ce n'est toutefois qu'au commencement du XVIIe siècle que la France y fonda des établissements sérieux. Notre première colonie fut Port-Royal (Annapolis) en Acadie, créée en 1604 par le chevalier des *Monts*. A cette époque une compagnie française obtint le privilége du commerce canadien, à charge pour elle de fonder des colonies. Elle tenta un premier essai malheureux à *Tadoussac* près l'embouchure du Saint-Laurent En 1708 *Champlain* réussit à établir *Québec* qui devint le chef-lieu de la Nouvelle-France.

L'Acadie ou Nouvelle-Écosse est la presqu'île qui s'allonge au sud du cap Breton et de l'île de Terre-Neuve. Peuplée d'abord par une petite population de pêcheurs et d'aventuriers français, elle fut le rempart du Canada contre les premières incursions des Anglais. Presque toujours victorieux, les Acadiens abandonnés à eux-mêmes succombèrent sous le poids du nombre et de leurs victoires. Pour se venger de cette héroïque population, les Anglais en déportèrent une partie : l'autre dépouillée et chassée alla fonder sur les bords du Mississipi les villages qui ont été la souche de plusieurs grandes villes industrielles. Le traité d'Utrecht en 1713 confirma la conquête anglaise.

Il en fut de même plus tard pour le Canada; mais ses commencements heureux attirèrent l'attention de Richelieu et de Colbert. Ces deux grands hommes d'État virent de suite l'avantage que la France pouvait retirer de la possession de territoires aussi vastes que les solitudes de l'Amérique. Ils lui donnèrent le nom de Nouvelle-France et constituèrent une compagnie agricole et commerciale pour l'exploitation du Canada. Les guerres sans cesse renaissantes entre la France et l'Angleterre paralysèrent le développement de ces grands projets. En 1635 tout était à recommencer : le fort de Québec, quelques baraques dans l'île de Montréal, à Tadoussac, à trois rivières et sur quelques autres points du Saint-Laurent, étaient nos seuls établissements canadiens. Notre colonie ne prit son essor que lors du partage de son territoire en seigneuries. Les donataires y attirèrent des émigrants de différentes provinces de la France. En même temps la *Société de Saint-Sulpice*, concessionnaire de l'île de *Montréal*, donnait un tel essor à la colonisation, qu'au moment où les compagnies commerciales agonisaient, les établissements religieux prospéraient. Entre ses mains Montréal devenait le poste avancé de la civilisation parmi les Iroquois (1640). Plus tard, sous l'intelligente administration de l'intendant Talon, des colonies furent fondées avec les soldats licenciés de la garnison. Afin de les fixer dans le pays par les liens de la famille, le gouvernement de France y envoya des jeunes filles sages, dotées par le roi : elles s'y marièrent avec eux et trouvèrent ainsi des établissements avantageux. Un grand soin fut apporté dans le choix des nouveaux colons : on voulait éviter les malheurs occasionnés par l'émigration de certains aventuriers. Sur la recommandation des évêques et d'après les instructions de Colbert, les curés choisissaient parmi les cultivateurs pauvres de leurs paroisses ceux qui consentaient à aller s'établir au Canada. Telle fut la souche de

la population laborieuse et chrétienne du bas Canada qui parle encore correctement la langue française et raconte pendant les longues veillées d'hiver les vieilles traditions de la Bretagne, de la Normandie, de la Saintonge et des autres provinces françaises. Ces courageux colons, une main appuyée sur leur charrue, l'autre armée du fusil, triomphèrent et des difficultés d'un climat sévère, et des hostilités des sauvages. Pendant de longues années, malgré leur petit nombre, ils surent battre les Anglais et maintenir intact l'honneur du drapeau français. Enfin, M. de Vaudreuil cerné par trois armées anglaises, manquant de vivres et de munitions, signait le 8 septembre 1760 la capitulation qui cédait à l'Angleterre l'un des plus beaux fleurons de la couronne de France. Deux ans après nous abandonnions la Louisiane à l'Espagne ; c'en était fait de la puissance française dans l'Amérique du Nord.

Les récollets, les jésuites et les sulpiciens furent les premiers missionnaires du Canada. Les récollets ne tardèrent pas à quitter la mission, les jésuites vinrent les remplacer en 1625. Ils fondèrent les réductions de *Saint-Joseph* au milieu des *Hurons*, des *Trois-Rivières* avec les *Algonquins* et les *Montagnais* et celle de *Sillery* à une lieue de *Québec*. D'un autre côté, ils ne négligeaient pas les besoins de la population française ; ils ouvraient dans cette ville un collége pour les jeunes gens, un hôpital à à la tête duquel ils plaçaient les *sœurs de la Croix*, et un pensionnat de jeunes filles dirigé par les *Ursulines*. Pendant ce temps la société de *Saint-Sulpice* jetait les fondements de la ville populeuse et chrétienne de Montréal.

Grâce à l'intelligent concours de l'administration française, les missions florissaient. Les Anglais et les Hollandais eurent soin d'en arrêter le développement. Ceux-ci firent alliance avec la puissante tribu des *Iroquois* adorateurs du feu, et la déchaînèrent contre les

Hurons catholiques. Au milieu de ces guerres, plusieurs missionnaires subirent le martyre ; ce sont : les pères *Jogues*, *Daniel*, *Lallemant*, *Garnier*, *Buteux* et *Garreau*, jésuites français ; en 1671 c'était le tour des sulpiciens *Le Maître* et *Vignot*. Les *Iroquois* détruisirent plusieurs réductions. Cependant en 1646 les *Abenakis*, indiens du littoral, demandèrent des missionnaires ; on leur donna le père *Dreuillettes* qui les baptisa tous. Mais leurs voisins de la Nouvelle-Angleterre ne les laissèrent pas longtemps tranquilles ; en 1724 ils firent irruption chez les *Abenakis*, brulèrent la réduction de *Nantrantsoak* et massacrèrent le père *Rasles*.

Pendant que ces événements se passaient au Canada, les missionnaires jésuites pénétraient dans l'intérieur de l'Amérique. Ils découvraient le Mississipi et partageaient avec les capucins les labeurs de l'apostolat dans ces nouvelles contrées. Alors les *Iroquois* vinrent demander le baptême : la tribu des *Agniès* se groupa autour des Capucins pendant que les *Onnontagués* formèrent des réductions sous la direction des jésuites.

A partir de 1657, l'église canadienne entra dans la phase de l'organisation hiérarchique. L'abbé *Gabriel de Caylus* venait fonder à *Montréal* un séminaire avec trois prêtres séculiers, et Mgr *de Laval-Montigni*, l'un des membres de la nouvelle société des missions étrangères de Paris, était nommé évêque de Pétrée, vicaire apostolique du Canada. Jusque-là cette mission était restée placée sous la juridiction de l'archevêque de Rouen. Le nouvel évêque arriva en 1659 avec un certain nombre d'ecclésiastiques qu'il plaça dans des paroisses ; les jésuites n'eurent plus à s'occuper que des sauvages. Sous son impulsion la religion prit de grands développements ; il fonda en 1662 un séminaire qu'il unit à celui des missions étrangères ; en 1666, il avait créé trois paroisses dans la ville de Québec. Trois ans plus tard il rappelait les *récol-*

lets qui fondaient des établissements dans cette ville, à *Montréal* et aux *Trois-Rivières*, et enfin il pourvoyait à l'instruction des jeunes filles par la fondation de la congrégation des *Sœurs de Notre-Dame*. Bientôt les *Sulpiciens* devenus uniques propriétaires de l'île de Montréal y formaient de nouvelles paroisses. Nommé évêque titulaire de Québec en 1670, Mgr *de Laval* fonda encore un petit séminaire et une *école d'arts et métiers* sur la côte de *Beaupré*. Après tant de travaux apostoliques, ce prélat accablé de fatigues et de contradictions se démit de son siége en 1668 ; il eut pour successeur Mgr *Jean-Baptiste La Croix de Chevrières de Saint-Vallier*. Il mourut après avoir vu l'incendie de son petit séminaire. Le nouvel évêque revenant de France en 1704 fut fait prisonnier par les Anglais qui le retinrent pendant trois ans.

Cependant les sauvages se civilisaient ; les *Agniès* convertis formèrent les paroisses du *Saut Saint-Louis* et de la *Montagne*, les *Hurons* étaient réunis à *Lorette* et les *Algonquins* au *Saut Sainte-Marie*. Le père *Albanel* poursuivant cette œuvre apostolique remontait au nord le cours de la *Saguenay*, découvrait les lacs *Saint-Jean* et des *Mistassins* et prenait possession de la baie d'*Hudson* au nom de la France. D'un autre côté, en 1673 le père *Marquette* et M. *Joliet* descendaient, les premiers, la route naturelle tracée par le lac Michigan et la rivière des Illinois et découvraient le *Mississipi*. Ils donnaient ainsi à la France la plus belle colonie qu'un gouvernement puisse désirer : le magnifique bassin du Mississipi ajouté à celui du Saint-Laurent. C'étaient des régions admirablement fertiles, des forêts aux essences variées, des cours d'eau parfaitement navigables et le bassin des grands lacs assurant des voies de communications sûres et rapides pour le transport des richesses inépuisables de ces contrées.

Pendant ce temps de nouveaux ouvriers évangéliques venaient remplacer la société des missions étrangères qui

concentrait ses forces en Asie. C'étaient les prêtres de la nouvelle société du Saint-Esprit qui fut chargée des colonies françaises.

Enfin le sulpicien *François Picquet*, pendant trente années apôtre dévoué des sauvages, fondait les réductions du lac des deux *Montagnes*, où il achevait la conversion des *Algonquins*, des *Nipissing* et des indiens du lac *Temiscaming*. En 1748 il découvrit les chutes du Niagara, et formait celle de *la Présentation* sur le lac *Ontario*. Cette réduction, très-considérable, devint la clef du Canada où le *P. Picquet* avait pris sur les Indiens, un tel ascendant que sa présence dans l'armée française valait mieux que dix régiments, au témoignage de Du Quesne. Elle imprimait une terreur inouïe aux troupes anglaises : aussi les généraux anglais mirent-ils sa tête à prix. Mais après la capitulation, le *P. Picquet* descendit le Mississipi jusqu'à la Nouvelle-Orléans et revint en France, où il mourut en 1781.

La conquête anglaise arrêta le développement des missions canadiennes. Le nouveau gouvernement interdit à tout prêtre français d'y séjourner. Insensiblement les anciens missionnaires moururent et ne furent point remplacés. Il ne se relâcha de ses rigueurs qu'à la fin de la révolution. Alors une trentaine de prêtres français vinrent combler les vides du clergé canadien.

Aujourd'hui la situation de l'Église du Canada est bien changée : le clergé y est traité avec égards par les autorités britanniques qui lui laissent toute la liberté désirable pour faire le bien. Mais jusque dans ces derniers temps elles s'opposaient à ce que les évêques de Québec prissent le titre d'archevêques. Cette mesure était prise en faveur de l'évêque anglican de cette ville. De plus, il ne voulait pas admettre la création d'autres siéges épiscopaux, de telle sorte que celui de Montréal était administré séparément par l'évêque de Québec. Enfin arriva pour l'Église

le jour de la pleine et entière liberté de faire ses affaires sans entrave aucune. Le Saint-Siége y créa plusieurs évêchés : en 1878 il y en avait quatre et trois vicariats apostoliques. Or, en 1853 on y compte vingt évêchés répartis en quatre provinces ecclésiastiques, celles de *Québec*, d'*Halifax*, d'*Orégon City*, et de *Saint-Boniface*. Presque toutes les congrégations de frères et de sœurs pour l'enseignement et le soin des hôpitaux ainsi que pour le soulagement de toutes les misères humaines y sont venues fonder des établissements.

Aujourd'hui les missions françaises de l'Amérique anglaise du nord se composent : 1° de celles de la Société des Oblats de Marie; 2° de celle de Sainte-Croix du Mans; 3° des établissements sulpiciens et des basiliens. Outre ces sociétés religieuses, on trouve un grand nombre de prêtres séculiers français en Acadie ou Nouvelle-Écosse, au cap Breton, dans la baie Sainte-Marie, dans l'île Terre-Neuve et dans le bas Canada.

ARTICLE II

Oblats de Marie.

En 1841, Mgr Bourget, évêque de Montréal, s'étant rendu en France, obtint de Mgr Mazenod, évêque de Marseille, fondateur de la Société des Oblats de Marie, l'envoi d'un certain nombre de missionnaires au Canada. Cette congrégation y eut bientôt trois établissements :

1° *Longueil*, pour les catholiques disséminés sur les frontières des États-Unis ; 2° *Saguenay*, au nord-est du diocèse de Québec, pour les paroisses répandues sur les bords de cette rivière, pour les missions des papinachois, des Mismaks ou Gaspésiens et des Esquimaux ; 3° *Bytown*, dans le diocèse de Kingston (haut-Canada), pour les milliers de bûcherons occupés pendant six mois de l'année dans les forêts de l'Ottawa à couper les arbres et à en

conduire les troncs par la voie des rivières jusqu'à Québec. Elle est appelée mission des *chantiers*. C'est de Bytown que sont partis les premiers missionnaires fondateurs des missions de la baie d'Hudson. Celles-ci ont pris un tel développement, qu'en ce moment elles forment l'archidiocèse de Saint-Boniface, qui a donné naissance à ses trois vicariats apostoliques suffragants : Saint-Albert, Attabaskaw et la Colombie anglaise. Or, en 1846, il n'y avait que cinq missionnaires sur ce territoire aussi vaste que l'Europe, compris entre le Labrador et l'océan Pacifique, le lac Supérieur, la frontière des États-Unis et l'océan Glacial arctique.

§ I. *Archidiocèse de Saint-Boniface.*

Le diocèse de Saint-Boniface comprenait d'abord tous les territoires qui environnent les grands lacs, depuis la frontière des États-Unis jusqu'à l'océan Glacial arctique. Ces vastes contrées appartiennent à l'Angleterre et dépendent du gouvernement canadien.

La baie d'Hudson s'étend entre 50° et 75° de latitude nord. Pendant une grande partie de l'année elle est couverte de glaces qui en rendent la navigation difficile et périlleuse. Les territoires environnants sont marécageux, couverts de glaces épaisses, composés de terres mouvantes, incultes et stériles, et arrosés par de nombreuses rivières, aux bords infestés de gros moustiques, appelés maringoins.

De distance en distance, la compagnie anglaise de la baie d'Hudson a échelonné des forts, gouvernés par des agents chargés de ses intérêts politiques et commerciaux. Autour de ces établissements, une ou deux fois l'an, se réunissent les tribus voisines; elles viennent troquer leurs fourrures contre de la poudre, des armes, de l'eau-de-vie, etc. L'habileté de ces trafiquants consiste à endetter le sauvage afin de s'assurer la livraison de ses fourrures

à vil prix pendant plusieurs années. Quelques-uns de ces forts sont devenus des villes importantes.

La population de cette contrée se compose d'un petit nombre d'émigrants européens et canadiens, de métis et d'indiens, établis sur les bords de la rivière rouge. On distingue ces derniers en quatre grandes familles sortant d'une souche commune. Chacune d'elles habite une longue zone inclinée du nord-ouest au sud-est. 1° Entre les 50e et 56e degré de latitude nord, les *Sioux* et les *Pieds noirs* ; 2° les *Cris* (Creeks), les *Saulieux* et les *Algonquins;* 3° du 59e au 74e latitude nord, les *Esquimaux*; 4° dans le triangle formé par les montagnes rocheuses, les *Mangeurs de caribous* (rennes), les *Castors,* les *Sarcis*, les *Côtes de chiens*, les *Couteaux jaunes*, les *Esclaves*, les *Peaux de lièvre*, les *Loucheux* ou *Querelleurs*, qui appartiennent au rameau montagnais appelé *dénés* (hommes).

Ces tribus vivent de chasse, elles suivent les troupeaux de buffles, de rennes et de bisons ; par conséquent elles sont semi-nomades. Deux fois par an le missionnaire les accompagne à travers ces plaines immenses où la neige atteint quelquefois 6 mètres d'épaisseur. Alors il campe avec eux sous le *vighwam* (tente), partage leurs dangers au milieu des surprises et des combats : il est exposé à la faim, au froid et à la mort. Voyez-le, allant visiter les stations catholiques ; il fait 30 degrés centigrades de froid, il a 100 lieues, 200 lieues à parcourir. Il part, accompagné de quelques indiens, ses pieds sont armés de raquettes, grandes claies légères qui l'empêchent d'enfoncer dans la neige : comme ses ouailles il est revêtu de peaux d'ours ; des chiens remorquent le traîneau qui porte ses effets et ses approvisionnements. Bientôt le vent siffle avec violence, des nuages de neige fine voilent le soleil ou obscurcissent la lumière du jour. C'est la *poudrerie,* ouragan de glace qui soulève des trombes de neige comme le simoun du Sahara emporte les dunes de

sable. Ainsi qu'à l'Arabe surpris par la tempête de feu, il n'a d'autre ressource que de se coucher derrière son traîneau ou son cheval en attendant sous une couche épaisse de neige que la tourmente soit passée. Heureux s'il peut se relever sans douleurs ! Après un mois de voyage, il arrive auprès de ses indiens, les évangélise en partageant leurs jeûnes forcés et leur nourriture insuffisante. Lorsque son œuvre est finie, il repart pour une autre station. Telle est la vie des missionnaires de l'Amérique anglaise du nord.

Depuis longtemps des Canadiens français, séduits par la vie aventureuse du trappeur ou chasseur du désert, avaient été s'établir au milieu des sauvages de la rivière rouge qui se jette dans le lac *Winipeg* par 51° de latitude nord environ. C'est de leur union avec les indiennes qu'est issue cette race de métis intrépides que l'on rencontre dans tout le territoire du nord-ouest. Alors quelques missionnaires français coururent à la recherche de ces brebis perdues dans le désert. L'un d'eux, M. l'abbé de *Laverenderie*, s'avança jusqu'au delà du 100° de longitude ouest, en 1728. Mais l'établissement de la Compagnie de la baie d'Hudson vint faciliter beaucoup leurs excursions apostoliques.

En 1811 lord *Selkirk* fondait sur les bords de la *rivière rouge*, où habitent les Assiniboines, une colonie d'Écossais. Ayant été à même de constater les désordres engendrés par l'absence de religion, il rapporta à Québec une pétition signée d'un certain nombre de colons pour obtenir des missionnaires. Elle fut remise en 1818 par le gouverneur anglais à Mgr *Plessis* alors archevêque de Québec. Ce prélat y envoya son coadjuteur Mgr *Provencher*, évêque de Juliopolis, qui vint s'y établir avec deux missionnaires canadiens. Alors le gouvernement anglais interdisait le Canada aux prêtres catholiques. Il abolit cette loi inique en 1840. Mgr *Plessis* profita de cet heu-

reux revirement pour faire ériger le territoire de la baie d'Hudson en vicariat apostolique et y envoya les *Oblats de Marie* établis au Canada dès 1841. Mgr *Provencher* en fut le premier vicaire apostolique: en 1850 il prenait pour coadjuteur le père *Tâché*. Successivement, les missionnaires pénétrèrent dans les territoires du nord-ouest jusqu'à l'*Attabaskaw*. En 1863, Mgr *Grandin* atteignait l'Alaska, ancienne Amérique russe, pendant que d'autres oblats remontaient jusqu'au 69° de latitude nord, chez les Esquimaux du *Labrador*.

Lorsque le nombre des catholiques de ces contrées fut assez nombreux, en 1847, le Saint-Siége changea le vicariat apostolique en évêché titulaire du nord-ouest, il prit le nom de *Saint-Boniface*, patron de l'église de la rivière rouge, en 1851. Deux ans après Mgr *Tâché* succéda à Mgr *Provencher* et en 1859 il prenait le père *Grandin* pour coadjuteur. En 1863, Rome détachait les bassins des rivières *Attabaskaw* et *Mackensie* de l'immense diocèse de Saint-Boniface et les érigeait en vicariat apostolique. En 1871 Mgr *Grandin* devenait évêque du nouveau vicariat de la *Seaskatchewan* ou de *Saint-Albert*. La même année *Saint-Boniface* était érigé en archevêché avec les précédents vicariats pour suffragants. Le Saint-Siége y ajouta le vicariat de la *Colombie anglaise* distrait de l'archevêché de *Vancouver* et confié aux oblats français depuis 1863.

L'archidiocèse de *Saint-Boniface* se compose de deux parties distinctes: 1° le territoire de la rivière rouge peuplé d'émigrants; 2° celui des sauvages de l'ouest et du nord-est; tels que les Sioux, les Sauteux ou Odjibwas, les Montagnais, les Creeks et les Makégons des bords marécageux de la baie d'Hudson.

1° *Saint-Boniface*, mission de la rivière rouge. Cette rivière et son lac doivent leur nom aux combats sanglants que les Sioux et les Sauteux se livrèrent sur ses rives : il

y eut tant de sang répandu que leurs eaux en furent rougies, de là le nom de *Miskouagami ansiping* (eau ensanglantée), dont on a fait rivière rouge. C'est à *Saint-Boniface* que résident l'archevêque et les autorités anglaises. Cette paroisse contient 2000 catholiques d'origine canadienne : elle a un collége et des écoles dirigés par les pères et les frères oblats ; des écoles de filles et un orphelinat tenues par les *Sœurs grises* venues du Canada en 1844. Cette ville fut fondée en 1811 ; quatre ans plus tard, à la suite de conflits sanglants entre les colons des deux compagnies du nord-ouest et de la baie d'Hudson, la population se divisa. Une partie se retira à *Pembina*, localité située à 20 lieues au sud, l'autre resta à *Saint-Boniface*. C'est dans ces deux endroits que commença la mission. Elle fut d'abord traversée par de grandes épreuves, de 1819 à 1826, les sauterelles dévorèrent les moissons, l'ensemencement des terres fut impossible, et il y eut une famine effroyable ; la fonte précoce des neiges fit monter la rivière à 10 mètres au dessus de son niveau habituel ; les inondations furent considérables ; en 1860 un incendie dévora la plupart des établissements de la mission, le reste fut consumé par un second incendie l'année suivante. Quelques mois après une inondation terrible achevait de la ruiner ; 2° *Saint-François-Xavier* ou prairie du cheval blanc, à cinq lieues de Saint-Boniface, sur l'Assiniboine. Cette mission a été fondée en 1824 avec les catholiques revenus de *Pembina* cédée aux États-Unis. Sa population est de 1400 âmes. Résidence et écoles dirigées par les sœurs canadiennes ; 3° *Saint-Norbert*, sur la rivière Sale, non loin de la rivière rouge ; bourg de 700 habitants avec des écoles de garçons et de filles ; 4° *Saint-Charles*, sur la rivière Esturgeon ; station de 300 catholiques avec chapelle et écoles, visitée par un missionnaire de Saint-Boniface ; 5° *Manitoba*, sur le lac et près le fort de ce nom ; résidence de deux missionnaires.

Les missionnaires de Saint Boniface vont en outre visiter des stations moins importantes dépendantes de leurs résidences. Ils accompagnent leurs paroissiens à la chasse au bison dans les plaines du sud et de l'ouest.

Le personnel de l'archidiocèse de Saint-Boniface se compose d'un archevêque, de trente missionnaires et frères oblats et de quinze sœurs grises canadiennes. En 1831 le vicaire apostolique n'avait qu'un seul prêtre. Il possède onze chapelles, églises ou stations.

§ II. *Vicariat apostolique d'Athabaskaw et de Mackensie.*

Ce vicariat apostolique comprend les bassins des lacs et rivières Athabaskaw et Mackensie. Il est borné au nord par l'océan Arctique, à l'ouest par la baie d'Hudson, à l'est par le détroit de Behring, au sud par les montagnes Rocheuses, et s'étend entre les 57° et 75° de latitude nord. Sa population est composée de différents peuples : les Esquimaux qui ne descendent pas au dessous de 60° de latitude nord, ils sont appelés *Ayaskimé*, au pluriel *Ayaskemewolk* par les *Crecks* et les *Algonquins*. Ce mot vient d'*Aski*, chair, poisson cru, et de *mowew*, il mange; il veut donc dire, hommes qui mangent de la viande ou du poisson cru. Entre eux les Esquimaux se nomment *Innoït*, hommes par excellence. Ceux de cette région habitent entre la rivière Churchill et le fleuve Mackensie, leur nombre est évalué à 5,000. Ils sont remuants, tracassiers et pillards, ils prétendent être venus de l'ouest par les îles Aléoutines; en Asie ils porteraient le nom de *Mamollos*. Ils adorent le soleil et quelques fétiches. La tribu des *Tchisareni* a pour dieu Satan qu'elle appelle *Torn-Rark*; elle vivait sur les bords de la rivière Anderson près le fort de ce nom, mais depuis quelques années, elle a émigré vers les baies de Liverpool et de Francklin.

En 1865, les oblats essayèrent d'évangéliser les *Tchi-*

sareni, ils durent concentrer leurs efforts sur la station du fort *Good-hope*, sis à 80 lieues à l'ouest de l'Océan. Ce poste est le plus septentrional de ceux de la compagnie de la baie d'Hudson.

Les autres tribus de ce vicariat apostolique sont : à l'ouest, les *Loucheux*, les *Peaux de lièvre*, les *Flancs de chien*, les *Kravanis* à l'embouchure du Mackensie, les *Montagnais*, les *Creeks* et les *Sauteux*; à l'est, les *Kravanis* se livrent, paraît-il, à des cruautés horribles sur leurs ennemis : on les dit anthropophages.

Le vicariat apostolique d'*Attrabaskaw et de Mackensie* a été érigé en 1863, il a pour évêque Mgr *Faraud*, évêque d'Anémour, et contient six résidences.

1° *Attrabaskaw*, sur le lac de ce nom, résidence de trois missionnaires et de deux frères. La population est formée par 1,200 Montagnais ; ces indiens sont doux et dociles. Les missionnaires ont retrouvé parmi eux les grandes traditions du genre humain sur la création, la chute de l'homme, le déluge, l'idée du sacrifice, etc... La contrée qui entoure cette résidence est inculte et stérile ;

2° *Saint-Joseph* ou grand lac des Esclaves avec deux missionnaires et un frère ;

3° *Notre-Dame de Bonne-Espérance*, près le fort Good-hope, qui compte également deux missionnaires et un frère ;

4° *La Providence*, point central où réside le vicaire apostolique avec trois prêtres et un frère ;

5° *Saint-Michel*, à 150 lieues au nord de Saint-Joseph, mission des sauvages *Takwel-ottines* et des *Flancs de chien*. Les missionnaires ont tenté d'évangéliser la première de ces tribus en 1864, mais elle a émigré sur les bords du lac Tarakatié. Cette région est plate et stérile, sa végétation rabougrie est composée de sapins épinette qui ont 3 mètres de hauteur, de quelques bouleaux et de trembles bien maigres. Le sol est tapissé, en certains en-

droits, de lichens noirâtres comestibles. Une chaîne de montagnes sépare les *Takwel-ottines* des Esquimaux. Ces sauvages ont une prononciation très-défectueuse, ils bégayent presque tous. Le personnel du vicariat se compose d'un évêque, de dix missionnaires et de six frères.

§ III. *Vicariat apostolique de la Seaskatchewan ou de Saint-Albert.*

Le vicariat de *Saint-Albert* s'étend entre le grand portage de *la Loche* qui le sépare à l'ouest du bassin de l'*Attrabaskaw*, le lac *des Esclaves* à l'est, les montagnes Rocheuses au sud et la rivière Churchill au nord. Cette rivière tombe dans la baie d'Hudson à l'est de l'isthme *Raë* et de la presqu'île *Melville*. Il a 1,670 kilomètres de longueur sur 715 de largeur et est peuplé par les mêmes tribus que le diocèse de Saint-Boniface.

Il compte six résidences :

1° *L'île de la Crosse ou Saint-Jean-Baptiste.* Le lac et l'île *de la Crosse* sont à plus de 300 lieues de Saint-Boniface. Les premiers explorateurs leur donnèrent ce nom parce qu'ils y rencontrèrent des sauvages qui jouaient à la crosse. Ce poste, découvert en 1777, se développa tranquillement jusqu'en 1845, année dans laquelle un ministre anglican vint s'y installer. Tous les sauvages qui l'habitent sont aujourd'hui catholiques : il y en a un millier, sans compter ceux des tribus nomades qui visitent la station de temps en temps.

Jusqu'en 1871, Saint-Jean-Baptiste a été la résidence du coadjuteur de Saint-Boniface ; en cette année le territoire fut érigé en vicariat apostolique.

En 1867 un incendie consuma l'établissement de la mission. Actuellement, deux missionnaires, trois frères pour les écoles de garçon et six sœurs grises y résident. Outre les écoles de filles, celles-ci dirigent un orphelinat et un petit hôpital. Plusieurs fois dans l'année les mis-

sionnaires visitent les stations de la Visitatio. grand portage de *la Loche* où se réunissent au moins 700 indiens ; de *Saint-Julien* ou *lac Vert*, à 30 lieues de la Crosse ; elle est fréquentée par les Montagnais ainsi que les Creeks ; 2° *Saint-Pierre, lac Caribou ou des Rennes.* Cette résidence doit son nom aux rennes voyageurs qui viennent y pâturer chaque année. Les sauvages prétendent que ces animaux viennent de l'Asie où ils retourneraient au changement de saison. Commencée en 1847, la mission de *Saint-Pierre* a été définitivement établie en 1862. Son territoire est stérile, le bois y est rare et l'hiver très-long. Deux missionnaires et un frère sont chargés des 1,500 indiens qui la fréquentent. Ils visitent également les stations du lac de *la Ronge*, du portage de *la traite* et des contrées au sud du lac Caribou : elles contiennent 7 à 800 indiens ; 3° *lac Sainte-Anne* (Manitou lake, lac du diable). Ce poste est situé à 15 lieues dans l'ouest du fort *Edmonton*, chef-lieu de ce district, et à 20 de *Saint-Albert.* La mission y a été fondée par M. *Thibaut* en 1844 au milieu des *Creeks.* Elle s'est rapidement développée et possède sept succursales : le petit lac des Esclaves, le fort Jasper, les forts de la Montagne de Carlton et d'Edmonton. Ce dernier est fréquenté par des métis catholiques, un frère y réside pour l'école ; 4° *Saint-Albert.* Cette résidence est à 20 lieues de *Sainte-Anne.* Elle a été fondée en 1861 et est devenue le point central du vicariat. Mgr *Grandin* y a transporté sa résidence : il est assisté de deux missionnaires ; trois sœurs y prennent soin des malades et dirigent les écoles de filles ; 5° *Saint-Paul des Creeks* : station sur les bords de la *Seaskatchewan*, au dessus du fort *Edmonton.* Elle a été fondée en 1865 par le père *Lacombe.* Il apprit aux Creeks décimés par la famine et une épidémie à cultiver la terre avec la charrue. Aujourd'hui *Saint-Paul* est le centre d'une chrétienté de 6,000 catholiques. Deux mis-

sionnaires y résident et font l'école aux enfants; 6° *Notre-Dame-des-Victoires*. Cette mission est située à 40 lieues au nord-ouest de *Saint-Albert*, sur les bords du lac à la Biche. Elle a été fondée en 1865 par le père *Lacombe*. Ce missionnaire sauva également les *Pieds noirs* de la mort; il leur apprit à cultiver leur sol fertile de cette contrée dont le climat est assez doux pour la culture du blé. *Notre-Dame-des-Victoires* est la résidence de deux missionnaires : ils y font l'école aux enfants.

§ IV. *Colombie britannique.*

La Colombie britannique est bornée à l'est par les montagnes Rocheuses, à l'ouest par l'océan Pacifique, au sud par l'Orégon et au nord par l'Alaska. Elle s'étend du 49° au 60° de latitude nord et forme avec les îles qui en dépendent un territoire deux fois aussi grand que celui de la France.

Elle faisait d'abord partie du vaste diocèse de Vancouver; elle en fut distraite en 1863 pour être érigée en vicariat apostolique. C'est le père d'*Herbomez*, évêque de Mélitopolis, qui en est le vicaire apostolique. Il a fixé sa résidence à *New-Westminster*, capitale de la Colombie, près l'embouchure du Fraser.

Ouatre centres principaux de missions sont établis sur cet immense territoire.

1° L'*Immaculée Conception*, station sise près le lac *Okanagan*, entre la chaîne des cascades et les montagnes Rocheuses. Fondée en 1859 au milieu d'indiens adonnés à l'ivrognerie et au jeu, ses commencements furent très-difficiles. Mais, à force de patience et de charité, les missionnaires en ont converti plus de la moitié ; successivement, il ont pu construire une douzaine d'églises, établir une école d'arts et métiers, où les enfants apprennent différents états et la culture. Ce district a trois missionnaires et deux frères ; 2° *Saint-Charles* près la capitale, cette

mission date de 1860 : elle rencontra d'abord les mêmes difficultés que la précédente ; cependant les sauvages se convertirent plus vite. Soixante villages au moins ont embrassé la foi catholique, 300 hommes se sont enrôlés dans la société de tempérance, et tous les enfants ont reçu le baptême.

A 64 kilomètres de New-Westminster, sur la rive droite du *Fraser*, se trouve *Sainte-Marie*, centre principal des missions indiennes de ce district. Les sauvages s'y rendent plusieurs fois dans l'année pour compléter leur instruction religieuse et recevoir les sacrements.

Trois missionnaires et deux frères desservent deux églises pour les Européens et 30 chapelles pour les indiens, trois frères catéchistes dirigent quatre écoles de garçons et cinq sœurs canadiennes de *Sainte-Anne* sont chargées de celles des filles; 3° *Saint-Michel*. Cette mission, fondée en 1863, est située sur la côte en face la pointe septentrionale de l'île Vancouver. Elle est encore dans la période des épreuves. Deux missionnaires et deux frères y travaillent à la conversion des 6,000 indiens *Katrouals* qui peuplent ce district; 4° *Saint-Joseph*, au nord-est du vicariat : mission fondée en 1867 au milieu des sauvages bien disposés dont un grand nombre se sont convertis. Son centre est situé près le lac *William*, sur le haut Fraser. Ce district est desservi par trois missionnaires aidés de deux frères : il a une belle église, un presbytère, des écoles à *Saint-Joseph*, et 14 chapelles.

Les missionnaires de Saint-Joseph descendent dans le sud-est du vicariat pour desservir plusieurs postes éloignés tels que : les forts *Alexandria*, *Quesnel* et *Georges* sur le *Fraser*, les lacs *Taché* et *Stuart* chez les *Yacouchys* ; *Natan*, *Rostat*, le *rocher déboule* sur *la Babine*, à 6 milles de son confluent avec la *Skeena*, et à deux jours au plus de la mer.

Les tribus de ces contrées sont en général bien dis-

posées; elles désirent et demandent des missionnaires ; ce sont : les *Babines* dont la lèvre inférieure est ornée d'une rondelle de bois, d'un os ou d'un coquillage semblable à la *botoque* de certaines tribus du Brésil ; les *Atnas*, habitant le littoral au nombre de 2,000 et dispersés dans le bassin de la *Skeena*, au nord-ouest du lac des Babines ; les *Simshean*, les *Naaskas* et les *Yacouchys*. Ces sauvages vivent misérablement de pêche et de chasse. Ils prennent une quantité considérable de saumons à l'époque où ces poissons remontent leurs rivières. Ils mangent en outre une racine sucrée comme la réglisse appelée *queue de rat*, ainsi que l'écorce intérieure d'un sapin. Cette écorce est également sucrée, sa saveur est agréable, ils lui ont donné le nom de *graisse d'arbre*. Plus loin vers les grandes cascades du Missouri, vivent les *Cawichans*, les *Corbeaux*, les *Attenats*, les *Souahomapes* et les *Okanagans*. Sur l'île de Vancouver ainsi que dans la baie des Esquimaux on rencontre les *Sanicht*, les *Sok*, les *Nouhkas ;* les *Aetas* habitent dans l'île Charlotte et n'ont pas encore reçu la visite des missionnaires catholiques.

Ces contrées sont désolées, arides, souvent couvertes de neige et balayées par les tempêtes. C'est pourquoi les missionnaires ont à faire des voyages très-longs et très-pénibles pour courir après les brebis de leur troupeau. Mais la piété, le respect et la docilité qu'ils rencontrent parmi leurs indiens les dédommagent amplement de la misère qu'ils ont endurée et des dangers auxquels ils se sont exposés pour arriver jusqu'à eux. « J'ai été en voyage « pendant quatre mois et cinq jours, écrivait le père Lejacq, « j'ai voyagé à cheval, en bateau, à pied, j'ai eu froid, j'ai « eu chaud, j'ai été malade, et bien portant, j'ai été dans « la disette et dans l'abondance, je me suis égaré dans les « bois, j'ai été renversé de cheval ; mais partout j'ai trouvé « de bons sauvages, avides de la bonne parole, heureux de « voir le prêtre et respectueux pour sa personne. Que ne

« ferait-on pas pour de tels hommes? Quelles misères « sont capables d'arrêter un missionnaire quant il voit « ces pauvres enfants des bois lui tendre la main et lui « crier: Viens, viens nous enseigner le chemin qui mène « au ciel.»

§ V. *Mission des Esquimaux. — Labrador.*

Le *Labrador* est séparé de l'île de Terre-Neuve par le détroit de Belle-île, et du Canada par la baie de Saint-Laurent. Ses rivages glacés forment une presqu'île de 80 lieues de longueur dont la pointe septentrionale regarde le détroit d'Hudson. Sa température est très-basse, l'eau de-vie y gèle, et sur les rivières la glace atteint huit pieds d'épaisseur. Son sol stérile ne vous montre que d'immenses plaines désertes coupées çà et là par des rocs escarpés d'une grande élévation; sillonnées de ravins profonds et de vallées arides où les rayons du soleil ne pénétrent jamais, et comblés par des neiges perpétuelles. A peine y voyez-vous quelques maigres bouleaux et des touffes d'herbe isolées. Tel est le pays des Esquimaux, peuple qui passe l'hiver dans des demeures souterraines à la lueur d'une misérable lampe.

La foi fut portée au moyen âge dans ces régions glacées. En effet, les annales d'Islande nous apprennent qu'un évêché fut établi au *Groënland* (terre verte) en l'an 1000. C'était l'évêché de *La Ga*[illegible] suffrageant de l'archevêché norwégien de *Drontheim*. *La Garde* se trouvait sur la côte orientale du Groënland. Son premier évêque s'appelait *Lerf Ericson*. Il eut dix-sept successeurs probablement Islandais, Suédois, Norwégiens ou Irlandais. Cette église vécut cinq siècles et ses derniers évêques ne purent y aborder à cause d'un amoncellement des glaces plus considérable que dans les années précédentes. L'un d'eux, *Zacharie de Vicence*, était Italien (1406).

Les dominicains y avaient fondé deux couvents. La mission des Esquimaux dura probablement jusqu'à la Réforme et resta sous la juridiction des évêques irlandais ou scandinaves. Les chroniques d'Islande relatent l'histoire de seize de ces prélats. La mission se composait de deux districts ; l'un sur la côte orientale composé de 100 villages distribués en quatre paroisses, l'autre sur la côte occidentale avec 190 villages répartis en 12 paroisses, il possédait en outre deux couvents de dominicains et l'évêché. Le premier aurait été détruit au XVe siècle par une invasion d'Esquimaux *Skrœlingues* ; le second aurait été bouleversé en 1540 par une révolution volcanique et un amoncellement gigantesque de glaces qui auraient changé totalement la surface du Groëland.

Le voisinage de l'Amérique devait nécessairement attirer l'attention des colons de ce pays. Des expéditions y furent tentées et l'évêque *Eric* y alla prêcher l'évangile. Il fonda une église, en 1120, sur les côtes de Gaspésie dans le bas Canada. Cette nouvelle terre fut appelée *Winland* (terre de la vigne), à cause des vignes sauvages qui y croissaient naturellement. Quelques auteurs prétendent que c'était l'île de Terre-Neuve. Quoi qu'il en soit, les tribus gaspésiennes reçurent la foi à cette époque, et lorsque cette mission fut abandonnée en même temps que celle du Groënland, les Esquimaux conservèrent avec leurs superstitions des croix et des objets de piété qu'ils entouraient d'une grande vénération. Le navigateur italien *Zeno* trouva chez eux au XIVe siècle des livres latins, quelques cérémonials et missels, ayant appartenu, sans doute, à un évêque du XIIe siècle. Sur la côte occidentale du Groënland il visita un couvent de dominicains en majorité irlandais, et une église dédiée à Saint-Thomas ; elle était bâtie près d'un volcan. Plus tard, au XVIIIe siècle, le missionnaire protestant *Egède* retrouva les vestiges de cette colonie.

Après la fondation des établissements français du Canada, les évêques de Québec n'oublièrent pas que les Esquimaux faisaient partie de leur troupeau, de temps en temps, ils y envoyaient des missionnaires sulpiciens et des prêtres canadiens pour visiter les malheureux Acadiens exilés sur la côte du Labrador. Mais il fallait donner de la stabilité à ces missions et pourvoir à l'évangélisation des *Naskapis*, seule tribu qui n'avait pas encore vu de missionnaires : alors l'administrateur du diocèse de Québec en chargea les Oblats de Saguenay. En 1838 le père *Arnault* fut envoyé à la recherche de ces sauvages. Il s'avança jusqu'à la station de *Petatskoupaw*, à deux mois de marche de l'Océan, s'arrêta à la baie des Sept-Iles près l'embouchure de la *Moïsie*, et revint sur ses pas sans avoir pu les rencontrer. Cependant en 1862, les Oblats fondaient la résidence de *Notre-Dame de Betsiamits*, sur les bords de la rivière de ce nom, à 60 lieues au nord de Québec, par 69° de longitude ouest, et 51° de latitude nord. C'est une base d'opération pour l'évangélisation des Esquimaux. En 1866, le père *Babel* faisait une nouvelle tentative ; il atteignait le poste de *Winnaucoupaw* situé entre la baie des Esquimaux et *Petatscoupaw ;* les Esquimaux étaient encore partis pour la baie d'*Hungava*. Dans ce voyage, il parcourut 1932 kilomètres, traversa 75 lacs et descendit 11 rivières. Il fut plus heureux en 1867 et en 1868 ; il put atteindre ces sauvages et donner le baptême à un certain nombre d'entre eux.

La mission des Esquimaux est donc fondée, et beaucoup de *Naskapis*, de la baie d'*Hungava*, point le plus septentrional du Labrador, ont embrassé la foi ; dans peu d'années il est à croire que tous ces sauvages seront catholiques.

Cette mission fut attachée de 1856 à 1859 au vicariat apostolique de Terre-Neuve ; en 1859 elle fit partie de la préfecture du pôle arctique et depuis 1872 elle est re-

tournée au diocèse de Québec dont elle dépendait primitivement.

On évalue le nombre des Esquimaux à 1,500,000 âmes. Ils habitent jusqu'au 82° de latitude nord, tandis que les Européens établis sur les fiords (golfes étroits) de la côte ne dépassent pas le 72°. C'est une belle moisson offerte au zèle de la société des Oblats de Marie.

ARTICLE III

Sociétés de Sainte-Croix du Mans, de Saint-Sulpice et de Saint-Basile.

1° En 1847, Mgr *Bourget*, évêque de Montréal, fit venir au Canada la congrégation de Sainte-Croix du Mans. 10 prêtres et frères de cette société vinrent fonder un établissement central à Saint-Laurent, ville située près Montréal, et bientôt ils ouvrirent de nombreuses écoles dans tout le diocèse. Parmi ces maisons secondaires citons : Saint-Eustache, Saint-Martin, la côte des Neiges, Pointe-Claire, Alexandria, Pointe-aux-Trembles, etc.... 60 prêtres et frères et autant de sœurs de cette société y dirigent des colléges, des orphelinats, des pensionnats, des écoles et des ouvroirs fréquentés par 1,200 enfants environ ; 2° les *sulpiciens*, comme nous l'avons vu, sont les fondateurs de la ville de Montréal. Ils en ont bâti la cathédrale ainsi que la plupart des établissements religieux : ils en dirigent le grand séminaire. Propriétaires de l'île, ils ont défriché ce désert au milieu duquel leur charité a fait surgir une ville de 300,000 âmes ; 3° en 1852, Mgr *Charbonnel*, évêque de *Toronto* (haut Canada), appela dans son diocèse la nouvelle société française de Saint-Basile. Outre le concours que ces missionnaires prêtent au ministère paroissial, ils dirigent le petit séminaire de *Saint-Michel* commencé en 1852 avec 11 élèves ; aujourd'hui il en contient près de 200.

CHAPITRE III

ÉTATS-UNIS. — NOTIONS GÉNÉRALES.

Pendant que les Français implantaient la foi parmi les tribus du Canada et de la Lousiane, *Georges Calvert*, comte de Baltimore, secrétaire d'État de Jacques Ier, obtenait la concession de l'île de Terre-Neuve à laquelle Charles Ier ajouta plus tard un vaste territoire au nord de la Virginie. Le concessionnaire lui donna le nom de *Maryland* en l'honneur de la princesse Marie. Persécuté avec les catholiques d'Angleterre, il s'apprêtait à venir se réfugier dans ses possessions américaines lorsque la mort le surprit. Ce fut son fils qui réalisa son projet. Il quitta l'Angleterre avec 200 familles en 1634 et vint fonder sur les bords du *Potomac* la ville de *Baltimore*. Cinq jésuites avaient accompagné la colonie. Les nouveaux colons donnèrent asile aux protestants, chassés d'Angleterre par leurs coreligionnaires. Ils furent victimes de leur charité. Vingt-cinq ans après, ceux-ci, devenus les maîtres par le nombre, privèrent les catholiques de leurs droits civils et politiques. Chassés de Maryland, les jésuites y revinrent bientôt et opérèrent de nombreuses conversions. A la même époque, le Saint-Siége envoya des capucins anglais et français dans la *Virginie* et plus tard des jésuites dans la *Pensylvanie*, provinces de la Nouvelle-Anglerre. Cette dernière fut colonisée par les quakers de *Guillaume Penn*. En même temps, à partir de 1611, les carmes, les augustins et les jésuites espagnols, remplacés en 1767 par les franciscains, évangélisaient la *Californie*.

Les progrès de ces missions les forcèrent à donner la basse ou vieille Californie aux dominicains. Des milliers de sauvages furent civilisés : en 1836 on y comptait encore 38 centres de mission. C'est en cette année qu'elles furent supprimées.

Déjà en 1512, le jour de la Pentecôte, une tempête avait jeté l'Espagnol *Ponce de Léon* sur les côtes d'une presqu'île, couverte de fleurs. Il l'appela *Floride*, de *Pasca Florida* (Pâques fleuries), en mémoire de cette fête. A la nouvelle de cette découverte, l'Espagne envoya dans cette contrée admirable et salubre une expédition militaire. Avec elle débarquèrent des missionnaires dominicains; l'un d'eux, *Cancer de Barbastro*, fut tué par les flèches des indiens à Tampa. Quelques années après, *Pedro-Mendez* fondait en 1563 la ville de *Saint-Augustin*. Bientôt arrivèrent les franciscains qui formèrent des réductions. Plusieurs d'entre eux payèrent par le martyre des succès dus à leur zèle et à leur abnégation. Au XVIIe siècle, ces missionnaires, dont quelques-uns étaient français, possédaient vingt couvents dans la Floride. Mais le voisinage de la Géorgie et de la Caroline porta une perturbation considérable dans cette contrée. Les colons anglais y faisaient incursions, ravageaient, détruisaient les paroisses et vendaient les indiens comme esclaves. En 1763, les *Séminoles* et autres sauvages se réfugiaient dans l'intérieur pour se mettre à l'abri de ces coups de main, alors il ne resta plus de missionnaires qu'à *Saint-Augustin* et à *Pansacola*, dans la Floride occidentale. Vingt ans après les missions étaient totalement détruites. Pendant ce temps, se fondait l'Amérique anglaise. En 1607 une centaine d'Anglais débarquaient dans une île des côtes de la *Virginie* à l'embouchure de la rivière *James*. Ils furent rejoints par des déportés, des exilés, des engagés auxquels on joignit bientôt des noirs d'Afrique. Plus au nord en 1615, les Hollandais s'établissaient sur les rives du

fleuve *Hudson* ; *Orange* est devenue *Albang* et la *Nouvelle-Amsterdam* s'appelle aujourd'hui *New-York*. En 1636, il n'y avait encore que 2,000 Néerlandais et Flamands. Quelques protestants français vinrent se joindre à eux après la révocation de l'édit de Nantes.

En 1620, 100 puritains anglais persécutés débarquent sur les roches de *New-Plymouth* au nord de New-York. Ils fondent la Nouvelle-Angleterre, le Massachussets, Boston et la Pensylvanie ; au bout de 30 ans ces provinces avaient déjà 21,000 colons. Des Allemands et quelques Suédois accoururent s'établir auprès d'eux. En 1750, la population des colonies anglaises s'élevait déjà à 1,200,000 âmes. La paix d'Utrecht leur donna Terre-Neuve et l'Acadie, et celle de 1763 acheva notre ruine en leur abandonnant le Canada.

Onze ans après, une question de douane et d'impôts occasionna une scission entre les treize provinces de la colonie et la métropole. Aidés par la France, les Américains font reconnaître leur indépendance en 1781. En 1803, la nouvelle république acquiert la Louisiane de Bonaparte. En 1821 l'Espagne lui abandonne la Floride ; 1845 lui donne le Texas ; 1846, l'Orégon ; 1850, l'Utah, le Nouveau-Mexique et la Californie ; 1854, l'Arizona. Enfin dans ces dernières années elle acheta l'Amérique russe. D'annexion en annexion, les États-Unis sont arrivés à posséder 37 États et 10 territoires, soit 935 millions d'hectares ou 17 fois la France et 41 millions d'habitants.

En 1673, le jésuite français *Marquette* avait découvert le cours intérieur du Mississipi dont l'embouchure venait d'être explorée par l'Espagnol Soto. Il descendit le fleuve jusqu'à la rivière *Arkansas* et revint au Canada par l'*Illinois* et le lac *Michigan*. Après lui le père récollet *Hennepin* naviguait jusqu'au 42° de latitude nord : il s'arrêtait devant une chute qu'il appela *saut de Saint-François de Padoue*.

La Salle fut plus heureux, il descendit le fleuve jusqu'à son embouchure et donna le nom de *Louisiane* à la vallée du fleuve. Alors les jésuites français descendirent du Canada chez les Indiens illinois, où ils fondèrent des réductions dignes de celles du Canada. D'autres prêtres de la société des missions étrangères venus de *Québec* et des Capucins s'établirent également dans la Louisiane. Cependant les Anglais excitaient continuellement les sauvages contre les Français; heureusement, quelques tribus impatientes devancèrent le jour assigné pour le massacre général. Les *Natchez*, les *Chichaghas* et les *Yassous* tuèrent plusieurs missionnaires avec un grand nombre de nos compatriotes. Parmi ces martyrs, citons les jésuites du *Poisson*, *Souel*, *Doutreleau* et *Sénat*. Les Français punirent cette révolte par la destruction totale des *Natchez*.

Pendant ce temps plusieurs essais infructueux de colonisation étaient tentés au nom de la France, dans le bas Mississipi, par *Yberville* (1698) et par *Crozat* (1712). En 1718 *Lemoine de Boinville* fondait la Nouvelle-Orléans. Quelques réductions d'indiens réussirent. Mais les spéculations de la compagnie du Mississipi fondée par Law vinrent arrêter l'essor de la civilisation parmi ces sauvages bien disposés. Alors Louis XV céda cette belle colonie à l'Espagne (1763). La rive occidentale du Mississipi devint espagnole et ses bords orientaux appartinrent aux Anglais. Les choses restèrent dans cet état jusqu'à l'émancipation des États-Unis. En 1783, ceux-ci s'emparèrent de tous les pays au nord du 31° de latitude. Les antres provinces restèrent à l'Espagne qui les rendit à la France, de 1798 à 1800, et en 1803 l'empereur Napoléon la céda aux États-Unis pour la somme de 80 millions.

La Lousiane espagnole resta sous la juridiction de l'archevêque de la *Havane* jusqu'à la création du diocèse de la *Nouvelle-Orléans* en 1793. Les guerres de l'Indépen-

dance achevèrent de ruiner l'Église de l'Amérique anglaise. Après la reconnaissance des États-Unis par les autres nations, tout était à recommencer. Jusqu'alors les colonies britanniques de l'Amérique relevaient du vicaire apostolique de Londres, il fallut songer à leur donner une nouvelle organisation hiérarchique. Les anciens jésuites étaient restés dans leurs missions; ils mouraient successivement, mais ils n'étaient plus remplacés. Alors les prêtres du Maryland et de la Pensylvanie, réunis en synode, demandèrent au Saint-Siége la création d'un évêché et proposèrent le R. P. *John Carroll*, vicaire général du vicaire apostolique de Londres, pour premier évêque des États-Unis. Pie VI exauça leur supplique; et en 1790, Mgr *Carroll* fut sacré évêque titulaire de Baltimore. Ce prélat ne trouva dans son diocèse que 45 prêtres et 24,500 catholiques dispersés sur un territoire de 1,500 lieues de longueur sur 900 de largeur. Immédiatement après son installation, la première œuvre qu'il fonda fut un séminaire. Il appela auprès de lui les *Sulpiciens* français; six des membres de cette congrégation vinrent créer un grand et un petit séminaire à Georges-Town en 1791. Le premier prêtre qui en sortit, en 1793, est un Français natif d'Orléans : M. *Badin* l'apôtre de Kentuky. En 1800 Mgr *Neale* était adjoint à Mgr Carroll, en qualité de coadjuteur, avec le titre d'évêque de Gortyne. La même année, il rattachait les jésuites restés aux États-Unis, à ceux que la Russie avait conservés : une nouvelle colonie de ces missionnaires venait renouer la chaîne des missions américaines.

La foi se développant aux États-Unis, Pie VII érigea, en 1808, *Baltimore* en archevêché et lui donna quatre évêchés suffragants, *Boston*, *Philadelphie*, *New-York et Bardstown*. Deux Français furent les premiers titulaires de Boston et de Bardstown, ce sont NN. SS. de *Cheverus*, devenu plus tard archevêque de Bordeaux, et *Flaget*, de

société de Saint-Sulpice, évêque de Bardstown et fondateur des missions indiennes. En 1815, un autre Français, Mgr *Dubourg*, fut sacré évêque de la Nouvelle-Orléans. Il ramena d'Italie plusieurs lazaristes romains qui formèrent le collége séminaire de *Sainte-Marie des Barreus*. Mgr *Rosati* devint le coadjuteur de Mgr *Dubourg* et fixa sa résidence à *Saint-Louis* dont il devint évêque en 1827. En 1810, Mgr *Flaget* fut transféré sur le nouveau siége de *Louisville* qui remplaça celui de Bardstown supprimé. La première de ces deux villes, dont la population dépasse 50,000 âmes, n'était composée en 1792 que de quatre cabanes et deux maisons. A son arrivée, Mgr *Flaget* y trouvait 1,600 catholiques ; il bâtissait dix églises dans son diocèse ; l'année suivante il y créait un séminaire. En 1819, il possédait une cathédrale, trois colléges dont un pour les écoles, et établissements de sœurs pour les malades. En 1820 il recevait des sœurs dominicaines pour l'instruction des jeunes personnes, il établissait deux pensionnats dans l'Ohio et autant dans le Kentuky. En 1842, il faisait venir les sœurs du *Bon pasteur* d'Angers à Philadelphie et à Saint-Louis. Enfin, il fondait la trappe de *Gethsemani* au milieu des forêts vierges de son diocèse, avec 40 religieux venus de celle de la *Meilleraie*. L'histoire de Mgr *Flaget* nous apprend celle de tous les évêques d'Amérique.

Pendant que l'Église catholique développait ses œuvres, le gouvernement des États-Unis, préoccupé d'en finir avec les indiens, refoulait ces malheureux vers les territoires occidentaux sur la rive occidentale de l'Arkansas et de la Nebraska. Pour arriver à ce résultat sans effusion de sang, il eut recours aux missionnaires. Les *Osages* et les *Potawotamies* et une foule d'autres tribus de la grande nation des *Sioux* y furent réunis. Mgr *Miège* est leur vicaire apostolique depuis 1851 ; il réside à *Lavenworth-city*, chef-lieu du *Kansas* ; or en 1858, cette localité qui ren-

ferme aujourd'hui 5,000 catholiques ne se composait que de quelques cabanes. Les Révérends Pères ont fondé un grand nombre de paroisses indiennes ; ils y ont installé des hôpitaux, des pensionnats, des colléges, des écoles ; celles de filles sont dirigées par des sœurs du *Sacré-cœur*. Encore quelques années et tous les sauvages devenus chrétiens seront assimilés à la civilisation et sauvés de l'extermination. A mesure que le flot de l'émigration jetait aux États-Unis un certain nombre de catholiques, le Saint-Siége multipliait les diocèses à la demande des premiers évêques ainsi que conciles provinciaux. Ainsi Pie VII érigeait, en 1820, le siége de *Richmond* ; en 1821 ceux de *Charlestown* et de *Cincinnati*. Bientôt vint la création du vicariat apostolique des *Florides*, de l'*Alabama*, et celle de l'évêché de *Saint-Louis* en 1827. C'est un Français, Mgr *Portier*, bientôt évêque de *Mobile*, qui fut le premier vicaire apostolique de la *Floride*. A la mort de *Grégoire XVI* en 1846, il y avait déjà 16 évêchés aux États-Unis. Actuellement on y compte *quarante-huit* diocèses et vicariats apostoliques formant *sept* provinces ecclésiastiques.

Des séminaires, des colléges, des écoles pour les garçons et pour les filles, des pensionnats, des hôpitaux, des asiles pour toutes les misères ont été fondés par les évêques avec l'aide des fidèles de leurs diocèses. Ces prélats créèrent des congrégations religieuses pour les diriger et sollicitèrent le concours des sociétés européennes. Leur appel fut entendu, et un grand nombre de prêtres séculiers et réguliers de frères et de sœurs de toutes les sociétés hospitalières et enseignantes, accoururent chaque année se mettre à leur disposition. Les jésuites ont actuellement une vingtaine de colléges dont plusieurs sont élevés au rang d'universités avec le privilége de conférer le doctorat. Leurs établissements sont au nombre d'une cinquantaine. Sur 128 universités américaines, les catho-

liques en possèdent onze qui jouissent de cette prérogative.

A côté de cette expansion des corporations religieuses jouissant de la liberté la plus entière, le clergé séculier s'est multiplié considérablement. Chaque diocèse a ses grands et ses petits séminaires. En outre l'Europe, et en particulier la France, ne cesse pas d'envoyer en Amérique un grand nombre de prêtres. Ainsi après avoir fondé, pour ainsi dire, l'Église des États-Unis, le clergé français continue à l'entretenir. Aujourd'hui, il n'est guère de diocèses américains qui ne possèdent quelques prêtres français. A la fin du règne de *Grégoire XVI*, il y avait aux États-Unis 16 *diocèses*, 456 *églises*, 358 *chapelles*, 511 *prêtres séculiers*, 13 *institutions ecclésiastiques*, 149 *séminarisies*, 18 *colléges*, 28 *couvents*, 47 *écoles de filles et* 76 *instituts charitables*, *hôpitaux*, *etc*.

Aujourd'hui il y a 48 *diocèses et au moins* 1,800 *prêtres*. En 1786, *on n'y comptait que* 25,000 *catholiques*, sur une population totale de près de 4 millions d'habitants. En 1860 ils étaient plus de 3 millions et la population atteignait le chiffre de 31,440,597 âmes. *Actuellement il y en a près de* 5 *millions*, *si ce n'est plus*, *sur* 41 *millions d'habitants*.

Parmi les Français qui ont fondé les diocèses des États-Unis, nous trouvons : Mgr *Flaget*, évêque de Louisville, apôtre de l'Ohio, du Kentuky, du Tenessee, de l'Indiana, de l'Illinois et de Michigan, mort en 1852, la soixantième année de son âge, après 40 ans d'apostolat ; Mgr *Bruté*, évêque de Vincennes dans l'Indiana ; Mgr *de Cheverus*, archevêque de Baltimore ; Mgr *Loras*, évêque de Dubuque dans le Wisconsin. En arrivant, en 1839, dans son diocèse, il n'y trouva qu'une église misérable et quelques centaines de catholiques ; en mourant, en 1856, après 21 ans d'épiscopat, il laissa 60 églises, 47 chapelles 9 communautés, 7 pensionnats, 48 prêtres et 54,000 ca-

tholiques ; Mgr *Portier*, premier vicaire apostolique des Florides et de l'Alabama, évêque de Mobile ; Mgr *Dubourg*, évêque de la Nouvelle-Orléans ; les Espagnols refusèrent d'abord de le reconnaître comme leur pasteur légitime ; venu aux États-Unis en 1815, il fut évêque en 1817 et mourut en 1859, après un épiscopat laborieux et difficile ; Mgr *Crétin*, évêque de Saint-Paul de Minesota près les sources du Missouri ; missionnaire en 1838, il évangélisa les diocèses de Saint-Louis et de Dubuque, et devint évêque de Saint-Paul en 1850. Tout était à créer lorsqu'il arriva dans son diocèse ; à sa mort, en 1857, il y laissait 22 églises, 29 prêtres, 1 hôpital et 3 communautés de sœurs. Ce vaste diocèse est peuplé de 40,000 sauvages au moins ; Mgr *Blanc*, archevêque de Saint-Louis ; Mgr *Odin*, premier évêque de Galveston au Texas ; à sa mort, en 1852, il laissait 32 prêtres dans ce diocèse, où il avait tout créé ; Mgr *Vérot*, évêque de Savannah en Georgie, vicaire apostolique de la Floride depuis 1858. Ce vaste diocèse est peuplé de 200,000 habitants, dont la moitié sont nègres. On y rencontre, en outre, un certain nombre de sauvages *Séminoles* et *Everglades*, évangélisés par des prêtres français. Cette mission a été fondée par les *missionnaires de la Miséricorde* de France. Le *P. Aubril* l'évangélisa pendant 25 ans avec succès. En 1860, Mgr *Vérot* put fonder des écoles, des pensionnats de filles et de garçons, avec l'aide des frères et des sœurs de Saint-Joseph. Lorsque le gouvernement des États-Unis occupa la Floride, la mission avait des revenus suffisants pour son entretien et son développement, mais les administrateurs américains ayant jugé convenable de s'adjuger les biens ecclésiastiques, elle fut ruinée. Plus tard, la guerre civile acheva la ruine des œuvres catholiques. Mais grâce à la persévérance et à la confiance en Dieu de son évêque et au dévouement de son clergé, l'Église de la Floride et de l'Alabama se relève chaque jour et

se peuple d'un grand nombre de nouveaux émigrants.

Les missions ou diocèses encore presque exclusivement français sont ceux du Nouveau-Mexique : 1° le diocèse de Santa-Fé ; 2° celui de l'Arizona ; 3° le vicariat apostolique de Colorado et de l'Utah, nous y ajouterons les missions de la congrégation de Sainte-Croix du Mans ; ainsi que les établissements des Sulpiciens et des Maristes.

§ I. *Diocèse de Santa-Fé.*

D'abord province mexicaine, annexée aux États-Unis en 1847, le Nouveau-Mexique appartenait au diocèse de Durango. Il est borné à l'ouest par l'Arizona ; à l'est par le Kansas et le Texas ; au nord par le Colorado et au sud par la Sonora. Le siége épiscopal a été érigé et établi à Santa-Fé, en 1850 ; alors l'Arizona et le Colorado en faisaient partie : ils forment aujourd'hui deux diocèses séparés. Mgr Lamy, prélat français, est le premier évêque de Santa-Fé.

Le territoire du Nouveau-Mexique est riche en mines d'or, d'argent et d'autres métaux ; il produit des céréales et des fruits en abondance. Son climat est salubre et tempéré ; ses montagnes boisées renferment des sources thermales. Il est plus peuplé que les deux États voisins, sa population très-féconde, née dans la contrée, se répand dans les territoires de l'ouest, on l'évalue à 112,000 âmes.

Ces Mexicains sont très-religieux et pleins de respect pour le prêtre ; ils ont bâti eux-mêmes presque toutes leurs églises et chapelles, et contribuent spontanément à l'entretien du missionnaire. Il en est de même des indiens catholiques, estimés à 18,000 âmes. Quant aux indiens sauvages, dont le nombre dépasse 80,000 sur les trois territoires, ils sont assez bien disposés, un certain nombre de tribus, les *Navajos* entre autres, sont en voie de conversion, les autres sont les *Pimas*, les *Maricopas*, les *Apaches* à l'est, peuplades industrieuses, et les *Comanches*

du Texas à l'ouest. En ce moment, toutes ces tribus sont cantonnées sur des territoires qui ont été assignés par le gouvernement des États-Unis sous le nom de réserves.

Le *Nouveau-Mexique* est séparé des autres États par des déserts immenses. Pour les traverser il ne faut pas faire moins de 300 lieues, exposé aux attaques des indiens, au froid et à la faim. Les seuls cours d'eau qui y aboutissent, l'*Arizona* et le *Colorado*, n'y pénètrent pas. Mais la construction des chemins de fer dans l'ouest et dans la Californie va bientôt abréger les distances et jeter dans ces déserts des milliers d'émigrants.

Lorsque Mgr Lamy arriva dans son diocèse, tout était à créer. La plupart des anciennes églises étaient détruites, il les fit rebâtir et en construisit 85 nouvelles : leur nombre actuel dépasse 140. Si elles laissent à désirer du côté de l'architecture, il n'en est pas de même sous le rapport spirituel. Elles sont remplies de chrétiens dont la plupart s'approchent des sacrements. A cette époque, il n'y avait que 14 prêtres pour 60,000 catholiques dispersés sur un territoire de 200 lieues de diamètre. Santa-Fé n'en possédait qu'un pour 6,000 âmes. Aujourd'hui, le clergé de ce diocèse se compose d'au moins 50 missionnaires, presque tous français; chaque prêtre dirige une école dans sa paroisse. En outre, les Frères de la doctrine chrétienne en ont fondé trois ; celle de Santa-Fé compte au moins 300 élèves. Les sœurs de Lorette ont cinq écoles et pensionnats de jeunes filles, ainsi qu'un noviciat au chef-lieu. Elles ont été établies en 1853.

En 1866, 4 filles de la Charité ont été installées dans l'orphelinat et l'hôpital de Santa-Fé.

§ II. *Diocèse d'Arizona.*

Situé à l'ouest du Nouveau-Mexique, le territoire de l'*Arizona* est borné au nord par l'Utah, au sud par le

Nouveau-Mexique, à l'ouest par la Californie ou le diocèse de Monterey dont il est séparé par le rio Colorado. Il est traversé, en outre, par la belle et fertile vallée du *rio Grande del norte*, au climat doux et salubre. C'est un jésuite de Sonora qui explora le premier ces contrées. En 1687, il descendit la rivière de *Santa-Cruz* jusqu'au rio *Gila*, affluent du *Colorado*. En cet endroit, il fonda la première mission; ses confrères établirent toutes les autres. Les jésuites furent remplacés en 1774 par les franciscains qui abandonnèrent le Nouveau-Mexique en 1828. Pendant cette période, l'*Arizona* était peuplé et couvert de populations agricoles actives et laborieuses. On y voyait des villes nombreuses et des établissements agricoles aujourd'hui disparus. Enfin le territoire fut annexé aux États-Unis en 1854 ; et en 1868, le Saint-Siége l'érigea en vicariat apostolique. C'est Mgr *Salpointe* qui en est l'évêque. En quelques années ce prélat a fondé un grand nombre de paroisses : 1° *Las Cruces* (*les Croix*), petite ville de 2,000 âmes, à 300 milles au sud de Santa-Fé, dans la vallée du rio Grande. Il y a établi cinq sœurs lorettines qui dirigent les écoles, un pensionnat et un orphelinat; 2° *Saint-François-Xavier*, ancienne mission des jésuites, ville de 4,000 habitants. L'église y est bien conservée, elle est en pierre et surmontée de deux coupoles. L'intérieur est orné de fresques et de statues. Cette mission est sur le rio *Colorado*, à 125 lieues de Santa-Fé; 3° à deux lieues, au nord de Saint-François-Xavier, *Tucson*, capitale de l'Arizona. D'abord simple fort espagnol en 1761, cette ville a eu 3,000 habitants. Ils furent chassés par les indiens *Apaches*. Lors de l'annexion de l'Arizona aux États-Unis en 1853, *Tucson* n'en avait plus que 200. En 1866, le chiffre de la population était monté à 800; mais la découverte de mines d'or et d'argent y attira 80,000 émigrants en 1871. Les deux tiers sont catholiques. Mgr Salpointe y a établi des sœurs pour les écoles et le

soin des malades en 1870. *Tucson* est appelée à devenir une ville importante. Elle est par 32° latitude nord et 111° de longitude ouest. Trois prêtres desservent Saint-François-Xavier et Tucson. Sur les rios *Gila* et *Colorado* (rivière rouge) se trouvent les missions des indiens *Pimas* et *Apaches* au nombre de 15,000 environ. Ceux-ci sont nomades, remuants, terribles et féroces, il est très-difficile de les dompter ; ceux-là cultivent le sol et vivent paisiblement ; ils sont doux, industrieux et simples. Ils répondent d'une manière satisfaisante aux efforts des missionnaires. Le territoire de l'Arizona est parsemé de ruines aztèques et espagnoles. Son nom viendrait des forêts d'immenses cactus (cactus giganteus arizonas) qui couvrent son sol.

§ III. *Vicariat apostolique du Colorado et de l'Utah.*

Ce territoire a pour bornes le Nouveau-Mexique et les montagnes Rocheuses au nord, le Kansas à l'ouest, l'Utah à l'est et le Dakota au sud. Il est plus froid mais plus fertile que l'Arizona ; les grandes rivières qui l'arrosent en rendent le sol plus facile à cultiver. L'or, l'argent et autres minéraux, des prairies et des vallées d'une fertilité remarquable forment ses richesses. Les montagnes sont couvertes de forêts de cèdres et de sapins.

Le *Colorado* forme un désert qui mesure 1,260 kilomètres de large. Son nom lui vient du principal fleuve qui le traverse et le sépare de l'Arizona, le rio *Colorado* (rivière colorée ou grande rivière rouge).

Le Colorado a été érigé en vicariat apostolique en 1868 ; il est administré par Mgr *Machebœuf*, évêque d'Épiphania. Sa population se compose de 40,000 âmes dont 16,000 catholiques.

Résidences des missionnaires : 1° *Denver* en est la capitale. Il n'y avait sur l'emplacement de cette ville, en 1860,

que quelques cabanes en planches, dont une habitée par un Français. Actuellement elle a près de 8,000 âmes dont 500 catholiques. En 1869, 60,000 émigrants, attirés par des faux bruits au sujet de la découverte de nouvelles mines, émigrèrent sur ce territoire. Aussitôt la réalité connue, 40,000 d'entre eux retournèrent dans les États voisins, mais 20,000 restèrent. Ils forment une population agricole qui défriche les plaines de la *Plata*, du *Clear-Creek* et du *Kansas*, où vivent de nombreux indiens. Des sœurs de Lorette dirigent les écoles de Denver; 2° *Central-city* (ville centrale), est à 40 milles de l'est de Dener; 3° *Golden-city* (ville de l'or) en est à 12 milles à l'ouest. Cette ville est au pied des montagnes dont les mines lui ont fait donner le nom du précieux métal qu'elles contiennent à côté de mines de fer. *Golden-city* est la résidence de cinq prêtres français; les sœurs de Lorette y dirigent un pensionnat et des écoles de filles. Elle a une église convenable.

L'*Utah* est à l'ouest du *Colorado*, il est peuplé par les *Mormons*. On rencontre quelques catholiques dispersés çà et là dans ses immenses solitudes.

Ce vicariat a[illegible]olique, ainsi que bien d'autres, est difficile à visite[illegible]s distances décuplent les difficultés que rencontrent[illegible] missionnaires. La vie de ceux-ci est un voyage continuel. L'évêque a mis trois ans à faire sa visite pastorale, au milieu de privations et de fatigues inouïes. Cependant, la proximité du chemin de fer du *Far-West*, qui traverse les États-Unis de *New-York* à *San-Francisco*, permet aux missionnaires de communiquer plus facilement avec les autres États. Avant sa construction, il fallait un mois pour se rendre au fort *Union*, maintenant on y arrive en 40 heures. *Ce chemin de fer a* 1,300 *lieues de longueur et ce trajet est parcouru en* 6 *jours et demi.*

§ IV. *Sociétés de Sainte-Croix, de Saint-Sulpice et de Sainte-Marie.*

1° En 1841, Mgr *de la Hailandière*, évêque de Vincennes dans l'Indiana, fit venir de France un certain nombre de prêtres et de frères de la congrégation de Sainte-Croix du Mans. Il leur donna un terrain situé à quelques lieues de sa ville épiscopale et leur confia la paroisse de *Saint-Pierre*, où ils ouvrirent un noviciat et des écoles.

De Saint-Pierre la maison principale fut transportée à *Notre-Dame-du-Lac*. Mgr de Vincennes ayant donné aux missionnaires un vaste territoire à l'est du lac *Michigan*, près le fleuve Saint-Joseph, ils construisirent en cet endroit un collége, un noviciat, un orphelinat et des ateliers. Une grande paroisse catholique vint se former autour de ces établissements ; les terres furent mises en culture et bientôt le collége reçut du gouvernement le titre d'Université. Des sœurs françaises de la même congrégation vinrent se joindre aux missionnaires et aux frères ; alors, des écoles, des ouvroirs, des pensionnats pour les filles furent ouverts dans différentes localités. Or, quinze années auparavant, il n'y avait, dans le diocèse de Vincennes, qu'une pauvre masure au milieu d'un vaste désert et d'immenses forêts.

2° En 1849, la Société de Sainte-Croix fonda des établissements semblables à *New-York* avec ses missionnaires, ses prêtres et ses sœurs.

3° C'est de New-York que la fièvre jaune les attira dans la Louisiane, nouveau théâtre de leur dévouement. L'archevêque de la *Nouvelle-Orléans* accueillit ces nouveaux ouvriers avec joie. Sous son patronage furent fondés des orphelinats, des ouvroirs, des écoles dans la ville épiscopale. Le premier établissement établi dans l'intérieur du diocèse, est celui d'*Opelousas*.

Cette congrégation compte aux États-Unis : 6 noviciats,

une Université ou collége, 15 écoles, 2 orphelinats agricoles et plusieurs missions.

2° Les prêtres de Saint-Sulpice dirigent les séminaires de *Baltimore*. Comme nous l'avons vu plus haut, ils les ont fondés lors de la création de ce siége épiscopal. En outre, ils ont un autre séminaire à *Emmitsbourg*.

3° Les maristes possèdent deux établissements pour l'enseignement; l'un à *Cincinnati*, l'autre à *Saint-Antoine* du Texas.

CHAPITRE IV

AMÉRIQUE CENTRALE.

ARTICLE PREMIER.

Antilles. — Notions générales.

Entre les deux Amériques, de la Floride à l'embouchure de l'Orénoque, s'étend une chaîne d'îles appelée les Antilles. Au XVIIe siècle, on les nomma pendant quelque temps îles Barlevent. Elles limitent l'océan Atlantique de la mer à laquelle elles donnent leur nom et que ses ouragans ont rendue tristement célèbre. Les plus grandes sont au nord-ouest, les autres plus petites ont été nommées petites Antilles. C'est dans ce bassin que chauffe le Gulf-stream ; il en sort entre les îles Bahama et la Floride pour remonter vers Terre-Neuve, l'Islande, la Norwége et l'océan Glacial.

L'étendue des Antilles est égale à la moitié de la France, soit 20 millions d'hectares. Ce sont en général des pics sous-marins calcaires ou volcaniques dont les sept volcans en activité détruisent souvent en quelques heures le travail élevé en plusieurs années par la main des hommes. Le climat des terres basses, voisines de la mer, est insalubre pour les Européens ; les nègres et les métis seuls peuvent y habiter impunément. Avec quelques précautions hygiéniques, l'Européen peut se préserver des fièvres.

Les noirs, les métis et les mulâtres composent les trois quarts de la population des Antilles. Selon le degré de

mélange des différents sangs, on les appelle *mamelouks*, *mulâtres*, *quarterons*, *cabres*, *griffres* et *sacatras*.

Les indiens fondus dans la population, détruits par le travail et les mauvais traitements, y furent remplacés par les nègres. Ce sont ceux-ci qui ont défriché les terres de l'archipel depuis trois siècles.

Les Espagnols trouvèrent à Haïti un million de naturels, 25 ans après leur occupation, il en restait 150,000 au plus.

Dans les petites Antilles habitaient les Caraïbes venus des bords de l'Orénoque au delà de la Floride.

On divise ces îles en Antilles espagnoles, anglaises, hollandaises, danoises et françaises; puis vient l'île d'Haïti. Les Antilles espagnoles sont: 1° *Cuba* où il se trouve une certaine quantité de Béarnais et de Gascons émigrés. Ils sont assez nombreux, surtout dans le district de Santiago, pour que le français et le créole y soient parlés presque autant que la langue espagnole; 2° *Puerto-Rico* (port riche); elle contient aussi un assez grand nombre de Français.

Ces deux îles et la Jamaïque sont les grandes Antilles.

Antilles anglaises : 1° la *Jamaïque;* 2° *Antigoa* ; 3° *Saint-Christophe* ou *Saint-Kitts ;* 4° *Neris ;* 5° *Montserrat ;* 6° la *Dominique*, ancienne colonie française ; 7° *Sainte-Lucie*, ancienne colonie française qui a conservé notre langue ; 8° *Saint-Vincent ;* 9° La *Barbade*, très-salubre et très-peuplée ; 10° *Grenade*, ancienne colonie française ; 11° *Tabago* ; 12° la *Trinité*, a été peuplée en partie à la fin du siècle dernier par les émigrants français d'Haïti. Notre langue y est encore parlée. Elle est près de la côte de l'Amérique méridionale, non loin du delta de l'Orénoque ; 13° l'archipel des *Bahamas* ou *Lucayes*, au sud-est de la Floride. Il se compose de plusieurs centaines d'îles ou îlots madréporiques.

Antilles hollandaises : 1° *Saba* ; 2° *Saint-Eustache* ; 3° le tiers de l'île *Saint-Martin*, les deux autres tiers appartiennent à la France ; 4° *Curaçao* près la côte de Venezuela. Les habitants parlent un patois, le *papamiento*, composé de mots français, anglais, hollandais, espagnols, portugais et indiens *goagire* ; 5° *Oruba* ; 6° *Bonaire*.

Antilles danoises : 1° *Saint-Jean* ; 2° *Saint-Thomas*, point de relâche des paquebots anglais ; 3° *Sainte-Croix*.

Antilles suédoises : 1° *Saint-Barthélemy* ou *Saint-Bart*, ancienne colonie française.

Dédaignées par les Espagnols qui les avaient appelées *isolas Antillas*, elles furent occupées en partie par les Français. En effet, le navigateur normand, *Pierre d'Esnambuc*, aborda par hasard à celle que Colomb avait appelée *Saint-Christophe* : il s'y établit. Bientôt une Compagnie fut formée sous les auspices du cardinal Richelieu ; elle y envoya les religieux capucins pour y remplir le ministère paroissial.

En 1635 cette compagnie colonisa la *Dominique*, la *Guadeloupe* et la *Martinique*. Ces missions furent confiées aux dominicains connus sous le nom de *Pères blancs* dans les Antilles, à cause de leur costume. Un établissement spécial de cet ordre avait été fondé à Paris en 1632 pour l'évangélisation des colonies françaises. Il fut confirmé par un bref en date du 12 juillet 1675 dérogeant à la célèbre bulle d'Alexandre VI de 1493 dans laquelle le Souverain-Pontife accordait aux rois catholiques d'Espagne, la propriété exclusive des terres et îles de l'Amérique découvertes ou à découvrir par leurs navigateurs.

En 1641 les dominicains envoient des missionnaires à la *Dominique* et en 1648 dans les petites îles des *Saints*. Un grand nombre de ces missionnaires tombent victimes du climat.

En 1646 à *Saint-Christophe* les capucins sont emprisonnés et chassés pour avoir défendu l'autorité du roi de France. Ils y sont remplacés par les carmes français. En 1659, l'île *Sainte-Croix* reçoit des missionnaires à poste fixe, et elle est donnée avec *Saint-Christophe* à l'ordre de Malte; elles firent bientôt retour à la France.

Parmi les dominicains qui illustrèrent les Antilles, il nous faut citer le père *Pierre Paul*, qui devint préfet apostolique d'Haïti. A cette époque les colonies françaises de la Martinique, de la Guadeloupe et d'Haïti étaient divisées en 24 paroisses. Les capucins fondaient la mission du *Cap haïtien*.

En 1730 le père dominicain *Martel* quittait la Martinique, et allait s'établir à la Dominique, il n'y trouva qu'une petite chapelle en roseaux, couverte de paille, ouverte à tous les vents, qu'il remplaça bientôt par une église assez grande et convenable. C'est en ce lieu que fut construite la ville de *Roseau*. Il revint à la Martinique en 1760 où il mourut le 27 août de la même année.

Les jésuites et les dominicains évangélisèrent jusqu'à la révolution, les Antilles devenues toutes chrétiennes.

La Dominique évangélisée par les religieux des mêmes ordres fut cédée en 1763 aux Anglais. Roseau, son chef-lieu, est un évêché titulaire depuis 1850. Elle a eu déjà quatre évêques. Mgr *Poirier* qui vient de mourir y a établi les sœurs de *Notre-Dame de la Délivrande*. Elles dirigent un pensionnat, un orphelinat, des écoles, une école normale d'institutrices où se trouvent au moins 300 jeunes filles. Les frères des écoles chrétiennes y donnent l'instruction aux garçons. On trouve à la Dominique une paroisse de 300 Caraïbes, ou Galibis, Notre-Dame des Caraïbes, et quelques prêtres français.

Antigoa est anglaise depuis 1682 ; elle contient des colons portugais, comme Saint-Christophe. On voit à Saint-Jean, chef-lieu de l'île, un établissement de sœurs fran-

çaises de la *Vierge fidèle* pour l'instruction des jeunes filles.

Saint-Thomas, île danoise, évangélisée par sept rédemptoristes dont trois frères pour les écoles ; les sœurs de Saint-Joseph de Cluny dirigent de écoles et visitent les malades.

La Trinité possède un collége et une mission dirigés par les missionnaires du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

Les Antilles forment donc trois provinces ecclésiastiques : celle de la *Havane* pour les îles espagnoles ; celle de *Port d'Espagne* dans l'île de la Trinité dont fait partie le *Honduras* anglais pour les îles anglaises ; celle d'*Haïti* avec deux suffragants.

Les siéges français de la Martinique et de la Guadeloupe relèvent de l'archevêché de *Bordeaux*. Jusqu'à l'érection de ces siéges, les Antilles anglaises étaient administrées par un vicaire apostolique et les Antilles française par un préfet apostolique. Dans toutes les Antilles étrangères, il y a plusieurs prêtres français occupés au ministère paroissial.

ARTICLE II

Missions françaises des Antilles.

§ I. *Haïti.*

Le 6 décembre 1492, *Christophe Colomb* aborde à l'île d'Haïti. Il la trouve peuplée de près de 3 millions d'habitants, partagés en cinq royaumes, gouvernés par des caciques, les indiens doux et sociables étaient adonnés à l'idôlatrie. Colomb reconnut d'abord la pointe la plus occidentale de l'île, longea la côte septentrionale, remonta de l'ouest à l'est et vint débarquer sur l'emplacement de la ville de San-Domingo. Les Espagnols avaient

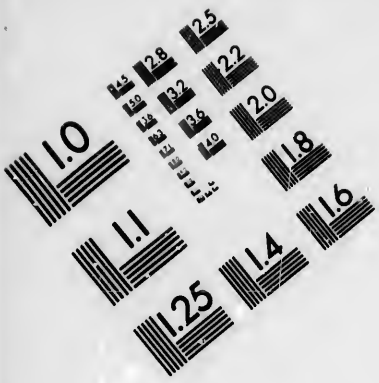
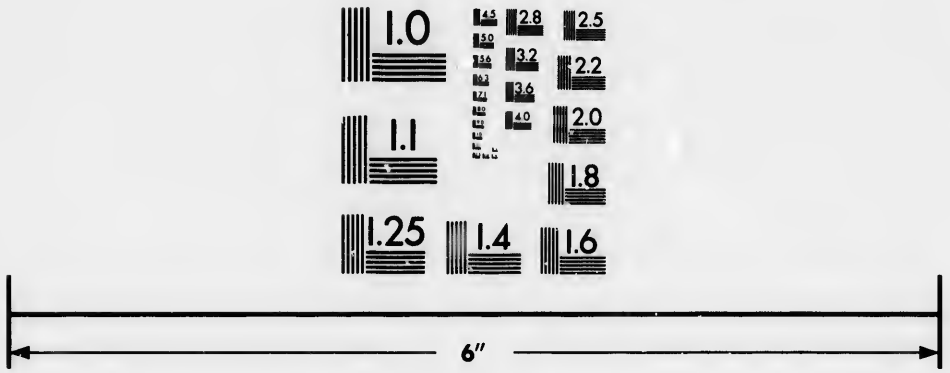
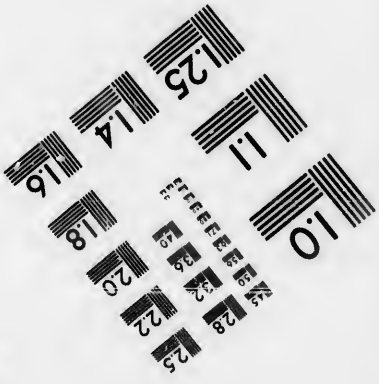


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

vu des ornements d'or entre les mains des indiens des autres îles, ils en trouvèrent une bien plus grande quantité à l'usage des Haïtiens. Cette vue enflamma leur convoitise ; c'est ce qui fut la cause des maux qui fondirent sur la nouvelle colonie. Le père *Solorzano*, religieux de la Merci, aumônier de l'escadre, fut le premier apôtre d'*Haïti*. D'autres missionnaires ne tardèrent pas à arriver. En revenant d'Espagne où il était allé rendre compte de sa mission, Colomb amena avec lui 12 missionnaires, dominicains, franciscains et prêtres séculiers. Le bénédictin catalan *Bernard Buil*, de l'abbaye du Mont-Serrat, fut le premier vicaire apostolique de la mission : ils arrivèrent à Haïti le 26 novembre 1493. Colomb ne trouva plus les Espagnols qu'il y avait laissés, ils avaient été victimes de leur cupidité. Malgré les instructions d'Isabelle ordonnant aux chefs espagnols de traiter les indiens avec charité et douceur, ils avaient agi envers eux avec la plus grande cruauté. En conséquence, les sauvages s'étaient révoltés et les avaient massacrés. Il devait être en effet difficile de faire observer les lois de la morale à cette foule d'aventuriers qui avaient des raisons graves pour quitter la mère patrie. La mauvaise composition des premières expéditions a été et sera toujours la pierre d'achoppement des colonies. En cela, les autres nations ne firent pas mieux que les Espagnols.

Les missionnaires seuls purent arrêter la destruction des pauvres indiens. En effet, à leur sollicitation, le roi Ferdinand, pour en arrêter l'extermination totale, créa des colléges et séminaires pour élever les jeunes gens des familles nobles, et pour fusionner les deux races ennemies. Il ordonna que tous les enfants de 13 ans, appartenant aux principales familles indiennes, y seraient instruits pendant 4 ans par les franciscains. Ce procédé fut employé dans les îles voisines. Une grande partie des indiens fut donc sauvée et fusionnée avec la race espa-

gnole par les missionnaires. Le père franciscain *Marchena* construisit une chapelle à *Isabelle*, première ville espagnole de l'île, une autre fut édifiée à *Saint-Domingo* lors de sa fondation. Colomb la remplaça par une vaste et riche église. Parmi les franciscains se trouvait un Français, le père *Jean de Bourgogne*, qui évangélisa avec succès le royaume de la plaine (*Magna*), mais les mauvais procédés des aventuriers espagnols en firent chasser les missionnaires.

San-Domingo ne tarda pas à être érigée en évêché titulaire, plus tard elle devint l'archevêché et le siége primatial des Indes occidentales.

Bientôt il fut impossible de recourir au travail des Caraïbes disparus ou assimilés ; on les remplaça par des noirs de la côte d'Afrique.

Haïti ne tarda pas à devenir tout entière catholique. A la fin du XVIe siècle, les flibustiers français s'emparèrent de sa partie occidentale que le traité de Riswick (1697) nous conserva. Dès ce jour, *Haïti* forma deux colonies différentes.

Jusqu'au traité de Riswick elle dépendit de la juridiction de l'archevêque de *San Domingo* ; mais depuis, la partie française fut administrée par un préfet apostolique dominicain. En 1635, les Capucins vinrent seconder les premiers missionnaires ; ils s'établirent au *Cap haïtien* où le climat est très-insalubre. La mort de presque tous leurs religieux les força d'abandonner la colonie, ils furent remplacés en 1704 par les jésuites. Des lettres patentes du roi chargeaient ceux-ci de la côte depuis *Monte-Christo* jusqu'au *mont de Saint-Nicolas*. Parmi eux citons les pères *Osontin et le Pers*.

Les dominicains furent désormais attachés au service de la côte sud et ouest. Les jésuites établirent un hôpital qu'ils confièrent aux frères de la charité ou de *Saint-Jean de Dieu*, et appelèrent les sœurs de *Notre-Dame de Bordeaux*

pour l'instruction des filles. De 1703 à 1743 la mission insalubre dévora 56 missionnaires de cette société. Tel était l'état des choses lorsqu'éclata la révolution française. Le clergé fut dépouillé et chassé. Mais *Toussaint l'Ouverture*, aussitôt maître de la situation, redemanda des prêtres catholiques et refusa de recevoir un évêque intrus envoyé par le Directoire. En 1804, *Dessalines* devenu empereur s'attribua la juridiction ecclésiastique ; il alla jusqu'à donner des bénéfices aux simples laïcs. Son successeur *Christophe* (1806) nomma un archevêque qui le sacra roi d'*Haïti*. Pendant cette période schismatique, il y eut de faux préfets apostoliques. Cette situation déplorable ne pouvait durer longtemps, alors le Saint-Siége envoya auprès du président *Boyer* Mgr *Glari*, archevêque *in partibus* de Macri, entamer des négociations pour le rétablissement de la hiérarchie catholique. Après d'heureux commencements, ce prélat persécuté par les schismatiques fut obligé de se cacher et de prendre la fuite ; il mourut en revenant en Europe.

En 1822 les deux parties haïtiennes se réunirent en une seule république. Pendant cette période Mgr *Valera*, archevêque de *San-Domingo*, exerça la juridiction sur toute l'île. La persécution le força de se retirer en 1830 à Cuba où il mourut bientôt. *Boyer* ne reconnut pas son délégué, et malgré l'opposition du clergé, il institua un vicaire général pour toute l'île. En vain Grégoire XVI envoya Mgr *England* évêque de Charlestown en 1833, et Mgr *Rosati* évêque de Saint-Louis l'année suivante, pour conclure un concordat avec *Boyer*. Aucune négociation ne put aboutir à un résultat satisfaisant. Les intrigues des schismatiques altérèrent les bonnes dispositions du président. Malgré ces insuccès, en 1844, la congrégation du Saint-Cœur de Marie tenta d'y fonder un établissement, le père Tisserand y vint avec quelques missionnaires. Sa mission échoua également devant les mêmes obstacles.

Il revint en France avec ses compagnons. En 1852 Pie IX chercha à renouer les négociations. Il y envoya comme légat *à latere Mgr Spacca-Pietra*. Les commencements de cette mission promettaient un heureux résultat ; le concordat allait être signé lorsque l'empereur Soulouque interrompit subitement les négociations. Le légat fut obligé de se retirer à *Roseau* dans les Antilles anglaises, après avoir vu mourir l'un de ses vicaires généraux. Le second était Mgr *Poirier*, évêque de Roseau, qui vient de mourir dernièrement.

En 1856, une révolution renverse *Soulouque*, le régime républicain remplace l'empire.

Geffrard, président de la nouvelle république, convaincu de la nécessité d'une religion sérieuse, reprend les négociations interrompues. Le 28 mars 1860, son représentant à Rome signait avec le cardinal Antonelli le concordat qui régit actuellement l'Église haïtienne, *Port-au-Prince* fut érigé en archevêché avec trois siéges suffragants, *Cap haïtien*, *Gonaïves* et *Port-de-Paix*, il n'y en a qu'un d'occupé, celui du Cap. C'est Mgr *Monetti*, évêque de Cervia, qui eut l'honneur d'être député par le Saint-Siége au prince pour préparer l'exécution de ce concordat. A son retour, Pie IX nomma archevêque de *Port-au-Prince* M. l'abbé *Testard du Cosquer*, curé de Notre-Dame du Carmel de Brest. Mais avant sa consécration, il l'envoya à Haïti en qualité de légat apostolique. Mgr *Testard* aplanit les difficultés encore pendantes et sut gagner l'estime du président qui le proposa à Rome. Consacré dans cette ville le 18 octobre 1863, le prélat fit appel au dévouement du clergé de l'Europe. Il fonda à Paris son grand séminaire qu il confia à l'estimable congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. D'autres membres de cette vénérable société prenant les devants allèrent fonder un établissement à *Port-au-Prince*.

Lui-même débarquait dans sa métropole le 10 juin 1864 avec 24 prêtres français. *Haïti* devait être pour lui une terre de souffrances et de persécutions: la superstition et l'impiété, l'ignorance et la mauvaise foi, le schisme et le fétichisme incarnés dans ce gouvernement qui avait usurpé l'autorité ecclésiastique depuis un demi-siècle. Toutes les difficultés, toutes les douleurs et toutes les plaies morales et intellectuelles, associées ensemble, allaient se liguer pour empoisonner et abréger ses jours.

En peu de mois plusieurs des nouveaux missionnaires sont emportés par le climat. Le 28 février 1865, *Port-au-Prince* est incendiée ; le 7 mai suivant, le Cap haïtien s'insurge et soutient un siége de cinq mois. En 1666, *Miragoâne* est la proie des flammes ; le 19 mars de la même année, un nouvel incendie dévore le tiers de la capitale ; en septembre, l'arsenal fait explosion et dans la même année une insurrection éclate aux Gonaïves, cette ville est brûlée. Telles sont les épreuves par lesquelles fut inauguré l'épiscopat de Mgr *Testard du Cosquer*.

Cependant les bonnes semences jetées dans le sol haïtien germaient au milieu des tribulations. En 1865 Mgr *Testard* fondait un petit séminaire-collége qu'il confiait à la congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie ; il faisait venir les sœurs françaises de Saint-Joseph qui dirigent un pensionnat, un orphelinat, des écoles et des ouvroirs, ainsi que les frères de la doctrine chrétienne dont les œuvres prospèrent. D'un autre côté, les prêtres venus de France réchauffaient et éclairaient la foi des fidèles. L'impulsion était donnée ; mais le bien devait être encore une fois entravé. C'est par les souffrances et la mort du Sauveur que l'Église a été fondée ; c'est dans la souffrance et les tribulations que germent, croissent et fructifient les œuvres de Dieu. L'épouse est couronnée des mêmes épines que celles qui déchirent le

front de son divin époux. Le 13 mars 1867 une révolution renversait le président *Geffrard*. Trois mois après, en juin, le gouvernement reprenait les errements du passé. Le grand séminaire était supprimé, et l'archevêque destitué; toutes les difficultés, tous les outrages, toutes les vexations, toutes les injustices furent amoncelés contre le clergé. Le pouvoir civil chercha par tous les moyens possibles à reprendre l'administration ecclésiastique. Il destitua le vicaire apostolique nommé après la mort de Mgr Testard du Cosquer. Ce prélat malheureux, abreuvé de chagrins et d'humiliations, vint mourir à Rome pendant le concile. Il a eu pour successeur Mgr *Guilloux*. Ce prélat soutint la lutte avec courage. Il fut encouragé par la majorité de son clergé qui resta uni à son évêque et au Saint-Siége, malgré toutes les ruses et tous les efforts employés pour l'en détacher.

La mission d'Haïti se compose de 72 paroisses, 21 seulement ont des curés. Quelques-unes comme la *Croix-des-Bouquets* ont 50,000 habitants disséminés sur un territoire de 25 lieues de long et d'égale largeur. Malgré tout le zèle désirable, il est impossible au curé de satisfaire à tous les besoins spirituels de ses paroissiens.

Le séminaire-collége compte 150 élèves. Le gouvernement vient de donner récemment à l'évêque un vaste terrain pour y construire un établissement digne de la métropole. Les pères du Saint-Esprit y possèdent également une maison de missionnaires.

Après la suppression du grand séminaire de Paris, en 1868, le recrutement du clergé est devenu plus difficile. Mgr *Guilloux* n'avait en 1870 que 44 prêtres. Depuis ce temps plusieurs ecclésiastiques sont arrivées de France, quelques jeunes prêtres ont été ordonnés à Roseau par Mgr *Poirier*, et le petit séminaire vient d'être rétabli en Bretagne, près Nantes, à Pont-Château.

Haïti n'est plus la perle des Antilles d'autrefois, ses

églises sont pauvres, dénuées de tout, privées d'ornements, et les presbytères détruits. Dans beaucoup de familles, la misère a remplacé l'aisance. Cependant les catholiques ont un grand respect pour le clergé. Dans les campagnes le prêtre y rencontre les mêmes consolations qu'autrefois; malgré toutes les entraves apportées à son ministère, malgré les intrigues employées pour le déconsidérer, Haïti promet à ceux qui viennent s'y consacrer plus de consolations spirituelles que la plupart de nos diocèses de France.

§ II. *Martinique.*

La *Martinique* est à 100 kilomètres au sud-est de la Guadeloupe. Elle nous a été prise par les Anglais avec toutes nos colonies; mais le traité de 1815 nous l'a rendue avec la Guadeloupe et leurs dépendances. Le 25 juin 1635, le père dominicain *Félican* planta la croix sur ses rivages. Elle était alors habitée par les Caraïbes; elle ne reçut pas de missionnaires à poste fixe. Avant 1640 le président *Fouquet* y envoya des jésuites qui réussirent à dissiper les préjugés répandus contre eux. Les dominicains, les franciscains et les capucins en furent également les apôtres; les dominicains et les jésuites y restèrent jusqu'à la Révolution. Les premiers bâtirent une église et un couvent en 1654. Parmi les missionnaires dominicains dont le zèle et la piété opérèrent le plus de bien il faut citer le père *Pierre-Paul Martel* qui se voua à l'instruction des nègres esclaves, dont les prodiges de charité opérèrent des milliers de conversions.

Pendant ce temps, deux tremblements de terre désolaient la Martinique, le 22 juillet 1702 et en novembre 1727. Le père *Martel* profita de ces catastrophes pour ramener à Dieu une foule de ces malheureux.

Le clergé de la Martinique eut le même sort que celui

de France à la Révolution. Par conséquent, cette île fut abandonnée jusqu'en 1816, année où une ordonnance royale rétablit la congrégation du Saint-Esprit dans tous ses droits, à charge pour elle de fournir des prêtres à toutes les colonies françaises. A cette époque, il n'y restait plus que 10 prêtres. La population était dans la situation morale la plus déplorable ; l'impiété des planteurs réagissait tristement sur le sort des esclaves. L'arrivée de nouveaux missionnaires modifia cet état de choses. Malgré les obstacles suscités contre leur zèle, ils obtinrent des résultats inattendus.

Jusqu'à l'érection du siége de *Port-de-France*, en 1850, la colonie était administrée par un vicaire apostolique, c'est Mgr *Le Herpeur* qui en fut le premier évêque.

On y compte 28 paroisses et une cinquantaine de prêtres. Un grand séminaire est commun aux deux diocèses de la *Martinique* et de la *Basse-Terre*. Il est situé dans la localité du *Trou-Vaillant*, près Saint-Pierre.

Le petit séminaire-collége de Saint-Pierre contient 300 élèves. Ces deux établissements sont dirigés par les pères de la société du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. Cette société dirige, en plus, un collége d'une centaine d'élèves à *Port-de-France*, le pèlerinage de *Notre-Dame de la Délivrande* ou morne rouge, près Saint-Pierre. Cette maison contient 3 missionnaires.

Le diocèse possède des pensionnats, orphelinats, écoles, ouvroirs, hôpitaux, dirigés par les sœurs de Saint-Joseph et des écoles de garçons tenues par les frères de la doctrine chrétienne.

§ III. *Guadeloupe.*

Le premier missionnaire qui mit le pied à la *Guadeloupe* fut le dominicain *Pélican*, qui se rembarqua immédiatement avec d'Esnambuc pour la Martinique après y avoir planté une croix. Ce n'est qu'en 1638, que le domi-

nicain *Raymond* vint s'y établir au milieu des Français et des Caraïbes. En 1640, six de ses confrères vinrent le rejoindre ; dès lors la mission fut fondée définitivement. Bientôt, en 1645, arrivèrent les jésuites auxquels vinrent se joindre les carmes, en 1650. Ces religieux convertirent les Caraïbes et restèrent chargés de la colonie jusqu'à la révolution française. Alors la Guadeloupe suivit le sort de Martinique, elle nous fut rendue avec cette île, par le traité de 1815.

L'année suivante, les prêtres de la société du Saint-Esprit vinrent occuper quelques paroisses, ils n'y trouvèrent que 7 prêtres dont 3 étaient espagnols et malades.

Cette société fit renaître insensiblement la foi parmi ces populations abandonnées pendant longtemps. En 1853, le Saint-Siége érigea la *Basse-Terre* en évêché titulaire ; Mgr *Lacarrière* en fut le premier titulaire.

La colonie renferme : 1° 32 paroisses et une cinquantaine de prêtres français ; 2° 1 séminaire-collége de 200 élèves à la *Basse-terre*. Il est dirigé par les pères du Saint-Esprit et de l'Immaculé-Cœur de Marie.

§ IV. *Saint-Pierre et Miquelon.*

Les deux îles de *Saint-Pierre* et *Miquelon*, épaves de notre colonie canadienne, étaient évangélisées par les pères du Saint-Esprit depuis 1730 environ. Elles dépendaient alors des missions du Canada, de l'Acadie et de Terre-Neuve où les missionnaires de la même congrégation étaient établis. En 1816, les prêtres de cette société y vinrent reprendre le service paroissial. Depuis la révolution, les habitants n'avaient pas eu de curé. Aujourd'hui elles sont administrées par 3 missionnaires de la société du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. Ils y dirigent également un petit collége.

CHAPITRE V

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE

En dehors de la Guyane française, la France n'a pas de missions proprement dites dans les anciennes colonies espagnoles et portugaises de l'Amérique du Sud. Elle n'y possède que quelques établissements spéciaux que nous nous contenterons d'indiquer.

ARTICLE I

Guyane

Découverte par *C[illegible]olomb* qui atterrit aux bouches de l'Orénoq[illegible]eil 1498 ; reconnue dix mois après par *Alphon[illegible]x, Jean de la Cosa* et le Florentin *Americo Vespucci*, [illegible] Guyane française fut côtoyée totalement pour la première fois par *Vincent Pinzon*. Il donna son nom au fleuve dont le cours a donné lieu à l'interminable discussion élevée entre les gouvernements portugais, brésiliens et français au sujet de leurs frontières respectives.

Au XVIe siècle se répandit en Europe le bruit de l'existence du fantastique *Eldorado* qui devait se trouver dans la Guyane sur les bords du lac *Parima*. Aussitôt, une foule d'aventuriers de toute nation partirent à sa découverte. Que de dupes fit cette chimère ; cependant elle occasionna l'exploration de l'intérieur de la Guyane. Alors quelques Français vinrent se fixer, en 1604, dans

l'île de *Cayenne*, sous les ordres de *La Ravardière*. En 1626, des négociants de Rouen fondaient une colonie de 26 hommes sur les bords du *Sinnamari*, et deux ans après, ils en établissaient une seconde sur le *Conamana*. Cette dernière reçut 50 hommes de renfort en 1630 et 66 en 1633.

Alors les Anglais essayèrent de s'établir à Cabassou et les Hollandais dans l'île de Cayenne. Pendant ces événements, une autre compagnie normande obtenait le privilége du commerce et de la navigation entre l'Orénoque et l'Amazone. Dix ans après, une troisième se formait à Rouen, sous le nom de compagnie du Cap-Nord. Elle envoya 300 hommes former un établissement dans l'île de *Cayenne*. Le chef de cette expédition était un nommé *Poncet de Brétigny*. Il maltraita tellement les indiens que ceux-ci massacrèrent presque tous ses compagnons ; et, lorsqu'au bout de deux ans, arriva un renfort de 40 hommes avec 2 missionnaires capucins, il n'en restait plus qu'une vingtaine. Les malheureux s'étaient réfugiés dans les retranchements relevés sur le mont Cépérou. La plupart revinrent en France, mais 16 d'entre eux étant restés, ils eurent le même sort que les premiers ; deux seulement purent gagner Surinam où les Hollandais étaient déjà établis.

En 1651, une autre compagnie plus puissante est formée à Paris. En 1552, elle envoie 800 hommes à la *Guyane*, mais la mésintelligence des chefs, leurs complots pour se supplanter, les mauvais procédés envers les *Galibis* qu'on enlevait de force pour les vendre en qualité d'esclaves et la famine détruisirent le nouvel établissement. Quelques-uns de ces malheureux réussirent à quitter le Cépérou et à gagner Surinam en 1654. Quelque temps après les Hollandais revinrent occuper l'île de Cayenne abandonnée par les Français. En 1663, ils en étaient délogés par la compagnie de la *France équinoxiale*. Bientôt Louis XIV

fonda la grande compagnie des Indes, résur[illegible] de toutes les autres petites compagnies précédentes ; il lui donna tous les privilèges accordés à celles-ci. Elle prit possession de *Cayenne* en 1667. Trois ans après, les Anglais ravagèrent la colonie, toutefois ils ne s'y établirent point.

En 1674, deux jésuites, les pères *Grillet* et *Béchamel*, faisaient un voyage d'exploration dans l'intérieur. Ils y découvraient de nombreuses peuplades avec lesquelles ils vécurent en bonne intelligence. Grâce à elles, ils purent arriver à 120 lieues sur le haut *Oyapock*. Alors la Guyane fit retour à l'administration directe du roi par l'abolition de la compagnie des Indes. En 1676, les Hollandais surprennent la colonie ; ils fortifient leurs établissements de l'*Approuague* et d'*Oyapock* qu'ils avaient fondés à l'insu des Français. Ils en étaient chassés [illegible] même année par l'amiral d'*Estrées*.

Jusqu'en 1686 la *Guyane* française fut prospère ; les cultures de cacao, de rocou, d'indigo, de coton et de canne à sucre s'étendirent ; un certain nombre de sucreries furent construites. Mais après la malheureuse expédition de Ducasse en 1688, pour surprendre Surinam, une partie de la population s'enfuit aux Antilles ; la colonie fut presque ruinée. A cette époque les gouverneurs quittèrent Remire pour résider au *Fort-Louis*.

En 1697, le roi accorda une concession de cent pas en largeur sur toute la longueur de la rive méridionale de l'*Oyac* à *M. de Gennes*. Cette région fut érigée en comté l'année suivante. Alors l'île de *Cayenne* comptait 400 habitants et 200 hommes de garnison ; elle était défendue par 60 bouches à feu ; le commerce y était si actif qu'un navire restait plus d'un an sur rade en attendant son chargement !

Les Français allaient commercer avec les Indiens jusque dans l'Amazone. Or, la France revendiquait à cette

époque tout le territoire compris entre le rio *Negro*, l'*Amazone* et la mer. Les Portugais ayant maltraité quelques-uns de nos compatriotes, le gouverneur *Ferroles* alla surprendre le fort du *Desterro* dans l'Amazone. Ce hardi coup de main n'aboutit qu'à un désastre final. En 1700, un traité stipula que l'Amazone serait la limite des deux États ; mais en 1713 le traité d'Utrecht leur donna pour frontière l'*Oyapock* ou *Vincent Pinzon* par 4° 15′ de latitude nord. La province du *cap Nord* était donc enlevée à la France. Le nom de *Pinzon* étant attribué à diverses rivières par les Français et par les Portugais, la question des limites est restée ouverte, et, depuis Louis XIV, les gouvernements n'ont pas réussi à se mettre d'accord.

C'est en 1716 que des déserteurs français de Surinam rapportèrent de la colonie hollandaise des grains de café en germination. Cette culture se développa rapidement dans la colonie. De là elle se répandit dans le Brésil. Bientôt aux plantations de café furent ajoutées celles de cacao ; elles devinrent la richesse de Cayenne.

En 1740, la population totale de la colonie s'élevait à 3,310 personnes, dont 566 blancs. Lorsque la France eut perdu le Canada, elle voulut le remplacer par la Guyane. A cet effet, 12,000 colons alsaciens, lorrains et acadiens y furent envoyés. On les établit aux îles du Salut et sur les rives du *Kourou*. Mais l'oubli des précautions les plus vulgaires, l'imprévoyance qui dirigea les approvisionnements les laissèrent tomber victimes du climat. Deux mille de ces malheureux purent revenir en France. Une soixantaine de familles seulement restèrent à Cayenne. Trente millions avaient été engloutis dans cette déplorable entreprise. Trois années après, une autre compagnie qui tenta la colonisation de la Guyane eut le même sort.

Aussi en 1775, la colonie n'avait-elle encore que 1,300 habitants libres et 8,000 esclaves. De nouveaux projets

non exécutés furent encore mis en avant jusqu'à la révolution française qui vint achever la ruine de la colonie.

En 1790, la population se montait à 15,520 individus, dont 2,000 blancs.

En 1797, arrivèrent les seize déportés de fructidor, qui furent suivis de 500 autres. Ils moururent presque tous : ceux qui purent revenir en France y exagérèrent l'insalubrité de la *Guyane*. Cependant *Napoléon* Ier nourrissait des projets grandioses sur la *Guyane*. Il voulait en faire une colonie importante et la placer sous l'administration de *Pichegru*. La mort de ce général et les événements politiques empêchèrent leur réalisation. De 1800 à 1809, sous le gouverneur *Hugues*, la colonie s'enrichit par les prises de ses corsaires ; mais cette richesse malsaine détourna les colons de la culture, elle fut donc plus nuisible qu'utile. Alors les Anglais et les Portugais s'en emparèrent en 1806. Ces derniers en demeurèrent les maîtres pendant huit ans, jusqu'au traité de Paris qui nous la rendit en 1814 en laissant la question des limites dans le même état qu'elle était posée par le traité d'Utrecht. Depuis, quelques tentatives inutiles de colonisation furent faites, mais les mêmes causes produisirent toujours les mêmes effets.

L'abolition de l'esclavage et la révolution de 1848 portèrent le dernier coup à la Guyane française ; sauf quelques rares sucreries, tous les établissements furent ruinés.

Le gouvernement du second empire rendit un peu de vie à la *Guyane* en en faisant le siége de la transportation. En 1852, des pénitenciers agricoles furent établis ; le principal est sur le *Maroni*. Pour la culture on remplaça les nègres par les Indous ; mais toutes ces mesures ne réussirent pas autant qu'on s'y attendait. Des mines d'or ayant été découvertes, des établissements miniers et agricoles furent fondés à l'*Approuague*, ainsi que des chan-

tiers par l'exploitation des richesses forestières de la colonie.

La *Guyane* est une contrée très-chaude, pluvieuse et très-fertile. Elle a neuf millions d'hectares de superficie et 15 millions, si on y ajoute le territoire contesté. La France équinoxiale était comprise entre le rio Négro et l'Océan, l'Amazone et l'Orénoque. Aujourd'hui elle longe l'Atlantique du 2e au 6e degré de latitude nord. Elle se divise en trois parties bien différentes : 1° les terres inondées ; 2° les savanes ; 3° les terres hautes, collines, mines ou montagnes aux versants et aux plateaux salubres, cultivables, souvent ombragés par les grandes et magnifiques forêts de la zône équatoriale.

Sa population se compose de 20,000 noirs jadis esclaves ; de 1,500 résidents de souche blanche et de 2,500 engagés indous et chinois qui cultivent 7,000 hectares de rocou, teinture estimée, de café, de cacao, de girofle, de canne à sucre, etc.

En 1866, la France en fit la succursale de ses bagnes ; 7,000 forçats furent transportés sur les bords de *Maroni*, large fleuve qui sépare la Guyane française de la Guyane hollandaise. Aujourd'hui que les forçats français sont dirigés sur la Nouvelle-Calédonie, les pénitenciers de Cayenne ont été affectés aux Arabes et aux noirs condamnés dans nos colonies. Cayenne, le chef-lieu de la Guyane française, est située sur l'estuaire de la rivière de ce nom. Elle a 8,000 habitants. La population totale de la colonie est de 32,000 âmes. Le thermomètre y oscille entre 18 et 37° centigrades.

Les missionnaires jésuites furent les premiers apôtres de la Guyane, ils y arrivèrent en 1665. Ce sont deux de ces pères, les PP. *Grillet* et *Béchamel*, qui les premiers explorèrent l'intérieur. Ils pénétrèrent jusqu'à 120 lieues de la mer, nouèrent des relations avec les sauvages et moururent des suites de leurs fatigues. Les jésuites

créèrent les paroisses de *Remire* et de *Boura*. Les premiers qui commencèrent les missions des sauvages sont les pères *Creuilly* et *Lombard*; de 1704 à 1720 ils fondèrent les réductions de *Kourou* et de *Conamana*. Dans la première, le père *Lombard* qui avait gagné l'affection des indiens créa un catéchuménat ou pensionnat. Les indiens lui confièrent leurs enfants jusqu'à 18 ans; à cet âge, il les rendait à leurs familles; ces jeunes gens parfaitement instruits dans la foi devenaient alors les apôtres de leurs tribus. Ensuite il réunit autour de cet établissement tous les indiens convertis qui voulurent s'y fixer; ils y bâtirent une église remarquable.

Cette réduction était un modèle: le père *Fauque* en établit une semblable au fort de l'*Oyapock*. Pendant ce temps le père d'*Ayma* établissait celle de *Saint-Paul* avec les *Pirions*; le P. *Caranave* convertissait les *Galibis* répandus sur la côte; de *Kourou* à *Sinnamari* le père *Fourré* baptisait les *Palikours*; le père d'*Autilhac*, les *Tocoyens*, les *Meaurious* et les *Marones*.

En 1738 arrivaient les sœurs de *Saint-Paul de Chartres*. Elles furent attachées à l'hôpital militaire récemment créé. Mais la guerre vint ruiner la chrétienté de l'*Oyapock*. Les missionnaires étaient occupés à la fondation d'une autre réduction au confluent de Camopi, lorsqu'en 1744, un corsaire anglo-américain vint détruire *Saint-Pierre* et disperser les indiens. L'église fut brûlée et le père *Fauque* fait prisonnier ne fut rendu à sa mission que moyennant rançon.

Le père *Fauque* ne se contenta pas d'être l'apôtre des indiens, il fut encore celui des nègres marrons ou fugitifs. Il obtint l'amnistie de leurs fautes et en ramena un grand nombre à *Cayenne*.

Avec la suppression des jésuites furent arrêtées les missions de la *Guyane* ainsi que celles du *Brésil* et des autres colonies européennes. Alors la réputation juste-

ment acquise des pères du Saint-Esprit engagea le gouvernement français à en charger cette société. Elle prit l'engagement d'y entretenir un préfet apostolique et 20 missionnaires. Les deux premiers qui partirent furent MM. *Bertout et de Glicourt.* A la demande de Louis XVI, 4 ex-jésuites portugais parlant la langue indienne furent envoyés à Cayenne par la Propagande pour reprendre les missions des sauvages. Les Pères du Saint-Esprit continuèrent avec succès les œuvres des jésuites. Le dévouement et l'esprit apostolique qu'ils déployèrent leur attira les plus grands éloges de la part des gouverneurs. Mais cette société ayant été supprimée en 1792, les missions de la *Guyane* furent par conséquent détruites. Cet état de choses dura jusqu'à l'époque de son rétablissement. En 1816, il ne restait plus à la Guyane qu'un seul prêtre pour 14 paroisses. Une seule église avait été épargnée, encore tombait-elle en ruines. Aussi les nouveaux missionnaires du Saint-Esprit, revenus dans la mission, eurent-ils un travail immense à faire, pour réparer les ruines morales et matérielles accumulées depuis la révolution. Malgré des difficultés de toute nature, ils ont réussi. Après eux sont revenus les jésuites en qualité d'aumôniers des pénitenciers français. Aujourd'hui les établissements de la mission sont au nombre de trois :

1° Une paroisse à *Cayenne* ; 2° un collége dans la même ville ; 3° *Mana*, paroisse, hôpital des lépreux de l'Accaronany ; 4° *Quatorze* paroisses desservies par les prêtres sortis du séminaire du Saint-Esprit.

Les pères jésuites sont chargés des *pénitenciers*, mais ces établissements vont être réduits à cinq.

Des écoles primaires de garçons et de filles sont établies dans chaque paroisse ; elles sont dirigées par les frères français de *Lamenais* et les sœurs de *Saint-Joseph de Cluny* et de *Saint-Paul de Chartres.* Celles-ci sont chargées, en outre, des hôpitaux de la colonie et

des pénitenciers. On y compte actuellement 80 sœurs.

Les établissements de la Mana ont été créés par madame *Javouhey*, fondatrice et supérieure générale de la congrégation des sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Cette vénérable sœur proposa au gouvernement de continuer la colonisation de cette partie de la Guyane et de fonder sur les bords de cette rivière des orphelinats pour les enfants trouvés. Son plan ayant été approuvé, elle vint s'y installer en août 1828 avec 36 sœurs et 39 cultivateurs. L'élève des bestiaux, l'exploitation des forêts furent les principales occupations des nouveaux colons. Quant à la culture, on se borna à cultiver les plantes nécessaires à la vie. Mais en 1831 expira l'engagement des Français; ils quittèrent l'établissement. Malgré ces contre-temps, la sœur Javouhey put tenir ses engagements. En 1835, elle demanda que les nègres libérés lui fussent confiés. Alors 550 noirs vinrent s'installer à la Mana. L'établissement des sœurs est devenu un village très-prospère.

Chaque année le préfet apostolique envoie quelques missionnaires de la congrégation visiter les tribus de l'intérieur, dont plusieurs sont chrétiennes. A l'époque d'usage, ces indiens apportent leurs enfants au lieu convenu, le missionnaire les baptise et ils se retirent dans leurs solitudes. Il serait à désirer que les missionnaires puissent former dans les hautes terres un établissement central agricole et industriel semblable à ceux de Saint-Joseph de N'gazobil en Sénégambie et de Bagamoyo au Zanguebar. C'est le seul et unique moyen de changer insensiblement les sauvages en population civilisée et de substituer des villages agricoles aux tribus vagabondes et pillardes.

En outre, les pères du Saint-Esprit et de l'Immaculé-Cœur de Marie vont également évangéliser tous les ans les nègres marrons échappés de la Guyane hollandaise. Ces nègres forment deux groupes distincts : les *bonis* et

les *boschis*, habitants des bois ; ils vivent sur les bords du *Maroni*.

Les indiens de la Guyane sont intelligents et adroits ; l'indolence causée par le climat et le souvenir des mauvais traitements qu'on leur a fait endurer, sont ls principaux obstacles à leur civilisation.

Les *Galibis*, les *Oyampis*, les *Aravaques* appartiennent à la même famille : leur type est assez beau. Ils habitent les rives du *Berbèce* et du *Surinam*. Ils ont pour ennemis acharnés les *Cabres*, anthropophages des plaines de l'*Orénoque*.

Les *Waraons* vivent dans des carbets suspendus aux arbres des forêts inondées de l'embouchure de ce fleuve.

La langue des Galibis, parlée dans la plupart des tribus guyanaises, est une branche de la grande langue générale des Guaranis ou Tupis du Brésil. Ces peuples appartiennent à la même famille.

Les *Galibis* ne sont autres que les *Caraïbes* des Antilles. Cette tribu est nomade : elle parcourt incessamment les rives de tous les cours d'eau qui coulent depuis l'Orénoque jusqu'à l'Amazone, et depuis les plages de l'Océan jusqu'au rio Branco (rivière blanche), affluent du rio Negro (rivière noire), tributaire de l'Amazone. Ils semblent former une tribu sainte, mère des nations brésiliennes. On rencontre au milieu des tribus de l'Amazone des Caraïbes solitaires (pagés), ils y remplissent les fonctions de prêtres, sorciers et médecins : c'est un privilége qui n'appartient qu'à eux seuls. Il leur assure le respect et la vénération des autres sauvages.

ARTICLE II

Brésil.

Colonie portugaise découverte en 1500 par *Pédralvez Cabral*, devenu empire brésilien en 1808, le Brésil a été évangélisé par les franciscains, les carmes, les pères de

la Merci, les philippins, les jésuites et les capucins. Pendant que le père *Vieira* ouvrait l'Amazone aux Portugais, tenus en échec pendant 20 ans par les *Neengahybas* ; les pères *Bento*, *Amédei* et *Couto* leur donnaient l'île de *Marahao* occupée par les Hollandais. Pour récompense de ces services, les jésuites *demandèrent au roi l'abolition de l'esclavage des indiens*, exportés par les marchands d'esclaves jusque dans les colonies portugaises d'Afrique et de l'Inde. En un mot, depuis les bords de l'Orénoque jusqu'aux rives du Paraguay ; en Bolivie, au Pérou, dans la Nouvelle-Grenade, au Venezuela, ainsi qu'au Chili ; dans toute l'Amérique du Sud, la Compagnie de Jésus civilisa la plupart des indiens. Ses missionnaires furent leurs protecteurs et leurs défenseurs contre la rapacité des aventuriers ainsi que des marchands d'esclaves. Ils fondèrent des réductions ou aldées ; elles devinrent successivement des villages et des bourgs qui se sont transformés en villes (villas) et en cités (cidades) ou grandes villes. Il faut remarquer un fait que l'on oublie trop souvent, c'est que les populations des anciennes colonies espagnoles et portugaises ont pour base les tribus sauvages, christianisées, civilisées et unies à l'élément étranger. Or cet élément y est entré pour une faible partie. Par conséquent, les Brésiliens, les Péruviens, les Boliviens, et tous les autres peuples formés avec les débris de ces anciennes colonies, ne sont en majorité que des indiens transformés et civilisés par le christianisme. Beaucoup de tribus, autrefois puissantes, ont disparu : c'est là qu'il faut en chercher les descendants qui ont été fusionnés avec les conquérants. C'est pourquoi, s'il existe encore des tribus sauvages, il faut en voir la cause dans la suppression des missionnaires et l'injuste défiance des gouvernements à leur égard. Que le gouvernement brésilien appelle les missionnaires sur son territoire, qu'il leur laisse toute liberté d'action, en peu d'années il n'y aura plus de sauvages dans ses riches

provinces; le Brésil comptera des déserts de moins ; et des cultures, des établissements industriels, des institutions pour l'enseignement à tous les degrés de plus. Ce qui a été fait avec succès, à une époque où les moyens d'action étaient très-restreints, ne peut-il pas être exécuté à la nôtre où ils sont si multipliés !

En 1634, les capucins français viennent s'établir à *Pernambuco* : ils fournissent aux Portugais les moyens de reprendre cette ville aux Hollandais : pour les récompenser de ce service, le roi de Portugal leur donne une maison dans cette ville et une autre à *Rio-de-Janeiro*. De ces deux centres ils coopérèrent aussi à la christianisation des sauvages. Aujourd'hui, ces religieux possèdent encore les mêmes établissements ; ils sont chargés des missions indiennes du Brésil. La plupart de leurs missionnaires sont italiens ; il y a parmi eux quelques pères français.

Sur l'île, dans la province de Sainte-Catherine et à Pernambuco, les jésuites espagnols ont fondé plusieurs établissements : ils y ont des colléges florissants, ainsi que des missions pour les colonies allemandes et les indiens de ces deux provinces.

Comme nous l'avons dit plus haut, la France n'a pas de missions proprement dites au Brésil. Elle n'a que quelques maisons confiées aux lazaristes qui desservent les établissements des filles de la Charité, tels que pensionnats, orphelinats et hôpitaux : 1° *Rio-de-Janeiro*, hôpital de la sainte maison de la Miséricorde (Santa-Casa da Misericordia) ; 2° *Bahia*, grand et petit séminaire ; 3° *Pernambuco*, séminaire ; 4° *Marianna*, dans la province des Mines générales (Minas geraes), maison de sœurs, petit et grand séminaire de *Caraça ;* 5° *Campobello* (belle prairie), dans la province de Minas sur les bords du rio Verdete (rivière Verte), affluent du rio Grande : collége, établissement agricole.

ARTICLE III

(Uruguay, Plata, Chili, Pérou, Nouvelle-Grenade).

I. *Uruguay.* — *Montevideo* : 1° lazaristes : maisons de filles de la Charité ; 2° missionnaires de la société française du Sacré-Cœur, établis à Bétharanne, près Bayonne : 1° collége ; 2° école ; 3° mission pour les Basques français établis en grand nombre sur le territoire de cette république.

II. *Plata, ou république Argentine.* — *Buenos-Ayres.* 1° Missionnaires de Bétharanne. 1° Collége de San-José (Saint-Joseph) qui a 200 pensionnaires ; 2° missions pour les Basques et les Argentins : 20 missionnaires ; 3° lazaristes : trois hôpitaux et écoles des filles de la Charité.

En outre, il y a dans cette république des jésuites espagnols qui dirigent un collége important et des missions; des capucins italiens pour l'évangélisation des sauvages ; des sœurs italiennes, dites filles de Marie, qui ont plusieurs pensionnats renommés ainsi qu'à Montevideo ; et les sœurs irlandaises de la Miséricorde ; elles dirigent également des écoles et des pensionnats pour les filles de leurs compatriotes.

III. *Chili.* — *Santiago* et *Valparaiso.* 1° Lazaristes : hôpitaux et établissements des filles de la Charité ; 2° picpussiens : procure des missions de la Polynésie; pensionnat et maison des sœurs françaises de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement.

Les capucins italiens sont chargés des missions indiennes.

IV. *Pérou.* — *Lima.* 1° Lazaristes : établissements des filles de la Charité ; 2° picpussiens : pensionnat des sœurs françaises de l'Adoration perpétuelle.

V. *Nouvelle-Grenade.* — *Santa-Fé-de-Bogota.* Lazaristes : établissements des filles de la Charité.

En outre, les capucins et les jésuites sont chargés de la plupart des missions indiennes de l'Amérique du Sud.

QUATRIÈME PARTIE

OCÉANIE

CHAPITRE PREMIER

NOTIONS GÉNÉRALES.

L'Océanie, cinquième partie du monde, s'étend depuis le 91° degré de longitude est jusqu'au 103° de longitude ouest, entre les 35° de latitude nord et 56° de latitude sud, sur une longueur de 174°. Elle est plus étroite à l'est qu'à l'ouest.

On divise l'Océanie en trois régions d'archipels et de groupes :

1° A l'ouest, la Malaisie ou Notasie ; 2° au centre, la Mélanésie ; 3° à l'est, la Polynésie et la Micronésie, ou Polynésie.

Cet Océan produit de nombreux madrépores et coraux habités par les zoophytes. Ces animaux construisent leur demeure sur les sommets des chaînes sous-marines qui forment des digues ainsi que des lignes de récifs dangereux autour des îles. Les parties basses de celles-ci sont d'origine madréporique ; elles enveloppent ordinairement un noyau basaltique soulevé au-dessus des eaux par l'action volcanique.

Les îles de l'Océanie sont en général très-fertiles; l'arbre

à pain, cette ressource des populations, y croît presque partout, ainsi que le cocotier, la canne à sucre et une foule de végétaux de la zone intertropicale. Les mers sont remplies d'excellents poissons, de tortues, et de coquilles à nacre.

La population se divise en deux familles bien distinctes, une famille blanche ou polynésienne et une famille noire ou mélanésienne. A la première appartiennent les naturels de Tahiti, des îles Marquises, de l'archipel des Amis, de l'île de Pâques et de la Nouvelle-Zélande et des Sandwich.

Les habitants des autres archipels appartiennent à la famille mélanésienne.

Les insulaires de la Polynésie sont un prolongement du rameau malayo-polynésien de la race jaune.

Ils sont arrivés en Océanie par les îles de la Sonde, les Philippines, les Mariannes, etc. Ils présentent, comme les autres variétés humaines, des nuances plus ou moins claires, selon le degré de latitude de leur lieu d'habitation. La communauté d'origine de ces Océaniens est du reste indiquée par leur langue. Sauf quelques mots introduits par la nouveauté des productions et modifiés par la prononciation de certaines consonnes, elle est la même dans tous les archipels. Les Polynésiens ne connaissent pas la polygamie, mais admettent le divorce.

La variété noire océanienne est d'origine africaine. En effet, si l'on suit la marche des peuples de l'Afrique, on retrouve des noirs dans les provinces et dans les montagnes méridionales de l'Inde, de l'Indo-Chine, aux îles Andaman. On les voit à l'état sauvage, dans les montagnes des îles de la mer de Chine, à Haï-nan, Formose, au milieu des îles de la Malaisie, aux Philippines et aux Mariannes. Ces tribus sont entourées de la population jaune ou malaise qui les a refoulées dans les montagnes en s'établissant dans les plaines.

Ces noirs océaniens ou mélanésiens arrivèrent probablement avant les Malais en Océanie. Leur peau est couleur de suie, leurs cheveux sont frisés ou crépus. Leur caractère est plus vif que celui des Polynésiens et beaucoup plus défiant. On rencontre du reste également parmi eux des mélanges nombreux des deux familles. Leur société est plus barbare : leurs mœurs sont féroces et sauvages. En général, les Mélanésiens ne forment que des peuplades sans corps de nation et adonnées à l'anthropophagie.

L'Australie, la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Bretagne, la Nouvelle-Irlande, la Nouvelle-Calédonie, les Carolines, les îles des Larrons sont peuplées par cette race. Sa langue n'a aucun point de contact avec celle des autres Océaniens ; ses idiômes diffèrent même beaucoup entre eux.

Parmi les usages océaniens, il faut citer celui du kava, espèce de liqueur faite au moyen de la mastication ; elle a beaucoup d'analogie avec le bétel et l'arak des indiens, ainsi qu'avec le caouïn des tribus de l'Amérique du Sud.

Le polythéisme ou une idolâtrie grossière sont les religions de ces insulaires. Ils admettent, il est vrai, un Dieu suprême qui a engendré des dieux inférieurs ou génies tutélaires ; ceux-ci à leur tour ont produit les différentes parties du monde. Au-dessous d'eux sont des dieux de troisième ordre parmi lesquels se trouve le mauvais génie, l'esprit méchant qu'il faut apaiser à tout prix. En conséquence, ils leur offrent des sacrifices humains consacrés par l'anthropophagie. Ils appellent Moraï les longues cases qui leur servent de temples. Tout être, tout objet réservé, est déclaré publiquement sacré, tabou : celui qui viole le tabou encourt la peine de mort. Des prêtres de plusieurs ordres offrent des sacrifices, rendent des oracles et font métier de sorcellerie.

Les Portugais occupèrent les premiers la partie malaise

de l'Océanie. De 1511 à 1515 ils s'établirent à *Java*, à *Timor*, *Sabrao*, etc. Avec eux les dominicains y prêchèrent l'évangile. Timor devint bientôt un évêché de 100,000 catholiques. De là ils se répandirent dans toutes les Moluques, les Célèbes et autres îles voisines. En même temps arrivaient les Espagnols ; en 1565 ils prenaient possession de Zébu, la principale des îles *Philippines*, et bientôt cet archipel contenait un archevêché, celui de *Manille*, et trois évêchés suffragants. Le nombre des catholiques s'éleva bientôt à 3 millions. Les dominicains, les franciscains et les jésuites espagnols y convertirent une grande partie des indigènes. Les Portugais, bientôt relancés dans leurs établissements de Java par les Hollandais, se concentrèrent sur les autres îles, telles que Flores et Timor, etc., dont la population tout entière se convertit à la voix des dominicains. Les documents qui intéressent cette mission ont été brûlés dans un incendie en 1818.

En 1668, le jésuite *Sanvitores* débarquait aux *Mariannes*, avec quelques-uns de ses confrères. Plusieurs de ces missionnaires furent tués par les indigènes ; les autres regagnèrent Manille. Ils ne tardèrent pas à revenir dans ces îles érigées en vicariat apostolique de Guajam. Aujourd'hui, il s'y trouve au moins 30,000 catholiques et 500,000 sauvages. Des Mariannes, les jésuites tentèrent d'évangéliser l'archipel des Carolines. En 1710, le père *Duberron* se faisait débarquer avec deux autres missionnaires sur la côte des îles *Pelew*. Des circonstances fortuites ayant forcé le navire à gagner le large, ils furent massacrés et mangés. Une tempête engloutit un navire avec le père *Serrano* envoyés à leur recherche. Quelques années plus tard, de 1722 à 1732, le père *Cantova* et plusieurs de ses compères arrivèrent aux Carolines, ils eurent le même sort que *Duberron*.

Les Hollandais, installés à Java, proscrivirent le catholicisme comme à Ceylan. Ils ne devinrent plus tolérants

qu'en 1808, sous le règne du roi Louis. En conséquence, ils permirent à quelques missionnaires d'y vivre misérablement. A cette époque, *Batavia*, contenant 2,000 catholiques, fut érigée en préfecture apostolique par le pape Grégoire XVI. En 1850, elle avait 5,670 fidèles. En 1861, Pie IX l'érigeait en vicariat apostolique. Au 1er janvier 1867, les catholiques y étaient au nombre de 23,553. Ce ne fut, toutefois, qu'après 1820, que le catholicisme fut introduit dans la *Polynésie* aux îles *Sandwich*. Des circonstances particulières y appelèrent les missionnaires des *Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie* dits *picpussiens*. En 1826, le Saint-Siége érigeait cette partie de l'Océanie en préfecture apostolique. Deux ans après, en 1828, à la demande de M. *de Solages*, préfet apostolique de Bourbon, il la divisait en deux préfectures, l'une de l'*Océanie septentrionale* qui est la précédente, l'autre, de l'*Océanie méridionale*. Elle resta d'abord sous la juridiction de M. *de Solages*. La révolution de 1830 empêcha de donner suite à ce projet. Alors le Saint-Siége créa le vicariat apostolique oriental qui resta confié aux picpussiens. Le 160e méridien Est de Paris jusqu'au tropique du capricorne lui fut donné pour limite ; les autres îles demeurèrent sous la juridiction de M. *de Solages* jusqu'en 1833 En cette année, le vicariat oriental était partagé en deux préfectures, celle du nord et celle du midi. En 1836, l'Océanie occidentale était distraite de ces deux vicariats et confiée aux missionnaires *Maristes* dont la maison-mère est établie à Lyon. Ce vicariat contenait la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Calédonie, les Nouvelles-Hébrides, la Nouvelle-Guinée, les archipels de Tonga, de Samoa, de Viti, de Salomon et des Carolines. En 1842, les besoins de la mission nécessitaient une nouvelle division, alors le Saint-Siége créait le vicariat de l'Océanie centrale formé avec une partie du précédent. Il lui assignait pour limites au nord l'équateur, au sud le tropique du capricorne, à

l'est et à l'ouest le 160e méridien oriental de Paris. Deux années après, en 1844, était érigé le vicariat de la Mélanésie et de la Micronésie, restés unis jusqu'à nos jours. Le premier s'étend du 125e au 160e de longitude est et de l'équateur au 12e latitude nord. Il comprend la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Bretagne, le Nouvel-Hanovre, la Nouvelle-Irlande, l'Amirauté, Timor-Lant, Arrou, Waigiou, la Lousiade et les Salomon. Le deuxième a pour limites au nord le 13e de latitude; au sud l'équateur; à l'est le 180e de longitude et à l'ouest le 125e de longitude orientale. Ses principales îles sont : les Carolines, les Marshall et les Gilbert. Ces deux vicariats, d'abord desservis par les maristes, ont été confiés, en 1852, par la Propagande, aux missionnaires italiens des missions étrangères de Milan.

Une nouvelle subdivision du vicariat central fut faite en 1847 en faveur de la Nouvelle-Calédonie, qui prit le nom de vicariat de la Nouvelle-Calédonie; les Nouvelles-Hébrides et les îles Loyalty lui furent adjointes. Les maristes continuèrent d'en être chargés. A l'avénement de Pie IX, il y avait en Océanie *quatre* vicariats apostoliques ; en 1861, il y en avait *huit*, Batavia, la Mélanésie, les Marquises, l'Océanie centrale, l'archipel des Navigateurs, Sandwich, Taïti et l'Australie.

En 1846, les bénédictins espagnols allèrent s'établir dans les déserts de l'Australie. Ils y ont construit deux monastères, l'un, *Nouvelle-Murcie*, près de Perth, et l'autre, *Nouveau-Subiaco*, en 1869, près du port Victoria. Ces établissements sont devenus des paroisses d'indigènes. Elles ont leurs écoles et toutes leurs œuvres catholiques. Ces sauvages, réputés pour être au plus bas degré de l'échelle humaine et les cousins-germains des singes, ont appris à lire, à écrire, à vivre en hommes civilisés, à cultiver la terre, etc. Les bénédictins ont changé ces déserts en campagnes riantes ; ils y ont introduit la vigne,

l'olivier, le figuier, le pêcher et autres arbres à fruit. Il y a dix ans, plus de 80,000 pieds de vigne y étaient en rapport.

Aujourd'hui, l'Australie, peuplée chaque jour davantage par l'émigration irlandaise, possède *six* siéges épiscopaux.

Les jésuites y ont formé de nombreux établissements. Les augustins français de l'Assomption sont établis dans la ville de *Perth*.

En ce moment, l'Océanie compte donc en dehors des possessions portugaises, espagnoles et hollandaises, *quinze* évêchés et vicariats apostoliques, dont 6 évêchés titulaires en Australie, 3 en Nouvelle-Zélande, et une préfecture apostolique. Sa population est évaluée à 20 millions d'âmes au moins.

CHAPITRE II

MISSIONS DE LA SOCIÉTÉ DES SACRÉS-CŒURS OU PICPUSSIENS.

La congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie est chargée de trois vicariats apostoliques de l'Océanie occidentale. Ceux des îles Sandwich ou Hawaï, des îles Marquises, de Mangareva (îles Gambier) et des îles Taïti et Tuamotou.

ARTICLE I

Vicariat apostolique de l'archipel Sandwich.

Aperçu, en 1542, par le navigateur espagnol Gaétan, qui lui donna le nom d'*îles des Rois*, l'archipel d'*Hawaï* a été reconnu par le capitaine Cook qui fut tué par les insulaires en 1777. Cet intrépide explorateur l'appela *Sandwich* en l'honneur du premier lord de l'amirauté anglaise. Cet archipel se compose de onze îles, dont cinq grandes, trois petites et trois rochers déserts. Le sol de leurs régions basses est formé d'un tuf volcanique qui recouvre des calcaires madréporiques assez poreux pour filtrer l'eau de la mer. Si l'on creuse à quelques mètres de profondeur, on trouve la nappe d'eau qui monte ou descend selon le mouvement de la marée. Leur population appartient à la famille malayo-polynésienne, les hommes et les femmes y sont grands et portés à un embonpoint précoce ; mais ils sont bien moins beaux que les Tahitiens. Elle tend à disparaître ; en effet, lors du

passage de Cook, en 1777, elle s'élevait à 300,000 âmes; sous la régente *Kahu-manu*, vers 1820, elle était tombée à 150,000 ; en 1836, elle n'était plus que de 108,000 et en 1854, il ne restait que 70,000 indigènes. Cette diminution sans exemple est attribuée aux maladies et aux vices introduits dans l'Océanie pas les Européens. Encore quelques années et il n'y aura plus aux Sandwich que des colons étrangers. Les Hawaïens n'atteignent pas un grand âge, à soixante ans ils sont dans la décrépitude. Cependant leur climat est sain et salubre, il n'y pleut que pendant quatre mois.

Avant l'arrivée des Européens, les Hawaïens avaient une certaine industrie, ils construisaient des grandes pirogues doubles qui atteignent jusqu'à 30 mètres de longueur et ils n'employaient pour ce travail que des *instruments en pierre dure*.

Ce peuple enjoué se livre facilement aux danses et aux chants. Sa langue douce et harmonieuse est plus articulée que celle de Tahiti et moins gutturale que le dialecte de la Nouvelle-Zélande.

D'après leurs usages, les parents avaient droit de vie et de mort sur leurs enfants. Lorsqu'ils voulaient s'en débarrasser, ils les jetaient aux requins qu'ils honoraient comme des dieux.

Il y a cinquante ans, cet archipel était encore gouverné par une série de petits rois, chefs de districts appelés ariis. C'est le roi *Kama-mea I* qui en unifia toutes les îles sous son sceptre. Pour affermir son pouvoir, il se mit sous la protection du gouvernement anglais. Alors, les îles d'Hawaï devinrent le point de relâche de tous les baleiniers anglais et américains. En 1794, les Russes tentèrent de s'emparer de l'une d'elles ; mais l'amiral Kotzbue fut obligé de désavouer les aventuriers qui avaient fait ce coup de main. *Kama-mea* régna de 1787 à 1820. Sous son règne les ministres protestants vinrent s'établir aux

Sandwich. Il mourut en 1818 et laissa le trône à son fils *Riho*, *Riho* qui prit le nom de *Kama-mea II*. En cette année la frégate française l'*Uranie* commandée par Freycinet arriva devant *Honolulu*. Alors le roi avait pour secrétaire un jeune français de la Gascogne, nommé Rives, qui avait été mousse. Il en profita pour demander au commandant français d'apaiser ses sujets mécontents : il réussit. Or, l'*Uranie* avait pour aumônier M. *de Quelen*, neveu de l'archevêque de Paris. Ce prêtre fut l'instrument de la Providence pour jeter les premières semences du catholicisme dans l'archipel ; il baptisa le premier ministre *Karaï-Mokou* et le gouverneur Boki. L'impulsion vers la civilisation était donnée : *Kama-mea* abolit l'idolâtrie avec les sacrifices humains, et le *tabou*. Cette mesure ayant provoqué quelques soulèvements, le roi se décida à aller lui-même implorer l'appui du roi d'Angleterre. Il vint mourir à Londres, et *Rives*, son secrétaire, rentra en France. Il eut pour successeur en 1824 son frère cadet, âgé de dix ans, et *Karaï-Mokou* fut nommé régent.

Pendant ces derniers événements, *Rives* cherchait à envoyer des missionnaires catholiques aux Hawaïens. Il se mit en rapport avec M. *Condrin*, supérieur de la société des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, dits *picpussiens*, et le Saint-Siége érigea cette partie de l'Océanie en préfecture apostolique. Les picpussiens en furent chargés. M. Bachelot, préfet apostolique, se rendit aux Sandwich en 1825 avec deux missionnaires et trois frères. Ils s'y trouvèrent en face d'une persécution acharnée : leurs néophytes furent en butte à toutes les vexations ; et, en 1831, les missionnaires enlevés étaient jetés sur les côtes alors désertes de la Californie, avec 2 bouteilles d'eau pour toute provision. M. Bachelot mourut de misère. Cependant la Providence veillait. Elle envoya la frégate française l'*Artemise*, commandant *Laplace*, qui exigea leur rappel. Les survivants revinrent donc dans

leur mission, mais pour être exilés de nouveau. Un traité conclu entre le royaume d'Hawaï et la France leur permit d'y rentrer en 1840. Enfin Mgr Rouchouze, évêque de Nilopolis, vicaire apostolique, débarqua à *Honolulu* avec 3 prêtres. Les méthodistes recommencèrent leurs persécutions. Leurs calomnies répétées sans cesse produisirent leur effet ; les catholiques furent frappés d'ostracisme. Le peuple, ameuté contre eux, incendia les églises et les écoles ; leurs enfants furent traînés de force aux écoles méthodistes.

Pendant ce temps, les missionnaires étaient dans la plus grande des misères. Pour comble d'épreuves, le navire l'*Arche d'alliance*, capitaine *Marceau*, qui portait aux Sandwich 35 prêtres, frères et sœurs de l'Adoration perpétuelle du Très-Saint Sacrement sombra en doublant le cap Horn. Humainement c'était la ruine de la mission.

Malgré ces malheurs, elle fit de nouveaux progrès. En 1843, 2328 naturels recevaient le baptême, une église était construite à *Honolulu* sous le vocable de *Notre-Dame de la Paix*. Quelque temps après, les missionnaires ouvraient un collége et construisaient chaque année de nouvelles églises et chapelles sur les différentes îles de l'archipel.

Mgr *Rouchouze* étant mort en 1846, Mgr *Maigret*, évêque d'Amata, lui succéda. C'était l'un des trois premiers apôtres des Sandwich. De 1840 à 1856, 27,000 Hawaïens embrassèrent le catholicisme. C'était sous le règne de *Kama-mea IV*.

Aujourd'hui, le vicariat apostolique de l'Océanie occidentale s'étend entre l'Amérique et le 169° de longitude occidentale jusqu'à l'équateur qui lui sert de limite au sud. Il se compose des îles habitées de Taraï-Nihlau, Oahu, Mawi, Hawaï, Molokaï, Lanaï, Kahulani.

1° *Oahu*. Cette île est l'avant-dernière au nord-ouest. Sa beauté et sa fertilité lui ont fait donner le nom de

Jardin de l'archipel. Sur sa côte occidentale se trouve Honolulu, capitale du royaume, ville de 8,000 âmes. Résidence de l'évêque, une belle église, un collége et des écoles ; celles des filles sont dirigées par les sœurs de l'Adoration perpétuelle. Sur la côte opposée sont les résidences de *Mokapu* et de *Kalilu ;* 2° *Taraï* ; à 106 kilomètres dans l'ouest-nord-ouest de la précédente, elle est moins fertile, mais son aspect est charmant. Elle a 48 kilomètres de diamètre. Résidence, église, écoles à Molooa et à Kailua ; 3° *Mawi*, entre Molohaï et Hawaï, partie méridionale. Résidence : les églises et les écoles sont à *Lakaina*, sur la côte occidentale, et à *Waliku*, sur la côte opposée ; 4° *Hawaï*, la plus grande et la plus méridionale des îles de l'archipel. Elle a 136 kilomètres de longueur sur 108 de largeur et en mesure 385 de circonférence. Elle renferme deux volcans en pleine activité: le *Kireau-ea*, ancien dieu, nommé *Pelé*, sur le flanc de la montagne Mouna-roa ; le petit Kireau-ea dont les crevasses vomissent des flammes, et le Pouna-hoa, au sud.

Ces volcans soumettent Hawaï à des modifications continuelles. D'un côté, des coulées immenses de laves ont formé, en 1800, le promontoire septentrional qui s'avance à 4 kilomètres dans la mer; de l'autre, ils ont détaché des fractions de montagnes disparues dans les flots.

C'est à *Hawaï*, sur la plage de *Waï-akea*, que le capitaine *Cook* a été tué en 1777.

Résidences : églises et écoles. *Kailua* à l'ouest ; *Waialua* à l'est ; *Kobala* au nord.

Le vicariat des Sandwich est administré par un évêque, 25 missionnaires, 15 frères et 25 religieuses pour les écoles. Il renferme 20 églises, 70 chapelles, 1 collége et 70 écoles. Les catholiques y sont plus de 30,000 ; il se fait en moyenne 800 conversions par an.

ARTICLE II

Vicariat apostolique des îles de la Société ou Taïti, de l'archipel Pomotou ou Tuamotou, et des îles Gambier et de Pâques. — Gouvernement du protectorat français.

§ I. *Îles de la Société.*

Le groupe de *Taïti* (O'tahiti) appelé encore îles de la Société, est situé entre les 15° et 20° de latitude sud ; les 150° et 157° de longitude ouest. Il se compose de 11 îles placées dans la direction du nord-ouest au sud-est ; ce sont: Maïtia, Tabou-imanou, Wahine, Baïatea, Tehaa, Bora-Bora, Toubaï, Maupiti et l'île basse de Tetoua-roa.

Taïti est la plus grande des groupes et ressemble à un grand 8 couché vers le sud-est et se divise en deux parties séparées par un isthme de 2,200 mètres de longueur dont l'élévation maximum au-dessus de la mer n'en dépasse pas 14. C'est là que se trouve le fort *Taravao*. La partie la plus petite forme la presqu'île de Taïarabu, au centre de laquelle s'élève le *Niu*, piton de 1324 mètres d'altitude. Au milieu de la plus grande se dresse l'Oarï, de 2064 mètres ; l'aiguille d'Orohena, de 2237, et le Miao (diadème), qui en atteint 1239.

Autour des massifs volcaniques s'étend sur le littoral une zone cultivable et très-fertile de 150 à 300 mètres de largeur. Elle contient 25,000 hectares de bonnes terres qui recouvre la formation madréporique. La superficie totale de Taïti est de 104,215 hectares. Dans l'intérieur, le sol s'élève successivement en terrasses ou cirques superposés, coupés par des vallées. A 500 mètres d'altitude, il y règne alternativement un brouillard ou des pluies continuelles. A une dizaine de lieues de Papeete s'étend le lac *Vaihiria*.

Les Anglais ont formé des cultures de café dans le dis-

trict d'Atimao situé au sud-ouest de la grande île ; elles ont parfaitement réussi. Pour les cultiver, ils ont fait venir 2,000 Chinois.

Les goyaviers, introduits par les Européens, nuisent beaucoup à la culture. Ces arbres ont envahi presque toutes les terres et les recouvrent d'épais fourrés sous lesquels il ne pousse plus rien. C'est pourquoi Taïti n'a pas de prairies naturelles. Parmi ses végétaux il faut citer le bois de rose et le *tamanous* (kanophyllum inophyllum), arbre aux fleurs parfumées, dont le tronc, recherché pour l'ébénisterie, mesure jusqu'à 2 mètres de diamètre sur 10 à 15 de hauteur.

La population de Taïti disparaît insensiblement. En 1797, elle s'élevait à 16,000 âmes, nombre bien inférieur à celui qu'avait trouvé le capitaine *Cook* vingt ans auparavant. Les guerres intestines fréquentes d'une part, les maladies et l'ivrognerie introduites par les Européens de l'autre, la moissonnent à la fleur de l'âge. Cette belle race enjouée, aimable, aux formes athlétiques et aux manières séduisantes vantées par les navigateurs, tend donc à s'anéantir dans les vices les plus honteux.

Le catholicisme seul peut les sauver. Aujourd'hui cette population n'atteint pas 8,000 âmes. Les métis issus d'Européens et de Taïtiennes forment une très-belle variété ; mais il est à remarquer que la plupart des jeunes mères abandonnent leurs enfants à d'autres femmes plus âgées qui regrettent, mais trop tard, d'en avoir fait autant.

Lorsque ces populations étaient adonnées à l'idolâtrie et au cannibalisme, il y avait parmi elles une secte aux mystères infâmes adonnée à tous les vices. Ces misérables appelés *araiois* mettaient à mort tous leurs enfants ; ils professaient le communisme le plus absolu.

Découverte en 1606 par le navigateur espagnol Quiros, qui l'appela *Sagittaria* (Sagittaire), Taïti ne fut visitée que plus tard en 1767 par l'Anglais *Wallis*. Il s'en fit faire

la cession. Un an après, le Français *Bougainville* y abordait. Il en obtenait également l'hommage de la principale reine et revenait en France émerveillé des charmes de la population de Taïti. Il voulait la faire appeler Nouvelle-Cythère. De 1669 à 1677 *Cook* venait trois fois à Taïti. En 1790 *Vancouver* s'y arrêtant pour la deuxième fois trouvait déjà la race taïtienne dégénérée. C'est à cette époque que commence l'unification du pouvoir. Le principal chef *Otun* soumit insensiblement les autres petits rois de l'archipel. Il changea son nom en celui de Pomaré Ier (nuit de la toux), parce qu'il avait pris un rhume violent en guerroyant dans les montagnes. C'est le grand-père de la reine actuelle. Sous Pomaré II, en 1797, arrivèrent les missionnaires protestants. Ce prince abolit l'idolâtrie, les sacrifices humains et le tabou en 1820 ; et, avec l'aide des Anglais, il put réprimer les soulèvements occasionnés par ces mesures civilisatrices. Mais malheureusement, son peuple décimé par les guerres civiles s'adonna de plus en plus à l'ivrognerie. Leur vie se passait dans des orgies effroyables à la suite desquelles les hommes s'entr'égorgeaient. Taïti n'était plus qu'un vaste cabaret. Les *Kanacs* (naturels de l'Archipel), boivent pour le plaisir de s'abrutir. A ce prince succéda *Pomaré III* en 1821. Il mourut en 1828, et sa sœur *Aïmata* devint reine à l'âge de 14 ans. Elle prit le nom de *Pomaré Vahina IV* (femme Pomaré), et forma une espèce de chambre élective en 1826. Pour faire équilibre aux Anglais qui cherchaient à s'emparer de ses États, elle se mit sous la protection de la France. L'amiral *Dupetit-Thouars* en prit en possession en 1842. Depuis ce temps le protectorat français s'est étendu sur l'archipel Tuamotou, sur les îles Gambier, les Marquises et Tonga-tabou.

La première tentative de mission catholique fut faite à Taïti en 1774 par l'Espagnol *Bonachea*. Il y laissa deux missionnaires qui furent obligés de se rembarquer pour

Lima l'année suivante. Leur dévouement et leur abnégation laissèrent des regrets et des souvenirs honorables.

Jusqu'en 1841, aucun missionnaire catholique ne se fixa dans l'île. En cette année M. *Doumer* et en 1845 M. *Jaussen* y établirent leur résidence. Malgré l'opposition des agents anglais, les missionnaires réussirent à se faire un noyau sérieux de catholiques. En 1848, M. *Jaussen* était nommé évêque d'Axières, vicaire apostolique de cette partie de l'Océanie, et M. *Doumer*, évêque de Juliopolis, devenait son coadjuteur. La mission se développa et bientôt une paroisse catholique fut érigée à *Taïti*.

Établissements actuels :

1° *Papeete :* capitale, petite ville de 2,000 âmes qui fait le commerce de nacre, d'huile et d'oranges. Résidence épiscopale, paroisse, écoles dirigées par les frères de l'institut de Lamenais ; écoles de filles, pensionnat et hôpital tenus par les sœurs de Saint-Joseph ; 2° *Afaahite* ; 3° *Tautua* ; 4° *Mataiea ;* 5° *Aumaono ;* 6° *Popara ;* 7° *Paea ;* 8° *Punaama ;* 9° *Ative :* chefs-lieux de districts qui ont des résidences et des écoles ; 10° *Mooera* ou *Timeo*, île en forme de cœur au nord-ouest de Taïti et à peu près dans les mêmes conditions. Elle mesure 13,237 hectares de superficie, et est divisée en 10 districts. Sa population se monte à 1270 habitants. Le café y a été introduit avec succès.

Le personnel de la mission de Taïti se compose de 2 évêques, 12 missionnaires, 8 frères instituteurs de Lamenais et 12 sœurs de Saint-Joseph.

§ II. *Archipel Tuamotou.*

Cet archipel situé à l'est de Taïti se compose de 79 petites îles boisées, peu élevées au-dessus de l'Océan. Ce sont des récifs de coraux, souvent en forme de

couronne, environnant un lac intérieur. Quelques-unes d'entre elles ont des passes qui permettent aux embarcations ainsi qu'aux petits navires de pénétrer dans leurs bassins.

Cet archipel s'étend sur une longueur de 500 lieues de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest; il en a 300 en longitude sur 200 en latitude. Il est recouvert de fourrés de *pandanus* et d'une espèce de buis appelé *miki-miki* par les indigènes. Depuis quelques années, d'après les conseils des missionnaires, ceux-ci ont planté une grande quantité de cocotiers. La noix leur sert de nourriture, et ils en extraient de l'huile. Ces insulaires sont venus de Taïti et des îles Marquises. Sous le règne de Pomaré I, un certain nombre de Taïtiens insurgés y ont été déportés. On évalue leur nombre à 8,000.

L'Espagnol Benachoa, Cook, Bougainville et d'autres navigateurs découvrirent et explorèrent successivement les îles *Tuamotou*. Mais, c'est surtout depuis 1842, époque de l'établissement du protectorat français, qu'elles ont été explorées, classées et organisées. Lors de l'arrivée des premiers missionnaires, ces insulaires étaient anthropophages. Aujourd'hui, la plupart d'entre eux sont catholiques. Avec la religion, la civilisation et l'industrie ont pénétré chez eux. Ils plongent jusqu'à des profondeurs de 20 et 30 mètres dans les lacs de leurs îles ainsi que dans l'Océan, pour arracher les huîtres perlières au sable des courants où elles se plaisent. Un plongeur en rapporte de quinze à vingt-six par jour. En 1861, ils ont vendu pour 100,000 francs de nacre. Ils font aussi de l'huile de coco qui leur rapporte 50 francs par hectolitre. Toutes ces denrées leur sont achetées par les négociants de Taïti. Ceux-ci ont soin d'endetter continuellement ces pauvres insulaires, condamnés ainsi à perpétuité aux travaux forcés de l'usure.

Le nom primitif de cet archipel était *Pomotou*, on lui

a substitué celui de *Tuamotou* en 1851. Les délégués de ces îles réclamèrent ce changement auprès du gouvernement de Taïti, en alléguant que le vrai nom de l'archipel est *Tuamotou*, qui signifie *îles lointaines*, tandis que l'autre veut dire *îles soumises*.

C'est en 1836, que les premiers missionnaires de la société de Picpus abordèrent sur ces îles peuplées alors d'anthropophages. Après bien des difficultés ils sont parvenus à en convertir au catholicisme une grande partie, malgré les mormons accourus pour les rendre à la barbarie.

Deux prêtres sont chargés de cette mission intéressante. Leurs occupations ne laissent pas d'être pénibles et dangereuses ; il leur faut parcourir sur des pirogues les labyrinthes de cet archipel pour aller remplir les fonctions sacerdotales auprès de leurs ouailles. Mais au milieu de ces dangers ils ont de grandes consolations. Quelquefois les populations catholiques traversent à la nage des détroits de plusieurs lieues de largeur pour venir entendre la messe.

Les îles catholiques sont : Anaa, Rairoa, Fakarava, Faarana, Angatou, Hao ou Reao, Vahitahi, Tatume, Rairoia, Auura, Apataï et Natupe. Cette dernière est entretenue par la généreuse et intelligente piété de la duchesse de *Clermont-Tonnerre*. Souhaitons-lui beaucoup d'imitatrices, et bien des populations abruties seront régénérées et sauvées par le catholicisme. Ces îles possèdent plusieurs chapelles. Les principales sont des centres de paroisse et ont des écoles.

1° *Anaa* (la chaîne), à l'ouest, qui contient 1,300 habitants, tous catholiques ; deux missionnaires y résident. Elle a deux écoles et deux petites églises construites l'une en 1858, l'autre en 1862 ; 2° *Fakarava*, au nord de la précédente. Sa population s'élève à 375 âmes. Un missionnaire y réside et dirige les écoles ; il est chargé en même

temps des catholiques de l'île de Rairoa qui a 600 habitants. Ceux de Fakarava et d'Anaa ont déjà acquis une certaine aisance. Un grand nombre d'entre eux ont acheté des embarcations pontées de 16 à 30 tonneaux. Ils vont eux-mêmes vendre à Taïti leurs perles, leur nacre, leurs belles coquilles et leur huile de coco. Le lac intérieur de Rairoa mesure 145 kilomètres de circonférence.

§ III. *Iles Gambier ou Mangareva.*

Le groupe des îles *Gambier* se compose de deux îlots formant, au sud-est de l'archipel Tuamotou, une couronne de récifs qui peut mesurer 65 kilomètres de circonférence. Il a été découvert en 1797 par l'Anglais *Wilson*, et visité par Beechey en 1826. Tous les navigateurs qui ont abordé ces îles parlent de ses habitants comme étant inférieurs aux autres Polynésiens. Ils les représentent comme des anthropophages inhospitaliers, voleurs audacieux, avec lesquels il fallait toujours terminer les relations par des coups de fusil ; attaquant les navires avec des pirogues ou radeaux semblables aux catimarons de l'Inde. Ils ont pour vêtement un tatouage régulier sur tout le corps.

La principale de ces îles est *Mangareva*, située par 23° 8′ de latitude sud et 137° 50′ de longitude ouest. Elle mesure 25 kilomètres de longueur sur 21 de largeur. Elle contient de l'eau très-potable.

Au sud-ouest, par 23° 21′ de latitude sud et 136° 58′ de longitude ouest, s'étend l'île de *Timoe* ou *Crescent* qui a 9 kilomètres de longueur sur 5 de largeur. C'est un banc de basalte de 50 mètres de hauteur. Elle n'est plus habitée. Ces deux îles sont plus élevées que les *Tuamotou*.

C'est en 1836 que deux missionnaires de la congrégation de Picpus se firent jeter sur la côte inhospitalière de *Mangareva*. Suspects aux sauvages dont ils éveillaient les mauvais instincts, ils allaient mourir de faim, sans la

commisération d'une pauvre femme qui leur donna un peu de nourriture. Ils subirent bien des épreuves, ils eurent à supporter bien des privations; mais leur charité croissait avec la persécution. Ils soignaient les malades et les guérissaient. Enfin les sauvages se laissèrent toucher, plusieurs se convertirent, le roi et l'île entière ne tardèrent pas à les imiter. Aujourd'hui, la population des deux îles s'est groupée sur *Mangareva;* on l'évalue à 2,500 âmes. Elle était en pleine décroissance; mais le catholicisme, en multipliant les mariages, l'a fait entrer en voie d'accroissement. Les cannibales sont devenus des chrétiens fervents, charitables, probes, affectueux, doux, soumis et hospitaliers. Le coton y croît à l'état naturel; les missionnaires ont appris aux naturels à le tisser; la reine elle-même a fait la première pièce d'étoffe avec des métiers venus de France. En même temps, ils formaient des ateliers pour l'apprentissage des différents corps d'état. Autrefois ces insulaires étaient décimés par des famines continuelles dues à leur insouciance; aujourd'hui ce fléau est devenu impossible. Les missionnaires ont multiplié les cultures et établi sur les flancs du Dulf une communauté de femmes qui exploitent une petite ferme modèle. Pour stimuler leurs néophytes, ils distribuent, chaque année, des prix aux divers artisans et aux indigènes qui ont les plus belles plantations.

Les Mangareviens savent lire le français ainsi que le latin; ils chantent le plain-chant, quelques-uns d'entre eux sont même devenus organistes. Cette chrétienté représente une communauté fervente. Aussi Mgr *Jaussen* en a-t-il fait venir 60 à Taïti pour construire la cathédrale de Papeete, au grand ébahissement des Kanaks adonnés à l'ivrognerie. Ils ont édifié également les églises d'*Anaa* et de *Mangareva*. Celle-ci mesure 160 mètres de longueur sur 70 de largeur. Des arcades et des colonnes supportent son dôme. Ses autels sont faits avec des blocs de coraux

arrachés à une grande profondeur dans l'Océan; sa chaire, élégamment sculptée, est ornée d'incrustations de dents de cachalot.

En 1844, les Mangareviens se sont placés sous le protectorat français.

L'île de Mangareva est desservie par deux missionnaires et deux frères pour les écoles. La piété des habitants a déterminé le vicaire apostolique à y installer son séminaire qui est dans l'état le plus florissant.

§ IV. *Ile de Pâques.*

Cette île, l'une des plus rapprochées du Chili, a été découverte par le Hollandais *Roggeween* le 6 avril, jour de Pâques de l'année 1722. Cook, Bougainville, Kotzbue et Béechey, en 1826, l'ont visitée successivement. Elle est située par 27° 9′ de latitude sud et 111° 45′ de longitude ouest, et mesure 58 kilomètres de tour. Son sol volcanique et pauvre renferme plusieurs cratères éteints, le principal a près d'un kilomètre de circonférence, son point culminant atteint 335 mètres d'altitude. La population de l'île de Pâques était aussi féroce que celle des îles Gambier, mais depuis sa conversion au catholicisme, elle est devenue une chrétienté modèle. La phthysie y fait de très-grands ravages. En 1786, lors du passage de *Cook*, ces insulaires étaient 2,000, aujourd'hui il n'y en a tout au plus que 900.

Sur les plages de cette île on rencontre des statues énormes qui révèlent l'existence d'une société très-ancienne. Elles ont jusqu'à 7 mètres d'élévation. Ce sont des fûts de colonnes mal taillés, au sommet desquels on a sculpté, très-grossièrement, des têtes humaines, couronnées de chapitaux cylindriques, larges et disproportionnés. L'une d'elles s'élève sur les bords du grand cratère. Les naturels les appelaient *Anga-tabou*. On y voit

aussi les restes d'un grand parapet en pierre, qui mesure 125 mètres de longueur sur 107 de largeur.

Ces insulaires sont inférieurs aux Taïtiens et à ceux des îles Marquises. Leur taille est moyenne. Lors de l'arrivée des missionnaires, ils étaient totalement couverts de tatouages qui les rendaient très-bruns.

L'île de *Pâques* reçut la foi en 1866. Le frère picpussien *Eyraud* s'y fit débarquer. A force d'abnégation, de prière et de charité, il gagna les cœurs des sauvages. Au bout de deux mois, il retourna à Valparaiso chercher des missionnaires. Il en ramena un : quatre Mangareviens formèrent le noyau de la nouvelle chrétienté. Atteint de phthysie, le frère Eyraud mourant, apprit le baptême des sept derniers sauvages quatre ans et demi après son arrivée dans l'île.

L'île de *Pâques* est la résidence de deux missionnaires et d'un frère. L'école de garçons est fréquentée par 63 élèves et celle des filles par 32.

Le vicariat apostolique de Taïti est desservi par 2 évêques, 20 missionnaires, 8 frères picpussiens, 8 frères instituteurs de Ploërmel et 12 sœurs de Saint-Joseph. Il possède 1 séminaire, 1 collége, 10 églises, une vingtaine de chapelles et au moins 20,000 catholiques.

ARTICLE III

Iles Marquises.

Les îles *Marquises* ont été découvertes en 1595 par l'Espagnol *Mendana* qui les appela *Marquises de Mendoza*, en l'honneur du vice-roi du *Pérou*. Il toucha d'abord à l'île de *Tanata* ou *Sainte-Christine* et donna le nom de port de la *mère de Dieu* (de la Madre de Dios) à la baie dans laquelle il jeta l'ancre. Après lui, Cook, l'Américain Ingraham et le capitaine Marchand de Marseille les visi-

tèrent successivement en 1791. Ce dernier donna son nom à l'île Uapou et en prit possession au nom de la France, il appela les Marquises archipel de la *Révolution*.

Les îles Marquises gisent entre 7° 50′ et 10° 30′ de latitude sud, 141° à 143° de longitude ouest. Elles forment deux groupes de douze îles, séparés par 25 lieues de mer, l'un au sud-est et l'autre au nord-ouest, à 250 lieues de Taïti. Il n'y en a que six d'habitées.

Le climat des îles Marquises est chaud et humide, doux et salubre ; sa température moyenne est de 29° centigrades, les orages y sont très-rares. On a remarqué que les maladies contractées par des étrangers ont une tendance à devenir périodiques. L'origine de la population est la même que celle des îles précédentes, seulement elle est plus farouche ; sa taciturnité fait un contraste frappant avec la loquacité expansive des Taïtiens. C'est la plus belle famille polynésienne après ceux-ci. La figure des naturels serait agréable sans les tatouages dont ils se couvrent toutes les parties du corps et qui les rendent presque noirs. En 1813, Porter estima leur nombre à près de 80,000 âmes. Ce chiffre était probablement exagéré. Cependant il décroît dans des proportions considérables. Actuellement ils ne sont pas plus de 12,000.

Ces différentes tribus, souvent en guerre entre elles, sont séparées par la configuration montagneuse du sol. Elles forment de petites confédérations sans pouvoir central.

Leur dialecte, surtout celui de *Nuka-hiva*, est âpre ; il contient plus d'aspirations et de consonnes rudes que celui des îles voisines. C'est en 1842 que les Marquises sont devenues possessions françaises. Les premiers missionnaires catholiques y abordèrent en 1838 ; ils s'établirent dans le groupe du sud-est, sur l'île *Christine*, dans la baie de *Vaitahu* ou de la *Mère de Dieu*. Malgré des résultats sérieux, ils durent évacuer cette position en

1849, en même temps que les Français et les suivre à Nuka-hiva. En 1853, ils fondèrent l'établissement de *Fatu-Huku;* ils furent contraints de l'abandonner en 1855. En 1848, l'archipel fut érigé en vicariat apostolique confié à l'administration de Mgr *Dordillon*, évêque de Cambysopolis.

Nuka-hiva est la plus grande des îles de l'archipel ; elle a 1178 mètres de hauteur, 28 kilomètres de longueur sur 17 de largeur et 87 de circonférence. La mission se trouve auprès de l'établissement français dans la baie de *Taio-Hae,* au pied du mont *Monaké.*

Nuka-hiva renferme 2,700 habitants. La France y est représentée par 45 hommes employés au service de l'établissement. De 1851 à 1854, elle fut affectée à la déportation des insurgés de Lyon. La population française atteignit alors le chiffre de 500 âmes ; mais, après l'amnistie, l'établissement fut réduit aux proportions nécessaires pour y maintenir l'honneur du pavillon.

1° *Taio-Hae*, au sud de *Nuka-hiva*, est la résidence de Mgr Dordillon, de 2 missionnaires et de 2 frères. Ils y ont établi des écoles dirigées par 4 sœurs de Saint-Joseph ainsi qu'un petit hôpital ; les catholiques y sont assez nombreux ; 2° à 29 kilomètres de Taio-Hae, se trouve une seconde résidence avec école dans la baie d'*Hatï-Heu*, sur la côte septentrionale de *Nuka-hiva* ; 3° *Hakahau*, dans la baie de ce nom, au nord-est de l'île de *Ua-pou* (île *Marchand*), située à 37 kilomètres au sud de la précédente. Elle renferme 1,200 habitants presque tous catholiques ; 2 missionnaires établis en 1842 et 6 chapelles ; 4° *Pua-mau*, village sur le littoral nord de l'île d'*Hivaoa* ou *Dominique*. Cet établissement a été fondé en 1855 dans une baie située à l'ouest du cap *Balguerie* : belle église, 2 chapelles et 6,000 habitants ; 5° *Fatu-hiva* (Madeleine), qui a 1,200 habitants;— 6° *Vaitahu*, dans celle de *Tanata* ou *Christine*, à 122 kilo-

mètres au sud-ouest de Nuka-hiva. Cette île a 13 kilomètres de longueur sur 4 de largeur ; elle contient 600 habitants. Ces deux résidences ont été reprises dans les dernières années.

Toutes les îles peuplées renferment un certain nombre de catholiques.

Le vicariat des îles Marquises est administré par un évêque, 10 missionnaires, 6 frères et 4 sœurs de Saint-Joseph. Sa population catholique est d'au moins 3,000 âmes ; elle a 2 églises et 60 chapelles.

Le personnel de la société de Picpus dans l'Océanie est de 4 évêques, de 48 prêtres et de 24 frères.

CHAPITRE III

MISSIONS DE LA CONGRÉGATION DE MARIE (MARISTES).

Les pères Maristes ont été chargés en 1836 d évangéliser l'Océanie occidentale. Successivement, elle fut divisée en plusieurs vicariats apostoliques. Ce sont : la Nouvelle-Zélande, l'Océanie centrale, Tonga-Tabou, l'archipel des Navigateurs, la Nouvelle-Calédonie et la préfecture des îles Viti.

ARTICLE I

Nouvelle-Zélande.

La *Nouvelle-Zélande* ou *Tasmanie* a été découverte en 1642 par *Tasman*, qui lui donna son nom. Elle fut visitée par Cook en 1769, par les Français Surville et Marion. Ce dernier fut mangé en 1772 par les sauvages avec 16 hommes de son équipage dans la baie des Iles. L'année suivante, l'anglais Furneaux y perdit 10 hommes de la même manière. En 1793, le capitaine français d'Entrecasteaux la visita. Elle devint désormais le point de ravitaillement d'une grande quantité de baleiniers. Un certain nombre de ces navires fut enlevé par les naturels ; ils mangèrent leurs équipages. Citons en passant l'*Agnès*, commandé par l'anglais *Boyd*, dont 70 matelots eurent ce triste sort. Comme on peut le voir, les relations des Européens avec les naturels de la Nouvelle-Zélande commencèrent assez douloureusement.

La Nouvelle-Zélande est composée de deux grandes

îles situées aux antipodes de la France et de l'Espagne, entre 34° et 48° de latitude nord, 164° et 176° de longitude est. Sa longueur approche de 400 lieues, et sa largeur moyenne est évaluée à 25. L'île septentrionale est celle d'*Auckland*, appelée *Eahi-nomauwe* par les naturels. La seconde se nomme *Mawi-tonamu*. Elles sont séparées par le détroit dangereux de Cook. Au centre de l'île méridionale s'étend un lac sur les bords duquel se trouvent des gisements de belle jade verte (*punamu*). C'est ce qui lui a fait donner ce nom. Dans l'île de *Wakadi* se trouve un volcan en activité.

Parmi les végétaux de la Nouvelle-Zélande, nous citerons les fougères comestibles, arborescentes (*pteris esculenta* et *cyathea medullaris*) ; les naturels mangent la racine de la première, et la moelle inférieure du tronc de la seconde; le *phormiun tenax* avec les fibres duquel ils font de la toile et des cordes. Lorsque Cook vint dans ces îles, les rats et les chiens étaient les seuls quadrupèdes qu'il y rencontra.

Les Nouveaux-Zélandais, ou *Maoris*, appartiennent à la race polynésienne. Mais, habitants d'un climat plus âpre que les Taïtiens, leur caractère est devenu plus rude ; ils sont presque toujours en guerre. Leur type est beau, quoique défiguré par les mille signes de leur tatouage compliqué. Ces tatouages sont le privilége des nobles; ils expriment les hauts faits de celui qui les porte. Celui de la figure (*Moko*) est la signature ou le sceau du *Maori*. On retrouve sous ce masque bleuâtre le beau type juif. Quelques-uns d'entre eux sont plus bruns, leurs cheveux crépus révèlent le mélange des races polynésiennes et mélanésiennes.

Les chefs seuls ont plusieurs femmes ; ils épousent quelquefois toutes les sœurs d'une même famille. Lorsque l'enfant vient de naître, les femmes lui font certaines aspersions qui sont une espèce de baptême. Le suicide,

l'infanticide sont fréquents parmi eux, Ils portent les cheveux liés sur le sommet de la tête. Ils ont pour armes principales des casse-tête et des baguettes de jade ou d'obsidienne (mère), et fortifient leurs villages (pâ) avec des palissades.

Lorsque Cook débarqua à la baie des Iles, il y trouva sur le rivage une croix qui avait été élevée en l'honneur d'un mort.

Les Nouveaux-Zélandais s'éteignent insensiblement comme les autres peuples de l'Océanie et se retirent vers l'intérieur de l'île devant le flot de l'émigration qui envahit chaque année le littoral. En 1860, ils étaient encore près de 85,000, nombre égal à celui des Européens.

Bien que la France y ait créé un établissement nommé *Akoroa*, les Anglais se sont emparés de la Nouvelle-Zélande en 1839. Par suite, *Akoroa* a été abandonnée. Dans leurs mains, ces îles sont devenues une riche et belle colonie, peuplée de près de 2,000,000 d'habitants. La découverte des mines d'or en 1859 a jeté immédiatement 300,000 émigrants dans la province méridionale d'*Otago*. Aujourd'hui, la Nouvelle-Zélande est divisée en neuf provinces et administrée par un gouverneur général assisté d'un conseil général. Il réside à *Auckland*.

Sur les bords de la Tuapeka, dans l'Otago, s'étendent de gras pâturages où les Anglais ont introduit les animaux utiles de l'Europe. En 1860, il y avait déjà 30,000 chevaux, 300,000 bêtes à cornes et 400,000 moutons.

Les missionnaires protestants vinrent s'y établir en 1815. Leur ministère fut complétement stérile. Ils n'empêchèrent pas les sauvages de se faire des guerres cruelles et acharnées. C'est en 1836 que le Saint-Siége confia l'Océanie occidentale à la Société de Marie. Alors Mgr *Pompallier*, après avoir installé des missionnaires dans la Nouvelle-Galles et à Sydney, vint s'établir dans la ville de *Kororareka*, sur le bord de la baie des Iles. Bie[illegible]ccueilli

par les catholiques irlandais et anglais, il fonda plusieurs stations dans les deux îles, et particulièrement à *Akoroa*. L'occupation anglaise en 1839 favorisa les missions catholiques, elle enleva aux missionnaires protestants l'autorité politique dont ils s'étaient emparés. Dès lors, les missionnaires français convertirent un grand nombre de naturels : il y eut bientôt 30,000 catholiques. Mais les guerres des indigènes avec les Anglais compromirent ce bien commencé ; elles nécessitèrent l'abandon de plusieurs missions. Cependant, en 1845, lorsque les *Maoris* brûlèrent *Kororareka*, la maison de Mgr *Pompallier* échappa seule à l'incendie avec les édifices voisins. Grâce au respect qu'il avait su inspirer aux chefs *maoris*, le vénérable évêque pût rester au milieu de cette ville devenue la proie des sauvages, pendant que tous les Européens s'étaient réfugiés sur les navires mouillés en rade. Jusqu'en 1847, la société de Marie envoya 60 missionnaires en Nouvelle-Zélande. En 1860 il y avait dans cette mission 84 stations avec des églises et des écoles. Les progrès du catholicisme y devinrent si grands que Pie IX érigea la ville d'*Auckland* en siége épiscopal. Mgr *Pompallier* resta l'administrateur de ce nouveau diocèse. Il y ouvrit un collége et établit une imprimerie. En 1846 Mgr *Viard* évêque d'Ortosie, devint son coadjuteur. Deux ans après, en 1848, le Saint-Siége érigeait l'évêché de *Wellington*, et le confiait à ce prélat. Cette mesure favorisa le développement de l'Église, et en 1858, par suite d'un arrangement avec la *Propagande*, les maristes quittèrent leurs premiers établissements du diocèse d'*Auckland*, pour en créer d'autres dans celui de *Wellington*. Ils furent remplacés par les missionnaires anglais.

L'émigration irlandaise et les conversions de plus en plus considérables des *Maoris* déterminèrent Rome à faire une nouvelle circonscription ecclésiastique. En consé-

quence, la ville de *Dunedin*, dans l'*Otago*, fut érigée en évêché avec l'*Otago*, le *Southland*, l'île *Stewart* et les autres villes du sud pour territoire. Mgr *Viard*, qui vient de mourir récemment, était évêque titulaire de Wellington depuis 1860. Aujourd'hui les maristes ont fondé un grand nombre d'établissements dans ce diocèse.

1° Wellington, deuxième ville de la colonie. Résidence épiscopale, cathédrale, deux paroisses, un collége, deux écoles, un pensionnat de filles et la Providence Saint-Joseph, établissement pour les jeunes filles de *Maories*. Ces deux institutions sont dirigées par les sœurs *de Saint-Joseph*; 2° la *Hutt*, localité agréable à 12 kilomètres de Wellington, sur la pointe nord du port Nicolson, résidence et écoles; 3° *Saint-Joseph*, à 20 kilomètres de la Hutt, dans l'intérieur; résidence et écoles; 4° *Ahuriri*, au sud de la baie de ce nom, dans la province de *Hauke'ls bay*; église, écoles pour les enfants des deux sexes, quatre chapelles dans l'intérieur dépendent de cette paroisse; 5° *Napier*, à l'extrémité méridionale de la même baie; 6° *Clive*, à quelque distance du sud de *Napier*, réduction de naturels catholiques; 7° *Wanganui*, sur la côte occidentale, ville importante avec écoles pour les enfants des deux sexes; 8° *Waitotara*, réduction de *Maoris* catholiques au nombre d'un millier; chapelle, écoles; 9° *Taranaki* ou *New-Plymouth*, chef-lieu de la province de ce nom, fondé il y a 35 ans.

Le climat de cette province est doux, salubre et tempéré; les arbres y conservent toujours des feuilles. La ville est située au confluent de deux petits cours d'eau dans un endroit très-pittoresque; résidence, église et écoles. Dans l'intérieur et sur toute la côte existent des tribus très-rapprochées les unes des autres. Elles contiennent un nombre considérable de catholiques et quelques chapelles où les missionnaires vont stationner le plus fréquemment possible. Dans l'île du centre.

10° *Nelson*, chef-lieu de la province de ce nom au nord-ouest. Résidence, collége, écoles ; 11° *Waïrau*, à 16 kilomètres à l'est de Nelson ; 12° la résidence principale est à *Reuwick*, de l'autre côté de Waïrau, dans la province de Malborough ; 13° *Waïma ;* 14° *Motucka ;* 15° *Wakefield* ; 16° *Picton* dans la baie de la Reine-Charlotte ; 17° *Collingwood*, dans la baie du Massacre ; 18° *Christ-Church*, sur la côte méridionale de la province de *Cantorbury ;* résidence et écoles ; 19° *Akaroa*, ancien établissement français ; 20° *Dunedin*, nouvel évêché. Collége, écoles, mission.

La mission française de la Nouvelle-Zélande se compose d'un évêque, de 40 missionnaires, de 20 frères et de quelques sœurs de Saint-Joseph.

ARTICLE II

Océanie centrale. Tonga-Tabou, Samoa, archipel des Navigateurs et préfecture des îles Viti-Lebou ou Fidji.

§ I. *Vicariat de Tonga-Tabou.*

L'archipel de *Tonga* se divise en trois groupes d'îles : ceux de Tonga, d'Hapaï et d'Hafalou-Hou. Il a été découvert en grande partie par Tasman. Cook, d'Entrecasteaux, Dumont-d'Urville l'ont visité. Bien des navires y ont été enlevés et leurs équipages massacrés à cause de l'imprudente confiance des capitaines.

Cet archipel composé d'une centaines d'îles, s'étend entre 18° et 20° de latitude sud. Ce sont les îles polynésiennes les plus rapprochées de la Mélanésie. Sa population longtemps anthropophage est une des plus belles de la Polynésie ; son climat est doux et salubre ; ses terres sont d'une grande et admirable fertilité, mais sujettes aux tremblements de terre. En 1836, deux missionnaires se firent jeter sur les côtes de deux de ses îles ; M. *Batail-*

lon sur les plages de *Wallis* ou *Uvea* et M. *Chanel* sur celles de *Fortuna*.

1° *Wallis*. Après bien des peines, des épreuves et des dangers, M. Bataillon forma un noyau de catholiques à Wallis ou Uvea. Bientôt les progrès de la nouvelle chrétienté suscitèrent la jalousie des païens, ils résolurent sa perte. Déjà les guerriers étaient réunis pour massacrer les néophytes avec leur chef; lorsque M. *Bataillon*, confiant en la Providence, marcha au devant d'eux à la tête de ses chrétiens organisés en procession Tous disaient le chapelet; et lui élevant sa croix, répétait les exorcismes de l'Église. Ce moyen réussit; après trois jours et trois nuits d'angoisses, les ennemis se calmèrent: ils embrassèrent tous le catholicisme. Aujourd'hui cette île est devenue une chrétienté modèle. Elle contient trois paroisses; ses habitants se sont construits de belles églises de pierre. Chaque village venait y travailler successivement pendant une semaine; elles se trouvèrent bâties sans arrêter les travaux de culture. Une imprimerie, un petit collége, des écoles y ont été installés. L'île de Wallis contient 3,000 habitants, tous catholiques. Depuis 1858, ils se sont mis sous la protection de la France. Elle est située au nord de Tonga par 15° 45′ de latitude sud, et 175° 10′ de longitude ouest à peu près.

2° *Futuna* (Horne), est une petite île de 12 kilomètres de circonférence, à 40 lieues sud-ouest de Wallis, par 15° de latitude sud et 177° de longitude ouest à peu près. Le père Chanel seul au milieu des sauvages n'eut pas les mêmes consolations que son collègue de Wallis. Il en convertit quelques-uns, mais les païens prenant ombrage de la nouvelle religion, complotèrent sa mort : il fut tué pour la foi.

D'autres missionnaires vinrent le remplacer. Leur abnégation et la grâce de Dieu touchèrent les cœurs; l'île entière peuplée de 1000 habitants se convertit.

Futuna possède une belle église en pierre, un petit collége, des écoles et deux paroisses. Mgr *Pompalier*, vicaire apostolique de l'Océanie occidentale avait compris l'importance de ces deux îles. Leur position centrale au milieu des archipels de Tonga, de Viti, de Samoa, etc., devait en faire la base des missions de cette zone océanienne. Lorsque l'Église y fut établie irrévocablement, les missionnaires assurés d'un refuge peu éloigné, attaquèrent les autres archipels.

3° *Tonga-Tabou.* Ce groupe est composé de dix îles principales. La plus importante est Tonga. Elle est peu élevée et ornée d'une belle végétation ; elle mesure 29 kilomètres de longueur de l'est à l'ouest, sur 20 de largeur.

C'est en 1841 que Mgr *Pompallier* vint fonder la mission catholique de *Tonga*. Les missionnaires maristes y trouvèrent les Wesleyens établis depuis 1820 et à peu près maîtres de la position. Ceux-ci en profitèrent pour susciter toutes les difficultés, les vexations et les persécutions possibles aux nouveaux venus. Malgré leurs efforts, le catholicisme fit de tels progrès, qu'en 1843 le Saint-Siége érigeait le vicariat apostolique de l'Océanie centrale et choisissait pour vicaire apostolique son plus ancien missionnaire, Mgr *Bataillon*, évêque d'Enos. Mais pour l'aider dans l'administration de ce vaste diocèse comprenant 1800 lieues de côtes, il lui donnait pour coadjuteur Mgr *Douarre*, évêque d'Amata. Les Wesleyens voyant leur empire menacé par les progrès du catholicisme, tentèrent de s'en débarrasser par un coup de main. En 1852, à leur instigation, le roi Georges attaqua le village catholique de *Fea* et le mit au pillage. Leurs espérances furent déçues : deux ans après, en 1855, 377 adultes entraient dans le gyron de l'Église. Depuis ce temps, la foi n'a fait que progresser de plus en plus. A Tonga comme dans les autres colonies anglaises de l'Océanie, beaucoup de pro-

testants émigrés reviennent à la vraie foi. Tonga possède quatre résidences ou chefs-lieux de districts catholiques : *Mahofanga* où réside le vicaire apostolique ; *Pea*, *Mua* et *Kihilo* ; elle a six missionnaires et trois frères, des écoles pour les garçons ainsi que pour les filles. Elles sont dirigées par les frères de Marie et des sœurs de la congrégation de *Notre-Dame des Missions*. Un collége et une bibliothèque ont été fondés à *Mahofanga*. Tonga contient 7,000 habitants dont plus du tiers sont catholiques.

4° *Vavao*. Elle a été découverte en 1781 par l'Espagnol *Maurelle*. *Vavao* a 33 kilomètres du nord-nord-ouest au sud-sud-ouest, sur 16 de largeur. Elle s'étend sous les 18° 41′ de latitude sud et 175° 20′ de longitude ouest. Elle a été conquise au commencement de ce siècle par Finau Ier, chef des îles Hapaï. Il s'empara d'une partie de l'archipel et s'affranchit du joug des Touï-Tongas. Ceux-ci étaient des chefs de Tonga-Tabou qui réunissaient encore au siècle dernier le pouvoir temporel au pouvoir spirituel. En 1837, Mgr Pompallier voulut y établir deux missionnaires, mais le roi influencé par les Wesleyens, refusa de les recevoir. Ce n'est qu'en 1859, qu'il put y en installer un. On lui céda la colline aride de *Fuga-misi* en espérant bien l'empêcher de réussir. Or, aujourd'hui la colline de *Fuga-misi* est changée en une magnifique propriété qui excite l'admiration de tous. Une église convenable et une résidence y ont été construites. *Vavao* a des écoles fréquentées par 50 élèves qui apprennent la lecture, l'écriture, la géographie, le calcul et le catéchisme. Cette île contient 200 catholiques et 6,000 habitants Les autres îles de l'archipel renferment des catholiques ; ils sont visités de temps en temps par un missionnaire.

§ II. *Archipel de Samoa ou des Navigateurs.*

Cet archipel occupe une étendue de 100 lieues, au nord-est de Tonga, de l'est à l'ouest; par 14° de latitude, entre 171° et 175° de longitude ouest. C'est le commandant français Bougainville qui le découvrit en 1768. Il fut frappé de l'habileté des naturels à manœuvrer leurs pirogues mieux construites que celles des autres insulaires de l'Océanie. C'est pourquoi il lui donna le nom d'archipel des *Navigateurs*. Vingt ans après, en 1787, de Lapeyrouse vint mouiller devant Upolu : il y perdit son second, le capitaine Delangle, et neuf hommes dans un guet-apens tendu par les sauvages. Ces insulaires appartiennent à la race polynésienne. Cependant on reconnaît parmi eux le voisinage des Mélanésiens par le mélange des deux types. Leur langue est un dialecte particulier du polynésien. Ce sont de beaux hommes, grands, sveltes, aux muscles bien accentués. Ils étaient anthropophages : quelques-uns, restés attachés à leur idolâtrie, le sont encore dans l'occasion.

En 1845, les pères maristes débarquèrent à *Upolu* ou *Samoa*. Ils y trouvèrent les Wesleyens et le célèbre *Pritchard* de Taïti, en qualité de consul anglais. Ceux-ci tentèrent d'exciter le peuple contre eux. Ce fut en vain, plusieurs tribus demandèrent des missionnaires. Pritchard vendit sa maison et ses établissements d'*Apia* à Mgr Bataillon et disparut. Les missionnaires ont plusieurs établissements dans cet archipel.

1° *Apia*, sur la côte septentrionale de l'île d'Upolu. Les missionnaires y ont introduit l'olivier, le jujubier, le grenadier, le bananier, le raisin de muscat, les melons et le maïs, culture qui apporte une grande amélioration dans le bien-être des naturels !

Apia possède une belle église en pierre, des écoles de

garçons et un pensionnat de 23 élèves dirigé par les frères de Marie, des écoles, un pensionnat de filles de 33 enfants dirigés par les sœurs de *Notre-Dame des missions*, et un institut pour la formation des catéchistes. Les catholiques chantent les offices et exécutent des morceaux de musique en trois parties. Chaque dimanche soir les enfants récitent, à l'église, l'évangile du jour, une page et demie de catéchisme et chantent des cantiques.

Depuis quelques années, pour acheter des canons et des fusils, les Samoans ont vendu leurs propriétés à des Anglais et à des Allemands. Il ne leur en serait pas resté un mètre carré sans la prévoyance de Mgr *Elloy*. Ce prélat a acheté un grand terrain voisin de la mission d'Apia, il y a créé une réduction avec des ménages catholiques qui apprennent à cultiver les plantes introduites par les missionnaires. C'est à Apia que réside Mgr *Elloy*, évêque de Tipasa, coadjuteur de Mgr Bataillon ; 2° *Falefa*, plus à l'est sur la même côte ; résidence et écoles ; 3° *Lalofoga*, sur la côte sud-ouest ; résidence et écoles ; 4° île *Manono* ou île plate, gisant entre Upolu et Savaï. L'île d'*Upolu* a 87 kilomètres de longueur sur 17 de largeur ; 5° *Lealatele*, dans l'île de *Savaï* ou *Pola*. Cette île est la plus occidentale et la plus grande de l'archipel. Elle mesure 166 kilomètres de circonférence. C'est à *Lealatele* que sont descendus les premiers missionnaires. Après les difficultés prévues, ils ont réussi à convertir un certain nombre de naturels. Leurs catholiques ont construit une belle église en pierre et malgré les roches volcaniques de la côte, ils ont arraché, à de grandes profondeurs dans la mer, les blocs de coraux nécessaires pour fabriquer de la chaux. Cette église a une toiture en fer galvanisé, achetée au moyen des économies faites par les paroissiens sur leur commerce d'huile de coco. *Lealatele* est sur la côte nord-est de l'île, elle possède des écoles et une résidence ; 6° *Safotulafai*, sur la côte orientale de la même île. Elle a une belle église

semblable à la précédente, consacrée à Saint-Louis. Ses vitraux ont été donnés par des négociants protestants. Résidence et écoles ; 7° *Safotu*, au nord de Savaï, résidence et écoles ; 8° *Tutuila*, dans l'île de ce nom, aujourd'hui sous le protectorat des États-Unis, au sud-ouest d'Upolu ; résidence, écoles et près de 400 catholiques. La mission de l'archipel des Navigateurs est desservi par 1 évêque, 14 missionnaires, 8 frères maristes, 3 frères de Sainte-Marie et 3 sœurs de Notre-Dame des missions. Elle a 4,000 catholiques au moins sur 33,000 âmes.

§ III. *Préfecture apostolique de l'archipel Viti ou Fidji.*

Les îles Fidji, en dialecte tongien *Viti*, sont comprises dans un espace de 100 lieues du nord au sud, sur 90 de l'est à l'ouest, entre 16° et 20° de latitude sud, 174° et 179° de longitude est. Elles se composent de deux grandes îles, de deux autres moins grandes et d'une quantité considérable d'îlots et d'écueils. Elles ont été découvertes par Tasman.

Leurs habitants appartiennent à la race mélanésienne ; ils en sont une des plus belles variétés. Grands, élancés, musculeux, ils n'ont point la tendance à l'obésité des Polynésiens. Leur dialecte présente des mots commençant par des *m* et des *n*, comme les langues des noirs de l'Afrique. Ils pratiquent la circoncision sur les enfants de quinze ans ; et se livrent au cannibalisme plutôt par goût que par religion, comme les Nouveaux-Zélandais. Leur teint fuligineux contribue à augmenter l'apparence de férocité qui forme le fond de leur caractère.

C'est parmi ces sauvages, célèbres par de nombreux massacres d'équipages européens, que les missionnaires français vinrent habiter. Ils s'établirent d'abord dans l'île de Rotuma.

1° *Rotuma* est une île de 32 kilomètres de tour, par

12° 36′ de latitude sud et 174° 56′ de longitude est. Elle a 6,000 habitants. Le capitaine anglais *Edward* la découvrit en 1791 et l'appela *Greenville*. Le père *Verne* y débarqua en 1846. Ses efforts contrebalancés par l'influence des Wesleyens n'aboutirent qu'à de faibles résultats. Alors, en 1854, Mgr *Bataillon* le rappelait à *Wallis*, où il se rendit avec 30 néophytes. Les chrétiens et les catéchumènes, restés dans l'île, furent maintenus par un catéchiste et par la visite annuelle d'un missionnaire. En 1862, un deuxième catéchiste y fut envoyé, et bientôt l'île renferma six chapelles. En 1868, deux missionnaires vinrent s'y fixer, ils se virent entourés de 600 catholiques. Aujourd'hui il y en a un millier. *Rotuma* possède donc une résidence et des écoles. N'était l'autorité absolue des chefs attachés au paganisme ou à l'hérésie par politique, l'île serait bientôt entièrement catholique ; 2° *Verata*, dans l'île de *Viti-Levu*. Cette île, la plus grande de l'archipel, mesure 116 kilomètres de l'est à l'ouest, sur 100 du nord au sud. Elle est très-fertile et très-peuplée. *Verata* est un village situé sur la côte occidentale. Malgré les efforts des Wesleyens qui ont fait lancer par le roi un édit condamnant à mort tous les catholiques, la mission s'y est implantée. Résidences et écoles ; 3° *Rewa*, au-dessous, dans l'angle sud-ouest de l'île ; résidence et écoles ; 4° *Totongo*, dans l'île d'*Ovalau*, à l'ouest de Viti. C'est une terre haute de 70 kilomètres de circonférence très-peuplée ; résidence et écoles ; 5° *Valea*, dans l'île d'*Ono*, située au nord-est de Kandabon. Elle est également haute et peuplée ; résidence et écoles ; 6° *Namuka*, petite île élevée, de 7 kilomètres de longueur sur 2 de largeur, autrefois fort peuplée mais dévastée par les guerres. Elle est par 18° 53′ de latitude sud et 178° 55′ de longitude est. C'est une des premières résidences de la mission ; 7° *Solevu*, au sud-ouest de l'île de *Vanua-Levu*. Elle a près de 100 kilomètres de circonférence et était

autrefois couverte de forêts de sandal ; 8° *Wairiki*, sur la côte orientale de l'île de *Vuna* ou *Taviani*; résidence et écoles.

La préfecture apostolique de l'archipel Viti ne tardera pas probablement à être érigée en vicariat apostolique. Jusqu'ici, elle est restée sous la juridiction de Mgr Bataillon, vicaire apostolique de l'Océanie centrale. Elle est administrée par un préfet apostolique assisté de 10 missionnaires et de 8 frères maristes.

§ IV. *Vicariat apostolique de la Nouvelle-Calédonie et des Nouvelles-Hébrides.*

I. La Nouvelle-Calédonie a été découverte par Cook en 1774. Reconnue par de Lapeyrouse en 1788, par d'Entrecasteaux en 1791 et visitée par Dumont d'Urville en 1827, elle est située par 21° de latitude sud et 163° de longitude est et mesure 370 kilomètres de longueur sur 50 de largeur moyenne. Elle comprend les îles voisines et le groupe des Loyalty (de la Loyauté). Quelques rares vallons, déterminés par des petites rivières découpent ses hautes falaises. Au nord de cette côte, s'ouvre la vallée du *Diahot* où l'on a trouvé des terrains aurifères.

Au sud, se trouve la baie déserte et encaissée du Prony en face l'île des Pins. Au centre de cette zone aride, aux blocs de fer, se trouve la région des kaoris ou pins colonnaires (araucaria intermedia), beaux arbres dont les troncs cylindriques mesurent souvent 35 à 40 mètres de hauteur sur 1 mètre 30 de diamètre. Ils avoisinent des cirques dentelés de pitons aigus au fond desquels s'étendent plusieurs petits lacs. On y voit des sources d'eau thermale magnésienne, dont la température est de 33° centigrades. Cette partie de l'île est très-convulsionnée ; la couleur rouge de ses terres indique la présence du fer.

La côte occidentale est plus abordable, elle présente

une ceinture de plaines vastes et fertiles aux collines accessibles et découpée par des baies profondes. Tout autour de l'île s'étend un rempart sous-marin de coraux dont les parties supérieures émergent au-dessus des eaux. Au nord, ils forment l'archipel Ménéma. On les retrouve dans toutes ses parties basses, où leurs têtes aiguës s'élèvent au-dessus des marécages de l'intérieur. Le climat de la Nouvelle-Calédonie est très-salubre, les travailleurs peuvent y affronter sans crainte les travaux de culture ou de terrassement. Les brises de mer viennent y rafraîchir la température et quelquefois des ouragans terribles se déchaînent sur ses rivages. La saison des pluies dure de décembre en avril.

Le café importé en Nouvelle-Calédonie est cultivé avec succès ; il en est de même de la canne à sucre, qui y croît naturellement.

On estime à 500,000 hectares ses terres arables. Ses mines d'or commencent à être exploitées ; une machine à broyer le quartz fonctionne, et, dans ses premiers dix jours de travail, elle a produit 1,000 onces d'or à 90 francs l'once.

Les naturels de la Nouvelle-Calédonie sont des Mélanésiens. Il y en a près de 50,000. Ils sont divisés en une grande quantité de tribus misérables, souvent décimées par leurs guerres intestines. La présence des Français contribue à empêcher ces conflits sanglants ; mais celles de l'intérieur sont encore anthropophages. Le contact de l'Européen a inoculé à ce peuple des maladies qui tendent à le faire disparaître. En effet, chaque année le nombre des décès surpasse de beaucoup celui des naissances. Le catholicisme en favorisant les unions indissolubles est le seul remède à cette décroissance.

Les Nouveaux-Calédoniens sont grands et bien taillés, mais leurs jambes sont grêles. Chez les *Tiaris*, tribu du *Diahot*, les femmes mangent quelquefois de la terre qui

contient de la magnésie. Lorsqu'un chef est trop vieux, ils le forcent à abdiquer et l'assomment ensuite pour qu'il ne puisse plus ressaisir le pouvoir.

C'est en 1843 que Mgr *Douarre*, coadjuteur du vicaire apostolique de l'Océanie centrale, débarqua à *Balade* avec deux missionnaires et un frère. Ils restèrent abandonnés au milieu des anthropophages qui les nourrirent pendant dix-huit mois. En 1846, le transport de guerre français *la Seine* vint échouer sur les coraux de Balade. Grâce à l'influence des missionnaires, l'équipage ne fut point mangé. L'année suivante, en 1847, la *Nouvelle-Calédonie* fut érigée en vicariat apostolique avec les îles adjacentes et les *Nouvelles-Hébrides*. Cependant quelques naturels avaient reçu le baptême, la mission prospérait, lorsque le chef *Bouarate*, poussé par les Anglais, attaqua Balade, détruisit les plantations et pilla l'établissement des missionnaires. Un frère mariste fut tué, les pères se réfugièrent à *Pouebo* où la corvette *la Brillante* arriva à temps pour les sauver. Alors, en 1848, Mgr d'Amata alla fonder une mission dans l'île d'*Anatom*, l'une des plus méridionales des Nouvelles-Hébrides. Après l'affaire de Balade, les missionnaires se rendirent à l'établissement de *Yaté*; les attaques des sauvages les forcèrent encore à fuir dans l'île des Pins. Ils firent une nouvelle tentative, en 1849, pour se fixer à *Yenguène* : la persécution les y suivit. L'équipage d'un navire ayant été mangé, ils n'eurent que le temps de se rembarquer avec leurs néophytes qui voulurent bien les suivre à l'île des Pins et à Futuna.

En 1850, une frégate française vint faire des relevés hydrographiques sur cette côte. Sept hommes et deux officiers trop confiants ayant débarqué sur un îlot qu'ils croyaient inhabité, furent tués et mangés. Trois matelots purent s'échapper malgré leurs blessures. La frégate tira une vengeance éclatante de ces crimes et repartit.

Mgr *Douarre* ramena ses néophytes à Balade en 1851. Ils y étaient attendus par les autres catholiques qui avaient persévéré dans la foi. Quelque temps après une épidémie mortelle vint ravager les tribus et Mgr *Douarre* miné par les fièvres d'Annatom rendit son âme à Dieu le 27 avril 1853. Sa mort semble avoir été le sacrifice d'expiation exigé par Dieu pour le salut de ces peuples. Elle ouvre une ère de conversions nombreuses. En cette même année, le 27 septembre, la France prit possession de la *Nouvelle-Calédonie*, et un premier établissement fut fondé à *Balade*, près la vallée de Diahot.

La position de *Balade* reconnue incommode pour les navires, M. *Tardy de Montravet* transporta l'établissement français, en 1854, dans la baie de *Nouméa*, sur la côte sud-est de l'île. L'année suivante, en 1855, les missionnaires fondaient à 3 lieues au nord de *Nouméa* la réduction de la *Conception* avec 120 Calédoniens convertis. Au mois de septembre de l'année suivante, elle comptait 400 néophytes.

Après la mort de Mgr *Douarre*, la mission fut administrée par un provicaire, le R. P. *Rougeyron*. Les naturels commirent encore de nombreuses déprédations. En 1857, *Bouarate* tendit un guet-apens aux missionnaires de *Yenguène;* il massacra quelques chrétiens, pilla et dévasta les villages voisins. La corvette *la Bayonnaise* fut envoyée pour châtier ces incorrigibles ; Bouarate fut pris et emprisonné pendant cinq ans.

A la suite de cette expédition, fut établie la réduction de *Saint-Louis* à une lieue au-dessus de *Faita*. Ruiné par la guerre, cet établissement se releva ; il est devenu le centre de la mission.

Beaucoup d'indigènes se convertissaient ; un établissement nouveau venait d'être fondé à *Tuo,* sous le nom de *Wagap*, sur la côte orientale, lorsqu'en 1862, il fut attaqué de nuit par cinq tribus. Ces sauvages incendièrent

les bâtiments, égorgèrent les troupeaux et détruisirent les plantations.

A part quelques agressions moins importantes, les Calédoniens châtiés sévèrement comprirent qu'ils n'étaient pas les plus forts, et qu'il valait mieux avoir les Français pour amis que pour ennemis.

Bien qu'entravée pendant les dix dernières années par l'administration, la foi catholique a fait quelques progrès. Mais la Providence voulait montrer en Nouvelle-Calédonie, comme partout ailleurs, que son Église peut se développer sans le concours du pouvoir séculier et souvent malgré lui.

L'épreuve semblait terminée. En arrivant à *Nouméa*, le nouveau gouverneur, M. de *La Richerie*, a fait mettre immédiatement en liberté les jeunes filles catholiques du district de *Bondé*, odieusement retenues en otage à *Nouméa* depuis dix-huit mois. Il a demandé en outre un aumônier pour le pénitencier de *Bourail*. Ces mesures de justice font espérer à la mission une ère de prospérité succédant à un régime d'hostilité systématique. Les établissements actuels sont nombreux :

1° *Nouméa*, chef-lieu de la colonie, fondé en 1854 sous le nom de *Port-de-France*, à 360 lieues de Sydney et 800 de la Nouvelle-Zélande. Cette ville est assise sur une presqu'île qui forme avec l'île *Nou* une baie profonde et abritée. Une ligne de steamers fait tous les mois le service de Nouméa à Sidney ; les lettres d'Europe arrivent dans cette ville en 55 jours et le paquebot met de 5 à 8 jours pour atteindre Nouméa.

Depuis que la Calédonie est devenue un lieu de déportation pour les forçats ainsi que pour les insurgés, un pénitencier a été installé dans l'île *Nou*. D'autres établissements agricoles de ce genre ont été installés à Nouméa, à Kanala, à Bourail, à l'île des Pins et à Lifou dans les îles Loyalty. Nouméa est la résidence de l'évêque et de

2 missionnaires, de 2 frères ; les écoles de filles, l'hôpital et celui du pénitencier sont dirigés par 10 sœurs *de Saint-Joseph*. La population de Nouméa dépasse aujourd'hui 2,000 âmes avec la garnison.

2° *Nou*, île qui défend la baie de Nouméa ; un missionnaire est chargé du pénitencier dont la population dépasse 1,000 âmes.

3° *Ouen* au sud, île située à l'entrée de la baie du Prony. Tous les habitants, au nombre de 150, sont catholiques : et, chose remarquable, le missionnaire peut aller visiter ses paroissiens de terre ferme en laissant sa maison ouverte. Le vol est inconnu parmi ces naturels depuis leur conversion. En terre ferme, à Goro, sur l'emplacement d'une forêt, s'élève une église, entourée de plantations utiles, introduites par les pères. Ils ont fait creuser un puits d'eau douce sur cette côte aride et sans eau. Plus de 500 catholiques sont dispersés sur une superficie de 60 kilomètres, dépendant de la mission d'Ouen. Il y a quinze ans, dans ce même endroit, M. le provicaire faillit être tué par les sauvages.

4° *L'île des Pins*. Cette île est près de 40 kilomètres au sud-est de la grande terre ; son noyau est formé par un plateau boisé au centre duquel s'élève un piton conique de 266 mètres d'altitude. De ce plateau, dans toutes les directions, descendent vers la mer des petits cours d'eau. Ils fécondent les terres basses et fertiles qui entourent l'île d'une ceinture évaluée à 10 lieues. Elle doit son nom aux forêts de pins qui la couvrent de leur magnifique végétation.

L'île des Pins fut en 1848 le refuge des missionnaires obligés de fuir devant l'anthropophagie des sauvages. Pendant six ans, ils opérèrent peu de conversions, ils construisirent eux-mêmes leurs établissements et cultivèrent avec succès tous les légumes de l'Europe : le maïs, le *blé*, qui ne vient pas ordinairement dans cette zone, et

la vigne. Ils utilisèrent une chute d'eau pour installer une scierie mécanique au moyen de laquelle ils débitèrent les bois nécessaires à leurs constructions ; de plus, ils percèrent plusieurs routes. Tous ces efforts devaient un jour ou un autre produire des résultats. En 1855, il n'y avait encore qu'un seul indigène catholique ; l'année suivante, le chef se convertit et bientôt tous les habitants, au nombre de 700, reçurent le baptême.

Le climat tempéré de cette île et sa fertilité ont déterminé le gouvernement français à y interner les condamnés à la *déportation simple*. Deux missionnaires résident à l'île des Pins et y ont des écoles.

5° *Neketi*, dans une petite baie de la côte orientale. Le poste français de *Kanala* ou Napoléonville et le village de *Tio* en sont les annexes. *Kanala* est un pénitencier agricole. Les soldats de la garnison y ont construit une église en pierre. *Tio* est le centre d'une tribu considérable convertie au catholicisme. Ses membres, au nombre de 700, se sont instruits mutuellement dans la doctrine chrétienne. Résidence de 2 missionnaires et écoles.

6° *Ouagap*, sur la même côte. De cette paroisse dépend le village de *Tio*, entièrement chrétien, à 8 kilomètres au sud. Il a été tellement réduit par la mortalité, que les missionnaires l'ont abandonné pour se concentrer à *Ouagap*. Les nouveaux convertis viennent former de nouveaux villages sur le versant de la montagne qui domine la station. Il y a quelques années, les chefs du poste français s'y opposaient.

A 20 kilomètres au nord, sur un promontoire, se trouve le village de *Tuo*, annexe d'*Ouagap*, avec ses belles plantations de bananiers, d'orangers, de citronniers, de cannes à sucre, etc. C'est une ancienne résidence de la mission. Une partie des chrétiens subissant une influence étrangère, on a brûlé les établissements. A la même distance au sud est *Amoim*, autre annexe presque toute

chrétienne. La paroisse d'Ouagap contient aujourd'hui au moins un millier de catholiques. Elle a une église, une école, 9 chapelles et 6 catéchistes; 2 missionnaires y résident.

7° *Pouébo*. C'est une belle chrétienté d'un millier de catholiques au moins. Le père Gagnière, mort dans cette paroisse, y a introduit la culture du tabac; il a appris à ses catholiques la manière de le préparer. Ainsi, les sauvait-il de l'oisiveté et leur donnait le moyen d'acheter des vêtements et des outils. Le 6 octobre 1867, une partie des chrétiens, cédant aux menaces des tribus païennes du voisinage, massacra 6 Français pour se venger de l'envahissement de leurs terres. L'année suivante, à la même époque, une tribu complétement païenne attaqua le poste de *Ouebia*, sur la baie de *Balade*. Les chrétiens sauvèrent une dame, ses deux fils et un gendarme. Ils poursuivirent les agresseurs, livrèrent les principaux à la justice, et aidèrent les soldats à venger le sang français. Or, les missionnaires furent rendus responsables de ces attaques. Les Calédoniens catholiques se virent l'objet de mesures très-sévères en récompense de leur dévouement.

Pouébo est la résidence de deux missionnaires; sa population catholique dépasse 1,000 âmes. Ces chrétiens ont construit une grande et belle église. Les écoles contiennent 200 enfants.

8° *Bondé*, sur le haut de la rivière du Diahot, avec le village de Pouaton pour annexe; résidence.

9° *Arama*, dans la pointe septentrionale de ce nom : résidence.

10° *Belep-Art*. C'est la principale île du groupe des îles Belep, situé au nord de la Nouvelle-Calédonie. Le premier objet qui vient frapper les yeux en entrant dans son port est la statue de Notre-Dame de la Salette, élevée par les missionnaires sur le rivage.

Art contient 400 habitants, tous catholiques; elle pour-

rait en nourrir 2,000 et possède une jolie chapelle : résidence.

11° *Poot*, seconde île des Belep, avec 200 catholiques pour habitants et une chapelle. Elle pourrait facilement en avoir 1,000 : résidence.

12° *Saint-Louis*. Établissement, le plus considérable de la mission, sur la côte occidentale. Le gouvernement lui a accordé 3,000 hectares de terres. On y a établi une réduction et des cultures de toute sorte, pour aider les autres stations : une maison de retraite pour les missionnaires infirmes ou malades ; une ferme modèle ; une école d'arts et métiers pour la jeunesse et une grande église consacrée à Saint-Louis. Un prêtre et un frère dirigent les garçons, une sœur de Saint-Joseph est chargée des jeunes filles. On y voit une scierie mécanique, un moulin à eau pour moudre le maïs et décortiquer le riz, une laiterie où l'on fait du beurre et du fromage. Dans ses pâturages paissent 500 bêtes à cornes, 6 à 800 moutons et plus de 100 chèvres. Un vaste jardin fournit tous les légumes de l'Europe. De plus, les missionnaires ont multiplié les plantations de canne à sucre. Ils ont fait une sucrerie qui donne les plus beaux produits de l'île. 3 ou 400 personnes, indigènes et blancs, sont venus former autour de cet établissement un village complétement catholique. Trois missionnaires et deux frères résident à Saint-Louis.

13° *La Conception*. Sur la même côte, à 20 kilomètres de *Nouméa*, se trouve la première réduction fondée en 1855 par la mission. Aujourd'hui la mortalité l'a réduite à 200 personnes au plus. Résidence et écoles ;

14° *Païta*, village à 30 kilomètres au nord du précédent. Territoire fertile appelé à un grand avenir. Il contient beaucoup d'Anglais et d'Allemands. Résidence et écoles.

II. *Les îles Loyalty* forment un groupe de plusieurs îles

dont trois principales qui sont : *Uvea* au nord, *Lifou* au centre et *Maré* au sud.

15° *Uvea*. Sa population s'élève à 1,000 habitants, tous catholiques, répartis en quatre villages principaux : *Uvea*, avec une église à trois nefs en torchis ; *Fadiaoué*, résidence du missionnaire et une église semblable ; *Agnaou* au milieu d'une forêt, et *Oulou* qui ont chacun une chapelle. Entre la Calédonie et Uvea, à 12 lieues de cette dernière, est l'îlot d'*Eo*, banc de sable et de coraux recouvert d'une légère couche d'humus. Une centaine de Kanacs, tous catholiques, habitent cet écueil couronné de cocotiers. Le missionnaire d'Uvea vient y passer de temps en temps quelques jours.

16° *Lifou*, la plus grande des trois, située à six lieues au sud d'Uvea. Cette île a 4,000 habitants dont plus de 1,500 catholiques, le reste est païen ou protestant. Les méthodistes y ont précédé les catholiques. Résidence de deux missionnaires. Ceux-ci y ont introduit avec succès la culture du coton et par ce moyen procurent de l'aisance à leurs néophytes.

17° *Maré*. Cette île est de même nature que les précédentes. Elle n'avait aucun ruisseau, aucune source ; sa seule eau potable était l'eau du ciel conservée dans les cavités de la terre. Les missionnaires ont creusé un puits dans les coraux de l'île et sont parvenus à atteindre la nappe d'eau filtrée par les couches madréporiques. Ils y ont adapté une pompe et l'eau distribuée dans toute l'île a porté la fertilité dans ses districts naguère stériles. A ce bienfait, ils ont ajouté des cultures de plantes potagères ainsi que celle du coton.

Maré a près de 3,500 habitants dont 1,400 protestants, 1,300 païens et 800 catholiques. Deux missionnaires y résident.

III. Les îles d'*Annatom* et de *Tikopia* dans les Nouvelles-Hébrides avaient été occupées en 1848, mais les fièvres

forcèrent les missionnaires à les évacuer trois ans après.

Une autre tentative fut faite en 1851 sur *Tikopia*, située non loin de *Vanikoro*, théâtre du naufrage du capitaine de Lapeyrouse. Deux missionnaires et un frère débarqués en cette année disparurent. On ne put jamais avoir de leurs nouvelles. Il est à peu près certain qu'ils ont été dévorés par les sauvages.

La principale des Nouvelles-Hébrides est *Tanna ;* elle renferme un volcan en activité.

Cet archipel est sur la limite de la Mélanésie et de la Polynésie. C'est pourquoi on y voit des tribus blanches et des tribus noires. Elles sont mêlées d'un certain nombre de mulâtres issus de deux races. On y retrouve les sorciers maîtres du beau temps et de la pluie comme chez les populations noires de l'Afrique. Cet archipel a été découvert par l'Espagnol Quiros en 1606.

Le personnel du vicariat apostolique de la Nouvelle-Calédonie se compose d'un évêque récemment parti, Mgr Wite, de 24 missionnaires, de 8 frères, 12 sœurs de Saint-Joseph et 35 catéchistes.

La population européenne dépasse 8,000 âmes, bientôt elle atteindra le chiffre de 25,000. Les indigènes catholiques sont au nombre de 8,000 environ ; plusieurs milliers d'autres se disposent à recevoir le baptême. 400 enfants sont élevés dans les établissements de la mission. Elle a 16 églises en pierres, en briques ou en torchis, 17 chapelles en paille et 13 presbytères convenables, les autres ne sont que des huttes calédoniennes.

La société de Marie a en ce moment en Océanie quatre évêques, plus de 100 missionnaires et une cinquantaine de frères. Six de ses missionnaires ont reçu la couronne du martyre et cinq ont disparu, massacrés ou dévorés par les sauvages.

Cette société était également chargée des populeux vi-

cariats apostoliques de la *Mélanésie* et de la *Micronésie*. Elle y envoya, en 1845, Mgr *Epalle* évêque de Sion qui s'établit dans l'île Isabelle avec 13 missionnaires et frères de la congrégation. Débarqué au commencement de décembre, il fut tué le 16 de ce mois par les sauvages ; un de ses compagnons fut blessé. Leur position n'étant plus tenable, les missionnaires se réfugièrent sur l'île *Saint-Christoval* (Saint-Christophe). Ils n'y furent pas mieux traités, l'un d'eux reçut un coup de lance. A ces attaques se joignit la fièvre. Le 15 mars 1847, un prêtre récemment arrivé succombait sous ses étreintes ; le 20 avril suivant, trois autres étaient massacrés et dévorés. Les survivants restèrent cinq mois encore à *Saint-Christophe* avec la perspective continuelle d'être mangés chaque jour. Enfin, au mois de septembre apparut le navire qui les arracha au triste sort qui leur était réservé. Mgr *Collomb*, évêque d'Antiphelles, coadjuteur et successeur de Mgr *Epalle*, vint se fixer dans l'île de *Woodlark* où les fièvres consumèrent ses compagnons. Lui-même succomba en 1848 à cette terrible maladie avec le père *Villten* dans l'île de *Rook* où il était allé fonder un deuxième établissement.

Les maristes auraient continué la mission de *Woodlark*, où ils espéraient quelques succès. Mais en 1852, le Saint-Siége confia ces vicariats apostoliques à la nouvelle société des missions étrangères de Milan. Les fièvres forcèrent ces missionnaires à la quitter en 1855. Ils se réfugièrent à *Sydney* dans l'état le plus déplorable.

Espérons que les corps des martyrs et des missionnaires déposés dans cet archipel ingrat en ouvriront les cœurs et y feront germer, fleurir et fructifier le Sauveur.

C'est à Sydney, en Australie, que se trouve la procure des missions océaniennes confiées à la société de Marie.

La prise de possession récente de la Nouvelle-Guinée

par les Anglais va donner un nouvel essor à ces missions fécondées par le sang des martyrs.

Tel est le tableau des missions de la France catholique. Il est consolant de penser qu'elle entretient en ce moment au moins 2,000 *missionnaires* dans toutes ces contrées, sans compter les frères et les sœurs qui les secondent. Ne désespérons donc pas de l'avenir : une nation qui prend une si grande et si belle part dans l'œuvre de la civilisation ne doit pas périr. Tant de piété, d'abnégation, de charité et d'esprit de sacrifice ne peuvent être inutiles pour elle. La France qui envoie un si grand nombre d'apôtres, pionniers de la foi en même temps que de la science, d'instituteurs de toutes classes de la société, de consolateurs et de médecins pour panser toutes les plaies intellectuelles, morales et physiques ; la France est encore appelée à de grandes choses. Dieu purifie son instrument afin de le rendre plus apte à exécuter ses desseins de miséricorde en ce monde. Nous pouvons encore dire : *Les œuvres de la Miséricorde divine, en ce monde, sont accomplis par les Francs, Gesta Dei per Francos.*

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Lettre de Mgr Mabile, évêque de Versailles, assistant au trône pontifical..... v
Réponse de Mgr Mabile..... vii
Préface..... ix
Introduction. Origine et administration des missions..... xiii

PREMIÈRE PARTIE.

AFRIQUE.

CHAPITRE I Notions générales..... 21
CHAPITRE II. Afrique septentrionale..... 24
Article I Algérie..... 24
— II. Sahara et Soudan..... 40
— III. Tunisie. Capucins..... 43
— IV. Égypte..... 54
CHAPITRE III. Côte orientale d'Afrique..... 65
Article I. Abyssinie Lazaristes..... 65
— II. Gallas. Capucins..... 92
— III. Zanguebar. Saint-Esprit et Saint-Cœur de Marie..... 100
— IV. Cafrerie. Oblats de Marie..... 105
CHAPITRE IV. Côte occidentale d'Afrique..... 116
Article I. Sénégambie ou Nigritie occidentale. Saint-Esprit et Saint-Cœur de Marie..... 120
§ I. Préfecture apostolique du Sénégal..... 121
§ II. Vicariat apostolique de la Sénégambie..... 124
§ III Peuples de la Sénégambie..... 129
Article II Vicariat apostolique des deux Guinées..... 141
§ I. Peuples des deux Guinées..... 141
§ II. Vicariat apostolique de Sierra-Léone..... 145
§ III. Gabon..... 147
Article III. Vicariat apostolique de la côte de Benin ou des Esclaves. Missions africaines de Lyon..... 151
— IV. Guinée méridionale. Saint-Esprit et Saint-Cœur de Marie..... 162
CHAPITRE V. Iles de l'océan Indien..... 176
Article I. Madagascar. Compagnie de Jésus..... 176
§ I Préfecture apostolique de la grande île..... 176
§ II. La Ressource et Nazareth..... 188
§ III. Préfecture apostolique de Madagascar..... 190
§ IV. Préfecture apostolique des petites Iles..... 193
Article II. Ile de la Réunion..... 197
— III. Ile Maurice..... 201

Pages

DEUXIEME PARTIE.

ASIE.

CHAPITRE I. Asie mineure..... 206
ARTICLE I § I. Syrie. Patriarchat de Jérusalem..... 206
§ II. Population et religions de la Syrie..... 209
§ III. Missions de Syrie..... 222
CHAPITRE II. Asie Mineure..... 235
§ I. Anatolie. Archevêché de Smyrne et mission d'Asie. 235
§ II. Roumélie. Patriarchat de Constantinople..... 237
CHAPITRE III. Mission et délégation apostolique de Mésopotamie et du Kurdistan turc..... 248
CHAPITRE IV. Kurdistan..... 255
CHAPITRE V. Asie mineure. Mission de Perse, Kurdistan persan. Lazaristes..... 258
CHAPITRE VI. Chine..... 260
ARTICLE I. Notions générales..... 261
ARTICLE II. Missions catholiques..... 270
ARTICLE III. Missions des Lazaristes..... 280
§ I. Pe-tche-li septentrional..... 281
§ II. Pe-tche-li occidental..... 284
§ III. Vicariat apostolique du Kiang-si..... 285
§ IV. Vicariat apostolique du Tche-kiang..... 287
ARTICLE IV. Missions de la Compagnie de Jésus..... 289
§ I. Vicariat apostolique du Kiang-nan..... 289
§ II. Pe-tche-li oriental..... 297
ARTICLE V. Missions de la Société des missions étrangères... 299
§ I. Vicariat apostolique de Kouang-tong, du Kouang-si et de l'île d'Haï-nan..... 299
§ II. Vicariat apostolique de Koueï-tcheou..... 303
§ III Vicariats apostoliques du Sse-tchuen..... 303
§ IV. Vicariat apostolique du Sse-tchuen occidental.... 308
§ V. Vicariat apostolique du Sse-tchuen méridional.... 309
§ VI. Vicariat apostolique du Yun-nan..... 310
§ VII. Vicariat apostolique du Thibet..... 311
§ VIII. Vicariat apostolique de la Corée..... 319
§ IX. Vicariat apostolique de Mandchourie..... 324
ARTICLE VI. Japon. Vicariat apostolique de la Société des missions étrangères..... 328
CHAPITRE VII. Indo-Chine..... 339
ARTICLE I. Annam..... 339
§ I. Notions générales..... 339
§ II. Vicariat apostolique de la Cochinchine occidentale, Cochinchine française..... 346
§ III. Vicariat apostolique de la Cochinchine orientale... 348
§ IV. Vicariat apostolique de la Cochinchine septentrionale 350
ARTICLE II Tong-king..... 351
§ I. Notions générales..... 351
§ II. Vicariat apostolique du Tong-king occidental..... 354
ARTICLE III. Vicariat apostolique du Tong-king méridional.... 356
— IV. Vicariat apostolique du Cambodge..... 357

Pages.

ARTICLE V. Vicariat apostolique de Siam 361
— VI. Vicariat apostolique de la Malaisie 374
— VII. Vicariat apostolique de la Birmanie 378
CHAPITRE VIII. Inde 383
ARTICLE I. Notions générales 383
— II. Missions anciennes 390
— III. Missions françaises de l'Inde. Société des missions étrangères 395
§ I. Vicariat apostolique de Pondichéry 395
§ II. Vicariat apostolique de Coïmbatour 398
§ III. Vicariat apostolique de Maïssour. Missions étrangères 398
ARTICLE IV. Bengale oriental. Société de Sainte-Croix du Mans 400
— V. Vicariat apostolique de Visigapatam. Société de Saint-François de Sales 402
— VI. Vicariat apostolique du Maduré. Compagnie de Jésus 404
— VII Ile Ceylan 406
§ I. Notions générales 406
§ II. Vicariat apostolique de Jaffna. Oblats de Marie .. 410

TROISIEME PARTIE.

AMÉRIQUE.

CHAPITRE I. Notions générales 413
— II. Amérique du Nord 423
ARTICLE I. Amérique anglaise ou Canada 423
— II. Missions des oblats de Marie 430
§ I. Archidiocèse de Saint-Boniface 431
§ II. Vicariat apostolique d'Athabaskav et de Mackensie 436
§ III. Vicariat apostolique de la Seaskatchevan ou de Saint-Albert 438
§ IV. Vicariat apostolique de la Colombie britannique .. 440
§ V. Mission des Esquimaux. Labrador 443
ARTICLE III. Sociétés de Sainte Croix, de Saint-Sulpice et de Saint-Basile 446
CHAPITRE III États Unis Notions générales 447
§ I. Diocèse de Santa-Fé 456
§ II. Diocèse d'Arizona 457
§ III. Vicariat apostolique du Colorado et de l'Utah 459
§ IV. Sociétés de Sainte-Croix, de Saint-Sulpice et de Sainte-Marie ou Maristes 461
CHAPITRE IV. Amérique centrale 463
ARTICLE I. Antilles. Notions générales 463
— II. Missions françaises 467
§ I. Haïti 467
§ II. Martinique 474
§ III. Guadeloupe 475
§ IV. Saint-Pierre et Miquelon 476
CHAPITRE V. Amérique méridionale 477

Pages.

ARTICLE I. Guyane..... 477
— II. Brésil..... 486
— III. Uruguay, Plata, Chili, Pérou, Nouvelle-Grenade. 489

QUATRIEME PARTIE.

OCÉANIE.

CHAPITRE I. Notions générales..... 490
— II. Missions de la Société des Sacrés-Cœurs ou Picpussiens..... 497
ARTICLE I. Vicariat apostolique de l'archipel Sandwich..... 497
— II. Vicariat apostolique des îles de la Société ou Taïti, de l'archipel Tuamotou, des îles Gambier et de Pâques. Protectorat français..... 502
§ I. Iles de la Société..... 502
§ II. Archipel Tuamotou..... 505
§ III. Iles Gambier ou Mangareva..... 508
§ IV. Iles de Pâques..... 510
ARTICLE III. Vicariat apostolique des îles Marquises..... 511
CHAPITRE III. Missions de la congrégation de Marie (Maristes). 515
ARTICLE I. Nouvelle-Zélande..... 515
— II. Océanie centrale. Tonga-Tabou, Samoa, archipel des Navigateurs et préfecture des îles Viti-Lebou ou Fidji..... 520
§ I. Vicariat apostolique de Tonga-Tabou..... 520
§ II. Vicariat apostolique de l'archipel des Navigateurs. 524
§ III. Préfecture apostolique de l'archipel Viti ou Fidji. 526
§ IV. Vicariat apostolique de la Nouvelle-Calédonie et des Nouvelles-Hébrides; îles Loyalti..... 528

ERRATUM.

Nous devons mentionner parmi les nombreux ouvrages dans lesquels nous avons puisé : *Les Missions catholiques*, rédigées par M. l'abbé Laverrière, à Lyon.

FIN DE LA TABLE.

2286. — Abbeville, imp. Briez, C, Paillart et Retaux.

Pages.
... 477
... 486
ede. 489

.... 490
s ou
.... 497
.... 497
e ou
bier
.... 502
.... 502
.... 505
.... 508
.... 510
.... 511
tes). 515
.... 515
hipel
Viti-
.... 520
.... 520
eurs. 524
fidji. 526
ie et
.... 528

ns lesquels
r M. l'abbé

aux.